Digitized by the Internet Archive
in 2010

http://www.archive.org/details/revueceltique47pari

REVUE CELTIQUE

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR
J. LOTH
Professeur au Collège de France
Membre de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

E. ERNAULT
Professeur honoraire
à la Faculté des Lettres
de Poitiers

M.-L. SJŒSTEDT
Directrice d'Études
à l'École Pratique
des Hautes-Études

J. VENDRYES
Professeur à la
Faculté des Lettres
de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

ANNÉE 1930. — VOL. XLVII

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1930

687345
30.10.58

LES FORMES CELTIQUES
DU
NOM DES CALÉDONIENS : CALĒDŌ, CALĒDON-ES, CALĒDINO-S ; GALLOIS CELYDON — LOSSIO VEDA NEPOS VEPOGENI CALEDO ; LE SENS DE NEPOS

Ptolémée donne régulièrement Καληδόνιοι, Καληδόνιος Δρυμός (2, 3, 8 etc.).

Les poètes latins ont un *ē* long mais qui peut être dû à la métrique : Ausone, *Mos.* 68-72 :

Totā Cā/lēdoniis.

En gallois *Celydon* se trouve comme un nom d'homme dans le *Mabinogi* de Kulhwch et Olwen : *Kilyd fils de Kelydon Wledic*[1] (Kelydon souverain).

Une triade de la Myvyryan Archeology of Wales[2] signale la tribu des *Celyddon* parmi les trois tribus admises par protection dans l'île de Bretagne et qui y vinrent avec la permission des Cymry (Gallois). Dans cette triade, Celyddon paraît bien avoir la valeur d'un pluriel : *Ciwdawd Celyddon*, la cité (tribu) des Celyddon.

Ce qu'il y a de plus familier aux écrivains gallois, c'est *Coet Celydon*, le Καληδόνιος Δρυμός de Ptolémée, le *Caledonius saltus* des écrivains latins. Cette grande forêt couvrait la région qui s'étend de l'ouest de Menteith dans le voisinage du Loch Lomond, jusqu'à Dunkeld en Perthshire (Skene, *Celtic Scotland*, I, 86).

1. J. Loth, *Mabin.*, 2e éd., 1, 142.
2. *Ibid.*, II, 297. Cette triade appartient au groupe le plus récent (sur ces groupes, *ibid.*, II, 224).

Nennius traduit *Silva Caledonis* par *Coet Celidon*[1]; septimum fuit bellum in *silva Caledonis*, id est *Cat Coet Celidon*, la bataille du bois de Celyḋon ; septième bataille d'Arthur.

Coet Celyḋon figure deux fois dans le *Black Book of Carmarthen* ; Skene, *F. A. B. of Wales*, II, 52 ; *seithugein haelon a aethant yggwllon yg Coet keliton*[2] *y darvuant* « sept fois vingt nobles entrèrent en démence, ils finirent dans le Bois de Kelydon ». *Ibid.*, 19, 6 :

ac yg Coet Keliton y Kisceiss vyhun « et dans le Bois de Kelydon, je dormis seul[3] ».

Les formes *Caledō*, *Caledonĕs*, *Caledono-s*, avec *ĕ* bref sont exclues par l'infection vocalique en gallois, c'est-à-dire le changement d'*a* en *e* dans *Celyḋon*, changement qui n'a pu avoir lieu que sous l'influence d'un *i* dans la syllabe suivante. Une forme *calĭdono-s*, *Calĭdon-ĕs* avec *ĭ* bref est également peu vraisemblable ; *ĭ* bref eût dû disparaître de très bonne heure, l'accent principal étant sur *-óno-s -ón-ĕs* et la syllabe initiale bénéficiant d'un accent secondaire.

D'ailleurs Grecs et Latins ont *e* (*Caledonii*, *Caledonios*) ; on trouve *ī* dans des variantes sans importances.

Le nominatif singulier *Caledo* nous est conservé dans une inscription latine de Grande-Bretagne, de l'année 222-235, trouvée à Colchester[4] :

Deo Marti Medocio camp
esium et victorie Alexan
dri Pii felicis Augusti nosi
donum Lossio Veda de suo
posuit nepos Vepogeni Caledo.

1. *Hist. Brit.*, éd. San-Marte cap. 56.

Dans la traduction galloise de l'*Hist.* de Gaufrei de Monmouth, on à *Llwyn Celyḋon*, buisson, fourré, de Celydon.

2. *t* représente une spirante dentale sonore.

3. Ce sens est plus probable que celui de : « J'ai dormi mon sommeil ». Le contexte paraît en faveur de ce sens.

4. *Proc. of the Soc. of Antiqu.* 2nd ser., X IV, 208, 183, Haverfield, *Roman Inscr. in Britain*, II, p. 15-16, 29-33. L'inscription était gravée sur une tablette de bronze.

Un *ĕ* bref dans *Caledo*, (*Caledō*) est exclu par la forme galloise. Il faut lire : *Calēdō*, gén. *Calēdon-os*, pluriel *Calēdon-ĕs*. Il semble bien que *ē* long vieux celtique n'ait pas été transformé en *ī* long à cette époque. On a également dans Ptolémée : *Ōtadēnoi* pour *Votadēnoi*, devenu, en vieux-gallois, au IXe-Xe s. *Guotođīn*, plus tard *Gođođin*[1].

On a eu successivement en brittonique : *Cālēdón-es*, *Cālīdón-ĕs*, *Celīdón-es*, puis en vieux et moyen-gallois *Celīđon* (*Celyđon*).

Calīdono-s est conservé dans le nom de Dunkeld en Perthshire, en gaélique d'Écosse, au moyen âge *Dunkailden*, *Duncaillenn* = *Duno-n Calidono-n*[2].

Le nom propre gallois *Celyđon* remonte à un vieux celtique * *Calēdono-s*.

L'inscription de Colchester est fort intéressante à d'autres titres.

John Rhys a bâti là-dessus un véritable roman linguistico-ethnographique[3].

Pour lui, Lossio Veda est un Picte parce qu'il ne donne pas le nom de son père, mais qu'il se qualifie de *nepos Vepogeni* ; *nepos* signifierait fils de sœur, ce qui nous ramène à la loi de succession par les femmes, une sorte de matriarchat chez les Pictes.

Vepogeni paraît à première vue bien brittonique ; les noms propres dont le premier terme est *Vepo* n'étant pas inconnus chez les Brittons et *vepo* pouvant parfaitement s'expliquer par le gallois même. Pour Rhys, c'est une forme picte latinisée d'un nom essentiellement picte, remplaçant le génitif *Vepogenn*. Les Pictes, pour lui, parlaient une langue pré-arienne.

1. *Gođođin* suppose *Votādēni* : un *ŏ* eût donné *Gođedin*, *Gođyđin*.

2. Cf. John Mac Neill, *Phases of Irish History*. L'auteur ne pensant qu'à certaines graphies irlandaises comme *caladh*, irl. moyen *calad*, tire le nom des Caledones d'un adjectif *calédos*, dur. Le brittonique (gallois, breton), prouve que dans cet adjectif on a un *t* vieux-celtique : *calet*, *caletos*. On en a rapproché le nom *Calet-es*, ce qui n'est pas sûr ; Pedersen (*Vergl. Gr.*, II, 27) l'a rapproché du vha. *helid*, héros.

3. Rhys and David Brynmore Jones, *The Welsh People*, p. 47 et suiv.

la langue de populations qui avaient occupé les Iles Britanniques avant les Celtes.

D'accord avec Rhys, J. Morris Jones, dans le même ouvrage (appendice B), retrouve surtout dans la syntaxe des langues irlandaise et galloise les traits caractéristiques d'une langue pré-arienne, qu'il déclare, avec une assurance déconcertante, appartenir au groupe *hamitique*. L'égyptien et le berbère fournissent de nombreux points de comparaison ; le basque est moins heureux [1]. L'auteur paraît mieux connaître la syntaxe *hamitique* que celle des langues indo-européennes.

Un des caractères pour Rhys de la langue picte c'est qu'elle a justement un génitif en *-enn*; *Vepogeni* n'est nullement un génitif de *Vepo-genos* : on a affaire, sous la forme latine, à un génitif picte *Vepog-enn*.

Il voit une sorte de nominatif picte à *Vepog-enn* dans le nom d'un roi d'une généalogie picte ; ce nom paraît dans la partie fabuleuse de la généalogie des rois sous les formes les plus variées :

Pictish Chronicle [2]; *Vipoig namet* (Skene, *Chronicles of the Picts and Scots*, p. 6 (xe s.).

Vipo ignauiet, p. 27 (année 1040-1072);
Poponeuet [3], p. 149 (1187);
Wmpopwall, p. 172 (1251) ;
Verpompnet, p. 200 (1282);
Vipoguenech, p. 285 (1317);
Uipo ignauit, p. 398 [4].

1. C'est cependant d'après la langue basque que John Rhys avait forgée un génitif picte *Vepogenn* (*The inscriptions and langage of the northern Picts* p. 319). C'est au basque qu'il rattache la langue préarienne qu'auraient parlé les Pictes. Il faut croire qu'il avait fini par annexer le basque lui aussi, an groupe hamitique.

2. Je donne les dates d'après Skene.

3. Il est possible que p initial représente le signe anglo-saxon pour *W*.

4. Cette forme se trouve dans la version irlandaise de la généalogie picte ; Skene n'en donne pas la date et se borne à dire que la version est tirée du ms. de *Trinity College* H, 3, 17. La version semble copiée d'un texte très voisin de la 1re version du XIe siècle.

Le nom ne figure pas à l'époque historique.

En présence de telles variations dans l'orthographe de ce nom, il est impossible de reconstituer la forme primitive. Il n'est pas même sûr qu'on ait affaire à *vipoig*, comme l'affirme Rhys [1].

Veda (Lossio) est également picte pour Rhys. Il voit *veda* dans le qualificatif d'un roi picte qui serait un petit-fils dans l'ordre de succession de *Vipoignamet* : *Wradech Uecla* (*Chronicle of the Picts and Scots*, p. 6) ; *Wradech Uetla* (p. 28, p. 398).

Pour *Wradech* on a la forme gaëlique *Feradach* avec des variantes : p. 149 *Ferdach fingal* ; p. 172 *Feradak filius* ; p. 200 *Stradach fingel* ; p. 285 *Feradach finlegh*.

Rhys corrige *Uecla* en *Veda*, ce qui paléographiquement peut s'admettre, mais *Veda* est un nom parfaitement celtique, comme je l'indique plus bas. On trouve même *Ved* sur des monnaies gauloises (Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, I, 143).

Toute la thèse de Rhys, sans parler du picte hamitique, repose sur le fait que Lossio Veda ne donne pas le nom de son père, mais se qualifie de *Nepos Vepogeni*, ce qui, pour Rhys, est essentiellement pictique et conforme à la loi de succession par les femmes chez ce peuple.

Or, c'est absolument contraire à la coutume des Pictes et courant chez les Gaëls d'Irlande et d'Écosse, d'après des documents aussi anciens que la *Vita Columbae* par Adamnan et le *Book of Armagh*.

Dans la généalogie des rois pictes du xe siècle (Pictish Chronicle, *Chronicles of the Picts and Scots*, p. 7), chacun des noms des rois est suivi du nom du père, *sans exception*. Nous sommes, avec cette généalogie, sur un terrain historique solide, à partir de : *Bridei filius Mailcon* (XXX annis. In octavo anno regni ejus baptizatus est a sancto Columba). Il vécut de 556 à 582 ; *Bridei* est en irlandais *Breide*, *Bruide*.

1. Il est fort possible que dans *Vipoignamet*, *Vipoignauiet*, *Vipogneuech* (*Vipoguenech* est évidemment à corriger) pour *Vipognuened*, on ait affaire à une forme ancienne *Vipoign*, *Vipog(i)n*.

Tous les noms sont suivis de *filius* que suit le nom du père [1].

Dans la Vita Columbae, *quoique le nom du père soit connu*, *nepos* est courant dans le sens de *petit-fils*. C'est ainsi que Domnall Brecc, roi de Dalriada (Ecosse), battu et tué par les Brittons de Stratclut en 642, est qualifié de *nepos Aidani* : De bello Roth, *Domnallo Brecco nepote Aidani* vastante sine causa provinciam *Domnail nepotis Ainmureg*... (cf. Stokes et Strachan, *Thes. palaeohib.*, II, 279), Or nous savons que le père de Domnall Brecc est *Echodius Buide* (le blanc). Saint Columba demande à Aidan lequel de ses trois fils lui succèdera (Arturius an Echodius Fint an Domingartus). Ces trois fils périssent dans des batailles. Echodius Buide, un fils né probablement après les trois autres ou en bas-âge à l'époque où Columba questionne Aidan, était le préféré du saint [2]. C'est lui, d'après la *Vita*, qui règne après Domingart : *Echodius autem Buide post fratrem in regnum successit* [3]. Domnall *nepos Ainmureg* est fils d'Aed fils : *de* d'Aimure *Domnallo filio Aido* (Vita Col. *Thes. pal.*, II, p. 273). Aed est fils d'Ainmure (*ibid.*, p. 277) : vir beatus (Columba) cum post regum in Dorso Cette condictum, *Aidi* videlicet *filii Ainmurech* et *Aidani* filii Gabrani... *Dorso Cette* est le synode de *Drum Cett ;* le gén. irl. *d'Aed* est *Aido*.

Il y a un exemple semblable de *nepos* dans une inscription de l'époque romaine, l'inscription de Winsford Hill en Somerset : *Carataci* [*n*]*epus* [4].

Il serait facile de multiplier ces exemples.

1. Il ne faut pas confondre la succession utérine avec un *matriarchat* ; c'est le mari, semble-t-il, qui règne chez les Pictes.

2. Secundum verbum sancti Echodius Buide adveniens in sinu ejus recubuit (*Thes. pal.* II, 273). *Ibid.* même page.

3. Aidan aurait eu 7 fils; Echodius Buide en a eu 8, parmi lesquels Conall Cerr qui fut tué en 629 et eut pour successeur son frère Domnall Brecc (*Chronicles of the Picts and Scots*, document en irlandais, écrit avant 1372, p. 310 ; cf. Skene , *Celt.*, *Scott.* I, 241-242).

4. *The Acad.* aug. 30, 1890, n° 956; *Arch. Cambrensis*, jan. 1891. Dans le Gorchan Cynvelyn (Skene, F. a. B. II, 96), Tecvann qui est fils de Cynvelyn est qualifié de *Wyr Catvan*, petit-fils de Catvan :Livre noir (*ibid.*, p. 6, 317, Cuhelin est qualifié de : *Wyr Aedan*.

Outre la signification précise de *petit-fils*, *nepos*, particulièrement au pluriel, peut indiquer la descendance, la *tribu*.

Parmi les tribus figurant dans l'*Index* du *Thes. Pal.*, figure *Tuirte ;* tome II, page 263 (Names in the Book of Armagh), on lit : *in regionibus Tuirtri* ; page 269 : venit (Patricius *in regiones Tuirtri* ad *Collund* Patricii et baptizavit *filios Tuirtri*. Or, dans la *Vita Columbae* (Thes. pal., p. 11-275), le malheureux *homuncio*, Nemanus filius Cathir est tué et il est dit de lui : Hic de *nepotibus Tuirtri* erat. Dans le *Book of Armagh* (*ibid.*, II, 263), *nepotes* est employé dans le même sens : Rodddanus qui fundavit æcclesiam senem *nepotum Ailello* (note *b* : *Senchill aue n-Ailello*). De même, p. 265 : in monte *nepotum Ailello* (note *c* : Gwynn : *isléib Hua n-Ailello*), quia inter *Nepotes Ailello* erat (Ableus). Le nominatif est *Ailill*.

Le nom de Vepogenos est incontestablement brittonique, mais il ne s'ensuit nullement que Lossio Veda soit un Britton.

La loi de succession par les femmes chez les Pictes avait souvent pour conséquence l'*exogamie* : le mari pouvait être non seulement de tribu différente, mais de nation différente. En 878, Eocha fils de Run, roi des Brittons de Stratclut, devient roi des Pictes, parce que son père Run avait épousé une des filles de Kenneth Mac Alpin roi des Pictes et des Scots de Dalriada, d'origine gaëlique. Eocho est aussi un nom gaëlique [1].

Dans la partie historique de la généalogie des rois Pictes (*Chronicles of the Picts and Scots*, p. 7), on voit figurer plusieurs noms brittons : *Wrguist* (gallois *Wrgust*, *Gwrwst*), gaëlique *Fergus* ; *Unuist* (gallois *Unwst*), gaëlique *Oengus* (*Chronicles*, p. 15), *Uven* v. gall. *Eugein*, puis *Ewein*, à côté d'*Owein*. Il y a aussi des rois Pictes à nom gaëlique.

Le nom de Lossio paraît bien celtique : cf. *Lossa*, nom masculin, CIL. VII. 1336, 570 ; *Lossius*, *Lossia*, CIL. V. 7168 ;

1. Le père de Run, Arthgal, roi de Stratclut, avait été tué en 872 (Ann. d'Ulster ; cf. Skene, *Celt. Scotl.* 325, 329 ; cf. plus loin mon étude sur : *Une généalogie galloise des rois Brittons de Stratclut, remontant de la fin du IXe au Ve siècle de notre ère.*

Lossio Proculino (datif, Boulogne-sur-Mer, Rev. Arch. 3e sér., t. 27, 1895, p. 125; ap. Holder, *Alt. celt. spr.*) [1].

Veda est un surnom; comme il s'agit vraisemblablement d'un chef calédonien, il est possible que *Veda* soit pour *Vedās* (**vedant-s, vedant-os*). La racine *ved-* dans le sens de *diriger, conduire*, est bien connue dans les langues celtiques (Pedersen, *Vergl. Gr.* II, 515) [2]. Il se peut aussi que *Veda* soit un nom masculin en *ā* long.

Guerrier, Lossio Veda s'adresse à *Marti Medocio*, Mars le maître, le possesseur : cf. la racine *med-*, gallois *meddu*, posséder, être maître de ; *međ-* est employé dans ce sens, en gallois, à toute époque.

Campesium serait-il pour *Campestrium*, comme l'a supposé Rhys se fondant sur *nosi* pour *nostri* ? Dans ce cas, comme il en a émis l'idée, on pourrait supposer qu'il s'agit de gens s'adonnant aux jeux ou luttes analogues aux exercices du Champ de Mars à Rome ; à l'époque classique, il est question des *campestria arma* [3]. Dans ce cas, Lossio Veda pourrait être un chef de gladiateurs. *Medocio* aurait plutôt alors le sens de *juge, arbitre* des *Campestres* [4].

Il est possible que *campesium* indique les habitants d'une région chère à Lossio Veda ; Rhys a songe à *Cempsie* en Stirlingshire.

1. Il est possible que *Lossio* soit à lire *Lossiō*, comme l'a supposé Holder avec un génitif **Lossion-os*.

2. Cf. la racine *veid-* dans le vieil irl. *fiadu*, gén. *fiadat* (*vẹidonts, veidont-os*). Le vieil-irl. (Cambray Homily, *Thes.* II, 244) a la forme remarquable *feda* (*fēda*), gén. *fédot*. Il est possible que *veda* ait un *ē* long (*veidā*).

3. Il est fort possible qu'il faille conserver *Campesium* à lire *campésium* = *campensium*.

Dans Ducange, les *campenses* sont ceux qui vivent dans les champs.

Or, de bonne heure, *campus* a indiqué des endroits où on se livrait à des exercices athlétiques et a eu le sens de *champ de mars*.

Orig. 19 (cap. 21, sect. 5) nous apprend qu'on appelait *campestria* : *succinctoria quibas ic qui in campis contendunt genitalia tantum operiunt*. On appelait communément *campestrati* ceux qui luttaient dans les *campi*. On peut supposer à côté de *campestres campenses* directement dérivé de *campus*.

4. Cf. pour *med-*, le vieil-irl. *midiur*, je juge; gallois *medwl*, penser; latin *medeor*, μέδομαι (Pedersen, *Vergl. Gr.*, II. 577).

Pour *Lossio*, on peut rapprocher son nom peut-être de celui d'une rivière de Calédonie : Lossie paraît bien être la Λόξα de Ptolémée. *Lossiemouth* dans le Murraygolf représenterait Λόξα ποταμοῦ ἐκβολαί ; s'il s'agit bien d'une forme λόξα, il faudrait supposer que le nom est devenu de bonne heure *Lossa* et qu'il a passé par des bouches gaëliques, ce qui est douteux.

Il n'est pas le moins du monde prouvé que les Caledones aient été uniquement des Pictes; on a dû comprendre sous ce nom des peuples divers, notamment des Brittons.

J. Loth.

ÉTUDE DE LA CONCORDANCE

DU CALENDRIER DE COLIGNY PUBLIÉ PAR M. MAC NEILL DANS LA REVUE *Eriu* (1926) AVEC LE FAC-SIMILÉ DU MÊME CALENDRIER PUBLIÉ PAR M. SEYMOUR DE RICCI DANS LE *Journal des Savants* (DÉC. 1926).

M. Mac Neill, dans la reconstitution qu'il a publiée du calendrier de Coligny (*Eriu*, vol. X, part I, 1926), ne présente pas les mois dans l'ordre de leur succession chronologique, comme les présentèrent d'abord MM. Dissard et Espérandieu (voir *Revue épigraphique*, tome III, 1898, p. 541 et pl.), puis M. Seymour de Ricci, d'après la reproduction faite par M. Champion (voir *Journal des Savants*, décembre 1926, numéro 10, p. 448). M. Mac Neill rapproche dans un même tableau les cinq mois de même nom pris aux cinq années dans les différentes colonnes du calendrier.

De même, il rapproche les deux mois intercalaires et il les publie en tête des mois normaux de l'année.

Voici l'ordre suivant lequel M. Mac Neill publie ces mois normaux, et leur correspondance d'après lui avec les mois du calendrier moderne :

mid Samon, « juin » ;
dumann(ios), « juillet » ;
riuros, « août » ;
anagan(tios), « septembre » ;
ogron(ios), « octobre » ;
cutios, « novembre » ;
giamon(ios), « décembre » ;
simivisonn..., « janvier » ;
equos, « février » ;

elembivios, « mars » ;
edrin(ios), « avril » ;
cantlos, « mai ».

D'autre part, l'édition que donne M. Mac Neill du calendrier de Coligny diffère de celle qu'en a donnée M. Seymour de Ricci en un assez grand nombre de points de détail, qui ont leur importance. Ces différences consistent surtout en additions au texte, parfois en modifications du texte : additions et modifications que M. Mac Neill a du reste soin — pas toujours cependant — de mettre entre crochets.

Dans le présent relevé de ces différences, les abréviations M. N. et S. R., dont je me sers, désignent respectivement l'édition de M. Mac Neill et celle de M. Seymour de Ricci.

Premier mois intercalaire (1re année, col. 1).

Du début au VIIII, les lacunes révélées par S. R. sont complétées dans M. N.

Une erreur matérielle dans M. N. : VIIII a été imprimé VIII.

Du X au XV avant l'*Atenoux*, toute indication manque dans le fac-similé S. R. ; M. N. complète avec précision, comme pour ce qui précède.

Les quatre premiers jours après l'*Atenoux*, et l'*Atenoux* même, manquent aussi dans le fac-similé S. R. Ici encore M. N. a complété.

Au V, après l'*Atenoux*, M. N. ne donne que RIV au lieu de RIVR donné par S. R.

De VII à VIIII, M. N. respecte les lacunes du texte.

De X à XV, il les complète, sauf quelques indications au XVe jour.

2e mois intercalaire (3e année, col. 9).

Le 1er fragment, commençant par le mot CIALLOS, est identique dans M. N. et dans S. R., mais M. N. complète les lacunes; par ex. au lieu de...ANTARAN. M, il propose : [MID] ANTARAN. M.

A la 12e ligne de ce même fragment, différence de lecture:
M. Dissard donnait : . . . ROC
S. R. donnè : . . . ROS
et M. N. : [D AMB OGR]O
Au VIII, S. R. donne : D;
M. N. : MD.

Au VIIII (ligne 19), la lettre R de l'indication INIS R, simplement supposée et mise entre crochets par M. N. existe réellement dans le texte, d'après la lecture de M. Champion et l'édition S. R.

Au XV (avant *Atenoux*), ligne 25,
l'édition S. R. porte : DS M. NS. RIVR;
M. N. donne : DS MA NS RIVR.

Au XII (après *Atenoux*), ligne 42,
S. R. : I+I (barre au 2e bâtonnet)
M. N : II+ (barre au 3e bâtonnet).

Au XV, ligne 45, S. R. donne le signe II+, indication qui manque dans M. N.

Les mois normaux.

SAMON

(1re année, col. 1).

Le titre de ce mois est MID SAMM.

Au V (avant *Atenoux*),
S. R. donne : D AMB RIVRI
M. N. : D AMB RIXRI;
la lecture M. N. est identique à celle de M. Dissard.

Au VIII (avant *Atenoux*), M. N. met entre crochet l'S de [S]MO, donné par S.R.; cet S n'existe pas dans la lecture Dissard.

Du X au XV, M. N. complète toute la lacune du texte.

(2e année, col. 4).

Au II (avant *Atenoux*), S. R. donne l'indication I+I (avec le 2e bâtonnet barré), indication qui manque dans M. N.

Au III, M. N. met entre crochets le D de DVM IVO, que S. R. donne comme existant réellement dans le texte.

Au VII, au lieu de PRINI LOVDIN que donne M. N., l'édition S. R. ne comporte que PRIN LOVDIN.

Concordance pour le reste, entre M. N. et S. R.

(3e année, col. 7).

De ce mois, il ne subsiste qu'un petit débris, d'identification douteuse, et le titre même du mois est supposé, ainsi du reste que la numération d'ordre des jours.

Sous l'expression LOVD, l'édition M. N. propose la lecture : [DV]M, avec [DV] supposé. Le texte de S. R. comporte : MANI, sans doute pour [DV]MANI.

(4e année, col. 11).

Dans le texte, le titre manque, ainsi que l'indication des V premiers jours (ou nuits) et en partie celle des jours suivants. M. N. complète les lacunes.

Au VI, le texte S. R. indique la lettre N au bord de la fracture ; M. N., en contradiction formelle avec S. R., y suppose MD au lieu de N.

Au VII, M.N. suppose et met entre crochets :

[N DVMANN INIS R];

or, dans l'édition S. R., sur le bord de la tablette, on lit un D qui s'amorce nettement.

Au VIII, après l'indication MD, M. N. suppose [SAMO] qui n'est pas dans S.R.

Après l'*Atenoux*, la lecture de M. N. est conforme à celle de S.R.

(5e année, col. 14).

Dans S.R., le titre manque, et toute la première partie du mois jusqu'à l'*Atenoux*. M. N. complète toutes ces lacunes.

Après l'*Atenoux*, la lecture de M. N. est conforme à celle de S. R. pour les VI premiers jours (ou nuits). Mais pour le VII, M. N. donne l'indication D AMB sans la mettre entre crochets et par conséquent comme authentique ; or en face de ce chiffre, d'après S. R., la table porte une fracture, et aucune indicatiou n'existe.

Dé VIII à la fin du mois, tout est supposé dans M. N.,

le texte, d'après S. R., comportant en cet endroit une lacune.

DVMAN

(1re année, col. 1).

Nombreuses et importantes lacunes, même celle du titre, dans S. R. ; toutes lacunes comblées dans M. N.

Dans le premier des deux fragments, là où M. N. lit LAGE, l'édition S. R. porte... GET AMB au bord d'une fracture.

Deux lignes plus bas, M. N. suppose le premier R de RIVRI. Le texte de S. R. porte nettement RIVRI. Les crochets mis par M. N. n'auraient dès lors pas lieu d'être.

Un peu plus bas, au XI qu'il suppose, M. N. donne l'indication : INIS R. Dans S. R., il y a seulement... NIS R ; la lettre initiale I a été emportée par la fracture.

A la fin de ce premier fragment, M. N. donne deux fois IVOS. Le texte de S. R. ne comporte ce mot qu'une seule fois.

A noter aussi que, dans la reconstitution de S. R., l'indication :... GET AMB se trouve face à une 7e ligne d'un autre mois, et le dernier mot IVOS face à une 15e ligne de la colonne suivante, tandis que, chez M. N., le fragment paraît situé de la 5e à la 13e ligne : différence de correspondance.

Le deuxième fragment très incomplet du texte, d'après S. R., a été complété dans M. N.

Après le III de l'*Atenoux*, le texte S. R. comporte l'indication : II+, dont le dernier bâtonnet est barré. M. N. n'a pas cette indication.

Erreur matérielle dans M. N. pour le chiffre XIII, qu'il faut lire XIIII ; c'est le dernier jour d'un mois de 29 jours (15+14).

(2e année, col. 4).

Dans le début du mois, au V,

S. R. donne : ... RINNI LAGET
M. N : [P]RINNI LAGIT.

A signaler encore une petite lacune, peu importante, complétée par M. N. aux chiffres V, VI, VII.

(3e année, col. 7).

M. N. donne : I. SAMON PRIN LOD I[VOS]
tandis que S. R. : id LAGE.....
Après l'*Atenoux*, lacune partielle du texte S. R. complétée par M. N., pour les quatre premiers jours.

Au V, on trouve dans M. N. l'indication D LAMB et au VII, même indication. Or le texte S.R. ne donne aux mêmes endroits que : D. L'indication LAMB y est toute fictive et je ne retrouve nulle part ailleurs cette indication. Serait-ce une simple faute typographique pour AMB ? Encore AMB serait ici une simple supposition en désaccord avec S. R.

(4e année, col. 11).

M. N. donne, à côté du titre du mois, l'indication : ANN. Il faut lire évidemment : ANM (= ANMAT). Le dernier jambage de l'M manque en effet dans la table, mais c'est qu'il a été nettement emporté par une fracture. Du reste p. 50, en note, M. N. a, après coup, reconnu lui-même que c'est ANM qu'il faut lire.

A part les cinq premiers jours du mois, tout le reste manque, d'après S. R., et dans cette importante lacune du calendrier, S. R. a placé deux tout petits fragments dont l'arrangement reste très douteux. — M. N. n'en ose pas moins reconstituer avec précision le mois entier ; reconstitution par conséquent très hasardée.

(5e année, col. 14).

Dans la 14e colonne de l'édition S. R. se trouve une importante lacune laquelle, par comparaison avec CVTIOS placé en face dans la colonne suivante, représente la valeur d'un mois, dont il ne reste qu'un court fragment : les derniers chiffres XIII et XIIII d'un mois, avec quelques brèves indications pour ces jours et les trois jours qui devaient précéder. A la suite vient RIVROS. On en a conclu que la lacune

devait être celle de DVMAN. M. Mac Neill donne une reconstitution fictive de tout le mois.

Dans le fragment final, M N. met entre crochets la lettre D qui suit le chiffre XIII. Or, d'après S. R., cette lettre existe réellement dans le texte.

A la suite du mois, le texte S. R. porte l'indication DIVERTOMV, que M. N. lit : DIVIRTOMV.

RIVROS

(1re année, col. 2).

Dans la première partie du mois, au chiffre V, M. N. donne : D INIS R. Mais, par suite d'une fracture, le texte, d'après S. R., ne présente que : INIS R. Du reste, avec l'indication INIS R, c'est N, et non D, que donne généralement le calendrier (cf. XI, *même* mois, *même* fragment).

Toute la deuxième partie du mois manque, d'après S. R. Elle est toute complétée par M. N.

(2e année, col. 5).

Lacunes importantes, comblées fictivement par M. N.

Au bas du 1er fragment, exactement au XIII avant l'*Atenoux*, le texte S. R. donne — et le texte M. N. aussi — : IVG RIV... Peut-être convient-il de lire plutôt : IVO RIV..., comme à la ligne suivante.

(3e année, col. 8).

Au VIII avant l'*Atenoux* figure l'indication des trois bâtonnets, mais c'est le premier qui est barré dans M. N., ainsi : ✝II, tandis que dans S. R. c'est le 2e qui est barré : I✝I.

Au II après l'*Atenoux*, le texte S. R. comporte l'indication IVOS, laquelle manque au texte M. N.

Au X, M. N. lit : [...].. IVRIDRIVRI II✝ M ; or le texte S. R. porte : RIVRI ƆRIVRI II✝ MD. Je souligne la triple différence de lecture.

Dans ce mois encore, les lacunes ont été complétées par M. N.

(4e année, col. 11).

Un seul et unique fragment du mois, avec peu d'indications. — M. N. le complète.

On y lit, au VII : ΛΝΑGTIOS, que M. N. lit : ΛΝΑGDIOS.

(5e année, col. 14).

De ce mois, il ne reste, suivant la reconstitution de S. R., que le début, soit le titre et les deux premiers jours complets, plus un fragment insignifiant.

Le mois entier a été fictivement reconstitué par M. N.

ANACAN[TIOS]

(1re année, col. 2).

Pas de titre dans le texte S. R. ; M. N. le donne cependant sans le mettre entre crochets.

Au VII après l'*Atenoux*, M. N. ajoute l'indication ΛMB à MD OGR... Mais AMB n'est pas dans le texte S.R., qui en cet endroit fait figurer une lacune.

Toutes les lacunes sont encore pour ce mois comblées par M. N.

(2e année, col. 5).

Du I au XI avant l'*Atenoux*, lacune d'après S. R. ; complétée dans M. N.

Au X après l'*Atenoux*, figure dans S. R. le signe I+I, qui n'est pas donné par M. N.

(3e année, col. 8).

Au V avant l'*Atenoux*, S. R. donne : N INIS R tandis que M. N. donne D INIS R. J'ai fait remarquer plus haut (voir à RIVROS, 1re année) que dans le calendrier de Coligny c'est la lettre N, et non D, qui accompagne l'indication INIS R.

Double lacune importante, dans ce mois, comblée entièrement par M. N.

(4e année, col. 11).

Après le nom du mois, il convient de lire ΛNM (=ΛNMAT), et non ΛNN, que donne encore ici M. N. (voir plus haut remarque à DVMAN, 4e année).

Au I, on lit dans S. R. RIVRI au lieu de RIVRO que donne M. N.

Au V, la lettre R du groupe N INIS R figure dans le texte original, d'après S. R. Il n'y a donc pas lieu de mettre cette lettre entre crochets, comme le fait M. N.

Au VI, le texte porte :

PRINNI ΛNΛG, que M. N. corrige en :

[PRIN]NI [LΛG], avec mise entre crochets d'une partie de l'expression.

Au VIIII, le texte S. R. porte en toutes lettres : OGRONI ; dans M. N. une partie du mot est encore mise entre crochets : [OGR]ONI.

Au VI après l'*Atenoux*, S. R. donne l'indication N INIS R ; or M. N. omet la lettre finale R.

Au IIII de la reconstitution de S. R. figure l'expression AMB barrée ; pas dans M. N.

Au VIIII, le texte S. R. porte : D OGRON ΛMB ; le texte M. N. ne donne que : D ΛMB.

A la fin du mois, S. R. lit DIVERTOMV ; M.N. lit : DIVIRTOMV (Voir même lecture et même divergence à la fin de DVMΛN, 5e année).

Dans le texte S. R. devant DIVERTOMV figure le signe X qui n'est pas donné par M. N.

(5e année, col. 14).

Le titre qui manque et autres lacunes du texte S. R. se trouvent complétés dans M. N.

Au II, M. N. donne D GO RIV... ; S.R. donne : D GO (?) RIVRI.

Au VIII figurent les traces d'un groupe de trois bâtonnets, dont le dernier est barré [II]† : ce qui manque dans M. N.

Au III, puis au V, après l'*Atenoux*, ΛMB que donne M. N. sans le mettre entre crochets manque dans S. R.

Le fac-similé de S. R. comporte après le V de l'*Atenoux* un autre V, qui manque dans M. N.

Une notation, N INI R, se trouve dans S. R. en face du second de ces V et du VI qui suit, et peut se rapporter à l'un aussi bien qu'à l'autre. Dans M. N. la notation est rapportée au VI.

Au fac-similé de S.R., à la suite du mois, pas d'indication DIVIRTOMV que donne M. N. sans mettre entre crochets.

OGRON

(1re année, col. 2).

Dans S. R. le titre manque; de plus, il y a lacune des trois premiers jours de la 1re partie du mois, et lacune importante après III de la 2e partie. Le tout est complété dans M. N.

Au V de la 1re partie, le texte S. R. porte l'indication D au bord d'une cassure; M. N. donne N[INIS R].

Au I de la 2e partie, le texte S. R. porte l'indication : MD CVTI... ; M. N. donne : MD CVT[IO].

(2e année, col. 5).

Rien ne subsiste du mois, sauf le nom et sa qualité (MΛT), d'après la reconstitution de S. R. ; et il y a en effet dans cette 5e colonne une lacune de deux mois entiers. M. N. en donne cependant une reconstitution complète.

(3e année, col. 8).

Dans S. R. le titre manque, et il y a lacune des VII premiers jours ; une autre lacune se trouve avant et après l'*Atenoux*.

Au XI avant l'*Atenoux*, S. R. donne : MD ΛMB, et M. N. donne seulement : D ΛMB.

(4e année, col. 12).

Dans S. R. manque toute la première partie du mois jusqu'à l'*Atenoux*, et aussi les indications ayant trait aux cinq derniers jours de la 2e partie. M. N. reconstitue le tout.

Au VI après l'*Atenoux*, M. N. donne simplement la lettre D. Le fac-similé de S. R. donne : D II+.

Au VIII, M. N. ne donne que QVTI; S. R. donne QVTIO.

(5e année, col. 15).

Reconstitution des douze premiers jours du mois dans M. N., là où S. R. présente lacune.

Au VI (2e partie), S. R. lit : II† MD. Dans M. N. il n'y a que : MD.

CVTIOS

(1re année, col. 2).

Le nom du mois manque, reconstitué par M. N.

Au I de la première partie du mois, l'indication IVOS donnée par M. N. n'existe pas dans S. R.

M. N. complète encore les lacunes de la deuxième partie du mois.

(2e année, col. 5).

Ce mois manque dans le fac-similé de S. R. — Il n'a pas été reconstitué par M. N.

(3e année, col. 8).

Le fac-similé de S. R. ne présente que deux fragments peu importants.

Dans le premier, paraît seulement l'indication du nom du mois au bord d'une fracture : CVT...

Dans le second fragment, il n'y a que quelques chiffres et quelques lettres, exactement notées par M. N. Mais ce mois, non plus que le précédent, n'a été reconstitué par M. N.

(4e année, col. 12).

De CVTIOS (4e année), rien ne subsiste, dit M. N. Toutefois, il est à noter que dans le fac-similé de S. R., à la suite de ce qui reste d'*Ogron* (col. 12), figure un fragment dont M. N. ne fait pas état et qui donne des indications d'un VIe à un XIIIe jour (ou nuit). Les voici :

VI D AM..... (sans doute : AMB)
VII PRINNI LA...

VIII I+I D
VIIII N INI R
X D
XI D
[X]II D AMB.....
[XI]II D

Il est vrai que la localisation de ce fragment est douteuse, surtout qu'à la suite il y a une grande lacune encore de tout un mois dont un seul court fragment final subsiste (voir GIAMON, 4e année).

(5e année, col. 15).

Au VIII (2e partie du mois), le texte de S.R. porte seulement : D OGRONI ; dans le texte de M. N. il y a : MD OGRONI.

Au XV (fin du mois), le texte de S. R. porte l'indication : AMB IVO ; or M. N. donne seulement : D (qui n'existe pas dans S.R.) et IVO.

GIAMON

(1re année, col. 3).

Toute la première partie avec le titre manque, et aussi *Atenoux*, dans S. R. Tout a été reconstitué par M. N.

Au II après *Atenoux*, sur le rebord d'une fracture, au lieu de l'indication : D[S D]S, que donne M. N., paraît plutôt, sur le fac-similé de S.R., l'indication : N... S...

Pour le reste, il y a concordance entre M. N. et S. R.

(2e année. col. 6).

Lacune des dix premiers jours, complétée par M. N.

Devant l'expression finale DIVORTOMV, le fac-similé de S.R. porte le signe X, que ne reproduit pas M. N.

(3e année, col. 9).

Reproduction concordante, mais la lacune finale a été complétée par M. N.

(4e année, col. 12).

Du mois entier, d'après le fac-similé de S. R., ne subsiste qu'un très court fragment de la fin. M. N. donne le mois entier reconstitué.

(5e année, col. 15).

A part le fragment du début comportant ce qui reste du nom du mois et quelques indications, du reste complétées, la lecture de M. N. ne concorde pas avec la reconstitution de S. R. En effet, avant l'*Atenoux*, existe une grande lacune dans le fac-similé de S. R. Or, du VI au XII, M. N. a placé ce qu'il appelle l'*unplaced fragment* de l'édition de Rhys, dans lequel le VIIII comporte l'indication IMI pour INI. Le mois, dit-il, est déterminé par l'indication : VII PRINNI LA...

De plus, pour *Atenoux*, M. N. donne : ... ENOVX comme indiqué par le texte, alors que, au contraire, ce sont les deux lettres initiales du mot : AT... que présente le fragment qui suit.

Le reste aussi peut, non sans raison, paraître douteux, mais c'est complété pourtant dans M. N.

SIMIVIS

(1re année, col. 3).

Reconstitution par M. N. de la lacune des quatre jours qui suivent l'*Atenoux*.

Le fac-similé de S. R. comporte, après l'*Atenoux*, l'indication : V D. Cette indication, M. N. la met entre crochets comme s'il la supposait.

(2e année, col. 6).

Au titre, le fac-similé de S. R. donne : M SEMIV que M. N. lit : M SIMIV.

La lacune jusqu'à l'*Atenoux* est complétée.

Au XV avant l'*Atenoux*, l'indication D EQVI donnée par M. N. sans la mettre entre crochets n'existe pas dans le fac-similé de S. R., qui présente en cet endroit une lacune.

Au XIIII et au XV de la fin du mois, au lieu des indi-

cations [MD] ΛMB et [D] ΛMB données par M. N., je lis dans le fac-similé de S.R., au bord d'une fracture : . . . S ΛMB et . . .S ΛMB.

(3e année, col. 9).

M. N. reconstitue la petite lacune du début et la lacune très importante qui va du III après l'*Atenoux* jusqu'à la fin du mois.

Au II du début, le fac-similé de S.R. porte nettement l'indication M D. Or M. N. met cette indication entre crochets.

Au III du début, le groupe de trois bâtonnets que donne M. N. n'existent pas dans le fac-similé de S. R.

Au V, le fac-similé de S.R donne : N, et M. N. donne : D [INIS R]. A propos de cette dernière indication, voir les remarques que j'ai faites à RIVROS, (1re année) et à ANACAN, (3e année.) Ici encore, la supposition de M. N. est, on le voit, toute gratuite, du moins pour la lettre D.

Au VIII, S. R. donne : EQVI PRINNI LΛG
M. N. : — id — LA

Au XI, au lieu que S. R. donne simplement : D, M. N. mettant cette lettre entre crochets lit : [D]ΛMB.

(4e année, col. 12).

Pour le début du mois, reproduction concordante dans S. R. et dans M. N.

M. N. met entre crochets et suppose par conséquent toute la 2e partie du mois, y compris *Atenoux*. Or le fac-similé de S.R. comporte deux tout petits fragments ; sur l'un, on voit la fin du mot *Atenoux* et les dernières lettres d'un mot qui est sans doute : [EQ]VI, avec ΛMB au 3e jour ; le 2e fragment ne comporte que l'indication des XIIIIe et XVe jours.

(5e année, col. 15).

Rien ne subsiste du mois — et M. N. ne l'a pas reconstitué — sauf un fragment dans lequel ne paraissent que des chiffres de II à VIII.

M. N. ajoute en note, page 56, qu'outre ces chiffres paraît

aussi en tête l'indication : . . . ΛT qu'il suppose être pour [M]ΛT. Le fac-similé de S. R. ne donne pas cette indication.

EQVOS

(1re année, col. 3).

Au I, le fac-similé S. R. comporte : D IVOS. Or M. N. met le D entre crochets.

Au III après l'*Atenoux*, M. N. donne : D ΛMB SIMIV ; le fac-similé S. R. comporte D ΛMB SIMIVIS.

Au V après l'*Atenoux* le texte S. R. comporte un groupe de trois bâtonnets dont le premier est barré : ✝II. M. N. ne fournit pas cette indication.

Au VI, dans le groupe de trois bâtonnets, c'est le 3e qui est barré dans S. R. ; c'est le 2e dans M. N. — En outre, au lieu de SIMISI dans M. N., il y a SIMISO dans S. R.

Au VII, S. R. donne : ELEM ΛMB ;
M. N. : ELEMB ΛMB.

Au VIIII, S. R. donne : ΛMB ELEM ;
M. N. : ΛMB ELEMB.

Au XV, S. R. donne : D ΛMB; M. N. met ΛMB entre crochets.

(2e année, col. 6).

Le fac-similé de S.R. ne donne du mois que trois fragments très courts. M. N. a complété.

Au I du début, la lettre D que donne M. N. manque au fac-similé S. R.

Toutes les indications : D..., P..., D..., D..., que donne M. N., pour les VI, VII, VIII et VIIII, ne figurent pas dans le fac-similé S.R.

Au-dessus de l'*Atenoux*, on lit dans le texte S. R. l'indication SEMI, au lieu de SIMI que donne M. N.

Immédiatement au dessous de l'*Atenoux*, on lit dans S.R. : . . . MIV, au lieu de MIVI que donne M.N.

A la ligne suivante, M. N. donne SINIV, qui est une erreur évidente pour SIMIV. Dans le fac-similé de S. R.,

ne paraît de ce mot (si c'est lui) que le haut de la dernière barre du V.

En revanche, à la ligne suivante (sans doute III après l'*Atenoux*), on voit dans le fac-similé se détacher nettement les lettres... MIV..., au bord d'une fracture, probablement pour [SI]MIV... — A cette place, M.N. donne entre crochets l'indication : [D SIMI AMB].

(3e année, col. 10).

De ce mois, il ne subsiste dans le fac-similé S. R. que le début : nom du mois, les trois premiers jours, et une indication pour le quatrième. Malgré cette importante lacune, M. N. a complété tout le mois.

La lettre D que M. N. met entre crochets existe réellement dans le fac-similé S. R. au I (début).

Au III, l'indication SIMIV a été ajoutée par M. N. ; elle n'existe pas dans le fac-similé S. R.

Après l'*Atenoux*, les indications données par M. N. hors de crochets et par conséquent authentiques à ses yeux : ...VI, ...VI...I AMB, pour les Ier, IIe et IIIe jours, n'existent pas dans le fac-similé S. R.

(4e année, col. 13).

Reconstitution dans M. N. d'une très importante lacune après l'*Atenoux*.

Pour le reste, concordance avec S.R.

(5e année, col. 16).

Au VI de la première partie, S. R. donne : SEMI ; M. N. lit : SEM.

Au III de la deuxième partie, au lieu des indications : D AMB S... que fournit S. R., M. N. donne : D SIMIVIS [AMB]; ce qui est bien différent.

Au VI de la deuxième partie, le fac-similé S. R. comporte l'indication : D AMB S... VI, que M. N. transforme en : MD [SIM]IV[IS].

Dans ce mois, les lacunes ont été encore reconstituées par M. N.

ELEMBIVIOS

(1re année, col. 3).

Une lacune importante, d'après S. R., complétée dans M.N. Concordance pour le reste.

(2e année, col. 6).

Les cinq premiers jours comportent, dans S. R., l'indication : IVO. La lecture de M. N. est IVOS.

Au VI après l'*Atenoux*, M. N. donne l'indication : D; elle n'existe pas dans le fac-similé S. R.

Dans M. N., reconstitution de la lacune des sept derniers jours du mois, avec DIVERTOMV ajouté, qui n'est pas dans S. R.

(3e année, col. 10).

Le nom du mois est donné par M. N. sans être mis entre crochets ; il ne figure pas dans S. R.

Au VIII, au bord de la fracture, paraît dans S. R. l'indication incomplète : ... RIN ; M. N. la met entre crochets.

L'importante lacune qui comprend, dans S. R., toute la deuxième partie du mois, est complétée dans M. N.

(4e année, col. 13).

Lacune du mois entier, dans le fac-similé S. R. — M. N. n'en a pas entrepris la reconstitution.

(5e année, col. 16).

Au III de la première partie, les lettres IV de IVO, donné par M. N., ne paraissent pas dans le fac-similé S. R.

Au VIII après l'*Atenoux*, il y a dans S. R., un groupe de trois bâtonnets dont le dernier est barré; ce groupe n'est pas donné par M. N.

M. N. a encore complété les lacunes de ce mois ; et celle du début est assez importante.

EDRIN

(1re année, col. 4).

Lacune des trois quarts du mois, dans le fac-similé S. R. ; complétée dans M. N.

Dans la deuxième partie du mois, le fac-similé S. R. porte sur le bord d'une cassure, l'indication MD au VIIIe jour. M. N. donne seulement D.

Au XIe jour, M. N. donne : D [AMB] ; or le fac-similé S. R. porte : D IV... (sans doute : IVOS).

Au XVe et dernier jour, on lit dans le fac-similé : D AMB IVOS. Au lieu de cela, M. N. donne : D[S]NS AMB IVOS.

(2e année, col. 7).

Importante lacune au début du mois, complétée par M. N.

Au I, sans doute, car les chiffres manquent, S. R. présente : IVO, et M. N. : IVOS.

Au XII, S. R. donne l'indication : II†, qui devient I†I chez M. N.

Au XIII et au XIV, tandis que S. R. présente simplement : N, on lit dans M. N. l'indication M[D].

Entre le XIV et le XV, le fac-similé de S. R. sur deux lignes présente le signe X, de cette façon :

XIIII....
X
X
XV.....

Ce signe se retrouve encore une fois devant le mot DIVORTOMV, à la fin de GIAMON, 2e année (col. 6). M. N. ne l'a du reste pas signalé, ni ici ni là.

Au III après l'*Atenoux*, S. R. présente I†I, et M. N. †II ; au V, S. R. présente II†, et M. N. I†I : discordance sur le bâtonnet portant barre, et qui peut avoir son importance.

Au XIII, on a, dans S. R., l'indication MD AMB tandis que M. N. donne : D AMB.

(3e année, col. 10).

Dans S. R., lacune des dix premiers jours complétée par M. N.

Aux trois derniers jours du mois, c'est à dire aux XIII, XIIII et XV après l'*Atenoux*, figure la notation : . . . IVO (au XIII, AMB IVO). M. N. donne IVOS et met entre crochets comme si la notation ne figurait pas réellement au calendrier.

(4e année, col. 13).

Dans S. R., lacune de toute la première partie du mois, reconstituée en entier par M. N.

Pas une lettre du mot *Atenoux*, que M. N. présente ainsi [ATENO]V[X], ne figure dans le fac-similé S. R.

Sans doute au III après l'*Atenoux* (car les chiffres manquent jusqu'au V), M. N. donne AMIELEMB. Serait-ce une simple erreur typographique ? On lit dans le fac-similé S. R. : AMB ELEMBI, ce qui est parfaitement normal.

Au XIII, M. N. donne D AMB. Dans le fac-similé, l'A de AMB a disparu dans une cassure.

(5e année, col. 16).

Au I du début, M. N. met entre crochets : [CANTL IVOS]. Dans le fac-similé, au bord d'une fracture, on lit seulement : CA. . . . .

Le fac-similé S. R. présente, du III au XII avant l'*Atenoux*, une importante lacune, que M. N. a complétée.

Au X après l'*Atenoux*, M. N. donne : SINDIV IVO. Le fac-similé ne donne que : SINDIV IV.

CANTLOS

(1re année, col. 4).

Au I du début, l'M que M. N. met entre crochets existe réellement d'après le fac-similé S.R.

Au XV de la première partie, l'E de TIOCOBREXT mis par M. N. entre crochets existe dans le fac-similé.

Au VIIII de la deuxième partie, la notation I+I de M. N. n'est pas visible dans le fac-similé ; en tout cas, elle est douteuse.

Au milieu du mois, lacune de sept ou huit lignes, complétée par M. N.

(2e année, col. 7).

Le groupe final... OVX du mot ΛTENOVX paraît dans le fac-similé S. R. Dans M. N., tout le mot est mis entre crochets.

Au XIIII de la deuxième partie du mois, le D donné par M. N. ne paraît pas au fac-similé.

M. N. a encore complété ici les lacunes qui existent au milieu et vers la fin du mois.

(3e année, col. 10).

Au XV de la première parrie du mois, M. N. donne : TIOCOBREXT. Le T final de cette expression ne figure pas au fac-similé S. R.

Le B de ΛMB donné par M. N. au III après l'*Atenoux* ne figure pas au fac-similé.

Le fac-similé S. R. révèle une lacune des neuf derniers jours du mois. Cette lacune est complétée par M. N., qui ajoute en fin de mois l'indication DIVERTOMV.

(4e année, col. 13).

Au V de la première partie, la notation I+I du fac-similé S. R· ne figure pas dans M. N.

D'après le fac-similé S. R., une importante lacune affecte les cinq derniers jours de la première partie, l'*Atenoux* et la deuxième partie toute entière; M. N. a complété cette lacune.

(5e année, col. 16).

Au V de la première partie, M. N. donne D ΛMB; le fac-similé : MD.

Une lacune de quinze lignes environ existe au milieu du mois, d'après le fac-similé S. R. Cette lacune, M. N. en donne la reconstitution.

La lettre D mise entre crochets par M. N. au XIe jour de la deuxième partie du mois figure bien au fac-similé S. R.

J. Cuillandre.

FITHAL AND FLANN FINA

I

In an article in *Speculum*[1] I made reference to an eighteenth-century prose *tecosc* purporting to be delivered by Fithal to his son Flaithri, which occurs in the Royal Irish Academy MS. G. VI. 1, p. 72. I have since had the opportunity of transcribing this short piece, which is obviously based upon Part II of the *Senbriathra Fithail*.[2] It is written as prose, but I have re-arranged in separate lines the triads in each group of 'fifteen characteristics.' In the middle of the second group the scribe has for no apparent reason substituted a series of adjective forms for their corresponding nouns. The text of the last two triads varies substantially from that in MSS. 23. N. 27 and Fdinb. XLII.[3]

TEXT

Comhairle Fhithil da mhac, aga rádh :

A mhic, bean an séad is fearr da raibh ag fear aríamh, ma deghbhean í, ag so samhuil deghmhna 7 a dénamh .i. na móra fionna, na bana geala ceibhdhubha,[4] 7 na donna malla,

1. "The *Speculum Principum* in Early Irish Literature," *Speculum : A Journal of Mediaeval Studies*, II, p. 431, note 3.

2. Cf. *Revue Celtique*, XLV, 1-92 ; Part II of the *Senbriathra* comprises pp. 52-61.

3. RC. 61, no. 2.

4. *na móra finda forsinnga*, RC. 55, no. 18. *na bána gela cenduba*, RC. 55. no. 19.

7 bí a fhios agad go mbí cúig airgionna deag ag déghbhen, [1] mar ata :

cíall. coimhne, connlacht ;
náire, áille, ailg[i]ne ;
saidhbhre, saoire, súguidhe ;
tlás, fos, féile ;
gaos, iodhna, 7 ionnracas ;

7 an uibhir cédna ag drochbhen [2] .i.

duinnme, díbhe, diomhaoinche ;
labhra, leisge, leanntuighe ;
glórach, grainnce, cesachtach ;
cuartach, bradach, cealgach ;
drúisemhuil, curthach, [3] breagach ;

7 ní an-tsanntuighe an caol ngairid, [4] no an ramhar sláimínech, [5] no an fionn fada [6] tanuighe, no an dubhshuileach [7] claonach mailísech, no an síorghaireach, no an caol fada gobghér, ois is gnath a bheith drúisemhuil éadmhar. [8]

TRANSLATION

The advice of Fithal to his son, saying :

O son, a woman is the best jewel that a man ever had, if she is a good woman, and this is the appearance of a good woman and her form, i.e., the large fair ones, the pale white dark-haired ones, and the brown-haired stately ones. And

1. RC. 60, § 13,1.
2. RC. 60, § 13,2.
3. I know of no other instance of this adjective ; it is obviously formed upon *cair*, f. "fault, blame ;" cf. Meyer, *Contributions to Irish Lexicography* (1904), 304.
4. *in cóil ngarit*, RC. 53, no. 7.
5. *in remair ngarit*, RC. 53, no. 8.
6. *in find fotai*, RC. 54, no. 9.
7. *in dubshúilig*, RC. 54, no. 10 (N).
8. *isí drúth édmar*, RC. 54, no. 14.

know that there are fifteen characteristics of a good woman, namely :

discretion, prudence, modesty;
humility, beauty, gentleness ;
wealth, nobility, cheerfulness;
mildness, steadfastness, generosity;
wisdom, purity, and integrity ;

and the same number, of a bad woman, i.e.,

wretchedness, stinginess, vanity (idleness?);
talkativeness, laziness, indolence;
noisy, morose, niggardly ;
given to visiting, given to thieving, deceitful;
lustful, scolding, lying ;

and not to be greatly coveted (is) the slender short one, or the stout slatternly one, or the fair tall thin one, or the black-eyed perverse malicious one, or the perpetually boisterous one, or the slender tall sharp-mouthed one, since it is usual for them to be lustful (and) jealous.

II

In the introduction to his welcome edition of the sayings ascribed to Flann Fína,[1] Mr. V.E. Hull takes me to task for claiming a pagan origin for the *Briathra Flainn Fína*.[2] What I said was rather that the close association of the *Briathra* with the pagan *tecosc* tradition[3] renders it highly improbable that the Christian prince Flann Fína (Aldfrith) was its author. Nowhere in my article, I think, have I attributed any of the

1. *Speculum*, IV (1929), 96.
2. Cf. my edition, RC., XLV, 61-92.
3. The *Briathra* (§§ 1-3, 5-6) have not only been attributed to Fithal (cf. RC. 1-61) ; § 4 is ascribed to Cormac mac Airt in the *Agallam Cormaic ocus Cairpre* (see RC. 72 ff.). That no part of the *Briathra* proper is assigned to Flann Fína alone is a further indication that the ascriptions to him are late and spurious.

tecosca to their reputed authors ; on the contrary, I have been careful to refer to ' the periods to which they are *traditionally* assigned ' (see *Speculum*, II, 413f.). Furthermore, it would be ' flying in the face of good sense, ' to use Mr Hull's words, to assert that ' one is forced to conclude ' that the sayings edited by Mr Hull must necessarily have been composed by Flann Fína.

There is little reason for believing that any of the *tecosca* were composed by the persons whose names they bear. In the first place, they are not the sort of writing expected from the pen of any one individual ; instead. they would seem to represent the slow growth, anonymously, of popular proverbial literature, added to from generation to generation, and finally collected and classified by an industrious scribe. Relatively late must have come the desire to give them dignity and authority by attaching to them the names of kings and kingmakers noted for their wisdom. There is no more reason for accepting the authorship of Cormac and Fithal and Flann Fína for the early Irish *tecosca* than for ascribing the Roman laws to Numa Pompilius [1] or the *Secreta Secretorum* [2] to Aristotle or the Book of Proverbs to Solomon.

III

The published Brehon Laws [3] mention two legal texts ascribed to Fithal : the *Finnsruth Fithail*, a law treatise on the manner of passing judgments, [4] and the *Ai Emnach*, which ' Fithal took from authority. ' [5] Of these the *Ai Emnach* (' Twin, or Double, Process ') is quoted, as far as I know, only once, in AL. I, 92, 12-14, and would seem to be irretrievably lost. Three quotations from the *Finnsruth Fithail* (' Fair Stream [?]

1. Or Irish laws such as the Book of Aicill to Cormac or Cendfáelad.
2. Cf. *Speculum*, II, 438, note 2.
3. Ancient Laws of Ireland, I-VI (1865-1901). Hereafter abbreviated AL.
4. So described in AL. IV, 90, note 2.
5. So described in the introduction to the *Senchas Mór*, AL. I, 26, 1f. (spelled in the MS. *Ai Eimnach*). See *Speculum*, II, 429.

of Fithal'), also thought to be lost, have appeared in published form : two in the Laws, which I designate quotations A and B,[1] and the third, quotation C, from MS. *H. 3.17*, col. 519 (O'D. 711).[2] But I believe it can be shown that much of the *Finnsruth Fithail* is extant and is to be found, at first appearance complete,[3] in MS. *H. 5.15* (Trinity College, Dublin), p. 1, col. 1 — p. 7, col 1.[4]

A fourth quotation (D), not previously pointed out, occurs in MS. *H. 3.17*, at the bottom of col. 554 (O'D. 773).[5] It reads : *Co beir breith im tarlaice tuath, 7rl.*, and is followed by a number of lines of commentary.[6]

It is to be observed that two of these quotations, C and D, begin with the formula *Co-ber*[7] *breith*, 'How shall I pass judgment. . . ?' This is precisely the formula employed in the unnamed text which comprises the opening pages of MS. *H. 5.15*. It is in a sense to be classed among the *tecosc*-texts, in that it consists of a question-and-answer dialogue between the instructor and the instructed. The nature of the tract may best be indicated by the list of headings, or questions ; the

1. Quotation A (AL. I, 120, 2ff.) is from MS. *H. 3.17*, col. 51 (O'D. 56) ; B (AL. IV, 90 33 ff.) is from MS. *Rawlinson 487*, fol. 7v, col. 2 (O'D. 2169). B is further cited in *Rawlinson B 506*, fol. 52r, col. 2.

2. See Thurneysen, ZCP. XVI (1927), 216, 13 ff. ; and 'Die Bürgschaft im Irischen Recht', *Abhandl. der Preuss. Akad. der Wissensch.* 1928, p. 68. In each work the *Finnsruth* is referred to as a lost text : cf. 'unvollständige Zitate eines Abschnitts des als Ganzes verlorenen Rechttexts *Finnsruth Fithail*,' ZCP. XVI (1927), 216.

3. The commentary is fuller than the text itself, of which in a number of sections only the first few words are given. It seems likely, after a comparison with the glossary in *H. 3.18* (see below), that some paragraphs of the original text are also missing.

4. In O'Donovan's transcript, vol. 7 (1854), pp. 1552-81. The MS. copy ends : *Finit amen, Seaan discribsit do m-c aedagain*, 'John wrote this for Mac Egan.' Cf. Abbott and Gwynn, Catal. of Irish MSS. in Trinity College, Dublin (1921), p. 249 f.

5. Like C, this quotation is identified in the margin of the MS. (in the same hand). Where C has *Finnsruth Fithal so*, D has *Finnr. F.*, which was incorrectly expanded by O'Donovan in his transcript of 1854 to *Finnsruith fiach* !

6. See p. 8, note 5, below.

7. 1st. sg. subj. of *beraim*.

answers, which tradition ascribed to Fithal, constitute the commentary and the bulk of the text.

A mo sruith,[1] *co-ber breith for dochuru.* 'O my venerable one, how shall I pass judgment upon bad contracts?'

a) *Fuidri flatha 7c.*[2] 'The *fuidir*-tenants of a lord, etc.'

*Co-ber breith im techta comaith*chesa. 'How shall I pass judgment concerning the rights of co-tenancy?'

Co-ber breith im inndile[3] *im ith .img.*[4] 'How shall I pass judgment concerning cattle, corn, ... ?'

Co-ber [*breith*] *im techta comairme.* 'How shall I pass judgment concerning the rights of joint-stock?'

a) *Gaba matrorais.* 'You may take it if you catch it.'[5]

Co-ber breith im tigrudus. 'How shall I pass judgment concerning negligence?'[6]

a) *Tigradus ca*[*i*]*ch imaig fri aidche.* 'Negligence of one (who is) outside at night.'

b) *Slan cach esid.* 'Every on-looker is exempt.'[7]

Co-ber breith im techta mbroga.[8] 'How shall I pass judgment concerning the strengthening of boundaries?'

Co-ber breith im [*techta*] *comingairi.*[9] 'How shall I pass judgment concerning the rights of co-herding?'

a) *Nach mil atbaill guin.*[10] 'Every animal that dies of a wound.'

1. With this salutation compare *A mo Nere nuallgnaith*, so frequently put into the mouth of Morand in the *Bretha Nemed* and in the *Audacht Moraind*.

2. The text is complete in AL. III, 10, 16.

3. *im imdilge* MS.

4. Does *.img.* stand for *im geilt*?

5. i.e., upon your own land. *rorais* < *ro-reth-*. In the *H. 3.18* glossary (see below), this sub-heading is placed more appropriately under a section on *tairsce*-trespass, here omitted.

6. On the meaning of *tingradus* see Thurneysen, ZCP. XV (1925), 344.

7. *esid* is probably to be emended to *espach* (*espaid*?); cf. in the commentary which follows: *mas ar daighin espa, is leth fiach.* According to O'Davoren 1007, where Stokes makes nothing of *eisi*, the text reads more fully: *slan cach eisi 7rl. cach fiadh cach fuarrachus.* Thus O'Davoren follows the same tradition as the scribe of MacEgan in *H. 5.15*.

8. *mborga* MS.

9. *coningairi* MS.

10. A parallel occurs in MS. *Rawlinson B 506* (Bodleian), fol. 52r, col. 2.

Co-ber breith im techta mic-slabra. 'How shall I pass judgment concerning the rights of son-gift?'[1]

Co-ber breith itir firu ocus mna. 'How shall I pass judgment between men and women?'

Co-ber breith im imgona tuath. 'How shall I pass judgment concerning homicides of territories?'[2]

Co-ber breith im ancesa tuath. 'How shall I pass judgment concerning doubtful cases of territories?'

Co-ber breith itir soer ocus doer. 'How shall I pass judgment between free and unfree?'

Co-ber breith im talarice tuath. 'How shall I pass judgment concerning.... of territories?'

Co-ber breith im techta ngill. 'How shall I pass judgment concerning fitness as surety-pledge?'

a) *Emide dna, ni gaba raith do raith.* 'Take care that you do not accept surety for surety.'

Co-ber breith itir biu ocus marb. 'How shall I pass judgment between the living and the dead?'

Fortoing airem no aimsir.[3] 'A reckoning or time attests.'

Thus far the similarity in form between the quotations from the *Finnsruth* and those in the text of *H. 5.15* might be attributed to mere coincidence. But that the *H. 5.15* tract is the *Finnsruth Fithail* is established beyond a doubt by the fact that it contains three of the quotations and a close parallel to the fourth. Quotation A does not appear, but a commentary upon it, similar to that in AL. I, 120, 3ff., appears under the heading *Emide dna, ni gaba raith do raith*: *Fech*em *toich*eda *tainic da* cur *a fiach ann sin is in lo, 7 nocha raibe raith ris reme, 7 is tincisin coir raith ris anosa 7 ait*iri *tar es ratha, 7 gell tar es*

1. Or, 'fitness as son-gift.'

2. This is followed by the commentary which appears in quotation D under the heading *Co-beir breith im tarlaice tuath 7rl.*, where it clearly does not belong.

3. There is an exact parallel with a much abbreviated commentary in *H. 3.18*, p. 438b. This text appears also as a gloss in the *Gubretha Caratniad* (ZCP. XV, 361): *for-toing airdi no aimseir no meid no messair no laid no litteir no crich no coirthe no thoraic no thunide.* From the commentary in our text it can be seen that the original text of the *Finnsruth* was identical, or nearly so, with the gloss just cited.

aitiri, 7 feich tar es gill. 'A plaintiff came to make a contract concerning his debts on the day, and there was no surety for it before; and surety is a proper substitute for it now, and a hostage in place of a surety, and a pledge in place of a hostage, and debts in place of a pledge.' Quotation B occurs under *Co-ber im techta comairme* in the following form: *In bail i fuil 'congeil ingin fri fiacail, comdiri cach noes i fogel*tad,' *im aith*gin *inbl*eog*a*[i]n *ata, 7 do b*er*ta fri comaith*c[*h*]ius. *In bail ata* 'con*gelat da dart*aid *fri rodam 7 sech rodam,*' etc. The first part of the quotation occurs once more a few lines further down the column.[1] The sources of quotations C and D will be found in the list of headings already quoted.

Concluding, then, that the text in *H. 5.15* is the *Finnsruth Fithail,* one is able to point out further occurrences in other manuscripts. The fullest of these is in a fragment of a glossary in MS. *H. 3.18* (Trinity College), pp. 258-60, where the following headings and apparently much more of the text are glossed:

A mo sruith, co-ber breith.

a) *Fuidri flatha.*

Co-ber breith im i[*n*|*dile.*

Co-ber breith im techta comairme.

Co-ber breith [im] *a tairrsce.* 'How shall I pass judgment concerning *tairsce*-trespass?'

a) *Gab*a *matroiris.*

[Text of *Co-ber breith im tigradus.*]

*Co-ber breith im t*echta *mbroga.*

*Co-ber breith im t*echta *cominghairi.*

*Co-ber breith im rathosa r*op. 'How shall I pass judgment concerning the liabilities of animals?'

[Text of *Co-ber breith im imgona tuath*].

Co-ber breth im aincesa [tuath.]

Co-ber breith itir saer 7 doer.

*Co-ber breith im t*echta *ngill.*

More parallels, briefer but in many cases supplementing

1. It is also to be found in MS. *Rawlinson B 506*, fol. 52r, col. 2, under the heading *Cach comfear ar comeas.*

the text of *H. 5.15*, still remain to be pointed out. In *H. 3.18*, pp. 327-28a, is a parallel to the section *Co-ber breith im tigradus*. MSS. *23.Q. 6* (Royal Irish Academy), p. 34a-b, and *H. 3.18*, pp. 440b-441a, offer fuller text-readings, with glosses, for the opening section of the *Finnsruth*; in *H. 3.17*, col. 467, the text alone appears : *Co-ber br*eith *for d*ochuru 7 *diuburta*? *Bera* : *nib sl*an *na*ch *saith*iud,[1] etc. There are other citations and glosses which need not be given here.

Whether the long piece of text in MS. *23.P.3* (Royal Irish Academy), fol. 20r, col. 1, beginning *Co-ber breith im*[2] *techta eich*, 'How shall I pass judgment concerning the rights of horses ?' is likewise a portion of the original *Finnsruth*, is open to question ; in any event, it follows the formula peculiar to that text.

IV

Since my article on "The *Speculum Principum*" appeared,[3] I came across a further *tecosc*-text, hitherto unnoticed, in MS. *Egerton 88*, fol. 40v, col. 1-2, in the British Museum.[4] It purports to be counsel of a legal nature given by an unnamed adviser to Doidin mac Nine, one of the 'chief authors of the *Senchus Mór* before the time of Patrick ;'[5] it begins *Mo cosc duit, a Doidin mic Nine*. My edition of it, under the title "The Advice to Doidin," will be found in *Ériu*, XI (1930).

Dublin, Ireland. ROLAND M. SMITH.

1. *saithe* MS. That this is Fithal's answer is stated in the *H. 3.18* glossary already referred to, p. 258, col. 2 : *Bero nip slan .i. ar Fithal*. In O'Davoren's Glossary, no. 1412, the quotation is wrongly attributed to the *Bretha Nemed*, by K. Meyer (*Z.C.P.*, XIII, 370).

2. *um* MS.

3. *Speculum*, II ,411-445.

4. To my knowledge, no other copy of it is extant. It is not mentioned by O'Grady in his *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, I, 99 (= O'C. 2486-89).

5. See AL. I, 24,2.

THE HEAD IN THE GRAIL

One of the most puzzling enigmas in the Grail legend is furnished by the account in the Welsh romance of *Peredur* of the mysterious procession in the castle of Peredur's uncle. Whereas in all French versions of the procession there is a vessel called a *graal* and often one or more *tailleors*, in *Peredur* alone do we hear of a vessel containing a man's head. *Graal* is a rather rare French word, meaning, according to the well-known passage in Helinandus' *Chronicle* (ante 1216 A. D.) : " scutella lata et aliquantulum profunda, in qua preciosae dapes divitibus solent apponi. "[1] *Tailleor* means a carving platter. Both words, therefore, signify large dishes, and it is only because the *graal* came to be regarded as the cup of the eucharist that it was equated with a chalice.

The date of *Peredur* is uncertain, but Prof. Mary Williams, M. Loth, and Dr. Gwenogvryn Evans regard it as early.[2] It is generally admitted to be in large measure a redaction from a French romance,[3] but the precise degree of its indebtedness to the *Conte del Graal* is in dispute. My personal opinion is that, though *Peredur* is, for the most part, of immediate French origin, it owes nothing to Crestien, and I trust that this brief discussion of one feature will justify that opinion.

We read that the young Peredur, on leaving Arthur's court, comes first to the castle of an uncle of his, who is lame and

1. On the word see especially Nitze in *Modern Philology*, XIII, pp. 681 ff, and W. Foerster, *Christian v. Troyes*, *Wörterbuch*, pp. 174* ff.

2. J. Loth, *Mabinogion*, ed. 1, I, pp. 17 f. Mary R. Williams, *Essai sur la composition de Peredur*, p. 26. *White Book Mabinogion*, ed. J. G. Evans, p. xv. Cf. *Zts. f. Celt. Phil.*, XV, (1925), 66 ff.

3. M. R. Williams, *op. cit.*, p. 121. J. Loth, *Mabinogion*, ed. 2 (1913), I, p. 53

whose attendants fish from the bank of a lake. The next day he comes to the castle of a second uncle, and after a repast he is tested thrice in the cutting of a bar and the rejoining of the parts. As Peredur then sits conversing, two youths (*gwas*) bear in an immense spear, from the point of which run three drops of blood. " ar hynny llyma dwy vorwyn yn dyuot ymywn, a dyscyl vawr y rygthunt, a phen gwr ar y dyscyl, a gwaet yn amhyl ygkylch y pen. (Then behold two maidens coming in, and a large platter between them, and the head of a man on the platter, and blood in plenty around the head.) "[1] At the appearance of both the lance and the platter great lamentation breaks out. Finally all is silent, and Peredur retires to his chamber. Many years after, when he is at Arthur's court at Caerleon, a loathly damsel rides in on a yellow mule, upbraids him for having failed at the castle of the lame king to ask concerning the story and the cause of the bleeding lance and the other marvels. If Peredur had done so, the king would have obtained health and peace; because the youth failed, there has been war and slaughter. Peredur then vows to learn the story of the lance. After many adventures he comes to a castle, finds there a gray-haired lame man, and sits down beside him. A yellow-haired youth then informs Peredur without his asking, that he (the aforesaid youth) had been the bearer of the head in the platter and of the bleeding spear. The head was that of Peredur's cousin, slain by the sorceresses of Gloucester, and Peredur is destined to avenge the murder. The romance concludes with the slaying of the sorceresses.

It is, of course, generally admitted that, in spite of the palpable omissions and inconsistencies of detail, the story of the bloody head is fairly clear [2]. Its motif, as Nutt pointed out, is the duty of avenging the death of a kinsman. But no-

1. *White Book Mabinogion*, ed. J. G. Evans, col. 130. Cf. J. Loth, *Mabinogion* (1913), p. 65. Slight verbal differences appear in MS. Peniarth 7; cf. *White Book Mabinogion*, col. 613.

2. A. Nutt, *Studies on the Legend of the Holy Grail*, p. 143. M. R. Williams, *op. cit.*, p. 44. J. D. Bruce, *Evolution of Arthurian Romance*, *Hesperia*, *Ergänzungsreihe*, VIII, I, p. 346.

where else in the many versions of the visit of Perceval or Gawain to the Grail castle is there any bloody head in the vessel or even a hint that the vessel was connected with a feud. Inasmuch as these other versions in French and German show many primitive traits not found in *Peredur* and since *Peredur* itself is manifestly corrupt, the chances are overwhelming that the introduction of the head in the platter and the vengeance motif are afterthoughts. The question is : what could have led to the introduction of this barbaric element into the *graal*?

Many explanations have been offered for the enigma,[1] but I shall concern myself here only with two. One was put forward by Miss Weston in *Romania*,[2] and may be summarized as follows. The redactor of *Peredur* knew the Grail tradition in its fully developed form as known to Crestien de Troyes and his continuators. He therefore knew of the identification of the Graal with the vessel of the eucharist, whether chalice or paten. In saying that Peredur was the son of Evrawc he seems to have given the name of the town Evrawc, York, to Peredur's father, who was presumably its lord. In this connection with York *Peredur* of all the Grail romances is unique. Another connection of the name Peredur with Yorkshire is found in the statement of the seventeenth century antiquary Stowe to the effect that Peredurus, a British prince, founded the town of Pickering between B. C. 270-61. Now in the York breviary and nowhere else occurs the statement, " Caput Johannis : signat Corpus Christi : quo pascimur in sancto altari. " " Thus," Miss Weston concludes, " there is at least a possibility that the curious form given to the Grail in *Peredur* may be due to the fact that the redactor, familiar with the equation, *Caput Johannis* = *Corpus Christi*, was desirous of doing honor to his local cult. "

Miss Weston seems to have been quite unaware of the difficulties which this hypothesis raises, for she offers no answer

1. Bruce, *op. cit.*, I, p. 346. W. Golther, *Parzival und der Graal*, 116 f. E. Windisch, *Das Keltische Brittannien* Abhandlungen, phil.-hist. Kl., Königliche Sächsische *Ges.* der Wissenschaften, XXIX, N° 6, p. 193.

2. *Romania*, XLIX (1923), pp. 273 ff.

to the following pertinent questtons : 1. Are we by any means so sure that the whole *Conte del Graal*, which was probably not complete before 1225, antedates *Peredur* that we can assume that the former is the basis of the latter? 2. If the author regarded the Grail as a vessel of the eucharist, and equated it with the charger containing the head of John the Baptist, how is it that he failed to bring the sword, which is found in so many of the Grail adventures, into harmony with his conception, by making it the sword with which John the Baptist was beheaded? How is it that he invented a dénouement so grossly incongruous with his symbolism as to make the bloody head that of Peredur's cousin, slain by the sorceresses of Gloucester? 3. Is not the assumption that the author of *Peredur* in the twelfth century was attached to Yorkshire, and was drawing upon local traditions concerning his hero, most improbable, since the only real evidence for the existence of such a tradition is a passage in a seventeenth century historian obviously inspired by Geoffrey of Monmouth and concerned with Peredur entirely different from Arthur's warrior, [1] and since Celtic tradition in Yorkshire must then have been extinct for centuries? On the whole, Miss Weston's explanation raises more questions than it answers.

The other explanation of the head in the platter is that of Miss Williams, published in 1909. [2] " L'idée de rappeler la mort du cousin de Peredur en exposant sa tête n'est qu'un développement différent de la légende de la tête de Bran, telle qu'elle figure dans le Mabinogi de *Branwen merch Llyr*. On la retrouve dans le conte suivant extrait du *Reductorium Morale* de Pierre Bercheur, qui écrivait au XIVe siècle. ' Quid dicam de mirabilibus que in historiis Galuagni et Arcturi ponuntur; quorum vnum de omnibus recito, scilicet de palatio quod Galuagnus sub aquam casu raptus reperit, vbi mensam refertam epulis et sedem positam inuenit : ostium uero per quod exire valeret non vidit; qui cum famesceret et comedere vellet,

1. John Stowe, *Annales or General Chronicle of England* (London, 1615), p. 12.

2. M. R. Williams, *op. cit.*, p. 47. Cf., however, *Rev. Celt.*, XLVI, 23.

statim caput hominis mortui positum in lance [platter] affuit; et gigas in feretro iuxta ignem iacuit; giganteque surgente et palatium capite concutiente, capite uero clamante et cibos interdicente, nunquam de cibis comedere ausus fuit : qui post multa miracula exiit : sed nesciuit qualiter exiuit.' "[1]

Miss Williams thus briefly suggests an interesting theory of a connection between the bloody head in the platter in the castle of Peredur's uncle, a head in a platter in the tale of Gauvain told by Bercheur, and the severed head of Bran, which was present at the banqueting of his followers. But the relationship as she presents it is not obvious, and it is my present purpose to offer some evidence for it [2].

Though the story of Bercheur is generally supposed to have no extant source or close analogue in Arthurian romance, I believe such an analogue exists in Pseudo-Wauchier's continuation of the *Conte del Graal* (1180-1210). We shall call the story, for convenience, Pseudo-Wauchier I. Arthur and his knights come to a very fair land, and Gauvain rides ahead to seek hostel. He follows a troop of horsemen up a hill, but when he reaches the top they have disappeared. He descries a fair castle beside a broad river. As he approaches, he finds a fountain and two maidens beside it, who have been drawing water in pitchers of gold. After exchanging greetings with them, he rides into the castle, and is astonished at the treasure displayed, — coins, precious vessels, and rich stuffs [3]. But no one can he see. He rides into the hall of the castle, and finds cloths spread and wine set out, but no living thing [4].

1. I have introduced slight variations on the basis of Kittredge's reprint in his *Study of Gawain and the Green Knight* (Cambridge, 1916), pp. 180 f. The same work contains a vast quantity of material and a bibliography on severed heads.

2. C. Potvin, *Perceval le Gallois*, Mons, 1866, III, pp. 251 ff. Miss Weston has translated this whole episode from another MS. in her *Gawain and the Lady of Lys*, London, 1907.

3. Cf. the wealth of Annwn as described in *Pwyll*. J. Loth, *Mabinogion*, ed. 2, I, p. 87. *White Book Mabinogion*, ed. J. G. Evans, col. 5.

4. Cf. the empty island palace, with abundant food and drink in *Imram Curaig Mailduin*.

Et en un estre la devant
Vit sor graaus d'argent ester
Plus de cent tiestes de sangler,
Tous pres et tous escueles,
Et li poivres estoit dales.
Mesire Gauwains esgarda,
Leva sa main, si se sainna. [1]

Still seeing no one, Gauvain returns through the castle, hoping to see at the bridge the maidens, "qui samblent fees," but they too have disappeared. Riding back, he brings Arthur and his company to the seemingly empty castle. They prepare to eat the abundant food, but suddenly Gauvain stops, having espied the shield of a certain Bran de Lis, whose sister he had ravished some years before. Bran, a large knight on "un grandisme destrier," had engaged in combat with Gauvain, and they had agreed to fight it out when next they met. Accordingly, Gauvain arms himself precipitately and refuses to eat more. Kay follows a fairy brachet though the castle till he comes to a garden, where a multitude of folk are making merry. Their lord, Bran de Lis [2], learning that Gauvain has come to his castle, goes at once, half-armed, to the hall, and parting the folk, scowls at his foe. "Quant il ot un poi pense,

1. Potvin, *op. cit.*, III, p. 254, vv. 16760-66. *Sor graaus* is the reading of MS. B. N. fr. 1429, fol. 151 v., and is surely correct.

2. The origin of the word Lis in this connection lies not, I believe, in the Welsh word *llys*, "castle," as M. Lot in *Romania*, XXIV, p. 322, has proposed but in the name of Bran de Lis' sister, which was probably Flor de Lis. The *Livre d'Artus*, *Diu Krone*, and *Wigalois* agree that Gawain's *amie* was called Florie or Floree, — a name which rests on ancient Irish tradition. Cf. my *Celtic Myth and Arthurian Romance*, 10-15, 211, 303, 327. Now it is odd that in the very passage in which Gauvain describes his amour with Bran de Lis' sister he says:

"Et por faire tout mon delit
Les eus li baisai et le vis,
Qui fu blans come flors de lis." (vv. 17088-90)

I believe therefore that in Pseudo-Wauchier's source the damsel was called Flor de Lis and her kinsfolk were logically called Bran de Lis, Morre de Lis, and Melian de Lis. Pseudo-Wauchier, not realizing that the words Flor de Lis, undistinguished of course by capitals, were the damsel's name, merely used them as a hackneyed simile.

si a amont son cief leve." Both Bran and Gauvain mount, and by torch-light hold desperate combat in the hall. Finally, in one of the most picturesque and moving scenes in Arthurian romance, Gauvain's *amie* brings her little son in, and holds him up between the flashing blades of his father and his uncle. Arthur intervenes, and Bran becomes his liegeman and Gauvain's friend.

Despite the obvious modification and elaboration which the story of Gauvain at the castle of Bran de Lis has undergone, it still presents the following points of resemblance to Bercheur's anecdote of Galuagnus. 1. In Bercheur the palace is under water; in Pseudo-Wauchier it lies by a river, and fountain fays stand near the entrance. 2. In both a meal is ready laid, but no person is at first to be seen. 3. In Bercheur the head of a man suddenly appears in a platter. In Pseudo-Wauchier Gauvain spies more than a hundred "tiestes de sangler sor graaus [1]," and crosses himself. This act is hardly justified by the sight of a number of boars' heads, but if he had seen more than a hundred "tiestes sanglenter sor graaus" it would be amply explained. Since such misreadings are recognizable elsewhere in Arthurian romance, [2] it is by no means inconceivable that Pseudo-Wauchier found in his source bleeding heads on grails. [3] 4. In Bercheur there is a giant lying

1. The syntax is possible in Old French. The meaning is supported by Godefroy, *Dictionnaire*, VII, 305, quoting *Chanson d'Antioche* : la terre senglenta.

2. For example, Miss Weston notes in *Legend of Sir Perceval*, I, p. 279 n. 4, that "li contes del ciel" mentioned in the *Elucidation* must be a mistake for "li contes del cigne."

3. I believe the multiplication of the heads is due to a confusion in Pseudo-Wauchier's source between the one head in the platter and the "more than a hundred heads" impaled on stakes which Gauvain in *Vengeance Raguidel* sees on approaching just such a magic castle as that of Bran de Lis. A shepherd tells Gauvain that at the castle of Le Noir Chevalier

> "La vi je testes plus de cent
> Que li chevaliers ot trencies,
> Si estoient totes ficies
> De cief en cief el hireçon.
> Jamais n'irai en sa maison;
> Qui i vait n'en puet revenir."

Gauvain, however, enters the castle, sees no one, and sits down to a feast

on a bier by the fire; in Pseudo-Wauchier there enters Bran de Lis, a big knight, who, as we shall see, is to be identified with the Fisher King, described by Crestien as lying in his castle hall on a couch beside a fire. 5. In Bercheur the giant strikes the roof with his head; in Pseudo-Wauchier Bran lifts his head before approaching Gauvain. 6. In both Gauvain is interrupted as he is about to eat. If our interpretation is correct, then, both Bercheur and Pseudo-Wauchier have given us variants of the adventures of Gauvain in the palace of Bran de Lis or the Fisher King.

Two other stories in the *Conte del Graal* seem to confirm this interpretation. The first is in Pseudo-Wauchier also, and will be referred to as Pseudo-Wauchier II. [1] Its hero is Gaheries, who, as I have shown elsewhere, was in origin identical with Gauvain. [2] He comes to a very fair castle on the bank of a river, and in the streets finds great riches and beauty, but no living person. He enters the hall and several chambers, empty also. At last he descends into a garden, and sees a dwarf enter a tent with a silver hanap. Within the tent he finds a damsel, feeding from the hanap a huge wounded knight in purple, lying on a bed. At Gaheries' greeting, the tall knight is enraged, his wounds bleed, and he orders the intruder removed. Presently, a small but beautifully formed " Petit Chevalier " rides into the tent, and forces Gaheries with insults to mount and joust with him. To his utter humiliation Gaheries is thrown by the dwarf knight; who then places his foot on his neck and tells him that a year hence he must return and choose between three alternatives : to become a weaver, [3] to fight once more, or to let his head be struck off. Gaheries agrees and departs amidst the jeers and insults of many folk, who now fill the once empty rooms and streets of the castle.

spread. He is interrupted by Maduc le Noir, with whom he is forced to combat. Cf. *Vengeance Raguidel*, ed. M. Friedwagner (Halle, 1909), vv. 622 ff. On heads impaled on stakes see *Romanic Review*, IX, pp. 21 ff.

1. Potvin, *Perceval le Gallois*, IV, vv. 21135-21714.

2. R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Romance*, p. 84. *Publications of the Modern Language Association*, XLIII (1928), pp. 386-8.

3. Cf. Crestien de Troyes, *Yvain*, vv. 5188-5324.

Ultimately the adventure is concluded by Gaheries' return and the slaying of both the " Petit Chevalier " and the lord of the castle, presumably the huge knight whom he had seen before lying on a couch.

Two clues lead us to suspect that this huge knight, lord of the castle, was Bran. First, in Crestien's *Erec* we read of two brothers, Belin or Bilis, the dwarf king of the Antipodes, and Brien, his gigantic brother, half a foot taller than any knight of Arthur's court. [1] This association of dwarf and giant seems to fit the antagonists of Gaheries in the enchanted castle. Secondly, the huge, wounded knight in purple, lying on a bed, and fed from a goblet by a maiden, suggests various descriptions of the Fisher King. In Crestien the wounded Fisher King lies in purple robes on a great couch by a fire ; [2] his father, also wounded, is sustained in life by a wafer (the Host) brought in the Graal ; [3] in Heinrich von dem Türlin's account of Gauvain's first visit to the Grail castle the aged king drinks blood from a crystal cup, brought by a beautiful maiden ; [4] in Heinrich's account of the second visit the old man drinks three drops of blood from a salver, and eats a piece of bread from a reliquary, salver and reliquary both brought by maidens in procession. [5] Now in the *Didot Perceval* the Grail King, whose rôle in the story is very close to Crestien's Fisher King, is called Bron.

On the relation of these two stories of Pseudo-Wauchier to each other and to other tales certain curious points should be noted. First, is it credible that Pseudo-Wauchier, having once described the castle of the tall knight, Bran de Lis, should then have made researches into Crestien's *Erec* and discovering there a certain tall knight Brien with a dwarf brother Belin, have identified Brien and Bran de Lis, and concocted a story in which a tall knight, unnamed, and a dwarf knight should dwell together in a palace like that of Bran de Lis? Second-

1. Crestien de Troyes. *Erec*, vv 1993 ff.
2. Crestien de Troyes, *Contes del Graal*, ed. G. Baist, vv. 3046-56.
3. *Ibid.*, vv. 6373-93.
4. Heinrich von dem Türlin, *Krone*, ed. Scholl, vv. 14754 ff.
5. *Ibid.*, vv. 29380 ff.

ly, is it credible that Pseudo-Wauchier should have hit upon the notion of attaching the characteristics of Crestien's Maimed King to his composite figure of Bran-Brien, and that the author of the *Didot-Perceval* should independently have attached certain other characteristics of Crestien's maimed king to Robert de Borons's Bron? It seems to me that those scholars who deny the existence of tradition in Arthurian romance must assume precisely these extraordinary procedures or else ascribe all this convergence of evidence toward the names Bran, Brien, and Bron to an almost miraculous coincidence. Thirdly, is it coincidence that Pseudo-Wauchier's two tales of the enchanted castle by the river with its empty streets and chambers, combine neatly to furnish almost all the features of Bercheur's story? The castle of Bran de Lis provides the aqueous suggestions, the spread table, the head in the grail, the interrupted Gauvain; while the castle of the giant knight (presumably Brien) provides the giant lying on a bed and showing great anger at the intrusion. Fourthly, is it accident that our investigation of the head in the platter has brought us back to a scene so reminiscent of the Grail castle as the wounded knight on the bed, fed from a hanap by a maiden? A study of these stories will, I believe, lead to the inevitable conclusion that all draw upon a reservoir of common tradition, and not upon each other or upon a single narrative source. The head which Peredur sees in the platter, surrounded by blood, the " tiestes de sangler. . sor graaus," seen by Gauvain, and the " caput hominis mortui in lance, " which suddenly appears to Galuagnus, — these are all derived from the same general mass of Grail tradition.

Before we proceed to ascertain whether Miss Williams was right in pointing to the Welsh traditions of Bran as the source of the severed head, let us note that the damsels with their golden pitchers beside the spring described in Pseudo-Wauchier I are also traditional features. In the so-called *Elucidation* prefixed to the *Conte del Graal* they play a far more significant part. It has been recognized, — and probably with justice, — that the *Elucidation* corresponds in many of its details concerning the Grail to the account given by Pseudo-Wau-

chier of Gauvain's visit to the Grail castle [1], and that its author may have known both Crestien and Pseudo-Wauchier. But there are dangers in assuming that because both the author of the *Elucidation* and Pseudo-Wauchier dilate on the sympathetic relation which exists between the success of the Grail quest and the flowing of the waters, one author is borrowing from the other. Grimm records instances of a belief that when a river dried up, the lord of the land would languish, and that conversely the health of the lord would affect the flow of the river. [2] Even if the *Elucidation* derives this feature from Pseudo-Wauchier, it cannot have derived the following account of the fountain-maidens from that source. We read [3] that the land of Logres (Welsh Lloegyr = England) was waste and desolate because the wells had failed and the damsels within them had disappeared. [4] Formerly a traveler could find at any of these wells whatever food and drink he desired. There issued from the well a fair damsel bearing meat, pasties, and bread in a golden cup, followed by another damsel bringing a napkin and a dish of gold and silver, containing whatsoever one desired. But King Amangon [5] had ravished one of the maidens and stolen her cup, and his followers had imit-

1. R. Heinzel, *Französische Gralromane*, p. 11. Bruce, *Evolution of Arthurian Romance*, II, p. 87.

2. Jacob Grimm, *Deutsche Mythologie*, ed. 4 (1815), p. 491.

3. Potvin, *Perceval le Gallois*, II, vv. 28-111. Cf. Prof. A. C. L. Brown's inadequate discussion in *Modern Philology*, XXII (1924), pp. 124-130.

4. Miss Weston, Prof. Brown, and others have concluded that " puis " here means " hills. " The fact that a German so translated the word proves nothing, since admittedly the word could have that meaning nor does the analogy from Gervase' folktale, presently to be considered, prove much. The fact is that ancient Welsh literature knows a maiden as a " well cupbearer, " and that Arthurian literature knows several fays associated with springs or lakes, but none, so far as I am aware, who dwell in hills. Cf. Potvin, *Perceval le Gallois*, III, p. 252; V, p. 38. For an extensive bibliography on Celtic and Arthurian water-fays cf. *Modern Philology*, XII (1915), 599 ff; also E. M. Grimes, *Lays of Desiré, Graelent, and Melion*, (N. Y. 1928), pp. 20 f. For ancient Celtic water-divinities cf. A. Bertrand, *Religion des Gaulois* (Paris, 1897), pp. 191-212. For modern survivals of fountain worship cf. J. Rhys, *Celtic Folklore*, (1901), I, 354 ff; E. Hull, *Folklore of the Brittsh Isles* (London, 1928), pp. 106-117.

5. On Amangon cf. Heinzel, *Französische Gralromane*, p. 78 note;

ated his example with the other spring-maidens. Thus the realm became waste; trees, meadows, and flowers withered; waters ceased to run. No longer could one find the court of the Rich Fisher, which made the land resplendent with gold, silver, furs, hawks, and falcons. But when the court and the Grail were found, the waters and the fountains ran through the meadows, and the fields and woods were leafy and green again.

Is the author merely elaborating out of his imagination the hint supplied by Pseudo-Wauchier in the two damsels with their golden pitchers by the spring? Let us see. A Welsh poem from the *Black Book of Carmarthen* (twelfth century MS.) on the flooding of the plain of Gwaelod attributed the calamity to a maiden, "who at a time of feasting suffered the wave of a magical well which was under her charge to escape and overflow the country round." [1] Here are the pertinent lines: [2]

Boed emendiceid y morvin achellygaut guydi cvin finaun wenestir mor terruin	Accursed be the maiden, Who let loose after supping, Well cup-bearer of the mighty [main.
Boed amendiceid y vachteith ae golligaut guydi gueith finaun wenestir mor diffeith	Accursed be the damsel, Who let it loose after battle, Well cup-bearer of the high sea.

Clearly, then, the Welsh of the twelfth century believed in maidens who controlled the flow of springs and who were cup-bearers, and surely not even the staunchest anti-Celtist will assert that the Welsh derived this belief from Pseudo-Wauchier or the *Elucidation*. The reverse is the true relationship. And the Welsh, in turn, derived their belief in the well-maidens doubtless from old British cults of well-divinities, attested by inscriptions to the *Nymphae*. [3]

A story from the borders of Wales related by Gervase of

Bruce, *op. cit.*, I, p. 87 note. He is probably identical with King Mangon in the *Lai du Cor* and with the Welsh Manawydan, brother of Bran.

1. J. E. Lloyd, *History of Wales*, (1911), I, p. 26.
2. Rhys, *Celtic Folklore*, I (1901), p. 383.
3. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, II, p. 811.

Tilbury early in the thirteenth century sheds a further light on the well-maidens of the *Elucidation.* [1] " Erat in comitatu Claudii Cestriae (Gloucestershire) sylva venatoria... In hujus nemoroso saltu erat monticulus ad staturam hominis in apicem exsurgens, in quem milites et alii venatores ascendere consueverunt, cum aestu ac siti fatigati aliquod instantiae suae quaerebant remedium. Verum ex loci ac rei conditione relictis a longe sociis, solus quivis ascendit, cumque solus quasi ad alterum loquens diceret : ' Sitio, ' statim ex improviso e latere propinator adstabat celebri cultu, vultu hilari, manu exposita cornu grande gestans, auro gemmisque ornatum... Vice calicis nectar ignoti sed suavissimi saporis offerebatur, quo hausto totus calescentis corporis aestus et lassitudo fugiebat... Sed et sumto nectare minister mantile ad ora siccanda porrigebat, et expleto suo ministerio disparens, nec mercedem pro obsequio nec colloquium pro inquisitione expectabat... Uno aliquo die miles in civitate illa venator illuc accessit, et postulato potu ac sumto cornu, non illud.. pincernae restituit, sed ad proprium usum retinuit. " The horn eventually found its way into the possession of King Henry I. This story presents so close a parallel to an Irish tale of Finn's horn, Midlethan, a tale which also contains a hunt, a fairy mound, a man upon it, a horn adorned with gold, a draught which fills the huntsmen with pleasure, [2] that we may feel certain that Gervase' story is Celtic in origin. Now in the light of the *Elucidation,* telling of well-maidens robbed of their cups, the Welsh belief in well-maidens who bore cups, and Gervase' tale of the stealing of the horn, consider this episode found in certain MSS. of the *Conte del Graal.* [3] Gauvain meets a damsel riding a mule and carrying an ivory horn in her right hand. Suggesting that Gau-

1. Gervasius von Tilbury, *Otia Imperialia*, ed. F. Liebrecht, p. 28. For similar stories of the theft of a fairy vessel cf. E. S. Hartland, *Science of Fairy Tales* (1890), pp. 140-60.

2. Kuno Meyer, *Fianaigecht*, *Todd Lecture Series*, XVI (Dublin, 1910), pp. 57-63.

3. For example, Bibl. Nat. Ms. fr. 12577. Rotographs of this MS. are in the Library of Congress and the New York Public Library. Cf. J. L. Weston, *Legend of Sir Perceval*, I, p. 217.

vain may need refreshment, she sounds her horn, and at once knights, valets, and maidens appear and prepare a feast under a spreading tree. As Gauvain and the maiden sit down, a knight rides up and carries off the horn, but Gauvain pursues and brings it back. The damsel's name is La Pucele au Cor d'Yvoire. Is it not highly probable that we have here a rationalized account of the theft of the food-providing vessel ? Originally the horn itself provided by magic all the refreshment that Gauvain needed. At any rate, we may legitimately regard the *Elucidation* as containing genuine Welsh traditions of maiden cupbearers of the springs, and conclude that Pseudo-Wauchiers's comparatively pointless introduction of two maidens with gold pitchers beside a spring, though likewise derived from Welsh tradition, could not have been the source of the *Elucidation* on this point. The only rational explanation of the correspondence between Pseudo-Wauchier, the *Elucidation*, the episode of the Pucelle au Cor d'Yvoire, and Gervase' local legend is that they all go back to Celtic tradition.

In order to make the relationship of the various stories we have considered more clear, I submit a chart showing features common to two or more of them as well as the corresponding features in the Mabinogi of *Branwen*, which we shall presently consider. I have attempted to place the versions in roughly chronological order.

The chart may prove convincing as showing the correctness of Miss Williams' identification of the head in the platter in *Peredur* with the head in the dish in Bercheur, but it may not prove so convincing as regards the relationship of all these stories to the Welsh traditions of Bran. But let us now proceed to note how many of the details in the stories of Bran de Lis, Brien, and Bron, the Fisher King, which we have considered, are accounted for by what we can learn concerning Bran. 1. Bran is gigantic. [1] This feature, in a greater or less degree, is ascribed to Bran de Lis, to the knight in Pseudo-Wauchier II, whom we have identified with Brien, to the

1. J. Loth, *Mabinogion* (1913), I, p. 124. *White Book Mabinogion*, ed. J. G. Evans, col. 40.

Mabinogi of *Branwen*	Crestien	Pseudo-Wauchier I	Pseudo-Wauchier II	*Peredur*	*Elucidation*	Bercheur
		two damsels with gold vessels by spring			two damsels with gold vessels at well	
hall on island	castle near river	castle by river	castle by river	castle		palace under water
tent			tent			
		riches in street	riches in street		riches at court	
		no one visible	no one visible		folk vanish	no one visible
feast spread		feast spread				feast spread
giant	old man	tall man	tall man	hoary man		giant
King	King Rich Fisher			King	King Rich Fisher	
Bran	(Bron)	Bran de Lis	(Brien)			
	in purple		in purple			
wounded in foot	wounded in thighs		wounded	lame		
	on bed		on bed			on bier
	by fire					by fire
severed head	*graal*	heads *de sangler* on grails	hanap	head on platter, blood	*graal*	head on platter
	borne by maiden		served by maiden	borne by maiden		

figure on the bier in Bercheur, who when he rises strikes the roof with his head. 2. Bran was too large for any house and was obliged to feast in tents. [1] In Pseudo-Wauchier II the wounded knight, presumably Brien, lies in a tent. 3. Bran was wounded in battle in the foot. [2] Crestien's Fisher King was wounded in battle; [3] the tall knight (Brien) in Pseudo-Wauchier II is wounded; and Peredur's uncle, whose rôle is so close to that of Crestien's Fisher King, is described by the Loathly Damsel as lame. [4] It is significant that Boron's *Joseph* and the *Didot Perceval* call the Rich Fisher Bron. 4. Bran must have possessed vessels of plenty. This point must be gone into thoroughly, for some of the evidence is indirect. First there is the probability that Bran son of Llyr shares something of the nature and properties of the Irish Manannán mac Lir and of the Welsh Manawydan son of Llyr.

The Irish Manannán evidently had a reputation as "a good provider." He settled the Tuatha Dé Danann in their abodes, "and the Feast of Goibne [the divine smith] and the swine of Manannán were made for the warriors, that is.. the Feast of Goibne to ward off age and death from the high-kings, and the swine of Manannán to be killed and to exist for the warriors." [5] In one version of the *Echtra Cormaic* we learn that Manannán himself dwells in Tír Tairngire, the Land of Promise, and he and his wife are recognized not only by the provision of swine which though eaten are never consumed, but also by the possession of inexhaustible supplies of wheat and of cows which would furnish milk for the men of the whole world [6]. By reason of a strange hiatus in our evidence Manannán is not specifically provided with any cup, caldron, or horn that supplies unlimited food or drink. But in two island

1. *Ibid.*
2. Loth, *op. cit.*, I, p. 144. *White Book Mabinogion*, col. 56.
3. Crestien de Troyes, *Conte del Graal*, ed. G. Baist (Freiburg), vv. 3471 f.
4. Loth, *op. cit.*, II, p. 104. *White Book Mabinogion*, col. 166.
5 This passage from the *Book of Fermoy* was kindly supplied me by Miss Eleanor Hull.
6. *Irische Texte*, ed. Stokes and Windisch, III, pp. 213-5.

palaces of the gods described in terms almost identical with those applied to Manannán's palace in the *Echtra Cormaic* we discover magic vessels of plenty. In the *Echtra Airt* [1] Conn sees food-laden boards rise up suddenly before him, a drink-horn appears without a bearer. There is a vat, in the oversea palace of Labraid, Manannán's brother-in-law, described in the *Serglige Conculaind* [2]. " Dabach and do mid medrach oc a dáil for in teglach; maraid beós — is búan in bes — conid bithlan eo bithgrés. (A vat is there with joyous mead, distributing to the household; it continues ever, — enduring is the custom, — so that it is always constantly full.) " Among the Welsh, Manawyd, Manannán's counterpart, is perpetual guardian of the Caldron of Britain. [3] This is doubtless identical with the caldron mentioned among the Thirteen Treasures of the Isle of Britain, though assigned in this list to Dyrnog Gawr. [4] " Pair Dyrnog Gawr. Os rhoid ynddo gig iw ferwi i wr llwfr, ni ferwai byth ; ond bwyd i was dewr, fo ferwai ddigon yn y man. (The Caldron of Dyrnog the Giant ; if flesh should be put into it to boil for a cowardly man, it would never be done ; but food for a valiant youth, it would soon boil enough)." This caldron of Dyrnog is probably to be identified with the caldron of Diwrnach the Irishman in *Kilhwch* [5] and the caldron of the Head of Annwn in the *Preiddeu Annwfn* ; " ny beirw bwyt llwfyr; " (it does not boil a coward's food). [6] " It is highly significant that both in the list in *Kilhwch*, which dates back at least as far as the year 1100, and in the later list of the

1. *Eriu*, III (1907), p. 157. Cf. E. Windisch, *Irische Texte*, III, p. 213.
2. Windisch, *op. cit.*, I (1880), p. 218.
3. *Irish Nennius*, ed. J. H. Todd, p. lviii.
4. Edward Jones, *Bardic Museum*, p. 48. That this list is substantially ancient is indicated by the fact that according to Jones, p. 49, it can be traced back to a parchment MS. and therefore must be as old as the fifteenth century. Furthermore, a number of the objects occur in *Kilhwch and Olwen* and must therefore belong to traditions as old as the year 1100. Furthermore, I can detect no trace of outside influence.
5. Loth, *op. cit.*, I, pp. 307, 334 f.
6. Skene, *Four Ancient Books of Wales*, II, p. 181. R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Romance*, pp. 91 f.

Thirteen Treasures of Britain the Caldron of the Head of Annwn has been euhemerised and is assigned to a giant Dyrnog or to Diwrnach the Irishman, purveyor of the Irish King. In other words, the Thirteen Treasures were, at least in some cases, divine possessions belonging to the Head of Annwn which have been transferred by euhemerization to mere mortals. There is every probability that Bran son of Llyr, like his brother Manawyd, possessed a caldron of plenty besides his healing caldron. More than that, there are among the Thirteen Treasures a number of objects, including vessels of plenty, which either are said expressly to belong to Bran or are to be detected in the French romances among the possessions of the Fisher King, presumably Bron. There is the Horn of Bran : [1] " Corn Bran Galed, or Gogledd ; y ddiod y ddymunai ynddo, fo ai ceid can gynted ag i dymunid. (The Horn of Bran the Hard from Cumbria; the drink that might be desired in it would appear as soon as it was wished for). " The sword of Rhydderch and the Chessboard of Gwenddollau mentioned in this list I have shown in my *Celtic Myth and Arthurian Romance* are to be recognized in *Perlesvaus* (ca. 1200) as the sword of Gurgalain and the magic chessboard, both wonders placed in the castle of the Fisher King. [2] There appears in the same list of the Thirteen Treasures a " dysgl Rhydderch, [3]" " a platter of Rhydderch ;" whatever food was desired thereon was instantly obtained; " y bwyd a chwenychai fe fyddai arno, fo ai caid yn y man," This is highly significant, since here is the very word, *dyscyl*, which is applied to the vessel in the castle of Peredur's uncle; here the object possesses precisely the feeding properties attributed to the Grail ; here it is among a list of objects of which two have a place in the castle of the Fisher King, and one is specifically assigned to Bran himself. It does seem strange that when so many Celtic vessels of plenty have been discussed in connection with the Grail, the only one which can be accur-

1. Jones, *Bardic Museum*, p. 48.
2. Loomis, *op. cit.*, pp. 246-8.
3. Jones, *op. cit.*, p. 48.

ately called a "*graal*" should have been overlooked. Surely it is no mere chance which has combined in the Grail these attributes of other divine vessels of the Celts : inexhaustibility; the power to discriminate the worthy from the unworthy; and the power of automatic motion. It would seem that the caldron and the horn of Welsh mythology have not survived as such in French Grail romance, [1] but have bequeathed their properties to the one famous vessel of plenty, the Welsh *dyscyl*, the French *Saint Graal*.

5. Naturally the Celtic sea-gods who possessed these vessels of plenty were famous for their feasts. Manannán held the Feast of Age, where there was neither more nor less than sufficient for every comer. [2] The Irish Bran on arriving in the Land of Women, Manannán's island home, feasted with his men; there was no taste wanting to them. [3] They became immortal. [4] Of the Welsh Manawydan, too, we learn that after Bran's death he held repeated feasts with Pryderi. [5] The feast of the Welsh Bran must have been famous, because the Mabinogi refers to "The Entertaining of Bran" and "The Entertaining of the Noble Head" (*yspadawt vran*, *yspydawt urdaul benn*) as proverbial. [6] Needless to say, the feasts in the castle of the Fisher King as related in the Grail romances are equally splendid and rich. The account in *Perlesvaus*, moreover, emphasizes the immortality of the company : [7] "Atant en fu menez misires Gauvains en la sale et treuve XII chevaliers anciens, tous chanuz, et ne sanbloient pas estre de si grant aage con il estoient; car chascuns avoit C anz ou plus, et si ne sanbloit pas que chacuns an eust XL." Clearly we have been on the right track in following back the clues which connected the Grail tradition with Bran.

1. The horn, however, survives in many disguises. Cf. Loomis, *op. cit.*, pp. 234-6.
2. E. Hull, *op. cit.*, p. 35. Todd, *R. I. A.*, *Irish MS. Series*, I, i, p. 46.
3. K. Meyer, A Nutt, *Voyage of Bran*, I, p. 30.
4. *Ibid.*, pp. 32-34.
5. J. Loth, *Mabinogion* (1913), I, pp. 153 f.
6. *White Book Mabinogion*, ed. J. G. Evans, cols. 59, 61.
7. Potvin, *Perceval le Gallois*, I, p. 87. Cf. p. 328.

Now taking into consideration this wide-spread Celtic tradition of the feasts in the sea-god's palace, often situated in an island, and of the vessels of plenty which there fed the company of immortals, let us examine the story of the " Entertainment of the Noble Head " in the Mabinogi of *Branwen.* [1] Bran, after his wounding, commanded his followers, including Pryderi and Manawydan, to cut off his head. " A chymerwch chwi y penn, heb ef... yn hardlech y bydwch seith mlyned ar ginyaw Ar penn a uyd kystal gennwch y gedymdeithas ac y bu oreu gennwch ban uu arnaf i eiryoet. Ac y guales ym penuro y bydwch pedwarugeint mlyned... ar penn yn dilwgyr genhwch... Ac yna y kyrchyssant wynteu hardlech ac y dechreussant eisted ac y dechreuwyt ymdiwallu o uwyt allyn. Ac y dechreuyssant wynteu uwyta ac yuet... Ac ar hynny o ginyaw y buant seith mlyned. Ac ym penn y seithuet ulwydyn y kychwynyssant parth a gualas ympenuro. Ac yno yd oed udunt lle teg brenhineid uch benn y weilgi... Ar nos honno y buant yno yn diwall ac yn digrif ganthunt... Ac yno y treulyssant y pedwarugeint mlyned hyt na wybuant wy eiryoet dwyn yspeit digriuach na hyurydach no honno. Nyt oed anesmwythach nac adnabot o un ar y gilyd y uot yn hynny o amser no fan doethan yno. Nit oed anesmwythach ganthunt wynte gyduot y penn yna no phan uuassei uendigeituran yn uyw gyd ac wynt. (" And take ye the head, " said he... " In Harlech shall ye be seven years at a banquet... And the company of the head you will love as much as when you loved it most when it was upon me. And in [the isle of] Grassholm in Pembroke ye shall be four score years... and ye shall have the head with you uncorrupted. "... Then they went to Harlech, and they began to sit, and they began to provide themselves with food and drink, and they began to eat and drink... And at that banquet they were seven years. And at the end of the seventh year they set out towards Grassholm in Pembroke. And there was for them there a fair and kingly place above the ocean... And that night they were there well-supplied and joyous... And there they spent four score years so

1. *White Book Mabinogion*, cols. 57-9.

that they never knew a happier period nor pleasanter than that, nor did one of them know of the other that he was older by that time than when they came there. No more uneasy were they to be in the company of the head than when Blessed Bran had been alive with them. " When we recollect that Taliessin, Manawyd, and Pryderi were among Bran's followers who feasted in this island palace, [1] we recall the passage descriptive of Caer Siddi (the Fortress of the Fays) or Annwn in a poem attributed to Taliessin : [2]

Ys kyweir vyg kadeir ygkaersidi	Perfect is my seat in Kaer Siddi.
Nys plawd neb heint a heneint a ue yndi	Nor plague nor age harms him who dwells therein.
Ys gwyr manawyt aphryderi..	Manawyd and Pryderi know it..
ac am y banneu ffry dyeu gweilgi	Around its corners ocean's current flows.

It is obvious that the feasting of Bran's followers in the Isle of Grassholm is a slighty euhemerized account of the ambrosial banquets of the sea god and his immortal companions in an island of the western seas. [3] The " Entertaining of the Noble Head " has left its impress clearly in Arthurian romance, for in the *Didot Perceval* we read : [4] " Li Rois Peschieres [Bron] si converse en ces illes d'Irlande en un des plus biaus lius del monde. Et saces qu'il est a le gregnor mesaise que onques fust hom, et est cheus en grant maladie. " Except that this passage knows nothing of the severed head, could there be a more succinct description of the wounded Bran abiding in " a fair and kingly place above the ocean, " in an island of the Irish sea ?

I venture to suppose that Miss Williams' suggestion needs no further vindication. The head surrounded by blood seen by Peredur in the Lame King's castle, the " tiestes de sangler" in the castle of Bran de Lis, the " caput hominis mortui "

1. *Ibid.*, col. 56.

2. Skene, *op. cit.*, I, p. 276 ; II, p. 155. Cf. *Cymmrodor*, XXVIII (1918), p. 236.

3. Concerning modern belief in a subaqueous land near Grassholm cf. Rhys, *Celtic Folklore*, I, 171.

4. J. L. Weston, *Legend of Sir Perceval*, II, pp. 12 f.

in the underwater palace, — not to mention a multitude of other details, — have their explanation in the severed head of the sea-god Bran. The " dyscyl, " the " graaus, " the " lanx " in which the heads are placed are in all probability derived from the " dysgl " which supplied whatever food one desired, the original of the " Graal " itself. Now it is a curious fact that the wounded Bran and his head seem to exist side by side in *Peredur*, in Pseudo-Wauchier I, and in Bercheur, and that the traditions preserved in *Branwen* and the *Didot Perceval* show the sojourning in an island elysium of the " Noble Head, " in one case in a physiological sense and in the other in a figurative sense. I believe all this is explained, as well as the appearance of the head in the platter, if we suppose that Bran's title, " the Noble Head ", was taken physiologically. Thus we account for the joyous feasts in the presence of Bran or the Fisher King himself, for similar feasts in the presence of his severed head, for other feasts in which both traditions have been conflated. The same explanation suffices to account for the presence of the head in the grail, for doubtless just as the caldron of Pwyll was called " the caldron of the Head of Annwn (peir Pen Annwfyn), " so the food-providing platter was called " dyscyl Pen Annwn " or simply " dyscyl Pen. " Thus the " platter of the Head " came to contain the head of Bran.

Let us glance back once more at certain features in the *Peredur* story, for I believe they shed light on a most tantalizing scene in the *Perlesvaus*. We remember that before the court of Peredur's uncle there passes a damsel bearing a head in a platter. Later she appears in hideous guise at Arthur's court riding a mule and rebukes Peredur for failing to ask concerning the wonders he had seen on the previous occasion. Now in *Perlesvaus* [1] we read of a bald damsel who rides into Arthur's hall on a mule, " et portoit a son col son destre bras pendu a une estole [2] dor... Et tenoit an cele main le chief dun roi seele en argent et couronne dor. " Her attendant holds the head of a queen, and one hundred and fifty heads of knights

1. Potvin, *op. cit.*, I, pp. 24 f.
2. This is the reading of the Berne MS. Brussels has *astele*.

remain in a chariot outside, drawn by three white stags. Later she meets Gauvain, [1] and her attendant rebukes him because he had failed to ask why her mistress' arm was slung in the stole of gold. Still later [2] Gauvain is informed that the hand in which the bald damsel held the head is the hand with which she had served Perceval with the *graal*. One is moved strongly to suspect that this Grail-bearer who bears the head of a king in her hand and rebukes Gauvain for failing to ask concerning her arm, really carried the head in a platter like her counterpart in *Peredur*. This suspicion is strengthened by the observation that the word *estole* is close to *escuele*, almost a synonym of *graal*. It seems probable that the author of *Perlesvaus* had before him a text saying in effect that the damsel on the mule " portoit a son destre bras une escuele dor, " and that in it was the head of a king. It is also noteworthy that in Irish legend a certain Liban daughter of Eochaid Finn, [3] clearly a pagan sea-goddess, was drawn in a chariot with two stags, and that in the *Serglige Conculaind* a Liban, [4] presumably the same, daughter of Aed Abrat (= the Dagda) [5] comes to Cúchulinn, laughs at him in scorn, and later invites him to her island home to fight against its enemies. It seems as if certain characteristics of Liban survived in the bald damsel of *Perlesvaus*. Oddly enough, too, the number of warriors in the household of Liban's husband are one hundred and fifty. [6] Though this correspondence with the number of heads of knights who presumably had in origin belonged to the bald damsel's household may be accidental, yet the number of strong suggestions that we are dealing in this scene with

1. Potvin, *op. cit.*, I, p, 35.
2. *Ibid.*, p. 54.
3. S. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, II, 269. Liban's story is much like that of the " well cup-bearer " in the old Welsh poem and the modern tradition of the Welsh fairy Grassi or Grace. Cf. Rhys, *Celtic Folklore*, I, pp. 367, 383.
4. Windisch, *Irische Texte*, I, 207 ff. Cf. on Liban, *Beihefte zur Zts. für Rom. Phil.*, LXX (1921), 11-16.
5. *Medieval Studies in Memory of Gertrude Schoepperle Loomis* (Paris and N. Y., 1927), 402-4.
6. Windisch, *op. cit.*, I, 218.

fundamentally Celtic material, added to the identity of the bald damsel with the Grail bearer and of her lord, the Fisher King, with Peredur's uncle, render it highly probable that the head she bears is " The Noble Head " and that the " estole " which supports her arm is really an " escuele " which her arm supports. In brief, once more we have what seems to be the head in the Grail.

This discussion may legitimately give rise to two reflections. In the first place, far more in the Grail legend finds its explanation in the hypothesis of Celtic origin than most scholars have been willing to concede. In my book and other articles I have called attention to the Celtic origin of many of the most important names and of other features and episodes. What is left of Miss Weston's ingenious hypothesis of Grail origins ? [1] I am still convinced that her emphasis on the association with fertility and her diagnosis of the nature of the Grail King's wound, are correct. Perhaps, also, the question test is a survival of ritual. But I retract my support [2] of her hypothesis that the ritual had sexual meaning, and that lance and grail were sexual symbols. The answer to the question, " Whom does one serve with the Grail ? " was simply " Bron " or whichever Maimed King it happened to be.

A second reflection justified, I hope, by this discussion has already been expressed in my book. If Celtic literature sheds light on Arthurian romance, the converse is also true. A knowledge of Arthurian romance is essential to a full understanding of Celtic literature and mythology. The two are complementary studies [3].

Columbia University. ROGER SHERMAN LOOMIS.

1. Developed in her books, *The Legend of Sir Perceval* (London, 1906, 9), *The Quest of the Holy Grail* (London, 1913), and *From Ritual to Romance* (Cambridge, 1920).

2. R. S. Loomis, *op. cit.*, 260 ff.

3. I wish to acknowledge with gratitude the helpful criticism of Prof. Hilka and Prof. Krappe.

UN AVENTICUM FRIBOURGEOIS

Sur territoire de la commune fribourgeoise de Vuisternens-en-Ogoz (district de la Sarine), située sur les pentes du Gibloux, se trouve un lieu dit en patois local *ǎ l'âvẽtsu*. C'est une prairie légèrement inclinée vers le nord, et il y a là une source abondante d'excellente eau, paraît-il : le ruisselet qui est ainsi formé court à travers prés pour se jeter bientôt dans le ruisseau de Vuisternens. On trouve ce lieu dit assez fréquemment cité, dans des reconnaissances féodales en particulier, à partir de la fin du xve siècle ; en voici quelques exemples :

en l'*Avenchoz* 1743 (A[rchives de l']É[tat de] F[ribourg], Plan n° 60^a^, feuille 9).

en l'*Avenche* 1483 (AEF, Terrier de Farvagny, n° 98, f° cx^vo^).

en l'*Avanche* 1483 (AEF, *Id.*, *Ibid.*, f° cxvii^vo^).

en l'*Avenche* 1482 (AEF, *Id.*, n° 112, f° 117).

en Combes alias sus l'*Avenchy* 1470 (AEF, *Id.*, n° 103, f° ii^c^xvii).

en l'*Avanchy* 1470 (AEF, *Id.*, *ibid.*, f° ii^c^xix^vo^ : cf. *supra* l'*Avanchy*, *id. ibid.*, f° xi^xc^ii).

Ces mentions ne sont guère anciennes ; elles sont néanmoins suffisantes pour permettre de séparer nettement ce nom de lieu d'un autre toponyme auquel on pourrait penser de prime abord, soit *Lavanche* < *lavinca, *lavanca [1], qui se retrouve dans bon nombre d'endroits de la Suisse romande, mais toujours sous les formes *à la Lavanche*, *les Lavenches*, *les*

1. E. Muret, *Avalanche, mayen et « romwentsə »*, Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande, 7e année (1908), pp. 25-27.

Levanches, ou sous les formes dérivées *Lavanchy* ou *Lavancher*[1], qui contiennent évidemment le suffixe -ariu. Il est vrai que les trois formes les plus anciennes, soit celles de 1470, sont *Avenchy*, *Avanchy*, et que *-y* final répond en général, dans les anciens textes fribourgeois, à un *-a* final précédé de palatale[2]: mais ces trois formes doivent s'expliquer, sans aucun doute, comme des formes dialectales arbitraires refaites sur la forme francisée *Avanche*, qui répondait elle-même à la forme patoise *Avenchoz*, qui, bien qu'elle ne soit attestée qu'en 1743, a certainement dû exister bien auparavant. Qu'au surplus *åvẽtsu* ne puisse représenter un *lavinca, *lavanca, c'est ce qui est démontré par le fait qu'à Vuisternens-en-Ogoz précisément, *lavanca donne *lẽvạ̃ts*. Il faut donc, de toute nécessité, chercher à notre mot une autre parenté.

Or, ces formes *Avanche* de 1483, *Avenchoz* de 1743, *åvẽtsu* de la prononciation patoise actuelle, correspondent exactement aux formes anciennes et modernes d'*Avenches*, chef-lieu de district du canton de Vaud, ancienne capitale de l'Helvétie. Si cette ville, dans les textes médiévaux, est appelée généralement *Aventica* — forme mal refaite sur la forme dialectale, latinisation identique en principe à la graphie *Avenchy* de 1470 —, on la retrouve néanmoins appelée *Avanche* dans un texte en français plus ou moins dialectal de 1292[3] et, pour ne citer que cet exemple, plus conforme à la phonétique franco-provençale, *Avencho* en 1379[4]. D'autres part, *Avenches*, dans le parler de Vuisternens-en-Ogoz, se dit *åvẽtsu*, forme identique, on le voit, à celle du lieu dit étudié ici[5]. Tout nous autorise,

1. Jaccard, *Essai de toponymie*, Mémoires et Documents p.p. la Société d'histoire de la Suisse romande, 2e série, t. VII, Lausanne, 1906, p. 226.

2. Cf. par exemple J. Girardin, *Le vocalisme du fribourgeois au XVe siècle*, Zeitschrift für romanische Philologie, vol. XXIV (1900), § 95.

3. *Recueil diplomatique du canton de Fribourg*, t. I, Fribourg, 1839, p. 143.

4. Zimmerli, *Die deutsch- franzosische Sprachgrenze in der Schweiz*, t. II, Bâle et Genève, 1895, p. 102.

5. M.E. Muret, *De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie*, Romania, t. XXXVII (1908), p. 568, signale qu'en patois d'Avenches, la petite ville est appelée *avẽtsu*, et qu'on prononce ce nom *åvẽtso* à Blonay (Vaud): cf. L. Odin, *Glossaire du patois de Blonay*, Lausanne, 1910, p. 664, qui donne aussi *avẽtso*.

par conséquent, à admettre un même étymon à la base tant du *En Lavenchoz* — forme officielle actuelle — de Vuisternens-en-Ogoz que de l'*Avenches* vaudois : et comme ce nom remonte à Aventicum, c'est cette même base qui doit se retrouver dans le nom du lieu dit fribourgeois.

Mais Aventicum, on le sait, est un dérivé en -icum d'un nom divin Aventia. Cette finale -icum peut entre autres désigner un endroit, une ville située sur un cours d'eau dont le nom sert de radical au nom de ville ou d'endroit ; un peuple, habitant les rives d'un cours d'eau, peut aussi porter un nom dérivé en -icum de ce cours d'eau : ainsi Avaricum, nom de l'ancienne capitale des Bituriges Cubi, aujourd'hui Bourges, est-il d'après Zeuss un dérivé d'Avara, soit l'*Yère*, sur laquelle la ville est construite ; Autricum est formé sur l'Autura, *Eure* ; et les Limici habitaient les rives du fleuve Lima.

Et Aventia était certainement le nom d'une des divinités protectrices d'Aventicum : on connaît, en effet, quatre inscriptions où figure son nom [1]. Trois de ces inscriptions sont conservées au musée d'Avenches, et la quatrième a été découverte non loin de là, dans les fondations de l'église abbatiale de Payerne, le 30 novembre 1920 : c'est une pierre votive élevée à la Dea Aventia par le chevalier Gnaeus Julius Marcellinus.

On a dit que cette Aventia était une « déesse gauloise, probablement protectrice d'une source [2] ». C'est presque exact. Aventia était, en effet, une divinité à laquelle on attribuait comme demeure une source alimentant la ville : la nymphe faisait en quelque sorte corps avec la source. Aux yeux des habitants de la région, source et nymphe s'identifiaient.

Quant à la source, on a voulu la retrouver dans un ruisselet

1. Mommsen, *Inscriptiones confœderationis helveticae latinae*, Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, vol. X, Zurich, 1854, p. 28, nos 154, 155, 156; Hagen, *Prodromus novae inscriptionum latinarum helveticarum sylloges, titulos Aventicenses et vicinos continens*, Berne, 1878, nos 1, 2 et 3 ; *CIL* XIII, 5071-5073 ; E. Dunant, *Guide illustré du Musée d'Avenches*, Genève, 1900, pp. 127, 129 et 131.

2. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. I, p. 482.

venant du sud-est d'Avenches, du Bois de Châtel, dont les eaux, recueillies par un aqueduc, alimentaient tout d'abord la fontaine appelée *Fontaine de Buderou* suivant les uns[1], *Fontaine de Buderon* ou de *Buidère* suivant d'autres[2] ; de là, par un second aqueduc, l'eau était amenée en plein forum, d'où elle s'écoulait ensuite dans la Broye. Ce n'est pas impossible : mais il n'est pas impossible non plus qu'il s'agisse d'un autre petit cours d'eau, dont un bras prend naissance en dehors des anciens murs d'Aventicum, au village de Donatyre, et l'autre au Bois de Châtel, à 600 m. d'altitude ; ces deux bras se réunissent pour former un ruisselet qui coule au pied des murailles romaines, passe aux pieds de la colline qui servait de capitole à la ville, et se jette plus loin dans la Broye. La route romaine venant de Minnodunum traversait ce ruisseau avant d'entrer à Aventicum : et à quelques mètres de là, existe un lieu dit *Prés ès Donnes*, où *Donnes* < dominas, doit très vraisemblablement désigner, comme ailleurs en Suisse romande, les « dames blanches », les fées qui habitaient ce cours d'eau, et qui sont une lointaine réminiscence de la déesse Aventia.

Ce nom d'Aventia a été rapproché du nom propre Aventos, qui aurait signifié « juste »[3] : et Dottin mentionne en effet un thème de nom propre avento- qu'il rapproche du v. gall. *euul* « juste » et du breton *eeun*[4]. Il convient tout d'abord de remarquer que le radical Avent- se rencontre dans quantité de noms géographiques, d'hydronymes en particulier. M. Muret[5] en a très heureusement rapproché les noms de l'*Avenza*, rivière et village de la province de Massa et Carrare,

1. Cf. le plan de la ville annexé au *Bulletin* nº VIII de l'Association Pro Aventico, Lausanne, 1903 et celui, plus récent, qui accompagne l'article de M. A. Naef, *Avenches*, Revue historique vaudoise, 37e année (1929), nº de février.

2. Cf. *Bulletin* nº I, Association Pro Aventico, Lausanne, 1887, p. 54.

3. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e éd., Berlin et Paris, 1891, p. 82 ; cf. également Jaccard, *op. cit.*, p. 20, Gröhler, *Über Ursprung und Bedeutung französischer Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, p. 166, et F. Stähelin, *Aus der Religion des römischen Helvetiens*, Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, nouv. série, vol. XXIII (1921), p. 17.

4. Dottin, *La langue gauloise*, Paris, 1920, p. 229.

5. E. Muret, *art. cit.*, pp. 567-568.

en Italie, Auentia sur la Table de Peutinger; ceux des *Avance* — sur lesquels je reviendrai plus bas —, ceux encore des dérivés *Avençon* ou *Avançon*, portés par deux affluents vaudois du Rhône (communes de Bex et de Lavey-Morcles), par un torrent valaisan et par des prés marécageux à Vionnaz et à Muraz (Valais); il en a rapproché enfin le nom d'*Avançon* porté par une commune du département des Hautes-Alpes, celui de *Vanzone*, en 1291 *Avenzono*, village principal de la Vall'Anzasca et, peut-être, celui du torrent *Évançon* qui coule dans le val d'Ayas (vallée d'Aoste).

Par ailleurs, un affluent de la Durance (Hautes-Alpes) porte le nom d'*Avance*, écrit *Avanza* en 1190 et en 1259 [1]; une *Vence*, appelée *Avensa* en 1298 et *Avancia* en 1299, se jette dans la Berre (Drôme); une *Avance* se perd dans la Garonne, sur le territoire du Lot-et-Garonne. C'est à l'*Avance*, appelée aussi *la Vence*, que doit son nom la localité mentionnée plus haut d'*Avançon* (Hautes-Alpes): et les noms de lieu d'*Avançon* (Ardennes, arrondissement de Rethel) et d'*Avançon* (Deux-Sèvres, arrondissement de Niort, commune d'Exireuil) [2] doivent sans doute leur origine à un cours d'eau ou à une source — dont le nom a pu se perdre par la suite — remontant à un Avent-. Holder signale enfin [3] un fleuve de Grande-Bretagne dont le nom aurait été *Aventi-ō(n)*, et pour terminer cette liste très certainement incomplète, je mentionne ici l'*Avançon*, ruisseau qui se jette dans la Saône [4], et l'*Avenchet*, affluent du Rhône [5]. ainsi que le *Nant d'Avenchet*, qui se jette lui aussi dans le Rhône en aval de Genève.

On peut dire que ce thème Avent- se rencontre presque uniquement dans des noms de cours d'eau ou dans des toponymes empruntés, avec ou sans suffixe, à des noms de cours

1. R. de Félice, *Essai sur l'onomastique des rivières de France*, thèse de Paris, Paris, 1906, p. 26 ; cf. également p. 29.
2. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t.I, col. 312.
3. Holder, *op. cit.*, t. III, col. 776.
4. A. Roserot, *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or*, Paris, 1924, p. 19.
5. E. Philipon, *Dictionnaire topographique du département de l'Ain*, Paris, 1911, p. 20.

d'eau — noms vivant encore ou noms oubliés — passant par la localité : il paraît peu probable, par conséquent, qu'Avent- ait pu avoir la signification de « juste », et qu'Aventia ait la valeur de « Justitia ». Steuding a proposé une autre solution : il remarque lui aussi que « der Stamm avent findet sich... in mehreren Fluss-, Berg-, sowie Personennamen », et ajoute qu'il pourrait être ramené à la racine av « rassasier, réjouir, aider », « so dass *Aventia* etwa der Fauna zu vergleichen wäre [1] ». Philipon, lui, explique *Avent-ica* — c'est la forme qu'il cite, d'après Grégoire de Tours, au lieu de la forme beaucoup plus ancienne et surtout plus latine *Avent-icum* —, de même que *Aventinus*, *Aventino*, rivière des Abruzzes, *Aventia*, l'*Avenza* ligure, et d'autres noms encore, par une racine av « mettre en mouvement » qu'il retrouve en sanscrit [2]. Le sens, certes, serait satisfaisant ; l'hypothèse aussi de Steuding pourrait se soutenir : mais quelle solution choisir ? Dans une remarquable conférence, tenue entre autres à Berne et à Zurich [3], M. J.-U. Hubschmied a très justement remarqué que la façon de penser des peuples primitifs est fort différente de la nôtre, qu'ils animent les choses sans vie, qu'ils voient dans tout ce qui les entoure, dans les montagnes, les bois et les fleuves, des êtres vivants, et que les cours d'eau en particulier s'identifient avec des divinités, des lutins, des naïades et des nymphes, des bêtes démonisées aussi. C'était le cas chez les Grecs déjà : et les Gaulois ont eu des croyances analogues [4]. De sorte que c'est par un nom d'oiseau enos qu'il explique le nom de l'*Inn*, et que — c'est ce qui nous intéresse — *Aventia* serait un dérivé féminin d'aventos « petit oiseau ». La conférence de M. Hubschmied n'étant pas encore publiée, il est difficile de savoir exactement comment le savant linguiste jus-

1. Steuding, in W. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, vol. I, col. 739.

2. F. Philipon, *Les peuples primitifs de l'Europe méridionale*, Paris, 1925, p. 265.

3. Cf. le compte rendu de la conférence de Zurich dans la *Neue Zürcher Zeitung*, n° 164 du dimanche 29 janvier, 1928, 2e édition, p. 6.

4. Cf. C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, 2e éd., Paris, 1909, pp. 129-131.

tifie cette dernière forme, et je ne me permettrais pas de défigurer ici sa pensée, peut-être. C'est un fait que le suffixe -nt-a en ancien irlandais une valeur diminutive, et que M. Pedersen rapproche de ce phénomène le fait qu'en slave on a des diminutifs et des noms de jeunes animaux en *-nt*[1] ; d'autre part, le même savant apparente le lat. *avis*, gr. οἰωνός, au cymr. *hwyad* « canard », a. corn. *hoet*, corn. moyen *hos*, bret. *honad*, qui remonteraient à un type *aujetó-s et qui, quant au sens, auraient évolué comme le lat. vulg. auca = *avica par rapport à avis[2]. Mais, selon Walde et Pokorny[3], ces rapprochements seraient très problématiques. S'il m'était permis d'avancer une nouvelle hypothèse pour expliquer les noms d'Aventia et d'Aventicum, une hypothèse à laquelle d'ailleurs je ne voudrais pas attacher trop d'importance — ce n'est qu'avec trop de raison que Dottin, en parlant des noms propres gaulois, dit que leur origine et leur étymologie, « quelque vraisemblable ou séduisante qu'elles soient, restent toujours, et quand même, hypothétiques[4] » — je proposerais de voir dans Aventia, comme dans la solution précédente, un diminutif (ou, d'une façon plus générale, un dérivé), mais d'une racine av- que Walde et Pokorny cataloguent sous la rubrique aṷo-s « grand-père »[5], dans laquelle ils rangent le lith. *avýnas* « frère de la mère », ainsi que l'a. pr. *awis* « oncle », l'a. ir. *(h)aue* « neveu », m. ir. *óa*, *ua*, qui en seraient des dérivés en -io-[6], et dont ils rapprochent le cymr. *ewythr* « oncle », l'a. corn. *enitor*, le br. *eontr*, qui monterait à un *awintro ou à un *awentro[7]. Il ne serait pas impossible, dès lors, qu'Aventia ait pu avoir la signification de « petite aïeule »

1. H. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, vol. II, Göttingen, 1913, p. 49.
2. H. Pedersen, *op. cit.*, vol. I, Göttingen, 1909, pp. 55-56.
3. Walde-Pokorny, *Vergleichendes Worterbuch der indo-germanischen Sprachen*, vol. I, p. 21.
4. Dottin, *op. cit.*, p. 82.
5. Walde-Pokorny, *op. cit.*, vol. I, p. 20.
6. Cf. en particulier H. Pedersen, *op. cit.*, vol. I, p. 55.
7. Stokes et Bezzenberger, *Urkeltischer Sprachschatz*, Göttingen, 1894, p. 23, admettent la forme aventèr.

ou de quelque chose de semblable : c'est-à-dire que la divinité de la source qui a donné son nom à Aventicum et aux cours d'eau apparentés était vue par les populations des alentours comme une petite vieille. Cette explication est d'autant plus soutenable qu'une autre série de noms de cours d'eau remonte à matra, matrona « mère »[1] : si une rivière a pu porter un nom en rapport avec l'idée de « mère », les Gaulois ont pu tout aussi bien établir un lien direct entre telle autre source ou tel autre cours d'eau et l'idée de « grand' mère ».

Mais dans le cas de l'Aventicum de Vuisternens-en-Ogoz, pas plus d'ailleurs que dans celui de son grand homonyme, rien ne subsiste du culte ancien, pas même une légende locale. Le ruisselet qui prend naissance *ă l'åvẹ̄lsu* vient de la limite même du lieu dit, et sourd auprès d'une autre pièce de terre appelée *les Troches*[2] : ce nom laisserait supposer qu'il y a eu là jadis un bosquet, et la source se serait trouvée anciennement à l'orée même du petit bois. C'est là tout ce qu'on peut supposer : le nom seul d'Aventicum permet de remonter plus haut dans le temps. La région, en tout cas, paraît avoir été peuplée dès l'époque romaine : au-dessous de Vuisternens est situé le village de *Farvagny*, Fabriniacum[3] ; et la montagne sur une des pentes de laquelle naît l'Aventia porte le nom de *Gibloux*, qui est lui aussi, comme je le montrerai prochainement, d'origine celtique. Il est clair que l'Aventicum fribourgeois, par rapport à Aventia, n'a pas exactement la même valeur que l'Aventicum vaudois par rapport à ce même Aventia : il est improbable qu'il y ait jamais eu, au lieu dit *Lavenchoz*, une agglomération humaine de quelque importance.

1. Cf. en dernier lieu mon étude *Quelques traces du culte des « Matres » en toponymie particulièrement en Suisse romande*, Revue des Études anciennes, t. XXXI (1929), pp. 237-252.

2. Cf. Jaccard, *op. cit.*, p. 476, et Bridel, *Glossaire du patois de la Suisse romande*. Mémoires et Documents p. p. la Société d'histoire de la Suisse romande, t. XXI, Lausanne, 1866, p. 382, qui donne le mot, *trotsche*, *trotsa*, s. f., avec le sens de « branche d'arbre rompue ».

3. J. Stadelmann, *Études de toponymie romande*, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, t. VII, p. 271.

Le suffixe -icum y exprime une idée plus générale de relation, de dépendance : c'est simplement « l'endroit qui se rapporte à l'Aventia, où coule l'Aventia ».

Paul Aebischer.

LE
BRETON DE GILLES DE KERANPUIL
CATECHISM ET HEURYOU
(*Fin*) [1]

VI. PEVARE CHAPISTR VES AN SACRAMANTOV.

27. Petra eu Sacramant.

Vn sign visibl eu, ves an graçc [2] inuisibl, instituet gant doué eguit hon sanctification. Rac. differancz bras so entré an pez à guelomp en sacramant, hac an pez à receuomp ennhaf [3]. An sign extern [4] à guelomp à diauæs, hoguen an graçc spirituel hac inuisibl à receuomp pe heny à lauarer an dra hac effect an Sacramant.

Pet so à Sacramentou.

Bezafu à ra seiz, peré so bezet instituet gant Iesus Christ. Roet dré tradition an abestel [5], Antretenet ha pratiquet pepret en Ilys Catholic, ha deuet à guir succession, bedé hon amser. Peré eu. Badezyant, confirmation, Eucharisty (autramant an sacr ha santel sacramant an auter) Pinigen, An diuezhafu vnction [6], autramant an oleau santel à Nouen [7]. Eurzou. ha dimizifu.

[v°] Pé eguit ræson ez eu ret douguen reuerancz dan Sacramantou, hac ho prisafu [8] euel vn tra à pris bras ?

Quentafu, Rac maz int instituet gant doué hac hon saluer IesusChrist, en læsen neuez [9]. Goudesé, Rac ne signifiont quet

1. Voir *Revue Celtique*, t. XLV, p. 202.
2. Imp. *gaçç*.
3. Réf. S. Aug. li. 3 de doct. Christiann Et de cathechisan rudibus. Ambr. l. 4 de sacr. Con. Flor. Latran.
4. Mot nouv.

VI. Chapitre iv. Des sacrements.

27 *bis*. Qu'est-ce qu'un Sacrement ?

C'est un signe visible de la grâce invisible, institué par Dieu pour notre sanctification. Car il y a une grande différence entre ce que nous voyons dans le Sacrement et ce que nous y recevons. Nous voyons le signe extérieur, du dehors, mais nous recevons la grâce spirituelle et invisible, ce qu'on appelle l'objet et l'effet du sacrement.

Combien y a-t-il de Sacrements ?

Il y en a sept, qui ont été institués par Jésus-Christ, donnés par la tradition des apôtres, maintenus et pratiqués toujours dans l'Église catholique, et venus par vraie succession jusqu'à notre temps.

Quels sont-ils ?

Baptême, Confirmation, Eucharistie (ou le très saint sacrement de l'autel), Pénitence, l'Extrême-onction ou l'huile sainte de l'Onction, Ordre et Mariage.

[v^e^] Pour quelle raison est-il nécessaire d'avoir respect pour les sacrements, et de les estimer comme une chose de grand prix ?

D'abord, parce qu'ils sont institués par Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, dans la loi nouvelle. Ensuite, parce qu'ils ne

5. Réf. Con. Florann Constau (*sic*) tranta.
6. Aill. *unction*.
7. Cf. *RC*. XIX, 319-321.
8. Forme nouvelle.
9. Réf. Cön. Floran.

hep quen an graçc à doué, pe heny so dimp necesser, hoguen euel vn vessel [1] sacr an speret diuin, hé quendelch en vn abondancz [2] bras, hac hé [3] distribu [4] dan ré peré ho [5] receu euel maz aparchant. Iuez rac maz seruichont à remed [6] vertuzus [7], ha meurbet souueren, à enep pechet. Euel an medecinerezou [8] diuin ves hon Samaritan [9]. Finablamant nep en deueux graçc doué, euel maz eu an ré mat, ho [10] em antreten, à multiply, hac ho em *cresq [11] dreizé [12].

Pé eguit ræson ez adiouter ouz an Sacramentou Ceremonyou solennel [13] hac ecclesiastic ?

Eguit cals à ræsonyou [14] mat, Quentafu, d'an fin da admonetifu [15] hac aduertissafu [16] an ré à consider à vn guir fez, an *admiration [17] an sacramentou. Na [18] deux tra prophan [19] graet enn-hé, Quent sé, lyes ha certen secretou [20] leun à misteryou [21]

1. Mot nouv., du v. fr. *vaissel* vase, vaisseau. Gr. donne *veçzell* pl. *you* vaisselle.

2. Forme nouv.

3. Mot nouv. ; *distribui* part. *-uët* distribuer, *-bu* pl. *ou* distribution, *-buer* pl. *-éryen*, *-buour* pl. *yen* distributeur, *ar justiçz distribuerès* la justice distributive ; *droucqdistribu* prodigalité, *drouqdistribuer* p. *-éryen* prodigue, *droucq-distribui* prodiguer Gr.

4. Ce mot montre que *graçz* était féminin, comme aujourd'hui. Gr. donne *ar c'braçz* (et *ny a vanq... dézy* nous y manquons) ; pl. *ar graçzou* et *ar c'braçzou* ; *graçz* pl. *ou* grâces apres le repas, *graçz* (pl. *ou*) *an daul* id. ; *lavaret ar graçzou*, *l. graçz*, *l. graçzou an daul* dire les grâces ; *graçzou-vad* bonnes grâces, bienveillance ; l'A. *græsse* f. pl. *eu*, grâce ; *græsse* f. grâces après le repas. Ce mot s'est mêlé avec le nom de la croix, dans la locution *sal-ho-kras* sauf votre grâce, voir *Gloss.* 594, etc.

5. Mal imprimé *he*.

6. Ailleurs *remet*, *rembet*, cf. *Gloss.* 567 ; *remed* pl. *-ejou*, van *-edëü* ; *-edi* remédier Gr., *remætt* m. pl. *-ædeu*, et *-ædein* l'A.

7. Sens nouveau, cf. *vertuz* vertu, force, propriété, *ar v.* (syn. de *nerz*, *natur*) *eus an tan* la vertu du feu, Gr.

8. Mot nouv. ; on trouve le sing. *medicinerez* et *mede-* un peu plus tard, *Gloss.* 399. Gr. a *midicinérez* f. médecine, art des médecins ; *midicinérez* médecine, potion purgative ; *midicina* exercer la médecine ; *en hem v.* se médeciner (prendre beaucoup de médecines) ; *-cin* pl. *ed* médecin, *-nès* pl. *-nesed* femme d'un médecin ; l'A. *médecinourr* plur. *-nerion* médecin, *um védecinein* se médeciner ; on dit en Trég. *meudesin* médecine, remède, *Mélusine* VIII, 118.

9. Mot nouv. ; le latin a « nostri Samaritani. » Réf. S. Luc. 10.

signifient pas seulement la grâce de Dieu, qui nous est nécessaire, mais comme un vase sacré de l'Esprit divin, la contiennent en grande abondance, et la distribuent à ceux qui les reçoivent comme il convient. Et aussi parce qu'ils servent de remède plein de vertu et très souverain, contre le péché, comme les médecines divines de notre (bon) Samaritain. Enfin ceux qui ont la grâce de Dieu, comme les bons, s'entretiennent, se multiplient et s'augmentent par eux.

Pour quelle raison ajoute-t-on aux sacrements des cérémonies solennelles et ecclésiastiques ?

Pour beaucoup de bonnes raisons. D'abord, afin de prévenir et d'avertir ceux qui considèrent avec une vraie foi la merveille des sacrements, qu'on n'y fait rien de profane, mais de nombreux et certains secrets pleins de mystères divins, qui

10. Remarquer l'emploi simultané du sing. et du pl. avec *nep*, signalé *Gloss.* 443, cf. en 1360 *Nep na ra mat her dra guieli dezo*, litt. quiconque ne fait pas bien, sus à *eux* tant que tu pourras, *RC.* XXXVII, 409; il y a, au contraire, deux singuliers H 16, dans une maxime de sens analogue (« quiconque dit, et ne fait pas, au paradis n'a aucune part ») ; cf. aussi celle qui est étudiée *Gloss.* 433, 434.

11. *augment.

12. Forme nouv. (pour l'accent); cf. M 380.

13. Mot nouv., cf. *Gloss.* 633 ; *solamnæle* l'A. Au v. franc. *solemne* répond en moy. bret. *solem*, mod. *solen*, *solénn*.

14. Plur. nouveau ; on avait les autres formes *raysonou*, *raisounou*. Gr. a *résoun* pl. *you*, *evit resounyou vad* pour de justes raisons, *lavaret e résounyou* dire ses raisons ; *résounicg* pl. *-nyouïgou*, *briz-résoun* pl. *-youïgou*, *peus-résoun*, *dem-résoun* pl. *you* « raisonnette, espece de raison, raison frivole », *résoun eo qemeñ-ze* cela est raisonnable; *hervez résoun*, van. *heräe résoun* raisonnablement ; *résounapl*, van. *resonnapl*, raisonnable ; *résounamand*, pl. *-nchou* raisonnement ; *-nèr* pl. *yen* raisonneur, f. *-nerès* pl. *ed* ; *-ni*, van. *résonneiñ* raisonner ; L'A. *læson* f. pl. *ieu* raison. Voir plus loin *fæczonyou*, *misteryou*.

15. Forme nouv., cf. *Gloss.* 27.

16. Forme nouv.

17. *maruail ; expression plus exacte que le mot qu'elle glose, le traducteur voulant dire « nature, qualité admirable » ; mais c'était une méprise, le latin porte « administrationem », l'administration des sacrements.

18. Pour *ne*; cela semble un trécorisme.

19. Forme nouv.

20 Premier exemple de cette forme ; *segrétt* m. pl. *-eden* l'A.

21. Premier exemple de cette orthographe. Ce nom a aussi un plur. en *ou*.

diuin, peré a merit vn reuerancz singulyer. Goudesé, eguit an ré peré à receu an Sacramantou, a vé dauantag solicitet [1], hac incitet, dan seruich interieur pe heny à goulen muyhafu [2] doué. Rac an cerimonyou so certen euel signou, testeniou, hac exercitamantou [3] ves an seruich *interieur [4]. Dauantag, [f. 14] eguit an ré peré à administr an sacramantou maz grahent [5] guel ho deuer, ha gant vn frouez, hac ediffication [6] brassouch, gant vn grauité ha reuerancz, ouz obseruifu, hac ouz miret hep fazy, an Institutionou [7] hac ordrenanczou an Ilys antien. Hac ouz immitafu [8] an traçc hac an rout an tadou santel. Rac a*dra [9] certen, an Ceremoniou à so en vsaig enn Ilys, hac en Sacramantou, à so permuyhafu [10] à ba voué amser an abestel. Ha dré vn succession continuel [11], bedé hon amser, ho deueux pepret perseueret en Ilys. En fin, dré moyen an ceremonyou, ez eu dalchet en Ilys Catholic [12], vn disciplin honest ha Religius. Ez eu iuez antretenet an tranquillitez public, peheny so lyes [13] guezyou [14] troublet meurbet, dré changeamant hac inuention [15] à coustumou [16] à ceremonyou exterieur, ha lyes fæczonyou [17] da ober.

1. Mot nouv. Gr. ne donne qu'une forme qui doit en être abrégée, *solita* ; et *solit*, *-amand* pl. *-nchou* sollicitation, van. *solit*, *-emand* pp. *ëü* ; l'A. *-emantt* m. pl. *eu* id., *solitein* solliciter, *-tour* pl. *-terion* solliciteur ; Gr. a aussi *soliter* inventeur, celui qui controuve. Cf. *Gloss.* 184.

2. Imprimé *muyha-fu* (en pleine ligne). Des coupes de ce genre (d'une ligne à l'autre) sont : *accomplissa-fu* f. 17, *fauorisa-fu*, *cometi-fu* 18 v (*ma--ru* 23, *ha-nu* 23 v, 23 bis v, *sa-luet* 22 v).

3. Mot nouv., du v. fr. *exercitement*.

4. *an calon (du cœur).

5. Cette construction paraît une sorte de gallicisme ; elle est pourtant meilleure que plus haut *eguit... a vé*.

6. Mot nouv.

7. Premier exemple de ce plur.

8. Mot nouv. ; *imita* id., *-tacion* imitation, *-tapl* imitable, *-tator* pl. *ed* imitateur Gr.

9. *tra.

10. Mot. nouv., pour lequel on attendrait *peur-* ; *per-* peut être attribué au dialecte de Tréguier. Cf. *Gloss.* 483 ; *Mém. Soc. ling.*, XII, 255, 256, 260, 262.

11. Mot nouv. ; *cuntinual* id., *-nuacion* continuation, *-nuançz* continuité, *-nuër* pl. *-nüéryen* continuateur, *-nui* continuer Gr. ; *continuance* f. conti-

méritent un respect singulier. Ensuite, pour que ceux qui reçoivent les sacrements soient davantage sollicités et excités au culte intérieur que Dieu demande surtout. Car les cérémonies sont certainement comme des signes, témoignages et exercices du culte intérieur. Et puis, [f. 14] pour que ceux qui administrent les sacrements fassent mieux leur devoir, et avec plus de fruit et d'édification, avec gravité et respect, observant et gardant sans faute les institutions et ordonnances de l'ancienne Église, et suivant la trace et la route des saints pères. Car certainement les cérémonies qui sont en usage dans l'Église et dans les sacrements, existent pour la plupart depuis le temps des Apôtres, et par une succession continuelle jusqu'à notre temps, elles ont toujours subsisté dans l'Église. Enfin, par le moyen des cérémonies, est gardée dans l'Église catholique une discipline honnête et religieuse, et entretenue aussi la tranquillité publique qui est bien des fois beaucoup troublée par changement et invention des coutumes de cérémonies extérieures, et plusieurs façons d'agir.

nuité, *-nuation* f. pl. *eu* continuation, *-nuein* continuer L'A. ; *discuntinui*, van. *-ueiñ* discontinuer ; interrompre (un ouvrage), *-uacion* discontinuation, interruption Gr. L'*u* de *cuntinual*, etc., est un effet du suivant, cf. *cundu* f. conduite, *cundui*, van. *condueiñ* conduire, van. *conduour* pl. *you*, *yan* conducteur Gr., etc.

12. Imprimé *Catolic*.

13. Premier exemple de cette forme. Le mot ne s'était trouvé qu'avec un régime au singulier ; on a plus loin *lyes fæçzonyou*, et 3 autres exemples f 22 v, 23. Grég. donne *meur a dra* et *meur a draou* beaucoup de choses, cf. *Gloss.* 411, 412, mais *lyès tra* plusieurs choses, *lyès guëach* plusieurs fois, etc.

14. Premier exemple de ce pluriel.

15. Mot nouv. ; *invéntadurez*, *igin da invénti* invention, facilité d'inventer, *-tor* pl. *ed* inventeur, *-tus* inventif ; *invantor*, *invéntor* pl. *you* inventaire, *invantorya*, *invéntoriza* faire inventaire, inventorier Gr., *invantein* inventer, *-toère* f. pl. *-érieu* inventaire, *gobérr invantoire* inventorier, L'A.

16. Premier exemple de ce plur. Cf. M 1421 ; *RC.* XXXV, 175, 191.

17. Premier exemple de ce plur. Gr. a *fæçzoun* f. pl. *you*, van. *-on* pl. *yëu* façon ; *fæczouni*, *affæçzouni*, van. *fæczonneiñ* façonner ; *fæçzounyus* (et *mil-fæçzoun*, cf. *Gloss.* 417), van. *-onnus* façonnier, cérémonieux, grimacier ; L'A. *fæçon* pl. *-onieu*, *-onnieu* façon *-onnein* façonner, *-onnuss* façonnier.

Petra en Badezyant ?

An [1] quentafu ha necesserhafu [2] sacramant an læsen neuez [3] pe heny Sacramant à administrer, hac à receuer en dour vn *veag [4] hep quen en buhez. Pe dré heny ez omp regeneret spirituellemant [5]. Hac ouz vezafu recouret remission [6] plenyer [7] ves hon pechedou, ez omp. Adoptet eguit bugalé da doué, hac anregistret [8] eguit heriteryen [9] ves an buhez celest [10].

Petra eu Confirmation ?

Vn Sacramant eu, pe heny à ro an Escop dan ré so deia badezet [11] pe heny [12] dré vertu an [v°] oleau. Hac an comsou sacr, ha santel [13] ez eu conferet an graçc, hac e *cresquer [14] nerz an speret, quen eguit credifu ferm ha constant, hac eguit confessaat [15] hep nep mez, mesmes dirac an tirantet, hac an infidelet, an hanu à hon saluer Iesuschrist, hac an fez catholic pa vez necesser.

Pé quement so à poinctou [16] principal necesser da gouzuout, touchant an doctrin à Sacramant an auter, aultramant hanuet Eucharisty ?

Bezafu à ra pemp. An Quentafu eu an guiryonez ves an Eucharisty. An eil eu an Conuerssion ves an bara, hac an guin, en corf, hac en goat Iesuschrist. An tredé an adoration à so dléet dezafu. An peuaré an oblation ves an Eucharisty. An pempet hac an diuezafu an Communion [17] à nezy.

Petra eu an guiryonez vez à Sacramant [18] an auter ?

1. Imprimé *Au.*
2. Forme nouv.
3. Réf. Ian. 3. Tit. 3. Rom. 6. Galat. (imp. *Oalat*) 3.
4. *guez. Lire *Gloss.* 303 : *vnveag* f. 14 ; *vn beag* 16 v. Cf. *Le Catech.* § 18, 3° ; M 1421. Les formes comme le bas léon. *güeaich* voyage, Gr. (*Gloss.* 736) doivent-elles leur initiale à l'influence de *guez* ? Ce n'est pas sûr, cf. *Gloss.* 431.
5. Mot nouv. ; cf. *Gloss.* 395.
6. Imp. *-ssiion.*
7. Mot nouv. ; cf. *Gloss.* 497.
8. Mot nouv. ; Gr. a *añgistra* « enregitrer », *añgistramand* « enregitrement » ; *gistr* pl. *ou*, van. *registr* pl. *ëü* registre, L'A. *registre*, *regisstre* m. pl. *eu.*
9. Forme nouv.
10. Mot nouv.

Qu'est-ce que le Baptême ?

Le premier et le plus nécessaire sacrement de la loi nouvelle, lequel sacrement s'administre et se reçoit par l'eau, une fois seulement dans la vie. Par lequel nous sommes régénérés spirituellement, et ayant reçu rémission plénière de nos péchés, nous sommes adoptés comme enfants de Dieu, et inscrits comme héritiers de la vie céleste.

Qu'est-ce que la Confirmation ?

C'est un sacrement que l'évêque donne à ceux qui sont déjà baptisés ; (dans lequel) par la vertu de l' [v°] huile et des paroles sacro-saintes, est conférée la grâce et accrue la force de l'Esprit, tant pour croire fermement et constamment que pour confesser sans aucune honte, même devant les bourreaux et les infidèles, le nom du Sauveur Jésus-Christ et la foi catholique, quand c'est nécessaire.

Combien y a-t-il de points principaux qu'il est nécessaire de savoir touchant la doctrine du sacrement de l'autel, autrement appelé Eucharistie ?

Il y en a cinq. Le premier, c'est la vérité de l'Eucharistie. Le second, c'est le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. Le troisième, l'adoration qui lui est due. Le quatrième, l'oblation de l'Eucharistie. Le cinquième et dernier, sa communion.

Qu'est-ce que la vérité du sacrement de l'autel ?

11. Réf. Act. 8 & 19.

12. Il faudrait *pe en heny* ; le lat. porte *in quo*.

13. Réf. Cön. Flor. meaux. L'édition latine de 1561 a Concil. Florent. Aurelian. Melden. ; celle de 1571 Concil. Floren. Aurel. Melden. *Meaux* est employé ici comme le nom breton de la ville.

14. *augmanter ; cf. *augment* f. 13 v.

15. Imp. *coufessaat*.

16. Forme nouv. Gr. a *poënd* pl. *-nchou*, van. *poënt* pl. *ëu* point, *-ta* van. *-teiñ* pointer ; L'A. (*Sup.*) *poænnte* pl. *-ndeu* point ; *poænntein* pointer, *-tadurr* m. pointage ; pointillage, *-tereah ag er gouil* m. pointure. Cf. *ampoënd*, comme *poënd* point , moment précis, *èn ampoend da vervell* = *var ar poënd da drémen* (il est) sur le point de mourir, *èn ampoënd, da* = *var ar pouënd da* (il était) sur le point de (partir) ; *d'an ampoënd, èn a.* = *d'ar poënd just* (arriver) à point, à point nommé Gr. Cf. *Gloss.* 27. Du fr. *en point*, cf. *Gloss.* 302, 334.

17. Mal imp. *-uuion*.

18. Mal imp. *Satr-*.

Hep nep dout houman [1], Péheny eu Iesuschrist guir doué, ha guir den, à so reallemant [2] hac antieremant [3] en sacramant man, hac à so presant dimp, goudé ma en deueux an beleg legitim consacret an bara hac an guin dré vertu an comsou secret ha mistic [4] à so læset guenomp [5] gant Iesuschrist.

Pebez Conuerssion à graer dré an comsou pé à re ez consacr an beleg an sacramant-man ?

[f. 15] An heny, dré vertu ha moyen an comsou lauaret, ha dré an operation à Iesuschrist, ez eu conuertisset, ha transubstantiet [6] an bara hac an guin, en corf, hac en goat hon autrou, ha saluer IesusChrist [7]. Ha goudesé nen deux muy en Eucharisty na bara, na guin, heruez an substancz, Eguit [8] an signou hac an especzou [9] à neze da chom.

Pebez adoration so dléet dan sacramant man ?

An heny hep mar, so dléet da IesusChrist, hon autrou ha doué eternel. Rac maz confessaeomp [10] à dra certen, é ma ennhafu presant [11]. Ha rac se en adoromp gant brassafu humilitez maz hellomp. Ouz ioenctafu [12] hon daou dorn, hac ouz stouezo [13] dan dou glin (euel maz eu ræson) ves à vn seruich religius à corf hac à speret.

1. Ce mot montre que *guiryouez* était fém. Réf. S. Mazeu 26.2 (*lis.* S.) Mar. 14 S. Luc. 22 S. Ian. 6. 1. Cor. 10 (*lis.* 10). 2. Con à Latran. Ephese. Constan.

2. Mot nouv., cf. *Gloss.* 395.

3. Forme nouv.; cf. *Gloss.* 213, 395.

4. Mot nouv , du fr. *mystique*. Le lat. a seulement *verbis illis arcanis.*

5. Cf. *guenompny* B 546 ; Gr. donne *guenoomp*, *ganeomp*, *guenemp* (*-ny*) ; van. *guenemp*, *guenamp*.

6. Mot nouv.; le latin porte, de même, *convertantur ac transsubstantientur.*

7. Réf. S. Mazeu 26 (une édition latine ajoute : « Et loca iam citata superius »).

8. Premier exemple de cette expression ; cf. *Gloss.* 227.

9. Forme nouv. ; cf. *Gloss.* 640.

10. Forme nouv., prononcée sans doute comme *confesseomp Gloss.* 116; cf. *lequeomp* nous mettons B 589.

11 Réf. S. Maz. 4 Apo. 14. Psal. 98 & 94. Hebr. 1.

12. Forme nouv.

13. Mot nouv. qui rappelle le gall. *ystwytho*, faire fléchir ; mais ne serait-ce pas un mélange de *stozaff* avec *conezo* qui serait ici son synonyme ? Pour l'addition de *z* en léonais, cf. *RC.*, V, 127, etc. Une inscription en lettres

Sans aucun doute celle-ci, qui est que Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu, est réellement et entièrement dans ce sacrement, et nous est présent, après que le prêtre légitime a consacré le pain et le vin par la vertu des paroles secrètes et mystiques qui nous ont été laissées par Jésus-Christ.

Quel changement est fait par les paroles dont le prêtre consacre ce sacrement ?

[f. 15] Celui-ci : par la vertu et le moyen des paroles prononcées et par l'opération de Jésus-Christ, le pain et le vin sont changés et transsubstanciés au corps et au sang de Notre Seigneur et sauveur Jésus-Christ ; et après cela il n'y a plus dans l'Eucharistie ni pain ni vin, selon la substance, quoique leurs signes et espèces demeurent.

Quelle adoration est due à ce sacrement ?

Celle, sans doute, qui est due à Jésus-Christ, notre Seigneur et Dieu éternel ; car nous confessons sûrement qu'il y est présent, et en conséquence l'adorons avec la plus grande humilité que nous pouvons, joignant nos deux mains et nous prosternant à deux genoux, comme il convient, avec un culte religieux de corps et d'esprit.

gothiques dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, a été lue *Ma Douez*, cf. mon article *Le mot « Dieu » en breton* (Extrait des *Mélanges d'Arbois de Jubainville*), p. 5 ; mais le signe final est un simple ornement, comme il y en a un après le mot *arabat* (devise des Hamon Penanrun) ; voir la gravure de *Feiz ha Breiz*, février 1927, p. 34 ; ce qui justifie la lecture *Ma Doue*, p. 35. Pel. dit que « *Pezaff* est toujours ainsi écrit dans un vieux Casuiste, pour dire *Payer* » ; il le sépare du moderne *paëa*, et le tire du franç. *peser*. Ce vieux casuiste est Euzen Gueguen, dont le *Confessional* (Nantes 1612) porte *pezaff* (4 fois) f. 36 v°, mais *paezaff* 49 (et *paeaff* 43, 66 v°) ; part. *paezet* 44 v°, 45, prés. *paezont* 37, fut. *paezo* 45 v°, *paezher* 44 v° ; la diphtongue et le *z* écartent l'explication de Pel. On lit dans le même texte 56 v° *entrez an ré arall Nauarus* (les Docteurs, et) entre autres Navare, peut-être sous l'influence d'expressions comme *entrezo* entre eux 58 v° ; *etrezomp* entre nous alterne avec *entromp* dans les *Nouelou*. Notons encore *nemetto en deuez congé* à moins qu'ils n'aient permission 24 v° (cf. *Gloss.* 442) ; *ma n'en deuez... græt... diligeance... eguit miret n'a hoarffez an trasé* 36 s'il n'a fait diligence pour empêcher que cela n'arrive ; mélange du présent en *-uez* avec le conditionnel en *-fe*. Grég. a des formes semblables ; *èn devéz* (nous ne lisons pas) qu'il ait, v. *peccavi* ; *qen nebeud, mugued ma véz* ou *pa vé maro*, non plus que s'il était mort, etc.

Pe eguit tra ez estimer an sacramant man oblation ?

Rac maz eu vn sacrifiçc an læsen næuez [1], hac vn oblation pur, pe heny euel nen deu quet à goat, à succed dan sacrificzou graet en goat ves an læsen Iudaic [2], hac à so offret ha celebret en offeren, eguit an christenyen fidelet, quen beu, ha tremenet à buhez an betman. Pe à lech ez graer, penaus [3] an eucharisty, n'en deu quet hep quen receuet gant an popl [4] fidel, [5] hoguen iuez gant an belegyen penidez imolet [6]. Hac à so pepret bezet offret en Ilys doué, eguit an pechedou. En cofaen [7] ha [v°] memoar continuel ves an maru hac an passion à hon autrou, ha saluet Iesus.

Petra so ret da obseruifu pa quemerer an sacramant man ?

An pez à quelen an fez, hac an Authoritez hon mam an Ilys [8]. Maz souhit [9] da pep christen à quement na lauar offeren, Receu Iesuschrist antierement, dindan an specz hep quen a bara. Pe à heny communion, ez aquisit [10] an mat (mar en receu dignamant [11]) ez eu assuret à vn gracz bras digant doué, ha da cafet an buhez eternel, peheny eu an guir froez, hac antier ves an sacramant man : ha seul liessouch [12] ez eu frequentet, ha iteret [13], an sacr ha santel communion man, ez eu iuez à brassouch merit hac efficacz [14].

Petra eu pinigen.

An eil taulen [15], pé planquen goudé an Naufrag [16], hac vn Sacramant necesser dan ré so couezet adarré en pechet [17] pé en

1. Forme nouv., amenée peut-être par le mot précédent.

2. Mot nouv., suggéré par le texte : « legis judaïcæ. » Réf. Malach 8 Dan. 12. Psal. 109 1. Cor 10. Cănapost. 3 & 8 (une édition lat. a Can. Aposto. = Canones Apostolorum).

3. Version littérale du lat. « Unde fit, ut ».

4. Forme nouv.

5. Réf. Côn Nicĕn & Ephes. S. Mazeu 26. Hebr. 3 (5 dans une édit. lat.).

6. Mot nouv., le lat. porte *immoletur*.

7. Mot nouv. de formation bretonne, et que glose le suivant ; le lat. n'a que « commemorationem ». Il est dérivé du moy. br. *couffha* le souvenir, qui est ausssi un verbe *coffha* songer à. Cf. *ancounachaën* oubliance, XVIIe s., dérivé du moy. br. *ancofua*, van. *ancoa*, *ancoëha Gloss.* 29 ; Gr. donne *añcouñha*, *añcouña*, *añcounec'ha* et *añcounac'haënn* oubli. Le moy. br. a les autres dérivés *couffaus*, l. memor, *couffhaydiguez* remembrance.

Pourquoi regarde-t-on ce sacrement comme une oblation ?

Parce que c'est un sacrifice de la loi nouvelle, et une oblation pure, qui comme elle n'est pas sanglante, succède aux sacrifices faits dans le sang, de la loi judaïque et est célébrée dans la messe, pour les chrétiens fidèles tant vivants que sortis de la vie de ce monde. D'où il se fait que l'Eucharistie n'est pas seulement reçue par le peuple fidèle, mais aussi par les prêtres chaque jour immolée, et a toujours été offerte dans l'Église de Dieu, pour les péchés, en souvenir et [v°] mémoire continuels de la mort et de la passion de Notre Seigneur et sauveur Jésus.

Que faut-il observer quand on reçoit ce sacrement ?

Ce qu'enseignent la foi, et l'autorité de notre mère l'Église, qu'il suffit à chaque chrétien qui ne dit pas la messe, de recevoir Jésus-Christ entièrement, sous l'espèce seule du pain. De laquelle communion, il acquiert ce bien (s'il la reçoit dignement), qu'il est assuré d'une grande grâce de Dieu et d'avoir la vie éternelle, ce qui est le fruit véritable et entier de ce sacrement ; et plus souvent elle est fréquentée et réitérée, cette sainte communion, elle est aussi d'autant plus grand mérite et efficace.

Qu'est-ce que la Pénitence ?

La seconde table ou planche après le naufrage, et un sacrement nécessaire à ceux qui sont tombés de nouveau dans le péché ; dans lequel la rémission des péchés est demandée

8. Réf. Con. Constan. & Basil. S. Luc. 24 Acto. 2. & 20. Chriso. in Math. Theophil. Beda.
9. Forme nouv. ; cf. *Gloss.* 637.
10. Mot. nouv.; cf. *Gloss.* 17.
11. Mot nouv.
12. Note au crayon : « plus souvent ».
13. Mot nouv., qui reproduit le lat. « iteratur » ; le précédent devrait être *hac*.
14. Mot nouv. du fr. *efficace* f. (le texte a l'adj. *efficacior*).
15. Emploi nouv., suggéré par le texte : « secunda post naufragium tabula », et expliqué par la glose qui suit.
16. Mot nouv., de même provenance ; mod. *ofrage*, *Gloss.* 331.
17. Réf. 8 Ian. 20 Iac. 5 Cōn. Florann.

heny ez eu goulennet, remission an pechedou gant an ré à confes bezafu coulpabl. Hac à so roet gant an belegyen.

Pet queffren, ha pet action so à pinigen.

Teyr, Contrition pé Cueuz [1], hac vn anquen à speret en vn detestifu [2] é pechedou, Gant Iuez [3] à beuafu guell enn amser da donet.

[f. 16] An Confession, hac an declaration expraes [4] ha legitim, ves é holl pechedou, graet dirac an beleg [5].

Ha satisfaction pe vengeancz [6], ha punition graet gantafu é hunan. Eguit ober froez dign à pinigen [7].

Petra eu an diuezhafu vnction Autramant an Nouen.

Vn sacramant eu pé dré [8] heny ez eu sicouret hac aleget [9] an re clafu, ves à lyes poanyou à clefuet [10], dre an moyen an oleau sacr ha santel, hac à comsou Iesuschrist, Dan fin maz dispartyhint [11] eurussouch an betman. Hac iuez dan fin maz vé graet salu an corfou, mar deu expediant.

Petra eu Eurz ?

Vn sacramant eu, pé dré heny ez eu roet an puissancz dan belegyen, ha dan ministret aral an Ilys, eguit gant vn dignité hac vn suffisancz [12], ober hac exercifu an quargou [13], hac an officzou [14] ecclesiastic [15].

En fin petra eu dimizifu ?

Vn sacramant, pe dré heny an ozech, hac an grouec, à gra vn contract legitim, hac vn aliancz[16], eguit beuafu anssambles hep dissolution n'a disparty bedé an maru[17]. Hac ez receuont

1. Réf. Psal. 50.

2. Forme nouv. L'expression *den ditest ditestabl* homme tout à fait détestable B 709 a l'air d'être un redoublement arbitraire, sorte de répétition abrégée, comme *acc acecc* bien assez ; *birvik, birviken* jamais, au grand jamais, cf. *RC.* XIV, 220. Sur un procédé populaire pour se procurer (en prose) l'autre sorte de rimes (finales), on peut voir *Mélusine* IV, 496, 497 : tréc. *gwavon ha lavon* « crème, et l(ait »?) = lait pur.

3. Le texte porte : « peccata sua detestantis, et ad vitam meliorem aspirantis ». *Iuez* « aussi » est inutile ; il manque l'essentiel, un mot répondant à « aspiration ». Peut-être y avait-il *choant*. dont la ressemblance avec *gant* aura provoqué cette lacune ; ou bien *Iuez* est une altération du nom attendu. *Huez* souffle ne se trouve qu'au propre ; *iuy* envie serait moins mauvais ; *hiraez* trop bon sans doute. C'est une des lacunes de l'Errata !

4. Forme nouv.

par ceux qui confessent avoir été coupables ; et qui est donné par les prêtres.

Combien y a-t-il de parties et combien d'actes de pénitence ?

Trois : contrition ou regret, et une douleur de l'âme détestant ses péchés, avec aussi [résolution] de vivre mieux dans le temps à venir ; [f. 16] la confession et la déclaration expresse et régulière de tous ses péchés, faite devant le prêtre ; et satisfaction, ou vengeance et punition faite par soi-même pour produire de dignes fruits de pénitence.

Qu'est-ce que l'Extrême-Onction, autrement les derniers sacrements ?

Un sacrement par lequel les malades sont secourus et allégés de beaucoup de peines de maladie, par le moyen de l'huile sacro-sainte et des paroles de Jésus-Christ, afin qu'ils partent plus heureusement de ce monde, et aussi afin que leurs corps guérissent, si c'est expédient.

Qu'est-ce que l'Ordre ?

C'est un sacrement, par lequel est donnée la puissance aux prêtres et aux autres ministres de l'Église, pour avec dignité et efficacité faire et exercer les charges et les offices ecclésiastiques.

Enfin, qu'est-ce que le Mariage ?

Un sacrement, par lequel l'homme et la femme font un contrat légal et une alliance pour vivre ensemble sans divorce ni séparation jusqu'à la mort ; et reçoivent de Dieu la grâce,

5. Réf. Iac. 5.
6. Forme nouv.
7. Réf. S. Maz. 3.
8. Imp. *pe, dré.*
9. Mot nouv., du fr. *alléger.*
10. Réf. Iac. 5. Cōn Floran.
11. Forme nouv.
12. Mot nouv., cf. *Gloss.* 637. Le lat. a « rite decenterque ».
13. Forme nouv.
14. Mal imp. *officz-|zou.*
15. Réf. S. Mazeu 11 (lat. 10) 1. Tim. 3. Tit. 3. Act. 13.
16. Forme nouv.
17. Réf. Gen. 2. S. Maz. 19 1. Cor. 7. Ephes. 5.

gracz digant doué quen eguit cafet honestamant [1] lignez, hac hé *instituifu [2] en fez christen ha Catholic. Hac eguit euitafu [v°] an pechet a pep lubricité [3] hac incontinancz [4].

A nen deux quet à differancz entré an Sacramantou ?

Eux [5], ha heny bras [6]. Rac Badezyant, an confirmation, hac an eurz, àba int vn beag conferet ha receuet, ne ellont bizhuicquen bezafu reiteret [7] euel maz ell an re aral. Dauantag, an sacramant à badezyant, à dle bezafu receuet necessaeramant gant pep vnan. An Eucharisty ha sacramant an auter, à dlé bezafu receuet hep quen, gant an re ho deueux an vsaig à raison. An pinigen gant an re so couezet en pechet. An re aral so licit da pep vnan vsafu à neze, Nemet n'o disprissé eguit é pligeadur. Goudé ma en goulen an amser, ha ma en em ofr an comoditez [8].

VII. Fin du Prône : le Confiteor, les Cas réservés.

28 [f 3** (non chiffré), suite]. An fœçon [9] d'en em confessaat pemdez ouz doué, En special en commançamant [10] an diuin, ha santel offeren [11].

ME à confes ouz doué hollgalloudec, hac ouz an Guerches glorius mary. Hac ouz an holl sent : Rac me miserabl ha reusedic pechezr (eguyt an Grouec ez dleer lauaret, Reusedigues [12] pechezres) am eux meurbet pechet, quen dré songeou ha pridiriou, quen dré lauarezou hac oberou, hac en pep seurt pechedou ha droucou aral, Graet guenefu dré ancofua [13] hac

1. Mot nouv. ; cf. *Gloss.* 396.
2. *quelen.
3. Mot nouv. ; van. *lubricité* f. id., *lubric* incontinent L'A.
4. Mot. nouv.
5. Premier exemple de ce mot employé ainsi, comme *eu* si, il est B 785, etc. ; cf. Pedersen *Vgl. Gram.*, II, 428. On dit de même aujourd'hui *eo*, *eus* (et *geo*, *geus*, etc., provenant d'une mauvaise coupe de *nac eu*, *nac eux* cf. *RC.* XIII, 348, 349 ; *Gloss.* 436).
6. Cf. *vileny hiny bras* Nl 72 ; *sourcy heny bras* M Préf. p. 16 (§ 21).
7. Mot nouv. ; cf. *iteret* f. 15 v.
8. Mot nouv. ; cf. *Gloss.* 395.
9. Forme nouv.
10. Forme nouv. ; cf. *Gloss.* 114.

tant pour avoir une lignée légitime que pour l'instruire dans la foi chrétienne et catholique ; et pour éviter [v°] le péché de toute lubricité et incontinence.

N'y a-t-il pas de différence entre les sacrements ?

Si, et une grande. Car le Baptême, la Confirmation et l'Ordre, quand ils ont été une fois conférés et reçus ne peuvent jamais être réitérés comme les autres le peuvent. De plus, le sacrement de Baptême doit être reçu nécessairement par chacun; l'Eucharistie ou sacrement de l'autel, doit être reçue seulement par ceux qui ont l'usage de raison ; la Pénitence, par ceux qui sont tombés dans le péché ; pour les autres, il est loisible à chacun d'en user, à moins qu'on ne les dédaigne, à son gré, selon que le demande le moment et que s'offre la commodité.

11. Ce texte a été publié dans les *Middle-Breton Hours*, p. 60, avec une autre ponctuation, et des inexactitudes (reproduites au *Dict. étym.* et au *Gloss.*) sur les mots suivants: l. 1 *a confess*, *Doue Guerchez* ; l. 2 *Mary* (*miserabl ha.* omis) *pecheer* ; l. 3 *reusedigez pechezrez enz* ; l. 4 *dre dre* ; l. 6 *dre* (*hac omission* omis) *dre Racse a a* ; l. 7 *un faout faout brassa faout* ; l. 8 *a Guerchez Mary* ; l. 9 *hou Doue holl galloudec* ; l. 9 (lacune des 6 mots entre parenthèses, et de *em* après *ma* ; *dre e gracs*. Ces méprises sont dues surtout à l'influence de la langue moderne.

12. Forme nouv. Dans le latin placé en regard, on lit : « ego miser peccator (eguit an grouec ez eu ret lauaret, misera peccatrix)... pecccatore (an grouec à dlé lauaret peccatrice) ».

13. Ce nom est une glose anticipée du suivant: le texte correspondant est « in... vitiis meis malis omissione et commissione admissis ».

omission, hac iuez dré effect. Rac se me à ra à neze confession en vn lauaret, Ma faut, ma faut, ma brassafu faut[1] ha pechet, Hac à ped an guerches glorius mary, hac an oll sent ha santesou, da pedifu an autrou hon doué, hollgallou [v°] dec eguidafu[2] pechezr (an grouec a dlé lauaret pechezres) eguit ma en deuezo truez ouzifu, ha ma em pardono dré é graçc ha trugarez.

Euelse bezet.

An casou ha pechedou Reseruet dan Escop eguit cafet absolution, pé à ré ez hær[3] dauet an penitancier[4] pé dauet vn aral peheny an deueux quarc digant an Escop pé an pap.

Incest, à dal quement da lauaret, euel cafet compaignunez charnel gant é car, pé cares, en degrezyou diffennet, defloration ha terrifu virginité an guerch, pé an guerches, muntrerez, transgression pé torridiguez[5] à vœu, Pariur, sorçerez[6] ha

1. *Faout*, 3 fois attesté H 60, n'existe pas. *Feut*, assuré par la rime B 568, 731, a été appelé par elle, ce qui rend difficile son interprétation précise; c'est quelque chose comme : (de mauvais) caractère; (par) malheur. Ce ne peut être le même mot que *faut* faute. Le verbe *feutiff* fendre *Gloss.* 233 permet d'y voir une variante de *faut*, *faout* fente (de là défaut, état fâcheux, etc. ; cf. *breig* trouble, mal, du fr. *brèche* ?). Cf. *faut* pl. *ou*, van. *fëut* pl. *ëu* fente Gr., *feute* m. pl. *-teu* fente, fêlure L'A, *fautadur*, van. *fëu-* fêlure, *fauta* « on prononce presque *faouta* » fendre, van. *fëuteiñ* fendre; crevasser, fêler Gr., *feutein* L'A.; *brisfauta*, *demf.* fêler ; *fauter* pl. *yen*, van. *fëutour* pl. *-teryon*, *-touryan* fendeur Gr., *feutourr* pl. *-terion* L'A.; *fautadur*, *-téreẓ*, van. *fëutereh* action de fendre ; *fautéreẓ*, *-tadecg*, fenderie, « lieu dans les grosses forges ou l'on fend les gueuses » Gr., *feutereah*, m. pl. *-eu* action de fendre ; fenderie L'A. Le van. a régulièrement la diphtongue *ëu* ; en moy. bret. on attendrait **fautiff*, mais il y a aussi beaucoup d'exemples du changement de *a* en *e* sous l'influence d'un *u* suivant, voir *Gloss.* 47, 146, 147, 239, etc. Cf. *Vgl. Gram.*, I, 77. On peut comparer *taulidiguez* et *teulidigaez* action de jeter ; *teul* il lance, de *teurel*, part. *taulet* ; mod. *leusqet* et *lausqet* lâché *Gloss.* 354.

2. Forme insolite qu'il faut sans doute corriger en *eguidofu*. L'existence de finales semblables est pourtant niée trop absolument *Vgl. Gram.*, II, 166 : le van. a, entre autres, *arnañ* sur moi, *ahanañ* de moi, qui rappellent bien le gall. *arnaf*, *ohonaf* et corniq. *warnaf*, *ahanaf*. Une autre lacune inverse à signaler est celle de *anezof*, de lui, qui rime à *tro*, *Heuryou* 9, et répond au van. *anehoñ*, *anehou*, corniq. *anotho*.

3. Forme nouv. ; peut-être pour représenter la prononciation trécoroise *ec'h aer*.

4. Mot nouv. Gr. donne *penitancèr* pl. *-éryen*, « ăls. *anpinigennour* » ; L'A., au contraire, *pénigénnourr* pl. *-nerion* ; « mieux, et plus moderne, *Penitancér... cerion.* » De même Gr. a *penitanzérez* pénitencerie, *ar benitanciry eus a Roum*, pénitencerie du Pape; L'A. *pénigénnereah* m. pl. *eu*. Grég. donne aussi comme ancien *pinigeaff* part. *piniget* faire pénitence ; c'est le *pinigaff* du *Catholicon* (par *g* doux).

5. Dans tous les autres exemples de ce mot, son radical est *terr-*, cf. *Gloss.* 688, 689. Le traducteur peut l'avoir formé pour la circonstance : dans un passage tout semblable, H 50, il emploie l'infinitif *terrifu*. Nous verrons plus loin (f. 19), qu'il a mis *gorroidiguez* en le glosant *eleuation*, pour « élévation » (de l'âme), Gr. donne *gorroydiguez* haussement; action de hausser; Assomption. L'*o* paraît seul dans *troydiguez* traduction, version Gr., etc., gall. *tröedigaeth* tour, conversion, *Gloss.*, 723 ; *roïdiguez* livraison, *goydiguez* fermentation, Gr. ; cf. moy. bret. *igueriff* ouvrir, *igouridigaez* ouverture. Les deux voyelles paraissent seulement dans le moy. bret. *lesquidic* brûlant (van. *losqedic*) et *losquidigaez* « brulance », mod. *lesquidiguez*, cf. *Gloss.* 342, 363. Le traitement spécial de *terridiguez* prouve l'ancienneté de *terridik* qui brise, fatigant : les adjectifs de ce genre ne montrent *o* que dans les dialectes modernes (moy. br. *guyridic* sensible, van. *gueridic*, léon. *guiridik*, *goridik Gloss.* 307).

6. Le *ç* doit être une faute. Suivant Gr., « on a dit : *sorhel*, et *sorher* » sorcier . Cette mention vient à la suite du van. *sorcér* pl. *yon*, *yan* ; elle ne doit pas se rapporter à ce dialecte, mais être un « alias » suggéré par le nom de lieu *Botsorhel*, cf. *Botsorser Gloss.* 634.

diuinerez [1], Bleçadur [2] à tat hac à mam, sodomy, fez torret, losquer [3], oppression à froez humaen, blasphem, heresy, auœltriez, dorn laquaet é bæleg pe cloarec [4], excommunication.

An casou reseruet d'on tat santel an Pap. Dorn laquaet dré violancz, ha gant oultrag enorm en perssonag ecclesiastic, faussonyerez [5], losquer ha piller dan Ilysou, celebrifu en stat à excommunication, symony, An casou à so en bull à vez lennet dez yaou hamblit [6].

VIII. Les vertus et les vices.

29. [f. 16 v°, suite] Pempet Chapistr.

An Quefrennou ves an iusticz Christen.

Pet queffren so à iusticz Christen ?

Diu, pere eu, pellhat [7] diouz an drouc, pe an pechet, ha gra an mat, pé an deuer à iusticz [8].

Pé en fæczon ez ell den euitafu an pechet, hac ober an mat, pe exercifu Iusticz ?

Assuret eu den, ne ell ober an eil, nac heguile dreizafu é hunan [9]. Hoguen an Christen sicouret : hac assistet ves à gracz Iesuschrist, hac an speret glan, A ell hac à dlé quement certen, [f. 17] ha ma permet an stat, ha condition an buhez presant, Beuafu iustamant [10] hac accomplissafu an læsen.

Pet seurt so à pechedou ?

Daou, Originel, hac actuel.

Petra eu pechet originel ?

An pechet a diougomp [11] en betman, à hon natiuité ha

1. Mot nouv. déjà vu f. 9 ; Gr. a *divinérez*, van. *-noureh*, *-nereah* (avec un « alias » *armès*, qui est le gall. *armes*) ; L'A. *dihuinereah* m. pl. *eu*. Gr. donne aussi *diviner* pl. *-nérien*, *-nour* pl. *yen*, van. *diüinour* pl. *yon*, *yan*, ãls *bardd*, *doëas*, *doëël* devin ; *divinères*, *-nourès* pl. *esed*, ãls *doëëlès* pl. *ed* « devine, ou devineresse » (*bardd* est le gall. *bardd* barde ; sur les prétendus dérivés de *doë*, Dieu, voir *Le mot « Dieu » en bret.* p. 6, § 7) ; *divina*, *-nout*, van. *dihuinout*, *dihuëneiñ* deviner ; *divinus* sujet à deviner, qui devine souvent ; *-napl* que l'on peut deviner ; *-nadell* pl. *ou* chose à deviner, devinaille ; *-nadur*, *-ez* divination : L'A. *devinour* pl. *-nerion* devin, *dihuinein* deviner ; *-nadeel* f. pl. *eu* devinaille ; cf. *Gloss.* 189. On dit en tréc. *duvunañ* deviner, *-nêtes* f. devinette, énigme.

CINQUIÈME CHAPITRE. *Les parties de la justice chrétienne.*

29 *bis*. Combien y a-t-il de parties de la justice chrétienne?

Deux, qui sont : évite le mal ou le péché, et fais le bien ou le devoir de justice.

De quelle façon l'homme peut-il éviter le péché et faire le bien, ou pratiquer la justice ?

L'homme est assuré qu'il ne peut faire l'un ni l'autre par lui-même ; mais le chrétien aidé et assisté de la grâce du Saint-Esprit, peut et doit, autant certainement [f. 17] que le permet l'état et condition de la vie présente, vivre justement et accomplir la loi.

Combien y a-t-il de sortes de péchés ?

Deux : originel et actuel.

Qu'est-ce que le péché originel ?

Le péché que nous apportons en ce monde, depuis notre

2. Forme nouv.

3. Sur ce mélange de noms d'agent, de mots abstraits et d'infinitifs, cf. *Gloss.* 232.

4. Imp. *cloaret*.

5. Mot nouv. ;cf. v. fr. *faussonerie* faux en écriture, etc.

6. Après cela vient le mot FIN, et puis l'Errata.

7. Il faudrait *pellha*.

8. Réf. Psal. 36. 1. Ian. 3 Isay. 1.

9. S. Ian. 5. 2. Cor. 3. S. Luc. 1. Rom. 8. Tit. 2.

10. Mot nouv.; cf. *Gloss.* 395.

11. On attendrait *dizougomp*; mais il y a deux exemples anciens du part. *diouguet* ; et Grég. donne *diouguen*, part. *diouguet*, après *dizouguen*, part. *dizouguet* ; pour « emporter », il n'a que *douguen* et *diouguen*, part. *diouguet*.

guiniuelez [1], hac à so pardonet dimp dré an badezyant en Iesuschrist [2].

Petra eu pechet actuel ?

Pep tra lauaret, graet, pe couezet en volontez, à enep, pé en maes à læsen doué, pé an Ilys.

Pet fæczon so à pechedou actuel ?

Dou, an mortel, pé heny so hanuet euelsé, dré an occasion ma procur ha maz dellez presantament [3] maru an enefu [4]. Rac an enefu pé heny à pecho, à maruo. An veniel, pé heny so facil ha habasq [5] da vezafu pardonet. Ha pé à heny n'en deux den *exampt [6], en buhez presant : ya [7] mesmes an re iust.

Pe dre degreziou ez ompny incitet da pechifu ?

Dre try, peré eu sugestion, delectation, consantamant, pe volontez deliberet à pechifu.

Peré eu à pech Muyhafu ha greuussafu [8] ?

[v°] An ré à pech ho ratouez, ha deliberet à vn certen, ha pur malicz. Hac iuez ho em glorify ves ho pechet, hac à dispris hac à goappa [9] an ré ho quelen, hac à dispris an oll remonstranczou [10] à graer dezé, eguit ho siluidiguez.

Perac ez eu ret euitafu pechet ?

Rac maz offancz doué hon autrou, ha ma hon prifu [11] ves an brassafu, ha souuerenhafu mat [12] : hac ez eu occasion a fortun, ha malheur extrem [13] dan pechezr. Rac ma hon prifu da bizhuicquen, ves à iouissancz [14] doué, hep nep esper de recour [15] goudé an maru.

Cela rappelle *daouarn* les mains, mais le moy. bret. ne montre que *daouzourn*, etc., *Gloss.* 192, 193. Faut-il admettre la survivance d'un ancien **do-uc-*, à côté de *do-d-oc-* attesté par le v. bret. *dodocetic* gl. inlatam ? Cf. *Vgl. Gram.*, II, 471, 472, 474, 475.

1. Le lat. a simplement « ab ortu ».

2. Réf. Rom. 6. Act. 2.

3. Mot nouv. Gr. ne donne que *e presant*, Ouessant *a bresanticq*, van. *presanticq* ; L'A. *présantt.*

4. Réf. Ephes. 18. 1. Iacq. Ezech. 1.

5. Le lat. n'a que « (venia) facile (tribuitur) ».

6. *quit. 1. Ian. 1.

7. Sur cet emploi de *ya*, voir *Gloss.* 330 ; il renforce ici une idée négative, comme dans l'allem. *Das ist ja nicht schwer*. Le lat. a « ne justi quidem ».

nativité et naissance, et qui nous est pardonné par le Baptême en Jésus-Christ.

Qu'est-ce que le péché actuel ?

Toute chose faite, dite, ou tombée dans la volonté, contre ou hors de la loi de Dieu, ou de l'Église.

Combien y a-t-il de sortes de péchés actuels ?

Deux : le mortel, qui est appelé ainsi, par la raison qu'il donne et qu'il mérite présentement la mort de l'âme ; car l'âme qui péchera, mourra ; le véniel, qui est facile et aisé à pardonner, et duquel il n'y a pas d'homme exempt, dans la vie présente : non, pas même les justes.

Par quels degrés sommes-nous incités à pécher ?

Par trois qui sont : suggestion, délectation, consentement ou volonté délibérée de pécher.

Quels sont ceux qui pèchent le plus grandement et le plus grièvement ?

[v°] Ceux qui pèchent avec connaissance réfléchie, par certaine et pure malice ; et aussi [ceux] qui se glorifient de leur péché, et méprisent et raillent ceux qui les avertissent, et qui méprisent toutes les remontrances qu'on leur fait pour leur salut.

Pourquoi faut-il éviter le péché ?

Parce qu'il offense Dieu notre seigneur, et qu'il nous prive du plus grand et du plus souverain bien ; et qu'il est occasion de (male) fortune et malheur extrême au pécheur ; parce qu'il nous prive à jamais de la jouissance de Dieu, sans aucun espoir de l'obtenir après la mort.

8. Forme nouv.
9. On ne connaissait cette forme qu'à l'impér.
10. Mot nouv.
11. Forme nouv.
12. Réf. Psal. 5. Rom. 2 & 6.
13. Mot nouv., cf. *Gloss.* 229.
14. Mot nouv.; *jouïçzançz*, pl. *ou*, van. *ëu* Gr., *jouissance*, *jéuissance* f. L'A. id.; *jouïçza*, van. *-çzeiñ* jouir Gr., *joissein*, *jovissein*, *jéuissein* L'A.; *jouïçzer*, pl. *-éryen*, f. *-eres*, pl. *ed* jouissant Gr. ; *iouissa* jouir (*eus* de) Maun.
15. Sens nouveau (lat. « recuperandam »); *recourein* recouvrer (ce qu'on a perdu) ; recourre ; *recoureeah* m. recouvrement, recousse L'A. ; *recours* (avoir) recours (*ouz* à) Maun., cf. *Gloss.* 564.

Peré eu an pechedou, à hanuer criminal [1] ha Maruel ?

An pechedou pé a ré euel à pennou, ha feunteunyou ez depand [2], hac é quemer comanczamant an oll pechedou aral, ha rac se ez int hanuet capital [3].

Pet so à pechedou maruel ?

Seiz, orgouil, auaricz, luxur, auy, glouttony, buaneguez ha dieguy.

Pé dré moyen ez guillir [4] euitafu ha trechifu an pechedou maruel ?

Mar Cooperomp [5] gant an gracz à Iesuschrist [6], ouz considerifu diligant, an malheuryou ha dangeryou extrem, pé en ré en hon plong [7] [f. 18] an pechedou, Ha mar hon em exerçomp en seiz vertuz contrel dezé.

Pebez vertuzyou so contrel dan pechedou maruel ?

An seiz man var lerch, humilité, liberalité, chasteté, benignité ha douczdet [8], temperançz, patiantet, deuotion, pé pietez sourcius [9] ha continuel* [10].

Peré eu an pechedou à so galuet à enep an speret glan ?

An ré peré, dré ho malicz à ra heuelep ampechamant da gracz doué, n'a dint pardonet nac en betman (Nemet gant difficultez bras) nac en bet aral [11].

Pet so à pechedou à enep an speret glan ?

Huech, presomtion ves an trugarez à doué, pé ves an impunité [12] an pechet. Desesper, stourm ha resistafu ouz an guiryonez aznauezet. Auy ouz an charantez ha prosperitez é breuzr christen. Obstination ha perseuerancz en pechet, hep deuruezout ober pinigen.

1. Forme nouv., cf. *Gloss.* 133 ; *criminal*, van. *-nel* criminel adj., et m. pl. *ed*, f. *-nalès* pl. *-esed* ; *ez crim*, *èn ur fæçzoun criminal* criminellement Gr., *-nèle* adj., et m. pl. *-lètt*, f. *-lèss* pl. *-lèzètt* L'A. Le lat. a « capitalia ».

2. Forme nouv.; *depanta*, *-ndout* dépendre ; *-danç* dépendance, *-dant* dépendant ; *disepant*, *-andant*, *hep depandançz*, *-anz* indépendant, *ez disepant* -damment, *disepandançz* -dance Gr.

3. Réf. S. Greg. l. 3. moral.

4. Cette forme se retrouve également en prose, H 53 ; on lit plus loin *maz illir*, f 23.

5. Mot nouv., copie du lat. « cooperemur ».

6. Réf. 2. Pezr. 1.

7. Forme nouv., cf. *Gloss.* 499.

Quels sont les péchés qu'on appelle criminels et mortels ?

Les péchés desquels, comme de sources et fontaines, dépendent et prennent commencement tous les autres péchés; et pour cela ils sont nommés capitaux.

Combien y a-t-il de péchés mortels ?

Sept : orgueil, avarice, luxure, envie, gourmandise, colère et paresse.

Par quel moyen peut-on éviter et vaincre les péchés mortels ?

Si nous coopérons avec la grâce de Jésus-Christ, en considérant axec soin les malheurs et dangers extrêmes dans lesquels nous plongent [f. 18] les péchés, et si nous nous exerçons dans les sept vertus qui leur sont contraires.

Quelles vertus sont contraires aux péchés mortels ?

Les sept que voici qui suivent : humilité, libéralité, chasteté, bénignité et douceur, tempérance, patience, dévotion ou piété soigneuse et continuelle.

Quels sönt les péchés qui sont appelés contre le Saint-Esprit?

Ceux qui, par leur malice, font un tel obstacle à la grâce de Dieu, qu'ils ne sont pardonnés ni en ce monde (sinon avec grande difficulté), ni dans l'autre monde.

Combien y a-t-il de péchés contre le Saint-Esprit ?

Six : présomption de la miséricorde de Dieu, ou de l'impunité du péché ; désespoir ; lutter et résister contre la vérité connue ; jalousie de la charité et prospérité de son frère chrétien ; obstination et persévérance dans le péché, sans vouloir faire pénitence.

8. Ce mot est une explication du précédent, le lat. n'a que « benignitas ». Il est nouveau, à moins qu'on ne le corrige en *-der*. Gr. a *douçzder*, *douçzôny*, van. *douçztér* douceur ; *douçzôny* pl. *ou* douceurs qu'on donne aux enfants ; douceur, flatterie ; L'A. *dousstérr*, Maun. *douçder* douceur. Les deux suffixes coexistent souvent : *c'hueqder* douceur, *c'hueqded* douceur d'humeur, *c'huēcded*, *c'huecder* suavité Gr.

9. Mot nouv., cf. *Gloss.* 638.

10. *ordiner.

11. Réf. S. Maz. 12.

12. Mot nouv. Gr. donne *dibuniz*, *digoust* impunité, *dibunis*, *digastiz*, *digoust* impuni ; *dibunis*, *digoust* impunément (cf. *Gloss.* 174, 157) ; L'A. *digasstimantt* m. impunité.

Peré eu an pechedou à cry ouz an efu.

An ré peré dreizé ho hunan, so meurbet abominabl, hac à torr manifest ha patantemant [1], an guiryou ves à charantez humaen [2] : euel maz testify an scriptur sacr, ez cryont vengeancz, hac à so alyes dré punition diuin castiet en betman, dré lyes fæczonyou horribl, ha cruel.

[v°] Pet so à pechedou peré à cry ouz an efu ?

An peuar man, muntrer volontaer, an pechet à sodomy, opression ha foulancz [3] graet dan paouryen, Eintaueset [4], hac orphelinet [5], An diuezafu, miret é gobr [6] hac é saler ouz an labourer hac an seruicher [7].

Peré eu an pechedou à galuer an pechedou estren pé an hentez.

An pechedou so graet gant personachou aral, pe à re ez omp caus hac occasion [8], pe ouz reifu assistancz ha suport en vn fæczon pennac, pé da bihanafu n'on bé quet laquaet ampechamant. Pé dré occasion ez hint atribuet dimp iuez euel coulpabl à nezé.

1. Mot nouv., cf. *Gloss.* 395.

2. Réf. Gen. 18.

3. Mot nouv. ; le passage parallèle H 48, a les infinitifs *oppressifu ha foulifu*. Le second mot est ajouté comme explication, le lat. porte simplement « oppressio ». Gr. a *foulanz* oppression, *foulançz*, *fouladur* action de fouler (le peuple) ; *fouladur* foulure (d'un nerf) ; *foula* van. *fouleiñ* fouler, presser ; *foula* fouler (un nerf) ; *faoul*, *foul*, van. *foul* foule, multitude ; Maun. *foul* foule, *foulla* fouler ; L'A. *foule* f. id. ; on dit en Trég. *foulañs* dans ce sens. Voir M 2145.

4. Forme nouv. ; cf. *Gloss.* 205, 336. Gr. donne *intáv* pl. *yen*, *ed*, *intañv*, pl. *yen*, van. *intañ*, pl. *you*, en ajoutant : « on écrivoit *intaff* » ; *intáv eo divar téyr grecg* il est veuf de trois femmes ; f. *intávès*, *intañvès*, pl. *-esed*, van. *intañves*, pl. *ed* ; *intávès divar bemp goaz* veuve de cinq maris ; *intávaich*, *-añvaich*, *-añvaëlez* veuvage, viduité, *intávi*, *-añvi* devenir veuf ou veuve ; L'A. *intan*, pl. *you* veuf, f. *intanouéss*, pl. *-ézétt* ; *-uhuiguiah* f. veuvage, Châl. *intan*, pl. *you*, f. *-nnés*, pl. *-ezét* ; en bas-van. *intañù* (Loth), cornouaillais *intaoñ* ; cf. *RC.* XXXV, 20, 24, 28 ; à Saint-Pol-de-Léon *iñntañoñ* pl. *iñntañvyou* Sommerfelt 94 ; en Trég. *hadintañ* deux fois veuf. C'est un superlatif **oinotamos* tout seul, devenu en v. irl. *ointam* célibataire ; perdu en gall. et en cornique, il s'est trouvé à point en breton pour recueillir la succession de **guezu* (cf. *Gloss.* 267). Maisau lieu de *eintaff*, il faudrait **eindaff*, cf. gall. *pendefig*, cornique *pendeuig* prince, de **pennotam-*, etc. *Gloss.* 492. Cet **eindaff* a pu être influencé par un mot de sens voisin, *quentaff*

Quels sont les péchés qui crient au ciel ?

Ceux qui par eux-mêmes sont très abominables et qui violent manifestement et ouvertement les droits de la charité humaine ; comme l'atteste l'Écriture sainte, ils crient vengeance, et sont souvent, par punition divine, châtiés en ce monde, de beaucoup de façons horribles et cruelles.

[v°] Combien y a-t-il de péchés qui crient au ciel ?

Ces quatre-ci : meurtrier volontaire ; le péché de sodomie ; oppression et tyrannie faite aux pauvres, veuves et orphelins ; le dernier, retenir son paiement et son salaire au travailleur et au serviteur.

Quels sont les péchés qu'on appelle les péchés étrangers ou d'autrui ?

Les péchés qui sont faits par d'autres personnes, dont nous sommes cause et occasion, soit en donnant aide et soutien de quelque façon, ou qu'au moins nous n'ayons pas mis empêchement ; par laquelle occasion ils nous sont attribués aussi, comme en étant coupables.

premier, gall. *cyntaf*. Le moy. br. *nauntec* dix-neuf, moderne *naoñtek*, doit peut-être son *t* aux nombres voisins, qu'on écrivait *seizdec*, *eizdec*, mais qui avaient déjà les prononciations *seitek* (*Gloss.* 621), *eitek* (cf. cornique *seitag*, *eatag*). Ce dernier, qui a cédé à *tric'houec'h* (*Gloss.* 719), n'est donné par Grég. que sous la forme vannetaise *eih-decq*, qui aide à comprendre que ce dialecte dise *nandek*, *naññdek* (*R. C.*, XXXV, 18) : son *h* avait moins d'effet que *z* sur le *d* suivant. Cf. les notes sur M 813, 600, 961 ; *Dict. étym.* v. *apoe*, etc. Au lieu d'un *t*, c'est un *z* qui se présente dans le correspondant breton de *pendefig* ; je n'ai même cité qu'un exemple ancien du *d* : *pinuidien* les riches, Nl 383, cf. M 1471. Mais ce son est resté en Léon. Il est possible que, comme l'a pensé M. Pedersen (I, 492), le mot *guinuidic* bienheureux soit pour quelque chose dans la métathèse de *pinuidic* (cf. *guinuizic* H 4), quoiqu'on trouve des formes comme *guennuedic*, et des rimes de la 2e syll. en *et* ; ce qui a affolé la dentale primitive, c'est l'association instinctive avec les dérivés comme *kizidic* sensible, *Gloss.* 341, 342 ; M 2260 ; cf. le proverbe *Ar pinvidik'Zo gwiridik* le riche est douillet, Sauvé 296. Voir plus loin, f. 21.

5. Forme nouv.

6. Ce mot, qui manque H 48, a été ajouté pour expliquer le suivant ; le lat. n'a que « merces ».

7. Réf. Gen. 16 (mais une édition latine a Genes. 4 & 18). Exod. 22. lac. 5.

8. Réf. Psal. 18.

En pet fæczon ez eu atribuet dimp pechedou an hentez?

En Nau peré eu, dré Cusul, dré gourchemen, dré consantamant, dré prouoquation [1] ha contraign [2], dré meleudy ha flaterez. Ouz conniuafu [3], hac ouz teuel var fault an nessafu, hac an hentez [4]. Ouz é dissimulifu pé é fauorisafu. Ouz participafu ves à tra an nessafu, hac ouz difen dré maliçc, ha dré peruerssité drouc ober an hentez.

Petra eu à galuer eufryou an quic?

An ré ho deueux coustum an tut da cometifu ha da exercz [5], peré à beu heruez an quic, hac à torr an lignag an bugalé spirituel à doué [6].

[f. 19] Peré eu eufryou an quic.

Sant Paul ho recit en fæczon‿man [7]. Eufryou an quic so manifest, pe‿ré eu fornication, immundicité, impudicité, luxur, seruich dan idolet, Empoysonerez [8], cassony, Contentionou, æmulationou, sorcerezou, ha debattou, noasou [9], querellou [10], dissentionou, sectou, auyou, muntrerez, mezüentyou [11] : gourmandisou, Ha pep tra haual, Pe à ré en ho aduertissafu, euel ma meux ho [12] aduertisset, An ré à ra heuelep traezou, n'o deuezo bizhuicquen an roeantelez à doué.

A souhitafu a *ra [13] dan christenyen euitafu an drouc, hac en hem *retirafu [14] ves an pechet?

Na ra quet, hoguen dauantag ez eu ret dré necessité ober an mat, hac exercifu an vertuzyou. Autramant nep à goar an mat, ha n'en gra, à pech [15].

1. Mot nouv.
2. Mot nouv., cf. *Gloss.* 118.
3. Mot nouv., suggéré par le texte : « conniventia ». Ne se trouve pas dans le passage analogue H 47.
4. Le lat. n'a pas cette synonymie oiseuse, il porte : « culpæ alienæ. »
5. Le lat. n'a que « committere ».
6. Réf. Galat. 5.
7. Réf. Galat. 5.
8. Mot nouv. Cf. *Gloss.* 27 ; *ampoësounérez*, van. *-onnereh* Gr. (*pussunereah* m. pl. *eu* L'A.). Maun. a *ampouesouni*, empoisonner.
9. Premier exemple de ce plur. ; Gr. a *noës*, pl. *you*, noise, querelle ; *-er*, pl. *yen*, celui qui cherche noise ; L'A. *noess*, pl. *-eseu* noise ; *noæss* pl. *-æsieu*, *noésereah* pl. *eu* m. querelle (*noësereah* Gr.), *noæsein* quereller, *-sourr*, pl. *-serion* querelleur ; Gr. van. *noésour* id., *-sus* « querelleux », qui aime à quereller.

De combien de façons nous sont attribués les péchés d'autrui ?

De neuf, qui sont : par conseil, par ordre, par consentement, par provocation et contrainte, par louange et flatterie ; en connivant, et en nous taisant sur la faute du prochain et d'autrui ; en la dissimulant ou la favorisant ; en participant au bien (pris) au prochain, et en défendant par malice et par perversité la mauvaise action d'autrui.

Qu'est-ce qu'on appelle les œuvres de la chair ?

Celles que les gens ont coutume de commettre et d'exercer, qui vivent selon la chair, et qui brisent la parenté des enfants spirituels de Dieu.

[f. 19] Quelles sont les œuvres de la chair ?

Saint Paul les énumère de cette façon : Les œuvres de la chair sont manifestes, qui sont fornication, impureté, impudicité, luxure, culte des idoles, empoisonnement, haine, contentions, jalousies, sorcelleries et débats, disputes, querelles, dissensions, hérésies, aversions, meurtre, ivresses, gourmandises, et toutes choses semblables, desquelles je vous avertis, comme je vous ai (déjà) avertis, que ceux qui font de pareilles choses n'auront jamais le royaume de Dieu.

Est-ce qu'il suffit aux chrétiens d'éviter le mal, et de s'éloigner du péché ?

Non, mais de plus il faut de toute nécessité faire le bien, et pratiquer les vertus. Autrement celui qui sait le bien et ne le fait pas, pèche.

10. Premier exemple de ce plur. Gr. a van. *qarell*, f. pl. *ëü* querelle, *-leiñ* quereller, *-lour* querelleur, *-lus* querelleux.

11. Seul exemple de ce plur., suggéré par le texte : « ebrietates » ; de même pour le suiv., qui rend « comessationes ». Gr. donne *gourmantiz*, *-ndiz*, van. *-ndiz*, m. gourmandise, L'A. *gormantisse* m. ; *gourmant* gourmand, L'A. *gormantt*.

12. Mal imp. *hô*. Au lieu de cette correction, il y a au crayon une remarque sur ce qui suit : « Le verbe au singulier, suivant la règle, dans le premier membre de la phrase seulement ».

13. *gra.

14. *tenn.

15. Réf. Psal. 36. Isai. 1. Rom. 12. Iac. 4. 1. Cor. 7. Ephes. 4. 2 Cor. 6. Coloss. 2.

Petra à mat à dlé an christen da ober.

En general quement mat à discueuz, hac à gourchemen an læsen à natur, diuin, ha humaen. Hac en special pep vnan heruez é stat, hac é vocation, à dlé gant vn diligeancz bras ober é quarc, hac en em aquictafu ves [1] é deuer ha cooperifu gant an gracz an deueux receuet digant doué [2] en pep action à gracz. Rac pep guezen, pé heny na douc froez mat, à vezo trouchet ha strinquet [3] en tan [4].

Peré eu an principalhafu speczou an eufryou mat ?

[v°] An ré pé dré ré ez beuer en buhez man, sobr, iust, ha religius [5], ha pé dré ré, ez eu iustifiet iuez dauantaig an re iust. Hac an re so santel, a so dauantaig sanctifiet.

Pet so ves an speczou se a eufryou mat ?

Try, peré eu Iun, aluson, pé compassion, hac oreson pé à ré ez eu scripuet en stat man [6]. Mat eu an oreson, gant Iun hac aluson [7].

Petra eu an froez an eufryou mat ?

An *promesse [8], hac an saler à cafet an buhez presant, hac an heny æternel [9]. Pacifiafu à greont an buaneguez à doué, Miret, ha cresquifu à greont an gracz, hac en berr ez greont an vocation an den christen, certen ha parfaict.

Petra eu an Iun ?

Ober abstinancz certen dezyou, heruez coustum hac ordrenancz an Ilys à dibrifu quic [10] : hac [11] ouz en em contantifu da

1. Imp. *vés*.

2. Réf. S. Maz. 13 & 7 (deux éd. latines ont : 3 & 7). La suite signifie : « avec des actions de grâces, des remerciements ».

3. Mot nouv., cf. *R.C.*, XIV, 314, 315 ; *Gloss.* 662, 663 ; M 3161. Henry, *Lexique étym.* 256, sépare *strink* cristal, qui serait une « onomatopée du son cristallin ». Cela rappelle une chanson populaire à boire, dont le refrain commence par *strinkē, strinkē, strinkomp !* trinque, trinque, trinquons (cf. *Oh ! drin drin drin !* Luzel-Le Braz *Soniou Breiz-Izel*, II, 164, etc.). Il est difficile de faire la part de l'onomatopée, dans l'histoire positive des mots. A ce point de vue, *strinka* lancer, rappelle, entre autres, en angl. *fling*, *sling*, en franç. *flanquer* (et *dinguer*), etc. Le *Barzaz Breiz* porte *hellink* il décoche p. 8 ; ce qui est écrit *kelling* et rapporté au gall. *kyllyngu*, p. LXVII (*gollwng*, *gyllwng*, cf. *Gloss.* 170) ; mais c'est dans une pièce bizarre où l'on peut voir tout ce qu'on veut ; ainsi *deg istor linker* « dix histoires glissantes », Quellien *Chansons et danses* 198 = *deg lestr war al litter* « dix navires sur le rivage » (!) *Soniou Br.-Izel*, I, 100 ; cf. 113.

Qu'est-ce que le chrétien doit faire de bien ?

En général tout bien que montre et que commande la loi de nature, divine et humaine. Et spécialement chacun selon son état et sa vocation, doit avec une grande diligence remplir sa charge et s'acquitter de son devoir, et coopérer avec la grâce qu'il a reçue de Dieu, en chaque action de grâce. Car tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Quelles sont les plus excellentes espèces des bonnes œuvres ?

[v°] Celles par lesquelles on vit en cette vie, sobre, juste et religieux, et par lesquelles les justes sont justifiés aussi davantage, et ceux qui sont saints sont davantage sanctifiés.

Combien y a-t-il de ces espèces de bonnes œuvres ?

Trois, qui sont : jeûne, aumône ou compassion, et oraison, desquelles il est écrit ainsi : L'oraison est bonne, avec jeûne et aumône.

Quel est le fruit des bonnes œuvres ?

La promesse, et la récompense d'avoir la vie présente, et celle (qui est) éternelle. Elles apaisent la colère de Dieu, elles gardent et augmentent la grâce ; bref, elles rendent la vocation de l'homme chrétien certaine et parfaite.

Qu'est-ce que le jeûne ?

S'abstenir certains jours, selon la coutume et l'ordonnance de l'Église, de manger de la viande, et en se contentant au

4. Réf. S. Maz. 13 & 7.

5. Réf. Tit. 3 (1re éd. lat. 2). 1 Cor. 9 (1re éd. 2. Cor. 7 ; 2e, 2 Cor. 9), Iac 2. Apo. 22. (1re éd. Apocal. 21).

6. Réf. S. Maz. 6. Tob. 12.

7. Cette traduction littérale du texte (= Tobie, XII, 8) forme deux petits vers du système moderne. Deux vers de 8 syll. se sont aussi glissés dans la prose, f. 11* v (*Bull. diocésain d'Hist. et d'Archéol.* de Quimper et Léon, mai-juin 1924, p. 166).

8. *diougan.

9. Réf. 1. Tit. 4. (1re éd. lat. 1. Tim. 4 ; 2e 1. Ti. 4). S. Maz. 10 (2e éd. lat. 20) Exod. 32. Ionas. 3. 2. Cor. 7. 2. Pezr. 1.

10. Réf. Con. Magunn. Can. 35 (2e éd. lat. Concil. Magunt. c. 35). Bracar 2 c. 9.

11. Mal imp. haz.

bihanafu, à beuafu gant vn pret [1] ha refection en dez. Nep à quemero an hanu man (Iun) en general, Iun eu un casty, à graer dan corf *quemeret [2] à vn propos deuot ha religius. Pe eguit rentifu an quic subiect dan speret, pé eguit exercifu oboyssancz, pe eguit impetrifu ha goulen [3] gracz doué.

Petra eu Oræson ?

Vn *gorroidiguez [4] à speret en doué, pe dré [f. 20] heny ez pedomp da achap ves an drougou [5], hac ez goulennomp dré humilité an traezou mat eguidomp, pe eguit ré aral, Pé ez meulomp, hac ez rentomp benediction da doué.

Petra eu Aluson, ha truez ?

Vn mat graet eu, pe dré heny, ez sicouromp hac é diminuomp an fortun, hac an Reuseudiguez an hentez, dré vn compassion hac vn affection *trugarezus [6].

Pet fæczon so à Alusonou, hac a trugarez.

Daou, Rac bezafu a *ra [7] vn seurt eufryou à trugarez corporal, ha ré aral spirituel. Rac maz int propr eguit sicour ha soulagifu [8] an fortun, ha reux, quen corporal ha spirituel, ves hon Nessafu.

Pet so à Eufryou à trugarez corporal ?

Seiz, pastur an ré ho deueux nafn, Reifu da euafu dan ré ho deueux sechet. Guiscafu an ré noaz, Redimafu an prisonyeryen [9], visitafu an ré clafu, logeafu an pelerinet, hac an estrangeryen, ha sebeliafu an ré maru.

Pet so a Eufryou a trugarez spirituel ?

Seiz aral, pere eu Corrigeafu an ré à fazy [10], quelen an re ignorant, *Conseillafu [11] an re so en dout hac en annuy à speret, pidifu doué eguit siluidiguez an Nessafu, confort an ré

1. Ce sens n'était pas attesté par B 291*, passage corrompu, corrigé *Dict. étym.*, v. *seczif*.

2. *antreprennet.

3. Ce mot est une explication inexacte du verbe précédent ; le lat. n'a que « impetretur ».

4. *eleuation. Voir plus haut la note sur *torridiguez*.

5. Imp. *droucou*, corrigé à l'Errata.

6. *pitoyabl.

moins de vivre avec un seul repas et réfection dans la journée. Qui prendra ce nom (jeûne) en général, le jeûne est un châtiment qu'on impose au corps, pris dans un dessein dévot et religieux : ou pour rendre la chair soumise à l'esprit, ou pour exercer l'obéissance, ou pour obtenir et demander la grâce de Dieu.

Qu'est-ce que l'oraison ?

Une élévation d'esprit en Dieu, par la- [f. 20] quelle nous prions pour échapper aux maux, et nous demandons par humilité les choses bonnes pour nous ou pour les autres, ou bien nous louons, et nous rendons bénédiction à Dieu.

Qu'est-ce qu'aumône et miséricorde ?

C'est un bienfait, par lequel nous secourons et nous diminuons l'infortune et la misère d'autrui, par une compassion et une affection compatissante.

Combien y a-t-il d'espèces d'aumônes et (d'œuvres) de miséricorde ?

Deux, car il y a une sorte d'œuvres de miséricorde corporelle, et les autres (de miséricorde) spirituelle, parce qu'elles sont propres à secourir et soulager l'infortune et misère, tant corporelle que spirituelle, de notre prochain.

Combien y a-t-il d'œuvres de miséricorde corporelle ?

Sept : nourrir ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir les nus, racheter les prisonniers, visiter les malades, loger les pèlerins et les étrangers, et ensevelir les morts.

Combien y a-t-il d'œuvres de miséricorde spirituelle ?

Sept autres, qui sont : corriger ceux qui sont en faute, instruire les ignorants, conseiller ceux qui sont en doute et en peine d'esprit, prier pour le salut du prochain, réconforter

7. *gra.

8 Mot nouv. ; le lat. n'emploie que « sublevandam ». Gr. a *soulaichi*, *-lagi* soulager ; *-laichus*, *-lajus* qui donne du soulagement, *disoulaichus*, *-lajus* hors d'état de donner du soulagement ; *soulaich* soulagement, soulas, *disoulaich* sans soulagement.

9. Réf. S. Maz. 25.

10. Réf. 1. Thess. 5. Iacob. 5. Rom. 15. S. Maz. 6 & 18.

11. *cusuliafu.

desolet, Supportifu gant vn [1] patiantet an [v°] iniuryou receuet, ha pardonifu an offancz.

Peré eu an ré Principalafu ves an vertuzyou ?

Goude an ré theologal, pe a ré en hon eux comset à diarauc fez, esperancz ha charantez. An ré principal eu an ré cardinal, Peré so en quentafu placz necesser dan christenyen.

Peré eu an vertuzyou cardinalet [2] ?

An ré à delch, hac à souten, pep fæczon à buhez onest. Euel an feuteunyou [3], ha mouraillou [4] an re aral [5].

Pet so à vertuzyou Cardinalet ?

Peder, peré eu prudancz, iusticz, temperancz, nerz : pe dré ré an perssonag à recour en Iesuschrist, maz beu en pep amzer, gant discretion, iust, ha vertuzus, hac é plig da doué [6].

Peré eu donesonou an speret glan ?

An seiz pe a ré ez testify an prophet [7], bezafu reposet var Iesuschrist, hac à nezafu ez scuillont var an ré aral, euel goazyou ves an feunteun à pep gracz, peré eu an donæsonou à sapiancz, an donæsonou à ententamant, à cusul, à sciancz, à Nerz, à pieté hac à dougeancz an autrou doué.

Peré eu froez an speret ?

An ré à laqua an tut guir, ha deuot, peré à [f. 21] beu heruez an speret [8], en execution, ha pe dré ré ez eu diferancet an ré spirituel, diouz an re charnel.

Penaus ez galuer an froezyou [9] an speret ?

1. Ce mot semble de trop.

2. Lire *vertuzyou*, *Gloss.* 97. Ce plur. bizarre de *cardinal* adj. ne se trouve pas ailleurs.

3. A lire prob. *feunt-*, comme plus haut ; peut-être *fent-*, cf. *Gloss.* 236.

4. Forme nouv. Gr. a *morailh*, pl. *ou*, van. *éü* verrou ; *-a*, van. *-eiñ* verrouiller ; L'A. *mouraill*, m. pl. *eu*, *-ein* v. a. ; Maun. *moraill* verrou, loquet ; *-à* fermer avec le verrou.

5. Réf. S. Amb. l. 1. offic. August. de spiritu [&, 2e éd. lat.] anima. Sapien. 8.

6. Mêmes références, avec &.

7. Réf. Isai. 11. 1. Ian. 2.

8. Réf. Rom, 8.

9. Forme nouv., qui peut être regardée comme un plur. double, d'ailleurs synonyme du simple *froez* (gall. *ffrwyth* m. pl. *au* ; Gr. a *frouēzen*, pl.

les désolés, supporter avec patience les [v°] injures reçues, et pardonner l'offense.

Quelles sont les plus excellentes des vertus ?

Après les théologales, dont nous avons parlé précédemment : foi, espérance et charité, les principales sont les (vertus) cardinales, qui sont en premier lieu nécessaires aux chrétiens.

Quelles sont les vertus cardinales ?

Celles qui tiennent et qui soutiennent toute manière de vie honnête, comme les sources et les pivots des autres.

Combien y a-t-il de vertus cardinales ?

Quatre, qui sont : prudence, justice, tempérance, force ; par lesquelles la personne qui a recours en Jésus-Christ vit en tout temps avec sagesse, justement et vertueusement, et plaît à Dieu.

Quels sont les dons du Saint-Esprit ?

Les sept dont le prophète témoigne qu'ils se reposèrent sur Jésus-Christ, et de lui se répandent sur les autres, comme des ruisseaux de la source de toute grâce ; qui sont les dons de sagesse, les dons d'intelligence, de conseil, de science, de force, de piété et de crainte du Seigneur Dieu.

Quels sont les fruits de l'Esprit ?

Ceux que mettent les hommes vrais et dévots, qui [f. 21] vivent selon l'esprit, en pratique, et par lesquels les spirituels sont distingués des charnels.

Comment appelle-t-on les fruits de l'Esprit ?

frouëzou, *frouëz*, van. *froëben*, *freben*, pl. *froëb*, *freb* fruit ; *ar frouëz divennet* le fruit défendu ; *frouëzennicq* petit fruit ; *frouëza* porter du fruit ; *frouëzaich* fruitage, fruits en général qui croissent aux arbres, van. *froeb*, *freb* ; *froüezérez*, *froëz-lec'h* fruiterie ; *frouëzus* fruitier adj., fécond, et *froëzus* fructueux ; *frouëzaër*, pl. *yen* marchand fruitier, *-zidiguez* fécondité, *di-* stérilité ; *difrouëz* qui ne porte pas de fruit, sans fruit ; et *-us* stérile ; L'A. *frêbeenn* f. fruit, *frêb* du fruit ou fruitage, *frêbaour*, pl. *-arion* marchand fruitier, f. *-aourêss*, pl. *-ézétt* ; Le Gon. *frouez* m. fruit sg. *frouézen* f. pl. *-ennou* ou *-zou*, ou simplement *frouez* ; *frouéza* fructifier, *-zek*, *-zuz* fructueux, *-zer* f. *-zérez* fruitier ; Maun. *frouez* fruit, *-a* fructifier, *-zus* fructueux ; Pel. *froüez* fruit, pl. *iou* ; *-za* fructifier ; « abonder, crever de plénitude » ; explication influencée par sa comparaison de *froeza*, *freuza* rompre. On dit en trég. *vreus*. *Frouez-kel* fruitièr *Barz*. *Br*. 216 a pu être suggéré par le gall. *ffrwythgell* (cf. *Gloss*. 530).

Sant Paul ho hanu en fæczon man [1], charantez, ioaz [2], peuch, patiantet, longanimité [3] pe hir-gortos [4], madelez, benignitez, debonaerdet, lealdet, modesty, continancz, ha chastetez.

Peré eu an guinuizidiguezou [5] euangelic.

An ré à so auis [6], hac Istimet var an douar, an oll dan oll miserabl, ha maleurus, A so en auiel disclæryet expres guinuizic hac eurux.

Pet so a guinuidiguezou euangelic.

Eiz, peré en deueux roet [7] IesusChrist en menez en fæczon man [8].

Eurux meurbet eu an ré paour à speret, Rac an roeantelez an efu so dezé.

Eurux meurbet eu an ré debonnær, Rac y a possedo an douar.

Eurux meurbet eu an ré à gouel, Rac maz vizhint consolet.

Eurux meurbet eu an ré ho deueux nafn, ha sechet a Iusticz, (Adal quement da lauaret, A desir à quen bras affection bezafu Iust, Euel maz desir nep an deueux nafn, ha sechet, dibrifu hac euafu.) [9] Rac maz vizhint goalchet.

Eurux meurbet eu an ré so trugarezus, pé [v°] misericordius [10], Rac ma ho deuezo iuez an trugarez.

Eurux meurbet eu, nep en deueux an calon net, Rac y a guelo doué.

Eurux meurbet eu, an ré à so pacific, Rac galuet vizhint bugalé da doué.

Eurux meurbet eu an ré à andur persecution palamour da Iusticz, Rac Roeantelez an efu so dezé.

1. Réf. Galat. 5.

2. Cette forme irrégulière se retrouve H 7, et son plur. *ioazou* H 2, 54 ; *ioezou* 33 ; cf. M 2498, 3483. La variante *yoaff*, qui se trouve deux fois dans C *b*, a peut-être amené l'alias de Gr. *aff* joie ; joyeux.

3. Mot nouv., qui reproduit le lat. « longanimitas ».

4. Mot nouv., ajouté pour expliquer le précédent ; *hir-* est à la fin d'une ligne, ce qui peut faire douter du trait d'union. Au Dict. fr.-bret. de Le Gon. *hirc'hortozidigez* f. « longanimité, patience d'une âme noble et grande » peut être (comme à la 2e éd. de l'autre Dict., où elle est signée H. V.) une addition de H. de la Villemarqué, imitée du *Catechism.* Grég. a

Saint Paul les nomme de cette façon : charité, joie, paix, patience, longanimité ou longue attente, bonté, bénignité, douceur, loyauté, modestie, continence et chasteté.

Quelles sont les béatitudes évangéliques ?

Ceux qui sont regardés et estimés sur la terre comme tout à fait misérables et malheureux, sont dans l'Évangile déclarés expressément bienheureux et fortunés.

Combien y a-t-il de béatitudes évangéliques ?

Huit, que Jésus-Christ a proclamées sur la montagne, de cette façon :

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume du ciel est à eux.

Bienheureux sont les doux, car ils posséderont la terre.

Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de justice (ce qui veut dire, qui désirent d'aussi grande affection être justes, que celui qui a faim et soif désire manger et boire), parce qu'ils seront rassasiés.

Bienheureux sont ceux qui sont pitoyables ou [v°] miséricordieux, parce qu'ils auront aussi la miséricorde.

Bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Bienheureux sont ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.

Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux.

hir-baciandeд, *hirbaciandeд* longanimité (*hirre-batiantætt* f. L'A.) ; *gortosidiguez* attente ; attente désirée, cf. *Gloss.* 280.

5. Pluriel et forme nouv. ; cf. plus loin *guinuidiguezou* et l'adj. *guinuizic*. Voir *Gloss.* 299, 68 ; et plus haut les notes sur *gouvizyedeguez*, *eintaueset*.

6. Construction embarrassée ; on peut comprendre *ez eux avis*, *hac a so* (ceux) qu'on pense et qui sont (regardés comme).

7. Le lat. a « tradidit » ; cf. J 207 b ; M 3083.

8. Réf. S. Maz. 5. S. Luc. 6 (se trouve dans la 1re éd. lat., manque à la 2e).

9. Cette explication entre parenthèses n'est pas dans le texte latin.

10. Mot nouv., ajouté (fort inutilement) pour expliquer le précédent ; cf. *Gloss.* 421.

Peré eu Cusulyou Euangelic [1] ?

An ré à so en auyel, Nen deu quet maz vent necesser eguit bezafu saluet, hoguen, euel expediant ha profitabl da nep ho receu, proposet gant Iesuschrist hep vsafu à gourchemen expræs, hoguen ouz ho cusuliafu.

Pet so à Cusulyou Euangelic ?

Teir [2] principal, paourentez volontær, chasteté perpetuel, obediancz antier, pé‿heny en hem rent religiusamant [3] d'an den palamour da doué.

Peré eu an peuar fin diuezafu an den ?

An ré à deu en fin dan den, Euel an maru, an barn, an infern, hac an gloar celest [4]. Pe à ré ez coms an fur salomon [5] en fæczon man : En a [6] holl eufryou, da vez conf à finyou diuezafu, ha ne pechy bizhuicquen [7].

IX. Textes de la Bible et de saint Augustin.

30. Testenyou an scriptur sacr peré à dleomp da Cafet dirac an dorn, Eguit respont prontamant dan hereticquet. Quentafu ves à authoritez an Magistrat [8].

Mar quefez dificil ha doutus en ha *andret [9] [f. 22] entré an goat hac an goat, Entré an caus, hac an caus, An lofr, hac an heny na deu lofr, hac é guelez variabl, auys an barneryen so en ha porzyou [10] : sau, ha pign en lech an deuezo choaset an autrou da doué, ha deus [11] dauet an bælegyen ves à lignez léuy, hac an barner à vezo en amser se, peré à interrogy, hac ez lauaro‿int [12] dit an guiryonez, an sentancz. Hac ez gry quement à

1. Les deux éd. latines ajoutent ici la référence Mat. 19.

2. *Cusul* est regardé ici comme fém. Grég. a de même *ur gusul vad* (un bon conseil), mais Gon. *kuzul* m. pl. *iou*, *ar c huzul* ; de même Troude, Vallée, etc. ; le gall. *cusyl*, *cyssyl* est aussi masc.

3. Mot nouv.

4. Réf. S. Maz. 19.

5. La forme ordinaire est *Salamon*, confirmée par la rime ; cf. *Gloss.* 594 ; M 2547.

6. Sur ce mot, qui est plus loin *à*, puis 2 fois *ha*, cf. *Gloss.* 6.

7. Réf. Eccle. 7.

8. La 2e éd. lat. renvoie à Deut. 7 (lisez XVII, 8).

Quels sont les conseils évangéliques ?

Ceux qui sont dans l'Évangile, non pas qu'ils soient nécessaires pour être sauvés, mais comme expédients et profitables à quiconque les reçoit ; proposés par Jésus-Christ sans user de commandement exprès, mais en les conseillant.

Combien y a-t-il de conseils évangéliques ?

Trois principaux : pauvreté volontaire, chasteté perpétuelle, obéissance entière, laquelle se rend religieusement à l'homme à cause de Dieu.

Quelles sont les quatre fins dernières de l'homme ?

Celles qui viennent à la fin de l'homme, comme la mort, le jugement, l'enfer et la gloire céleste ; desquelles parle le sage Salomon de cette façon : Dans toutes tes œuvres, souviens-toi de tes fins dernières, et tu ne pécheras jamais.

30 *bis*. Témoignages de l'Écriture sainte, que nous devons avoir sous la main, pour répondre promptement aux hérétiques. D'abord de l'autorité du magistrat.

Si tu trouves difficile et douteux pour toi [f. 22] (de juger) entre le sang et le sang, entre la cause et la cause, le lépreux et celui qui n'est pas lépreux, et que tu trouves divergent l'avis des juges qui sont dans tes portes, lève-toi, et monte au lieu qu'aura choisi le Seigneur ton Dieu, et va trouver les prêtres de la lignée de Lévi, et le juge qui sera à ce moment, lesquels tu interrogeras, et ils te diront la

9. *queuer. Le breton a dû omettre un mot comme *barn*, pour rendre « judicium ».

10. Premier exemple de cette forme du plur.

11. Forme nouv.

12. Forme nouv. et inattendue, pour laquelle nous allons trouver plus loin *lauarhint*. On avait déjà *lauarynt* (leçon probable) M 716, *lauarhont* 1475, *lauaront* 1472 (*leueront* au prés. 2503) ; cf. plus haut *vizhint*, à côté de *vezhont* M 3309, *vezont* 590 ; *maruint*, *maruhynt* et *marvhont*, etc., voir 805 et sa note finale. Comme ici il est impossible que le verbe soit au singulier, la décomposition *lauaro* + *int* est une fausse analyse pour une forme semblable aux futurs trécorois en *-ouint*, *-oint* attestés dès le premier

lauaro dit an ré à presid [1] en lech ân deueuz choaset an autrou. Y [2], à quelenno heruez an læsen, hac ez heuly [3] ho opinion ha sentancz, ha né distroy en nep fæczon à dechou nac à cleiz.

Interrog da tat, hac é Annonczo dit, Interrog da ré antien, hac ez lauarhint dit [4].

An autrou doué à lauar, Ho em delchet var an hinchou, ha guelet, sellet, enclasquet, dyouz an reoulyou ha traczou antien, pe heny eu an hent mat, ha querzet ennhafu, hac é queffet frescder d'o enefou [5].

Ma map, cleau disciplin da tat, ha na dilæs quet læsen da mam. Eguit maz vezo laquaet graçc var da pen, hac an chaden en a querchen. Ma map, mir hac obseru gourchemennou da tat [6], ha na læs quet læsen da mam. Eré hy pep heur ouz da calon, ha tro hy var da gouzouc. Na tremen Entuhont dan limittou antien, peré an deueux laquaet da tadou.

Na laqua en ancofua, comsou an re antien, Rac disquet int ganté, digant ho tadou [7]. An sciancz à disquy diganté, ha reifu cusul en amser à Necessitez.

[v°] Aduertissamant Eguit differancifu an fals prophedet, hac an heretiquet.

Lequet ezuez n'o *tromplo [8] nep re aral, Rac lyes fals prophedet à sauo, hac à tromplo cals [9]. Neusé mar lauar nichun deoch. Aman é ma christ, pé é ma vahont, na credet ef quet [10]. Ha dré, an occasion maz *cresquo [11] an iniquité, an charantez à yeno en cals, hoguen nep à perseuero bedé an fin, à vezo saluet [12]. Rac sé mar lauarer deoch, Chetu é ma en desertz [13], na det quet dy. Chetu é ma en hon ty ny, na credet quet.

texte nettement dialectal : *crescoint* ils accroîtront, en 1651, *R.C.*, IX, 264 ; cf. gall. *-wynt*.

1. Mot nouv., cf. *Gloss.* 511.
2. Note au crayon : « Eux, ceux-ci ».
3. Écrit *heuliy* N 592; cf. *fleriby* (2 syl.) M 324.
4. Réf. Deut. 32.
5. Réf. Ierem. 6.
6. Réf. Prouerb. 1. La 2e éd. lat. a aussi Prou. 6, et plus loin Prou. 22.
7. Réf. Eccle. 8.
8. *deceuo. De même que plus loin dans *trompleryen* f. 23, nous

vérité, la sentence. Et tu feras tout ce que te diront ceux qui président au lieu qu'aura choisi le Seigneur. Ils t'instruiront suivant la loi, et tu suivras leur opinion et sentence, et ne te détourneras en aucune façon à droite ni à gauche.

Interroge ton père, et il t'apprendra ; interroge tes anciens, et ils te diront.

Le Seigneur Dieu dit : Tenez-vous sur les chemins, et voyez, regardez, recherchez, d'après les règles et les coutumes anciennes, quel est le bon chemin, et marchez-y, et vous trouverez la fraîcheur pour vos âmes.

Mon fils, écoute l'instruction de ton père, et n'abandonne pas la loi de ta mère, pour que la grâce soit posée sur ta tête, et la chaîne à ton cou. Mon fils, garde et observe les commandements de ton père, et ne quitte pas la loi de ta mère. Lie-la à chaque heure à ton cœur, et tourne-la sur ton cou. Ne passe pas au delà des limites anciennes, qu'ont posées tes pères.

Ne mets pas en oubli les paroles des anciens, car elles leur ont été apprises par leurs pères. Tu apprendras d'eux la science, et à donner conseil dans le temps de nécessité.

[v°] Avertissement pour distinguer les faux prophètes et les hérétiques.

Prenez garde qu'aucun autre ne vous trompe, car beaucoup de faux prophètes s'élèveront, et tromperont beaucoup de gens. Alors si quelqu'un vous dit : Ici est le Christ, ou il est là-bas, ne le croyez pas. Et parce que croîtra l'iniquité, la charité se refroidira chez beaucoup, mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. C'est pourquoi si l'on vous dit : « Voilà qu'il est dans le désert », n'y allez pas ; « voilà qu'il est dans votre maison », ne croyez pas.

avons là les premiers exemples de *l* ajouté à ce radical, cf. *Gloss.* 724.

9. Réf. S. Maz. 24 S. Luc. 10.

10. On n'avait ce complément que sans négation, comme *cret ef* crois-le (cela), J 74 b. Le texte évangélique étant « nolite credere », on peut comprendre également ici « *eum* » ou « *id* » ; ce dernier est plus probable.

11. *multiplio.

12. Le mot est coupé entre deux lignes : *sa-luet* ; il faut pourtant prononcer *sal-vet*. Voir f 13 v.

13. Forme nouvelle qui précise la prononciation dure du *z* ; cf. *Gloss.* 254, 505, 506. C'est ce mot qu'il faut lire, *RC.* XL, 467 n. 2.

Nep ho cleau [1], am cleau, ha nep ho dispris, am dispris. Hoguen nep am dispris, à dispris an heny an deueux ma digaczet.

Obseruet ha *graet [2] quement à lauarhint deoch, hoguen na *graet [3] quet heruez ho eufryou. Rac lauaret à greont, ha ne lequeont quet en execution [4].

Ves à primat [5] sant Pezr en Ilys Iesuschrist.

Me à lauar dit rac maz out pezr, ha var an maen man mé à edifio ma Ilys [6]. Pé da heny né gallo noas an porzyou an infern. Mé à roy dit an alhuezyou [7] à Roeantelez an Nefu. Ha quement à erey var an douar, à vezo ereet en nefuou. Iuez quement à diserey var an douar à vezo disereet [8] en Nefuou.

Symon, sathan an deueux ho goulennet eguit ho guentat euel an Id [9] : hoguen, mé à meux pedet eguidout, eguit na deffaulto [10] quet da fez [11].

[f. 23] Symon map Ionas [12], à té am car? Pastur ma eyn [13] (à dal da lauaret) Gouarn euel pastor ma deuet.

Chetu mé à so guenech. bedé an consomation an bet.

An paraclet [14] pe an consolator, pe heny eu [15] an speret glan, à digasczo [16] ma tat em hanu [17], Hennez ho quelenno ves à pep tra, hac à digasczo deoch da conf, quement am eux lauaret deoch.

1. Imp. *cleau'*.
2. *graet (sans doute à lire *groet*, cf. f. 2, 3 v).
3. *ret.
4. Réf. S. Maz. 23.
5. Mot nouv., du v. fr. *primat* primauté, primatie; Gr. a *primad*, pl. *ed*, van. id. primat, *primadaich* primatie.
6. Réf. S. Maz. 16 & 18. S. Ian. 20 (les 2 éd. lat. n'ont que Math. 16).
7. On n'avait que le pl. *alhuezou*.
8. Formes nouv., cf. *Gloss.* 159. Gr. a *diseren, dieren*, part. *-eët*, van. *diereiñ, diari, diaryeiñ* délier (*diariein, -rie* L'A.), *disere, diere* délié, *ur sac'h disere* un sac délié, un homme qui ne peut garder un secret (*dtari* L'A.). *Diaéren* au *Dict. br.-fr.* de Gon. est mal traduit « payer », par suite de l'équivoque du lat. *solvere* ; le *diakren* (anc.) de Troude ajoute une erreur de forme (*k* pour *c*, mauvaise lecture de *e*).
9. Le *Cathol.* donne (*guentat ann*) *net*, (*doees an*) *net*, et *et, eth, eet*, cf. *Gloss.* 223 ; Pel. cite *yd, yth*, d'après Gw., et écrit lui-même *eit*, sing. *eiden* un grain de blé ; *eit-du* blé noir. *Dalet ed* N 1908 veut dire « tenez,

Celui qui vous écoute, m'écoute; et celui qui vous méprise, me méprise ; mais celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.

Observez et faites tout ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas selon leurs œuvres. Car ils disent, et ne mettent pas en pratique.

De la primauté de saint Pierre en l'Église de Jésus-Christ.

Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, à laquelle ne pourront nuire les portes de l'enfer. Je te donnerai les clefs du royaume du ciel ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; et aussi tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.

Simon, Satan vous a demandé pour vous vanner comme le blé ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas.

[f. 23] Simon fils de Jonas, est-ce que tu m'aimes ? Pais mes agneaux (ce qui veut dire : gouverne comme pasteur mes brebis).

Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation du monde.

Le Paraclet ou le consolateur, qui est le Saint-Esprit, mon Père l'enverra en mon nom ; celui-là vous instruira de toute chose, et vous amènera à la mémoire tout ce que je vous ai dit.

(voilà) du blé », comme l'avait compris Le Gonidec (*Buhez S. N.* 1837, p. 205) ; cf. M 1318. Gr. donne *ed*, *yd*, pl. *ou*, trée. *edo*, *ydo* ; van. *ed*, pl. *ëu*, *ëü* blé, *edenn*, *ydenn*, pl. *ou* grain de blé, *ed du* blé noir ; L'A. *ett*, m. pl. *ëden* blé, *ëdeenn*, f. pl. *eu* brin de blé, *edëc* m. champ de blé (auj. *edeg* f.) ; Maun. *it* pl. *idou* (*Gram.* 7).

10. Mot nouv. : *deffaut* deffaillir Maun. (*defautein* excuser, disculper, corriger, redresser Châl.).

11. Réf. S. Luc. 22.

12. Le *Ionas* du Cathol. doit être l'autre Jonas. La référence Ioan. 21 n'est que dans la 2e éd. lat., de même plus loin Mat. 28.

13. Note au crayon : « agneaux ».

14. Mot nouv., qu'explique *consolator*, également nouveau. Gr. n'a que *consoler*, pl. *-éryen*. Cf. *Gloss.* 205.

15. Imp. *au*.

16. Écriture insolite, répétée plus loin.

17. Réf. S. Ian 2. Les deux éd. lat. ont Ioan. 14.

Aduertissamant ves à donet [1] an fals prophedet, ha fals doctoret.

Ma na cleau an Ilys, en Estimy euel vn [2] pagan ha peager, dign da vezafu trouchet euel maru ves an Ilys [3].

Bezet ez eux iuez fals prophedet entre an popl [4], Euel à vezo entrezouch [5] fals doctoret, peré dré vn fæczon goloet, à roy antren [6] da lyes sectou à perdition, ha cals à heulyo ho insolancz. Pe dré ré, ez vezo blammet an hent à guiryonez, ha pé ré eguit se, à beu en erreur ouz *prometifu [7] libertez. Euel maz illir credifu [8] ez hint seruicheryen hac esclauet [9] à pechet, hac à pep corruption.

Gouuezet quentafu, en dezyaou diuezafu, ez deuy goappaeryen[10] hac abuseryen dan tut, peré à querzo heruez ho volontez, hac ho concupiscancz propr.

An gourchemen eu, Euel ma hoz eux claeuet aba voé an commanczamant. Maz querzech en stat se, Rac lyes *seductoryen[11] so antreet en bet. Piou pennac à disparty, ha na perseuer [v°] en doctrin à Iesuschrist n'en deueux quet à doué.

Vn amser à deuy[12], ha na soutenher, na ne souffrer quet à doctrin mat, ha santel, hoguen maz clasquer mestr [13] en nombr bras, peré à pligeo dan diou-scouarn, heruez ho desir, peré ho deueux an diu scouarn *hilligus [14].

Me ho ped ma breudeur [15], da laquat ezuez ouz an ré peré à ra dissentionou, ha scandalou, à enep an doctrin ho heux disquet, hac ho em tennet dyouté. Rac nep so haual ouz an

1. Emploi remarquable, cf. Nl 233.
2. Imp. *vu*.
3. Réf. S. Iean (*sic*). 14.
4. Réf. S. Maz. 18.
5. Forme nouv., qu'on retrouve f. 22 v. On n'avait que *entroch*. Gr. donne *eñtrezoc'h* ; Châl. ms. *etre doch* et *etre zoch*. En cornique *yntredhouch*, *ynterdhoch*.
6. Autre emploi de l'inf. comme nom ; il semble unique pour ce mot.
7. *diougan.
8. Imp. *credfu*.
9. Mot nouv., cf. *Gloss.* 606.
10. Forme nouv., cf. *Gloss.* 265 ; trec. *goapârien*.
11. *trompleryen ; cf. plus haut, sur *tromplo*. *Seductoryen* est nouv. ; on

Avertissement de la venue des faux prophètes et faux docteurs.

S'il n'écoute l'Église, tu l'estimeras comme un païen et un péager, digne d'être retranché, comme mort, de l'Église.

Il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme il y aura parmi vous de faux docteurs, qui d'une façon cachée, donneront entrée à beaucoup de sectes de perdition, et beaucoup suivront leur insolence ; par lesquels sera blâmé le chemin de vérité, et qui pour cela vivent dans l'erreur en promettant la liberté. Comme on peut croire ils sont les serviteurs et esclaves du péché et de toute corruption.

Sachez d'abord, que dans les derniers jours viendront des railleurs et des abuseurs des gens, qui marcheront suivant leur volonté et leur propre concupiscence.

Le commandement est, comme vous avez entendu depuis le commencement, que vous marchiez ainsi ; car beaucoup de séducteurs sont entrés dans le monde. Quiconque se sépare, et ne persévère pas [v°] dans la doctrine de Jésus-Christ, n'a pas de Dieu.

Un temps viendra qu'on ne soutiendra, qu'on ne souffrira pas de doctrine bonne et sainte, mais qu'on cherchera des maîtres en grand nombre, qui plairont aux oreilles, selon leur désir, (à ceux) qui ont les oreilles chatouilleuses.

Je vous prie, mes frères, de prendre garde à ceux qui font des dissensions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et retirez-vous d'eux. Car ceux qui sont sem-

attendrait un plur. en *et*, il y a imitation des mots en *er*, *eur* comme *conducteur* maître D, *cunduer* sergent Nom. (*Gloss.* 115), van. *conduour*, pl. *yon*, *yan* conducteur Gr.

12. Réf. 2. Tim. 4.

13. On n'avait pas de plur. ancien de ce mot ; ici *mestr* semble pour **meistr*. Gr. donne *meastr*, pl. *y*; *mætr*, pl. *y*, *mistry*; L'A. *mæsstre*, pl. *meisstre*, *misstre*; cf. *R.C.*, XIV, 307, 308 ; *Gloss.* 384.

14. *chatouillus. Ces deux mots sont nouv., le second a été pris au franç., peut-être par le traducteur lui-même. Gr. a *hilligus*, van. *hicqus* chatouilleux ; Pel. *ms. illigus* ; L'A. *liguiannuss* ; on dit en Trég. *herliqus* (par *k* palatal). Cf. *Gloss.* 320. Maun. a *hillic* chatouillement, *hilligat* chatouiller.

15. Imp. *Me hz ped.* Réf. Rom. 16.

re‿man, ne seruichont quet hon autrou Iesuschrist. Hoguen ho cof, ha dré comsou doucz ha loafus [1], a tromp hac à trufl, calonou an re simpl.

Ma breudeur [2], ny à gourchemen deoch en hanu hon autrou Iesuschrist, do hem separifu diouz pep breuzr, peheny so discol [3] ha disordren en é querzet, ha na querzont heruez an tradition, ho deueux recepuet digueneomp. Rac se ma breudeur bezet ferm [4], ha delchet an tradition ho eux discquet, quen dré hon predication, quen [5] dré hon epistolennou. Ret eu ez ve heresyou, dan fin maz vé manifestet, an re so approuuet entrezouch.

Pellha an heretic [6], goudé an quentafu, hac an eil admonition. Rac an heny so hanual ouz hennez à so subuertisset [7] (adal quement euel nen deux nep esper ves é conuerssion) hac é pech, ouz vezafu condamnet ves é barn propr, hac é ratouez.

Mar deux à seblante bezafu scandalus [8] ha con- [f. 23 (*bis*)] tentius, Ny n'on euxquet an coustum sé, nac [9] iuez Ilys doué.

Thimoté [10], mir an pez so cometet ha fizyet enout, ha roet dit en depos [11], Hac euit an comsou peré à dioug neuezintyou prophan, ha faussamant hanuet an deposition à siancz, pé heny vn‿ré [12] ouz hé laquaat à rauc, à so couezet ves an fez.

Mar deuy [13] nichun dauedouch, ha na dioug an doctrin‿man, n'en receuet quet en ho ty, ha na saludet quet à Nezafu [14].

Hoguen huy ma mignonet querhafu, ho bezet conf ves an

1. Et non *loafuz*, *Gloss.* 371. M. Loth, *R.C.*, XLIV, 268, 269, compare l'irl. *laobh*, qui est de biais, tors, oblique, d'un vieux-celt. **laibo-*, de **lai-bho-*. cf. lat. *lae-vus*. Cela rappelle *Laebactes* (*pagani*), auj. *castello Lavazzo* (Holder).

2. Réf. 2. Thess. 14.

3. Mot nouv. Le texte de la Vulgate est « quosdam ambulare inquiete ». *Discol* doit être le lat. *discolus* qui dans le Cathol. traduit le bret. *dissolit* « celuy qui fouyt lescole », cf. v. fr. *descolé* ignorant.

4. Réf. 2. Thess. 2 1. Cor. 11. Tit. 3.

5. Ordinairement l'auteur dit *quen.. ha*, voir f. 5 v.

6. Il n'y a aucun doute sur la pensée de l'auteur, qui traduisait « hæreticum... devita » : mais le lecteur ou l'auditeur pouvait aussi bien comprendre, en prenant *pellha* au sens actif : « éloigne » ou « écarte l'hérétique » ; c'était le cas d'employer l'apostrophe : *a'n*. Le Coat a traduit *pellaa euz an*.

blables à ceux-ci ne servent pas Notre Seigneur Jésus-Christ, mais leur ventre, et par des paroles douces et flatteuses, trompent et déçoivent le cœur des simples.

Mes frères, nous vous commandons au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de vous séparer de tout frère qui est indocile et désordonné dans sa marche, et (de ceux) qui ne marchent pas selon la tradition qu'ils ont reçue de nous. Par conséquent, mes frères, soyez fermes, et tenez la tradition que vous avez apprise, tant par notre prédication que par nos épîtres. Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que soient manifestés ceux qui sont éprouvés parmi vous.

Éloigne-toi de l'hérétique, après la première et la seconde admonition. Car celui qui est semblable à celui-là est perverti (ce qui équivaut à « n'a aucun espoir de conversion ») et il pèche, étant condamné de son propre jugement, et de son intention.

S'il y en a qui sembleraient être objets de scandale et de con- [f. 23 (*bis*)] tention, nous n'avons pas cette coutume, ni aussi l'Église de Dieu.

Timothée, garde ce qui t'est commis et confié, et donné à toi en dépôt, et évite les paroles qui apportent des nouveautés profanes, et faussement nommées le dépôt de science; quelques-uns en la mettant en avant sont déchus de la foi.

Si quelqu'un vient vers vous, et qu'il n'apporte cette doctrine-ci, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas.

Mais vous, mes amis très chers, souvenez-vous des paroles

7. Emploi calqué sur le texte latin « subversus est ».
8. 1. Cor. 11.
9. Imp. *n'ac*.
10. Premier exemple de ce nom propre.
11. On n'avait ce mot qu'au sens de déposer. Gr. donne *depos*, pl. *you* dépôt, *deposi* déposer ; et *dispositer*, pl. *-èryen*, *dispositour*, pl. *yen* dépositaire ; L'A. *dépositère*, pl. *-terion*. Plus loin *deposition* est nouveau aussi ; le texte est « oppositiones falsi nominis scientiæ ».
12. Cette façon de joindre ces deux mots rappelle l'écriture plus moderne *ure* (*vre* Maun., trèc. *eüré Mélus.*, IX, 208, 281).
13. Lisez *deu* ?
14. L'emploi de ces pronoms au complément direct est rare à cette époque ; cf. *Dict. étym.*, v. *anezaf*, *aneze*, *anèzy*; *RC*, XVIII, 199-203.

comsou à so bezet prezeguet dré abestel hon autrou Iesuschrist, peré a lauaré deoch penaus, en amseryou diuezafu ez deuy abuseryen, peré àquerzo heruez ho volontez ha desir en pep meschanseté [1]. Y [2] eu so em tennet ha retiret ànezé ho hunan, tut leun à sensualité, ha peré no deueux quet à speret, murmureryen, leun à querel, ho guenou à vezo leun, hac à prononczo pep propos orgouillus.

Teyr sentancz à sant Augustin, meurbet dign da vezafu notet, tennet ves é leur de fide ad petrum. Quentafu.

Dalch ferm, ha na dout en nep fæczon, Nen deu quet hep quen an paganet, hoguen iuez an iuzeuyen, heretiquet, pé schismatiquet, peré à finis an buhez presant en mæs an Ilys catholic, à couezo, hac à Ialo en tan [3] infernal, peheny so preparet ha dresczet da sathan ha [v°] de aelez.

Dalch ferm, ha na dout en nep fæczon, pep seurt heretic, pe schismatic, badezet en hanu an tat, an map, han speret--glan, ne ell bezafu saluet en nep fæczon, ma nen em reng gant an Ilys Catholic. Pe quemment pennac ez grahe alusonou bras : scuillhé é goat eguit an hanu à Iesuschrist, ne gallhent profito [4] da den, ma na delch an vnion an Ilys catholic, ha quehit ha ma chommo obstinet en é heresy, ha drouguyez schismatic, peheny à condu dan maru.

Dalch ferm, ha na dout en nep fæczon, quement so badezet en Ilys catholic, ne receuhint quet an buhez eternel, hoguen an ré goude maz hint badezet, à beu à vn buhez efn (da lauaret eu) ho em abstin à viczou, hac à concupiscanczou an quic. Rac euel n'o deuezo quet an Infidelet, heretiquet, ha schismatiquet, an roeantelez an Nefuou, Iuez pareillamant n'en [5] possedo an catoliquet, à vezo maru é pechet maruel.

An hanu à doué bezet benniguet da bizhuicquen [6].

1. Mot nouv., où le dernier *s* devrait être *c*, cf. *Gloss.* 398.
2. Note au crayon : « Eux ».
3. Imp. *tat*.
4. Forme nouvelle, à ajouter aux infinitifs en *o* ; voir M 1962. Un vers

qui ont été prêchées par les apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ, lesquels vous disaient que dans les derniers temps viendront des trompeurs qui marcheront selon leur volonté et désir en toute méchanceté. Ce sont eux qui se sont tirés et écartés, d'eux-mêmes, gens pleins de sensualité et qui n'ont pas d'esprit, murmurateurs, pleins de dispute, leur bouche sera pleine, et prononcera tout propos orgueilleux.

Trois sentences de saint Augustin, très dignes d'être notées, tirées de son livre De fide ad Petrum. Premièrement.

Tiens fermement, et ne doute en aucune façon, que ce ne sont pas seulement les païens, mais aussi les Juifs, hérétiques ou schismatiques qui finissent la vie présente en dehors de l'Église catholique, qui tomberont et qui iront au feu infernal qui est préparé et dressé à Satan et à [v°] ses anges.

Tiens fermement, et ne doute en aucune façon, que toute sorte d'hérétique ou schismatique, baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ne peut être sauvé en aucune façon s'il ne se range avec l'Église catholique. Quand même il ferait de grandes aumônes, verserait son sang pour le nom de Jésus-Christ, cela ne pourrait profiter à personne, s'il ne garde l'union de l'Église catholique, et tant qu'il restera obstiné dans son hérésie et méchanceté schismatique, qui conduit à la mort.

Tiens fermement, et ne doute en aucune façon, que tous ceux qui sont baptisés dans l'Église catholique ne recevront pas la vie éternelle, mais ceux qui après qu'ils sont baptisés vivent d'une vie droite, c'est-à-dire qui s'abstiennent de vices, et des concupiscences de la chair. Car comme les infidèles, hérétiques et schismatiques n'auront pas le royaume des cieux, pareillement aussi ne le posséderont pas les catholiques qui seront morts en péché mortel.

Le nom de Dieu soit béni à jamais. Fin.

du *Confessional* fait rimer *ruynaff* ruiner en *o* (*Sur l'hist. du bret.* §§ 39, 42).

5. L'auteur semble avoir oublié que *roeantelez* était fém. ; cf. pourtant Nl 495.

6. Vient ensuite le mot Fin ; puis le f° 1**, etc.

X. Errata.

31. [F. 4** (non chiffré)] Fazyou Graet en Impression laquaet aman, eguit sicour an lenner da ententet [1] guel, ha lammet pep erreur. An lizeren. f à signify an follen. an nombr var lerch he [2] nombr an lizeren. l. an linen. a. an façc [3]. b. an distro [4] ves an follen.

Follen 1. a linen 14. donæsou, lennet donæson. f. 2. l. 1. en, lennet an. f. 2. a. l. 6. traesou, lennet traezou. f. 2. b. l. 11. compredendifu, lennet comprehendifu. f. 6. b. l. 11. sæset [5], lennet læset. f. 8[6]. l. 29. duezo, lennet deuezo. f. 12. a. l. 10. en, lennet an. f. 12. a. l. 13. doucen, lennet douguen. f. 12. b. l. 17. gue, lennet guez. f. 20. a. l. 1. droucou [7], lennet drougou. En epistolenn gallec dan lenneryen f. 4. a. l. 12. s'entreprochantz, lennet s'entrereprochantz [8]. En epistolen Brezonec dan lenneryen f. 1. l. 7. proced, lennet proced. f. 2. a. l. 12. lourdouy, lennet lourdony.

X. Errata.

31 *bis*. [F. 4** (non chiffré)]. Fautes faites dans l'impression ; mises ici pour aider le lecteur à comprendre mieux, et à ôter toute erreur. La lettre *f* signifie le feuillet ; le nombre suivant, son n° ; *l* la ligne ; *a* le recto ; *b* le verso du feuillet.

Feuillet 1 a, ligne 14 *donæsou*, lisez *donæson*. f. 2, l. 1 *en*, lisez *an*. f. 2 a, l. 6 *traesou*, lis. *-zou*. f. 2 b, l. 11 *compreden-*

1. On a par ailleurs *entent*, *-aff* et *-tiff* ; c'est probablement *entent* qu'il faut lire aussi. Gr. écrit *eñteñt*, L'A. *antantt* ; Maun. a « entendre, *entent* ».
2. Ce mot montre que *follen* était fém. comme aujourd'hui.
3. Sens nouveau.
4. Sens nouveau.
5. Lire ainsi, et non *saeset*, à ma note correspondante.
6. Il faudrait ajouter b.
7. *Droucon* se lit aussi, f. 7.
8. La ligne finit après *s'entre-*, on ne peut savoir si l'auteur voulait mettre à ce mot un trait d'union.

difu, lis. *comprehendifu*. f. 6 b, l. 11 *sæset*, lis. *læset*. f. 8, l. 29 *duezo*, lis. *deuezo*. f. 12 a, l. 10 *en*, lis. *an*. f. 12 a, l. 13 *doucen*, lis. *douguen*. f. 12 b, l. 17 *gue*, lis. *guez*. f. 20 a, l. 1 *droucou*, lis. *drougou*. Dans l'Épître française aux lecteurs, f. 4 a, l. 12 *s'entreprochantz*, lis. *s'entrereprochantz*. Dans l'Épître bretonne aux lecteurs, f. 1, l. 7 *procd*, lis. *proced*. f. 2 a, l. 12 *lourdouy*, lis. *-ouy*.

Le *Confessional* de 1612 a, comme le *Catechism*, un Errata, qui est plus étendu, et annoncé ainsi p. 35 : « Oar-sé (lenner deuot ma mignon en Iesus-Christ) oz suppliaff az graff dré pep humilité, maz pligeo gueneoch escus d'an ignorancc, ha d'an holl fautou græt gueneff en leffric-man ha d'an faziou arriuet en impression, pé-ré à laquahimp à part guellhaff maz gallhimp, eguit hoz sicour da entent en matery guell à se ». C'est-à-dire : Aussi, pieux lecteur, mon ami en J.-C., je vous supplie en toute humilité, qu'il vous plaise d'excuser l'ignorance [1], et toutes les fautes que j'ai faites dans ce petit livre, et les erreurs survenues dans l'impression, que nous mettrons à part le mieux que nous pourrons, pour vous aider à comprendre d'autant mieux le sujet.

A la p. 38, on lit : « FAZYOV graet en impression laquæt aman, eguit sicour an lenner da entent guell, ha lammet pep erreur. An lizeren. f. a signify an follen. An nombr var lerch, hé nombr. An lizeren .l. an linen. à an facc. b. an distro an follen » ; = Fautes commises à l'impression, mises ici pour aider le lecteur à comprendre mieux, et enlever toute erreur. La lettre *f* signifie le feuillet ; le nombre qui suit, son numéro ; la lettre *l*, la ligne ; *à* le recto, *b* le verso du feuillet.

On voit que les désignations techniques sont les mêmes que dans le *Catechism*. Le langage ne diffère que par plus de pureté et de facilité, l'auteur employant, comme il le dit, sa langue maternelle. C'est du moyen breton, penchant même vers l'archaïsme, du moins graphique. Dans *az graff* pour *a raff*, le *z* n'a jamais été prononcé ; ce peut être une suggestion des deux formes de l'autre particule verbale *ez*, *e*, qui n'était pas possible ici, cf. M 3083 n. (où *grez*, lisez *gres* est

1. Ou plutôt « mon ignorance », en lisant *d'am*.

mal expliqué, voir *RC* XL 468); *RC* XLV 238, etc. On peut noter le gallicisme *à part*, qui est nouveau ; cf. *Gloss.* 7.

Un autre rapport entre les deux ouvrages est la formule : « DA BEP BELLEC HA *guir Ecclesiastic, yuez ha da bep Cloarec à quement à desir bezaff bellegyen, ves a Dioceson Querneau, Leon. Treguer, ha Guenet.* EVZEN GVEGVEN, seruicher indign da Doué, à desir salut ha peuch en Iesus-Christ », cf. *Bull.* 1924, p. 164 ; voir plus loin, § 33.

XI

Autres passages du *Catechism.*

32. Le titre de l'ouvrage a été photographié, transcrit et traduit dans le *Bull... d'Hist. et d'Archéol.* (diocèse de Quimper et de Léon), mars-avril 1924, p. 90, 91 ; en voici la partie bretonne : « Catechism hac instrvction egvit an catholiqvet Meurbet Necesser en Amser presant, Eguit quelen, ha discquifu an Iaouancdet : Quentafu composet en Latin, Gant M. P. Canisius Doctor en Theology, ves a société an hanuà Iesus. Goudé ez eux vn abreget ves an pez a dléer principalafu da lauaret en prosn an offeren dan tut lic.

Troet bremman quentafu à Latin en Brezonec, Gant Gilles Kanpuil persson en Cledguenpochær, hac autrou à Bigodou ».

Les trois premiers *v* représentent *u* parce que les caractères sont majuscules. Dans *Quentafu*, *en* est représenté par *ẽ* ; dans *Cledenpochær*, par *ẽ*. Le premier signe sur une voyelle est bien plus fréquent que l'autre ; il faut lire *n* ou quelquefois *m*, suivant les cas.

33. Le numéro de mai-juin 1924 contient, p. 164-169, le texte breton que voici, avec une traduction, que je laisse de côté.

[f. 11* non chiffré] Da pep gvir christen, ha parfaict Catholic, vès an diœcesou à Querneau, Leon, Treguer, ha Guenet. Gilles Kanpuil à desir salut ha peuch en IesusChrist.

Christenyen, An experiancz am gra certen, ves an anconfua a doué, an religion, hac an Ilys christen ha Catholic dré an

bet vniuerssel. Pé heny à proced, ves à lisoureguez pé dieguy, pé ves à mez en hem rengif dindan maestr da vezout disquet, ves an pez so necesser eguit bezaf guir christen, ha seruicher da doué. Pé‿ré nen dint excus dirac é Magestez, nac an bet. Ne delch nemet enomp na disquomp, ha na collomp hon ignorancz, pe‿heny so meurbet preiudiciabl dimp. Rac Ignorancz so mam à pechet. Nen deux tra necesserouch da pep Christen, eguit an aznauoudeguez à doué an crouer, an saluer Iesus Christ, hac à nezaf é hunan. Rac euel maz deu dougeancz doué, ves an aznauoudeguez à nezaf é hunan, Hac à aznauoudeguez doué, charantez. E contrel ves à ignorancz ha diaz-[v°]nauoudeguez à Nezaf é hunan, hac à deffault à aznauout doué, ez deu desesper, hac an consomation à pechet. Rac‿se an noblancz a alyo ouz ho goat, an vertu a deu ves à discquifu, hac à practic. Noblancz gant ignorancz, a so bezet estimet monstr bedé hon amser. An clouer à disco, né vezo quet hep quen eguité ho hunan, hoguen iuez euit discquif ho nessaf. An tut licq à vezo Iuez diligeant da discquifu, an Moyennou ho siluidiguez. Rac en lech na deux siancz, ez eux ignorancz, En lech maz hedy ignorancz é ma malicz, En lech maz hedy malicz é ma pechet. En lech maz edy pechet é ma an maru. Eguit ampechif an buaneguez à doué. Heruez cusul an prophet Dauid, Pep vnan, pé à condition pennac eu, à laquay é poan da discquifu an fæczon da seruichafu, hac enorifu doué, ha da ædifiafu é nessaf. E sicour da diguisquafu an ignorancz pé dré heny ez eu é ratouez fazyet en amser tremenet, hac é laquat var an hent da Iusticz. An tadou à discuezo an hent do groaguez, bugalé ha domesticquet. An persson dæ parroessionet. An maestr à schol dæ disquiblyen. Na quemeret muy quarcq an dal a conduifu an re aral. Rac na couezhent en fos à ignorancz priuet à ho siluidiguez, dileset gant doué euel tut reprouuet da ober an pez na aparchant, pe‿heny eu pechet. Consideret an pez so lauaret diarauc Affectionet da siluidiguez pep Christen. En special dan re en deueux roet doué difu en gouarnamant [f. 12* non chiffré] ha pé da re ez houf obliget muy eguit na gallafu peafu. Me à meux aduiset translatifu vn Instruction ha Catechism composet quentafu, en latin Gant M. Piezres Canisius Doctor en Theology, hac

é laquaat en langaig Brezonec Eguit na vezo nichun excuset, na disco an pez so necesser eguit an perfection an buhez christen. Pa eu lammet eguit an tut licq, an ampechamant hac an difficulté ves an latin, dré an habascder, ha rezder, an langaig guinydic ha maternel. Pep vnan à quemero en excus an lourdony, ha rustder an langaig, ha lyes fautou à so quen en catechis‿man, hac en heuryou nevez imprimet à vsageou Querneau, ha Leon. An librer rac mys n'en deueux deuruezet taillafu diphtongou, ha cals à lizerennou aral, pe‿ré à ra imparfaict an langaig à enep-ma grat. Iuez eguit nep diligeancz hon eux laquaet n'en deu bezet possibl ampechifu an composeryen hac an imprimeryen, à ober, ha tremen lyes fautou, dré na ententent an langaig. Mé à ped doué é pligeo gantafu é acceptifu, hac ober eguit é gloar maz vezo quen agreabl en Brezonec, euel maz eu bezet composet é Latin. Ha ma vezo quen lyes praticquet en Isel-breiz, maz conuertisso an ignorancz commun an holl popl, en heuelep gouuizyedeguez ha sauancz, maz gallo beuafu en bet‿man en gracz doué dré fez, esperancz, ha charantez, hac arriuout en fin en buhez eternel, Amen.

34. J'ai donné aussi (*ibid.* 151-163) deux textes français et un texte latin de G. de Keranpuil, également remarquables par leur rédaction embarrassée et leur mauvaise ponctuation ; je me bornerai à en tirer ici ce qui s'y trouve d'intéressant au point de vue breton :

[F. 2* (non chiffré)] A Reverend Pere en Diev, Messire Françoys de la Tour, Euesque de Cornouaille, et seigneur de Penanstang... [v°]... ie me suis aduisé de traduire en nostre langue Brette vn petit Catechisme... [f. 3* (non chiffré)]... Comprenant en substance presque toute l'escriture saincte, et toute la theologie. Et notamment ce qu'il fault inqulquer et enseigner en ce temps aux Chrestiens. Tant pour les instruire, que antidoter, contre les astuces des hereticques. Joinct que sa prolixité ne peut estonner aucun, estant tresbrief, n'y aussi sa difficulté, n'ayant plus l'obstacle de sa premiere forge Latine. Se rendant intelligible, et accessible à vn chascun, estant traduict en langue vulgaire. Seulement luy reste vostre faueur et authorité, Monseigneur, si tant est que vueillez me

consentir le vous estre dedié, comme ie desire,... l'ayant traduict expressement pour l'vsage du peuple de vostre diocese. Lequel s'il est si humainement receu de vous, et apres d'iceluy vostre peuple comme ie le vous offre en forme des premieres premices, et estreines de mon pauure labeur, m'auanceré de vous presenter et dedyer vn autre, et plus grand suiect que i'ay entre mains, si Dieu me favorit de sa grace, pour le reduire à telle perfection que ie desire, pour l'accom-[v°]moder à sa gloire, et à l'edification du peuple Catholique, specialement de vostre diocese... De Paris, le huictiesme iour d'Octobre, Mil cinq cens septante six...

35. Voici des extraits de l'Épître latine :

[f. 4* non chiffré] Christiano lectori Ægidivs de Kanpvil parochus de Cleguen pochær, et dominus de Bigodou. S. D. ... non possum... Diligentiamque hereticorum nostri temporis non admirari, qui tantæ industriæ dant operam, vt suos errores et somnia simplici populo ediscenda persuadeant. Et quasi Emissariis libellis, exortationibus, et conciliabulis suos exactè erudiunt et catechisant... [v°]. . [f. 5* non chiffré]... Itaque, hunc catechismum à M. Petro Canisio... latinè factum, quam breuissime et facillime michi licuit, Britonica [1] idiomate donaui. Vt nulla via liceat amplius pastoribus effugere, quin facilli methodo erudiant, et doceant oues suæ fidei creditas : et Christiani... hæc principia doctrinæ Christianæ ediscant... Neque illorum breuitas fallat, ruditas lingue nauseam tædiumque pariat...

36. Voici enfin les passages les plus intéressants de l'autre épître.

[v°] Avx lectevrs catholiques... [f. 7* non chiffré]... Jamais les brebis ne furent plus galeuses qu'elles sont,... par la communication de l'vne auec l'autre, s'engendrent maladies monstreuses... qui sont... les heresies, schismes, magyes, atheismes... si les Pasteurs n'antidotent, et tost aplicquent medecine au mal... [f. 8* non chiffré]... Ce consideré, [v°] me suis laissé persuader... de quelques miens amis, de vous traduire... ce petit Catechisme... Je l'ay translaté et traduict

1. Gallicisme, cf. plus loin l' « idiome Brette ».

en idiome Brette, language vulgaire de ma patrie... Ie ne doute que de prime face refuserez la carriere, vous excusant qu'il est prolixe, rude, et mal poly en sa diction, et estant du labeur de celuy (à sçauoir le traducteur) qui est en soy tout imparfaict. Ie vous confesseray tout, fors la prolixité... [f. 9* non chiffré]... N'ayant estudié à orner le langage Breton, ne l'estant quasi que par force, ayant esté la grace à Dieu, et ceux qu'il ma laissé pour Peres, (puis-que... i'ay perdu mes naturelz auant l'aage de discretion) nourry entre les François et autres nations iusques à present. Aymant mieux par la rudesse et simplicité de mon langage, exprimer le vray sens de mon subject, qu'vser de belles paroles, auecques peu de fruict... Suppliant tous Lecteurs, de corriger ce qu'ilz voirront necessaire... où bien excuser les fautes... : et auoir esgard que ceste langue n'a iamais esté imprimée et hantée comme les autres, Dont n'ay peu me preualoir des traictz d'autruy et naturelz d'icelle, esperant estre excusé de mes propres... [v°] ... Et si les Heretiques... vsent en leurs Synagogues de formulaires vulgaires..., à plus forte raison, sera... salutaire ce present Catechisme... pour enseigner le simple peuple... Et aussi, pour les armer comme d'vne contrepoison, contre le venin que sement lesdicts ennemis de l'Eglise. Autre raison, pource que estant aduerty par vn Libraire de Paris, auquel on auoit faict des grandes instances pour imprimer le nouueau Testament traduict en langue Brette, par un Breton fugitif en Angleterre. Et d'autant que ie cognois, tant par la relation de plusieurs doctes personnages An-[f. 10* non chiffré]glois, que par le trauail que ie prins à la conference de la langue Angleche à la nostre, (auecques laquelle elle a proche affinité) que la traduction qu'on a ia faicte en langue Angleche estre en infinis lieux falsifiée et corrompüe. Et que telles traductions et traducteurs, estans hors l'Eglise, n'ont, et ne peuuent auoir aucune verité, et que cependant, cest apostat voudroit introduire son nouueau Testament, autant ou plus suspect, que celuy d'Angleterre, au grand desauantage des simples, et aussi des autres, pource que ceste nouueauté, qui est en nostre temps fort prisée, leur feroit receuoir ceste translation, laquelle pour l'imperfection de la langue, ne se peult bonnement faire

sans erreur ou corruption. I'ay dressé ce petit bastillon, pour si le malheur aduient, que ceste suspecte translation (pour le lieu d'où elle vient, et celuy qu'on dict l'auoir faicte) est mise en lumiere, que le peuple estant au parauant, tellement quellement adextré et preueu par ce petit Cathechisme, puisse de premier front cognoistre le pernicieux desir de ce nouueau monstre, le debeller et vaincre... [v°]... M'obligeant si ce labeur vous vient à gré, de vous offrir vn plus grand, et tel qu'il me sera possible, pour vostre entiere consommation en la foy et religion Chrestienne... A Dieu.

XII

Les *Heuryou*.

37. Diverses questions relatives aux *Heuryou* dont Gilles de Keranpuil passe avec raison pour l'éditeur ont été exposées dans le *Bulletin* précité, p. 81-89, 221. On sait que les parties bretonnes de cet ouvrage ont été publiées, d'après une copie de H. de la Villemarqué, par Whitley Stokes, sous le titre de *Middle-Breton Hours*, Calcutta 1876, avec traduction anglaise et un *Glossarial index* où l'histoire de chaque son est sommairement étudiée.

L'abbé Pondaven a bien voulu vérifier sur l'exemplaire de Quimper une copie que je lui avais envoyée du texte de Stokes; je l'ai revue aussi, pour les parties les plus intéressantes, sur l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale. Il n'y a pas lieu de retraduire tout le breton ; je me contenterai de quelques rectifications et commentaires. On ne peut signaler dans la copie de H. de la Villemarqué aucune lacune importante, ni aucune faute bien grave. La plus notable est la suppression systématique et non signalée de l'apostrophe, ce qui m'a fait regarder ce signe comme une innovation du *Mirouer* (*Les nouveaux signes orthographiques*... § 12).

Je garde la pagination des M B H (H, ou H^1) ; dans cette nouvelle édition (H^2) je supprime tout ce qui n'intéresse pas directement la langue.

38. H [1], p. 1. Almanac eguyt peuar bloaz uarnuguent. (Almanach pour vingt-quatre années). — On ne sait pas au juste lesquelles ; l'ouvrage est, comme on l'a vu, cité dans le *Catechism* de 1576. M. le Chanoine Bars pense qu'il ne peut être postérieur à 1568.

H 2. An Pater en brezonec. facilhafu maz eu possibl. Gant G. K. p. e C. (H[1] porte : *en* C.).

Hon tat peheuny so en neffuou
Roue ha crouer dā holl madou/
Diguenech heb sy ez dinou
An froez an holl madelezou.

Les virgules anciennes (/) sont quelquefois remplacées, vers la fin, par la forme modernes (,); j'emploierai désormais celle-ci. Le mot *dā* représente *dan ;* j'étendrai aussi ces abréviations.

H[1] a supprimé toute ponctuation. sauf le point final dont il a fait une virgule ; il a mis aussi des minuscules au commencement de chaque vers. Je n'indiquerai plus ces petites altérations. Les quatrains sont séparés par une citation latine ; je mets les premières lettres en retrait.

Bezet hoz hanu santifiet
Dre quemment christen a so ganet.
Maz rentimp deoch, enor, ha gloar
Uez hon oll ober, ha lauar

Deuet deomp hel hoz roentelez
Da hastafu hon siluidiguez
Rac an desir ɍez hoz ioazou
Eu a mag hon eneffuou.

A l'avant-dernière ligne H [1] a *uez*. J'indiquerai par des italiques ces sortes de menues divergences. A la ligne qui suit, *Fiat voluntas tua, sicut* est devenu *ffiat uoluntas tua sicut ;* mais je laisse de côté le latin.

Groet euel en neff, ɍar en douar
Hoz puissance bras, a so dispar
Ny a suply en diuez :
Da uezo graet ho uolontez.

(Il faut probablement traduire : « Faites (mettez en œuvre) comme au ciel, sur la terre votre grande puissance qui est sans égale »). Au 1er v., *en* doit être une faute pour *an*. H[1] a supprimé les deux points ; de même plus loin.

Reit *d'on* corffou an bara materiel
D'on eneffou an bara celestiel
Hyziu her maz *v*izimp aman
Ho corff precius eguyt an guellhafu.

H[1] écrit deux fois *don* ; de même plus loin.

H 3 Pardonet dimp hon pechedou,
Huy eu an tat a trugarezou,
Euel maz pardonomp da bizhuiquen :
D'on nessafu ha *d'on* dleouryen.
Ha *n'on* dilae*s* da *v*ezout temptet,
Gant hon ezreuent, na faezet,
D'ren quic, *d'ren* bet, *d'ren* droucsperedou
Ny hoz suply hon guyr autrou.

H[1] a supprimé les apostrophes, dont les dernières sont singulièrement placées (pour *dre'n*) ; et changé *s* en *z* dans *dilaes*.

Hoguen hon diliuret dre ho puissance,
Uez hon oll anquen ha souffrance,
A lyammou hon aduerser :
Hon groet exempt e pep amser.
Amen Jesus.

H[1] a *liammon*, et omet les trois signes de ponctuation.

Cette paraphrase que de Keranpuil a signée de ses initiales nous montre un versificateur peu scrupuleux sur la mesure, et sur les rimes intérieures. On est tenté de lui appliquer le sarcasme de Théodore de Banville à Scribe : il fallait vraiment qu'il eût le don de ne pas rimer, pour n'avoir point pensé, par exemple, au synonyme *beu*, *veo* au lieu de *mag* (*hon eneffuou*), en ajoutant *creff* pour le rythme. Inversement, *mag* aurait dû remplacer ce mot, écrit *vefu*, H 14, v. 4. Il faudrait aussi *A guel* [*scler*] H 12, v. 2, etc. Quant aux rimes finales, elles sont régulières, sauf *aman*, *guellhafu*, explicables d'ailleurs par des variantes en *a*, cf. M 1267 et plus loin, § 56.

39. An A*u*e Maria en brezonec.
Me ho salut laouen a' facz,
Mary, guerches so leun a gracz,
En ho corff exempt a pechet :
Ez *v*ezo concepuet saluer an bet.
Nen deu quet dre humanitez,
Ez eu gouarnet ho chastetez,
An autrou so certen guenez :
Guerches goude an guiniuelez.
H 4 Bezgoaz da groec ne *v*oe roet,
An priuilegeou a heus bezet,
Eurux out, ha guinuizic :
Heruez an speret, ha heruez an quic.
A froez a coff, so benniguet,
Iesus map doue saluer an bet,
So disquennet an nefu euel den
Da reparifu natur humaen,
Santes mary mam da doue,
Hon sicouret lem en hon enoue,
Pedet ho map, hon guir autrou :
Da pardonifu dimp. hon pechedou. Amen.

Dans ce vers, la syllabe *par* est écrite par un p barré.

Ce texte est la suite naturelle du précédent, et présente les mêmes caractères.

40. An daoudec Articl an fez christen, ha catholic :

Piou pennac *n'o* cred, nendeu guir seruicher da doue, na ne guell bezafu saluet. Gant G. K. p. *e* C.

H 5 Sant Pezr a lauar.
Me a cred en doue an tat hollgalloudec,
En *v*n deite, try persson an drindet,
Crouer dan nefu, ha dan douar
An ilys hon quelen, an scriptur an lauar.
Sant Andreu.
Iuez me a cred en e map quer
Iesus christ hon guir saluer
Vnic, esgal, ouz doue an tat
Hon autrou dre guir raeson, guirion, fidel, ha mat.
Sant Iacques.
Pe heuny so concepuet dre gracz an speret glan
Ganet *v*ez a mary, hon mam guittibunan
Goude guenel map doue guerches eu chomet
Ret *v*oa accomplissafu compsou an prophedet.

H 6 Sant Ian

Dindan poncz pilat barner mechant
En deueuz gouzafuet an innocent
An curun spern, an casty, hac en croas cruciffiet
Maru entre an lazron, ha gant ioseph sebelyet.

Sant Thomas.

En inferniou ez disquennas
Hac an re iust a diliuras
Ouz *v*ezaff [1] paeet ho ransson,
Dre e maru ha passion
Dan trede dez a maru, da beu ez resuscitas
Eguit hon oll conffort ha consolation.

Sant Jacques an bihan.

Pingnet eu en neffuou,
Hac e asez [2] an tu dechou
Da doue an tat, hollgalloudec
Eguit mar obseruomp, e gourchemennou :
Gantaff en ioazou bezafu tennet.

H 7 Sant Philip

Ahano e deuy en puissancz e magestez
Da barn pep *v*nan dre e dellez
An iust dan buhez, ha ioaz eternel :
An drouc, dan tan infernal a so cruel.

Sant Bertheleme.

Me a cred parfaet en speret glan,
An trede persson an dreindet,
A adorer gant an tat, han map, *v*n doue guytibunan [3]
Dreizafu ez homp oll *v*iuiffiet.

Sant Mazeu.

Me a cred an ilys christen ha catolic,
Confirmet dre goat an saluer, hac an prophedet,
Plantet dren [4], doctrin santel apostolic :
An miraclou, communion an sent, *h'an* martiret.

Sant Symon.

Remission an pechedou, d'*ren* moyenou ordrenet
Confession, contrition, satisfaction, ha pinigen :
Merit an sacramentou, gant doue instituet :
An minister an belec, na desesperhe den.

H 8. Sant Iud.

An resurrection an holl corffou,

1. Plutôt au sens actif : « ayant payé ».
2. Il est assis, lat. *sedet*.
3. Un (seul) dieu tous ensemble.
4. Bien que de forme ancienne, cette virgule vient d'une apostrophe mal placée, pour *d'ren*.

Pan deuy map doue da barn an bet,
A recepuo ennhe ho eneffou
Dre an scriptur so assuret.
Sant Mathias.
Dan re iust an buhez eternel,
A so preparet a pep amser,
Iuez an tan infernal, ha cruel
Da bugalez pechet eu an saler.

Dans cette pièce signée encore de l'auteur, apparaissent de nouvelles licences : les rimes finales sont réduites à une assonance dans *hollgalloudec* r. *drindet*, *tennet*, et quelquefois elles sont croisées ; la rime intérieure est le plus souvent absente.

41. An dec gourchemen an reiz *h*ac[1] an lesen ancien, translatet a latin en brezonec, e profit an tut licq.

An quentaff gourchemen.
Confess*e*omp[2] a guenou, ha credomp a calon
Bezafu *v*n doue hollgalloudec, iuridic ha guiryon
Crouer, saluer, redempteur, hac on maistr :
Hon gouarn, hon condu, a adoromp manifest.
Euel doue, roue, autrou ha tat
A dleomp da caret, da adorifu dreist pep mat
A r*e*[3] dimp da dibrif, ha da efuo
H 9 Ha quement a rencomp *d'on* golo
Pep heur ha patiantet
Heruez an corf hac *en*[4] speret
Eguit stourm[5], ha trechifu scler
Hon ordiner aduersser
A pellahimp diuar hon tro
Gant an sicour anezof.
Her ma en querhomp euel maz dleomp
E adorifu euel maz guellomp
A guir calon ha parfaict fez
A esperance ha carantez
En hon bezo dre assurance[6]
Hep cals anquen, na souffrance

1. Et (de la loi ancienne) ; et non *nac*, qui ne veut pas dire « ou » sans négation.
2. Et non *-saomp* ; de même Cathell 16 ; cf. *lequeomp* mettons.
3. Et non *ro*.
4. Faute pour *an*, corrigée instinctivement dans H[1].
5. Infinitif : « pour combattre et vaincre nettement ».
6. Avec certitude, assurèment, cf. N 824.

Hir prosperitez don corffuou
Hac an baradoe*s d'on*[1] eneffou.
Da ober traezou foll euel idolet
Na applicquomp e nep fa*e*czon hon speret
D'o adoriff, nac enorifu, eguit nep diuinitez
Rac doue an crouer a tra sur
A quemer displigeadur
Ouz guelet hon infirmitez
Pan quemeromp an idolet
D'o adorifu, *n'ac* ho caret
En lech hon doue, hac hon crouer
A desir hon calon hac hon guenou
Bezafu dedyet a tra scler
Da caret doue hon autrou,
Heruez an tenor e lesen
En e quentafu gourchemen
An differancc a lequehet
Entre imageou hac idolet
H 10 Rac an imageou eguit membrancc
A doue, an sent, gant reueranc
Dan tut licq so necesser,
Gant reson hac apparancc :
En ilizou ez laquaaer.
An eil gourchemen.
An hanu precius an autrou doue,
A impligy en guiryonez.
Gant guiryonez ha reueranc
Da pep christen ez dispensser
Vsafu an hanu hac e gueruell :
Eguit *un* remet speciel.
Dre iusticz mar deu ret,
En touey hep muy quet,
Nep an toueo hep reson,
Dirac doue an *v*ision[2] :
A anduro conffusion.
An trede gourchemen.
Dez an sabbath hac an sul,
A obseruemp[3] dre guir cusul,
Eguit ober oreson
Da exercifu oeffryou mat,

1. Et non *-doez don.*
2. « Le Dieu de la vision ». Stokes traduit : « le Dieu qui le voit ». Le sens paraît plus général : « qui voit tout ».
3. Il semble qu'il manque une expression comme *ret eu* il faut (que nous observions).

A uezo agreabl da doue an tat,
Da songeal, ha comps *a* nezafu [1],
Bihan ha bras hon em impligeafu
Da consomifu an dez santel [2] :
E reformation *d'on* buhez.
H 11 Da recordifu en ho memoar,
Dre hon, oll ober ha lauar,
A doue an resurrection.
An sulyou, *h'an* goelyou dign,
Euel oeuffr santel ha diuin,
A so gourchemmen ho miret
Da pep guir christen, ha parffaict,
En labour nac *e* mecher,
Ha dre muy reson na pecher,
N'o implicher e nep guys [3],
Gourchemen doue hac an ilis,
A so conform en traman :
Ret eu ho miret eguit an guellafu [4].
Mezyer, courranter [5], pariurer prompt,
Danczer, luxurius, ha diuergont,
An amser mat a gra greuancc [6] :
Pa he torrer dre insolancc.
Enor doue da guir autrou,
Goulen pardon a pechedou,
Dan fin [7], pan deuy an enclascou :
N'a vizy preiz dan diaoulou.
An peuare gourchemen.
Da tat, da mam, a pep enor

1. Écrit en deux mots.

2. Stokes propose de corriger : *santel dez*, construction insolite. Ce serait un gallicisme, comme *A doue an resurrection* (cf. plus loin H 15, v. 4 avant la fin) ; mais celui-ci même, à quoi sert-il ? Il faudrait suppléer une rime en *on*, comme aussi au v. 3 de cette tirade.

3. Ce vers devrait venir avant le précédent : « En travail ni en métier qu'on ne les emploie d'aucune façon ; et à plus forte raison, qu'on ne pèche pas (alors) ».

4. = « Il faut les garder de son mieux ». Nous avons vu plus haut une rime semblable.

5. Semble à corriger en *courrauter* entremetteur, cf. *Gloss.* 127.

6. Je crois que les noms précédents sont pris au sens du vocatif, et que ce v. signifie : « Le bon temps, le temps sacré cause malheur » (quand on l'emploie mal) ; l'auteur reprend ensuite son interpellation au pécheur sacrilège.

7. Non pas « à la fin », mais « afin » (que, sous-entendu devant la négation).

Dre guir carantez a decory
Rent deze an *R*ecompans
Her maz *v*izy en ho amser
Ho mezur, hac o guiscaff,
Ho *E*noriff, hac o dougeaff
H 12 Mar en groez doue an tat so en neffou
A guel hon oll oberou
A enory an quentafu
Hac en a *v*ezo digantafu
Beuaff en betman a hir spacc
Ha bezafu insinuet [1] en e gracc.
An pempet gourchemen.
Da breuzr christen ne lazy quet
A youl *n'ac* a effect.
Bezaff muntrer a calon
A so dispar heb reson
Ha dirac doue *v*n cas bras
Hanual ouz heuny iudas
Bezafu muntrer a effect
A so *v*n cas enorm meurbet
Rac an imag an Crouer
Diuar an bet a effaczer
Dre uiolancc *e* pep oultrancc
E maiestez *a* [2] offanser.
An huechuet gourchemen.
Paillardiez *v*ar pep pechet
A so gant d*ou*e difennet
Piou pennac an exerczo
Dirac doue coulpabl *v*ezo
Uez e rigueur ha iusticz
Ez anduro eguit suplicc
Poaniou an betman da quentafu
Re an bet aral eu an muyhafu.
H 13 Pep unan a abstino
A dibrifu hac effuo
Eguit mortifiafu e quic
Na vezo paillard na lubric
Rac fornication so *v*n pechet
A laz an corf hac an speret
Pep christen raesonet mat
A lacquay poan da *eu*ezhat [3]
A couezo e sort pechet

1. Et d'être admis, reçu dans sa grâce, sa faveur.
2. Mot omis dans H[1].
3. Et non *ezvezhat* ; voir § 50.

Eguit miret na vezo damnet.
An seizuet gourchemen.
Madou hon nessafu mar ho delchomp,
Dre nep drouc acquisition,
Ho rentafu dezafu a dleomp :
Hep proces na diuision [1].
Doue a so guiryon e pep mat [2]
Rentomp dezafu e holl mat
Mar fell dimp bezafu saluet,
Restitution a so ret,
Poan eu coll an enefou :
Eguit appetit a madou.
An eizvet gourchemen.
Fals testeny a enep den,
Mir na douguy bizhuicquen.
Eguit etat na madou,
Mir na soully da guenou,
H 14 An guenou so test guiryon :
Ues a volontez an calon.
An fals test dre e guenou,
A laz an guir, a vefu an gaou.
An corf, an madou, hac an buhez
A coll, a laz, an test, dre falsentez.
Uar pep tra da conciancc,
A pellay a [3] sort greuancc,
Rac a pep comps drouc lauaret
Ez rentomp cont *e* fin an bet
Dirac an saluer benniguet.
An navvet gourchemen.
Priet da nessafu pa he guely,
Na sellhy dre esperancc,
A contantifu concupiscens :
Dre en [4] pechet a luxur.
He houantaat na gra quet,
Her maz vefuo he priet,
A enep gourchemen doue :
Mar en groez coulpabl vizy,
A pep fortun hac enoue.
An decvet gourchemen.
Dre nep desir desordonet,
Madou hon nessafu *n'on* bezet,

1. Probablement au fig. « contestation, discussion ».
2. Peut-être l'auteur a-t-il voulu mettre *stat* (à tous égards).
3. S'éloignera de, évitera.
4. Semble un mélange de *dre an* et *dren*.

Lesomp e tra gant peb *v*nan
An deueux dastumet dre hir poan
H 15 *D'e* ty, *d'e* aour, *d'e* seruicher
N'on bezet sourcy, na preder
D'e eugen, *d'e* asen, na *d'e* march.
En e armel, nac en e arch
Na antreomp hep e grat
Eguit hon em pinuizicquaat
Quement a posset en betman
A so dezafu e hunan
Da ober distribution
A oe*u*fryou a dilection.
Nep a houanta madou hentez
Dre guir sentance en em lance
En puisssance an aduersser.
Conclusion *v*ez an dec gourchemen diarauc.
Miromp on speret a drouc preder
Hon corfou a drouc ober.
Hon pechedou a so cals
Trugarez doue a so bras.
E iusticc ne fallo quet.
En andret an *v*re obstinet
Graeomp hon conuer*ss*ion
Ouz doue a guir calon
Gant cueuz, ha contrition.
Satisfaction, ha pinigen :
So necesser da pep christen.
A doue an aznauoudeguez,
An charantez, hac an puissance,
A gra en pep lech santelez :
Dre fez, charantez, hac esperancz.
H 16 Mar fel dimp pligeout dan autrou,
Obseruomp e gourchemennou.
Mar fell dimp caffet an buhez,
Consideromp y nos ha dez.
Nompas hep quen, *v*ez a guenou,
Hoguen a calon, hac a oeufryou.
Rac nep a lauar, ha na gra :
En baradoues nen deueux tra.
Doue an Crouer dre hon caret,
Deomp e lesen an deueux roet,
Eguit hon guidafu dez ha nos :
Bede en baradoues lech a repos
Hon em prosternomp hep nep enoue,
Corf ha calon dirac hon doue,
Supliomp e gracz hac e puissancz :

Do obseruifu e ordrenancz.
Mir an lesen guir seruicher :
Pe ez *vizy* priuet *vez* an saler.

42. Cette « poésie » est précédée d'une formule qui n'est qu'un demi-aveu, mais elle porte en elle-même la griffe caractéristique de l'auteur. Ce vers libre rappelle moins celui de La Fontaine que celui de M. Franc-Nohain (cf. *Sur l'histoire du breton* 52) — avec le talent littéraire et l'esprit malicieux en moins. Nous retrouvons les rimes-assonances (*cals-bras*), et quelques velléités de remplacer la rime finale par une rime intérieure, à la finale précédente : *reuerancc-dispeusser*. Ceci n'implique pas la confusion de *ç* et *s*, comme plus tard chez Cadec ; car une variante *dispancer* est attestée, cf. mes *Notes d'étym*. 252, 253 (n° 124, § 5). Quant à la rime *doue-guiryonez*, elle peut s'appuyer en réalité sur la forme dialectale *guiryone* : l'auteur emploie à la fois *bugalez* enfants (H 8) et *bugale* (49, 53), en dehors de la rime [1]. Sa rime *anezof-tro* a-t-elle été suggérée par le vannetais ?

Cum flueret lutulentus... Il y a dans ces flots bourbeux, une paillette d'or à relever : la conclusion contient un distique qui paraît plus ancien, et amené par une heureuse réminiscence :

An nep a lauar ha na gra
En paradoes nendeues tra.

On prononçait *na ra* (*na r-* rime à *lauar*) et l'on écrivait souvent ainsi, cf. § 31, *Gloss*. 295, M 524 ; pour la forme *nendeues*, voir M 2089, 3105, 3240, etc., avec la note finale au v. 285 (où il faut lire 2125 et ajouter *hodeues* 3313, etc.). Je n'ai trouvé cette finale *-es* qu'à la 3e pers. sing. masc. (qqf. fém. : *he* et *hez deues Cathell* 1, *he deues* Nl 259) et plur. ; elle est nettement distincte de *-ez* (M 1226, cf. 527, etc.) qui est celle du présent habituel, et de *-eux*. On peut comparer le gall. *ys*, il est. Cf. *Gloss*. 226, 443.

1. Ce pluriel en *e*(*z*) est le seul qui donne lieu à des dérivés comme *bugaleerez* enfance ; cf. *Gloss*. 87 ; le *z* n'y paraît jamais. L'*e* même se supprime au diminutif (fait dont il n'y a pas d'exemple ancien) : *bugaligou*, bas Léon *bougaligou* Gr., corn. *bugaligou Barz. Br*. 3, 142 ; trée. *bugaligo* Le Clerc, *Gram. bret*. 2e éd. 45 ; van. *bugaligeu* Guillevic-Le Goff *Vocab*. 9, etc. ; mais *bugaleygaou* (lire ainsi au *Dict. Etym*.) 5 syll., Nl 14.

43. H 16. Gourchemennou an Ilys.
Gourchemennou hon mam an *I*lys[1].
An quentafu.
Dan sul, en ha parres destinet,
Ez cleuy an offeren, hac an seruich diuin
Iuez dan oll goelyou so difennet,
Ma na heux excus legitim.
H 17. An eil.
Quemment pechet a heus graet,
Vn guez an bloaz da bihanafu,
A confessay ouz an beleg,
An liessafu eu an guellhafu.
An trede.
An goelyou statudet en escopty,
Mir no torry dre nep labour,
En seruich doue en ho impligy,
Ha de gueruel en ha sicour.
An peuare.
Iun a pechet hac an boedou,
An hoarays, dit gourchemennet
An daoudec dezyou han *v*igilou,
Pan *v*izy en ouat, ha stat parfet.
An pempet.
Dispos da enefu, ha da consciancz,
Da receu da doue, ha da saluer
Da pasq gant *v*n guir reppentancz,
Ha na beu muy euel pechezr.

Cette pièce, bien que faisant naturellement suite à la précédente, est d'un rythme nouveau : les rimes sont régulièrement croisées. L'auteur doit être le même, comme aussi de celles qui suivent, et qui ont également un caractère utilitaire et technique.

44. H 18 An euffriou a trugarez corporal.
An quentafu.
An quentafu hep neb gloar, an euffryou a trugarez,
Heruez an corf, eu reifu boet, da nep so en paourentez.
An eil.
An eil[2] a trugarez, so iuez ordrenet dit :
Reifu da euafu a pret da nep so sichidic.

1. Et non *ylys*.
2. Il faut sans doute suppléer *euffr* ; car « la seconde miséricorde » serait *an eil trugarez*.

An trede.
Golo memprou an paour, a honest guiscamant,
Ouz fortunyou e corf, laqua ampechamant.
An peuare.
Diquemer [1] en a ty, ha log an pirchirin :
A loth, hac abraham, an exempl a so diuin.
H 19. An pempet.
Visit an re clafu, dre *v*n guir charantez.
Uar an douar *n'en* deux, he quen [2] bras paourentez.
A [3] huechuet.
Redim an prysonyer, gant da aour, ha da argant :
Hac ez *v*izy iuez diliuret, pan *v*izy en tourmant.
An seizuet.
Corfou an christenyen a uezo sebelyet,
Gant peden, hac oreson, en ilys pe en bezret.
An seiz euffr a trugarez spirituel.
An quentafu.
Quelen da nessafu, en e holl necessitez :
Disc dezafu an creanczou, hac an articlou en [4] fez
H 20. An eil
Corrig ef a pret, mar guelez ez fazy,
Hep scandal, nac offancc, nac iuez dre auy.
An trede.
Ro dezafu fidel cusul, mar en deueux mecher
N'en laesy en nep dout, mar gouzout he afer.
An peuare.
Da *v*ez couf a nessafu, en a holl deuotion :
Ped quencouls eguitaff, euel eguyt da persson.
An pempet.
Suport pep *v*nan, ha sicour euel christen :
Euel da car, ha herityer, nompas euel estren.
A[5] huechuet.
Pardonifu an hol fautou, da nessafu a so ret :
Gant mister an iusticc, dre raeson policet [6].
H 21. An seizuet.
Confort pep unan, en e hiruout ha fortun :
Pe en fortun e couezo, nen deu assuret nichun.

1. Et non *diguemer*.
2. Et non *hequen*. Le sens est : « sur la terre il n'y a pas si grande pauvreté » (misère, que celle des malades), cf. *Gloss.* 537.
3. Faute pour *An*, que H[1] a rétabli.
4. Sans doute pour *an*.
5. Pour *An*, faute corrigée H[1].
6. Litt. « avec le mystère de la justice, par raison ordonnée ou légitime » ; voir *Gloss.* 503.

An peuar fin diuezhafu *a* [1] den pere a dle pep *v*nan da considerifu pendez [2] ha pep heur.

An maru. an barn. an infern. hac an buhez eternel [3].

An Passion.

Passion an autrou hac hon saluer Iesus Christ, heruez sant Mazeu,

Dez an sul bleuziou recitet.

Dez meurz [4]

Passion hon saluer Iesus Christ heruez sant Marc.

H 22. Dez Mercher.

Passion hon autrou ha saluer Iesus Christ heruez sant Luc.

Auyel sant Jahan euangelist. (De même A. s. Lucas e., A. s. Maze e. A. s. Marc e.)

An passion heruez an autrou sant Iehan euangelist

Oraeson deuot dan ytron Maria.

Oraeson dan ytron Maria, ha da sant Jahan euangelist.

H 23. Oraeson sant Augustin.

Oreson eguit goulen an gracc a doue, ouz recordifu *m*isteryou an passion, an maru, ha resurrection a Iesus Christ.

Oreson sant Gregoer.

Oreson pap Innocent.

Oreson *aral ha* [5] deuot.

Oreson pap Leon decuet e hanu

Guersyou hac oreson pere a lauare sant Bernard alyes, dign da lauaret pemdez.

Oreson eguit bezafu preseruet a maru souden.

H 24. Oreson da lauaret dirac an heuryou.

Oreson da Jesus Christ, eg*u*it dre an *v*ertuz e passion bezafu diliuret, ha preseruet, *v*ez hon oll fortunyou.

1. Pour *an*, comme plus haut.

2. La syll. *pen* est imprimée en noir, et *dez* en rouge ; complication typographique qui est peut-être cause de cette variante unique : on a *pemdez* (H 23, 24) et *pep dez* (41) ; nous avons vu au *Catech.* le dérivé *pemdezyec*. On lit *pemdez* M 118, C, *dan pemdez* P 226 ; *pempdez* C *ms* (distraction amenée par *pemp dez* cinq jours ?) ; *bemdez* Nl 72, *bemdeiz* (r. *ez*) 346 ; etc. ; voir *Gloss.*, 478, 479.

3. Impr. *eernel*.

4. Mardi. Ces mots manquent à H[1].

5. Ces deux mots manquent à H[1].

Oreson da lauaret pemdez, eguyt goulen un fin mat.

Heuryou an ytron Maria.

Da Martinesou.

Alleluya a lauarer a pasch bede an septuagesim : hac a hanc bede pasch e lech Alleluya, ez lauarer Laus tibi... hac euelhen leueret a het an heuryou.

H 25. Da sul da lun ha da you : ez lauarer an try psalm man : hac an teir quentel so ho goude.

Da meurz ha da guener ez lauarer an try psalm man diouz renq hac an teir quentel so ho goude.

Da mercher, ha da sadournn [1] ez lauarer an try psalm man : hac an (t. q., etc.).

Goude matinesou ez lauarer.

Heuryou an ytron Maria. Da Laudes.

Heruez an amser, euel so arauc lauaret. A dezrou an aduent bede nedelec [2], goude Deus qui corda. ez lauarer an oraes*o*n man dan ytron Maria.

Ha goude leueret... Hac Omnium...

H 26. A nedelec bede an chandelour : hac a pasc : bede an dreindet : ez lauarer goude Deus... an oraes*a*n man

Ha goude leueret... hac Omnium.

A goel an chandelour, bede pasch : hac an dreindet : bede an aduent : ez lauarer

Goudese oreson dan holl sent

Heuryou an croas Composet gant pap Yahan. XXII. e hanu.

H 27. Pan tremeny dirac *v*n croas lauar

Da Martinesou [3] Gloria..., Pe Laus... heruez an amser.

Heuryou an speret glan... Heuryou Santes Katerin...

Gloria... Pe Laus... Heruez an amser, euel maz eu arauc lauaret.

H 28. Heuryou an ytron Maria da prim.

Heuryou Santes Katerin... Heuryou Santes Barba *da prim* [4] Heuryou an croass da tircc.

1. Il y a un signe d'abréviation sur l'*n*.
2. Et non *-lic*.
3. Je laisse de côté désormais cette mention, et autres semblables.
4. Mots omis H[1].

H 29 Tircc da santes Kathell.
Heuryou [1] santes Barba da tircc.
Heuryou santes Kathell da sixt.
Heuryou santes Barba
Heuryou an ytron Maria da non.
H 30 Heuryou santes Ka*t*ell [2]
Heuryou Santes Barba.
Gousperou dan ytron Maria.

An oresonou man dan ytron Maria, goude Deus... a lauarer euelhenn.

Adal an aduent goude nedelec [3] ez lauarer an oreson man.

Goude*se* [4] leueret ecclesiam...

A nedel*ec* [5] bede an chandelour hac a pasch bede an dreindet ez lauarer

Goudese leueret ecclesiam...

H 31. A goel an chandelour bede Pasch, hac adal an Dreindet bede an aduent, ez lauarer

Heuryou an croas da gousperou.
Gousperou dan speret glan.
Heuryou santes Kathell da gousperou.
Complydou dan ytron Maria.
Heuryou santes Katerin da complydou.
H 32. Antenou deuot dan ytron Maria.
Un anten arall
Antenou Anten arall Arall

Goude pep antenn leueret *v*n oreson dan ytron Maria heruez an amser : euel mazint notet a diarauc, goude matinesou ha gousperou a ytron Maria. Pap Sixt. IIII. en deueux autreet da neb a lauaro an oreson man *v*n nec mil bloaz a pardon seul guez ma he lauaro.

H 33. Ioezou an ytron Maria.

Aman ez dezrou an seiz psalm [6] a penigen : pere so da laua-

1. H[1] ajoute à tort *da*.
2. Et non *Kathell*.
3. Et non *-lic*.
4. Et non *goude*.
5. Et non *-lic*.
6. Imp. *psllm*.

ret a enep an pechedou maruel, hac a eneb temptationou ar pemp squient naturel.

Hac en special ez [1] eu dalchet [2], do lauaret nep en deueu quern ha nep so beneficiet.

Hac ez eu autreet gant Sant bonauentura pap a Rom : ha gant sant. Augustin doctor hon mam [3] an ylis catholic, cals a pardonnou [4] da nep ho [5] lauaro antiphona Ne reminiscaris

A eneb buaneguez leueret an psalm man.

An seiz psalm.

A enep ourgouyll leueret heman.

A eneb auaricc l. h. A eneb gloutony.

A eneb luxur l. h. A eneb auy leueret an psalm man. A eneb dyeguy l. an p. man. An letaniou Oreson.

H 34. Oreson general. Aman ez dezrou Heuryou ar veru : Pere nep ho lauaro a guyr calon so autreet dezaff peder taluoudeguez.

An quentaff eu : e pep stat ez cleuer pedenn nep apec eguit an anafuon so en purgatoer.

An eyl eu : nep a pedo eguyte, a ueuo pell en bet man.

An trede eu : nep a pedo eguyt an anafuon : en deuezc quement so dezaff necesser en bet man. An peuare eu : ar pedenn a graer eguyt an re maru, atal da nep he gra en fin e buhez. Vigilou an tut maru.

Da gousperou leueret an anten man.

H 35. An respun man Libera ne lauarer nemet dez goe an anaffuon : ha pan enterrer an tud maru.

An pap iahan. XII. e hanu, en deueux autreet a pardon da nep a lauaro an oreson man, gant *vn* Pater noster. hac *vn* Aue Maria. ouz tremen dre [6] *vn* bezret, quen lieux bloaz a pardon : euel so a corff enterret en bezret se, hac en ylis en he quichen. Heuryou dan. conception. an guerches benigue Maria.

1. Et non *ex*.
2. Le texte a *eudalchet*.
3. Impr. *man*.
4. Impr. *apardonnou*.
5. Impr. *nepho*.
6. Impr. *tremendre*.

H 36. Pemp Salut da goelyou an itron Maria.

Suffrageou an sent. Aman es[1] commanc suffrageou an sent. Ha da quentaff : dan dreyndet byniguet. Oreson da doe tat.

H 37. Oreson dan mab. Oreson dan speret glan. Nep a lauaro an anten man gant he oreson dirac ymag an Veronyc : a gounezo a pardon dec mil dez : Gant pap Yahan XII. an hanu se autreet[2]. Da sant Michael. Da sant Iahan Badezour. Da sant Iahan euangelist.

Dan sent Pezr ha Paul. Da sant Iaques am[3] bras. Da sant Mazeu. Da sant Stephan.

H 38. Da sant Laurencc. Da sant Christoff. Da sant Sebastian. Da sant Denes. Da sant Nicolas. Da sant Clauda. Da sant Anthon. Da sant Roc. Da sant Paul. escop a Leon. Da sant Gouluenn.

H 39. Da sant Chorentin, patron a Querneau. Da sant Dider. Da sant Yuen natiu a Treguer. Da sant Guillerm. Da sant Maudez. Da sant ffiacr. Da sant Herue. Da sant Men. Da santes Anna. Dan Magdalen.

H 40. Da santes Katherin. Da santes Genouefa. Da santes Margarit. Da santes Barba. Dan *v*nnec mil Guerches. Da santes Apolina.

Oreson Deuot da lauaret da sador*nn* en enor dan guerches beniguet Maria. Leueret aman dec guez an Aue Maria. Goudese leueret *v*n guez Que Angelo. Ha goudese arre dec guez Ave Maria. vera.

H 41. Pap Bonffacc en deueux autreet seiz bloaz a pardon da neb a lauaro Stabat... ouz pridiry an cueux he deuoe an ytron Maria pan guelas he map crucifyet : a quement a merit euel oz yun dou uguent hoarays.

Canuou an ytron Maria. Pedennou da Doue. Aman ez dezrou cals a suffrageou deuot[4] da lauaret pep dez. Ha da quentaff. pan seuet mintin oz guele leueret. Pan yt en maes

1. Doit être une faute pour *ez*.

2. = Accordé par le pape Innocent, XIIe de ce nom.

3. Forme isolée dans la littérature, mais que suggérait une prononciation réelle ; cf. *Dict. étym.*, v. *am* 5.

4. Et non *deout*.

ho ty, leueret. Pan quemerer dour beniguet. Pan vizhyt dirac an crucify leueret. Pan distro an belec. Pan discuez an [1] belec corff hon saluer. Pan discuezer an goat beniguet.

H 42. Pan discuezer en [2] eyl guez corff hon autrou beniguet.

Oreson da lauaret pa delch an belec corff hon autrou beniguet Iesus dan communion.

Pap Bonifacc en deueux autreet da nep a lauaro an oreson man entre mazeu guelet corff hon autrou beniguet entre dou dornn an belec, hac an diuezaff Agnus Dei daou mil bloaz a guyr pardon. Pan quemerer an peuch leueret.

Pa receuer corf hon saluer. Goude bezafu receuet corff doe leueret. A eneb tempest.

H 43. Eguyt an roue. Da impetriff gracc an pechedou.

A eneb tentation an quic.
A eneb drouc prydiriou leueret.
A eneb pe*b* tribulation leueret.
Eguit-da car pa uez e tribulation.
Eguit an pirchirynyen ez leuerhet
Eguit ho car pan uezo maru leueret.
Eguit ho tat ha ho mam leueret.
Oreson graet gant S. Bernard meurbet deuot.
H 44. Da impetrifu pardon *e* [3] pechedou lauaret.
Oreson pap Innocent eguit goulen pardon an pechedou.
Oreson Beda belec uenerabl.
Oreson deuot da doue.
Oreson a enep an terzyen.
Oreson eguyt an guelet.

45. La pièce suivante se distingue profondément des autres par son caractère affectif, sa versification soignée et son archaïsme intermittent ; de Keranpuil a dû la reproduire, peut-être de mémoire, non sans l'altérer partiellement ; cf. *Bull.* 85-89, 221 ; *Gloss.* 194.

H 45. Oreson meurbet deuot dan ytron Maria : ha de map beniguet Jesus.

1. Impr. *ad*.
2. Prob. faute pour *an*.
3. Et non *a* ; peut être l'auteur pensait-il à *a pechedou lauar*... de tes péchés, dis.

COulm humbl hegar clouar mary
Dre an pemp gouly maz *v*oe gryet
Steren guencann hon mam hep sy,
Hoz ma*b* expres hep nep respet
A huen en croa*s* hep nep asez,
Presantet hon requet de Magestez.

Le *C* est en rouge, comme la première lettre de chaque strophe (elles n'ont pas été bien séparées dans H[1]) ; l'*o* suivant est majuscule, par exception. Les premiers vers peuvent se rétablir ainsi :

Coulm hu*ec* he*g-ar*, clou*ar* Ma*r*y,
Ster*en* gu*enn* fla*m*, hon guir m*am* ny,
Dr*en p-emp* gouly maz voe gryet.

Ils ont souffert d'une interversion, et d'un remaniement influencé peut-être par les *hep* qui suivent.

Les deux vers suivants pourraient être exacts en eux-mêmes :

Hoz m*ap apres* h*ep* n*ep* *res*pet
A hu*en en* cro*as* h*ep* n*ep* *as*ez ;

mais la répétition de *hep nep* les rend suspects ; et puis, ils devraient rimer ensemble, et passer leur finale à l'intérieur du dernier ; celui-ci est, d'ailleurs, trop long et sans rime interne. On peut supposer, avec une nouvelle interversion :

A huen en croas hep nep asez
Hoz map apres, de maiestez
Reift ho*n* goaso*niez* teuru*ez*et
(daignez offrir notre hommage).

46. La 2e strophe justifie le principe de ces restitutions :

Dren guir carentez so bezet,
Entre huy, hac ho map, me hoz ped,
Outafu pep pret em[1] erbedet
*D'r*en bannechou, *h'a*n dazrou gloeb,
A gulchy dyen ho eneb
Graet ma accord dre ho requet.

1. Mot séparé du suivant.

Il n'y a rien à changer d'essentiel, sauf au dernier vers :

Dr*en* guir car*entez* so b*ez*et
Entre huy h*o* map, me h*o* pet,
Ou*taff aff-et* em erb*ed*et ;
Dren bannech*ou* han dazr*ou* gloeb
A gulch*y* d*y-en* ho *en*eb
Ma mirit h*ep* pechet p*ep* pret.

(gardez-moi sans péché toujours.)

47. La 3e strophe a beaucoup plus souffert :

Ouz guelet ho map, saluer an bet,
En vn croa*s* pren cruciffiet,
Bleczet *e* quic, scuillet e goat,
Adal an pen, bet plant an troat :
Me hoz suply a guir calon,
Presantet dezafu ma oraeson.

Les rimes sont devenues plates ; de même à la 4e strophe :

*D'r*en curun spern, maz *v*oe cernet,
E pen precius, ha gouliet,
*J*mpetret difu dirac e facc,
Caffet an pardon hac an gra*cz* :
Pan finuezifu maz *v*izifu Glan,
A quement pechet so en betman.

48. La 5e strophe a chaque vers à peu près régulier, mais l'intrusion des rimes plates ne permet de rétablir que la première moitié :

Huy so en pep stat, aduocade*s*,
Eguit pep pechezr, ha pechezre*s*,
H 46. Itron mar doucz e prezeguet,
Nycun en encres ne leset,
Nep ho pedo ne *v*ezo quet,
Dirac Jesus abaf cafet.

Le commencement devait être :

Huy so pep st*at* *ad*uoca*d*es
Da pep pech*ez*r ha pech*ez*res,
Nycun *en encres* ne *le*set.

Puis venaient deux vers en *aff*, et le dernier :

Dirac hoz m*ap ab-af* c*af*et.

Le 3e où *doucz* a remplacé encore son synonyme *huec*, paraît provenir d'un autre texte : Itron mar hu*ec* pr*ez ez-gu*et.

49. La strophe 6 a gardé bien visible le rythme primitif :

Heaul sclear, loar can, quen splan ha*n* efu,
Golaouen, exempl da pep enefu,
Ouzech ma enefu a erbedafu,
Dre e maru en croas, han bras casty,
En defuoue ho map hep nep abry
Dihuy mary ez supliaf.

Mais les 3 premiers vers sont altérés. On peut supposer

Heaul scle*ar*, lo*ar* c*an*, quen spl*an* h*a n*et,
Golaou*en* pl*en* pep *den en* bet,
Ouzech ma sper*et* erb*ed*aff ;
Dr*en* maru *en* cro*as*, han br*as cas*ty
En defloe ho m*ap* hep *ab*ry,
D*i*huy Mary ez supl*i*aff.

50. La strophe 7 est en rimes plates :

Roeane*s* an nefu pliget g*u*enez,
An maru, han beu, laquat ezuez,
Maz guillifu amantifu ma drouc stat,
Ha monet di*u*oe dirac d*oe* an tat,
Hac *v*ar pen an dezuez diuezafu,
Entre an re iust comparissafu.

G*u*enez est une faute pour g*u*enez ; sans doute aussi *hac var* pour *ha var*, bien qu'il y eût une variante de prononciation *or*. On n'a jamais dit *ezuez*, dont la 1re syll. rime toujours, comme ici, en *ev-* ; cette graphie semble être suggérée par *dezuez*, dont le premier *z* pouvait tomber déjà, cf. *Gloss.* 154 ; *RC.*, XVI, 187-189. *Ezvezhat* H1 13 est une erreur ; de même *clesuet*, pour *clefuet*, maladie, H1 57 ; voir § 56.

On peut reconstituer ainsi le commencement :

Roeanes pl*en*, pliget gu*en*ez
An maru h*an* b*eu* laquat *eu*ez
Var pen an d*ez*u*ez* diu*ez*aff.

Le reste est plus hasardeux :

Maz guil*iff* amant*iff* ma stat
Ha mont diu*oe* dirac d*oe*n tat
*En*tr*en* re m*at* h*ep* d*eb-at*aff ?

51. La strophe 8 a un vers trop court, deux exacts, et trois d'une longueur démesurée :

Rosen, lysen, bleuzuen fresq,
Entre an groaguez, an purhafu manifest,
Mam doue, ha den, saluer an bed,
En nefu a pep enor, euel thresor decoret :
Gorroet an douar, corf hac enefu vhelafu,
Ouzech pepret em erbedafu.

Le dernier vers, dont nous avons vu plus haut une variante, est irréprochable et pouvait succéder aux deux en *et*. Mais en prenant l'autre bout, on peut supposer :

Ros*en*, ly*sen*, bleuzu*en* gu*enn*aff,
*En*tr*en* groaguez s*ur* an p*ur*haff,
Ouzech em erbed*aff* *aff*et.

52. La strophe 9 montre d'abord des rimes croisées :

Dreist pep croeadur, an humplafu,
Guerches uhel, santel hanfuet,
Entre an ho*l* groaguez an *v*helafu,
Dre he humilitez gorroet,
H 47. En nefu ez regn euel roeanes,
Ny he supply*o* a lyes.

Je ne suggérerai que ces réparations partielles :

Guerches c*uff* *vff-el* sante*l*haff,
En neffou uhel*aff* s*au*et.

Il pouvait y avoir aussi Dreist pep croead*ur* ass*ur*et, mais on ne voit pas d'autres finales en *ur*.

53. Le rythme de la dernière strophe est mieux conservé :

Huy so eurus diuset,
Dreist quemment *v*nan, a so ganet,
Da cleuet pepret hon peden,

Pedet ho map, mar hon casty,
Dre e goalennou, hac hon aly,
Maz *v*ezo hon apu*y*, hac hon difen. Amen.

Il n'y a, d'abord, qu'à supprimer *a* au v. 2. Les trois derniers ont été remaniés ; il faudrait quelque chose comme

Ho map, all*as*, mar hon *cas*ty
Dre e go*all* nerz hac hon *aly*,
Bezit hon apu*y*, hon d*i*fen.

54. H 47. An seiz pechet maruel ha capital, pe re so euel feunteunyou ha pennou dan re aral : hac an uertuzyou contrel deze.

A enep. A enep orgouil, humilite : auaricc, liberalite. luxur, chastete. auy, charantez gloutonny, abstinancc. buaneguez, patiantet. dieguy, deuotion ha diligeancz. Participation. Participant omp a pechet re aral. Pan gra nep drouc, dre hon cusul, dre hon gourchemen, consantamant, imitation hac exempl meuledy pe flaterez, ouz teuel uar fault hon nessafu. ouz e dissimulifu ha fauorisafu, ouz participafu en crim hac ouz e difen.

H 48. An pechedou a enep an speret glan, pe a re *n'en d*eux remission, nemet dre poan bras.

Abusifu re hardy, *v*es an trugarez a doue.

Desesperifu an oll, ues an trugarez a doue, pe ues e siluidiguez. En em ober aduersser dan guiryonez catholic, a enep e consciancz.

Bezafu meurbet troublet, gant un auy obstinet, palamour dan heur, prosperite ha uertu hon breuzr christen, ha nessafu.

Chommel [1] e ratouez en pechet, a vn calon obstinet. hep nep desir a pinigen, na laquat fin en e drouc buhez.

An pemp pechet, a ten en tu hont dan re aral, a [2] procur an

1. Seul exemple ancien de cet infinitif en *-el* d'un verbe ayant la voyelle *o* ; il doit être imité de son synonyme *menell*. Gr. donne *chomm* part. *et*, *chemel*, *chem* p. *chemet*, van. *chommeiñ*, *chem* demeurer ; L'A. *chommein*, *chomm*. On lit *chomel*, *Guerz. Guill.*, p. 42, etc., voir *Ztschr. f. celt. Philol.*, II, 513.

2. La virgule qui précède montre qu'il ne faut pas entendre « qui tendent à procurer », pour *da* ; il doit y avoir un changement brusque de construction.

buaneguez a doue, hac a lauarer crial vengeancz dirazafu : Muntrer *vol*ontaer, Pechet a sodomy, O*p*ressifu ha foulifu an paouryen. Vsur, Miret ho saler, ouz an guir laboureryen, hac an paouryen.

An signou a *vn* guir ilys. Vnan, santel, catholic, apostolic, confirmet *dre*[1] miraclou, hac a cresq en tribulation, hac affliction, he deueuz he testeni *v*es an antiquite, an consantamant hac an uniuerssite.

H 49. Poanyou an excommuniet, Ne choas, na ne choaser, an[2] communion an ilys, an sacramentou, so nachet outafu, priuet eu a pedennou an ilys, hac a pep negocc ciuil, fin e maz[3] en puissancz an azrouant.

An re a ell coms, ha conuerssifu gant an re excommuniet. An grouec, an bugale, an seruicher, nep ho admonet, hac an re na gousont ho bezafu excommuniet, hac an re na guellont ho euitafu ha techel.

An try aduersser mortel a map den. An quic, an bet, hac an azrouant.

An teir queffren principal a pinigen. Contrition a calon, confession a guenou, ha satisfaction a euffryou.

An casou reseruet dan escop, pe a re ne ell quet an beleg simpl absoluifu, mar enorm int. nemet en cas a necessite.

H 50. Incest, a dal quement da lauaret euel compagnunez. charnel gant he chares, pe e alyet en degrezyou difennet. Defloration, terrifu *v*irginitez an guerches. Muntrerez. terrifu an *v*oeu. parjur, sacrileg. bleczadur a tat, ha mam. pechet a sodomy. ffez torret. losquer. suffocquer a froez humaen. blasphem. heresy. auoeltriez. dorn laquaet en perssonag ecclesiastic. excommunication.

An casou reseruet dan Pap, ha sig apostolic a Rom : pe a re ne ell nac escop, na beleg simpl reifu absolution. ententet eu nemet e cas a necessitez. Dorn laquaet dre uiolancz, en perssonag ecclesiastic : ffaussonier. losquer ha piller dan ilysou.

1. Et non *da* ; le rapport avec le vann., signalé *Gloss.*, 139, n'existe donc pas.

2. Peut-être pour *en*.

3. Pour *en fin ez ma*.

celebrifu en stat a excommunication. simony. an casou reseruet en bull a *v*ez lennet dez yaou hamblit galuet *in coena Domini*.

An teir uertu theologal necesser da pep christen. Fez, esperancz, ha charantez.

An pemp squient naturel, pe a re ne dleomp abusifu, a enep ordrenancz doue. An guelet, claeuet, santifu, touchifu, ha gout, pe blas.

H 51. Try tra necesser da considerifu da pep guir christen, eguit e siluidiguez. An amser tremenet, peheny hon eux collet hep nep profit, An mat hon eux laeset da ober, Hac an drouc hon eux graet.

An amser presant, an berr amser a buhez map den. An difficultez a so eguit bezafu saluet : An nombr bihan an re a *v*ezo saluet.

An amser da donet, An maru miserabl, An barn terribl, poanyou an ifern intollerabl.

An seiz sacramant an ilis catholic. Badezyant, confirmation, pinigen, eucharisty, aultramant an sacramant an auter, eurzou, nouen, pe an *an* [1] diuezafu unction, ha dimizifu.

An degrezyou, pe en re ne deu licit dimizifu. quentafu a querentiez, hac affinite spirituel.

H 52. Entre an heny so badezet, hac an tat pazron, ha mampazron. Entre tat ha mam an badezet hac an comparzyen [2] ha commazreset. Entre nep a badez, hac an badezet. Entre nep a badez, ha tat ha mam an badezet hep muy, ez contracter querentiez spirituel, dre an sacramant a badezyant : ha ne ellont dimizifu, muy eguit pa *v*ent querent naturel, dindan an peuare degrez.

Iuez ez contracter querentiez spirituel dre an sacramant a confirmation, entre an heny a confirm, hac an heny confirmet. entre nep a confirm ha tat ha mam an confirmet : hac

1. Mot répété à tort.

2. Corrigé instinctivement en *compazryen* au *Glossarial Index*, 68 et au *Dict. étym.* ; cf. *Gloss.* 115. Gr. donne *compaër* pl. *-aëryen*, van. *compëer*, pl. *yon*, *yan* (L'A. *compaire* pl. *ion*) compère ; et *compaëraich* compérage, L'A. *compérereah* f. pl. eu.

entre an confirmet : hac entre an confirmet hac an heny en delech [1] da confirmafu.

An degrezyou naturel. en special, iselouch eguit an peuare degrez : An breuzr, dan choar. An eont, dan niz. An mozreb, dan ny, An quenderu, dan quiniteru, hac an queuenderu. nac [2] *d'o* holl priedou, na graguez [3], ha ho querent bede an peuare, ne ellont dimizifu an eil da heguile, hep meurbet dellit an buaneguez a doue ha pechifu maruel.

H 53. Amser pe en heny *ne* [4] guillir dimizifu ha lauaret euret hep terrifu gourchemen an ilis christen ha catholic.

Adal an sul pe a*n* rouanez. Adal an rogationou, bede sul an drindet. Adal dez sul an septuagesim pe dez mercher an ludu, bede an sul quentafu goude pasch, hanuet *Quasi modo.*

Taulen, da cafout quement heuryou hac oraesonou, a so en heuryou man, heruez nombr pep follen.

Almanac, eguyt peuar bloaz *v*arnuguent, follen quentafu
Alphabeth, eguit en bugale [5].
An Pater, hac an oreson dominical, expliquet en brezonec.
An daoudec articl an fez, an credo expliquet en brezonec.
An dec gourchemenn a doue, en brezonec.
Gourchemennou hon mam an ilys.
An eufryou a trugarez corporal.
An eufryou a trugarez spirituel.
An peuar fin diuezafu a [6] den.
An Passion, heruez sant Mazeu.
An Passion, heruez sant Marc.

An reman diarauc, a so en commanczamant, perê *n'o* deueux quet a follen, hoguen signatur en lizerennou munut.

1. Se retrouve H 55 (*delch*, 42) et Nl 117 (en une syll.). C'est une variante possible de prononciation, cf. *a-walc'h* et TC *a-walac'h* assez, *arc'h* et T *arac'h* coffre Trd., etc.

2. Devrait être *na*, comme plus loin ; pour *ha*, à cause de l'idée négative (il n'est pas permis).

3. Stokes propose de corriger en *groaguez* ; les deux formes existaient, comme aujourd'hui. Gr. a *grecg* pl. *graguez* ; *groëcg* p. *groaguè*, van. *grouïcg*, *grouëcg* p. *grouague* ; « äls, *gruecg.*, p. *gruaguez*, on prononçoit l'*u* en *ou* ».

4. Et non *ez* ; il n'y a pas besoin de correction.

5. Je supprime les renvois, indiqués par *fo.*, *fol.*, *foll.*, *follen.*

6. Faute pour *an*.

H 54. An Passion, heruez sant Luc.

Auyel sant Ian. Auyel sant Lucas. Auyel sant Mazeu. Auyel sant Marc. An Passion, heruez sant Ian. Oreson deuot goude an Passion.

Oreson dan ytron Maria. Oreson dan ytron Maria, ha da sant Ian euangelist, Oreson sant Augustin. Oreson sant Gregoer. Oreson pap Innocent. Oreson sant Leon, decuet e hanu. Guersyou sant Bernard. Oreson eguit bezafu preseruet a maru souden. Oreson da Iesus Christ, eguit bezafu preseruet *v*es hon oll fortunyou. Oreson da lauaret dirac an heuryou. Oreson eguit cafet *v*n fin mat. Matinesou dan Itron Maria. Da Laudes. Heuryou an croas. Heuryou an speret glan. Heuryou santes Katel. Heuryou santes Barba.

Heuryou an ytron Maria da Prim. Heuryou an Itron Maria da Tircc. Heuryou an Itron Maria da Sixt. Heuryou an Itron Maria da Non. Gousperou an ytron Maria. Complydou dan ytron Maria. Antenou dan ytron Maria. Oreson dan ytron Maria, hac he ioazou. An seiz psalm. Heuryou an ueru. Oreson pa tremener an bezret. Heuryou an conception an guerches Mary. Pemp salut da goelyou an ytron Maria. Suffrageou an sent a dal, an follen cxxi bede cxxxv.

H 55. Oreson deuot da lauaret da sadorn en enor dan ytron Maria.

Cafuou an ytron Maria. Suffrageou hac oresonou deuot da lauaret pemdez. Quenta*f*u [1] pa sauer an guele. Pan aer en maes an ty. Pan quemerer dour benniguet. Pan uizhit dirac an crucify. Pan distro an beleg. Pan discuez an beleg corf hon saluer Pan discuez an goat.

Pan discuezer an eil guez corf an saluer. Oreson p*a* [2] delech an beleg corf an saluer. dan communion

Oreson deuot da lauaret entre an gorre. quentafu a corf an autrou. Iesus Christ hac an diuezafu, Agnus Dei,

Pan quemerer an peuch.

Pan receuer corf an saluer. Goude bezafu receuet corf

1. Il n'y a pas à corriger, l'*f* est visible.
2. Et non *pan*.

Iesus Christ. Oresonou, Quentafu a enep an tempest. Eguit an roue. Eguit goulen pardon an pechedou. A enep tentation an quic. A enep drouc pridiryou. A enep pep tribulation. Eguit an car pan *v*ez en tribulation. Eguit an pirchrinyen [1].

Oreson eguit an car pa *v*ez maru. Oreson eguit an tat *h'a*n mam. Oreson sant Bernard. Oreson aral eguit goulen pardon an pechedou. Oreson pap Innoczant eguit goulen pardon an pechedou. Oreson Beda beleg uenerabl. Dyu [2] oreson da Doue Oreson a enep an terzyen. Oreson eguit an guelet

H 56. Oreson deuot dan Itron Maria ha de map benniguet Iesus. An seiz pechet maruel, hac an uertuzyou contrel deze. Participation a pechet an nessafu. An pechedou a enep an speret glan. An pemp pechet a cry uengeancz en nefu. An signou a un guir Ilyz. Poanyou an excommuniet. An re a ell coms ouz an re excommu [3]. An tri aduersser mortel an den. An teyr quefren principal a pinigen

An casou reseruet dan escop. An casou reseruet dan Pap ha sig apostolic. An teyr uertuz theologal. An pemp squient naturel. Try tra da considerifu da pep christen eguit e siluidiguez. An seiz sacramant an ilys catholic. An degrezyou pe en re *n'e*ndeu licit dimizifu. An degrezyou a consanguinite quen spirituel ha naturel. Amzer eguit dimizifu ha lauaret euret.

(Titres au haut des pages : H 4-7. An daouzec Articl an Fez... An dec gourchemen an lesen... Gourchemennou an Ilys. An euffriou a trugarez... Heuryou an Speret glan [4]. Heuryou santes Katerin. Heuryou santes Barba. Oreson deuot. Gousperou an ueru. Heuryou an conception... Pedennou da doue. Dirac receu doe. Oreson *devot* [5]... An signou a un guir ilys.)

1. Il manque un *i* après *ch*, cf. *pirchirynyen* H 43.

2. Ce mot montre que *oreson* était féminin. Gr. a *orésoun a galoun* oraison mentale, *oréson* pl. *ou* prière (*a c'hinou* vocale, *a galon* mentale, méditation) ; *binizien* ou *binigal*, *gand orésonou* « benir... Guerir par des oraisons, en vertu d'un pacte ».

3. Mot écrit en abrégé.

4. Indication omise H[1].

5. Et non Oreson S. Bernard.

APPENDICE

Le Missale leonense de 1526.

56. Le Missel de Saint-Pol-de-Léon, imprimé à Paris en 1526 pour Yves Quillévéré, a été étudié par L. Delisle, *Les Heures bretonnes*, p. 60-65. Il contient plusieurs phrases bretonnes, dont quatre ont été publiées et traduites en français par H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz* éd. 1867, p. 418-419, puis reproduites avec version anglaise par Stokes, H 57 ; cf. *Annales de Bret.* III, 78 ; XII, 420. Je les donne ici d'après une photographie que m'avait obligeamment envoyée H. d'Arbois de Jubainville, et j'indique les erreurs de l'édition anglaise.

Ordo ad sponsam benedicendam.

...Tunc aspergatur aqua benedicta et thurificetur sponsus et sponsa. Quo facto sacerdos dicat. Autronez [1] great eo gueneomp [2] ann embannou teyr, guez [3] an tutman [4] : ha hoaz en greomp eguyt mardeus [5] den a gouffe ampechamant na galhe an eyl caffout equile [6] e dimiziff [7] : en lauaro. Et respondent assistentes [8]. Ne gousomp [9] nemet mat. Quo audito accipiat sacerdos [10] manum dexteram sponse [11] : et ponat in dexteram manum sponsi et dicat ista verba [12] nominando

1. Pas de virgule.
2. Et non *ganeomp*.
3. Et non *teirguez*. La virgule est erronée.
4. Et non *tud man*,
5. Et non *mar deus*.
6. Et non *eguile*; le *q* est une faute, comme le montre la variante qui suit.
7. Ponctuation omise.
8. Et non *assistantes*.
9. Et non *gouzomp*, qui serait une forme unique. On lit *gouzout* H 20 (tu sais), mais *gousont* 49.
10. Et non *Sacerdos* ; de même plus loin.
11. Ponctuation omise.
12. Et non *uerba*.

eos [1]. Huy. N. ha huy· N. [2] a diongan [3] an eil de guile delchell compainunez [4] leal en sacramant a priadelez, yechet [5] hac e clefuet [6] bede an marv [7], euel mazeu [8] gant, doe [9] gourchemmennet [10], ha gant an ylis ordonnet. Tunc sacerdos tradat anulum sponso : sponsus autem per manum sacerdotis primo ponit in pollice sponse [11] : post presbyterum dicens ista verba. N gant [12] en [13] besou man ez demeza dit [14] : hac [15] am corff ez henoraff [16] hac am madou ez vezo [17] queffrann hac enebarz euel mazeo [18] custum an bro.

57. Au f. *xl* on lit (= H 58) : Tunc ostendat Sacerdos infirmo crucem dicens : | Ecce signum crucis in qua Iesus Christus Dominus noster passus est mortem et passionem pro nobis ut nos redimeret a morte inferni. Credis hoc ? | Si infirmus non intelligat latinam, dicat uulgari idiomate :

1. Ponctuation changée.
2. Et non « M. ha huy N. »
3. Et non *diogan* ; le premier *n* est une faute pour *u*.
4. Et non *compaignunez* ; erreur suggérée peut-être par le *g* de *diongan*, qui est au-dessus du premier *n*.
5. Stokes supplée [*en*] avant ce mot ; c'est plutôt *e*, comme plus loin.
6. Et non *hag e clesuet*,
7. Et non *maru*.
8. Et non *maz eu*.
9. Et non *Doe*.
10. Virgule omise.
11. Ponctuation changée.
12. Et non « uerba : N. Gant ».
13. L'article est ainsi écrit dans ce texte *ãn*, *an* et *en*. Ce dernier pourrait être resté d'une rédaction plus archaïque.
14. Ponctuation changée.
15. Et non *hag*, second exemple de cette faute modernisante, qui se retrouve deux fois plus loin, « tant le naturel a de force ! »
16. Et non *henoriff*, qui change le présent en futur, par suggestion du verbe suivant. Nous avons encore ici deux formes divergentes, *demeza* et *henoraff*. Cf. cornique *lauaraff* et *lauara* je dis, Pedersen, *Vgl. Gram.*, I, 165, etc. La suppression insolite de *w* dans ce verbe **d-im-wedim*, *dimiziff*, corniq. *domethy*, cf. gall. *dy-weddi*, Ped., II, 301, 516, 517, a un parallèle curieux dans le mot suivant *enebarz* douaire, qui a succédé à *enepuuert(h)*, cf. *RC*, II, 411 ; VIII, 32, 33 ; XXV, 266.
17. Et non *uezo*.
18. Et non *ma zeo*, coupe défectueuse : on a vu plus haut *maz eu*, qui existe par ailleurs, pour la variante *mazeu*.

Ma car pe ma cares, chetu aman syn an croas pe en heny ez gouzaffuas hon Salueur biniguet eguidomp gueffret maru ha passion eguit hon daspren.

A huy noz deur befuaff ha meruell en feiz man ?

58. En commençant la publication du *Catechism* de Gilles de Keranpuil, je faisais remarquer que ce texte était à peu près le seul, avec la *Vie de sainte Catherine*, qui nous fît connaître la prose du moyen breton. A présent nous avons surtout un nouveau terme de comparaison, le *Confessional* d'Euzen Gueguen, qui, bien qu'un peu plus récent, a conservé beaucoup des traits de l'ancienne langue, et qui a sur les deux autres l'avantage d'être un ouvrage original et non une traduction du latin. J'espère avoir bientôt l'occasion de revenir sur ce « vieux Casuiste breton » (cf. *RC.*, XLV, 338, 339), que D. Le Pelletier n'a connu que dans un exemplaire incomplet, et qui mérite une étude spéciale.

E. Ernault.

NOTES

ÉTYMOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES

(*suite*)

---

488. Le groupe -M-BR- en brittonique ; vieux-breton COBRANT- ; irlandais COBRAN ; cornique KEVRAN.

Pedersen (*Vergl. Gr.*, I, 119) établit que *-mbr-*, en gaélique, devient *-br-* qui évolue en *-ƀr-*, et cite à l'appui l'irlandais *co-brith*, secours ; *cobir*, gén. *cobra* : **kom-bhṛti-*, **kom-bhri-*, racine *bher-*. Il se demande si cette évolution est commune à tout le groupe celtique et ajoute que les exemples brittoniques semblent s'y opposer et montrent au lieu de *ƀr*, *br* ou *mr*, *mbr* : gallois *cymryt*, prendre, breton *compret* [1].

Il y a au moins un exemple qui prouve que la loi de l'évolution de *-mbr-* en *-br-*, *ƀr* a existé en brittonique : c'est le vieux-breton *Cobrant* dans un certain nombre des composés du IXe siècle dans le Cartulaire de Redon. Je les ai donnés dans ma *Chrestomathie* : *Kobrantgen* (signum *Kobrantgeni* episcopi), évêque de Vannes ; charte de 857, Cart. de Redon, Appendice, p. 371, *Courantgen*, évêque, p. 18, 19, 46, etc. — *Cobrantmonoc* et *Courantmonoc*, dans la même charte (an 867) — *Courantdreh*, début du IXe siècle, p. 128 — *Hail-*

1. Comme le dit Pedersen *compret* a la même composition que *cobrith*, mais non la même évolution. Je ne crois pas que dans *compret* on ait affaire, comme il le suppose, à une composition nouvelle. Le sens de la composition devait être perdu de temps immémorial. L'accent est sur *com-*, tandis que dans *kemper* confluent, l'accent est sur *-èr*. On a la forme vieille-bretonne *Comper* ou déversoir d'une rivière dans un étang, dans la forêt de Paimpont (Penpont) : le breton a dû y disparaître dès le XIe-XIIe siècle. Le trégorrots a *komer* au lieu de *kemer*, prendre. *O* n'a rien d'étymologique. Il est dû à la prononciation restée gutturale, en trégorrois de l'occlusive sourde devant les voyelles palatales.

cobrant, presbyter, testis (892, p. 220) ; *Haelcobrant*, abbas, p. 227 (an 904) ; *Haelcourant*, p. 87 (an 848) ; *Haelcourant*, p. 213 (an 898).

Il n'est pas douteux que *Cobrant* ne soit la forme la plus ancienne et que *Covrant* n'en soit une évolution. Mais il semble que de bonne heure on ait prononcé *Covrant* et même *Cowrant* : cf. villa *Cowrant* (XIIe siècle) située aux environs de l'île de Locoal, commune de Locoal-Mendon, sur la rivière d'Etel (Morbihan) ; cf. Rosenzweig, *Dict. topogr.* du Morbihan : Formes anciennes [1].

Cowrant existe aujourd'hui encore. On le trouve écrit *Caurant*, mais on prononce *Caorant* ou *Caourant*. En bas-vannetais, dans les documents officiels (églises, cadastre) le prénom *Corentin*, etc. (saint Corentin) se prononce dans le peuple *Caorant* [2]. *Corentin* est un dérivé de *Cobrant* ; Cart. de Redon, p. 21 (an 859 : *Courenti(n)*. Cort. de Landevennec, 24 : *Chourentinus* [3].

Il existe aussi un nom propre *Couranton*, qui n'est pas très rare.

La vocalisation de *-br* concourt avec la graphie *Cobrant* à assurer qu'on a affaire, non à *com-*, mais bien à *cob-*. *Com-* en composition, devient en moyen-breton *Kev-* ; breton moderne *Kev-*, *Kef* devant voyelles, liquides ou nasales : *Kevranoc* pour *Kevrannoc* (com-rann-), qui participe à (XIVe siècle : acte de la canonisation de saint Yves : *Chrestomathie*, p. 198).

Cobrant est un mot en forme de participe de *Cobr-* = *com-br-ant-* : indo-européen *kom-bhrnt-* : qui recourt, qui aide.

Le saint du Cornwell, saint *Keverne* (*e* ne se prononce pas) est aux XIIIe et XIVe siècles, dans des textes latins *Keveranus* c'est-à-dire *Kevran*. L'évolution en *Kevern* à l'époque moderne est normale ; cf. moyen-cornique *ebron*, *ebrén* (ciel, atmosphère, voc. cornicum *huibren*) ; cornique moderne *ybbern*, *ebbarnn*.

1. C'est la villa que M. de Courson donne sous la forme *Couurant*, Cart. Redon, p. 252 (XIe-XIIe s.).

2. On trouve encore au XIVe s. : *Courant*, Cart. de Quimper, 9891, fol. 10 r° : *Chrestom.*, p. 200.

3. On prononce souvent *Caourintin*.

Cet infortuné saint a été transformé en *Achebran*, saint fantôme aussitôt disparu qu'apparu. Le *manor* de saint Keverne ne faisait qu'un avec celui de *Lann-Achebran* (Domesday Book). L'énigme est facilement soluble si on sait qu'au XIe-XIIe siècle, l'occlusive sourde, écrite en moyen-cornique *k*, s'écrivait *ch* à l'initiale devant *e* ou *i*; vocab. cornicum : *chetva*, cœtus ; *chefals*, artus ; *cheniat*, cantor ; *chelioc*, gallus ; *cherchit*, ardea ; *chein*, dorsum ; *chil*, cervix ; *chic*, caro.

On lit dans le Domesday Book « *Canonici sancti Achebrani* tenent *Lann-Achebran* et tenebant tempore regis Eduardi (Edouard le Confesseur mort en 1066). Il est évident que les chanoines ont dû avoir sous les yeux un texte latin un peu plus ancien portant *Lannachebrani*. Il fallait lire *Lanna-chebrani* ; ils ont lu *Lann-achebrani* : d'où *Lann-Achebran* et saint Achebran.

Baring-Gould et J. Fisher [1] ont si bien cru à l'existence de saint *Achebran* qu'ils l'ont identifié avec le saint irlandais *Aed Cobran*. Ils renvoient au Félire *Oengusso Céli Dé*, édition de 1871. L'édition de 1905 donne au 28 novembre la commémoration des trois fils de Bochra, sans les nommer. Les notes au 28 novembre nomment parmi les trois : *Aed Cobran*. L'identification de saint *Chebran* au XIIe-XIIIe siècle, *Kevran* avec *Aed Cobran*, ne supporte pas l'examen. *Chebran* est sans doute pour un plus ancien *Cobran*, comme le *Cobran* irlandais, il remonte vraisemblablement à *Cobrano-* pour *Com-brano-* : même évolution que dans *cobir*, *cobuir*, gén. *cobra*, irl. moderne *cabhair*, *cobhair*.

On trouve dans la vie de saint Ciarán de Saigher [2] un roi *Cobran* qui avait le mauvais œil et dont le regard tuait. De son regard, il tua le petit-fils d'Aengus fils de Nadfraech. Ciarán l'aveugla, puis le roi s'étant jeté à ses genoux, il lui rendit la vue et ressuscita sa victime.

1. Si *Achebran* avait existé, on aurait pu le tirer de *Adcobran-* devenu *-accobran-*, *Achobran*, *Achebran*.

2. C. Plummer, *Vitae ss. Hiberniae*, vita Ciaráni II, 55, 23, tome I, 226, note : épisode tiré du ms. de Bruxelles, ou du ms. d'O'Clery. Dans les *Lives of Ir. Saints*, t. I, §§ 47, 48, p. 120, on a l'épisode du ms. de Bruxelles avec : rex *Cobranus*.

Il n'est pas sûr que ce *Cobranus* malfaisant ait le sens que je viens d'attribuer à Cobran. Il y a une variante *Corbanus* qui est due, il est vrai, à un rapprochement avec *corbaim*, je corromps, je détruis.

489. Vieux-breton MONOC, MONOCAN ; gallois MYNAWC, MYNOGAN.

Monoc est très commun dans les noms composés : Cartulaire de Redon, chartes du IXe siècle (*Chrestomathie bretonne*, p. 152-153) : *Anau-monoc* [1], *Bud-monoc*, *Kar-monoc*, *Cat-monoc*, *Cen-monoc*, *Cobrant-monoc*, *Dri-monoc*, *Eu-monoc*, *Gleu-monoc*, *Hael-monoc*, *Hoedl-monoc*, *Iun-monoc*, *Main-monoc*, *Reth-monoc*, *Ri-monoc*, *Rid-monoc*, *Ris-monoc*, *Roiant-monoc*, *Sul-monoc*, *Tanet-monoc*, *Unor-monoc*, *Uur-monoc*. Le cornique a aussi *Conmonoc* [1].

Le dérivé *Monocan* (charte de 834, Cart. p. 141) est évidemment identique au nom propre gallois *Mynogan*, nom d'un personnage célèbre dans les légendes galloises, père de *Beli mawr* (Mabinogi de Branwen ; J. Loth, *Mabin.* [2], vol. I, p. 121, 122, note 1 ; *Ibid.*, p. 122, 222, 231-241 *passim*). *Monocan* et *Mynogan* sont des dérivés de *monoc* = *monāco-*, ainsi que le gallois *mynawc*, généreux, aimable, courtois, de bon vouloir. *Mynawc* paraît être un nom propre dans un passage du Livre de Taliesin (Skene, *Four anc. Books*, II, 156, 22). *Mynawc* est un adjectif répandu à toute époque [3].

Monoc a la même racine que le glose vieille-bretonne *guomonim*, *polliceor* (Coll. Can. V) ; cf. latin *moneo*, causatif de **men-* : sur les composés et dérivés de *men-*. cf. Whitley Stokes, *Urk. Sprachschatz*, p. 209 ; Holger Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, 47, II, 58 et suiv. [4].

1. *Anauuanoc* en 834 (Cart. Red., p. 140-141) est un dérivé d'*Anauuan*, *anawan* qui se présente dans plusieurs chartes (dérivé d'*anaw*, inspiration).

2. *Resmunuc*, charte de 834, peut être différent (gallois *go-vunet*) ; ce sont deux personnages différents. *-Munoc* apparaît encore dans *Uur-munoc* en 854-855 (Cart., p. 37), personnage différent aussi de *Uurmonoc* en 874-876 (Cart., p. 37).

3. Gododin, 76, 1 ; 85, 22 ; 89, 10 ; Gorchau Maelderw 101, 2. — Taliesin, F. a. B., II, 156, 22 ; 167, 15 ; 210, 10. — Red Book of Herget, F. a. B. 307, 26.

4. Pedersen, I, 47 est d'avis que dans le verbe déponent vieil-irl. *do-*

490. Gallois CWYRAIDD ; haut-vannetais KOEREN ; irlandais moderne CÉIR-BHEACH.

Il est admis que le gallois *cwyr*, cornique *cor*, vannetais *coer*, ailleurs *coar*, sont empruntés au latin *cēra*. *Cwyr* et *ciar*, *céir* sont intéressants par le sens assez inattendu qu'ils ont pris dans certains cas et dans certaines expressions.

Le gallois *cwyraidd* a pris le sens d'ingénieux, accompli ; au contraire, le haut-vannetais *koeren* a le sens de *sournois*, hypocrite. Il est vrai que Thomas Richards, *A British or Welsh English Dict.*, 3e éd., 1815 donne à *cwyraidd* le sens de ingénieux et *artificieux* [1]. Le passage d'artificieux à *sournois* n'est pas difficile. Le sens de remarquable, accompli s'applique, en gallois, à diverses qualités. Silvan Evans (*Welsh Nat. Dict.*) en donne des exemples d'auteurs du moyen âge.

En irlandais moderne *céir-bheach*, cire d'abeille, qui répond au gallois *cwyr gwenyn*, a pris aussi le sens de *choisi*, *parfait*, d'après Dineen (nouvelle édition). Il cite cet exemple : *céir-bheach is pearla na Muimhneach*, le choix (élite) et la perle des gens du Munster. Il est vrai que le mot est employé (ironiquement) dans un autre sens : *tá sé na chéir-bheach agat*, you have made confusion of the thing (Dinneen), ce qu'on peut interpréter par : vous avez trouvé cela parfait, c'est tout le contraire.

Le sens d'excellence paraît venir de ce que la *cire d'abeilles* était très recherchée et que c'était évidemment ce qu'il y a de mieux. *Céir-bheach* avait même le sens de *miel de rayon* (honey in the comb, d'après Dinneen). En gallois, de même, *mel cwyraid* a le sens de *miel* pris au rayon. Le miel jouait un rôle très important chez Irlandais et Gallois. Les abeilles étaient l'objet de la surveillance de la Loi en Irlande ; un chapitre de trente pages leur est consacré dans les *Brehon*

moiniur, *domuinur*, je crois, *o* vient de *a* d'après les exemples qu'il a exposés § 253. *Monoc* ne me paraît pas en faveur de cette hypothèse, non plus que *guo-monim*. L'irlandais moderne *muin*, f. affection, désir (Dinneen, *Ir.-Engl. Dict.*, nouvelle édition), pour le sens et la forme se rattache à *mon-* : *muin* = *moni*. Cf. *muinighin*, confiance.

1. Il le donne comme adjectif et le traduit comme un adverbe : *cunning-ly*, *ingeniously*.

Laws, vol. IV. Sur les abeilles et le miel, cf. Joyce, *A social history of Ireland*, II, 144, 146.

Dans le Pays de Galles, les abeilles viennent du paradis, d'après les *Ancient Laws* : *boned gwenyn o paradwys panyw, ac o achaws pechawt dyn y doethant odyno, ac y dodes Duw y rat arnunt, ac wrth hynny ny ellir canu efferen heb y cwyr* (*Cyfreithieu Cymru*, I, 738, d'après S. Evans) : « la noblesse des abeilles vient du paradis et c'est à cause du péché de l'homme qu'elles vinrent de là ; Dieu répandit sa grâce sur elles et c'est à cause de cela qu'on ne peut chanter la messe sans la *cire* ».

Cwyr aberth est la cire du sacrifice (*aberth*, sacrifice de la messe et même hostie). Il s'agit évidemment, dans *cwyr aberth*, de *cierges de cire* allumés pendant la messe.

Un poète du xve siècle, David Nanmor, compare, pour la couleur les cheveux d'une jeune fille à *cwyr aberth* :

un lliw ei gwallt, ynlle gwir
a chwyr aberth, o chribir

« de même couleur, sont ses cheveux, en vérité que la cire du sacrifice (de la messe), si on les peigne. »

Il n'est pas inutile de remarquer qu'en irlandais comme en gallois *céir* (*ciar*) et *cwyr* ont parfois le sens du grec κηρίον, rayon de miel, alvéole à miel, comme en lituanien, en letton (Walde, *Lat. Etym. Wört.*).

L'étymologie du latin *cēra* est d'ailleurs très discutée.

491. Gallois moyen PRESSUREU.

Le gallois moyen et moderne *prysuro* a le sens de *faire hâte, diligence* ; *prysur* signifie *diligent*, pressé et aussi, parfois, *actif, appliqué* (Sud-Ouest Galles, d'après Thomas Richards) [1]. De *prysur* est dérivé *prysurdeb*, hâte, empressement, *activité*. Ces sens sont métaphoriques et les mots sont dérivés de formes latines dont quelques-unes, comme *pressūra*, sont en usage à l'époque classique.

Je n'ai rencontré le sens matériel de *pressoir* que dans une des *Nodiadau perthynol i Brut Tysilio a Brut Gr. ab Arthur*

1. *In prissur* dans le *Black Book of Carmarthen* (Skene, *F. a. B.*, II, 37, 6) paraît signifier plutôt *avec application* que *en hâte*.

(Myv. arch., p. 583, l. 6)[1]. Il s'agit d'un passage traduit de Gaufrei de Monmouth (*Hist. Brit.*, VII, c. 4) : *amryvalyon pressureu a vlinha* traduit exactement *diversa torcularia vexabit. Blino*, fatiguer, lasser au sens matériel et moral, a le sens actif et passif. En moyen-gallois on a aussi *blinhau*.

Pressur est emprunté à un bas-latin *pressōrium*, français *pressoir*, d'où le breton *pressœr*.

492. Irlandais moyen LUG, gén. LOGA, lynx ; gallois-moyen LLEWYN, LLEWYNAWC, — LLWYNEIN, LLWYNOG.

Holger Pedersen (*Vergl. Gr.*, I, 186) donne *lug*, gén. *loga* avec le sens de *lynx*, d'après deux passages, l'un de Fled Bricrend, l'autre du Táin Bó Cúalgne : Fled Bricrend (Windisch, *Ir. Texte mit Wört.*, p. 278, 48 : *londbruth-loga*, la sauvage fureur du lynx ; Táin, éd. Windisch, l. 2738, 5313 : *cosuanemnaib loga*, avec des cordes de lynx (faite de boyaux de lynx); il s'agit de cordes attachées au javelot de l'*amentum* des Romains; cette attache que tenait par une extrémité le guerrier avant de lancer le javelot, était faite de diverses matières; l. 5313 elle est faite avec du lin : *co suanemnib lín*. Dans le passage de la ligne 2738 il est question d'une longue lance *refaga feig*. Windisch ne traduit pas *loga* et traduit *faga* (*fogae*) par *Beispeer*. Un autre passage l. 3571 prouve qu'il s'agit bien d'une arme de jet, javelot : *bar arnslegaib-sneitti*, sur nos lances de jet (*sneitti* gén. de *sneidiad*, lancer) : sur l'*amentum* et les javelots de l'ancienne Irlande, voir Joyce, *A social history of Ireland*, I, 110-113.

Windisch (*ibid.*), Fled Bricrend 49, traduit *lugléimnech* par *qui fait de petits sauts*, ce qui peut se défendre. Pedersen, avec raison, semble-t-il, le traduit par *lynx sautant* et cite (II, 662) à l'appui Kuno Meyer, *Sitzungsber. d. königl. pr. Ak.*, 1912, 801.

Lug est interprété par *laoch*, héros, dans le Gloss. d'O'Davren, p. 103, mais on peut se demander s'il ne s'agit pas du dieu-héros *Lug*, au lieu d'un emploi métaphorique de *lug*, lynx.

1. Ces *nodiadau* fort intéressantes sont tirées de ms du XIIe siècle. Cf. *Myv. Arch.*, p. 430 : *hyrsbyddiad*).

Le mot ne paraît pas se trouver en irl. moderne.

Le sens n'est pas assuré. Cependant l'expression *londbruth loga* (fureur sauvage du *lug*) ne permet pas de supposer qu'il s'agisse du *renard*. Le sens de lynx serait aussi confirmé par *laoch* ; le *lynx*, rare en France, est un bel animal commun dans les pays du Nord.

Le gallois *lewynawc* traduit *vulpes* (*Nodiadau*, *Myv. Arch.*, p. 582 ; Gaufrei, *Hist.*, VII, c. 3). Il s'agit bien du *llewyn* du Book of Aneurin (Skene, II, 90, 22). On lit dans le très intéressant passage consacré à *Dinogat*.

O'r sawl yt gyrhaedei dy datti ae gicwein [1],
O wythwch a llewyn a llwynein
nyt anghei oll ny vei oradein.

« De tous ceux que ton père (à toi) atteignait avec son javelot [2], des porcs sauvages, des *llewyn* et des renardeaux, pas un d'eux tous ne s'échappait, s'il n'était bien pourvu d'ailes. »

Le texte porte *llwyuein*. Ce mot, à ma connaissance, ne désignant jamais un animal, j'ai lu *llwynein* ; *u* pour *n*, et réciproquement, est très commun. *Llwynein* se justifie par *llwynog*, renard. Quant à ma traduction de ce mot, elle dépend du sens attaché à *llewyn*. Si dans *llwynein*, qui est un diminutif pluriel, il s'agit de *renards* et *d'espèces* semblables, *llewyn*, anciennement, aurait pu avoir le sens de *lynx*, sens oublié au XIIe siècle.

Il y aurait eu un rapprochement erroné de *llewynawc* avec *llwynog*. Régulièrement *llwynog* ne peut sortir de *llewynoc*, à moins qu'on ne suppose une déformation du mot par un rap-

1. Il devait y avoir dans le texte authentique, au point de vue du nombre des syllabes :

o'r gyrhaedei dy dat ae gicwain

Le sens est le même.

2. *Cigwein* est composé de *cig*, viande, et de *wein*, *gwein*, qui paraît être dérivé de *wan*, *gwan*, frapper, percer (**u̯anio-* ou *u̯aniā*). On le trouve avec le sens de *croc*, *fourchette à viande*, *griffe*, et aussi, d'après les exemples sûrs du XIIe s. (S. Evans, *Welsh Dict.*), au sens de *lance* ou javelot. Le sens primitif est douteux. C'est une arme peut-être semblable à l'irl. *foga fogablaigi*.

prochement avec *llwyn*, buisson, fourré : *llwynein*, les renards et hôtes semblables des fourrés.

Pedersen (*loc. cit.*) rapproche *lug* (ind.-eur. *luc-*, *lug-*) du grec λύγξ, gén. λυγκός, suédois *lo*, lit. *lúšis*. Pour le germanique cf. Kluge, *Etym. Wört. d. deutschen Sprache* à *Luchs*; cf. Walde, *Lat. Etym. W.*, 2e éd. à *lūceo*, *Lug* = vieux-celt. *lugu-s*; *llewyn* supposerait **lugu̯-ĭno-s*. Il a pu exister un pluriel *lugu̯-inoi*, donnant également *llewyn*; et dans le passage d'Aneurin, il semble bien qu'on ait affaire à un pluriel. Sur *llewyn* a été fait *llewynawc*. Il est très vraisemblable que le nom du *lynx* en irlandais et en gallois, comme en grec et germanique, remontait à *lug-*, *luc-* [1], idée de *lumière*, nom qui lui a été donné à cause de la vue extraordinairement perçante qui lui est partout attribuée. On dit même que ses yeux étincellent dans l'obscurité. Le vieux-celtique *lugu-* se retrouve dans des dérivés et composés dont le plus connu est *Lugudunum*, citadelle du dieu *Lug*, qui peut bien avoir eu le sens primitif de dieu de la lumière : *Lugudunon* (*Lugudunum*, *Lugdunum*) aurait le sens de *mons lucidus*, d'après : *Heirici vita s. Germani*, I, 295, 298.

Llwynein serait le pluriel d'un diminutif *llwynan*.

493. Gaëlique d'Écosse TURHOCHRET.

Dans le fragment de code de David Ier, roi d'Écosse (1107-1121), intitulé *Leges inter Brettos et Scotos* [2], rédigé en latin français et anglais, on trouve ce passage en français seulement : *si femme a vileyn seit ocis, le seygnur del feu* (*ou*) *le vilein meint auera le* KELCHYN 7 *le vilein auera le* TURHOCHRET *a sa femme del* KELCHYN 7 le parens [le CRO] *et le* GALNES.

Il est évident qu'il faut corriger *turhochret* en *turhochrec*, qui représente *turfochraic* avec *f* intervocalique et *c* palatal. O'Donovan, *Suppl.* à O'Reilly, donne *turfochraic* en le traduisant par *relieving wages* [3]. Il renvoie chez O'Reilly à *tiorfochraic*. Chez ce dernier, avec transcription *tiorfhochraic* subst. fém., le

1. Au lien de *llewynawc*, on pourrait attendre *llywynawc*, mais il y a assez souvent flottement, en pareil cas, entre *e* et *y* : cf. *llywychu*, briller (v. gall. *di-guolouichetic* gl. *proditus*).

2. Voir J. Loth, *Persistance des institutions et de la langue des Brittons du Nord* (ancien royaume de Stratclut), *au XIIe siècle* (*Rev. Celt.*, 1930).

3. Il renvoie à Rawlinson, O'Davoren Gl. 2102.

mot est traduit par *reward, price*. Windisch, *Wört.* à *turfochraic* donne *tuochraicci* (plur.) glos. *munera* (Mil. Gl., 36[a]) ; *on terfochraic* glos. *munerum oblatione* (Mil. Gl., 14[a]). Ici *turhochrec* a sans doute le sens de *présent*, don gracieux de ce qui pouvait incomber de l'impôt de *kelchyn* à la femme.

494. Gaëlique d'Écosse FUILRADH.

Skene, *Celtic Scotland*, t. III, p. 217, et note 15 cite l'anglais d'Écosse *Bludwytys* dans un texte du XIIe siècle : *abstractione sanguinis que dicitur bludwytys*. Il y fait cette addition, d'après une charte du *Chart. Lennox.* : *bludwytys que scotice dicitur* FUILRATH.

Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 53 traduit *fulred* par *Blut*. Les dictionnaires traduisent *fulradh* par l'anglais gore, corruption : ce qui n'est pas le sens exact, au moins en gaëlique moyen, et n'est pas non plus conforme à l'étymologie. O'Reilly, bien inspiré cette fois, l'a interprété par *ful-shruth*, effusion de sang. C'est bien le sens du gaëlique *fuilrath*.

495. Gallois-moyen RONN.

Le gallois *rhonn* a désigné clairement une *arme* et comme on va le voir plus spécialement une lance :

M. A. 278. 2 :

ys wyr y Ruffyd rud ron « c'est un petit-fils à Gruffyd à la lance rouge. »

Ibid. : gwiwron, lance remarquable.

Ibid. : 279. 1 : *llym ron*, lance acérée.

Iolo Goch, 161 : *Hil Faredudd rudd ei ron* « race de Maredudda à la lance rouge. »

Ce qui est décisif pour le sens, c'est le nom de la lance d'Arthur dans le *Brut Tysilio* (M. A., 463. 1) :

a gwayw a gymerth ev yn y law yr hwn a elwit RON-GYMYNIAT « et il prit dans sa main une lance qu'on appelait *Rongymyniat*, la lance qui coupe. »[1]

Ronn = v.-celt. *rondā* ; c'est une forme de la même racine que l'irl. : *rind* = *rendu-*, pointe, pointe de lance.

496. Vieux-breton COUCANT ; breton-moyen COUGANT, COGANT, mod. CAOUGANT ; gallois CEUGANT.

1. Note 509 : la lance est appelée : *Ron-goruchel*, lance très haute (qui domine les autres) ; dans les Mab., c'est *Ron-gonmiant*.

Le vieux-breton *int coucant* paraît, d'après le contexte, signifier *entièrement* (Gloses à Amal. : non minus *nahulei* vel *int coucant*). Le breton-moyen a le sens de : certainement, parfaitement [1]. Le gallois moyen *yn geugant* qui répond au vieux-breton *int coucant*, signifie *complètement* :

L. Tal. (F. a. B., II, 158.31) : *Difieu yn geugant yd aethant Von* « Jeudi au complet ils allèrent à Mon. » Cf. L. Noir, *ibid.*, 34. 8 (*keucant*) ; *L. Aneurin.*, 65. 22 (*en geugant*).

Troude donne à *kaougant* les sens de : *fertile, abondant,* qui seraient, dans ce cas, des sens évolués de *complètement, entièrement* ; ce serait du breton de Cornouaille ? Il donne aussi, mais comme ancien *kaouga* dans le sens d'*abonder* qui me semble suspect et ne pourrait s'expliquer que par une décomposition populaire erronée de *kaougant*.

Le sens de *sûrement, certainement* existe aussi : Llywarch ab Llyw. (XIIe s., M. A. 212. 1)

Ked archwyf ym llyw y lloergant yn rot
ef am ryt yn geugant.

« Quand même je demanderais à mon chef la pleine lune en don, il me la donnerait (donnera) assurément. » Stokes (*Urk. Spr.*, 90) interprète *cant* par *blanc* et décompose *cougant* en *co-uo-cant*. D'après l'analogie *co-uo-cant*, ou mieux *com-uo-cant*, aurait donné en gallois *cyvogant* (*cyv-wocant*) ou *cywogant*. De plus le sens de *complet, entièrement*, suffit à démontrer dans le composé la présence de *cant*, cercle, qui en composition a un sens *perfectif* : LLOERGANT (devenu déjà en moyen-gallois *lloergann*) a le sens de *pleine lune :* voir *cant*, irl. moyen *céte*. Le sens de *certainement, sûrement, sans erreur* doit provenir du premier terme. Phonétiquement *cou̯-*, d'où gallois moyen *ceu-*, breton *cou* (*cow-*) fait penser au latin *cavēre* pour *covēre* (Thurn. *KZ.*, XXVIII, 15) ; κοέω ; got. *us-skaws*, réfléchi, etc. (Walde, *Lat. Et. W.* à *caveo*) : adjectif *coucant*, signifierait *très avisé*, très sûr : c'est *-cant* qui prédomine dans le sens de *complet, entier, complètement*. *Coucant* = **cou̯o-canto-*. O. Pughe and C° (*Iolo Morganwg, Barddas*) ont vu dans *ceugant-*, *ceu*, creux, et *cant*, cercle ; ils en ont fait un substantif signi-

fiant un *inclosing circle*, et le *vide*, *l'infini*, *un nombre infini*, la *voûte éthérée*. Rien ne justifie ces billevesées.

497. Gallois GWARADWYDD ; irlandais moyen FÍAD; FÉID (AIRMITIU FÉID).

Le mot *gwaradwydd*, outrage, honte, est isolé en gallois même, malgré une tentative d'explication de J. Morris Jones que je mentionne pour mémoire [1]. Il est évident que *gwar*, dans ce mot, est la variante bien connue de *gor-* ; il y a une variante *gwr-* : *gwradwydd* : cf. *gwarandaw*, écouter et *gwrandaw* [2]. Quant à *adwydd* dont je ne connais pas, *pour le moment*, d'exemple en rapport avec le composé pour le sens, il va de soi que c'est lui qui a le sens d'*outrage*, *honte*, *gwar-* n'ayant qu'une valeur renforçante.

On peut sans chance sérieuse d'erreur décomposer ce mot en *at-wyđ* : *at-* comme l'irlandais *aith-*, *aith-* (*ad-*, *aid-*) a non seulement le sens du latin, *re-*, mais encore indique assez fréquemment un changement en mal et même le contraire de l'idée ou état exprimé par le simple qu'il préfixe : *ad-wr* (irl. moy. *ath-fher*), lâche, un homme de rien ; *adyn* (*at-dyn*), id. ; *ad-fyd*, adversité ; *ad-fudd*, dommage, etc. *Wyđ* rimant en *ŵyđ* suppose **ṷeido-*, et rappelle l'irlandais moyen *fíad*, bienvenue, honneur fait à quelqu'un, à un hôte : Táin B. C. 924 : ni *fhuarusa fíad n-óiged* « je n'ai pas trouvé l'honneur d'un hôte (les égards, la réception due à un hôte). Dans le Gloss. d'O'Davoren, *fíad* est expliqué ainsi par : *airmitīu do cách fo gradh*, « honneur (égard) à chacun suivant son rang (ap. Wind. *Wört.*). Cette explication est confirmée par un passage du *Táin B.C.* 997 : *ro fritháiled in rí 7 ro fiadaiged ar gradaib dánaib 7 dlígedaib 7 uaslecht 7 caínloesaib* « le roi fut servi et honoré (reçu avec égards), (tous) suivant le rang, la valeur, le droit, la noblesse et les bonnes manières [3] ». Le vieil-irlan-

1. *Welsh Grammar*, p. 84 : *gwaradwydd* serait pour *gwarad-rwydd* : *gwarad-* viendrait d'une racine réduite *ṷer-*, racine pleine *ṷerē-*, c'est-à-dire *ṷerēi-* sans *i*, laquelle racine, elle, a donné, avec diverses variations de forme : *gwrid*, rougeur (1 syll.); *-wared* dans *dan-wared*, imitation : *gwarae*, jeu, et avec *s-* prothétique : *s-ṷard-*. *chwardd*, rire !

2. En réalité on a *gurandaw*, en deux syllabes.

3. Cf. *ibid.*, *rafíadaiged* 3024 ; *fíadugod*, bienvenue, recevoir avec cour-

dais *airmitiu*, respect, est toujours accompagné de *féid*, datif de *fiad* [1].

At-wyd aurait le sens de : mauvais accueil, mauvaise réception, affront. Ce sens paraîtrait recommandé par le terme courant dans les *Mabinogion* pour rendre l'idée de *courtoisie*, de *savoir-vivre* en particulier envers un hôte : *gwybot* (proprement *savoir*) ; le manque de courtoisie, le mauvais accueil est exprimé par *an-wybot* (*gwybot* avec *an-* privatif) : cf. J. Loth, *Mabin.*[2], I, 380, 379 : cf. le français *mal-appris*. On aurait donc affaire à **u̯eid-* dans le sens de *savoir*, *comprendre*. Cette interprétation est-elle préférable à celle qui se baserait sur le fait qu'en irlandais comme en gallois *visage* et *honneur* sont synonymes ? On peut en douter d'après un passage des *Passions and Homilies from the Leabar breac* 4293 : *biaid gnús airmitiu fair* « il y aura visage par respect sur lui » (il sera bien accueilli, on lui fera bonne mine) *Airmitiu*, nominatif, serait employé ici comme datif, ce qui n'est pas rare. Ce serait la contre-partie d'*airmiticu féid*. Si cette explication n'était pas admise, il faudrait supposer *gnús* 7 *airmitiu* signifiant mot à mot : il y aura visage et respect sur lui : le respect commandant l'expression. *At-wyđ*, dans ce cas, aurait le sens propre de : mauvais visage, mauvaise accueil, affront. *Airmitiu féid* signifierait proprement : respect, honheur par le visage, la physionomie. *Féid* serait un datif de manière, indiquant la façon dont une chose se fait ; sur cet emploi cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 74, § 116.

Atwyđ = **ate-u̯eido-* *Fiad* est féminin : *u̯eidā* : voir gallois *gwyđ gwéěđ*.

498. Gallois-moyen NYFEL ; irl.-moy. NEM.

Gall. *nyfel* a le sens évident de nuage dans un passage du Livre de Taliesin (F. a. B., II, 175.15) :

uch awel uchel
uch no phop nyfel

toisie, *Ac. na Sen.* 589. Windisch supplée *alle* dans sa traduction d'après une variante.

1. L'acc. *fiad* du T.B.C. ferait supposer un autre thème.

« au-dessus du vent élevé plus haut qu'aucune nuée. » *Nem* paraît avoir un sens analogue dans le *Togail Bruidne Dá Derga*, 25 : Conairc et ses hommes aperçoivent de toute part des troupes de guerriers : *ropo nemtened tir úa Néill imbi* « pays des O'Neill, il y avait un nuage de feu autour de lui. »

Le glossaire d'O'Mulconry 839 donne *nemain dega* qui est glosé par *aibli tened*, étincelles de feu. Stokes se demande si *nem* ne serait pas le singulier de *nemain*. Quelle que soit l'origine de *nemain*, le contexte du passage du *Tog. Br. Dá Derga* ne permet pas d'y voir un singulier. Dans le paragraphe suivant Conairc demande ce que signifie ce feu. Ses gens lui répondent que *la loi du roi a été brisée puisque le pays est en feu*. En conséquence ils ne s'aventurent pas sur la terre des O'Neill du Sud et tournent au Nord-Est [1]. *Nem* serait pour *neb* : cf. v. bulg. *nebo* ciel, à côté du lit. *debesis* nuage, pour *nebesis* [2]. Quant à *nyfel* il suppose un vieux-celt. *nebelā*, ide. : *nebhelā*, cf. νεφέλη.

499. Irlandais NATH, MARBNAD ; gallois NAD, MARWNAD ; OERNAD, DIRNAD.

Irl. *Nath*, gén. *natha*, a deux sens : 1° celui de *mètre* (Cormac Tr. 125 ; *Mittelirische Verslehre*, p. 118, 164), genre de poème [3] ; 2° celui d'élégie, chant funèbre. Whitley Stokes paraît y avoir vu deux mots différents dans son Index au *Lécan Gloss.* : il sépare *nath*, mode (34,197) de *nath*, chant funèbre, et pour ce sens compare le gallois *nad*, clameur. (Le n° 170 du *Lecan Gl.* a : *nath* .i. *marbnaig*.) Retrouvant *nath* dans O'Mulconry's Gloss. à l'Index il abandonne cette distinction [4], et il compare à *nath*, poème, le gallois *nad* dans *marwnad*. Le gallois présente les deux sens. En gallois moyen, *nad* se montre avec le sens de poème :

1. On ne peut songer à traduire *nem tened* par ciel de feu, comme y a pensé Stokes dans son *Index* ; ce ne sont pas des lueurs d'incendie dans le ciel ; le feu enveloppe le pays.

2. Cf. Walde, *Lat. Et. W.* à nebula.

3. Le *nath* paraît avoir été particulièrement cultivé par l'*Ansruth* qui dans l'ordre de dignité vient après l'*ollamh*; chaque *nath* vaut 5 vaches (O'Dav., 67).

4. *nath* dans les deux sens est un thème en *u*-. Le n° 431 d'O'Mulc. a *esnad* : *ninath acht duchann*, ce n'est pas *nath* mais musique.

mor yawn yw . . . . . *goffau Dovyt om newytnad* « comme il est juste . . . . de rappeler (célébrer) Dieu par mon nouveau poème ». (M.A. 249.2 : XIIe-XIIIe s.). A l'irlandais *marb-nad* répond exactement le gallois *marwnad*, chant funèbre, élégie : **maruo-natu-*. De ce sens est dérivé en gallois le sens moderne de *clameur, cri, tapage*. John Walters traduit *wayling* par *oer-nad* [1]. Le Dictionnaire latin-gallois de Thomas ap William (Hengwrt mss 60) donne *dirnad*, conquestio, composé de *di-ro-* et de *nad*.

Il s'agit très vraisemblablement dans les deux sens d'un seul et même mot (vieux-celt. *nătu-*) ; son origine reste obscure.

500. Gallois YNGNAD, YNAD ; DIRNAD.

Yngnad et *ynad*, juge, sont les deux formes données par les lexicographes modernes (Thomas Richards, O. Pughe). Tous les deux citent *yngnad* d'après un passage de Lewis Glyn Cothi (XVe s.). Ce sont aussi, en somme, celles que l'on rencontre anciennement avec des variantes orthographiques. Anc. Laws (Cf. T. Lewis, *Gloss.*) : *egnat* (*yngnat*), *ynat* ; plur. *egneyt*, *eneyt*, *yneit*. L. Tal. 130, 29 ; 174, 19 : *ygnat* ; L. Rouge (F.a. B., II, 290, 8) : *ynat*.

L. Noir 40.10 *inad* ; 6.1 *kyghor ygneid* [2] ; *ibid.* 46.9 :

. . . . . *y offereid*.

Bid ae hesgip ae higneid « (j'ai demandé) aux prêtres du monde et à ses évêques et à ses juges. » Il est évident que *h* de *hesgip* et de *higneid* est dû au pronom possessif précédent, ce qui est régulier. C'est de ce passage, auquel il renvoie, que J. Morris Jones, *Gr.*, p. 78 part pour tirer *ygnad* de *hyngnat* = **seno-gnat-*, mais il se garde, bien de donner *higneid* avec le contexte.

La forme de laquelle partent toutes les autres est *yngnad*. Le mot a le sens de *juge légal*, *officiel*, et aussi celui d'homme qui a du jugement (cf. Thomas Richards, *Welsh Dict.* ; M. A. 199,2). *Yn-* est assimilable ici à l'irlandais *in-* devant

1. *Oer-* a ici un sens analogue à celui de l'irl. *uar*, froid, dans certains composés. Cf. *oergrei* L. Rouge 282, 19 ; *oergerdet*, L. Tal., 201, 16.

2. Le ms. porte *kyghygneid*, a rétablir sûrement d'après la *cynghaned* en *kyghor ygneid*.

consonnes, marquant avec des adjectifs l'aptitude à, la possibilité, et ayant parfois un sens intensif : *in-galair*, malade (cf. Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 11). Le substantif vieil-irl. *en-gne*, *ingnae*, connaissance, rappelle le composé gallois, avec une dérivation et un thème différent. Quant à la forme primitive du gallois *yn-*, elle ne peut être régulièrement que *en-*, *in-* (cf. Thurneysen, *Gr.*, p. 470).

Gna-to- se retrouve aussi dans le composé *dirnad*, discernement, action de discerner : M.A. 249,2 (XIIe s.) :

mor yawn yw om dawn ac om dirnad
Dedwyt, goffau Dovyt om newyt nad

« comme il est juste grâce à mon talent et à mon discernement éclairé [1], de célébrer (rappeler) Dieu par mon nouveau poème. »

John Walters, *Welsh-Engl. Dict.* explique fort bien *dirnad* par cet exemple : *ni fedraffi ddigon ddirnad yn eglur* pa fodd y gwneir hyn « je ne puis pas bien discerner clairement comment faire cela ». *Dirnad* = *dī-ro-gnatu-*.

S. Evans, *à dirnad*, joint maladroitement un mot tout différent quant à l'origine : *dirnadau* d'après un passage de l'*Officium beatae Mariae* de Dafydd ddu Hiraddug (M. A., 370,1) : *Rhyfedd yw dirnadau'r mor a i son* « étonnants sont les soulèvements (soubresauts) de la mer et son bruit ». Si S. Evans s'était reporté au texte latin (psaume 92), il aurait vu que *rhyfedd yw dirnadau'r mor* traduisait : *mirabiles elationes maris*.

Dirnadau contient *nad*, ordinairement *naid*, saut, bond. Il y a un troisième *dirnad*, composé avec *nad*, poème, v. irl. *nath*, gall. *nad*. (v. ci-dessus).

J. Loth.

1. *Dedwyt* a le sens de sage, qui sait, et d'heureux : = *do-eti-uid-*. Dans cet exemple, *t* = *d*.

UNE
GÉNÉALOGIE DES ROIS DE STRATCLUT
REMONTANT
DE LA FIN DU IXe AU Ve SIÈCLE

Les relations des Brittons du Nord et de ceux de l'Ouest (pays de Galles), à l'époque historique, ont toujours été fort étroites. Les Gallois ont pris une part importante aux luttes acharnées de leurs frères du Nord contre les Angles de Northumbrie qui ne réussirent jamais à les déloger de leur domaine de l'Ouest (du golfe de Solway au golfe de la Clyde) [1], quoiqu'ils eussent assez souvent à lutter contre les Scots de Dabriada et les Pictes. Aussi trouve-t-on souvent chez les écrivains gallois, depuis l'*Historia Britonum* jusqu'aux annalistes ou généalogistes et aux anciens poètes, de précieux renseignements sur des faits importants de leur histoire et sur la géographie de leur pays. On peut, dans une certaine mesure, les contrôler et les suppléer par l'*Hist. Eccl. gentis Anglorum* de Bède (Northumbrien et ennemi des Brittons) parfois par la Chronique anglo-saxonne, la Chronique d'Ethelwerd, les écrits de Siméon de Durham, et surtout par les Annales irlandaises.

Il n'y a pas de preuve plus frappante de l'intimité des relations des Brittons de l'Ouest et du Nord qu'une des généalogies compilées à la fin du xe siècle, que j'ai reproduites dans l'appendice au tome II de ma traduction des *Mabinogion* (2e édition, p. 326 et suiv.). Elle y porte le n° V (p. 333) et est complétée par celle du n° VI (p. 334). Sur les Brittons du Nord, on trouvera de plus amples renseignements dans mon travail : *Persistance des Institutions et de la langue des Brittons du*

1. Le royaume de Stratclut s'est étendu proprement de la Clyde à la Derwent en Cumberland (cf. Skene, *Celtic Scotland*, t. I, p. 456 ; III, p. 3).

Nord (ancien royaume de Stratclut) au XIIe siècle (dans un des prochains numéros de la *Revue Celtique*).

Run map Arthgal
map Dumnagual
map Riderch
map Eugein
map Dumnagual
map Teudubr
map Beli
map Elfin
map Eugein
map Beli
map Neithon
map Guidno
map Dumnagual Hen
map Cinuit
map Ceretic Guletic,

Arthgal roi de Stratclut mourut assassiné en 872, à l'instigation de Constantin fils de Kenneth mac Alpin roi des Pictes [1]. Son fils Run avait épousé une des trois filles de Kenneth, Scot (Gaël) par son père mais qui en vertu de sa descendance maternelle étant Picte, occupait le trône de Scone, capitale du royaume des Pictes.

A la mort d'Aedh second fils de Kenneth tué en 878, successeur de son frère Constantin, le trône devait revenir, semble-t-il, à Domnalt (Domnall) fils de Constantin et petit-fils de Kenneth. Mais d'après l'usage des Pictes [2], l'autorité d'ailleurs des Scots ayant été grandement affaiblie par la gravedéfaite infli-

1. Annales d'Ulster : anno 872 *Artgha[l]* rex Britannorum *Strat Cluade* consilio Constantini filii Cinaedon occisus est.

2. Skene, *Celtic Scotland*, I, 232-235, constate que d'après la liste des rois Pictes, on voit des frères se succéder l'un à l'autre mais *qu'il n'y a pas un* seul exemple tant qu'a duré le royaume des Pictes, d'un fils succédant directement à son père. Au cas où il n'y avait pas de frère, la succession passait aux enfants des sœurs ou au plus proche parent mâle du côté des femmes.

gée à Constantin en 877, ce fut le fils du roi britton Run, Eocha[1] qui fut appelé au trône des Pictes. Dumnagual, père d'Arthgal, est sans doute le *Dungaile*, *Dunegal* père de Grig qui gouverna effectivement le royaume des Pictes après avoir joué le rôle d'associé auprès du jeune Eocha trop jeune pour régner. La Pictish Chronicle l'appelle *Ciricius*[2].

Dans les *Synchronismes de Flann Mainistrech* on trouve *Girg-mac Dungaile*[3]. Dans la Chronicle of the Scots (rédigée en 1165)[4] on lit : *Grig filius Dunegal*[5].

Il aurait été tué à Dundurn, forteresse sur le Lōch Earn et capitale du Fortrenn qui comprenait les districts de Strathearn et Menteith, et enseveli à Iona en 896.

Riderch, Dumnagual et Eugein ne sont pas connus, mais *Dumnagual* fils de Teudubr (au XIIe siècle *Tewdwr*) d'après les *Annales Cambriae* meurt en 760. Teudubr fils de Beli qui meurt d'après les mêmes annales en 750, est incontestablement le *Tendar mac Bile*[6] *ri Alo-Chluatthe* des Annales de Tigernach qui le font mourir en 752. Nous connaissons aussi par les *Annales de Tigernach* la date de la mort de Beli : *anno* 722 *Bile mac Alphine rex Alo-Chluaithe moritur.*

Si on n'a pas la date de la mort de Beli fils de Neithon, on sait du moins à quelle époque il vivait. Il a eu deux fils Eūgein et Brude. Bruidhe (Bredei filius Beli dans la Pictish Chronicle, p. 75) fut élu roi des Pictes en 672. Du côté paternel, c'était un Britton.

Dans un poème attribué à Adamnan[7] il est qualifié de fils

1. The Pictish Chronicle (Skene, *Chronicle of the Picts. Chronicle of the Scots*, p. 9) : *Eochodius autem filius Run regis Britonum nepos Cinaedi* (Kenneth) *ex filia regnavit XI annis.*

2. Skene, *Chron. of the Picts*, *Chron. of the Scots*, p. 9. *Ciric* est probablement le *Curic* gallois.

3. *Ibid.*, p. 21.

4. *Ibid.*, p. 121.

5. *Ibid.*, p. 151 (Chronicle of the Picts and Scots). D'après cette chronique rédigée en 1187, il aurait subjugué toute l'Irlande et une grande partie de l'Angleterre. Ce qui paraît vrai, c'est qu'il attaqua les Angles et envahit la Bernicie (Skene, *Celtic Scotl.*, I, 329, 331-334; II, 320.)

6. *Bile* et *Beli* supposent un vieux-celtique *Belīio-*.

7. Skene, *Chron. of the Picts*, *Chron. of the Scots*, p. 409 (Extrait de la vie

du roi d'*Alo Cluaithi* [1] (*Alclut* capitale du royaume de *Stratclut*, aujourd'hui Dumbarton, forme anglicisée du gaëlique *Dun-brettan*, citadelle des Brittons). Les Annales de Tigernach font de lui un roi de Fortrenn, région comprenant les districts des Strathearn et de Menteth : *anno 693 Bruidhe mac Bile rex Fortrend moritur*. Mais la région de Fortrenn paraît avoir été à une certaine époque, occupée par les Brittons. Dans les légendes irlandaises concernant l'origine des Pictes et de la fameuse loi de succession par filiation utérine, il est question des *Breatan Fortrein*. C'est Bruidhe qui détruisit entièrement l'armée d'Eagfrid roi de Northumbrie le 20 mai 685 (Bède, *Hist. Ecc.*, IV, c. 60).

Eugein fils de Beli est évidemment le roi de Stratclut qui battit et tua le roi des Scots (Gaëls) de Dalriada, Domnall Brecc en 642 [2].

Eugein a un fils qui meurt en 694, d'après les *Ann. de Tig.* : *anno 694 Domnall mac Auin rex Alo-Chluathe moritur*.

Eugein est probablement le petit-fils de Naithon qui en 649 livre bataille à Gartnait roi des Pictes : *cocad huae Naedan 7 Gartnait meic Accidain*, combat du petit-fils de Naedon et de Gartnait fils d'Accidan. La graphie *Naedan* rappelle celle de Bède (*Hist. Ecc.*, V, c. 16) : *Naitoni* que nous savons être le gaëlique *Nechtan*. Neithon grand-père d'Eugein et de Brude et père de Beli, aurait eu un fils mort en 693 d'après les Annales de Tigernach (*Alpin mac Nechtain*). A la même année, les Annales d'Ulster donnent : *Ailphin mac Nechtin*.

en irlandais d'Adamnan). Dans un poème attribué à Riagal de Bangor (*Ibid.*, p. 402 ; Annales de Mac Firbis), il est dit combattre pour la terre de son grand-père. Riagal mourut en 881.

1. *Chron. of the Picts*, *Chr. of the Scots*, p. 45, 319, 329. (Ce sont des extraits du Book of Lecan) : anno 693 Bruidhe mac Bile moritur et Alpin mac Nechtain.

2. Ann. de Tig. : *Domnall Brecc in Cath Srath Caccin in fine anni in Decembre interfectus est XV anno regni sui ab Ohan rege Britonum* (642). — Les Annales d'Ulster ont *Hoan*. Eugein devait dès le VII-VIIIe siècle se prononcer *Ewein*, *Owein*. *Ohan* a dû être fait sur une forme écrite relativement moderne *Owen* (ou encore *Ougen* que l'on trouve). On a dans les Ann. de Tigernach à l'an 693 une forme *Auin* plus près de la prononciation : *Ewein* a été précédé par *Ewiñ Eweñ* ; *n* dans *Auiṅ* devait être palatal. Domnall Brecc est le *Dyv(y)nwal vrych* du Livre d'Aneurin.

On n'a rien de sûr au sujet de Guidno père de Neithon, mais l'époque où vivait son père Dumnagual [1] Hen (Dumnagual le Vieux) est approximativement connue. C'est, en effet, d'après la courte généalogie qui suit celle que je viens de donner, l'aïeul de Riderch Hen (gallois moyen *Rhyderch Hen*, Rhyderch le Vieux), fils de Tutagual (*Tutgual*, plus anciennement *Tut-wal*) [2]. Or Riderch est un personnage historique bien connu. C'est le *Roderc* fils de *Tōthail* de la *Vita Columbae* par Adamnan : *De rege Roderco filio Tothail qui in Petra Cloithe regnavit* [3]. *Petra Cloithe* est littéralement le gallois *Al-clut* : irl. *ail*, gén. *alo*, rocher, pierre ; *Cloithe* est un génitif de *Clōth*, gallois *Clut*, vieux-celt. *Cloutā*. *Riderch* qu'on prononçait *Röderch* remonte comme *Roderc* à un vieux-celtique *Roderco-s* (*ro*, Indo-europ. *pro-* et *derco-*, brillant, évident [4]).

Saint Columba commença sa mission chez les Pictes du Nord vers 565 et mourut en 596 d'après les *Annales* de Tigernach. Roderc, d'après la *Vita Columbae* par Adamnan écrite à la fin du VIIe siècle (d'après des documents antérieurs), aurait envoyé en ambassade secrète Lugbe Mocu Min à saint Columba pour lui demander s'il périrait de la main de ses ennemis [5].

Le saint lui répondit qu'il verrait ses descendants.

Ces rapports historiques de Roderc (Riderch) avec le saint donnent quelque créance à la tradition galloise du *Black Book of Carmarthen* qui fait de Riderch le maître, le régulateur de la foi chrétienne [6].

1. *Dumnagual* est une graphie du vieux-gallois (IXe-Xe siècle) pour *Dumnwal* (cf. Loth, *Chrestomathie*) ; moyen-gallois *Dyvnwal* (avec *y* de résonnance *Dyvynwal*).

2. Cf. J. Loth, *Chrestomathie*.

3. Cf. Whitley Stokes, *Thes. palaeohib.*, II, XXXV *ē* et *ō* longs ne sont pas encore diphtongués au VIIe ni au début du VIIIe siècle. Plur. tard. *Clōth* devient *Cluath* et le génitif *Clōithe* devient *Cluaithe*.

4. Cf. vieux-breton : *erderh* gl. *evidentis* (*er* = *exro-* et *derco-*).

5. Aliquam ad eum (Columbam) occultam per Lugbeum Mocu Min legationem misit (cf. Whitley Stokes, *Thes. palæohib.*, 97. 274). — Outre la *Vita* par Adamnan cf. sur Columba, Bède, *Hist. Eccl.*, III, c. 4.

6. Skene, *Four anc. Books of Wales*, II. 21, 9 : *Riterch Hael ruyfadur fit* « Rhyderch le Généreux gouverneur de la foi chrétienne. »
Dans ce texte *t* = *d*.

D'après l'*Historia Britonum* de Nennius, Riderch Hen aurait combattu avec Urbgen, Guallauc et Morcant contre Hussa [1] roi des Angles de Northumbrie, ce qui nous reporterait à la fin du VIe siècle (Hussa 385-392).

On ne sait rien de Tutagual (Tutwal) père de Riderch. Mais Riderch étant mort vers la fin du VIe siècle, son aïeul Dumnagual, d'après les moyennes que donnent les dates pour la succession de rois connus, devait vivre dans la première moitié du VIe siècle [1].

Cinuit, moyen-gallois *Cynwyd*, dans les légendes galloises est le chef d'une tribu du Nord, les Kynwydyon [2]. Sur lui, on ne sait rien de sûr. *Ceretic guletic* (souverain) serait un roi du Ve siècle, vraisemblablement du milieu on plutôt de la seconde moitié de ce siècle. Ce n'est sûrement pas Ceretic fils de Cunedag émigré avec lui. Son père d'ailleurs est *Cynloyp*, dont nous ne savons rien, mais le nom a dû être correctement transmis et transcrit, car il y une région dont le nom est clairement dérivé de Cynloyp. Parmi les miracles mentionnés dans l'*Historia Britonum* figure celui de la fontaine de Guar Helic : *est aliud miraculum in regione* CINLOIPIAUC. L'édition San Marte (c. 70) donne *Cinlipiuc* avec la variante qu'on doit adopter et qui figure dans l'édition de Petrie (*Mon. Hist. Brit.*, p. 78, c. 74). Au lieu de *Finnaun Guarhelic* (éd. San Marte) l'édition de Petrie donne une forme plus archaïque : *Fontaun Guarhelic* : *Fontaun* doit être lu *Funtaun* de *fōntāna*.

Ceretic ne peut être non plus le *Ceretic* dont les *Annales Cambriae* mettent la mort en 616. Ce Ceretic est probablement le même que Nennius fait expulser d'Elmet [3] par Aedwin roi de Northumbrie. Il est vraisemblable qu'il ne fasse qu'un avec le

1. La généalogie VII (J. Loth, *Mabin.*, II, 334) fait de *Clinog Eitin* le fils de Cinbelin qui serait lui fils de Dumnagual Hen. *Clinog* est à corriger en *Clitnoy* : *-Clydno Eidin* bien connu dans les légendes galloises. Le Livre Noir (*Four anc. Books of Wales*, II, 29, 21) : *Bet Kinon mab Clytno Itin*, la tombe de *Kynon fils de Clydno Eidin*.

2. *Ibid.*, II, 340.

3. *Hist. Brit.*, c. 63 : Eadguin filius Alli (Aelle)... occupavit ELMET et expulit Ceretic regem illius regionis. Bède, *Hist. Eccl.*, II, c. 14 nous dit que l'autel de la basilique élevée par Aedwin et brûlée par les payens est conservé,

Cerdic de Bède (*Hist. Eccl.*, IV, c. XXII), roi des Brittons, chez qui le mari de Bregusuid, mère de l'abbesse Hilda, aurait cherché un refuge et aurait été empoisonné [1].

Il est très vraisemblable que le *Ceretic Guletic* de la Généalogie n'est autre que le *Coroticus* de la *Confessio Patricii*, à qui Patrice reproche ses ravages en Irlande. C'était un roi d'*Alclut*, capitale de Stratclut. On lit dans le Livre d'Armagh [2] : *De conflictu* Patricii adversum *Coirthech regem Alo. Alo* est le génitif de *ail* = **ali*, roc, rocher. C'est le rocher de la Clyde, la *Petra Clōithe* de la *Vita Columbae* dont il a été question plus haut.

Après Çynloyp la généalogie paraît légendaire :

Çynloyp
map Çinhil
map Cluim
map Cursalem
map Fer
map Çonfer ipse est vero *Olitauc* [3] *di mor medon* venditus est

Les Généalogie de la fin du xe siècle viennent de sources sérieuses ; malheureusement il y a des lacunes et parfois des contradictions. Il y en a parmi elles qui incontestablement remontent au ve-vi^e^ siècle. Brittons comme Gaëls tenaient avec le plus grand soin les généalogies de leurs chefs. On peut y relever des souvenirs précis du ve siècle.

L'*Historia Brittonum* connue sous le nom de Nennius n'est

parce qu'il était en pierre, dans le monastère de l'abbé Thryduulf *quod est in silva Elmete.*

1. Cum vir ejus Hereric exularet sub rege Brettonum Cerdice ubi et veneno periit. Hereric était neveu du roi Aedwin.

2. Whitley Stokes et Strachan, *Thes. palaeohib.*, II, 271 : *names of persons and places in the Book of Armagh* fol. 20 *b* 1 : ce passage est tiré du *Liber Angeli*.

3. *Olitauc* doit être vraisemblablement corrigé en : *o litau* : « du Litau il fut vendu á la mer du milieu», c'est-à-dire la mer Méditerranée. *Litau* a le sens de *continent*, désigne la Gaule et même l'Italie. On a affaire probablement á une de ces légendes qui font venir des personnages légendaires ou même historiques de la Gaule, de l'Italie. Il est possible que *venditus* est soit pour *ventus est*, il vint. *Di mor medon* peut signifier *de la mer Méditerranée.*

autre chose qu'une série d'*Excerpta* d'époque et de valeur diverses souvent maladroitement rattachés les uns aux autres. C'est un point hors de doute depuis la découverte du manuscrit de Chartres. Nous connnaissons par ce manuscrit l'auteur des plus anciens *Excerpta* (écrit *Exberta*) : c'est le fils d'*Urbagen* (Urbgen) qui vivait probablement au VIIe siècle.

Un de ces *Excerpta*, celui qui concerne l'Émigration de Cunedag du *Manau Guotodin*, le pays des [*V*]*otadẽni* de Ptolémée dans le voisinage du Firth of Forth, mérite à plusieurs points de vue l'attention. Un détail est à relever (c. 62). Cunedag aurait émigré avec ses fils au nombre de huit (*quorum numerus octo erat*). Or dans la Généalogie XXXII, on lit : *Haec sunt nomina filiorum Cunedag, quorum numerus erat* NOVEM : Typipaun primogenitus *qui mortuus est in regione que vocatur Manau Guotodin* ET NON VENIT HUC CUM PATRE SUO ET CUM FRATRIBUS SUIS PRE[DICTIS]. Suivent les noms des autres fils.

La Généalogie XXIII précise la région du pays de Galles qu'ils occupèrent. Hic *est terminus eorum a flumine quod vocatur Dubrduiu* (la Dee) *usque ad aliud flumen Tebi* (*Teivi* en Cardiganshire ou plutôt entre *Ceredigion* (Cardiganshire) et *Dyfed*).

J. LOTH.

GALLICO *CABROSTOS « LIGUSTRO » (DA *CABROS, IL CORRISPONDENTE GALLICO DEL GRECO κάπρος, ECC.).

La nota serie indo-europea : greco κάπρος, latino CAPER, CAPRI, umbro KABRU, KAPRUM, nordico antico *hafr* ecc.[1], messa in rapporto col gruppo celtico di cui fanno parte l'irlandese *gabor* (ora *gabhar*), il cornico antico *gauar* e il bretone antico *gabr* [2], ci dà la possibilità di postulare una base interceltica *CABROS (da *CAPROS), partendo, cioè, col Thurneysen [3] dal presupposto d'un antico passaggio di *-pr-* a *-br-* in posizione mediana e lasciando inesplicata (ancora col Thurnysen) la consonante iniziale, dovuta probabilmente a un influsso secondario[4].

Ora, il gallico sembra recare qualche appoggio all' ipotesi della coesistenza d'una forma primaria *CABROS allato a *GABROS.

Anzitutto, inducono a meditare su una tale possibilità già

1. Boisacq, *Dict. étym. langue grecque*, s. v.; Walde, *Lat. etym. Wörterb.* s. v. e Walde [-Pokorny], *Vergleich. Wörterb. indogerm. Spr.*, I, 3, pag. 347; F. Muller Jzn, *Altital. Wörterb.*, s. v. KAPROS; Falk-Torp, *Norweg.-dän. etym. Wörterb.*, s. v. HAVRE. A proposito dell'armeno *haurʼn* « gregge di capre » cfr. H. Pedersen, *Armenisch u. die Nachbarsprachen* in KZ. XXXIX, pag. 350 e 387.

Cfr. pure per : « CABREAS *Tusquorum lingua Aprilis mensis dicitur* », Gloss. V, 173, 28, Oštir, *Vorindog.* (= *alarod.*) *Zahlwörter auf dem Balkan*, pag. 277.

2. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.*, I, pag. 117; R. Thurneysen, *Handbuch des Altirischen*, pag. 132.

3. R. Thurneysen, *Zeitschr. f. celt. Philol.* XIII, 107.

4. Cfr., fra l'altro, A. Cuny, *Études prégrammaticales*, 1924, pag. 168, e la bibliografia ivi citata; cfr. pure Vendryes, *Mém. Soc. L.* XVIII, pag. 310 e *Revue celt.* XL, pag. 436 e 477.

i doppioni nell'**onomastica** gallica attestati dalle iscrizioni : CABRUS — GABRUS, CABRIA (Dijon), CABRILLUS (CIL XII, 10001, 76 ; 10010, 932), CABRILIUS (CIL II, 2682), CABRIOLUS (CIL V, 4998) — GABRILA (CIR 1346), GABRILLUS (-A), e prime forme con C- più riccamente documentate delle seconde [1].

In secondo luogo, la **toponomastica** gallica con i due composti CABROGILO e CABRICANTIUM porta un certo sussidio la una tale congettura. Infatti, non mi pare che si possa mettere in dubbio la gallicità di CABROGILO *villa* (Haute-Loire) [2] comparabile nel senso al latino CAPRARIA (Plinio, III, 78) [3] e nella forma ai noti tipi gallici CASSANOGILO, CANTOGILUM, NANTOGILO ecc. [4] Meno chiaro invece e, data la fonte, meno sicuro appare CABRI-CANTIUM, attestato dal solo Ravennate (Holder, I, 666) ; a renderne tuttavia meno incerta l'interpretazione concorre almeno in parte la consonanza del secondo componente (-CANTIUM) e dell'intera struttura con i toponimi composti AVI-CANTUS (CIL XII, 3077), CATI-CANTUS,

1. Cfr. Holder, *AS.* I, 666 e 1510 ; *Nachträge*, 1026; *Thesaurus linguae lat.— Onomast.* II, 4.

2. Holder, *AS.* II, 666 ; A. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, 1920-29, pag. 70.

3. Inutile ricordare qui i numerosi tipi nella toponomastica odierna : *Capraja*, *Caprera*, *Caprile*, *Caprona*, *Caprino*, *Caoria* ecc. Cfr. Pieri, *Topon. Serchio* nell'*Arch. glott. ital.* Suppl. V, pag. 112 ; Prati, *Escurs. topon. Veneto* nella *Revue dial. rom.* V, p. 101 ; Olivieri, *Topon. veneta*, pag. 195 ; per *Cabrières*, *Chevrières*, *Cabrerolles*, *Chevrier*, *Chevresse* ecc. Cfr. Longnon, *Les noms de lieu*, pag. 156, 157 e 577.

Cfr. inoltre CABRESPINA, a. 1227, CABRISSA, CABRIACO, a. 1036, CABRONNE, CABRENAS [?] ecc. in Sabarthès, *Dict. topogr. dép. Aude*, pag. 53 e 497 ; *Ecclesia de* CABROSIO, 1119, oggi *Chevroux* dal *Dict. topogr. dép. Ain*, pag. 113.

Dal « *Suppl. Atlas France* » (pag. 60) : *kabréra* f. « cytise » al P. 898.

4. Cfr. Thurneysen, *Zeitschr. f. roman. Philol.* XV, pag. 268 ; A. Longnon, *Revue celt.* XII, pag. 361-367 ; *Les noms de lieu de la France*, pag. 65-71.

In quanto a *Limenil* (Dordogne) vorrei qui mettere in rilievo l'importante documento che lumeggia l'equazione gall. LEMOS = lat. ULMUS : « *campus* LIMOLII *juxta* ULMUM *d'Alcos* », a. 1177, cfr. de Gourgues, *Dict. topogr. Dordogne*, pag. 64.

Liri-cantus e Medio-cantus [1], in cui è forse riconoscibile lo stesso *canto- contenuto in Cantogilum, Canta-dunus e Canti-smerta (cfr. pure Cantion della Britannia e Cantigi dell'Iberia) [2].

A questi due toponimi composti di *cabros, sul suolo gallico il primo e celtiberico il secondo, si contrappongono — ed il fatto non mi pare privo di valore — due toponimi composti di *gabros : Gabro-magus (magos « campo ») e Gabro-sentum (*sento- « sentiero) » [3], tutt'e due provenienti da regioni lontane dall'antica Gallia propriamente detta, l'uno dal Norico, dalla Grambrettagna l'altro.

Ma soprattutto probativo in favore di *cabros è il consenso del lessico. Nella grammatica del Pedersen [4], infatti, al gruppo celtico di *gabor* ecc. designante l'animale è aggiunto il nome del bretone antico *mel-gabr* designante una pianta, il ligustro; nome che dal punto di vista semantico, trova la conferma nelle equazioni attestate dai glossari : *ligusticae* (*ligustrum*) id est *caprifolii lignum* CGl. III, 592, 5 ; 613,35 ; *ligusticae* id est *caprafolia* III, 625, 49 ecc. Mi pare dunque già fin d'ora lecito, con la scorta dei composti *mel-gabr* e *caprafolia*, di vedere nel nome *ca(m)brostene* « ligustro » attestato dagli erbari [5] un derivato dal nome dello stesso animale, e precisamente per via di un suffisso non dissimile da quello contenuto in *ligustrum* (*ligustum*).

Il bretone antico con *mel-gabr* gl. *ligustra* non porta tuttavia che un indizio semantico ; in quanto poi all'appartenenza linguistica del tipo *cabr-ostos (-ostenos), sopravvissuto nelle Alpi lombarde e nell'Appennino emiliano, conviene mettere in rilievo che se, da un lato, gli elementi deri-

1. Cfr. Holder, *AS*. I, 752 ; C. Jullian, *Revue des études anciennes* XXIV, pag. 163, 260; XXV, pag. 379 ; J. Vendryes, *Revue celtique* XL, pag. 477.

2. Holder, *AS*. I, 753, 751, 749 ; *Nachträge*, 1077; cfr. pure Canto-bennicus *mons* (I, 753) ; per Cantigi *Baetic*. (CIL II, 5067), Hübner, MLI, pag. 228.

3. Holder, *AS*. I, 1511

4. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.* I, p. 117 ; cfr. pure Henry, *Lexique étymol. breton*, p. 129.

5. Cfr. *Herbario nuovo di Castore Durante. medico e cittadino romano*, pag. 243.

vativi (*-ost-* e *-en-*) lo isolano dal latino, l'area ricoperta dai vari riflessi sembra, d'altro lato, assegnarlo più precisamente al gallico. Infatti, la carta « ligustro » dell'Atlante porterà indubbiamente la conferma di quanto traspare dal materiale incompleto finora a nostra disposizione : i tipi *cavròss*, *cravòss* (*CABROSTOS) e *cambròsten*, *cambròssen*, *cavròssen* (*CABROSTENOS) raggiungono un certo grado di coesione nelle zone alpine della Lombardia, verso occidente s'estendono a qualche vallata del Piemonte e verso sud, oltre la pianura padana, fino all' Emilia [1]. Del tipo, oltre questo limite, si perde ogni traccia. L'indizio **geografico** parla dunque in favore d'un'origine gallica, poichè siamo qui entro i confini di quelle zone montuose dove altri relitti gallici resistono particolarmente compatti e tenaci di fronte alle innovazioni latine o romanze del piano.

Rimane, ora, l'esame degli **elementi di derivazione** : -OST-[EN]OS.

Dopo le recenti ricerche del Krahe [2] sul dominio di *-st-* non si può, è vero, esitare a vedere in quest'elemento (soprat-

1. Dal Penzig, *Flora popol. ital.*, I, p. 269, trascrivo le seguenti forme : *caurosso*, *cambròstene*; *cravos* (Pavia), *cambròssol* (Brescia), *cambròssen* (Provaglio d'Iseo), *cavròssen* (Valtellina), *cavròfen* (Bergamo), *cabròss*, *cavròss* (Reggio nell'Emilia), *cavròs da seva* (Modena), *cravùss* (Lunigiana).

Per il territorio attorno a Milano il Banfi nel suo vocabolario conosce : *cambròssen*, *cambròsten*, *cabròssel*; Glicerio Longa, *Studi romanzi* IX, 1912, p. 283, ha raccolto *kabròš* a Bormio ; Giuseppe Toppino ha udito *kravéna* a Govone (cfr. *Studi romanzi*, X-XI, 1913-14, p. 71).

Dal territorio emiliano risultano al Casali, *I nomi delle piante nel dialetto reggiano*, estr. dagli « *Atti del Consorzio Agricolo di Reggio nell'Emilia* » I, 1, 1915, p. 16, i seguenti tipi : *cabròss* « usato esclusivamente nella parte montana », *cavròss* « comune a quasi tutta la provincia reggiana », e *scarbòssel* (dalla parte montana), quest'ultimo col senso di *Lonicera caprifolium*.

Inoltre il prof. Pampanini dell'Orto botanico di Firenze ebbe la compiacenza di accertare più esattamente le località dove le singole forme bergamasche sono tuttora in uso : *cabròssen* di S. Giovanni Bianco (Val Brembana); Leffe (Val Gandino); Strozza (Valle Imagna); Adrara (Val Calepio) — *cambròssen* a Villongo (Val Calepio). — *cavròssen* di Bèrgamo ; Lepreno (Val Seriana); Rota d'Imagna. Nel vocabolario bresciano del Melchiori trovo infine le forme *cambròzen*, *cambròzœl* (pag. 109).

2. Krahe, *Die alten balkanillyr. geogr. Namen auf Grund von Autoren und Inschriften*, pag. 68-72 ; *Lexikon altillyr. Personennamen*, 1929, pag. 148

tutto in *-est-* e in *-ist-*) un tratto caratteristico dell'antica toponimia veneto-illirica; ma per questo non è men vero che anche al di fuori del massimo raggio di dispersione di tali tipi è attestata un'analoga facoltà formativa. Basti pensare alle numerose formazioni in *-astr-* nella **toponimia** dell'**Iberia** (BEGASTRUM, CIL II, 5948; *Barbastro* Huesca, *Bigastro* Alicante, *Macastro* Valencia, *Sanavastre* Gerona, *Ispaster* Vizcaya ecc.), a cui la **Sardegna** risponde con tipi quali *Ollastra* e *Colostrai* e la **Corsica** con Κένεστον, TOL. e col doppione Ἀλίστα (πόλις) TOL. — *Alistro* (rivo), paragonabile a sua volta al doppione BALLISTA — *Balistra*, di cui l'ultimo proveniente dalla toponimia odierna della Corsica, l'altro attestato da Livio (XXXIX, 2, 7; XLI, 18,1) per la toponimia dell'antica **Liguria** [1]. Ma soprattutto notevole per il caso nostro è la congruenza nei suffissi fra *CABR-OSTOS, *CABR-OST-ENOS e il doppione **onomastico** ANDOSTA (ANDOSSO) — ANDOSTEN(NO) [2] delle iscrizioni dell'Aquitania che s'accorda pure nell'elemento vocalico -o(st)- con ALARDOSTO dell'Aquitania, con OLOSTA, fiume della Guascogna, con CANDOSTRUM (Holder, I, 733), toponimo della Côte-d'Or, e con VENOSTES, nome di popolo delle Alpi [3].

Del resto in seno al **lessico arcaico di piante alpine** il tipo *CABR-OSTOS (-OST-ENOS) non è una formazione isolata; lo stesso elemento derivativo è riconoscibile, oltre che nel nome lombardo della fragola *magnstra*, *maz-ostra* (documentato per l'anno 1300, cfr. Monti, *Vocab. Como*, pag. 133), anche nel tipo *malòss*, *maròss* « Alnus viridis », della Valcamònica, della Valfurva e della Valtellina, che nella forma a doppio

e 160 (cfr. H. Pedersen, « *Deutsche Literaturzeitung* », 1929, XXXVII, 1811-1816). Cfr. pure Jokl, *Illyrier* in Ebert, *RLV* VI, pag. 34.

1. Cfr. Holder, *AS*. I, 337; Hülsen in Pauly-Wissowa, *RE* II, 2831. Il Philipon, *Les peuples primitifs de l'Europe mérid.*, pag. 247, s'è lasciato sfuggire quale fonte del nome di monte BALISTA, il nome di Plinio, invece di Livio e, nell'errore, fu seguito anche dal Bottiglioni, *Suppl. Ital. dial.* I, 1, pag. 61.

2. Cfr. Hübner, *MLI.*, pag. 261; Luchaire, *Études idiomes pyrénéens*, pag. 76; Holder, *AS*. I, 150.

3. Cfr. C. Battisti, *Studi Etruschi*, II (1928), pag. 669 e soprattutto pag. 673 seg.

suffisso *mal-òzen*, *mar-òzen* di Bormio e della Rendena [1] s'accorda perfettamente col bresciano *cambr-òzen* « ligustro » allato a *cavr-òss* [2]. E non sarà inutile riunire qui altri tipi analoghi al di fuori del dominio alpino.

All'alpino *mazost(r)a* si può per esempio avvicinare, per quanto riguarda il suffisso, il tipo sardo *golost(r)i* « agrifoglio », tanto più che l'uno e l'altro trovano chiare rispondenze nel lessico basco : *mazusta*, *mazustra* « mora » e *gorosti* « agrifoglio ». In particolar modo la congruenza basco-sarda nella radice, nel suffisso e nel senso *gorosti-golostri* « agrifoglio » è resa ancor più significativa dalla coesistenza, in ciascuna delle due regioni, di toponimi derivati dagli appellativi per via di morfemi caratteristici per nomi di piante con funzione di collettivo. I tipi baschi *Gorostiaga*, *Gorostidi*, *Gorostegi*, *Korostegi* e *Gorostieta* [3] sono comparabili, per il suffisso, a *Esilarraga*

1. Cfr. Penzig, *Flora popol. ital.* I, pag. 23 : *maròss* Brescia, Valcamònica, *malòss* Valtellina ; *maròs* di Rogolo nel distretto di Morbegno (Monti, *Suppl. Vocab. Como*, pag. 398), *maróš* di Valfurva, *malósa*, *malonza malósena* di Bormio e contado, con le rispondenze nella toponomastica : *Malosa* di Valdisotto, pra de li *Malosa* sopra Oga (Longa, *Studi romanzi* IX, pag. 284 e 305). In *morosèl* delle alture comasche s'è immischiato il tipo *dròsa*, *dròsola*, vivo con lo stesso senso nel Canton Ticino e nel Piemonte.

Ho raccolto io stesso il nome *maróss* « Alnus viridis » a Bondone nelle Giudicarie accanto a *maràsk* di Tione e a *marasne* della Val di Sole. Cfr. Rolland, *Flore pop. France*, V, pag. 200-201, 196 ; cfr. pure Jud, *Romania* XLVIII, pag. 608. Per le forme alpine del tipo *mažòstra* ecc. cfr. Penzig, *Flora pop. ital.* I, pag. 201 e soprattutto C. Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e dei mesi*, pag. 234 ; per i tipi venuti a designare il mirtillo cfr. « *Italia dialettale* », I, pag. 99 e seg.

2. In quanto alla coesistenza del bresciano *cambr-òzen* allato a *cavr-òss* ricordo un'alternanza di forme analoga fra i riflessi di ABROTANUM : il bresciano, *ambròñ* allato al piemontese *avrò*, *avré* (cfr. nel Penzig, *Flora popol.* I, pag. 48, s. « Artemisia abrotanum »).

Altre forme notevoli per il suffisso nella nomenclatura alpina del ligustro sono : *kravéna* di Govone, *kravana* di Neive, *kravasu* di Guarene e di Magliano ecc. (cfr. Toppino, *Studi romanzi* X-XI, pag. 71 ; per i nomi piemontesi cfr. O. Mattirolo, *Phytoalimurgia Pedemontana*, 1919, pag. 136). Le prime due forme nelle alternanze di *-ena* e *-ana* si possono comparare forse a *bardéna* « Arctium lappa » di Genova allato a *bardána* (Penzig, *Flora*, I, pag. 43).

3. Aggiungo qui altri tipi : *Golostrandi*, monte de Letona, *Gorostadui*,

« roveto », *Lisardi* « frênaie », *Amez̧tegi* « chênaie », *Iracheta* « felceto », *Astigarreta* « acereto » ecc. (da *esilar* « ronce », *liz̧ar* « frêne », *amez̧* « chêne tauzin », *iraz̧e* « felce », *astigar* « acero » ecc., Azkue). Così il toponimo sardo *Colostrais* è stato paragonato dal Terracini [1] a *Urzulei* da *urzula* « Smilax aspera » e attribuito allo « strato più antico dell'isola ». E non sarà certamente opera del caso se non soltanto le varie forme del tipo sardo *golostri* (*colostri*, *golostiu*, *golostie*, *olostru*, ecc.), ma anche quelle del tipo *giḍḍòstru* « una specie di erica particolare della Sardegna » (*giḍḍòstre*, *iḍḍòsta*, *iḍḍòstro*) provengono tutte dalla Barbagia e dal Nuorese, da quella regione centrale e montuosa, cioè, individuata dal Wagner [2], pregna di relitti del sostrato paleo-sardo.

Nè potrà dirsi fortuita la distribuzione geografica del tipo ALASTRA « ginestra spinosa » in due nuclei isolati, nella Liguria ([*a*]*lastra*, *arastre*, *astre*, *àstroga*, ecc.) [3] e nella Sicilia

monte de Mandoya (cfr. *Lisardui*, mont. Nav., da *liz̧ar* « frassino »), *Gorostartz̧u* « apellido de Sara e caserío de Baliarain », *Gorostardi* « caserío de Irun », *Goroste* « monte de Hueto », *Gorostio* « apellido bizkaino del siglo XVII » (*Arch. parr. Santiago*, Bilbao) ; *Gorostialdea* e *Gorostissa* « apellido de Sara » (comparabili a *Ithurr-alde* « presso la sorgente », *Larr-aldea* « presso il pascolo » e a Ἰτούρισσα *Vascon.* Tol. II 6, 66 in nesso col basco *iturri* « sorgente ») ; cfr. L. de Eleizalde, *Listas alfab. de voces toponomásticas vascas* nella *RIEB.* XX, pag. 35 e 219-220. In quanto a *Iturissa*, cfr. Schuchardt, *Iberische Deklin.*, pag. 36.

1. B. Terracini, *Osservaz. sugli strati più antichi della toponomastica sarda* dagli « *Atti del Convegno Archeol. Sardo* », 1927, pag. 7 ; cfr. pure *Revue de linguist. romane*, IV (1929), pag. 230-234.

2. Cfr. Max Leop. Wagner, *La stratificazione del lessico sardo* nella *Revue linguist. rom.*, IV, pag. 24.

3. Cfr. N. Lagomaggiore-Mezzana, *Contributo allo studio dei nomi volgari delle piante in Liguria*, pag. 28 : *arastre* è vivo nella Valle d'Arroscia, *lastra* a Mortola, *àstroga* a Noli, *astre* a Chiavari per indicare la *Calycotome spinosa* Lk., detta *alastra* nella regione dell'Etna (Sicilia). Cfr. pure Penzig, I, pag. 89. Il Rohlfs, *Griechen und Romanen in Unteritalien*, pag. 14, ha raccolto le due forme *alastra*, *lastra* nella Sicilia. Il nome *spolassi* della Calabria, *spolessu* di Palizzi, *sfalassa* di Samo ecc. designa invece tutt'altra pianta, il *Lycium europaeum* L., appartenente alla famiglia delle *solanaceae*, mentre la *Calycotome* è una leguminosa. I due nomi : *alastra* e *spolassi*, vanno dunque separati, come le due piante ; cfr. G. Albo, *La vita delle piante vascolari nella Sicilia*, pag. 226.

(*alastra*), tanto da indurre a chiedersi se questa concordanza siculo-ligure nel lessico non sia da interpretarsi in modo analogo e quelle dei noti tipi ENTELLA, SEGESTA e *portus* ERYCIS (*Lerici*) nella toponomastica [1]. E lo stesso nome della ginestra : GENISTA-GENISTRA è interpretabile sulla fede dei doppioni etruschi LANISTA-LANISTRA ecc. studiati dallo Herbig [2] quale vocabolo etrusco passato al latino. A questi esempi in -OST(R)-, in -AST(R)- ed in -IST(R)- si potrebbe forse aggiungere infine un nome di pianta in -UST- : AMALUSTA « Anthemis cotula » attestato dallo Pseudo-Apuleio per la Dacia e avente il suffisso comune coi tipi Παρνοῦστα (Procopio), PIRUSTAE ecc. dell'Illirio e della Tracia [3].

Da tutte queste vestigia di vocabolario disseminate nelle regioni mediterranee più tipicamente arcaiche, nelle zone basche dei Pirenei, nell' aspra Barbagia della Sardegna, nelle

1. M. Niedermann, *Essai d'étymol. et de critique verbale latines* in « *Recueil de travaux Faculté lettres Univ. Neuchâtel* » VII (1918), pag. 24-27 ; B. Terracini, *Spigolature liguri* in « *Arch. glott. ital.* » (sez. Goidànich), XX, pag. 3.

2. Cfr. Herbig, *Etruskisches Latein* nelle « *Indogerm. Forsch.* » XXXVII, pag. 166 seg. ; A. Trombetti, *La lingua etrusca*, pag. 59 e 81 ; in quanto a RABULA-RABULISTA (etr. *rapli*, lat. *Rabuleius*) cfr., ora, l'importante lavoro di A. Ernout, *Les éléments étrusques du vocabul. latin* nel « *Bull. Soc. linguist. Paris* » XXX, 1, pag. 88. Per *genista* cfr. Walde[-Pokorny], *Vergl. Wört. indog. Spr.*, I/4 (1929), pag. 586.

Per altri tipi in- *st-* cfr. Ribezzo, *Unità topon. mediterr.* nella *RIGr Ital.* IV, pag. 73 : sicil. AMASTRA (pag. 64) ; per SEGESTA (pag. 69). — Ai tipi liguri si può aggiungere LOPISTUS *fundus*, *Tab. Vel.*

3. Il *Thesaurus l. lat.* I, 1810 s. AMALUSTA (« *chamaemelon*..... Campani *amalociam*, Tusci *apianam*, Daci *amalustam* vocant », Ps. Apul. *herb.* 24) dichiara la voce d'origine oscura ; e con piena ragione, mi pare. L'interpretazione del Tomaschek in nesso con l'albanese incontra, fra l'altro, difficoltà semantiche. Cfr. *Sitzb. Wiener Akad.* 130/2, pag. 28 ; N. Jokl, *Albaner* in Ebert *RLV* (1924), pag. 88. Per di più, il tipo AMAL-USTA non è naturalmente separabile per il tema da AMAL-OCIA della Campania ; cfr. per le sopravvivenze romanze v. Wartburg, *FEW*. I. pag. 81. L'alternanza di suffisso -USTA e -OCIA ricorda quella dei nomi della ginestra : AL-ASTRA e *AL-OCIA, cfr. Rolland, *Flore pop.* IV, pag. 93 e VII, pag. 31-36. Per le formazioni in -USTA nella toponomastica, cfr. N. Jokl, « *Illyrier* » in Ebert, *RLV.*, VI (1926), pag. 43 ; H. Krahe, *Lexikon altillyr. Personennamen*, 1929, pag. 148.

vallate alpine della Liguria, nelle zone montuose della Sicilia, negli Appennini e nei Balcani, sarà lecito tirare un prezioso insegnamento : il lessico pre-indoeuropeo conosceva un morfema -ST- particolarmente produttivo nella formazione di nomi di piante. Dovrà tener conto di questo fatto chi voglia interpretare gli esempi di -ST- in nomi di piante da basi chiaramente indoeuropee. Si sa, per esempio, che l'Osthoff (*Etym. Parerga*, pag. 194) vedeva nel morfema di ἄκαστος· ἡ σφένδαμνος d'una glossa di Esichio e di πλατάνιστος, attestato in Omero e da Erodoto, il participio -TO- dalla radice SĒ- « seminare » : *-S-TO- « seminato, piantato ». Dunque ἄκαστος (da *ἄκαρ-στος) [1] e πλατάν-ι-στος dovrebbero in origine aver significato « acereto » e « luogo piantato a platani », donde poi,

1. Un'analoga forma intermedia è stata, come si sa, postulata a proposito dell'omerico ἀγοστός « palma della mano » da *ἀγορ-στός (Solmsen, *Beitr. z. gr. Wtf.* I, 1 seg.), cfr., tuttavia, Hirt, *Handbuch der griech. Laut- u. Formenlehre*, s. v. ; Boisacq, *Dict. étym. l. grecque*, s. v. ; H. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.*, I, 79 ; Walde[-Pokorny], *Vergl. Wört. indog. Spr.* I I/4 (1929), pag. 590.

Comunque la storia di ἄκαστος « acero », documentato dalla sola glossa d'Esichio, nasconde molti punti oscuri. Quale sarà, per esempio, il rapporto di tempo e di luogo nella nomenclatura greca fra ἄκαστος e κλινότροχος, γλῖνος, σφένδαμνος e ζυγία ? Come si spiega l'isolamento geografico delle sopravvivenze di ἄκαστος finora identificate lungo le zone costiere del Mediterraneo, dalle Alpi occidentali ai Pirenei : dal piemontese *gassa* « acero » (Valle della Stura di Demonte) attraverso a *gastna* « acero » di Fontan nelle Alpi Marittime e al provenzale *agast*, *agas* fino al basco *gaztigar* « acero » ? È questa davvero l'area d'una voce irradiata dal territorio dove la colonizzazione greca fu più intensa, come ritiene il Wartburg, *FEW.* s. v. ? Ma come mai nella nomenclatura tanto conservativa dell'acero poteva infiltrarsi ed affermarsi un nome greco irradiato dai centri mercantili verso il contado agricolo ? O non si tratterà piuttosto di parola del greco massalioto passata al gallico della costa (ma non al latino) e di qui al basco ?

Un'ultima osservazione. Teofrasto (*Hist. plant.* V, 7, 6) ci attesta che il legno di acero serviva ai campagnoli ellenici alla costruzione di **gioghi** per animali da tiro, onde il greco antico ζυγία « acero », quasi « albero da gioghi ». Là dove la tradizione rurale ellenica ha lasciato vestigia, sopravvive anche il nome o nella forma : *zighia* « acero » > « ontano » di Reggio Calabria, o nell'idea : *jugàstru* « acero » della Rumenia. Ora, se è lecito supporre che per iniziativa de' coloni greci l'uso di gioghi d'acero si fosse diffuso anche nelle campagne della Gallia meridionale e con esso anche il

sul modello di *felètt*, *feléč* « felce » da FILICTUM « felceto », sarebbero passati a designare le singole piante. Senonchè il Niedermann [1], confermando i dubbi espressi dal Boisacq (*Dict. étymol. langue grecque*, pag. 791, nota 1), accenna più precisamente alle difficoltà che dal punto di vista fonetico e lessicale s'oppongono contro una tale ipotesi. Resta così aperta la possibilità di spiegare le formazioni sporadiche in -ST- da nomi di pianta nel greco ed in generale nell' indoeuropeo per assimilazione di un morfema del sostrato mediterraneo [2].

Ma anche facendo astrazione da queste considerazioni sulla natura dell' elemento -ST- con valore collettivo in nomi di piante e sul perdurare sporadico della sua vitalità in alcuni rami dell' indoeuropeo, un valido appoggio ai due tipi gallici qui postulati *CABR-OSTOS e *CABR-OSTENOS potrà venire dalla frequenza di formazioni in -ST- nel celtico insulare ed in particolar modo dalla presenza di tali derivati nel lessico botanico irlandese : *luss* « erba » da *LUBH-STU in nesso con l'irland. *luib* « erba » ; irland. *driss* gl. VEPRES in nesso col greco θρίος « cespuglio » ; irland. *huinnius* gl. FRAXINUS in nesso col cornico antico *onn-en*, lat. *ornus* ecc. (Pedersen, II, 19, 20 ; I, 80, 85). Gioverà inoltre ricordare a sussidio di *CABROSTOS > *cavròs* il cimrico medio *branos* in quanto si tratta di un nome d'animale, il « corvo » (se pur con altra funzione semantica), e a sussidio di *CABROSTENOS la tendenza del celtico insulare ad aggiungere a -ST- altri suffissi : nell'irlandese antico *dris-tenach* gl. DUMETUM (irland. *dris-ten* « rovo ») o nell'irlandese medio *bunsach* « ramo » da *BHONUSTIKA in nesso con *bun* « radice » [3].

nome greco, non ci aspetteremmo piuttosto l'espandersi di ζυγία quale portavoce della mentalità ellenica ?

1. M. Niedermann, *Zur latein. u. griech. Wortgeschichte* in « *Glotta* » XIX (1930), pag. 11, dove è proposta un'altra interpretazione.

2. Questi nomi arcaici di piante sono da me raccolti nella *Revue linguist. romane* IV, pag. 233 seg., dove è pure prospettata una possibilità di interpretare l'elemento formativo *r* dell'uscita. Cfr. a questo proposito, ora, F. Hrozný, *Etruskisch und die « hethitischen » Sprachen* nella *Zeitschr. f. Assyriologie* XXXVIII, pag. 174.

3. Cfr. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.*, II, pag. 20 e 21 ; I, pag. 80 ;

A confermare la gallicità di *CABROST(EN)OS concorre, da ultimo, lo svolgimento **fonetico** di -ST- (> *-ts-*, *-ss-*, *-θ-*, *-z-*, *-f-*) nelle sopravvivenze : *cavròss*, *cambròzen* e *cavròfen* (forma dubbia, tuttavia) [1], comune ad altri tipi di provenienza sicuramente gallica ed analogo a quello di ST nel celtico insulare [2]. Basti ricordare qui l'esempio già noto di GLASTUM attestato quale voce gallica da Plinio (XXII, 2), comparabile all'irlandese *glass* e al bretone *glaz* « verde » (Pedersen, I, p. 79) e sopravvissuta in alcune vallate ladine e lombarde nelle forme *glastóni*, *glazún* e *ǵásena* (*GLAST-ENA) ecc. [3].

*
* *

C. Marstrander, *Zeitschr. celt. Phil.* VII, pag. 384 e *Videnskapsselskapets Skrifter*, II *hist.-filos. Kl.* 1924/5, pag. 11 seg.

1. Infatti il tipo *cavròfen*, dato dal Penzig (I, pag. 270) per il territorio bergamasco nella forma errata *carròfen*, non va accolto senza riserve. E l'errore di stampa si ripete anche nell'indice (II, pag. 106). La fonte del Penzig è senza dubbio la raccolta di nomi popolari di piante fatta nelle varie province d'Italia per cura del Ministero d'Agricoltura, Industria e Commercio e pubblicata negli « *Annali* » LX (1873) sotto il titolo « *Nomi volgari adoperati in Italia a designare le principali piante di bosco* », dove a pag, 80 si legge: bergam. *carrofen* « Ligustrum vulgare ». Della poca attendibilità di quest'opera parlai già nell'*Archivum Romanicum*, XI, 1927, pag. 14 e seg., cosicchè si è autorizzati a dubitare che la storpiatura in *carròfen* sia doppia e che la forma corretta sia *cavròsen*.

2. Per la famiglia celtica in generale cfr. H. Pedersen, *Vergl. Gramm. kelt. Spr.* I, pag. 78 e seg. In quanto allo svolgimento fonetico di -ST- nel gallico, studiato in [AMBI-]BOSTA, cfr. Jud, *Revista de filol. esp.* VII, pag. 339-350 (cfr. pure Wartburg, *FEW*. I, pag. 85 s. v. *AMBOSTA e I, pag. 454 s. v. *BOSTA, irland. med. *boss*) e in *jesta-jefa*, cfr. Jud, *Zeitschr.f. deutsche Mundarten* XIX, pag. 204 e seg. Cfr. pure Gamillscheg, *ZRPhil.* XLIII, 1923, pag. 563-565 e Bertoldi, *Studi ital. filol. classica*, VII, 1930, pag. 260.

Ed in generale per la sostituzione della spirante interdentale *d* con *j* nel latino in voci di provenienza straniera si tengano presenti le belle pagine del Niedermann, *Essais d'étymol. et de critique verbale latine*, pag. 30 seg. e del Kuryłowicz, *Quelques mots romans d'origine orientale* (« *Rocznik Orjentalistyczny* », II, pag. 258-259).

3. G. Dottin, *La langue gauloise*, pag. 259, dov'è citato l'articolo dello Schuchardt, *Archiv f. slav. Philol.* XIII (1890), pag. 159. Cfr. pure Bertoldi, *Italia dialett.*, I, pag. 93-106; J. Vendryes, *Revue celt.* XLIII, pag. 229 e Gamillscheg, *Volkstum und Kultur der Romanen*, II, pag. 359.

Gli indizi desunti dalle fonti e dalle aree (**indizio cronologico** e **geografico**) nell'onomastica, nella toponimia e nel lessico s'accordano dunque con gli indizi desunti dalle forme e dai suoni (**indizio morfologico** e **fonetico**) nel rivelare i nomi alpini del ligustro *cavròss*, *cambròzen* ecc. quali sopravvivenze di un tipo gallico *CABROSTOS, sorretto nell'idea (**indizio semantico**) dal brettone antico *mel-gabr* gl. *ligustrum* e da *ligusticae* id est *caprafolia* dei glossari e corrispondente nella parte radicale a quella forma gallica *CABROS [1] segnalata dalle forme sorelle della famiglia indoeuropea.

Vittorio BERTOLDI.

1. La forma secondaria *GABROS è stata individuata di recente dall'Aebischer (*Buttlletí de dialect. catal.* XVII, 1929, pag. 66-78) nei tipi idronimici alpini *Jabron* e *Javroz* che dovrebbero la loro origine « à un animal démonisé, le chevreau, qui, selon les croyances des populations celtiques habitant les régions où coulent ces torrents, avait sa demeure dans leurs eaux » (pag. 71). E similmente il tipo GABARUS dei Pirenei (oggi *Gave* de Pau) sarebbe dovuto, secondo l'Aebischer, a elaborazione basca della stessa base gallica.

Le gravi difficoltà che s'oppongono a una tale interpretazione sono, a mio avviso, evidenti soprattutto per il secondo caso, prospettato, del resto, quale pura ipotesi dall'Aebischer stesso. Chè certo non è facile ammettere che due nomi affini nella radice designanti due affluenti dell'Adour, attestati da fonti quasi contemporanee, siano da separarsi l'uno dall'altro: GAVASENSIS *fluvius* documentato per l'anno 982 (oggi *Gabas*) e GABARUS, oggi *Gave* de Pau, menzionato verso la fine del secolo ottavo. Mentre per il primo, *Gabas* con gli affluenti *Gabaston* e *Gabassot*, l'Aebischer accede alla mia ipotesi che si tratti d'un tipo iberico dal tema idronimico *GAB- rappresentato nelle Alpi dal pliniano GABELLUS, affluente del Po (cfr. ora anche A. Ernout, *Revue de Philologie*, 1930, pag. 134 e A. Cuny, *Revue des études anciennes*, XXXII, 1930, pag. 78-79), il secondo, GABARUS, dovrebbe essere una creazione gallica ispirata da credenze galliche e poi rifatta dalle popolazioni indigene. Alla quale sarebbe stata riservata tanta fortuna da sommergere gli antichi nomi iberici anche nei sistemi fluviali del *Gave* d'Aspe e del Llobregat, dove i discendenti gallici di *GABROS avrebbero assunto veste iberica in *Gabarret*, *Gabarrecat*, *Gavarresa* ecc. Per di più si dovrebbe almeno discutere quale posto occupi nel gruppo l'idronimo *Gavarnio*, designante il primo tratto del fiume GABARUS, con *La Gavarnia* (la regione situata alle sue sorgenti), formazioni comparabili anche nell'elemento derivativo *-rn-* a *Le Gavarnie*, nome della località presso Sestri Levante (Liguria), dove ha le sorgenti il rio *Gavotino*, e a

Gavarno, rivo nella Val Seriana. Persisto dunque a credere che i due nuclei idronimici delle Alpi e dei Pirenei, da me presi in esame negli *Studi etruschi* III, pag. 293-320 e nella *Revue de linguist. rom.* IV, pag. 223-230, trovino in un sostrato comune i filoni di collegamento.

Ma anche per il tipo *Jabron* finchè la toponomastica alpina non porti alla luce derivati da *GABROS d'impronta sicuramente gallica, ritengo che alla proposta dell'Aebischer si debba preferire qualunque interpretazione che non implichi nè la fonetica gallica nè la mitologia dei Galli. In ogni caso, queste mie pagine sulla vita nel gallico di *CABROS, la fase più antica, di cui è di solito depositaria l'idronimia, varranno ad alimentare i dubbi.

« EIRIGH, A INGEN AN RÍGH. »

In the Rev. Celt. XXXVII, 350, Dr. A. G. Van Hamel printed the poem of which the above is the first line. The poem is ascribed to Cormac, King-Bishop of Cashel in the 10th. century, but the editor of the verses was of opinion that " it is impossible that the poem should belong to as early a period as the tenth century ". I am including the verses in a collection of Early Irish verse which will, I hope, shortly appear, but find some difficulty with the translation. I append my version as it stands and should greatly appreciate the comment of anyone who can fill in the lacunae or correct my translation. In editing the verses Dr. Van Hamel suggested that Cormac is " making love to " the woman, but I think the opposite is the case and that he is here represented as discarding her :

Arise, O king's daughter,
thy mind need not be troubled :
another woman does rival thee
O ruddy womanly lip.

But the woman who troubles *me*
is God's church praised in song,
aye, and other thoughts too
for which penance must be done.

Good daughter, half your love
my wife..... has taken :
my own Order and my own prayers
will take from you the other half.

I have pondered on the woman who bore John,
God in his good will had it so,
in whom leaped.....
at the sight of the vision.

(If this refers to Saint Elizabeth it would appear that the Irish should read for *ōighi mo bhruinne* something like *ōighi a bruinne* ?)

I have pondered on victorious Fionnbarr,
whose mind was lofty,
who denied the raging princess,
the daughter of Dāngail d'Uib Ennaig.

I have thought on Ciarān of Cluan,
much have I heard of his piety,
who denied Aillind the daughter of Bran,
and slept beneath.....

(The Irish reads *fo cīgibh*. Is this to be read *beneath woman's breasts*, with reference similar to that of the following quatrain to the practice of virgines subintroductae whose charms the anchorite was supposed to submit himself to voluntarily with a view to the great reward for resisting the terrible temptation thus deliberately undertaken? *Cig* may also mean, (a) stud, boss; (b) covenant. V. Meyer. Contrib.)

I thought also of the great piety
of Scuitin of Sliabh Maircce Mōir,
who used to lie, God willed it in his love,
between the white paps of women.

And I thought then of Columcille
who for the love of the King of Truth
denied — for all her great fame —
(the pleasure of) Aidan's fair daughter.

And then I thought of Molaise,
he whose beauty was so great,
to whom Etāin yielded her virginity
.....

I recalled Patrick and his austerities,
the chief apostle of Erin,
who rejected the blazing brightness
of the maiden daughter of the valiant Milchu.

And my thought returned to (you), Flann's daughter,
grand-daughter of Malachy son of Domhnall,
for whom I paid a hundred horned cows,
in dowry at our first betrothal.

I paid for you twenty ounces of gold
and twenty drinking horns,
I cannot remember the wealth
taken from me at that time.

(And yet) by this body's soul of mine,
I have never committed sin (with thee)
except, perhaps, a little kiss before rising
to say my Matins.

I have said thrice fifty psalms
in the well of Loch na Tarbh,
and might — but for my (lost ?) virginity
requite that single morning kiss.

I have loved you all too easily,
for you did never deny me,
but now you will be loved by another man,
by Cerball the son of Muiregāin.

It was not seemly for Flann's daughter ;
she pulled my garment down about her :
may God clean of its sins
that body beneath my cloak.

Aye, it is time you loved (another) man,
my daughter ; bright, bright maiden ;
for I have devoted my virginity to the dear God !
Come, clothe yourself, and rise !

Seán O'Faoláin.

VARIÉTÉS

I. Gaulois CANECOSEDLON.

Une inscription gauloise, trouvée à Autun et conservée au musée de cette ville, mentionne qu'un nommé Licnos Contextos a fait pour Anvalonnacus un *canecosedlon* (Dottin, *La langue gauloise*, p. 162-163). Ce dernier mot n'a jamais reçu d'explication satisfaisante. C'est apparemment un mot composé, dont le second terme *-sedlo-* (masculin ou neutre) se laisse sans peine rapprocher de lat. *sella*, de gr. ἕλλᾱ (mot laconien qu'Hésychius glose par καθέδρα), de got. *sitls* (θρόνος ou καθέδρα), de v. sl. *sedlo* « selle », etc. Il s'agirait d'un siège ou fauteuil, offert à un prêtre [1] ou à un magistrat [2]. Mais que faire du premier terme ? Comme il existe en sanskrit un mot *kánakam* (et aussi *kāñcanam*), qui est un des noms de l' « or », on avait jadis pensé que *canecosedlon* désignerait un « siège en or », ce qui est d'un bien grand luxe, même pour une chaise curule.

Or, voici que M. Ed. Gwynn, Provost de Trinity College, nous écrit pour nous soumettre un rapprochement entre le gaulois *caneco-* et l'irlandais *canach*, qui glose *lanugo* dans un manuscrit du Vatican (Codex Reginae Lat. 215, f° 97 b 26 ; *Thes. Pal.*, I, 1) et pour lequel K. Meyer (*Contrib.*, p. 313) donne une série de références. Il ajoute l'exemple suivant, à l'appui de son hypothèse :

L. L. 109 b 43, *Rofigdirget* [? *rofirdirged*] *a canuch cetamuin do cach laech* « a (cushion of) springtide down was arranged aright for every warrior » ; *canach* = « bog cotton » also means « lint, cotton, down » (Dinneen). Perhaps *canecos* = « down », in Ireland applied to the bog cotton, which I suppose is unknown (or rare)

1. Cf. Rhys, *The Celtic Inscriptions of France and Italy*, p. 13.

2. G. Dottin rappelle les *tribunalia dua* d'une inscription de Saint-Acheul (*Corp. Inscr. Lat.*, XIII, 3487).

in France. Then *canecosedlon* would be a luxurious seat padded with down.

Le rapprochement nous paraît certain, et l'hypothèse est des plus séduisantes. On peut y joindre quelques mots de commentaire.

A ce gaulois *caneco-* répondrait en latin **canicus*. Or *canicae* existe : Paul. Fest. p. 46 *canicae, furfures de farre, a cibo canum uocatae*. Etymologie à part, le même témoignage est fourni par Nonius (p. 88) et par divers glossateurs ; cf. *C. Gl. Lat.*, IV, 27.52 (?), IV, 28.5 et V, 639. 29. Le mot *canicae* avait été employé par Lucilius (v. 711) : *quanti uellet quam canicas ac pultem*.

Entre du son servant à faire de la bouillie pour les chiens et du duvet couvrant un fauteuil de luxe, il y a évidemment un certain écart sémantique. Mais plusieurs autres langues indo-européennes peuvent aider à le combler. On y rencontre en effet un radical de forme **kank-*, **knāk-*, **kənak-* désignant une couleur claire, jaunâtre, écrue. Ce radical apparaît dans les noms sanskrits de l' « or » mentionnés plus haut, dans le nom grec du « safran » (κνῆκος, dor. κνᾶκός), dans le nom germanique du « miel » (v. h. a. *honag*, v. angl. *hunig*), dans l'adjectif vieux-prussien *cucan* (de **cuncan*) « brun ». Comme pour beaucoup de noms de couleur, la forme varie d'un dialecte à l'autre, et on ne peut établir un prototype indo-européen commun ; mais que tous ces mots soient parents entre eux est indiscutable. C'est à cause de la couleur que les Latins ont appliqué le mot **kaneko-* au son de froment, et les Celtes à une sorte de duvet, probablement de nature végétale. L'existence de ce mot étant attestée à la fois en italique et en celtique, on peut expliquer par là le vieux verbe français *chancir* « se couvrir de moisissures ». Pour l'aspect, des moisissures se laissent comparer à un duvet, et pour la couleur souvent à du son. Il est donc malaisé de décider si le verbe *chancir* vient du gaulois ou du latin. M. Meyer-Lübke (*R.E.W.*, n° 1585) pose un prototype **canicescere*, qu'il rattache apparemment à *cānus*. Mais ce dernier mot n'a étymologiquement rien à faire avec *canicae*, dont l'*ă* bref est garanti à la fois par la comparaison de l'irlandais *canach* et par l'étymologie populaire de Festus (*a cibo canum uocatae*) [1].

1. Cela n'exclut pas la possibilité d'un verbe **cānicāre*, tiré de *cānus* comme *albicāre*, *nigricāre*, etc., d'*albus* et de *niger*, etc. Le suffixe *-ico-* se retrouve d'ailleurs dans le mot *alica* « épeautre » que M. V. Bertoldi a rapproché de gr. ἄλεζα· ἡ λεύκη τῶν δένδρων et de gr. ἀλήπορον· λευκὸν τὸ ἄνθος, etc. (*Studi Italiani di Filol. class.*, VII, 1929, p. 251).

II. L'OISEAU QUI ARRACHE LES YEUX
(addition à *R. Celt.*, XLV, 334 et ss.).

On a vu figurer dans plusieurs récits en langue irlandaise ou galloise un oiseau qui arrache les yeux [1]. C'est évidemment un trait de folk-lore celtique. Mais il s'étend bien plus loin et remonte plus haut que les Celtes. Voici quelques références, recueillies au hasard des lectures, sur le thème du corbeau qui arrache les yeux.

Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, V, 18) fait allusion à un proverbe suivant lequel « un corbeau n'arrache pas l'œil d'un autre corbeau » : *impletur in te prouerbium illud quod coruus oculum corui non eruit.* C'est l'équivalent du proverbe français : *les loups ne se mangent pas entre eux.* Dans sa *Faune populaire* (t. II, 1879, p. 115-116), Eug. Rolland mentionne ce proverbe comme répandu dans toutes les langues romanes et germaniques, et jusque chez les Lapons [2].

Catulle dans sa pièce 108, menace un de ses ennemis d'une mort ignominieuse; parmi les traitements qu'il lui souhaite, figure (v. 5) la crevaison des yeux par le corbeau :

effossos oculos uoret atro gutture coruus.

Cela confirme l'idée que dans un passage de Pétrone (*Satir.*, ch. 35, p. 31, éd. Ernout) le mot *oclopeta* « qui vise à l'œil » désigne le corbeau.

Aristophane revient à plusieurs reprises sur ce même thème. Dans les *Acharniens*, v. 92 et ss., Dicéopolis souhaite qu'un corbeau crève l'œil de l'ambassadeur Pseudartabas désigné comme l'Œil du roi.

Καὶ νῦν ἄγοντες ἥκομεν Ψευδαρτάβαν
τὸν βασιλέως ὀφθαλμόν. — Ἐκκόψειέ γε
κόραξ πατάξας τόν τε σὸν τοῦ πρέσβεως.

1. Aux exemples irlandais cités, on peut joindre le passage suivant du *Serglige Conculaind* (L. U., 43 b, l. 3261, éd. Best-Bergin) : *no slocad indala suil conna rochad corr ïuna chind* ; il s'agit toujours des contorsions de Cuchullin.

2. Le même Eug. Rolland mentionne aussi (*l. cit.*) le proverbe « Élève un corbeau, il te crèvera les yeux », qui existe en béarnais, en italien, en hollandais. Mais nulle part ailleurs dans la *Faune populaire*, il n'est question, sauf erreur, du corbeau ou même de l'oiseau qui crève ou arrache les yeux.

Dans les Oiseaux, v. 342, Pisthétairos et Evelpide s'attendent que les oiseaux irrités leur arrachent les yeux (cf. v. 442). Aux vers 582-583, Pisthétairos accepte, si les hommes méprisent les oiseaux, que les corbeaux arrachent les yeux à leurs bêtes de labour et à leurs troupeaux :

οἱ δ' αὖ κόρακες τῶν ζευγαρίων, οἷσιν τὴν γῆν καταροῦσι,
καὶ τῶν προβάτων τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκκοψάντων ἐπὶ πείρᾳ.

Enfin, au v. 1613, le corbeau paraît comme l'exécuteur de la vengeance divine, qui punit le parjure en lui arrachant les yeux :

ὁ κόραξ παρελθὼν τοῦ 'πιορκοῦντος λάθρα
προσπτάμενος ἐκκόψει τὸν ὀφθαλμὸν θένων.

Du monde grec et latin, on passe au monde juif. Dans les Proverbes (XXX, 17), il est dit que ceux qui méprisent et insultent père et mère méritent d'avoir l'œil crevé par les corbeaux des torrents : *Oculum qui subsannat patrem et qui despicit partum matris suae, effodiant eum corui de torrentibus.*

Ces citationt suffisent à montrer l'extension de la légende. Il est probable qu'on n'aurait pas de peine à en trouver de semblables dans d'autres littératures encore.

III. LES FORMES ANCIENNES DES NOMS D'AMBIERLE ET D'AMBÉRIEU

A la suite de l'article de toponymie analysé au tome précédent de la *Revue Celtique*, p. 415-416, M. Jean Dufour nous adresse de Saint-Étienne la liste suivante qui comprend les formes anciennes relevées par lui pour les noms d'Ambierle (Loire) et d'Ambérieu ou Ambérieux (Ain).

Ambierle, commune du canton de Saint-Haon-le-Châtel, Loire. Formes anciennes.

Adamberta in comitatu Lucdunensi in pago Rodanensi (variante *Amberta*). 902 (Cartulaire de Cluny. A. Bernard A. Bruel, 1876-1906) charte 734, page 690, tome I.

Amberta,	949	— (Cluny),	tome I,	chart.	734,	page	690
Amberta,	994	— (Cluny),	t. III,	»	2255	»	384
Anberta,	998	— (Cluny),	t. III,	»	2466	»	547
Amberta,	1100	— (Cluny),	t. V,	»	3742	»	93

Amberta, 1166 — (Cluny), t. V, » 4224 » 573
Amberta, 1169 — (Cluny), t. V, » 4231 » 582
Amberta, 1187 — (Cluny), t. V, » 4312 » 671

Pouillés du diocèse de Lyon, publiés par A. Bernard, tome II du Cartulaire de Savigny :

Amberta	XIIIe siècle	p. 914
Ambirliacus	XIVe	p. 936
Amberta	XVe	p. 954
Amberta	XVIe-XVIIe	p. 982
Amberta	XVIe-XVIIe	p. 983
Ambierle	XVIIIe	p. 1028.

La Mure, chroniqueur forézien qui vivait au XVIIe siècle, écrit *Ambierle* en langue vulgaire, mais une de ses pièces justificatives publiée par ses éditeurs et datée de 1038 donne pour *Ambierle* les formes suivantes : *Amberla*, *Amberlensis*, *Abertensis*. (Edition moderne de La Mure, tome III, pages 17 et 18.) — Je crois que *l* a été lu pour *t*.

Les Testaments de Guy IV et Guy VI comtes de Forez portent : *Amberta*, 1239 — *Amberta*, 1277 (La Mure, édit. moderne, tome III, p. 52 et 69).

La charte de Franchises de Saint-Haon-le-Châtel de 1270 porte *Amberta* (La Mure, édit. mod., pièces justificatives, p. 76).

On trouve en langue vulgaire *Ambierle* dès la fin du XIVe s.

Dans l'inventaire des titres du comté de Forez fait en 1532 par Jacques Luiller et publié par Mr A. Chaverondier, archiviste de la Loire, on trouve *Amberta* traduit par *Ambert*, en 1388 et 1416 (pages 135 et 267) ; et page 273, *Amberta* dans un acte de 1293.

Le Cartulaire de Saint-Flour contient deux fois la forme *Amberta* (en 1119 et 1131, chartes nos 3943 et 4022), que l'on a prise pour le nom d'Ambert (Puy-de-Dôme). Dans l'un des cas au moins c'est une erreur. L'acte de 1119 concerne indiscutablement le prieuré d'Ambierle (Loire) ; car il nomme Marcigny (Saône-et-Loire), siège d'une abbaye dont ce prieuré dépendait, et Charlieu (Loire), situé à peu de distance. L'acte de 1131 est d'une attribution trop douteuse pour qu'on puisse l'utiliser.

Ambérieu et Ambérieux (Ain).

Il y a dans l'Ain deux localités de même nom.

1° Ambérieu-en-Bugey.

Villa Ambariacus 853

Ambayreu 1240
Ambariacus 1260.
2° Ambérieux-en-Dombes.
Ambariacus 501
Ambariacus 525
Ambariacus 885

Le gentilice Ambarrius se lit au féminin sur une inscription de Domessin, Savoie, C. I. L., XII, 2416.

D'après Philipon, *Dictionnaire topographique de l'Ain.*

IV. UN POÈME DU MANUSCRIT IRLANDAIS DE ROUEN.

Dans l'ouvrage *Gaelic Literature Surveyed*, dont il est rendu compte plus loin, M. Aodh De Blácam publie, p. 276, un poème inédit, composé au XVIIe siècle par un officier irlandais au service de la France. C'est le poème par lequel débute le manuscrit de Rouen, précédemment décrit dans la *Revue Celtique*, t. XLV, p. 299 ; il est également conservé dans le ms. Egerton 127 du British Museum (f° 28) et dans le ms. F. V. 3 de l'Irish Academy (p. 211), d'où M. Aodh De Blácam l'a sans doute tiré. Il peut être intéressant de comparer à son texte celui du manuscrit de Rouen. Le voici avec une traduction française.

Texte irlandais (Ms. Rouen, p. 1).

Nach léur deitsi Gaoidhil bhochta na glanáille
na n-euchtchoin nach geillionn da n-easccáirdibh
spreidhte fo an Éroip na sealbheanaibh
gan spré ghlan gan eádach [1] gan deaghthainte.
Ta trian aca i bfhéidhm ag an Easbáinneach
as tren aicme shéghainn sa nGearmainne
ni féidir ar aen chor a ndeagháireamh
an mheid ata i ccein diobh sa nIodáinne [2].
Gidh éifeachtach tren neartmhar treas laidir

1. D'après le manuscrit, on lirait plutôt *fádach.*

2. Le texte de M. Aodh De Blácam porte *Iodáile.* Mais dans le *Foclóir* du Rév. P. S. Dinneen, 2e éd., p. 600, on trouve à la fois pour le nom de l'Italie *Ioddil* et *Iodáin.*

rex rathmhar réim-chaithreach [1] na Bhersáille,
do gheabhainn ua i n-éraic an aráin so
mo léigean d' fhéchain na seanáite,
(p. 2) Mar eirghim gach áon mhaidin moch-thrátha
dul d' fhéchain shéan-mhacha mong-Mháine,
's do láedughadh [2] mo chéime 's mo chonaigh si,
ní léur dhamh Rí Éirne san chomhdháil si.

Finit.

Traduction.

Ne vois-tu pas les pauvres Gaels, de si belle prestance,
chiens héroïques qui ne cèdent pas à leurs ennemis,
dispersés à travers l'Europe en bandes séparées,
sans fortune nette, sans vêtements, sans bons revenus ?
Nombre d'entre eux sont au service de l'Espagne ;
d'autres, vaillante et noble troupe, sont en Allemagne ;
Je ne pourrais pas du tout donner le chiffre
de ceux d'entre eux qui sont maintenant en Italie.
Si sage et si fort, si puissant, si vaillant au combat
que soit le gracieux roi de Versailles, triomphant des cités,
j'accepterais de lui, en échange de ce pain (qu'il me donne),
la liberté de revoir la vieille terre,
où je me lèverais [3] chaque matin à la première heure
pour aller voir l'heureuse prairie touffue de Máine ;
mais mes pas comme mes ressources se sont affaiblis,
je ne verrai pas [4] le roi d' Éirne entouré de ses gens.

Fin.

V. LA PIERRE DE KOHIMA ET LA PIERRE DE FÁL

Notre ami M. J. Bloch nous communique l'extrait suivant du *Journal of the Asiatic Society of Bengal* (1926, p. 346) au sujet de « the Manipur Stone at Kohima » :

When Jai Singh... went to ask the Ahom king for help against the

1. L'épithète *réim-chaithreach*, contenant *cathir* « cité », ne fournit pas grand sens. On comprendrait mieux *réim-chathach*, transposition de *cath-réim-each* « à la carrière triomphante ».

2. Probablement déformation de *laghdughadh* sous l'influence de son contraire, *méadughadh*.

3. Mot à mot « je me lève ».

4. Mot à mot « je ne vois pas ».

Burmese, he stood on this stone and prayed, and the print of his foot remained in the stone as sign that he would regain his kingdom.

...The stone called Khozatse... bears a single foot print and not two like the Kohima stone.

Tous les celtistes connaissent le *Lia Fáil*, la « Pierre de Fál », que les Tuatha Dé Danann avaient apportée avec eux à Tara. Cette pierre servait à un rite d'initiation ou de consécration, le dernier que chaque candidat à la royauté devait subir. On trouvera tous les détails de ce rite exposés et discutés dans le travail de M. Macalister sur *Temair Breg* (*Proceedings of the Royal Irish Academy*, 1919, vol. XXXIV, sect. C, nos 10-11), p. 329 et ss., 343 et s. Cf. aussi l'ouvrage récent du même, *The Archaeology of Ireland*, p. 179-180, et le *Folk-lore of the British Isles* de Miss E. Hull, p. 271. Les caractères de la Pierre de Fál sont indiqués dans le curieux récit de la « Vision prophétique du Géant » (*Báile an Scáil*), édité par K. Meyer dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, p. 458. Conn venait chaque jour à Tara avec ses trois druides et ses trois poètes, et il y avait là une pierre qui poussait un cri quand il mettait le pied dessus. Ses druides lui expliquèrent que c'était la pierre de Fál, symbole de la royauté souveraine, et que le nombre de cris poussés par la pierre représentait le nombre de rois, nés de sa race, qui régneraient après lui. La pierre n'a dans ce récit qu'une puissance prophétique ; ailleurs, elle joue un rôle capital lors des cérémonies par lesquelles le nouveau roi est initié.

L'initiation est décrite avec précision dans le récit intitulé *De shil Chonairi Móir*, édité par Lucius Gwynn au tome VI de *Ériu*. Elle comportait d'abord le passage du char entre les deux pierres Blocc et Bluigne ; celles-ci, qui n'étaient normalement séparées que par l'espace d'une main, s'écartaient devant le char du roi, mais seulement s'il était légitime. Plus loin, le char du roi heurtait la Pierre de Fál ; celle-ci poussait un cri dans le cas où elle reconnaissait la légitimité du roi.

La Pierre de Fál est mentionnée dans la version irlandaise de Nennius (*B. Ball.* 256 b) comme une des trois merveilles de l'Irlande. Il en est question aussi dans l'*Acallamh na senórach*, l. 7995 et ss., dans le *Leabhar Gabhála* (éd. Macalister-Mac Neill, p. 144-145) et dans le *Foras Féasa* de Keating (éd. D. Comyn, t. I, p. 100 et 206). C'est de cette pierre, comme le dit le poète Cinaeth O'Hartacain, que l'Irlande aurait reçu le nom d'Inis Fáil :

an cloch atá fám dhá sháil
uaithe ráidhtear Inis Fáil.

Il n'y a pas de comparaison directe entre la pierre de Kohima et la pierre de Fál. Ce qui caractérise celle-ci, c'est le cri qu'elle poussait pour affirmer la qualité du roi. Il ne manque pas, d'ailleurs, en beaucoup de pays, et notamment en France, de pierres sur lesquelles la croyance populaire voit l'empreinte du pied d'un personnage illustre, religieux ou profane. Néanmoins, puisque la pierre de Kohima annonce la restauration d'un roi en recevant son empreinte, c'est donc une pierre prophétique, comme l'était en Irlande la pierre de Fál. Voilà pourquoi il a semblé utile de faire connaître aux celtistes l'article du *Journal of the Asiatic Society* du Bengale. C'est une pièce à verser au dossier du folk-lore de l'initiation.

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. L. MAC KENNA, Dán Dé. — II. Tomás O' CRIOMHTHAIN, An t-Oileánach, Allagar na h-Inise. — III. Donald James MACLEOD, Donnchadh Bàn Mac an t-Saoir. — IV. R. I. BEST and Osborn BERGIN, Lebor na h-Uidre. — V. Aodh DE BLACAM. Gaelic Literature Surveyed. — VI. John L. Gough MEISSNER, The Celtic Church in England after the synod of Whitby. — VII. Eleanor HULL, Folklore of the British Isles. — VIII. GWYNN JONES, Welsh Folklore and Folk custom. — IX. Róis Ní ÓGÁIN, Duanaire Gaedhilge. — X. T. PARRY, Peniarth 49. — XI. Stephen J. WILLIAMS, Ffordd y brawd Odrig. — XII. J. J. KEEN, The Place-names of the Isle of Man. — XIII. Louis J. J. GOBLET, La géographie politique de l'Irlande au XVIIe siècle. — XIV. Le même, Les noms de lieu irlandais dans l'œuvre géographique de Sir W. Petty. — XV. Silloge Linguistica Ascoli.

I

L. MAC KENNA, S. J. — *DÁN DÉ, The poems of Donnchadh Mór ó Dálaigh, and the religious poems in the Duanaire of the Yellow Book of Lecan.* Dublin, The educational company of Ireland, s. d. XX-159 p. 8°.

Le R. P. L. Mac Kenna a réuni dans ce volume trente et un poèmes tirés du *Duanaire* de *YBL*, du *Book of Hy Many*, de *O'Connor Don's Book* et de divers manuscrits du XVIIe siècle, poèmes attribués à Tadhg Óg Ó hUiginn (†1448), Tuathal ó hUiginn (†1450), Cormac Ruadh Ó hUiginn et Donnchadh Mor Ó Dálaigh (vraisemblablement s'agit-il du premier poète de ce nom, mort en 1244). Cette collection de textes est précédée d'une introduction brève mais substantielle, dont on lira avec intérêt le chapitre sur « les idées religieuses dans la poésie bardique », et suivie d'une traduction précise. L'ensemble permettra à l'étudiant de se faire commodément une idée de ce que fut la poésie religieuse irlandaise

du XIIIe (si du moins l'attribution des poèmes XXIV et suivants est sûre) au XVe siècles... voire aux XVIe et XVIIe siècles, puisqu'aussi bien la formule ne s'en modifia guère à travers les âges. Ce qui frappe, en effet, qui parcourt ces pages, c'est moins encore l'uniformité de la langue, indice d'une forte tradition littéraire, et qui n'est pas propre à la poésie religieuse, que la monotonie et, disons le mot, la pauvreté de l'inspiration ; « *diomhaoin gach dán acht dán Dé* », « Vain est tout poème qui n'est pas de Dieu », affirme Fearghal Óg Mac an Bhaird, cité en épigraphe par le R. P. Mac Kenna. Le malheur veut que les *filidh* ne soient jamais si mal inspirés que lorsqu'ils s'attaquent aux thèmes sacrés. L'intérêt littéraire du recueil est donc médiocre, comme l'éditeur est au reste le premier à le constater. On trouvera cependant, dans les poèmes attribués à Donnchadh Mór Ó Dálaigh, quelques vers heureux, chaque fois que le poète a pu mêler à l'aridité laborieuse de sa littérature d'édification des thèmes d'une grâce plus profane et, semble-t-il, plus conforme à son tempérament, soit qu'il fasse louer le créateur par ses créatures, « le petit oiseau au fond du nid », « la belle pomme or et pourpre » (XXIX, 26 : *Gidh beag an t-éan iochtair neid....*, XXIX, 27 : *i n-ubhall óir chorcha chaoimh*) ou décrive la beauté de Marie et « sa chevelure crépelée comme l'entrelac d'un bosquet » (XXVIII, 43 : *folt cas 'n-a dhoire dhualach*).

La place considérable faite à la Vierge dans la poésie religieuse irlandaise est au reste signalée dans la préface de l'éditeur. Notons que le Christ lui-même y est moins souvent invoqué sous les noms de *Íosa* et *Mac Dé* (« Jésus » et « Fils de Dieu ») que sous ceux de *Mac Moire*, *Mac na hOighe* ou *Uan Muire* (« Fils de Marie », « Fils de la Vierge » et « Agneau de Marie »). On pourrait relever d'autres traits intéressants pour l'histoire des conceptions religieuses, et singulièrement dans les descriptions de l'enfer. Divers passages seraient à rappprocher de ceux cités ici même par M. Vendryes, dans son article sur « L'enfer glacé » (*R. C.* XLVI, p. 134 sq.).

Ainsi Donnchadh Mór Ó Dálaigh, XXV, 21 sq. :

Do bhéar dhaoibh re ndul san mbeirn tuarasgbhail tighe Ifeirnn
áll bruach-dhubh roi -ghéar riasgach goibhéal uathmar il -phiasdach.
Gach fraoch gach fiodhbhadh fhuil ann gach srath gach áth gach abhann
gach faighthe ar a saltair sibh mar altain d'aithle a hoirnimh.

. . . . . .

26. Gairbhe a leacaigh lór do phláigh teas agus fuacht a urláir
troma a thairnighe nach te loma is gailbhighe a ghaoithe.

« Je ferai, avant que nous ne pénétrions dans l'abîme, une description de la demeure infernale : un précipice aux murs noirs, très âpre, marécageux, un gouffre épouvantable plein de monstres. Chaque bruyère, chaque bois qui s'y trouve, chaque fond de vallée, chaque gué, chaque rivière, chaque place où vous mettez le pied, est comme un rasoir fraîchement repassé.... La rudesse de ses dalles — supplice suffisant — la chaleur et le froid de son sol ; la pesanteur de son tonnerre, qui n'est pas chaud, la dévastation de son vent tempêtueux ».

De même, Tadhg Óg Ó hUiginn, VI, 40 :

Atá teine ar nach téid smál i mbrugh Ifrinn ar fhadádh
sneachta nach sil re teinidh i dtigh leabtha Lúicifir.
Ni héidir a fhulang sin sneachta garbh tré ghaoith gheimhridh
grios na n-uamhadh gach re n-am bhios n-a fhuaradh dom anam.

« Un feu que ne voile jamais la cendre brûle dans le palais infernal. Une neige qui ne fond pas devant le feu se trouve dans la demeure de Lucifer. C'est une chose insupportable que la neige mordante, mêlée au vent d'hiver, alternant avec l'ardeur de la fournaise qui fait se glacer mon âme ».

Passages où s'exprime nettement cette conception de l'enfer à la fois brûlant et glacé, et même humide et marécageux, lieu de torture à la fois par le froid et par le chaud, conception qui est commune dans les littératures celtiques, si elle ne leur est pas propre (cf. Vendryes, *loc. cit.*).

M.-L. Sjœstedt.

II

Tomás Ó Criomhthain. *An t-Oileánach.* Dublin, 1929. 266 p. 8° 3 sh. 6 d.

Le même. *Allagar na h-Inise.* Dublin, 1928. vij-186 p. 8° 2 sh. 6 d.

On se préoccupe beaucoup, en ce moment, à Dublin, de multiplier les livres en langue gaélique. Et, à vrai dire, il n'est pas de tâche plus urgente si l'on veut que l'irlandais redevienne vraiment la langue, ou à tout le moins, la seconde langue de la classe cultivée en Irlande. Il n'est pas d'étudiant désireux d'acquérir une bonne commande de l'Irlandais moderne qui n'ait été entravé dans ses progrès par la difficulté de trouver un nombre suffisant d'ouvrages à la fois irréprochables quant à la langue et dignes quant au fond d'intéresser un adulte. Multiplier les livres de

classe élémentaires et les petits textes suivis de vocabulaires, c'est fort bien, et sans doute fallait-il commencer par là. Mais si l'enfant qui aura appris à lire dans ces livres ne trouve pas devant lui, une fois sorti de l'école, une littérature en irlandais qu'il puisse lire pour l'amour de l'irlandais, il y a gros à parier que son bagage de gaélique ira se joindre à l'amas de ces connaissances qu'on acquiert au collège pour les oublier dès qu'on en sort... et que les futurs citoyens de l'État Libre ne seront pas plus familiers avec *is* et *tá* qu'un bachelier de quarante ans avec le théorème de Pythagore.

Si l'urgence de la tâche est évidente, la difficulté ne l'est pas moins. Toutes les mesures officielles qui peuvent concourir à la mener à bien ont été prises à Dublin, et, sous le régime du *Gúm*, du « Plan pour aider à la publication d'ouvrages en irlandais », de nombreux volumes (ouvrages originaux ou traductions) ont déjà été publiés ou sont près de l'être. Mais si un gouvernement peut encourager la production littéraire, il ne dépend pas de lui de la susciter, ou, s'il le fait, cela ne va pas sans dangers : on peut voir dès à présent quel est le double péril qui menace aujourd'hui la littérature gaélique, du fait même de la protection qui lui est assurée : d'une part la multiplication d'auteurs qui risquent de n'avoir pas d'autre talent que d'écrire à peu près correctement l'irlandais, et pas d'autre vocation que la certitude d'être imprimés et rétribués, pour peu qu'ils arrivent à mettre sur pied un manuscrit à peu près convenable ; d'autre part l'introduction dans toute la littérature publiée en langue irlandaise d'un standard intellectuel et moral *ad usum studiosae juventutis*, standard qu'il est parfaitement légitime et désirable d'imposer dans des ouvrages destinés en premier lieu à être lus dans l'enseignement secondaire, mais qui, appliqué aux ouvrages s'adressant à des intelligences plus mûres, risque d'en diminuer fort la portée et la valeur littéraire.

Ceci dit, le jour où la nouvelle littérature irlandaise sera sortie de la période initiale des tâtonnements, où l'on songera à fixer les traditions et à extraire de l'amas de la production actuelle, les livres qui méritent de rester classiques, il est certain que l'on comptera au nombre de ceux-ci l'ouvrage du paysan, pêcheur et *seanchaidhe*, Tomás O Criomhthain ; c'est sur l'encouragement d'un ami de la *Gaedhealtacht*, M. Brian Kelly, que Tomás a entrepris d'écrire son ouvrage, et c'est l'écrivain gaélique connu, *An Seabhac*, qui s'est chargé de l'éditer. Le manuscrit n'en fut pas moins composé et écrit, de la première à la dernière ligne, par Tomás lui-même, ce qui confère à l'ouvrage un caractère d'authenticité qui en rehausse

considérablement l'intérêt, point négligeable cependant, même si l'on se place au point de vue purement littéraire.

An t-Oileanach, c'est le récit naïf et vivant d'une existence, de l'enfance à la vieillesse, écoulée dans l'Ile Blasket. Une communauté de quelque cent cinquante âmes y vit pauvrement, de pêche et d'un peu de culture, dans l'acceptation d'un sort qui paraîtra au lecteur dur jusqu'au tragique, mais que l'auteur ne semble jamais considérer comme tel. Faut-il voir là l'effet de son stoïcisme naturel ou d'une pudeur à laquelle les écrivains professionnels ne nous avaient pas habitués ? Le livre y perd en pathétique. Il y gagne sans doute en exactitude. On y trouvera fidèlement reflétés la vie de la communauté, les jeux des enfants, les travaux des hommes, la succession des naissances, des mariages et des morts, tous événements ramenés à la juste perspective naturelle et commentés parfois avec une philosophie dont le pessimisme laconique est souvent, dans la bouche de ce simple, saisissant (« ainsi s'effrite la vie de l'homme » nous dit Tomás, « et la meilleure part sans grand profit »). On trouvera aussi la peinture de bien des coutumes qui, même dans l'île, sont maintenant du passé (car les premiers souvenirs de Tomás remontent à près de soixante-dix ans) : les maisons étroites où s'entassent bêtes et gens, la chasse aux phoques, les rivalités furieuses de paroisse à paroisse... Quand Thomas explique qu'il a voulu coucher par écrit la vie des gens de l'Ile : *Mar na beidh ár leitheidi aris ann* « parce qu'il n'y aura plus de gens comme nous désormais », il ne se trompe pas. Et c'est pourquoi il faudrait se hâter de susciter et de sauver pour l'avenir quelques témoignages comme celui-ci. Non pas que chaque vieillard de la *Gaedhealtacht* serait capable d'écrire un livre comme celui-ci. Mais quelques-uns certainement seraient capables de le faire, parmi cette population où les dons littéraires sont si répandus.

Le rôle de l'éditeur (que je dois remercier pour l'obligeance avec laquelle il m'a permis de consulter le manuscrit original) s'est borné à ramener ce manuscrit aux convenances et à l'orthographe d'usage. Tout en comprenant les raisons qui motivaient cette intervention, je dois dire que pour mon propre compte il m'est arrivé plus d'une fois de la déplorer : d'heureux épisodes, au reste entièrement innocents dans leur naïveté, ont dû ainsi être sacrifiés aux exigences pédagogiques et à la « respectability ».

La graphie de l'auteur, souvent simplement arbitraire, atteste aussi parfois des traits du dialecte local qui, dans le texte imprimé, ont dû disparaître comme non orthodoxes ; faits de grammaire : emploi de la préposition *do* pour *de* ; omission des formes de datif

pluriel, ou de pluriel de l'adjectif ; « adoucissement » de l'*r* vélaire en *r* palatal, etc. Faits de vocabulaire, comme la forme de la préposition *chuin* pour *chun*. Faits de phonétique, enfin, les plus nombreux, et le plus souvent notés avec une exactitude remarquable, quoique non pas naturellement de façon constante : voyelle furtive, notée non seulement dans *doron* pour *dorn* « poing », *seilig* pour *seilg* « chasse », mais dans un cas comme *tosanú*, pour *tosnú* « commencer » où le phénomène, récent, est beaucoup moins avancé ; syncope, comme dans *slâthar* pour *solâthar* « contribution ; assimilation de la voyelle des proclitiques à la qualité de la consonne suivante : *ad bhuachaill* pour *id bhuachaill* ; passage de *c* à *h* : *caillithin* pour *caillichin* « petite vieille » ; métathèse de certains groupes, *lâirtheach* pour *laithreach*, etc. ; si bien que le manuscrit constitue en lui-même un curieux document dialectologique.

Tout ce qu'on vient de dire de *An t-Oileanach* s'applique également à *Allagar na h-Inise*, extraits du journal de Tomás O Criomhthain (pour écrire le nom comme il l'est sur la couverture des deux volumes) ou Ó Criothain (pour l'écrire conformément à la prononciation des gens de l'Ile). Cette plaquette a en effet beaucoup de rapport quant au sujet avec *An t-Oileanach*, tout en présentant, semble-t-il, un moindre intérêt littéraire.

M.-L. Sjœstedt.

III

Donald James Macleod. *Donnchadh Bàn Mac an t-Saoir* (*Duncan Bàn Mac Intyre*), *1724-1812*, *Poète gaélique écossais*. v-243 pp., Inverness.

Ce volume, qui a valu à son auteur le titre de docteur de l'Université de Rennes, mérite d'intéresser le public curieux de poésie celtique. On y trouvera en effet une édition commode des plus beaux poèmes et des plus beaux passages de ce grand poète de la nature que fut Duncan Bàn Mac Intyre, accompagnés d'une traduction presque littérale. C'était une tâche des plus ardues, et dont on admirera qu'un étranger se soit aussi bien tiré, de mettre ainsi à la portée du lecteur français une poésie aussi touffue et aussi riche en images et en trouvailles descriptives. La traduction ne peut malheureusement donner une idée même approchée du rythme et de l'harmonie de ces vers où la spontanéité de l'inspiration s'allie, miraculeusement, pourrait-on dire, à la rigueur et à la

complexité du dessin métrique. S'il est vrai que toute poésie est intraduisible, cela est doublement vrai de la poésie celtique : à lire dans le texte des poèmes comme « La louange de Beinn-Dobrain » et « La vallée de la brume », où la montagne, la lande, la forêt et les mœurs des bêtes des bois sont décrites de façon qui n'a sans doute été surpassée dans aucune langue, on n'est pas loin de croire qu'il n'a manqué au garde forestier-poète de Glenorchy que d'écrire en un parler moins humble et plus répandu pour être compté parmi les noms notables de la poésie universelle.

L'édition de M. MacLeod est précédée d'une introduction où l'on trouvera (rédigées malheureusement dans une langue souvent maladroite) des indications sommaires, mais précises, sur la société où vécut son auteur, ainsi que sur sa métrique et sur le dialecte (phonétique et morphologie) qu'il employa.

M.-L. Sjœstedt.

IV

R. I. Best and Osborn Bergin. *Lebor na hUidre, Book of the Dun Cow.* (Published for the Royal Irish Academy). Dublin, Hodges Figgis and Co., 1929. xliv-340 p. 8°.

On attendait avec impatience cette publication, annoncée depuis plusieurs années déjà et successivement retardée, tant par les difficultés de l'impression que par les scrupules d'exactitude des deux collaborateurs. Enfin, les celtistes ont à leur disposition une édition diplomatique du précieux *Lebor na hUidre*. Le facsimilé lithographique qu'en avait exécuté Joseph O' Longan en 1870 est depuis longtemps épuisé ; d'ailleurs, malgré l'extraordinaire précision de cet admirable copiste, l'œuvre a le défaut de dissimuler un fait essentiel à l'étude des textes, à savoir le caractère composite du manuscrit.

Comme scribe du Lebor na hUidre, on connaissait Mael Muire fils de Célechar, qui s'est lui-même révélé à deux reprises par des *probationes pennae* (pp. 55 et 70 du manuscrit) et qui est explicitement désigné dans une notice insérée au texte (p. 39 b), où l'histoire ultérieure du manuscrit est brièvement indiquée. Ce Mael Muire périt en 1106, assassiné par des rôdeurs dans l'enceinte même du monastère de Clonmacnois. C'est bien lui qui copia une partie importante du manuscrit ; mais il n'en fut pas le seul copiste. Déjà, O'Beirne Crowe, en éditant le *Siaburcharpat* (Dublin,

1871), avait reconnu la présence d'une autre main que la sienne. C'est à M. Best que revient le mérite d'avoir établi que le Lebor na hUidre présentait non pas deux, mais trois écritures différentes (*Ériu* VI, 161 et VIII, 117; cf. *R. Celt.*, XXXIV, 235 et XXXVIII, 384). Commencée par un scribe, qu'il désigne par la lettre A, la transcription fut continuée et achevée par Mael Muire (M). Puis vint un interpolateur désigné ici par H, qui fit subir au manuscrit un traitement des plus sévères ; il en gratta des lignes, des colonnes entières pour y introduire des variantes ou des recensions tirées d'ailleurs ; il en supprima plusieurs feuillets, qu'il remplaça par des nouveaux, contenant des récits différents. Bref, il usa de la pierre ponce et de la plume comme des modernes se serviraient d'un pot de colle et de ciseaux. Ce travail fut accompli au plus tard au début du XIIIe siècle, et dans le monastère même de Clonmacnois, que le manuscrit n'avait pas quitté.

Au siècle suivant, le manuscrit était en Donegal. Il en fut enlevé sous le règne de Conchobor fils d'Aed O'Donnell, c'est-à-dire entre 1333 et 1342, et transporté en Connacht, où il devait rester environ 130 ans. C'est en Connacht que le poète Sigraid O'Cuirrndin (mort en 1347) le retoucha pour en améliorer l'écriture en repassant à l'encre les parties effacées. Une heureuse expédition du roi Aed Ruad fils de Niall Garb O'Donnell ramena le manuscrit en Donegal en 1470. On l'y retrouve au XVIIe siècle, où il fut utilisé par Lugaidh O'Clery, par Colgan, par Keating. Mais ensuite on perd sa trace jusqu'en 1837, où il était entre les mains de MM. Hodges et Smith. Ceux-ci le vendirent à l'Irish Academy en 1843, dans un lot de 212 manuscrits, dont Eugène O'Curry dressa le catalogue. Il y porte aujourd'hui la cote 23 E 25.

Sans parler des manipulations de l'interpolateur, le Lebor na hUidre a subi des atteintes qui l'ont réduit exactement de moitié. Il ne compte plus aujourd'hui que 67 feuillets; l'examen même du manuscrit atteste que 66 ont été perdus, 51 avant le numérotage des feuillets effectué au XVIe ou XVIIe siècle, et 15 depuis cette date. C'est seulement en 1881 qu'il fut relié tel qu'il se présente aujourd'hui : les feuillets étant détachés, on comprend qu'il s'en soit aisément égaré plus d'un. Des 134 pages conservées, Mael Muire en a écrit environ 80 ; la part du premier copiste est d'environ 16; le reste représente la part de l'interpolateur, qui le plus souvent n'a fait qu'utiliser des pages déjà écrites par Mael Muire. Les éditeurs ont pris soin de mentionner toujours les changements de main : bien mieux, ils ont adopté un corps de caractère différent pour les portions qui appartiennent à chacun des copistes.

Cette édition diplomatique rendra les plus grands services ; elle est précédée d'une introduction, contenant sur chaque texte les indications bibliographiques utiles et accompagnée de deux belles planches qui présentent des spécimens d'écriture.

J. Vendryes.

V

Aodh De Blácam. *Gaelic Literature Surveyed.* Dublin, The Talbot Press, 1929. xvj-390 p. 8° 12 sh. 6 d.

L'histoire de la littérature irlandaise est une belle tâche, mais qu'il est prématuré d'entreprendre d'ensemble, faute d'enquêtes documentaires et d'études critiques en nombre suffisant. Pour ne citer que de grands noms, d'Arbois de Jubainville dans son *Essai d'un Catalogue* et M. Thurneysen dans sa *Helden- und Königsage* ont montré la voie à suivre : c'est l'étude méthodique des sources, le classement des manuscrits, l'établissement des textes. La voie est aride et difficile ; mais c'est la seule qui conduise progressivement et sûrement au but. Toute autre n'est qu'une vague piste tracée sur le sable et qu'un coup de vent risque d'effacer.

Le public, toujours pressé, désire être renseigné dès maintenant sur l'histoire de la littérature irlandaise et en avoir une vue d'ensemble. Celle que lui offre M. de Blácam est superficielle et fatalement provisoire. On doit néanmoins lui en être reconnaissant. Venant après les essais de M. Douglas Hyde et de T. Mac Donagh, son livre est instructif et se laisse lire avec agrément. S'il suffisait pour faire œuvre de science de traiter son sujet avec amour, celui-ci serait excellent. Il est d'un bout à l'autre animé d'un souffle d'enthousiasme. M. de Blácam parle avec lyrisme de tout ce qui touche à sa langue et à son pays. Mais somme toute le livre a des insuffisances et des lacunes.

D'abord il est incomplet. Des aspects importants de la littérature irlandaise n'y apparaissent pas. On n'y trouve que très peu de chose de l'histoire, presque rien de la littérature religieuse (hagiographie, traités d'édification), rien de la littérature juridique. L'auteur s'est borné à la littérature d'imagination, et encore en a-t-il négligé certaines parties ; le Dindshenchas par exemple est à peine signalé. En général, la prose est sacrifiée aux vers, et de la vaste littérature épique que M. Thurneysen a mise en ordre avec le suc-

cès que l'on sait, seuls quelques récits sont brièvement mentionnés.

M. de Blácam s'est attaché à la littérature poétique. La poésie est en fait le triomphe des Irlandais, à toutes les époques de l'histoire. Depuis les débuts de la tradition littéraire jusqu'à nos jours on rencontre en langue irlandaise des pièces de vers achevées, qui sont des chefs-d'œuvre à la fois pour la forme et pour le fond. L'âme populaire s'épanche naturellement en vers, pour exprimer les sentiments les plus humains, ceux que font naître l'amour, le regret, la nature, la patrie, la famille. Pour le fond, M. de Blácam s'est efforcé de faire connaître les aspects variés de cette poésie en distinguant les époques et les écoles, en marquant la différence des sujets, des talents et des publics. Pour la forme, il a pris soin de distinguer les vieux mètres syllabiques des mètres accentuels (cf. *Rev. Celt.*, XLIII, 344) et il donne p. 93-98 et p. 213-216 un exposé sommaire des uns et des autres. Des échantillons de poésie émaillent l'ouvrage [1]. Ce sont généralement des poèmes connus et déjà publiés : pourtant p. 125-127 il a reproduit un beau poème inédit, qu'il doit à la générosité de M. Douglas Hyde, et p. 276 il publie pour la première fois le poème par lequel débute le manuscrit de Rouen, et dont le texte a été donné ci-dessus (p. 205).

On pourrait aisément constituer une anthologie de la poésie irlandaise à travers les âges en réunissant les pièces dont M. de Blácam donne les titres avec un court sommaire du sujet et souvent même quelques extraits. Il connaît particulièrement bien ce qui a été publié en ces trente dernières années par des savants comme Douglas Hyde, Bergin, O'Rahilly, O'Donoghue, O'Daly, O'Maille, Dinneen, Mackenna, etc., sans parler de Miss Knott on de Miss Ni Ogain. De la littérature poétique des XVIIe et XVIIIe siècles en particulier il donne un aperçu exact et abondant.

Mais une lacune regrettable est l'absence d'index. Il est très difficile de retrouver le nom d'un poète, encore plus le titre d'un poème, si l'on n'a pas pris soin de noter soi-même la page qui en traite. La simple table des matières du début ne fournit pour cela

1. Les traductions laissent parfois à désirer pour l'exactitude, surtout quand l'auteur se borne à reproduire des traductions en vers de Sigerson. Ainsi p. 34, pour les vers *indar limsa Fer dil diad is am diad no biad go bráth*, et p. 46 pour tout le poème *in tóceb mo churchan ciar*. Le texte irlandais lui-même est souvent fautif : p. 50, lire *a Chinn Choradh* (non *a Chinn Chorraidh*), *meic* (non *mac*), *ibhnis* (non *ibheamaois*) ; p. 71, l. 6, lire *tuc* ; p. 83, l. 5, lire *meinicc* ; etc.

qu'un secours insuffisant. Il y a plus grave encore. Au cours de l'ouvrage, l'auteur s'est abstenu de toute bibliographie. On ne peut appeler de ce nom les rares renvois qui figurent au bas de quelques pages ; ils sont tellement laconiques que le lecteur en retire plutôt de l'agacement que du secours. On aimerait à se reporter au texte même des poèmes, à lire dans leur ensemble ceux dont un simple extrait est donné, à connaître ce qu'en ont dit les éditeurs ou les critiques. Est-ce possible quand on ne trouve dans l'ouvrage aucune référence — ce qui est le cas habituel (par ex. pour le poème de Murray Albanach, *m'anam do sgar riomsa araoir*, p. 111, ou pour celui d'Hugh Mac Curtin, *is léan le n-aithris*, p. 322) — ou quand la référence se limite à un nom d'auteur, Standish O'Grady, Dinneen, Douglas Hyde, Henry Morris (p. 299), sans indication de titre ou de date d'ouvrage ? On aimerait à savoir où, quand et par qui ont été édités les poèmes de Donough Roe Macnamara, qu'on nous dit avoir été édités deux fois (p. 332).

En regard de ces deux graves critiques, celles qu'on pourrait trouver à faire dans le détail sont de moindre importance. P. 2, l'auteur avance que le brittonique représenterait « the primitive Celtic language », que le gaélique au contraire aurait considérablement dévié sous l'influence des Préceltes. En fait, le brittonique, dès le IXe siècle de notre ère, est sensiblement plus évolué que le gaélique ; celui-ci est aujourd'hui encore, à maint égard, plus archaïque que le brittonique. Quant à l'action des influences extérieures, et notamment du substrat, elle s'est produite également sur les deux. — P. 5, l'auteur présente comme une caractéristique du génie celtique une phrase du type *tá béarla breagh aige an te thuigfeadh hé* « il parle un bel anglais, [pour] qui le comprendrait ». Mais ce tour est courant dans la syntaxe française du XVIIe s. : *le profiter n'est rien, qui n'en a la volonté* (Malherbe), *sans doute, qui le couperait, le sang chaud en découlerait* (Tristan l'Hermite) ; et on en trouve l'équivalent en grec et en latin. — P. 70. Sur la date de l'*Acallamh na senórach*, voir O'Maille *Ériu*, VI, 1 et Sommerfelt, *Rev. Celt.*, XXXVIII, 36 n. 3 ; ce texte est certainement antérieur au XVe s. — P. 80. Signaler que ce capitaine Sorley dont il est question est le même qui fit compiler aussi le Book of the O'Conor Don (cf. Douglas Hyde, *Ériu*, VIII, 78-79). — P. 140, à propos du poème *Beannacht ar anmain Eireann*, il fallait renvoyer, en plus de O'Rahilly *Measgra Dánta* n° 55, à Bergin, *Studies*, 1926, p. 437. — P. 155, l'allusion est trop brève à la seconde « Contention of the Bards » ; un renvoi au *Catalogue des Mss du British Museum* par M. Robin Flower (t. II, p. 15) était

nécessaire. — P. 187 et ss. Bien qu'en général il juge assez sévèrement la prose « bombastique » des XVIe-XVIIe s. (v. p. 178), M. de Blácam est trop indulgent pour les *Tri truagha na sgealuidheachta*; le jugement sévère de M. Thurneysen (*Heldensage*, p. 327) est plus équitable.

Pour conclure, M. de Blácam a fait un joli ouvrage, agréable à lire et plein de choses, mais qu'il a destiné plutôt à l'amusement du public qu'à l'usage des savants.

J. VENDRYES.

VI

John L. Gough MEISSNER. *The Celtic Church in England, after the Synod of Whitby*. London, Martin Hopkinson, xij-240 p. 8°. 10 sh. 6 d.

Après W. F. Skene, G. T. Stokes, H. Zimmer et tant d'autres érudits qui ont écrit sur l'histoire de l'ancienne église celtique, il y reste encore des points à élucider. L'exposé d'ensemble le plus clair et le plus complet a été donné par Dom Gougaud, dans ses *Chrétientés Celtiques*, que paraît d'ailleurs ignorer M. Meissner. Venant après d'illustres devanciers, celui-ci s'est restreint à une petite partie de ce vaste domaine. Son objet a été de tracer l'histoire de la rivalité entre la tendance celtique et la tendance romaine dans l'église d'Angleterre à partir du synode de Whitby. C'est une très curieuse histoire où l'on voit peu à peu la politique romaine imposer sa doctrine et son autorité et étouffer jusqu'aux derniers restes de dissonance.

Les Celtes portèrent dans la religion cet esprit particulariste, qui les rend si attachés aux usages qu'ils ont une fois adoptés et si réfractaires aux nouveautés venues du dehors. L'Irlande avait fait au christianisme un accueil des plus pacifiques, à tel point que l'évangélisation n'y fut souillée d'aucun martyre. Mais une fois la religion nouvelle entrée dans les mœurs, on se montra réfractaire à la réformer conformément aux intérêts de l'unité catholique. De plus, en s'adaptant aux conditions sociales du pays et au caractère des habitants, le christianisme irlandais avait contracté certaines habitudes qui devinrent rapidement des traditions. Il se trouva ainsi en opposition avec Rome. Le désaccord, il est vrai, portait beaucoup moins sur le dogme que sur la liturgie et la discipline. L'hérésie de Pélage, si répandue qu'elle fût d'abord en Irlande, y

disparut sans violence, et, semble-t-il, assez vite. En revanche, le clergé irlandais s'obstina longtemps à garder ses anciens usages en ce qui concerne la fixation de la fête de Pâques, la tonsure ecclésiastique et l'organisation épiscopale. Sur la date de Pâques, le Sud de l'Irlande se soumit après le synode de Mag-lene (en 628) ; mais le Nord resta fidèle à son comput. A Iona et dans les monastères affiliés, la soumission n'eut lieu qu'en 716.

Dans les siècles qui suivirent, le particularisme celtique, favorisé par le relâchement général des mœurs, entraîna en Irlande des abus qu'il fallut réformer. La lutte fut longue et difficile, envenimée par des dissensions politiques, par des compétitious de personnes. Elle ne se termina qu'au XIIe siècle, lorsque Malachie, d'une main ferme, réussit à imposer au clergé irlandais la discipline ecclésiastique et à ramener l'Irlande définitivement dans le giron de l'Église romaine (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 338). Un particularisme analogue s'était manifesté en Armorique, également alimenté par des intrigues politiques, nées de rivalités nationales. La controverse qui mit aux prises les Bretons et Rome n'était au fond que l'opposition de l'église armoricaine et de l'église franque, c'est-à-dire de l'évêché de Dol et de la métropole de Tours ; elle dura trois siècles (Dom Gougaud, *op. cit.*, p. 125-133). On peut donc avec l'abbé Duine parler d'un schisme breton ; il ne fut complètement étouffé qu'après l'assassinat du roi Salomon en 874 (cf. *R. Celt.*, XXXVII, 139).

La Grande-Bretagne avait été évangélisée dès le début du IVe siècle. Elle était chrétienne, au moins en grande partie, lors du retrait des légions romaines en 410 ; mais les invasions germaniques anéantirent l'œuvre de la foi et ramenèrent dans l'île le paganisme avec la barbarie. Il fallut recommencer l'évangélisation. A cette tâche se consacrèrent d'abord des Irlandais. Dès le début du VIe siècle, l'Irlande avait été une pépinière de missionnaires vers les pays du Nord. Les Scots de Dalriada furent convertis au christianisme à peu près en même temps que saint Ninnian évangélisait les Pictes. Une des premières étapes de l'expansion religieuse irlandaise fut l'île d'Iona, où Colomba s'établit vers 563 et dont il fit un centre de rayonnement apostolique. D'Iona partirent les moines qui affermirent dans la foi nouvelle à la fois les Scots et les Pictes. D'Iona aussi partit Aidan, qui alla fonder Lindisfarne, dans une petite île sur la côte de la mer du Nord, un peu au Sud de Berwick. Aidan fut le premier apôtre des Angles. L'apostolat irlandais pénétrait en même temps par un côté opposé chez les Saxons : c'est un Irlandais, Maeldubh, qui fonda Malmesbury en

Gloucestershire. Ainsi au Nord et à l'Est, l'église d'Irlande travaillait à la conversion des barbares Germains et s'imposait parmi eux. Aidan, mort en 651, fut remplacé par Finnan, mort en 661, et Finnan à son tour par Colman : les trois premiers abbés de Lindisfarne étaient Irlandais.

De son côté, Rome n'était pas inactive. Pour évangéliser Saxons et Angles, le pape Grégoire le Grand avait envoyé Augustin. Celui-ci débarqua en Grande-Bretagne en 597 : il convertit rapidement le Kent et son disciple Paulin poussa l'évangélisation jusqu'à York. Bientôt, sur plusieurs points à la fois, les missionnaires romains se heurtèrent aux missionnaires irlandais ; et le premier contact n'eut rien de fraternel. Bède raconte comment l'évêque irlandais Dagan refusa de manger dans la même auberge que les moines romains Laurentius, Mellitus et Justus (*H. E.*, II, 4). Le prestige de Rome s'accrut chez les Anglo-Saxons de l'antagonisme qui les opposait aux Celtes. C'est ainsi que l'Angle Wilfrid et le Saxon Aldhelm, tous deux formés à la discipline irlandaise, l'un à Lindisfarne, l'autre à Malmesbury, passèrent bientôt au camp adverse et se firent les champions de l'Église romaine. Wilfrid devint en 661 abbé de Ripon, que les Irlandais avaient quitté pour Melrose.

L'église celtique manifestait un particularisme outrancier. On vient de rappeler l'intransigeance de l'évêque Dagan. Aldhelm rapporte qu'au delà de la Severn les prêtres Bretons refusaient de s'associer aux Saxons dans les exercices du culte, et de manger dans les mêmes ustensiles, s'ils n'étaient minutieusement purifiés ; bien mieux, ils jetaient aux porcs et aux chiens les restes de nourriture laissés par leurs confrères. Il fallut trouver un remède à cette situation. Les deux partis s'affrontèrent au synode de Whitby en 664 : Wilfrid y représentait la tendance romaine et Colman la tendance celtique. Colman fut désavoué par le synode ; il alla aussitôt à Lindisfarne pour chercher les os d'Aidan, qu'il emporta avec lui à Iona ; puis il gagna l'Irlande et se retira à Inisboffin sur la côte de Mayo, oú il mourut vers 675.

Le synode de Whitby porta un rude coup aux tendances celtiques de l'Église d'Angleterre, mais ne les détruisit pas immédiatement. L'objet du livre de M. Meissner est de suivre les progrès de l'Église de Rome et l'élimination progressive de toute trace d'influence irlandaise. C'est une histoire fort curieuse et qui eut des péripéties variées. En Northumbrie, le roi Ecgfrid, d'abord d'accord avec Wilfrid, puis brouillé ensuite avec lui, se fit en matière religieuse le champion des idées romaines. Dans le Sud, Théodore de

Tarse, envoyé à Cantorbery comme archevêque vers 670, entreprit avec vigueur d'extirper de son clergé anglo-saxon les erreurs canoniques des Celtes : son pénitential va jusqu'à imposer qu'on rebaptise et qu'on réordonne ceux qui ont reçu les sacrements de prêtres ou évêques Irlandais ou Bretons. Grâce à lui, le siège de Cantorbery étendit son autorité sur l'ensemble du christianisme anglo-saxon.

Mais l'année 685 marque le début d'une nouvelle ère de trouble et de discorde. En cette année, le roi de Northumbrie Ecgfrid fut battu à Nectansmere par les Pictes, qui réussirent à recouvrer une partie des territoires qu'ils avaient perdus. En même temps, les Bretons remportaient sur les Saxons des succès importants : Caedwalla, issu d'une dynastie bretonne, battit et tua le roi de Sussex Ethelwalch et dévasta son pays. Angles et Saxons se trouvèrent aux prises avec des difficultés propres, et l'anarchie les désunit. Le siège de Cantorbery perdit toute influence en Northumbrie. Dans ce pays du Nord, la tradition celtique était restée forte et avait la sympathie des habitants. Le règne d'Aldfrid et celui de Ceolwulf, qui avaient tous deux vécu en Irlande et conservaient des attaches en ce pays, fortifièrent la position de l'église irlandaise. Celle-ci se recommandait par la rigueur de sa discipline autant que par le zèle de ses apôtres. Mais la fondation des abbayes de Wearmouth et de Jarrow montra que les vertus monastiques et les talents intellectuels n'étaient pas l'apanage de l'Irlande. L'accession de l'évêque Ecgbert au trône d'York marqua en Northumbrie le triomphe de la politique romaine. Désormais l'Angleterre entière se trouva en complet accord avec Rome : la présence d'Alcuin à la cour de Charlemagne ne fit que fortifier cet accord. M. Meissner estime cependant que l'influence celtique, déjà gravement ébranlée par les invasions scandinaves, ne fut complètement ruinée que par la conquête normande. Mais alors elle le fut bien. Malgré le rôle joué par saint Aidan et le prestige dont sa mémoire était entourée, il n'y a pas aujourd'hui dans le Nord de l'Angleterre une seule chapelle qui lui soit dédiée. C'est à peine si l'on trouve deux églises dont saint Patrice soit le patron : celle de Patrington, à 16 milles à l'Est de Hull, et celle de Nuthall, près de Nottingham. Cela montre avec quel acharnement on s'appliqua en Angleterre à effacer toute trace du vieux christianisme celtique.

J. Vendryes.

VII

Eleanor HULL. *Folklore of the British Isles.* London, Methuen and Co. 1928, xij-318 p. 8°. 7 sh. 6 d.

Il est toujours attristant de constater combien la France est en retard sur les autres pays au point de vue des études de folklore. En face du travail méthodique et de la production considérable qui se poursuivent dans les pays de langue germanique (Scandinavie, Allemagne, Angleterre), la France ne peut présenter que quelques rares et maigres publications. C'est en Angleterre peut-être, sous l'impulsion d'un homme comme sir James Frazer, que ces études sont poussées avec le plus d'ardeur et de curiosité. La revue *Folklore* est la première du monde, et la librairie Methuen a tout un département consacré à ces études. Par une fatalité singulière, les folkloristes ont généralement été chez nous des amateurs ou des isolés, dédaignés de l'enseignement officiel et ignorés des Académies. Les bons travailleurs n'ont pourtant pas manqué. Sans parler de M. Gaidoz, un pays peut être fier d'hommes comme Cosquin, Sébillot ou Rolland. N'est-il pas pénible de penser que la *Flore populaire* de ce dernier, répertoire d'une incomparable richesse, est restée inachevée, faute de souscripteurs !

Le folklore en Grande-Bretagne n'a pas à craindre pareille disgrâce. Les ouvrages qui en traitent y sont plutôt trop nombreux. On y trouve à faire son choix. Comme manuel pour ceux que cette science intéresse, l'ouvrage de miss E. Hull est des plus recommandables. C'est un exposé méthodique du folklore des Iles Britanniques, classé sous une douzaine de rubriques, qui embrassent les vieilles divinités du paganisme, le culte des astres, de la terre, des pierres, des sources, des arbres et des animaux, les incantations et les charmes, les croyances relatives à la naissance, à la vie domestique, à la mort, les fêtes et cérémonies publiques, y compris la royauté et le druidisme.

Miss Hull est bien connue des celtistes par ses travaux sur la littérature de l'Irlande : *Pagan Ireland*, *Early Christian Ireland*, *a Text book of Irish Literature*, *The Cuchullin Saga* sont des ouvrages appréciés. Rien de ce qui est celtique ne lui est étranger ; et l'on sait combien les littératures celtiques fournissent abondamment au folklore. Son livre contient donc l'essentiel de ce que l'on peut tirer des légendes du Pays de Galles et d'Irlande. De nombreux

renvois bibliographiques au bas de chaque page attestent l'abondance et la variété de son information. Un index des matières termine le livre. Elle a poussé quelques investigations dans le monde anglo-saxon pour enrichir son chapitre sur les anciennes divinités païennes ; mais l'essentiel du livre est celtique d'origine et d'esprit. Le livre a le mérite d'être à la fois actuel et historique, c'est-à-dire d'expliquer le présent par le passé, en faisant à ce dernier la plus large place. Ce n'est pas un simple recueil d'anecdotes étranges ou de traits plaisants, une collection d'amusettes. C'est un livre ordonné suivant un principe scientifique, c'est une étude d'ethnologie. Le folklore a pour objet l'âme d'une race, comme l'anthropologie en a pour objet le corps. L'âme humaine vit de superstitions et de préjugés, de croyances en des forces mystérieuses, de légendes où ces forces sont présentées en action. Tout cela forme un ensemble traditionnel, bagage spirituel de chaque race. Il n'est guère d'étude plus humaine : le folklore mérite d'être traité, comme le fait miss Hull, sérieusement.

L'indifférence que marque le public français à l'égard du folklore vient sans doute de ce que nous avons peine à le prendre au sérieux. Notre rationalisme n'y voit que du ridicule ou de l'extravagant. Nos habitudes sociales l'excluent comme un travers honteux, indigne de l'honnête homme. Notre littérature, depuis plusieurs siècles, ne lui fait aucune place ; nous n'avons rien de comparable aux contes de Grimm ou d'Andersen. Dans les pays où l'âme est restée religieuse, on l'accueille au contraire avec respect et on l'étudie avec sympathie. De là vient la prospérité de l'école folkloriste anglaise, dont le livre de miss Hull donne un nouveau témoignage. C'est avec raison qu'elle a mis comme épigraphe à la première page les vers où Colum Cille défend la poésie contre ses détracteurs :

Masa brec gach dan suad,
is brec brat 's as brec biadh,
's as brec an domhan uli,
's as brec fos an duine criadh.
Do cend na breice as buaine
dober brec as dimbuaine.

« Si toute œuvre poétique n'est que mensonge, tout est mensonge, le vêtement et la nourriture ; le monde entier est mensonge ; mensonge aussi l'homme fait de limon. En faveur du mensonge durable, je donnerai le mensonge qui ne dure pas ».

Le folklore est, comme la poésie, un éternel mensonge ; il nous apprend

> ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
> d'ignorant le savoir et de faux la raison.

Mais à la condition d'être étudié rationnellement. Car la raison reste toujours notre seul guide, même et surtout pour en franchir les limites.

J. Vendryes.

VIII

T. Gwynn Jones. *Welsh Folklore and Folk Custom.* London, Methuen and Co. xx-255 p. in-12. 7 sh. 6 d.

Il existe déjà sur les pays celtiques de bons ouvrages de folklore. Le Pays de Galles en particulier a fait l'objet d'un certain nombre d'enquêtes, parmi lesquelles on peut citer celles d'Elias Owen, *Welsh Folklore, a collection of folk tales and legends of North Wales* (Oswestry et Wrexham, 1896), de J. Ceredig Davies, *Folklore of West and Mid-Wales*, de T. C. Evans, *The Folklore of Clamorgan* (Cardiff, 1887), de J. Jones [Myrddin Fardd], *Llen Gwerin Sir Gaernarfon* (Carnarvon, 1908), de D. E. Jenkins, *Beddgelert, its facts, fairies and folklore* (Portmadoc, 1899), de S. R. Meyrick, *The history and antiquities of the county of Cardigan* (Brecon, 1907), etc. L'ouvrage d'ensemble le meilleur était jusqu'ici celui de Sir John Rhys, *Celtic Folklore, Welsh and Manx*, en deux volumes (Oxford, 1901). C'est un des ouvrages les plus attrayants qu'ait écrits Rhys ; il est constitué d'une collection de légendes et de contes populaires agréablement présentés et commentés avec érudition. Mais l'érudition de Rhys s'alliait à une imagination souvent trop vive et s'accommodait d'hypothèses dont la hardiesse étonne aujourd'hui.

M. Gwynn Jones, reprenant après Rhys l'exposé du folklore gallois, l'a fait avec une méthode plus sûre, sur un plan plus complet et mieux ordonné. Il s'est tenu scientifiquement sur le terrain des faits, joignant aux résultats d'enquêtes minutieuses sur la Galles moderne la connaissance approfondie qu'il a de la littérature de son pays. Voilà bien des années déjà qu'il a conçu le projet de ce livre : par lui-même et avec l'aide de plusieurs informateurs, il a réussi à amasser une quantité de faits qu'il présente ici

sous une forme condensée, d'après un classement rationnel. L'enquête a porté sur tous les aspects des croyances populaires et des superstitions du pays. Nul doute qu'on eût pu l'allonger encore. D'autres trouveront sans doute à glaner après lui. Mais actuellement c'est l'exposé le plus complet des traditions populaires dans un pays où l'on est très attaché aux traditions, et où les conditions ethnographiques et historiques donnent au folklore un intérêt particulier. Au point de vue documentaire, le livre est de premier ordre ; et l'auteur l'a paré, cela va sans dire, des grâces de son style.

A beaucoup d'égards le folklore gallois rentre dans le folklore universel ; il présente des pratiques et des croyances que l'on observe dans beaucoup d'autres pays. C'est le cas pour le culte des pierres, qui souvent portent des marques visibles d'une puissance surnaturelle (p. 94) ; pour l'usage de sortilèges que des magiciens emploient à guérir (p. 125) ; pour les malédictions lancées dans les sources (p. 110), auxquelles on peut comparer le rôle joué par les eaux et par les tuyaux en plomb dans les defixiones de l'antiquité ; pour la croyance aux trésors cachés, si répandue encore dans nos campagnes, comme on le voit par mainte aventure qui se termine parfois devant les tribunaux, etc.

Mais il y a aussi des traits de folklore qui paraissent particuliers aux Celtes et qui font partie du patrimoine de légendes commun aux Irlandais et aux Gallois. C'est dans l'hagiographie notamment que ces traits se manifestent ; il y a beaucoup à tirer des comparaisons entre les vies de saints des deux pays (v. p. 93-94). D'autres rapprochements aussi sont instructifs ; ainsi la superstition de la « neuvième vague », si répandue en Irlande, était également connue en Galles (p. 75) : la neuvième vague est un « bélier », dont les autres vagues sont les « brebis ». La transformation de Ceridwen devenant une poule et dévorant le grain qu'est Gwion pour le remettre au monde sous le nom de Taliesin (p. 25-27) rappelle la double naissance d'Étain, changée en moucheron, tombée dans le verre d'Étar et avalée par celle-ci pour renaître sous le nom d'Étain fille d'Étar (Thurneysen, *Irische Heldensage*, p. 601). Mais on peut comparer aussi la double naissance de Bacchus, et en Armorique celle de saint Efflam (v. Le Braz, dans les *Ann. de Bretagne*, XI, 184 et ss.).

Au sujet des saisons, p. 145, il faut relever le rapprochement que fait M. Gwynn Jones entre les *gourdeziou* bretons (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXIV, 310 et XXV, 118) et les *dyddiau dyddon* ou *coelddyddiau* gallois. L'usage des « jours complémentaires » était commun aux Brittons et aux Gaulois. Sur le nom gallois du mois

de novembre, *tachwedd*, comparé au nom anglo-saxon *blôtmonath* (p. 146), il fallait un renvoi à ce qu'a dit M. Ifor Williams dans le *Beirniad*, t. II, p. 173.

C'est une croyance ancienne en Galles que les fées dansent sur la pointe des roseaux (p. 54) ; déjà Rhys l'avait mentionnée (*Celtic Folklore*, p. 83) : « they might be seen... dancing lightly on the tops of the rushes in the valleys ». Ce fait permet de mieux comprendre le vers de Llywarch Hen (*B.B.C.* 47.11 Sk. = 89.2 Ev.) :

ryseiw gur ar vn conin.

Mais on peut en rapprocher aussi les vers de Dafydd ab Gwilym (pièce 153, 5-6, 9-10) :

blaen ynrhoet blin yw ynrank
ar ddayar arwydd ienank...
my thyrr krynbrenn dien dwyll
dan droet ym dyn drut ammwyll.

Stern (*Z.C.P.* VII, 127) à propos de ce passage, renvoie aux *Lismore Lives*, p. xlj, où comme épreuve imposée à quiconque voulait devenir membre d'une fiann, figurait entre autres d'éviter en courant de briser une tige sèche sous son pied.

On pourrait multiplier les remarques de ce genre. Celles qui précèdent n'avaient d'autre objet que de montrer combien l'ouvrage est suggestif et de lui attirer des lecteurs.

J. Vendryes.

IX

Róis Ní Ógáin. *Duanaire Gaedhilge.* 3 vol. in-12. Baile Atha Cliath, Comhlucht Oideachais na hÉireann. — 120 p. 2 sh. 6 d. ; 170 p. 3 sh. 6 d. ; 215 p. 3 sh. 6 d.

Mlle Ní Ogain a entrepris une anthologie de poésies irlandaises, dont trois volumes ont paru. Le premier, qui remonte déjà à quelques années, est précédé d'un avant-propos de M. Douglas Hyde, qui fut, semble-t-il, l'inspirateur de l'entreprise. Il comprend 78 poèmes, répartis en quatre groupes, des poèmes de caractère populaire, dont beaucoup sont encore chantés dans toute l'Irlande comme *Páistin Fionn* ou *Maidrin Ruadh*, des poèmes amoureux parmi lesquels *Eibhlin a rún* ou *an draighneán donn*, des poèmes

religieux et enfin des poèmes variés, le plus souvent patriotiques, comme *Éamonn an ḟhnuic*, *Cáit ni Dhuibhir*, *Caitilin ni Uallacháin* ou *Seaghán O'Duibhir an Ghleanna*. Parmi les poèmes religieux, plusieurs, consacrés à Marie, sont attribués à Donnchadh Mór O' Dalaigh : on sait par le *Dán Dé* (v. ci-dessus, p. 210) quelle ferveur mettait ce poète médiéval à célébrer la Vierge ; c'est un véritable doctor Marianus. Le texte est suivi d'un court glossaire et de notes, où sont fournies des indications sur les principaux manuscrits et sur le mètre. Sur le poème 66 (pp. 80 et 113), il y a lieu de consulter maintenant la *Revue Celtique*, t. XLV, p. 300 et 301.

Le second volume, qui suivit de près le premier, est bâti sur le même modèle : des notes et un glossaire accompagnent le texte. Celui-ci comprend 58 poèmes, dus en majorité à des poètes des XVIIe et XVIIIe siècles. Les poèmes du premier volume étaient pour la plupart anonymes. Au contraire ceux du second ont été composés par des auteurs connus, dont ils font apprécier le talent original. C'est Geoffroy Keating ou P. Ferriter, Egan O'Rahilly ou Carolan, d'autres encore. L'inspiration en est le plus souvent patriotique (un bon nombre des poèmes sont de l'époque dite jacobite), et l'amour de l'Irlande s'y exprime de façon touchante. On notera en particulier les deux poèmes *Róisin Dubh* et *Eibhlin a rún* (différent du poème de même titre dans le précédent volume), où un auteur anonyme a renouvelé un vieux sujet. Beaucoup de ces poèmes avaient été déjà édités.

Le troisième volume de la collection date de 1929. Il comprend seulement 53 poèmes, mais dont quelques-uns sont assez étendus (il y en a un de 176 vers, un autre de 184). En outre, ce qui le distingue des deux recueils précédents, il contient une traduction anglaise à la suite du texte. Il se termine comme eux par des notes et un glossaire.

Il n'est rien de plus utile que de réunir la littérature poétique de l'Irlande, si abondante aux siècles derniers, et de la mettre à la portée du public sous un format commode et à bon marché. A cet égard, l'entreprise de Mlle Ní Ógain est digne de louange. C'est un plaisir d'avoir sous la main tant de charmantes pièces, qui jusqu'ici étaient dispersées dans des recueils plus ou moins rares ou même restaient inédites. Toutefois le plaisir serait plus grand si l'édition témoignait d'une méthode philologique plus sûre. Il est fâcheux que ces poèmes contiennent tant de vers faux, généralement trop courts. L'orthographe des manuscrits, surtout des manuscrits modernes, est sans doute assez peu soignée : les

scribes s'inquiétaient peu d'estropier les vers, en laissant tomber des mots, en supprimant des syllabes. Ce n'est pas une raison pour que les éditeurs reproduisent le texte du manuscrit sans procéder aux corrections qui s'imposent : les corrections métriques sont de celles-là[1].

Les poèmes réunis par Mlle Ní Ógáin n'ont pas seulement un intérêt artistique. Ils prêtent à mainte observation par le fond comme par la forme. A relever p. 12, l. 5 d.b., l'expression *mó sa mhó* « de plus en plus » ; p. 78, l. 1 et 81, l. 9, l'adjectif *maol* au sens de « sans cornes » (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLIV, 297) ; p. 78, l. 2 d.b., l'expression *faoi le* au sens de « marie-toi avec... ». Dans la pièce 37, p. 68, l. 28, il est fait allusion à l'habitude de laver les morts (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XLIII, 132). Le vers 8 de la page 66,

fir nár loc ó ghliadh gharg
« hommes qui ne refusaient pas le rude combat »

rappelle des expressions analogues en moyen gallois : B.B.C., 30.28 (= 65.13 Evans) : *ny kiliei o caled* ; *ibid.* 31.1 (= 65.17) : *ny ochelei trin* ; B.A., 100.4 (= 31.3 Ev.) : *nyt ef weith gocheli* ; M.A., 238 a 17 d.b. : *kiliaw ny fynny yr nep caled* ; *ibid.* 327 a 6 d.b. : *ni ochel rhyfel rhwyf argae moliant*, etc.

J. Vendryes.

X

T. Parry. *Peniarth* 49. (Prifysgol Cymru, Bwrdd dysg yr ieithoedd Celtaidd, Adysgrifau o'r llawysgrifau Cymraeg. VI). Caerdydd, 1929, xv-224 p. 8° 6 sh. 6 d.

Ce nouveau volume de la collection annoncée dans la *Revue Celtique*, t. XLV, p. 567, est dû à M. T. Parry. C'est une édition

1. Deux exemples seulement entre beaucoup d'autres : p. 84, l. 24, lire *ni bia m'aimsear go fada* et l. 28, *biad-sa i bhfochair na huaisle* ; p. 85, l. 26, *far mo chealgadh don chraoibhruaidh*. L'observation s'applique aussi aux deux volumes précédents. — P. 13, l. 11, une faute d'impression rend le vers incompréhensible : au lieu de *aon fhadbhuig fhinn*, il faut lire *don fhadbhuig hinn* ; cf. le texte publié par Miss E. Knott, *Ériu*, VIII, p. 192. — P. 82, d. l., au lieu de *fá ní mo chuid*, lire *fá hi mo chuid* (cf. Wh. Stokes, *I.T.*, II, 2, 128 et O'Rahilly, *Measgra Dánta*, p. 124, l. 4).

diplomatique du manuscrit 49 de la Collection Peniarth, conservée à la National Library d'Aberystwyth. Ce manuscrit a été étudié par Gwenogfryn Evans au tome I de son précieux *Report* (pp. 382-383) : il est en gros du XVIe siècle, mais on y trouve maint renvoi à des manuscrits plus anciens (pp. 64, 65, 106, 119, etc.). Il est d'une importance exceptionnelle pour l'œuvre de Dafydd ab Gwilym, dont il fournit à sa date un des recueils les plus riches.

Il manque trois feuillets au début, les numéros 1, 2 et 4 ; si bien que les premiers poèmes du recueil sont incomplets. Nous avons ici la fin de deux d'entre eux (le poème 62, *kywydd yr haul*, f° 3a et le poème 54, *kywydd y niwl*, f° 5a) et le début d'un troisième (le poème 69, *kywydd y gwynt*, f° 3b). Le dernier poème du recueil est inachevé : c'est le poème 177 (f° 157a), qui n'a ici que 20 vers. De deux poèmes, nous n'avons que les premiers vers, p. 101 *credaf i Naf o nefoedd* (cf. Llanstephan 6, p. 171) et p. 176 *Oesbraff wyd Iesu ysbryd ;* le copiste n'a pas jugé bon d'aller plus loin. On sait d'autre part que les poèmes de Dafydd ab Gwilym sont d'étendue fort variable d'un manuscrit à l'autre : beaucoup de copistes ont fait des suppressions, et surtout des additions. En général, dans le ms. Pen. 49, les poèmes sont moins longs qu'ils ne le sont devenus dans la suite. Enfin, il faut signaler que le poème 119, *kywydd i Forfudd*, commence ici (f° 57 a) par les mots *cywyddau twf cywiwddoeth*. Les quatorze vers que les éditions mettent parfois en tête et qui commencent par *prid o swydd prydais iddi*, *prydydd i Forfudd wyf fi*, constituent ici un poème à part (f° 132 b, p. 176).

Deux poèmes ne sont pas de Dafydd ab Gwilym. Le numéro 96 (p. 142), *Marwnad Dafydd ap Gwilym ac ef yn fyw* est signé de Madog Benfras ; le numéro 126 (p. 183), qui débute par *Hudol doe fu hoedl Dafydd*, est signé de Iolo Goch. Ce sont les deux élégies bien connues sur la mort de Dafydd ab Gwilym ; la première a l'originalité d'avoir été composée de son vivant. De plus, à la suite du poème 230 (ici n° 137, p. 199-202), le scribe a copié le quatrain de Rhys Meigen, qui en a été l'occasion. On sait qu'un certain jour de Noël, à la table de Llywelyn ab Gwilym Vychan, en Deheubarth, Rhys Meigen s'était permis de lancer à Dafydd ab Gwilym un quatrain injurieux. Le poète irrité répliqua par une satire foudroyante, sous laquelle son rival tomba, dit-on, raide mort.

Un poème ne porte pas de signature : c'est le n° 94 (p. 139), qui commence par *rho Duw gal*, *rhaid yw gwiliaw*, *arnad a llygad rhag llaw* ; une partie en est illisible. A en juger par ce qui en est conservé, l'auteur ne mérite guère d'être connu.

Trois poèmes sont reproduits deux fois : les numéros 21 *gwyl Bedr y bum yn edrych* (ici nos 35, p. 51 et 71, p. 107), 98 *a fu ddim ddamwain breiddfyw* (ici nos 73, p. 110 et 101, p. 149) et 117 *da Vorfudd sinoblrudd syw devne'r eira dyn oreuryw* (ici nos 32, p. 44 et 93, p. 138). De ce troisième poème, les deux premiers vers ont été intervertis ; il y a en outre dans le corps du poème de nombreuses divergences, et la rédaction passe de 60 vers à 42 : ce sont, peut-on dire, deux versions différentes. Le poème 21, d'une rédaction à l'autre, se réduit de 64 vers à 58 ; mais en dehors de quelques interversions et de variantes portant sur des mots, les deux rédactions sont en gros semblables. Pour le poème 98, elles le sont presque entièrement. Nous voyons là une fois de plus avec quelle liberté les scribes traitaient le texte de Dafydd ab Gwilym : c'est la preuve qu'il était beaucoup lu, c'est la rançon de sa gloire.

Tout compte fait, le manuscrit Peniarth 49 ne contient de Dafydd ab Gwilym que 125 poèmes complets. C'est un peu plus de la moitié de l'édition princeps, si l'on en exclut comme il est juste les pièces de l'*Ychwanegiad* (cf. *R. Celt.*, t. XLVI, p. 315). Encore faut-il mettre à part le poème *ny chwsg bun gidai hunbenn* (numéroté ici 18, p. 23), que les éditeurs de 1789 n'ont pas retenu dans leur collection. Ce poème a été publié pour la première fois par M. Stanton Roberts dans son édition diplomatique du ms. Llanstephan 6 (p. 44, sous le no XXIX, et sous le titre *kywydd y fasnach*). L'attribution à Dafydd ab Gwilym a été admise qar M. Chotzen, *Recherches sur la poésie de Dafydd ab Gwilym*, p. x.

Les 125 poèmes du manuscrit Peniarth 49 ne sont pas tous d'une authenticité indiscutable. On sait qu'en ce qui concerne l'œuvre du plus grand poète gallois, la discrimination du vrai et du faux reste encore à faire. Mais ce manuscrit est fort précieux en ce qu'il présente un vaste ensemble de poèmes qui au XVIe siècle étaient traditionnellement attribués à Dafydd. Le champ de la recherche se trouve ainsi circonscrit.

C'est donc un excellent service que rend M. T. Parry à la philologie galloise en publiant ce manuscrit. L'édition paraît faite avec le plus grand soin : les menus accidents du texte, variantes ou corrections, sont relevés et clairement indiqués ; il y a à la fin un index des noms propres et de quelques mots rares. Le seul reproche qu'on pourrait faire à l'auteur est de n'avoir pas ajouté au répertoire alphabétique des premiers vers (p. XI-XV) l'indication des numéros portés par chaque poème dans l'édition princeps. I. faut toujours s'efforcer de faciliter le plus possible la besogne des

travailleurs. Voilà déjà plusieurs collections de poèmes de Dafydd ab Gwilym qui sont données sous forme d'éditions diplomatiques: les manuscrits Llanstephan 6, Peniarth 57, Peniarth 76 en contiennent chacun plus ou moins. Le prochain éditeur devra dresser une table de concordance. C'est ainsi qu'on préparera peu à peu la tâche du philologue futur qui se couvrira de gloire en établissant le texte du poète après collation de tous les manuscrits. Nous n'en sommes encore qu'à des éditions diplomatiques partielles. Comme les manuscrits de Dafydd ab Gwilym sont, dit-on, au nombre de deux cents, la génération actuelle ne peut espérer voir l'édition définitive ; elle peut du moins s'en consoler en y travaillant.

J. Vendryes.

XI

Stephen J. Williams. *Ffordd y brawd Odrig*, o lawysgrif Llanstephan 2. Caerdydd, Gwasg Prifysgol, 1929, 124 p. in-12, 5 sh.

Les grands voyages accomplis au moyen âge dans les contrées lointaines de l'Orient furent célèbres jusque dans les pays celtiques. On possède d'anciennes traductions irlandaises des relations de Marco Polo et de sir John Mandeville (éditées par Wh. Stokes aux tomes I et II de la *Zeitschrift für celtische Philologie*). Syr Siôn Mawndfil était d'ailleurs connu en Galles (cf. W. J. Gruffydd, *Llenyddiaeth Cymru o 1450 hyd 1600*, p. 74 et 100) ; et le *Fordd y brawd Odrig* n'est qu'une traduction galloise de l'*Itinerarium fratris Oderici*.

Plusieurs moines franciscains visitèrent l'Extrême Orient au moyen âge : Jean de Plano Carpini né vers 1220, Guillaume de Ruysbroeck (ou Rubruquis) né vers 1230, Jean de Montecorvino né vers 1247, et enfin Oderic né à Pordenone (Frioul) vers 1285. Ce dernier partit vers 1315 pour une expédition qui devait durer quinze ans. Il se dirigea sur Constantinople, puis par Trébizonde, Erzeroum, Tabriz, Kachan, Yezd et Ormuz gagna la côte du Malabar, où il séjourna ; il fit voile ensuite vers Ceylan, visita Sumatra, Java, Bornéo et atteignit la Chine, qu'il traversa du Sud au Nord et où il passa quelques années. Revenu par le Thibet et le Turkestan, il rapporta de son voyage une relation en latin, qui nous a été conservée dans un bon nombre de manuscrits, et dont

ilfut fait des traductions en français, en italien, en allemand, en anglais. Il mourut à Udine le 14 janvier 1331 ; l'Église l'ayant béatifié au XVIIIe siècle, les Bollandistes ont fait entrer la relation de son voyage dans les *Acta sanctorum* (Janvier I, p. 486).

C'est directement du latin que le texte de l'*Itinerarium fratris Oderici* fut traduit en gallois. Cette traduction se trouve dans le manuscrit Llanstephan nº 2 (col. 234-276), de la Bibliothèque Nationale d'Aberystwyth. Le manuscrit est de la seconde moitié du XVe s., et la traduction fut faite en 1460 par un certain Dafydd Bychan ab Dafydd ab Hopcyn, qui était originaire du Glamorgan.

La publication de M.S.J. Williams comprend le texte du *Ffordd y brawd Odrig*, précédé d'une préface, suivi de notes et de glossaires, et du texte latin (d'après R. Hakluyt *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English nation*, Glasgow, 1904, vol. IV, p. 371). Le tout est accompagné d'une carte. La préface compte 29 pages et renferme tous les renseignements utiles sur l'auteur et son ouvrage, ainsi que sur la langue et l'orthographe. Les notes sont abondantes et fournissent mainte observation utile. L'édition est faite avec beaucoup de soin , elle rendra les plus grands services.

La langue du *Ffordd y brawd Odrig* présente dans la grammaire et dans le vocabulaire des particularités intéressantes. L'influence de l'original latin s'y fait sentir en maint endroit, comme toujours dans une traduction ; ainsi le traducteur ne manque pas de rendre le relatif latin par *yr hwnn*, *y rei*, ce qui entraîne des constructions souvent lourdes et gauches. Il arrive d'ailleurs que ce traducteur ait mal compris ou mal interprété son modèle. Parmi les particularités grammaticales que relève M.S.J. Williams, on peut noter l'emploi de l'article devant un substantif déterminé par un régime (*y brif balis y brenhin*) et surtout l'emploi du subjonctif, dont il est fait un large usage. Par exemple, en proposition subordonnée, quand la phrase implique une répétition : *pan elont vrwydyr* « quand (toutes les fois qu')ils vont à la guerre » (44.8), *yr hynn a dorro* « ce qu'il coupe » lat. « frustum incisum » (40.28), *gwragedd a veynt wryawc* « feminae quae sunt desponsatae » (47.25). Et aussi pour marquer l'éventualité : *a chwi a welwch beth a wnel* « et vous verrez ce qu'il fera » (36.31), *gwna fal y mynych* « fais comme tu voudras » (37.23).

Le verbe est fréquemment au pluriel, alors qu'il est suivi de son sujet : *y maent llyssoed* « il y a des cours » (33.15), *syrthant y barwnyeit* « les barons tombent » (53.16). On trouve d'autre part le verbe au pluriel après le collectif *pobyl* : *pobyl y wlad*

honno a wanagassant y mi « le peuple de ce pays me raconta » (32.11).

Pour marquer l'action achevée, le verbe *darfod* se rencontre avec la valeur d'un « perfectum » (cf. J. Morris Jones, *W. Gr.*, p. 351) : *y dinas hwnnw a deryw y adeilyat yn da* « cette ville a été bien bâtie » (32.17, cf. 34.12 et 49.22), *dinas arbennic dieithyr daruot y wyr Tartari y dinustyr yn vawr* « ville importante, sauf que les Tartares l'ont détruite en grand » (32.33).

Un tour à noter est l'emploi d'une proposition infinitive comprenant un sujet, après les verbes signifiant « dire » ou « savoir »: *a dywedut y Duw wneuthur Adaf ac Eua yn noethion* « et dire (en disant) que Dieu a fait Adam et Éve nus » (41.8) ; *a gwybyd di y Vahumet genhatau bymeint o vadeuant yr neb a ladei or un cristynogyon a phei gouwyei y ued ef ym Mecha* « et sache que Mahomet a accordé autant de pardon à celui qui tuerait un chrétien que s'il visitait son tombeau à la Mecque » (37.18).

Le vocabulaire comporte un bon nombre d'expressions ou de mots dignes de remarque : *cynnal* au sens neutre « tenir, demeurer » (33.16), *cwtta* dans *gogwtta* « assez court », d'une tunique (33.28), *gofwyo* « visiter » (37.21 ; cf. *gofwy*, *Rev. Celt.*, XLV, 328), *gwrthod y fyd* « renier sa foi » (38.20), *llwgyr* « dommage, atteinte » (36.23), *newid teg* « bon marché » (33.22), *tarren* « rocher, butte rocheuse » (56.17 ; cf. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 420), *ymellin nef* (33.21), *ymleas* « se tuer » (40.29), *ymoralw* « implorer » (36.18). A noter aussi les formes *breissyon*, *breisson*, pluriel de *bras* « gros, gras » (41.15 et 21) et l'emploi de *gadael* (*gadu*) « laisser, permettre » avec la préposition *i* introduisant le régime.

Les emprunts à l'anglais sont abondants : *ffelt* « feutre », *grot* « sorte de monnaie », *marsiawndaeth* « marchandise », *molestu* « molester », *palis* « palais », *partrissod* (pl.) « perdrix », *serten* « certain » (*serten o amser* « un certain temps » 53.28), *trwn* « trône », etc.

J. Vendryes.

XII

J.-J. Kneen. *The Place-Names of the Isle of Man*, with their origin and history. Douglas, The Manx Society. 1925-1929. 1 vol. de xxiv-645 pages en six parties. 21 sh.

Les lecteurs de la Revue Celtique connaissent le nom de

M. J.-J. Kneen, comme étant l'un des érudits les plus compétents en matière de langue mannoise (cf. t. XLIV, p. 467 et ci-dessous, p. 248). Au moment où le parler gaélique de l'île de Man est en train de mourir, c'est une tâche pieuse et méritoire qu'accomplit M. Kneen en publiant ce répertoire des noms de lieu. L'ouvrage comprend six fascicules, qui ont paru successivement et dont chacun est consacré à des « sheadings » ou divisions administratives de l'île. Ces six sheadings sont ceux de Rushen, de Middle, de Garff, de Glenfaba, de Michael et d'Ayre. Chaque sheading comprend lui-même un certain nombre de paroisses. Les noms sont ici rangés alphabétiquement par paroisses, et il est donné de chaque paroisse une carte détaillée.

M. Kneen a dépouillé les vieilles chroniques, les archives des paroisses, les documents officiels pour constituer ses listes de noms de lieu. Les plus anciennes sont du XIIIe siècle (1240), les archives et documents ne remontent pas plus haut que le XVIe siècle. Mais accidentellement on rencontre une forme ancienne dans telle charte de 1193 (p. 151), dans telle bulle papale de 1231 (pp. 173, 451, etc.). La majorité des noms sont donnés sous la forme contemporaine, avec la prononciation figurée, s'il y a lieu. Les noms anciens et nouveaux sont confondus dans les listes. Cela entraîne certaines disparates ; d'autres naissent du fait que certains noms ont une forme orale et d'autres une forme écrite. Ainsi, le nom qui correspond à l'irlandais *cnoc* « colline », fréquent dans l'île de Man comme en Irlande, présente tantôt la forme *Knock*, tantôt la forme *Cronk* (et *Focronk*, p. 165) ; ainsi on rencontre à la fois *Knockbreck* (p. 167) et *Cronkbreck* (p. 30) « Belle colline », *Knock ashin* (p. 167) et *Cronk aittin* (p. 29) « Colline d'ajonc ». On notera la double prononciation du mot *aittin*, qui paraît contradictoire avec celle du mot précédent. Mais les listes de M. Kneen présentent d'autres contradictions. Comme correspondant de l'irlandais *cnap*, *cnapán*, *cnapóg* « monticule », on rencontre à la fois *nab* (p. 168), *nappin* (p. 487), *cnappan* (p. 532), *crappan* (p. 514), *crammah* (p. 38), etc. Cette variété, déconcertante au premier abord, atteste le soin minutieux de M. Kneen et marque le vrai caractère de son ouvrage. C'est un ouvrage documentaire, une masse de matériaux bruts, sur lesquels pourront s'exercer les travailleurs de l'avenir.

Ceux-ci trouveront beaucoup à prendre dans cet ouvrage : des faits de prononciation, exactement notés par l'homme le plus compétent ; des faits d'étymologie populaire (*Skybright* d'un ancien *Skibrick*, *Sky Hill* d'un ancien *Scacafell*, *Cronk ny Mucaillyn*

« Colline des Truies » d'un ancien nom d'homme *Mac Aleyn*, etc.) ; des explications de noms de personne (*Quiggin* de *Mac Huigin*, *Crennell* de *Mac Raghnaill*, etc.) ; et surtout des comparaisons avec les noms de lieu irlandais. Les mêmes éléments se retrouvent dans les deux :

termes géographiques (mann. *aah* « gué », *awin* « rivière », *baarney* « vallon encaissé », *balla-* « village », *bayr* « route », *beinn* « pic », *bollagh* « passage », *carrick* « rocher », *chibbyrt* « source », *clag* « pierre », *coan* « vallée ronde », *creg* « rocher », *curragh* « marais », *dreeyn* « crête », *droghad* « pont », *eas* « cascade », *faaie* « pelouse », *geinnagh* « sable », *glion* « vallon », *gob* « pointe », *inish* « île », *keayn* « baie », *keim* « passe », *keyll* « forêt », *kione* « bout », *lheanee* « prairie », *lhing* « étang », *logh* « lac », *magh* « champ », *magher* « pâturage », *moan* « tourbière », *mullagh* « sommet », *ooig* « caverne », *poyll* « petite baie », *rea* « plaine », *ros* « promontoire boisé », *slieau* « montagne », *strovan* « cours d'eau », *thalloo* « terre », *tragh* (*traie*) « rivage », *tul* « colline », *ushtey* « eau », etc.) ;

noms d'animaux (*booa* « bœuf », *braddan* « saumon », *cabbyl* « cheval », *eayn* « mouton », *eean* « oiseau », *feeagh* « loup », *feeaih* « cerf », *goayr* « chèvre », *guiy* « oie », *keyrrey* « mouton », *kiark* « poule », *lheiy* « veau », *moddey* « chien », *muc* « porc », *mwaagh* « lièvre », *shellan* « abeille », *shynnagh* « renard », *thunnag* « canard », *urley* « aigle », etc.) ;

noms de plantes (*billey* « arbre », *blaa* « fleur », *coll* « coudrier », *cro* « noix », *euar* « if », *faiyr* « herbe », *freoagh* « bruyère », *keirn* « frêne », *leaghyr* « roseaux », *ooyl* « pomme », *renniagh* « fougère », *smeyr* « mûre », etc.) ;

noms divers (*cass* « pied », *coirrey* « chaudron », *geay* « vent », *geaylin* « épaule », *thie* « maison », *toinn* « base », etc.) ;

adjectifs (*ard* « haut », *ban* « blanc », *beg* « petit », *bouyr* « sourd », *buigh* « jaune », *cam* « courbe », *chirrym* « sec », *coon* « étroit », *cor* « rond », *dhon* « brun », *doo* « noir », *dorraghey* « sombre », *dowin* « profond », *feayn* « vide », *foddey* « long, éloigné », *garroo* « rude », *giare* « court », *glass* « gris clair », *gorm* « bleu », *injil* « bas », *jiarg* « rouge », *keyl* « étroit », *lhean* « large », *lheeah* « gris », *liauyr* « long », *meayll* « dénudé », *mooar* « grand », *noa* « neuf », *roauyr* « gras », *ruy* « rouge », *sallagh* « sale », *shenn* « vieux », etc.).

Les noms scandinaves forment un élément important de la toponomastique mannoise. Il suffira de citer les mots du vieil islandais *byr* (*Crosby*, *Kirkby* ; cf. *Krosby* en Norvège), *berg*, *dalr*, *ey*, *fjall*,

gil, *holmr*, *klettr*, *sandr*, *stadr*, *stakkr*, *steinn*, *tún*, *vik* ; certains d'entre eux se conservent aussi, comme on sait, en Normandie.

J. Vendryes.

XIII

Louis J.-J. (dit Yann Morvran) Goblet. *La transformation de la géographie politique de l'Irlande au XVIIe s. dans les cartes et essais anthropogéographiques de sir William Petty*. Paris, Berger-Levrault, 1930. 2 volumes 8°, xlix-366 et 376 pages.

Au temps où M. Goblet était en quête d'un sujet de thèse, M. J. Loth lui conseilla l'examen des cartes tirées du Down Survey, conservées à la Bibliothèque Nationale. Ce conseil fut un signalé service rendu à la fois aux études celtiques et à M. Goblet. La tâche en effet était d'importance et valait grandement la peine d'être entreprise. M. Goblet y a trouvé, outre la matière de ses thèses de doctorat, une mine des plus riches à exploiter.

L'objet qu'il se proposa d'abord fut le relevé complet et l'étude critique des noms que ces cartes contiennent. Ce devait être le terme et la raison d'être de son entreprise. Mais il s'aperçut bientôt que la réalisation en serait des plus longues et des plus dispendieuses. Sa thèse de doctorat, qui comprend déjà deux forts volumes, serait devenue gigantesque. Il a donc pris le parti de publier d'abord sous forme de thèse une sorte d'introduction à l'édition projetée des noms géographiques du Down Survey. L'édition elle-même est prête. Le dépouillement des cartes est terminé ; il représente des milliers de fiches, qui peuvent dès maintenant être envoyées à l'imprimeur. M. Goblet espère que des souscripteurs voudront bien l'aider ; dans l'intérêt même de la science, il faut souhaiter que son espoir ne soit point déçu.

Les deux volumes qui constituent sa thèse principale lui feront la meilleure publicité. Ils sont substantiels et se laissent lire avec agrément. C'est une étude des conditions dans lesquelles fut établi le Down Survey, plan cadastral de l'Irlande destiné au partage et à la confiscation des terres. Trois comtés seulement restèrent en dehors, Galway, Roscommon et Clare ; les vingt-neuf autres furent à peu près intégralement arpentés de 1655 à 1659. Le Cromwellian Settlement rendait cette tâche nécessaire. Le Down Survey doit son nom à une synecdoque (v. Goblet, t. I, p. 238) : on

appelait en général *down survey* tous les surveys qui étaient *laid down* ou *set down*, c'est-à-dire accompagnés de cartes. Les terres irlandaises furent *surveyed down*, selon l'expression officielle ; de là le nom de *Down Survey* gardé par ce plan cadastral, qui est en effet une des plus belles œuvres géographiques du passé.

Le Down Survey fut conçu, préparé, exécuté par un homme, sir William Petty, un homme vraiment extraordinaire tant par la multiplicité de ses dons que par les péripéties de son aventureuse carrière. Né à Romsey, près Winchester, en 1623, fils d'un modeste fabricant de drap, il a de bonne heure le goût des voyages et s'engage comme mousse. Un accident le force à s'arrêter à Caen ; il y reste deux ans, chez les Jésuites, que sa bonne mine et sa vivacité d'esprit avaient séduits. On le trouve ensuite cadet de la marine royale à Londres, passionné pour les études les plus diverses, mathématiques, physique, dessin, musique, littérature. Puis il part pour la Hollande, travaille à Utrecht, à Leyde, où il s'intéresse à la médecine, et enfin vient à Paris où, grâce à Hobbes son ami, il se crée des relations dans le monde des savants. Rentré en Angleterre en 1646, il y tente des recherches, des inventions variées jusqu'à ce qu'il se décide à aller à Oxford pour y poursuivre à l'Université ses études médicales ; bientôt docteur, puis professeur d'anatomie, il pouvait, comme médecin, faire en Angleterre la plus brillante carrière ; mais l'Irlande l'attire comme champ de recherches économiques et sociales autant que d'expériences médicales. Il y part en 1652. C'est le moment où Cromwell prépare son plan de partage des terres. Petty est chargé d'organiser l'établissement du cadastre ; en peu de temps il devient surveyor general, il exécute le Down Survey.

Dans cette tâche, il se révèle homme de pensée et d'action. D'un coup d'œil il domine toute sa matière ; il en voit l'intérêt social et humain ; il dispose son enquête suivant un plan méthodique qui fait de lui un précurseur de la géographie humaine et de la topographie documentaire. C'est un des grands ancêtres de nos géographes modernes, qui peuvent encore puiser dans sa *Political Anatomy of Ireland* publiée en 1672, des enseignements et des suggestions. Pour réaliser son œuvre, il lui fallut une rare énergie, capable de surmonter les difficultés, de faire taire les inimitiés ou les jalousies, d'imposer sa volonté à toutes ses équipes de surveyors. A ce point de vue encore il attire la sympathie et l'admiration.

La thèse de M. Goblet est en somme une monographie de Sir William Petty, dans laquelle il a fait rentrer la géographie de

l'Irlande au XVIIe siècle. Il n'a négligé aucun des aspects de la figure si originale de son personnage ; il a bien mis en lumière l'histoire et l'importance de ses travaux géographiques, l'histoire même de ses cartes de baronnies, dont la seule collection complète (214 cartes) est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. On peut lui reprocher une tendance à étaler sa matière. La figure de Petty aurait certainement gagné à un raccourci vigoureux, et l'histoire de ses travaux pouvait être resserrée ; elle donne parfois une impression de longueur.

Le principal défaut de M. Goblet est d'avoir conçu son travail sur un plan trop large. L'œuvre de Petty a été pour lui une occasion de reconstituer le milieu géographique et l'évolution historique de l'Irlande. Mais cela le conduisait à parler d'un nombre considérable de choses et de gens dont il n'avait guère lui-même de connaissance personnelle. Il a dû compiler assez hâtivement et travailler de seconde main. De là des manques de proportion et même des inexactitudes qui choquent. Pour tout ce qui concerne l'histoire de l'Irlande au moyen âge, les faits semblent parfois avoir été pris un peu au hasard et utilisés sans critique. Qu'on se reporte par exemple aux pages 21 et 22 du tome I sur les rapports de l'église d'Irlande avec Rome : M. Goblet s'y est complètement mépris sur le rôle de Malachie (v. *R. Celt.*, XXXVII, 139 ; XXXVIII, 338 et ci-dessus, p. 221). Ou qu'on lise ce qu'il dit p. 5 de l'installation des Dési en Dyfed ; c'est un fait historique incontestable : on ne saurait en dire autant de la rencontre de Niall et de Stilichon en Galles. D'autre part, M. Bémont, dans les *Mélanges F. Lot* (cf. *R. Celt.*, XLIII, 214) a soutenu l'authenticité de la bulle *Laudabiliter*, appelée ici *Laudibiliter* (p. 23). P. 131, la description des mœurs irlandaises par Giraud de Cambrie est interprétée à tort ; il s'agit d'un thème qu'on retrouve dans la Vie de Malachie par saint Bernard (édition Lawlor, p. 37) et dans la Vision de Tondale. M. Goblet aurait mieux fait de supprimer tout ce début, qui prête à pas mal de critiques semblables. La vie et l'œuvre de Petty lui fournissaient une matière suffisante, et dont il a d'ailleurs tiré le meilleur parti.

J. VENDRYES.

XIV

Louis J.-J. (dit Yann Morvran) GOBLET. *Les noms de lieux irlandais dans l'œuvre géographique de sir William Petty*. Paris, Berger-Levrault, 1930. XIX-107 p. 8°.

Cet ouvrage a servi à son auteur de thèse complémentaire en vue du doctorat ès lettres (voir l'article ci-dessus). Il rentre donc dans le plan général du vaste monument élevé par M. Goblet à la gloire de sir William Petty : il en est comme le préambule, ou si l'on aime mieux le propylée, et il en fait pressentir toute l'ampleur et l'intérêt.

Avant d'aborder l'étude du travail géographique de Petty, M. Goblet a voulu marquer les principaux traits de la matière à laquelle ce travail s'était appliqué, c'est-à-dire de la toponymie irlandaise. Les noms de lieu irlandais offrent certains caractères particuliers, moins particuliers peut-être que M. Goblet ne se plaît à le dire — car M. Goblet éprouve à l'égard de l'Irlande un enthousiasme qui le porte à quelques exagérations —, mais en tout cas dignes d'être signalés.

Comme tous les pays celtiques, où la population vit en général disséminée, l'Irlande a beaucoup de noms de lieu. Ces noms sont en grande partie fort anciens ; certains même remontent à une époque antérieure à l'arrivée des Celtes. Ils reflètent dans leur variété les péripéties de l'histoire du pays, ils rappellent les différentes populations qui se sont mêlées sur son sol. En plus des noms gaéliques, qui sont en grande majorité, on y trouve des noms britanniques, des noms scandinaves, des noms anglais. On sait combien l'onomastique, dans tous les pays, prête à des transformations par étymologie populaire, à des calembours, à des erreurs, à des fantaisies d'interprétation. La toponymie irlandaise a particulièrement souffert de ces accidents fatals. Cela tient pour une part au caractère du peuple, dont l'imagination s'est appliquée de bonne heure sur les noms de lieu pour en faire l'objet de légendes plus ou moins fantaisistes. Cela tient plus encore à ce que beaucoup de noms de lieu irlandais ont été fixés sous leur forme officielle par des agents de l'administration anglaise souvent ignorants de la langue et aussi négligents qu'incompétents. De là des déformations parfois comiques comme celles de *Tailltin* en *Teltown*, de *Baile Ui Thomulteigh* en *Ballybamilton*, de *Finn-uisce* en *Phoenix* ou de *Baile na hinse* en *Valencia*. Mais il faut avouer que ni l'orthographe ni la prononciation de l'irlandais ne facilitaient la tâche des fonctionnaires du cadastre. En France d'ailleurs, où les mêmes difficultés n'existaient pas, on observe des déformations non moins étranges, comme celles de *Saint-André le Gâ* en *Saint-André le Gaz*, de *Pas de l'Encier* en *Pas des Lanciers*, de *Saint-Marc* en *Cinq-Mars*, etc. A Paris même, la rue *des Jeûneurs* et la rue *aux Ours* doivent leur nom à des confusions de pronon-

ciation qui ont prêté à des fantaisies étymologiques. Aucun pays n'a le monopole des étymologies populaires.

Parmi le grand nombre de faits signalés par M. Goblet, il en est qui sont erronés ou prêtent à discussion. Ainsi, l' « ingénieuse hypothèse » mentionnée p. 4, n. 2 est certainement fausse : le nom de la rivière Lee, *Sabrann* (dat. *Sabraind*) doit être rapproché du nom de la Severn, anc. *Sabrina*, d'où gall. *Hafren* (anc. *Habren*) ; la forme citée par Ptolémée (II, 2, 5) μετὰ τὸ Νότιον ἄκρον Δαβρῶνα ποταμοῦ ἐκβολαί, si elle se rapporte au même fleuve, s'explique par l'usage du *d* barré (cf. *Sirona*, *Dirona*). — P. 5, il ne fallait pas citer les poukas avec les Tuatha Dé Danann, les fées et les Milésiens parmi les êtres légendaires et héroïques de la race celtique. L'irlandais *púca* « lutin, elfe ou kobold », comme d'ailleurs le vieil anglais *púca*, est un emprunt au scandinave (v. isl. *púki*, cf. K. Meyer, *Rev. Celt.*, XII, 461) ; le mot anglais a lui-même passé en gallois, *pwca* (cf. Gwynn Jones, *Welsh Folklore*, p. 43). — P. 19, l. 9, le mot *fada* « long », v. irl. *fota*, a une occlusive intervocalique et par suite ne peut se réduire à *a* dans la prononciation. — Ibid., l. 13, *-agh* ne peut représenter *eich* (cheval), qui au surplus ne peut être qu'un génitif singulier. — P. 24, n. 3, il est invraisemblable qu'une langue scandinave ait été parlée dans le comté de Wexford encore au XVIIe siècle. Le témoignage de Petty n'en est pas moins digne d'intérêt ; mais il se rapporte sans aucun doute au dialecte des baronies de Forth et Bargy, dialecte anglais introduit là au XIIe siècle et resté très aberrant, dont Jacob Poole a fait une description au début du XIXe siècle (cf. *Les langues du monde*, p. 72 et n. 2). — P. 35, les deux formes *Kilsennel* et *Kiltennell* représentent l'une la forme écrite, l'autre la forme prononcée, que le surveyor a notée telle qu'il l'a entendue. C'est également le cas des deux formes *Knockillow* et *Corykillow*, citées ici page 46, et le fait doit se rencontrer ailleurs (cf. ci-dessus, p. 236).

J. Vendryes.

XV

Silloge Linguistica, dedicata alla memoria di Graziadio Isaia Ascoli nel primo centenario della nascita. Torino, Giovanni Chiantore, 1929. xlvij-690 p. in-4°. 150 Lire.

Ascoli, mort à Milan le 21 janvier 1907, était né à Gorizia le 16 juillet 1829. Ce fut le plus grand linguiste d'Italie et, pour

tout dire, l'initiateur des études linguistiques dans ce pays. Merveilleux polyglotte, il parlait à peu près toutes les langues de l'Europe actuelle ; comparatiste par tempérament, il dominait à la fois le domaine roman, le domaine indo-européen et le domaine sémitique. Il imprima sa marque sur tous les sujets qu'il toucha. Novateur hardi, il eut des intuitions géniales qui préparèrent plusieurs des méthodes les plus fécondes et des découvertes les plus importantes de l'avenir. C'est lui qui soutint le premier par des arguments scientifiques la parenté des langues sémitiques et des langues indo-européennes. Il montra l'importance pour la phonétique historique de l'étude physiologique des sons ; il encouragea les enquêtes dialectales ; il posa les bases de la géographie linguistique ; il établit la théorie du substrat. Les celtistes lui doivent l'édition des gloses irlandaises du manuscrit de Milan, avec un dictionnaire du vieil-irlandais, resté malheureusement inachevé. A sa mort, la *Revue Celtique* publia de lui un nécrologe, où les divers mérites de ce grand savant sont dignement mentionnés (v. t. XXVIII, p. 79).

Ascoli laissa derrière lui beaucoup mieux qu'une doctrine et une école : il laissa un exemple à suivre, des théories à discuter, des suggestions à méditer. L'école linguistique italienne est aujourd'hui en plein essor ; elle compte un grand nombre d'hommes relativement jeunes, ayant chacun leur domaine propre, leur tempérament personnel, leur conception originale des faits. Dans une séance récente de la Société de Linguistique de Paris, un des mieux doués d'entre eux, M. Giacomo Devoto, a fait un très bel exposé de l'état actuel des études linguistiques en Italie.

La *Silloge Linguistica*, par laquelle les linguistes italiens célèbrent le centenaire de leur illustre ancêtre, est un magnifique volume où les talents et les compétences s'affirment avec éclat dans toute leur variété. Vingt-sept collaborateurs y ont pris part, représentant à la fois les aspects les plus importants et les principales tendances de la science. On ne peut que signaler ici les articles signés de MM. Carlo Tagliavini, Matteo Bartoli, Francesco Ribezzo, Nunzio Maccarrone, B. A. Terracini ; ils touchent aux problèmes les plus vastes de la linguistique générale. Deux articles intéressent directement nos études : ceux de MM. G. Devoto et V. Bertoldi.

Sous le titre *Italo-greco e Italo-celtico* (pp. 200-240), M. Devoto discute la position linguistique de l'italique par rapport aux groupes les plus voisins. Question souvent débattue, sur laquelle, sans parler de Walde, des linguistes comme MM. Meillet et Pedersen se sont encore récemment exprimés. Il est dommage que M. Devoto

n'ait pu utiliser, ni sans doute connaître, l'article de M. Marstrander dans la *Norsk Tidskrift for Sprogvidenskap*, t. III, p. 241. La position prise par le savant celtiste d'Oslo répond à celle où M. Devoto aboutit lui-même : c'est que l'hypothèse d'une unité linguistique italo-celtique est à la fois erronée et inutile (p. 239). M. Devoto est amené à cette conclusion par une analyse minutieuse des différentes parties de la langue, phonétique, morphologie, vocabulaire. La question est trop importante pour être discutée ici en quelques mots. Il suffira de relever quelques menus détails : p. 218, il est certain que *m* est devenu *n* à la finale en celtique, comme en germanique, en slave et en grec ; mais le fait a dû se produire indépendamment, puisqu'en composition la nasale *m* subsiste encore en irlandais (*con iccim* « je peux », mais *ni cumcim* ou *cumcu* « je ne peux pas », Thurneysen, *Hdb.*, p. 454-456). — P. 237, c'est plutôt *ciuitas* que *populus* qui remplace en latin le vieux mot **toutā*. — P. 238, si l'osco-ombrien répond par *pur*, *pir* (cf. gr. πῦρ, arm. *hur*, v. h. a. *fiur*) au latin *ignis* (cf. skr. *ágniḥ*, lit. *ugnis*), il n'en faut pas nécessairement conclure à une isoglosse de vocabulaire coupant le domaine italique ; l'indo-européen avait pour le feu comme pour beaucoup d'autres notions à la fois un nom de genre animé et un nom du genre inanimé ; les divers dialectes n'ont généralement conservé que l'un des deux ; l'ombrien *pir* est naturel dans un rituel de sacrifice ; l'irlandais a perpétué une trace de l'opposition des genres dans le vieux mot *ten* n. à côté de *tene* f. (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 381) ; quant au prétendu mot irlandais *ur* « feu », il n'existe pas (cf. *Z. C. Ph.*, XVII, 32).

L'article de M. Bertoldi est intitulé *Arcaismi e innovazioni al margine del dominio celtico* (p. 484-541). Il repose sur ce principe mis en relief par la géographie linguistique, que les conditions sont différentes entre les parties centrales d'un domaine et la périphérie. Celle-ci conserve des archaïsmes, dans la mesure où les innovations parties du centre ne l'atteignent pas ; mais elle présente aussi des innovations qui lui sont propres, dans la mesure où elle subit l'influence de groupes étrangers voisins. Le fait se vérifie en Gaule. On y rencontre d'une part des archaïsmes celtiques et d'autre part des innovations, qui sont tantôt des créations régionales indépendantes, tantôt des faits d'influence étrangère et notamment des survivances du substrat. M. Bertoldi illustre ces différents points par des exemples empruntés à un domaine où il est maître, la botanique. Sont des archaïsmes en Gaule par exemple **agrīnio-* « prune », *brūcus* « bruyère », *ratis* « fougère », *verna* « aulne » en regard des mots latins *prūnus*, *ērica*, *fīlix*, *alnus*.

Comme régionalismes il faut compter des mots tels que **brigantios* « absinthe » (c'est-à-dire « herbe aux vers »), *corbus* « cormier » (de **corma* contaminé de *sorbus*), etc. Quant à la tendance à assimiler le substrat pré-celtique, elle se manifeste en gaulois dans des mots comme *rumpotīnus* (cf. *R. Celt.*, XLII, 179), *iupikellos* « génévrier », etc. Ainsi qu'on peut l'attendre de notre savant collaborateur, l'article est plein de détails topiques, de rapprochements nouveaux, de vues originales. A propos du mot *verna*, dont l'équivalent cornique *guern* est glosé par *mālus* dans le Vocabulaire (Z. E., p. 1070, 10), M. Bertoldi rappelle que le bois d'aulne résistant à l'humidité est très propre à fournir divers agrès de navires (cf. en français dialectal *verne* « mât » et les épithètes typiques de Lucain, *fluctibus altior alnus*, et de Palladius, *alnus amica fretis*). A propos du nom du « coudrier », M. Bertoldi suppose que le *colurnus* de Virgile est sorti du latin *corulus* influencé par le celtique **collo-* (irl. gall. *coll*) de **coslo-*. Parmi les créations « périphériques » ne pourrait-on citer aussi *acerabulus* « érable » en comparant gall. *criafol* « sorbier » (*R. Celt.*, XXXII, 128) ?

J. Vendryes.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. I. Nomination de Mlle M.-L. Sjœstedt à l'École Pratique des Hautes-Etudes. — II. M. J. Loth membre correspondant de la Société Portugaise d'anthropologie et ethnologie. — III. La succession de sir John Morris Jones à Bangor. — IV. M. W. Ll. Davies bibliothécaire en chef à Aberystwyth. — V. La langue gaélique de l'île de Man et les travaux de M. J. J. Kneen. — VI. La prédication et le catéchisme en langue bretonne. — VII. La renaissance de la langue cornique. — VIII. Mélanges Max Förster. — IX. Mélanges Joseph Schrijnen. — X. Mélanges Eduard Wechssler. — XI. Un mécène irlandais, le juge Higgins.— XII. La numération vigésinale, d'après M. Przyluski. — XIII. T. E. Karsten, *Die Germanen*. — XIV. M. Couissin et la nudité guerrière des Gaulois. — XV. La *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques* de M. Montandon. — XVI. M. J. Loth et saint Doccus. — XVII. E. Muret, *Les noms de lieu dans les langues romanes*. — XVIII. Les Vikings dans la mer d'Irlande, d'après M. Hunter Marshall. — XIX. Les chansons mythologiques lettones, par M. Jonval. — XX. Les biens féminins en droit celtique, d'après M. Czarnowski. — XXI. L'Irlande et l'Europe médiévale, d'après M. Robin Flower. — XXII. M. Esposito et la littérature latine médiévale. — XXIII. Anecdotes religieuses en irlandais publiées par M. Vernam E. Hull. — XXIV. L'épopée irlandaise traduite en russe par M. Smirnof. — XXV. L'origine de la Table ronde par Mme L. Hibbard Loomis. — XXVI. Édition de lais de Marie de France par M. Julian Harris. — XXVII. Conférence de M. Goronwy Edwards sur les lois d'Hywel Dda. — XXVIII. La vie sociale dans les Lois d'Hywel Dda, d'après M. Gwynn Jones. — XXIX. Ibsen en Galles. — XXX. Un manuel de géographie en irlandais par M. Liam O' Briain. — XXXI. Causeries linguistiques de M. Ernault. — XXXII. Reprise de l' *Archivio Glottologico Italiano*. — XXXIII. Un congrès celtique à Londres en juillet 1930. — XXXIV. Le congrès arthurien de Truro, en août 1930. — XXXV. Ouvrages nouveaux.

I

Une conférence étant devenue vacante à l'École Pratique des Hautes-Études, la section a demandé et obtenu que cette confé-

rence fût affectée à la philologie celtique. En conséquence Mlle Marie-Louise Sjœstedt a été nommée à partir du 1er janvier 1930 Directrice d'Études d'irlandais moderne à l'École Pratique des Hautes-Études. C'est, croyons-nous, la première fois que, en dehors de l'Irlande, un établissement d'enseignement supérieur est pourvu d'une chaire spécialement consacrée à l'irlandais. L'entrée de Mlle Sjœstedt à l'École des Hautes-Études, et dans un enseignement qui lui convient si bien, est pour le développement des études celtiques en France un événement des plus heureux.

II

Dans sa séance du mois de juin 1929, la *Sociedade Portuguêsa de Antropologia e etnologia* a élu à l'unanimité membre correspondant M. Joseph Loth, directeur de la *Revue Celtique*. Suivant le texte même de la communication officielle, la Société s'est proposé ainsi de rendre hommage aux profondes études scientifiques de M. Loth dans le domaine des sciences anthropologiques.

III

L'Université de Galles a décidé de ne pas donner de successeur à sir John Morris Jones dans sa chaire de philologie galloise. M. Ifor Williams, qui partageait avec sir John l'enseignement du gallois comme professeur de littérature galloise, assumera désormais le double enseignement de la littérature et de la langue. Mais il aura deux assistants : un lecteur en la personne de M. R. Williams Parry, le poète apprécié du recueil *Yr Haf* (cf. *R. Celt.*, XXXV, 390 et XLII, 455), et un lecteur auxiliaire en la personne de M. T. Parry, qui était jusqu'ici lecteur auxiliaire de gallois et de latin à l'University College de Cardiff. C'est à M. T. Parry que l'on doit l'édition diplomatique du manuscrit Peniarth 49, dont il est rendu compte ci-dessus p. 230.

IV

Le mercredi 17 janvier 1930, le Conseil de la Bibliothèque nationale du Pays de Galles à Aberyswyth avait à élire le successeur du Dr. Ballinger, dont la *Revue Celtique* a précédemment annoncé la

retraite (v. t. XLVI, p. 354). Le choix du Conseil s'est porté sur M. William Llewelyn Davies, qui était depuis dix ans bibliothécaire en second.

Le nouveau bibliothécaire en chef est âgé de 41 ans. Après avoir fait ses premières études à la County School de Portmadoc, il vint à l'University College d'Aberystwyth, où il obtint le grade de B.A. avec honneurs en 1909 et trois ans après celui de M.A. pour le gallois. Incorporé en 1917 à la « Royal garrison Artillery », il y occupa les fonctions d'officier instructeur. M. W. L. Davies appartient depuis sept ans au Central Welsh Board comme examinateur en langue et littérature galloises.

V

A la date du 3 septembre 1929, nous avons reçu de Ramsay (Ile de Man) une lettre de M. C. Marstrander, signalant l'état lamentable où se trouve réduit le parler gaélique de l'île. « I have spent about three months in this beautiful island », nous dit-il ; « I started by crossing it in all directions to gain an impression oi the positions of the Manx. I am sorry to say I have come at least five years too late. There is no fluent Manx speaker left, three or four pretty good speakers and about thirty who have got some smatterings of it. The language is practically dead without hardly any phonetical transcription having been taken ». Cela confirme ce qui a été dit ici même, t. XLIV, p. 467. Comme consolation à cette triste nouvelle, le savant professeur d'Oslo nous annonce qu'il a lui-même recueilli tout ce qu'il a pu et noté phonétiquement la valeur d'environ 1200 pages de textes. C'est une belle moisson en un si court séjour. Des enregistrements phonographiques seraient également profitables. M. Marstrander exprime l'intention de retourner dans l'île pendant l'été de 1930 pour y poursuivre ses enquêtes dans les parties sud et ouest (régions de Douglas, Castletown et Peel) ; il n'a exploré jusqu'ici que la partie du nord (régions de Ramsay et Laxey).

Il termine sa lettre en nous parlant de M. J. J. Kneen, auteur du livre sur les noms de lieu dant il a été rendu compte ci-dessus (p. 235). M. Keen, qui vit à Douglas d'un modeste commerce, consacre tous ses loisirs à l'étude de la langue mannoise, qu'il connaît fort bien. En récompense de ses mérites linguistiques l'Université de Liverpool lui a conféré en 1929 le grade de Master of Arts.

VI

Il est difficile, faute de recensement linguistique, de se renseigner sur l'état actuel de la langue bretonne. La revue *Gwalarn* a eu l'ingénieuse idée de poursuivre une enquête sur la prédication et l'enseignement du catéchisme dans les paroisses de la zone bretonnante. Cette enquête a eu lieu en 1928, et les résultats en sont publiés dans le numéro 19 (5e année, 1929), p. 72 et ss. Ils comprennent une liste alphabétique des communes avec l'indication par deux chiffres distincts de la langue en laquelle se font le catéchisme et le prêche ; cette liste est suivie de cartes par régions, où le territoire des communes est marqué en blanc, en noir ou en gris, suivant la langue (bretonne, française ou l'une et l'autre à la fois). Deux cartes d'ensemble, l'une pour la prédication, l'autre pour le catéchisme, sont placées à la fin du fascicule.

Il ressort de cette enquête que dans l'ensemble de la Bretagne bretonnante, l'usage du breton pour le catéchisme est beaucoup plus répandu que pour la prédication. La prédication se fait en français normalement dans la zone limitrophe de la frontière linguistique et au sud de la Basse-Bretagne dans le Bas-Vannetais (Morbihan, presqu'îles de Sarzeau et de Quiberon) et dans la région côtière entre Lorient et Concarneau. Le français l'emporte, à la fois pour le catéchisme et pour la prédication, dans tous les centres urbains. Il est même exclusivement employé à Brest, Quimper, Lorient, Quimperlé, Morlaix, Châteaulin, Concarneau, Belle-Isle, Lannion, Paimpol ; il a une forte majorité à Douarnenez, Guingamp, Hennebont, Carhaix, Huelgoat, Landerneau, Lambezellec, Guéméné, Port-Louis, Quiberon ; il ne se trouve à égalité avec le breton — et pour le catéchisme seul — qu'à Pontivy, Tréguier, Auray, Rosporden. L'impression que font les cartes, où il n'est naturellement pas tenu compte de la densité de la population, donne une idée fausse de la position respective des deux langues. Le catéchisme et le prêche ne se font en breton que dans les communes rurales, où la population vit disséminée. Dans tous les centres un peu importants, c'est le français qui l'emporte de beaucoup ou qui même est seul employé. Le recul général du breton dans la partie sud du domaine vannetais est d'autre part un fait à noter.

On trouvera plus commodément les mêmes indications dans un substantiel article de M. Albert Dauzat, *Revue de Philologie française*, 43e année (1929), p. 1-55 (avec 3 graphiques ef 1 carte).

M. Dauzat a puisé aux mêmes sources que la revue bretonne; il a obtenu des évêchés l'indication des paroisses où le catéchisme et la prédication, ou l'un des deux, se font déjà en français. Ces renseignements sont excellents, plus sûrs que tout recensement linguistique ; car le clergé, en rapports intimes avec les fidèles, connaît exactement leurs usages, leurs désirs et leurs besoins. M. Dauzat a d'ailleurs sur plusieurs points fait des enquêtes personnelles. Son article montre comment les centres urbains, les centres industriels et les centres balnéaires ou touristiques servent à propager le français ; il marque aussi le rôle des voies de communication et de l'école. En somme, le breton ne subsiste pleinement que là où, au fond des campagnes, il échappe à l'influence des villes, des moyens de transport et de l'école.

Dans ce même article, M. Dauzat amorce une étude importante sur la manière dont est parlé le français dans la région bretonnante.

VII

Le cornique est-il vraiment mort ? On le dit, et on indique même la date à laquelle ce dialecte celtique aurait cessé de vivre. Mais ce fait, universellement admis (cf. *R. Celt.*, XXXVII, 131), est aujourd'hui contesté par quelques personnes, dont M. R. St. V. Allin-Collins. De même que Diogène prouvait le mouvement en marchant, de même M. Allin-Collins et ses amis prouvent la vitalité du cornique en le parlant.

La *Revue Celtique* a signalé naguère une *Cornish Grammar*, qui avait pour objet d'enseigner les règles de ce dialecte à ceux qui voudraient l'utiliser (cf. *R. Celt.*, XLV, 398). La *Cornish Grammar* avait été précédée d'une brochure de 28 pages, issue de la collaboration de MM. R. Morton Nance, R. St. V. Allin-Collins et de Miss Edith Grenville. Cette brochure contenait *Some short stories in the Cornish Language* ; le premier récit, *an den ha 'y dheu wreg* « l'homme et ses deux femmes », donnait son titre à l'ouvrage. A la fin, se trouvait un court glossaire cornique-anglais.

Un journal du Cornwall, *The St. Ives Times*, publie de temps en temps des articles en cornique (voir notamment les numéros des 24 janvier, 21 février, 7 mars 1930).

A la date du 3 avril 1930, M. R. St. V. Allin-Collins nous adresse une intéressante lettre, rédigée en excellent français, dont nous extrayons les lignes suivantes :

« A titre d'information, je vous dirai qu'à mon bureau [146-

Fenchurch Street, London E. C. 3], nous nous servons du cornique ournellement, un jeune homme du nom de J. H. Chilvers et moi, le préférence à l'anglais, pour exprimer toutes choses utiles... J'ai quelques étudiants à Londres, qui font des progrès. Comme vous ne l'ignorez pas, le cornique est enseigné à Saint-Ives par M. R. Morton Nance. A Truro, on l'étudie, et à Falmouth on l'enseigne également. J'ai été honoré il y a quelques jours de la visite de M. H. Trefusis, fils de la défunte Lady Trefusis, lequel m'a informé qu'il venait de former des cours pour l'étude du cornique à l'Université d'Oxford, où il se trouve actuellement. J'ai été frappé de voir combien il a fait de progrès dans la prononciation et la langue. Nous avons là un jeune homme dont le grand enthousiasme promet beaucoup. Il est à espérer que le Congrès celtique qui doit avoir lieu à Londres au mois de juillet nous permettra de démontrer que le cornique n'est pas encore mort. »

M. R. St. V. Allin-Collins mentionne à la fin de sa lettre qu'en reconnaissance de sa *Cornish Grammar* le Collège des bardes de la Petite Bretagne l'a élevé à la dignité de druide, sous le nom de Hal Wyn.

Faire revivre le cornique est une belle tâche, digne d'exciter l'enthousiasme des druides. Mais il est à souhaiter qu'ils ne s'en tiennent pas là et que, dans l'intérêt du celtisme, ils fassent revivre aussi le gaulois, dont tous les linguistes déplorent si justement la disparition.

VIII

Sous le titre *Britannica* a paru en 1929 un volume de Mélanges offert au Professeur Max Förster à l'occasion de son soixantième anniversaire [1]. M. Förster, professeur de philologie anglaise à Munich, s'est toujours intéressé aux langues celtiques, et notamment au brittonique. Aussi dans ce volume de Mélanges le pays de Galles est-il représenté par deux professeurs de l'Université d'Aberystwyth, M. T. Gwynn Jones et M. T. H. Parry-Williams.

L'article de M. T. Gwynn Jones est intitulé *Cerdd Freuddwyd Gymraeg* (pp. 139-144). Il a pour objet d'éditer pour la première fois un *Awdl y Breuddwyd*, contenu dans le ms. Peniarth 261 (p. 61). Le manuscrit est du XVIe siècle. Le poème, d'après la langue et le mètre, n'est pas postérieur au début du XVe. On y

1. *Britannica, Max Förster zum sechzigsten Geburtstage, 8 März 1929.* Leipzig, Tauchnitz, vi-350 p. 8°.

trouve, aux vers 45 et 47, des allusions à Cynddelw Brydydd Maw et à Llywarch ab Llywelyn, le fameux Prydydd y Moch, poète du roi Llywelyn ab Iorwerth (mort en 1240) ; il ne saurait donc être antérieur au milieu du XIIIe siècle. Le poète anonyme y décrit un songe amoureux qu'il a fait. C'est pour M. Gwynn Jones l'occasion de rappeler brièvement d'autres poèmes gallois qui roulent sur le même thème. Le songe est quasiment un genre littéraire en Galles, un genre qui compte en prose deux chefs-d'œuvre, le *Breuddwyd Macsen* et le *Breuddwyd Rhonabwy*. En poésie on connaît la pièce, malheureusement inachevée, du Black Book of Carmarthen, dont les vers 1-4 et 7-8 se rapportent à un songe amoureux :

neur uum ydan un duted
a bun dec liu guanec gro.

C'est un début qui promet ; on peut regretter l'absence de la suite. Il y a un *Breuddwyd Gwalchmai* dans les œuvres du poète de ce nom réunies dans la *Myvyrian Archaeology* (2e éd., p. 149). Il y a enfin, dans l'édition des œuvres de Dafydd ab Gwilym, deux pièces consacrées à décrire un songe ; mais la seconde fait partie de l'Ychwanegiad, et M. G. J. Williams a montré (*Iolo Morganwg a Chywyddau'r Ychwanegiad*, p. 16-18) que cette pièce n'était pas antérieure au XVIIIe siècle. Le thème du songe est répandu dans la littérature médiévale. Comme Stern l'a rappelé (*Z. C. P.*, VII, 123 n. 3), il y a un « songe » du provençal Arnaut de Marueil, et un aussi du minnesanger Friderich von Hûsen.

M. T. H. Parry-Williams a donné deux articles à la Festschrift Max Förster.

L'un (pp. 164-165) est consacré à deux mots gallois : *rol* et *geldrych*.

Le mot *rol* est attesté dans le White Book of Rhydderch (p. 113 b, éd. Evans) sous la forme *rol* et dans le Red Book of Hergest (p. 164) sous la forme *role*. Une troisième forme, *roly*, apparaît dans le ms. Peniarth 120, p. 87, du XVIIIe s. Ce mot est traduit par « vessel » dans la traduction de Lady Guest, et par « bassin » dans celle de M. J. Loth (Mab. 2e éd., II, p. 7). M. Parry-Williams est tenté de le rapprocher du verbe moyen-anglais *roll* « to polish, burnish, rub the rost off », lui-même emprunté, semble-t-il, du français *roller* tiré de *roil*, *rouil* « rouille ». On voit mal l'évolution sémantique qui aboutirait au sens de « vase » ou « bassin ».

Le mot *geldrych*, en usage dans quelques régions du Carnarvonshire, a le sens de « rogue, rascal ». M. Parry Williams le fait venir

lu mot *eldritch* « weird » en usage dans le Nord de l'Angleterre. Le *g* serait adventice, comme dans les mots *gonest* (de *honest*) ou *gordro* (de *order*), etc.

L'autre article de M. Parry-Williams a pour titre « Fragments of English or concerning English from Welsh Manuscripts » (pp. 155-163). Il s'agit de fragments en anglais reproduits en orthographe galloise à l'intérieur de textes gallois. On sait que M. Förster a jadis étudié lui-même un morceau de même genre (cf. *R. Celt.*, XLIII, 476), dont il a montré tout l'intérêt. Le premier fragment se trouve dans le ms. Peniarth 76 (édité par MM. Stanton Roberts et W. J. Gruffydd, cf. *R. Celt.*, XLV, 368) à la page 54; le second dans le ms. Peniarth 60, p. 119; le troisième dans le même manuscrit, p. 121. M. Parry Williams en édite le texte avec les notes explicatives et une reproduction en trois planches de la page de chaque manuscrit. Seuls, le premier et le troisième fragments sont en anglais (dans le troisième avec une traduction galloise) ; le second contient de brèves indications sur la prononciation de certaines consonnes anglaises, comparées au gallois.

Le même volume contient encore un article de M. Robert Spinder « Die Arthursage in der Viktorianischen Dichtung » (pp. 249-266), qui intéressera aussi les celtistes. Et ceux-ci pourraient encore glaner çà et là quelques observations utiles, dans l'article de M. Herbert Huscher « Ueber Eigenart und Ursprung des englischen Naturgefühls », où se trouve évoqué le sentiment de la nature dans la poésie irlandaise.

IX

Un imposant grand in-quarto de 926 pages, voilà ce que représente le volume de Mélanges offert à Mgr Joseph Schrijnen pour le 60e anniversaire de sa naissance (3 mai 1929) [1]. Cent trente-huit savants y ont collaboré, manifestant ainsi la gratitude que mérite celui qui a été le ferme et vigilant secrétaire du Premier Congrès International des Linguistes, tenu à La Haye en 1928.

Un article de ce superbe volume est consacré au celtique : il est de M. Holger Pedersen et a pour titre : Irlandais *tuas* « au sud », *tuas-cert* « le nord » (pp. 423-425). L'irlandais *tuas-cert* « au nord »

1. *Donum Natalicium* SCHRIJNEN, Verzameling van opstellen door oud-leerlingen en bevriende vakgenooten. Nijmegen-Utrecht, N. V. Dekker et van de Vegt. 1929.

opposé à *dess-cert* « au sud » est une expression bien connue M. J. Loth a ici-même expliqué *tuas-* comme apparenté à *tuait* « au nord », c'est-à-dire à un adjectif *tuath* « gauche », plus an ciennement « bon » (cf. *R. Celt.*, XLI, 229 ; XLIII, 160 ; et auss XXXIII, 255). Quant à *tuas* « au sud » (*T.B.C.*, éd. Windisch l. 1201), c'est un mot à couper *t-uas* « en haut » (*uas* de **oups-*). O rencontre ici deux conceptions différentes relativement aux point cardinaux : suivant l'une le Nord est à gauche et le Sud à droite conformément à l'orientation primitive ; suivant l'autre, le Nor est en bas et le Sud en haut [1]. En moy en-irlandais, *tuas* ne semain tenait au sens de « nord » que dans l'expression *tuas-cert* ; il y étai d'ailleurs protégé par l'existence de *dess-cert* « au sud ». Mais isolé ment, *tuas* conservait le sens de « au sud », parce qu'on y sentai l'adverbe *uas* « en haut », qui restait vivant dans la langue. L'am biguïté était cependant assez incommode, et *tuas* «au sud » n'a pa survécu. En celtique commun, toute ambiguïté était exclue : irl *tuas* « au nord » y était sans doute quelque chose comme **teustā-* et *tuas* « au sud » quelque chose comme **t-oupsu*. Les mots étu diés par M. Pedersen fournissent donc à la fois un beau cas d'homo nymie par usure phonétique et un exemple assez typique de l'es prit conservateur des Celtes.

Sous le titre « Frammenti prelatini nella nomenclatura viticol Padana », M. V. Bertoldi a donné aux Mélanges Schrijnen (pp. 295 305) un article en deux parties. Il étudie dans la première le mo *rumpus* et son dérivé *rumpotinus* pour appuyer d'arguments nou veaux ce qu'en a dit précédemment M. Marstrander (cf. *R. Celt.* XLII, 179); il considère *rumpus* comme un régionalisme ligure (? en gaulois. Dans la seconde, il étudie le mot *samara*, qui serait u régionalisme celtique en latin. Ce mot, que Columelle et Plin l'Ancien interprètent par « ulmi sēmen », se rattacherait au non celtique de l'été, **samo-* (v. irl. *sam*) ; pour d'autres dérivés de c mot, cf. J. Loth, *R. Celt.*, XL, 377 et ss.

X

Un volume de Mélanges a été offert au Professeur Eduar Wechssler le 19 octobre 1929 à l'occasion du 60e anniversair

1. Aux exemples cités dans l'article à l'appui de ce double sens, M Pedersen nous écrit pour ajouter : albanais *postɛ* « en bas » et « au nord » *lartɛ* « en haut » et « au sud » (cf. ses *Albanesische Texte mit Glossar* p. 180).

de sa naissance [1]. On y trouvera, pp. 278-284, un article de notre collaborateur M. Vittorio Bertoldi, intitulé : « Composti gallo-romani di *albus* ricalcati su sinonimi gallici ? »

L'histoire de l'adjectif désignant la couleur blanche présente sur le domaine gallo-roman de bizarres contradictions. L'ancien adjectif gaulois **vindos*, bien attesté dans l'onomastique (*Vindobona*, *Vindolana*, *Vindomagos*, *Vindius*, *Vindilius*, *Vindonius*, etc.) n'a laissé aucune trace dans la langue courante. Et d'autre part l'adjectif *blanc*, d'origine germanique n'a pas prévalu en gallo-roman autant qu'en italien sur son concurrent latin *albus*; celui-ci se maintient en français dans plusieurs termes techniques de botanique ou de médecine : par exemple dans **albispina*, « aubépine », *albifolium* « aubefeuille », *albifenum* « aubefoin », *alboculus* « aveugle » (cf. *albios oculos* gl. staraplinter, gloses de Cassel, 173 et *album oculi* chez Marcellus de Bordeaux, Niedermann, *Glotta*, VIII, 228), etc. M. Bertoldi explique ce fait par l'ingénieuse hypothèse que les mots en question seraient des calques savants ou demi-savants de mots composés celtiques, dans lesquels le terme **vindo-* aurait été remplacé par *albo-*. Ainsi *albaspina* tiendrait la place d'un vieux composé celtique dont le premier terme était **vindo-* ; et *aubépine* aurait résisté à l'extension du type *épine blanche*, d'ailleurs largement attesté. On pourrait faire une observation semblable en matière de toponomastique. Le territoire français présente des *Aubepierre*, *Auberive*, *Aubeville*, *Aubeterre* (à côté de *Blancheville*, *Blancheterre*, *Terreblanche*, etc.), que l'on peut comparer aux noms celtiques du type *Vindomagos*. On tire de l'article de M. Bertoldi un utile enseignemeut sur la façon dont s'est opérée en Gaule la substitution du latin au gaulois.

XI

L'*Irish Times* du 11 mars 1929 a fait connaître le beau don qui vient d'enrichir la Royal Irish Academy. Il s'agit d'un legs de 20.000 Livres, fait par Henry Bourne Higgins, juge à la Cour Suprême d'Australie depuis 1906, décédé au début de 1929. Le juge Higgins était né le 30 juin 1851, en Irlande, à Newtownards (Co. Down) où son père était ministre de l'église Wesleyenne.

1. *Philologisch-Philosophische Studien*, Festschrift für Eduard Wechssler, Iena-Leipzig, Wilhelm Gronau, 1929. (Berliner Beiträge zur romanischen Philologie, hsggb. von Ernst Gamillscheg, Band I.)

Il reçut sa première éducation à Dublin. Parti pour l'Australie en 1870, il y suivit les cours de l'Université de Melbourne, devint en 1876 avocat au barreau de l'État de Victoria, fut élu membre de l'assemblée législative pour la circonscription de Geelong en 1894 et membre du parlement australien en 1901. Il fut attorney general d'Australie en 1904 et président de la « Court of conciliation and arbitration » de 1907 à 1921. Il n'avait jamais oublié son pays natal et lors d'un voyage qu'il y fit il y a quelques années il avait manifesté son désir de venir en aide à la science irlandaise.

Sur l'initiative de M. George Russell, un comité de quatre « scholars » prépara un plan qui eut l'agrément du juge Higgins. D'après les renseignements fournis par les journaux, le legs sera utilisé à la fois pour des publications de textes, pour des acquisitions de livres, pour des subventions en vue de recherches scientifiques, pour des bourses devant permettre à de jeunes Irlandais le séjour à l'étranger.

Le beau geste du juge Higgins mérite d'être connu et admiré en Irlande et ailleurs. En Angleterre et en Amérique des particuliers font fréquemment à la collectivité les dons les plus généreux. En Irlande, jusqu'ici, les donateurs étaient rares; il est vrai que l'esprit public était peu fait pour les encourager. On n'a pas oublié les rebuffades que subit sir Hugh Lane quand il proposa sa collection d'art à la ville de Dublin. On n'a pas oublié non plus la négligence par suite de laquelle les incomparables trésors des Four Courts furent abandonnés au feu et périrent irréparablement lors des troubles de 1921. Comme le dit l'*Irish Times*, « it would be well if Judge Higgins's gift should stir in educated Irishmen at home and abroad the determination to re-create a store-house of national records ».

XII

Dans le *Rocznik Orjentalistyczny* de Lwów (t. IV, p. 230-237), paru en 1928, M. Jean Przyluski a publié un article sur « la numération vigésimale dans l'Inde ». Comme les Celtes comptaient par vingtaines, il n'est pas sans intérêt de signaler aux celtistes que ce même mode de computation est en usage dans les langues himalayennes aussi bien que dans des dialectes des groupes bengali et assamais. M. Przyluski attribue le fait à l'influence d'un substrat austro-asiatique ; c'était déjà l'opinion de M. Sten Konow. Les langues de la famille munda pratiquent en effet la numération vigésimale, et les langues dravidiennes aussi. Mais la question a

un aspect beaucoup plus large. La numération vigésimale repose sur l'observation du corps humain, qui comprend quatre membres terminés par cinq doigts. De là l'importance capitale du nombre 4, dans les opérations arithmétiques et par suite dans le langage des populations primitives. Il n'y a pas besoin de rappeler le rôle de la tétrade dans la doctrine de Pythagore : les conceptions bouddhiques accordent aussi une place à part au nombre 4. La coexistence de la numération décimale familière aux Indo-Européens et de la numération vigésimale apparaît ainsi chez plusieurs peuples ; elle y représente sans doute la juxtaposition de deux civilisations différentes.

XIII

M. Torsten Evert Karsten, professeur à l'Université d'Helsingfors, est l'auteur d'un ouvrage sur les Germains, écrit en suédois et qui a rapidement atteint sa seconde édition : *Germanerna, en inledning till studiet av deras språk och kultur* (Helsingfors, 1925 ; 2e éd. 1927). L'ouvrage, remanié et augmenté, vient d'être traduit en allemand pour prendre place dans le *Grundriss der germanischen Philologie* d'Hermann Paul, dont il forme le neuvième volume : *Die Germanen, eine Einführung in die Geschichte ihrer Sprache und Kultur* (Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter, 1928, x-241 p. gr. 8° 13 M.). C'est un excellent ouvrage, bien fait pour orienter au milieu des questions si complexes qu'il traite. Il est remarquablement documenté ; sa bibliographie est abondante et au courant des derniers travaux ; il est clair et bien ordonné, faisant à l'ethnographie à la préhistoire, à l'archéologie, à la linguistique la juste place qui convient. Certains chapitres intéressent directement les études celtiques, par exemple ceux qui traitent des rapports respectifs des dialectes indo-européens (p. 16 et ss.), du contact des langues à propos de la Lautverschiebung (p. 120 et ss.), de l'alphabet runique (p. 157 et ss.) ou des mots empruntés aux Celtes (p. 197 et ss.) Mais on peut dire que d'un bout à l'autre il offre aux celtistes une foule d'enseignements utiles.

XIV

Les Gaulois représentés combattant sur l'Arc de Triomphe d'Orange sont pour la plupart entièrement nus. Est-ce par imitation d'œuvres de la sculpture grecque ? Ou s'agit-il d'un trait de

mœurs celtiques ? M. Paul Couissin s'est posé la question et la discute dans les *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix* (1929, 25 p.), sous le titre « La nudité guerrière des Gaulois ».

L'usage de combattre nu est attesté pour les Gaulois à la bataille de l'Allia au début du IVe s. et pour les Gésates à celle de Télamon en 225 (Polybe, II, 28, 8) ; il ne l'est par aucun texte sûr pour les Transalpins du temps de César. Ce dernier n'en dit pas un mot. D'autre part, les scènes de bataille de l'arc d'Orange sont visiblement inspirées de modèles grecs. Cependant M. Couissin estime que le sculpteur de l'arc d'Orange a reproduit simplement la réalité des faits. La nudité guerrière des Gaulois est mentionnée par Diodore (V, 29, 2 et 30, 3), dont le témoignage est confirmé par nombre de monuments figurés, et notamment de monnaies. Le mausolée de Saint-Rémy, monument privé, ne présente pas de Gaulois nus : c'est qu'il est servilement imité de modèles mythologiques grecs, où les personnages étaient vêtus. En réalité, les Gaulois ont toujours été représentés nus au combat, aussi bien sur les urnes funéraires et les stèles de l'Étrurie que sur les monuments celtiques eux-mêmes, comme la statue de Mondragon ou l'autel de Mavilly.

Cette coutume paraissait étrange aux anciens. Polybe l'explique par deux raisons, qui ne valent pas mieux l'une que l'autre : les Celtes se seraient mis nus pour combattre par ostentation de bravade, ou bien pour être plus libres de leurs mouvements au milieu des buissons. Si les buissons sont gênants pour des gens habillés, ils doivent l'être plus encore pour des gens nus. Mais la nudité guerrière n'est pas particulière aux Gaulois. On l'observe chez les peuples riverains du lac de Van, que les Assyriens attaquèrent au IXe s., chez les Achéens de Mycènes, chez les Doriens représentés sur les vases du Dipylon, et en général dans l'art des VIIe et VIe siècles hellénique, italique ou étrusque. C'est un trait de mœurs des peuples primitifs ; Cortès l'a rencontré au Mexique. M. Couissin l'explique par le caractère sacré de la nudité, en rappelant que la guerre est à l'origine un acte religieux. La nudité est l'accompagnement habituel des opérations magiques. On sait le rôle qu'elle joue dans les vieilles légendes de l'Irlande (cf. *R. Celt.*, XLV, 159).

XV

C'est une œuvre colossale que la *Bibliographie générale des travaux*

palethnologiques et archéologiques de M. Raoul Montandon, colossale par ses dimensions et par son poids autant que par le travail qu'elle représente. Elle doit comprendre pour la France sept volumes grand-8°, dont trois ont déjà paru [1] : le premier en 1917 (xxxj-600 pages ; avec un supplément de xvj-113 pages en 1921), le second en 1920 (xxviij-505 pages ; avec un supplément de xvj-86 pages en 1929) ; le troisième en 1926 (xx-349 pages; avec un supplément de xv-69 pages en 1928).

Le premier volume traite des provinces suivantes: Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie. Le second de: Alsace, Artois, Champagne, Flandre, Ile-de-France, Lorraine, Normandie, Picardie. Le troisième de : Anjou, Berry, Bretagne, Maine, Orléanais, Poitou et Touraine. Chaque volume est accompagné de cartes.

L'auteur y a réuni tous les travaux palethnologiques et archéologiques (époques préhistorique, protohistorique et galloromaine) ; il les a classés par matière et numérotés ; il fournit à leur sujet toutes les indications bibliographiques utiles. Un quadruple index général (1. chronologique, 2. par noms d'auteurs, 3. par noms géographiques, 4. par matières) termine chaque volume. Il y a en outre des index chronologiques et géographiques à la fin de chaque province. Les listes sont dressées sur deux colonnes : la présentation offre toute la clarté désirable.

Il n'est pas nécessaire de souligner l'importance d'un pareil répertoire. C'est un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie de la France, y compris les celtistes. La *Revue Celtique* s'excuse de n'en avoir pas encore parlé. Il est vrai que de pareilles œuvres n'ont pas de date et défient l'injure du temps.

XVI

M. J. Loth donne aux celtistes un bon enseignement de fait et de méthode dans son article sur « Saint Doccus et l'hagio-onomastique » (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. X, 1929, 12 p.). On lit le nom de saint *Docus* ou *Doccus* dans plusieurs documents fort anciens ; mais tous les éditeurs, et non des moindres, puisqu'on compte parmi eux Charles Plummer et Dom Gougaud, ont invariablement considéré ce nom comme une

1. A Genève et Lyon, chez Georg; à Paris, chez Ernest Leroux.

corruption de *Cadocus* ; si bien que Docus s'est trouvé exclu de la liste des saints, au profit de son heureux confrère Cadocus. M. J. Loth se fait l'avocat de Docus pour revendiquer ses droits à l'existence. Il y avait un *monasterium Docconi* en Domnonia, représenté en cornique du xe siècle sous la forme *Landoho* (pour *Lan-Docho*) auj. *Lannow*. De même en Glamorgan est signalé un *abbas Dochou* « abbé du monastère de Dochou », dans une charte de l'abbaye de Llandaf (*Lib. Land.*, p. 145, éd. Evans) ; et aujourd'hui encore on rencontre un *Llandocha fawr* près de Cardiff et un *Llandocha fach* près de Cowbridge [1]. Dans le cartulaire de Llandaf, les abbés signent généralement *abbas Docuenni* ou *Docunni* ; M. Loth interprète *Docuinn* (au lieu de *Doch-winn*) comme une combinaison du nom de *Docco* et de l'épithète *gwynn* « bienheureux » ; cf. *Dewi wynn*. On trouve aussi *Docmael*, qui a évolué en *Dogwel* dans *Llanddogwel* (Anglesey) ; la forme bretonne correspondante est *saint Dogmel* (en Rospez, Côtes-du-Nord), qui d'ailleurs ne représente pas la prononciation. Enfin, il existe un *Saint-Doha* en Merdrignac (Côtes-du-Nord). L'existence de saint Docus peut passer pour démontrée. Le nom est d'ailleurs celtique, comme on le voit dans Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, I, col. 1296, 1297-1299.

XVII

Les trois conférences faites par M. Ernest Muret au Collège de France (cf. *R. Celt.*, XLV, 371) viennent d'être par lui réunies en volume sous le titre « Les noms de lieu dans les langues romanes » (Paris, Leroux, 1929, 106 p. 8°). Le savant romaniste de Genève, dont l'érudition toponomastique est immense et à qui l'on doit sur ce domaine d'excellents travaux, expose ici en quatre chapitres sous une forme particulièrement attrayante les résultats de sa longue expérience. Que signifient les noms de lieu ? Comment ont-ils été créés et transmis ? Telle est la matière du premier chapitre, qui donne une leçon de principes et de méthode. Le second traite des variantes, souvent déconcertantes, que présentent les noms de lieu suivant les régions : si les règles de la correspondance phonétique apparaissent alors en défaut, c'est en raison des

1. Le *d* de *Llandocha* pourrait s'expliquer, suivant M. Loth, soit par une provection en composition syntactique de *land+Dochou* (en breton et en cornique, le fait est usuel), soit par l'existence d'un doublet *Toccus* à côté de *Doccus*. Il y a en breton un *Saint-Tohou* ou *Saint-Ohou* en Primelin (Finistère).

accidents, généraux ou particuliers, auxquels les noms de lieu sont sujets : transformations phonétiques (assimilation, dissimilation, métathèse), étymologies populaires, confusions et croisements. La toponomastique romane n'en fournit que trop d'exemples, parmi lesquels M. Muret fait un choix judicieux. Le troisième chapitre est consacré à l'étude morphologique des noms de lieu romans, c'est-à-dire aux conséquences de la réduction, puis de la disparition de la flexion latine et aux exigences de la syntaxe, qui impose aux noms de lieu certains rapports grammaticaux. Enfin, dans le quatrième, l'auteur s'occupe des noms de lieu tirés de noms de personne et des conditions particulières de cette dérivation (formes composées ou emploi de suffixes variés). Cela fait un ensemble des plus riches, où, en même temps qu'elle se présente sous une forme aisément accessible, l'érudition est, cela va sans dire, impeccable, et dont les spécialistes aussi bien que les profanes peuvent abondamment tirer profit.

XVIII

Sous le nom de *Sudreys* on désigne les îles de la côte occidentale de l'Écosse. Le mot est d'origine scandinave et veut dire tout simplement « les îles du Sud ». M. D. W. Hunter Marshall, aujourd'hui à l'Université de Manitoba (Winnipeg), a présenté à l'Université d'Oxford une étude intitulée *The Sudreys in Early Viking times* ; elle lui a valu le Robert Locke Bremner Prize en 1928. Il l'a depuis ce moment un peu remaniée et il l'a publiée à Glasgow (Jackson Wylie and Co., 1929) en une brochure de x-49 p. in-12 (3 sh. 6 d.).

La plus ancienne mention d'une invasion scandinave dans les îles Britanniques est de 795 ; en cette année, les Vikings auraient pillé à la fois l'île de Skye, Iona, Inishmurray, Inishboffin et auraient même poussé jusqu'à la côte du Glamorgan. Alors commence une suite ininterrompue d'incursions ayant l'Irlande et les Hébrides pour objectif. Inishmurray est pillé pour la seconde fois en 807 et Iona pour la troisième en 825. Puis les pirates s'attaquent à l'Écosse elle-même ; ils y fondent des établissements permanents ainsi qu'en Irlande. L'arrivée de Turgesius (Thorgest) vers 840 marque la conquête d'une partie importante de cette dernière.

C'est de cette date qu'est parti M. Marshall pour étudier l'histoire des Sudreys sous la domination plus ou moins complète et durable des Vikings. Il le fait en cinq chapitres, qui le conduisent par

Godfrey Mac Fergusa (*toisech innsi Gall*, mort en 851), Olaf le Blanc (mort vers 874), Harold le Blond et Ketil au nez plat (mort vers 884), jusqu'à Asbiorn Skeria-blesi, qui régna sur les Hébrides jusqu'au jour où il fut attaqué par Vethorm qui ravagea les îles, le brûla lui-même dans sa maison et emmena sa femme et sa fille en Islande. Ces événements tragiques durent se passer peu de temps avant 874.

M. Marshall s'est documenté à la fois dans les textes irlandais et dans les textes scandinaves. Sa brochure, qui est fort instructive, montre une fois de plus l'avantage que possèdent ceux qui connaissent les deux littératures et peuvent comparer les deux civilisations.

XIX

La mythologie indo-européenne ne pourra être constituée que par des enquêtes approfondies dans le folklore des peuples d'Europe, et notamment de ceux qui sont restés hors de contact avec l'ancienne civilisation méditerranéenne. C'est ce qu'a compris M. Dumézil, dont les lecteurs de la *Revue Celtique* n'ont pas oublié la thèse (cf. t. XLI, p. 476), et dont ils apprendront bientôt à connaître de récents travaux.

C'est dans la même direction que travaille M. Michel Jonval, lecteur de français à l'Université de Riga, et qui va être chargé de conférences sur les langues baltiques à l'École des Hautes Études : il vient de publier un livre sur « les chansons mythologiques lettonnes » [1]. C'est une collection de chansons, accompagnées d'une traduction française et précédées d'une introduction, où les principales figures mythologiques sont brièvement caractérisées. En Lettonie, comme dans les pays scandinaves et dans les pays celtiques, le vieux fond mythologique n'a été que partiellement recouvert par le christianisme, et on peut souvent faire le départ entre ce qui appartient à l'un et à l'autre. Les chansons traduites par M. Jonval sont d'un paganisme aussi pur qu'on peut le souhaiter : elles fournissent une abondante moisson de légendes et de croyances, traditionnellement conservées et qui remontent au passé mythologique le plus lointain de l'Europe. Les celtistes y trouveront beaucoup à prendre et à comparer. Ainsi, les divinités essentielles de la

1. Michel Jonval, *Latviešu Mītologiskās Dainas, Chansons mythologiques lettonnes*. Paris, Picart (59 boul. Saint-Michel), 1929, 239 p. gr. 8° (publié avec l'appui du fonds de culture de Lettonie).

mythologie lettonne, ce sont les « Mères », personnifications de forces actives de la nature ou même de la société. Or on sait quel rôle jouent les *Matres* dans la vieille mythologie celtique (cf. Jullian, *Histoire de la Gaule*, VI, 59). Le *Sprachschatz* de Holder ne consacre pas moins de quatre colonnes (t. II, 463 et ss.) au relevé des dédicaces portant le mot *Matribus* ou *Matrabus*. Ce mot est généralement suivi d'une épithète indiquant l'origine ou la fonction des divinités dont on implorait la faveur. C'est ainsi qu'à côté des *Matres Namausicae* ou *Ollototae*, il y a des *Matres Suleuiae*, mentionnées dans plusieurs dédicaces (Holder, II, 1663). On sera frappé de la place que tient la déesse *Saule* (le soleil) dans la mythologie lettonne : c'est la plus grande des divinités du ciel, elle a toute une famille qui est née d'elle, et c'est comme mère qu'elle est souvent célébrée. Il est tentant de rapprocher la déesse lettonne *Saule* des dédicaces consacrées aux *Matribus Suleuiis* ou *Suleuiabus*. Parmi les nombreux traits de folklore relatifs à *Saule* et aux autres divinités lettonnes, plusieurs appellent d'ailleurs une comparaison avec la mythologie celtique.

XX

Il s'est tenu à Paris les 6, 7 et 8 juin 1929 des « Journées d'histoire du droit », dont un compte rendu sommaire est donné dans la *Revue historique du droit français et étranger*, 4e série, t. VIII, 1929. Au cours de la matinée du 7 juin, M. Stefan Czarnowski, professeur à l'Université libre de Varsovie, a fait une communication sur « les biens féminins en droit celtique » (p. 16-18 du compte rendu).

A côté des biens possédés par les hommes et transmis en ligne masculine, le droit celtique reconnaissait aux femmes des biens qui appartenaient en propre à celles-ci. C'étaient d'abord leurs objets personnels, parures, outils ménagers ; c'étaient de plus les revenus de leur travail (déduction faite de ce qui revenait aux fournisseurs des matières premières) et les biens, même immobiliers, acquis sur leurs revenus. C'était enfin le pécule intransmissible que chaque femme recevait au moment de son mariage. Ce pécule était constitué à la fois par un don qu'elle recevait de sa famille et par le don (Morgengabe) que lui faisait son mari ; il pouvait s'accroître des amendes que son mari devait lui payer pour chaque injure grave faite à son honneur. D'autre part, toute femme celtique a droit à une part des droits d'usage de la terre, comme

chaque membre du groupe agnatique auquel elle appartient. Si elle épouse un étranger sans terre ou si elle a des enfants illégitimes, elle transmet ce droit à sa descendance. Si elle se marie dans un groupe agnatique disposant d'une terre, le droit lui est racheté par les siens pour une quantité définie de biens meubles. Enfin, le mari est obligé de constituer à sa femme un douaire en biens meubles, quelquefois en immeubles.

De tous ces biens, la femme est possesseur en titre et elle a le droit d'en disposer, par exemple en faveur de l'Église, sous réserve des droits des héritiers. La succession de ces biens est en effet assez compliquée. Certains sont hérités par les fils, d'autres par les filles à l'exclusion des fils. Les premiers sont les biens évalués d'après le contrat, c'est-à-dire le douaire donné par le mari, réuni à ce que la femme a apporté de chez elle. Les autres sont les « biens de l'avant-bras et de la hanche », c'est-à-dire sans doute les biens paraphernaux et ceux qu'elle a gagnés par son travail.

Il faut espérer que cette intéressante communication sera bientôt publiée intégralement, avec toutes les références et les commentaires qu'elle comporte. Ce sera un utile complément aux travaux déjà publiés sur le droit celtique.

XXI

M. Robin Flower a fait à la *British Academy* le 9 décembre 1927 une conférence sur « l'Irlande et l'Europe médiévale ». Cette conférence vient seulement de paraître, fin décembre 1929, au tome XIII des *Proceedings of the British Academy* (35 p. 8°, 2 sh. ; en vente chez Humphrey Milford, Amen House, Warwick Square, London E.C.4). Le savant auteur s'est proposé d'y esquisser les relations entre la littérature irlandaise et les littératures des autres pays aux moyen âge. Nul ne connaît mieux que lui l'ensemble de la littérature médiévale de l'Irlande : son Catalogue des Manuscrits irlandais du British Museum en fait foi (cf. *R. Celt.*, XLIV, 187). De l'origine au XIVe siècle, les manuscrits irlandais étaient copiés dans les monastères par des clercs chargés de ce soin. A partir de la fin du XIVe s., les conditions changent : la tâche de copier les manuscrits devient le privilège de certaines familles, spécialisées de père en fils dans cette profession et dont la spécialisation s'étendait même aux diverses disciplines. Ainsi tandis que les Mac Egan, les O'Mulconry, les Mac Firbis se consacraient à copier des textes littéraires, d'autres ne copiaient que des textes traitant de

médecine ou de certaines autres matières. En même temps se multiplient les divers ordres religieux, qui fondent des établissements rivaux, dont chacun a son personnel de savants, rédigeant les annales de la maison. C'est donc la division du travail intellectuel qui devient générale au xve siècle. Les scribes laïques sont attachés à certains grands personnages, pour lesquels ils copient des manuscrits ; tel ce William Mac an Lega, dont la plume fut des plus fécondes, et auquel on doit à la fois les MSS additional 11809 et 30512, l'Egerton 91, le ms. de Paris n° 1 et d'autres encore. La traduction de textes latins occupe une large place dans la littérature irlandaise. Il s'agit surtout de textes religieux, propagés par les Franciscains, qui furent les directeurs de l'âme et de la pensée irlandaise du xive au xviie siècle. Ces textes sont souvent d'ailleurs imprégnés de poésie. Ce sont des méditations sur la vie du Christ, sur la passion, sur le jugement dernier, des compositions de théologie ascétique, des rédactions de vies de saints, des descriptions de l'autre monde. Il y a aussi une littérature romanesque, partagée entre la matière de Bretagne, la matière de Rome et la matière de France. Il y a enfin des vers, parfois traduits ou inspirés de modèles étrangers, dont quelques-uns sont fort beaux. M. Robin Flower termine sa conférence par la traduction en vers anglais d'une des plus charmantes pièces des *Dánta Grádha* de M.T.O'Rahilly (le n° 42, p. 60). C'est la pièce qui commence par *ná bi dom bhuaidhreadh, a bhean* ; elle est d'un contemporain de Shakespeare et supporte la comparaison avec tel sonnet de ce dernier.

XXII

M. Mario Esposito a donné au *Journal of Theological Studies* (April 1929, t. XXX, pp. 286-291) trois notes qui intéressent nos études.

Dans l'une, intitulée *Bachiarius and Mochta*, il prouve que ces deux noms, introduits dans la littérature latine du moyen âge comme ceux d'un même personnage, proviennent d'une erreur sur le texte d'une lettre de Ratramnus de Corbie. Ratramnus dans cette lettre s'en prend à un contradicteur, nommé Macarius, dont il change le nom par dérision en Baccharius « quoniam stultus et ebrius talia somniauit ». John Bale (*Scriptorum Britanniae catalogus*, Basileae, 1557, p. 44-45) a mal lu ce texte, d'où il a tiré *Bachiarius* et *Macceus* ; des modernes ont à leur tour identifié ce prétendu *Macceus* avec Mochta de Louth (disciple de saint Patrice, mort en

534 ; cf. L. Gougaud, *Les Chrétientés celtiques*, p. 281). M. Esposito démontre que tout cela est fantaisie pure.

La seconde note est relative à un Commentaire au poème d'Arator, *De actibus apostolorum*, que M. Esposito a découvert dans un manuscrit du British Museum, Royal 15 A.V (fin du XIe s.). Jusqu'ici on ne connaissait qu'un seul commentaire au texte de ce poème, si répandu au moyen âge : c'est celui que contient le manuscrit 1093 de Trèves qui est du XIe s., lequel commentaire pourrait être de Remi d'Auxerre.

Enfin, dans une troisième note, M. Esposito signale un nouveau manuscrit qui contient la *Lorica* de Lathcen. C'est un manuscrit de Vérone (Biblioteca Capitolare) portant la cote LXVII (64), qui est du Xe s. Le texte y a pour titre *Lorica Ladcini sapientis* et présente des variantes intéressantes, dont M. Esposito publie la liste. Le moine Lathcen est mort en 661. C'est à lui qu'il faut certainement attribuer la *Lorica* en question, malgré Zimmer (*Nennius uindicatus*, p. 299 et ss.), qui voulait y voir l'œuvre de Gildas.

XXIII

Dans la revue *Speculum*, *a Journal of medieval Studies* (published quarterly by the Mediaeval Academy of America), January 1928, pp. 98-103, M. Vernam E. Hull a publié « two middle-Irish religious anecdotes ». Les deux sont tirées du Leabhar Breacc, où elles figurent à la suite l'une de l'autre, p. 159a et 159b. Dans sa préface au fac simile du Leabhar Breacc, Robert Atkinson a commis l'erreur d'incorporer les deux anecdotes à la traduction irlandaise du *De Locis sanctis* de Bède, qui les précède dans le manuscrit. Elles en sont indépendantes.

La première est relative à l'invention de la sainte Croix. On raconte comment l'empereur Constantin était toujours vaincu dans les combats qu'il livrait, jusqu'au jour où, sur le conseil de saint Michel qui lui était apparu en songe, il se mit à porter l'emblème de la croix du Christ. Alors il mit en déroute tous ses ennemis. Cela engagea sa mère sainte Hélène à organiser une expédition pour arracher aux Juifs la vraie croix du Christ, qu'ils détenaient.

La seconde anecdote se rapporte à saint Longin, dont elle raconte la guérison et le repentir. C'est une sorte de résumé du début de la *Passion de saint Longin*, dont le texte irlandais figure intégralement plus loin dans le Leabhar Breacc (p. 181b-183a)

Saint Longin est un des deux soldats qui assistèrent à la crucifixion, et c'est lui qui perça de sa lance le flanc du Christ. Il était aveugle et face-plate (*mac dall clár-ainech*, cf. *R. Celt.* XLV, 146). Une goutte du liquide qui s'échappa de la blessure vint le frapper au visage et le guérit. Alors, il remercia Dieu en s'écriant : « si j'avais pu te voir comme les autres te voyaient, je ne t'aurais jamais frappé » (*dia nosfaicindsea do gnúis amal atcess do cách, ni datgonfaind tria bithu*).

M. Vernam Hull a joint une traduction anglaise au texte de ces deux anecdotes.

XXIV

Notre collaborateur et ami M. Alexandre Smirnof, professeur à l'Université de Leningrad, a entrepris de développer dans son pays les études celtiques et se donne à cette tâche avec un grand zèle. Il a publié récemment un petit volume, qui répond bien à ce dessein [1]. C'est un recueil de quinze récits irlandais, traduits en russe, pour lequel il s'est visiblement inspiré de l'*Épopée celtique en Irlande* de d'Arbois de Jubainville et des *Sagen aus dem alten Ireland* de M. Thurneysen. Les textes qu'il a choisis sont les suivants :

Longes mac n-Usnig
Ces noinden Ulad
Scél mucci maic Dáthó
Compert Conculaind
Tochmarc Emire
Comrac Fhir dead
Serglige Conculaind
Aided Conculaind
Echtra Condla Cháim
Imram Bráin
Scél Baili Binnbérlaig
Tochmarc Etaine
Aided Muirchertaig maic Erca
Cuach Cormaic (dans l'*Echtra Cormaic i tir tairngiri*)
Imram curaig Mailduin.

1. *Irlandskie Sagi*, Leningrad, Akademia, 1929, 377 p. in-12. 3 roubles.

Chacun de ces textes est accompagné d'une courte introductio et de notes ; il y a en outre un index des noms propres. M. Smi nof a fait précéder sa traduction d'une introduction de 50 page sur l' « épopée irlandaise ». Nous ne pouvons malheureusemer juger de l'ouvrage que par l'extérieur. A ce point de vue, il se pré sente très bien. Des motifs, inspirés ou reproduits de l'art irlan dais, ornent la couverture, et en tête de chaque récit figurent de dessins appropriés, qui sont du meilleur goût.

XXV

L'origine de la « Table ronde » est un des points obscurs de l légende arthurienne. Ceux qui constituèrent cette légende y intro duisirent nombre de traits celtiques ; mais dans la tradition ce tique il n'est jamais question de convives assis autour d'une tabl qui serait ronde. C'est ce que John Rhys avait déjà signalé dans so *Arthurian Legend*, p. 9. Aussi, Mme Laura Hibbard Loomis a-t-ell soutenu que la table ronde d'Arthur était d'origine chrétienne empruntée à la table de la Cène, représentée dans l'art médiéva comme une table ronde (v. « Arthur's Round Table », dan *PMLA* [Publications of the Modern Language Association c America] t. XLI, 1926, p. 771, et « The Table of the Last Suppe in religious and secular iconography » dans *Art Studies*, 1927) Dans un article intitulé « The Round Table again » (*Modern Lan guage Notes*, décembre 1929, p. 512 et ss.), Mme Loomis revien sur la question pour appuyer son hypothèse d'arguments nouveaux L'idée d'une table ronde pour le souper de la Cène aurait été ap portée et répandue en Occident par des pèlerins venus de Terr Sainte. Au XIe siècle il ne manquait pas de Bretons qui firent l voyage de Jérusalem, où ils pouvaient voir de leurs yeux l *mensa rotunda Christi*. Par exemple l'évêque de Nantes Gautie (A. de La Borderie, *Hist. de Bret.*, III, 9), et à la fin du siècl Alain Fergant avec ses compagnons de la première croisade. Mai nous possédons des documents plus anciens. Un moine français du nom de Bernard, qui fit le voyage de Jérusalem vers 870, nou a laissé une description de l'église du jardin de Gethsemani ; on y lit : ecclesia, in quo Dominus traditus est, habens ibi quatuor men sas rotundas coenae ipsius (Titus Tobler, *Descriptiones terrae sanctae*, Leipzig, 1874, p. 94). De deux siècles antérieur est le témoignage d'Arculphe, dont Bède fait mention dans son *Histoire Ecclé siastique* (V, 15) en l'appelant « Galliarum episcopus ». Cet Ar-

culphe était allé en Palestine, et au retour il fut jeté par une tempête sur les côtes d'Écosse. Ayant rencontré Adamnan dans l'île d'Iona, il lui fit une description de son voyage, dont Adamnan tira son *Liber de locis sanctis* (voir *Itinera Hierosolymitana* dans le *Corp. Scripl. Eccl.*, Wien, 1898, t. XXXIX, p. 242); il y est dit que dans la grotte du mont des Oliviers se voient « quatuor lapideae mensae », ces mêmes tables dont parle le moine Bernard. Une fois la table ronde de la Cène connue en Grande-Bretagne, on l'introduisit dans la légende arthurienne en y faisant asseoir Arthur entouré de ses douze chevaliers. Les groupes de douze personnes sont fréquents dans les légendes celtiques : l'idole de Crom Cruaich est entourée de douze statues de divinités subalternes ; le roi d'Ulster Conchobar a autour de lui douze héros (*Ir. Texte*, I, p. 254, l. 18), comme le roi de Munster Lugaid Noes (*R. Cell.*, t. XI, p. 448, l. 86) ; et Finn avait toujours douze hommes avec lui dans sa maison (*Fianaigecht*, éd. K. Meyer, p. 78, l. 22). Cf. *Modern Philology*, t. XXV (1928), p. 342 et ss. Ainsi le souvenir des douze apôtres put donner l'idée de faire asseoir les douze chevaliers d'Arthur autour d'une table ronde comme celle de la Cène.

XXVI

Marie de France est en honneur aux États-Unis. La *Revue Celtique* a signalé (au tome précédent, p. 388) l'édition de trois de ses lais due à Mlle E. Margaret Grimes et publiée par l'Institute of French Studies de New York. Voici que le même Institute publie deux autres lais, *Gugemer* et *Lanval*, et un fragment d'un troisième, *Yonec* [1]. L'auteur de l'édition, M. Julian Harris, a pris comme base le manuscrit 2168 fonds français de la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit, de la seconde moitié du XIIIe siècle, est intéressant en ce qu'il a été copié par un scribe qui a çà et là coloré son texte de formes de la région picarde. Il est en outre à noter que, suivant M. Harris (p. 9), le lai de Gugemar est probablement le premier qu'ait composé Marie de France.

L'édition est précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre de la poétesse. M. Harris souligne, comme il convient, un des traits les plus touchants de sa poésie, ce sentiment de solitude et d'exil dans

1. *Marie de France, The Lays Gugemar, Lanval and a fragment of Yonec*, with a study of the life and work of the author, by Julian HARRIS. New York, Institute of French Studies, 1930, 159 p, in-12, $1.50.

la terre étrangère où elle vivait, cette tristesse discrète avec laquelle elle semble évoquer des souvenirs d'enfance qui lui étaient chers. On sait qu'en plus de ses lais composés entre 1155 et 1185, Marie de France avait écrit des fables, qui sont ses premières œuvres ; et que sur la fin de sa vie, vers 1190, elle composa un *Espurgatoire Saint Patrix*. Tout se tient dans la littérature médiévale. Marie de France intéresse les celtistes à la fois par ses fables (cf. *R. Celt.*, XLIII, 195), par son *Espurgatoire*, où elle traduisit en vers français l'œuvre d'Henry de Saltrey (cf. *ibid.*, XXVIII, 82, XXXIX, 392, XLIII, 473) et par ses lais, dont le nom habituel de *lais bretons* pose un problème de littérature comparée. M. Harris n'apporte d'ailleurs aucun élément nouveau à la discussion de ce problème : il se borne à résumer les travaux de MM. Brown et Loomis, Faral et Foulet. La Bretagne est souvent citée dans les lais. Deux d'entre eux portent même des noms bretons, *Laüstic* et *Bisclavret*. Malheureusement, au sujet de ce dernier nom (p. 62), M. Harris n'a pas eu connaissance de l'article où M. J. Loth en a interprété la forme et le sens (*R. Celt.*, XLIV, 300) : cela l'aurait préservé de reprendre une vieille erreur, en considérant le mot comme d'origine scandinave.

XXVII

On a célébré en Galles en 1928 le millénaire de Howel le Bon (Hywel dda). Dans la vie quelque peu obscure de ce prince, une des rares dates qui soient précises est celle de 928, où il aurait fait le voyage de Rome, d'après les *Annales Cambriae* (Cf. *Y Cymmrodor*, IX, 168). Il est vrai que le *Brut y Tywysogion* fixe le voyage à l'an 920 et l'*Ystoria Brenhinedd y Saeson* à l'an 926 (M. A. II, 486-7). Mais les *Annales Cambriae* paraissent offrir plus de garantie.

Ce millénaire a fourni l'occasion d'une très intéressante conférence, donnée à Bangor le 9 mai 1928 par M. J. Goronwy Edwards, fellow de Jesus College et lecturer in Modern History à l'Université d'Oxford. Sous le titre *Hywel Dda and the Welsh Lawbooks*, cette conférence vient d'être publiée en une brochure de 27 pages (Bangor, Evan Thomas, Gwalia Printing Books, 1929). M. Goronwy Edwards ne s'est pas attardé à célébrer les mérites d'Hywel dda, qui n'ont pas besoin d'être défendus, s'il est vrai que ce prince soit l'initiateur de l'œuvre législative qu'on lui attribue. Le but que se proposait le conférencier était plus pratique : c'était d'inviter les jeunes philologues gallois à se mettre à l'étude critique

les textes attribués à leur antique législateur. Les anciennes lois galloises, comme celles d'Irlande, n'offrent plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité, mais cet intérêt est de premier ordre tant pour les historiens que pour les ethnographes. Elles constituent en outre une des richesses du patrimoine culturel des Celtes. Or, aucune bonne édition n'en a été faite : les manuscrits attendent encore d'être intégralement collationnés et classés ; on n'est même pas fixé sur le rapport des différentes versions entre elles. Le groupe le plus ancien est contenu dans les manuscrits Peniarth 28 (dernier quart du XIIe s., c'est le plus ancien manuscrit qui contienne des lois), Harleian 1796 (Ire moitié du XIIIe s.) et Cotton Vesp. E XI (vers 1250). On distingue en outre le groupe de Gwynedd (Code Vénédotien), dont le plus ancien manuscrit est Pen. 29 (vers 1200), le groupe de Dyfed (Code Dimétien), dont le plus ancien manuscrit est Pen. 36 A (peu après 1282) et le groupe de Gwent (Code Gwentien) dont le plus ancien manuscrit est Harleian 4353 (vers 1285). Depuis la grande édition d'Aneirin Owen, le code Gwentien a été édité par M. Wade Evans dans un ouvrage qui rend de bons services (cf. *R. Celt.* XXX, 327). Du code Dimétien le texte du manuscrit Llanstephan 116 (seconde moitié du XVe s. : cf. J. Gwenogvryn Evans, *Report*, vol. I, p. 369 et vol. II p. 568) a été publié par M. Timothy Lewis (cf. *R. Celt.*, XXXIV, 330).

Pour montrer l'importance du travail qui s'impose, M. Goronwy Edwards a soumis les préfaces qui figurent en tête des plus anciens manuscrits à une critique serrée qui peut servir de modèle. Ces préfaces sont d'autant plus longues, d'autant plus riches de détails précis qu'elles sont plus récentes ; ce fait éveille le soupçon qu'elles ont subi des additions avec le temps. En ne retenant que les indications sur lesquelles elles sont toutes d'accord et en rejetant les autres, on ne peut espérer avoir des documents contemporains d'Hywel dda. Plus de 200 ans séparent encore la plus ancienne rédaction connue de l'époque où mourut ce prince (950). Parmi les données communes aux plus anciennes rédactions, il en est qui se dénoncent comme datant du XIIe ou du XIe siècle, mais non pas du Xe. Les préfaces s'accordent par exemple à mentionner qu'Hywel aurait réuni un comité de six hommes pour fixer la rédaction de ses lois ; ces six hommes auraient été choisis à raison de un par cantref, chacun servant d'informateur sur les us et coutumes de son pays. Or, ce genre d'enquête administrative est bien connu ; il était désigné sous le nom d'*inquisitio*, mais c'était un usage propre aux Normands et il ne put être introduit

en Angleterre qu'après la conquête normande, plus d'un siècl après la mort d'Hywel. Autre exemple : les préfaces donnent l nom de Ty Gwyn à l'endroit où Hywel réunit ses enquêteurs e leur fit rédiger ses lois. Or Tv Gwyn, c'est la célèbre abbaye cis tercienne de Whitland, qui ne fut fondée que vers 1151 (elle eu pour filles vers 1170 les abbayes de Strata Marcella et Strata Flo rida). L'intérêt qu'avaient les clercs de la fin du XIIe s. à mettre le lois d'Hywel en relation avec une fondation de cette importanc n'a pas besoin d'être souligné. Mais on voit que le renseignemen n'a aucune valeur pour l'époque où vivait Hywel. On devine e effet à quelle date et pour quel motif il a été introduit dans l récit.

En critiquant ainsi par le menu les renseignements donnés dan les préfaces, on aboutit à rejeter à peu près tout ce qu'elles four nissent de précis sur l'activité d'Hywel dda. M. Goronwy Edward ne va pas cependant jusqu'à nier l'historicité de ce dernier ni mêm l'authenticité de son œuvre législative. Il fait confiance à la tradition en s'appuyant d'une comparaison avec les lois anglo-saxonnes Il rappelle que les *Instituta Cnuti*, dont nous ne possédons pa de rédaction antérieure au XIIe s., contiennent néanmoins de morceaux qui remontent certainement à Canut. De même les *Lei Willelme* et les *Leges Edwardi confessoris* sont d'une compositio bien antérieure à la date des plus anciens manuscrits. Les loi d'Ethelbert, roi de Kent, passent pour remonter à l'an 602 ou 603 les plus ancients manuscrits sont du XIIe s. Mais Bède le Vénérabl postérieur d'un siècle seulement au roi Ethelbert nous donne e gros dans son Histoire la substance de ces lois (*B. V. Opera*, éd Plummer, 1, 90). On peut raisonner par analogie au sujet de lois d'Hywel. Mais il reste à faire du texte des lois galloises un étude à la fois interne et externe. C'est à cette tâche, après tou moins longue et moins compliquée que celle dont Felix Lieber-mann s'est si bien acquitté pour les lois anglo-saxonnes, que M. Goronwy Edwards convie les jeunes philologues gallois. Puisse son appel être entendu !

XXVIII

Hywel Dda a fait l'objet aussi d'un article de M. Gwynn Jones, paru dans les *Aberystwyth Studies*, vol. X (1928), pp. 103-128, sous le titre « Social life as reflected in the Laws of Hywel Dda ». Le savant professeur s'y est proposé de dégager des lois codifiées

par Hywel une idée de la structure sociale du pays au xe siècle. Il ne se dissimule pas les difficultés de la tâche, dont la première consiste à éliminer de la rédaction traditionnelle tout ce que les siècles suivants y ont ajouté ou modifié.

Dans la Galles du xe siècle, le « statut » de chacun (*braint* « privilège ») était déterminé par la naissance, et il y avait six classes d'hommes, trois libres et trois non-libres. Les classes libres comprenaient : 1. la classe royale ou princière, 2. la classe des nobles (*uchelwyr*, *breyryeit*, *gwyrda*, en latin *nobiliores* ou *optimates*), 3. la classe des citoyens (*boneddigion kynhwynawl*). Les classes non-libres comprenaient : 1. les vilains (*taeogyon*, *eilltyon*, en latin *uillani* ou *natiui*), 2. les esclaves (*caethyon*) et 3. les étrangers (*alltudyon*). Ces derniers d'ailleurs pouvaient devenir libres au bout d'un certain nombre de générations et sous des conditions déterminées. Chaque individu avait son *gwerth* « valeur », sa *sarhaed* « prix de l'honneur » et sa *galanas* « indemnité en cas de crime », fixés par la loi suivant sa classe. La « famille » (*gwely* « lit ») comprenait normalement quatre générations, c'est-à-dire que la parenté n'y était même pas aussi étendue que dans la *gelfine* irlandaise (d'Arbois de Jubainville, *La famille celtique*, p. 27) ; le nom de *tir gwelywc* désignait la propriété familiale. Certains détails supposent d'ailleurs que la famille brittonique comportait primitivement neuf degrés. Il y a trace aussi d'une communauté tribale dans l'existence du *penkenedl*, qui touche certaines redevances en tant que tel (par exemple un *amobr* de quiconque vient prendre femme dans la tribu) et qui est assisté de trois officiers et d'un conseil tribal.

M. Gwynn Jones a réparti son étude sous trois chefs : la vie à la cour royale, la vie familiale (mariage, situation de la femme, etc.), la vie sociale (relations et coutumes). L'exposé est clair et aisé ; c'est un excellent résumé de cette législation compliquée, souvent obscure. Tous ceux qui s'intéressent à la Galles du moyen âge et qui ont à lire des textes moyen-gallois feront bien d'avoir sous la main cet utile travail. De maint terme il fournit des définitions précises : par exemple p. 111-112 du mot *korf* « voûte, sorte d'arche divisant la salle et séparant la partie basse de la partie haute » (d'où les expressions *uch korf* et *is korf*), et du mot *kyntedd* « sorte de porche ou de vestibule qui ouvrait sur la grande salle (*neuadd*) ». A relever aussi ce qui est dit des droits et des devoirs du *penkerdd* « chanteur en chef » (p. 113-115).

XXIX

Comme suite à l'information publiée dans cette chronique (t. XLIV, p. 479) sur « Ibsen en Galles », on nous signale que trois autres pièces du grand dramaturge norvégien ont été traduites en gallois : *les Revenants* dont M. T. Gwynn Jones a donné une traduction sous le titre *Dychweledigion* (Collection *Cyfres y Werin,* 1920), les *Prétendant à la Couronne* (*Yr Ymhonwyr*) traduits par MM. J. G. Davies et D. E. Jenkins (Educational Publishing Company, Drama Series, n° 58. Cardiff, 1922), et enfin les *Soutiens de la société*, qui traduits sous le titre *Colofnau Cymdeithas* par M. Richard Jones (de Towyn) ont été représentés les 8 et 9 août 1929 lors de l'Eisteddfod nationale qui s'est tenue à Liverpool. On affirme que les pièces d'Ibsen ont auprès des spectateurs gallois le plus grand succès.

XXX

La publication de livres de classes en irlandais est un des meilleurs moyens d'encourager la langue nationale. Il faut donc approuver l'initiative qu'a prise M. Liam O'Briain, professeur à l'University College de Galway, de faire paraître une géographie de l'Irlande, oú tout est en irlandais, depuis le titre et la préface jusqu'à la table des matières et aux légendes des cartes [1]. L'ouvrage, à vrai dire, n'est qu'une traduction. Il existe à l'usage des classes un petit manuel estimé qui porte le titre de *Irish Student's Geography*, *Part I. Ireland* et qui est l'œuvre de Miss Butler. C'est ce manuel que M. Liam O' Briain a traduit en irlandais. On y trouve en trente-deux chapitres l'essentiel de la géographie physique (*géograif aicionta* 11 chapitres) et de la géographie économique et humaine (*géograif tráchtálach agus daonda*, 21 chapitres). L'ouvrage est accompagné de seize cartes, dont une pliable sur toile, collée sur la couverture. Le traducteur y a joint un petit glossaire des mots techniques qu'il a employés. Certains paraissent de sa fabrication, comme *cuar-*

1. *Géograif don Ghaedheal óg*, cuid a h-aon *Éire*, Eibhlin de BUITLÉIR do chéad-cheap i mbéarla, Liam O'BRIAIN d'aistrigh, Comhlucht Oideachais na hEireann, Baile Atha Cliath agus Corcaigh. 1930. 263 p. in-12. [Géographie du jeune Irlandais, 1re partie l'Irlande, composée d'abord par E. Butler, traduite par L. O'Briain. The Educational Co. of Ireland. Dublin et Cork].

anfadh « cyclone « ou *ithir thuiltrighe* « sol d'alluvions ». Peut-être suffisait-il de conserver les mots anglais.

XXXI

La conversation de M. Ernault est toujours des plus instructives. On en jugera par ses « Causeries linguistiques d'un haut-breton », publiées en 1929 dans les *Mémoires de la société d'émulation des Côtes-du-Nord* (36 pages). Notre savant collaborateur y traite sur le mode enjoué et à bâtons rompus de plusieurs questions fondamentales en linguistique, la vie du langage, l'orthographe, le rôle des académies. On ne saurait résumer ses propos sans les gâter. Disons seulement qu'ils sont pleins de bon sens et que l'enjouement n'est qu'un vêtement léger qui en dissimule — à peine — toute la gravité.

XXXII

Tous les celtistes connaissent l'*Archivio glottologico Italiano*, dans lequel ont paru les principaux travaux de l'illustre linguiste Ascoli, et notamment, au tome V, un lexique des textes de gloses du vieil-irlandais, resté malheureusement inachevé. On apprendra donc avec intérêt que cet important périodique va reprendre sa publication, à la Librairie Giovanni Chiantore, Via Vittorio Amedeo II, n. 18, Torino (103). Nous avons reçu l'avis suivant, qui donne aux souscripteurs et aux collaborateurs éventuels tous les renseignements désirables.

L'Archivio glottologico italiano, fondato da Graziadio Ascoli, è ora diviso in due sezioni : l'una, dedicata a discussioni teoriche e a indagini llnguistiche estranee al neolatino, è diretta da P. G. Goidànich, e l'altra, la neolatina, da M. Bartoli.

Dopo un'interruzione, causata principalmente dalla Guerra, la rivista ha ripreso le sue pubblicazioni. Il numero degli abbonati è stato portato a centotrenta, cifra che è relativamente alta, ma è ancora insufficente. Infatti, l'Archivio glottologico come quasi tutte le altre riviste di linguistica, italiane e straniere, ha da lottare con gravissime difficoltà finanziarie, causate principalmente dalle spese tipografiche (per i segni diacritici, ecc.).

Nella sezione neolatina sono stati pubblicati e sono in corso di stampa diversi saggi sugli elementi italiani nelle lingue della Penisola balcanica, i quali studi, di diversi autori, italiani e stranieri, hanno un particolare valore scientifico e nazionale.

*

I manoscritti di studi linguistici neolatini si invieranno al prof. Matteo Bartoli della R. Università di Torino (103), Corso Vinzaglio, 11 ; quelli d'indagini linguistiche estranee al neolatino e di discussioni teoriche, al prof. P. G. Goidànich, della R. Università di Bologna (18), Via Toscana, 48.

Abbonamento annuo : Interno : Lire 60, — Estero : L. 80.

Sono aperti anche abbonamenti separati per ciascuna serie al prezzo annuo di Lire 40, — Estero Lire 60. — In tal caso si prega di indicare nella sottoscrizione la serie desiderata.

XXXIII

On annonce qu'un Congrès celtique doit se tenir à Londres, dans les locaux de l'University College, du 22 au 30 juillet prochain. Le président en est Lord Howard de Walden, le chairman M. T. J. Kiernan, le trésorier M. Trelawny Roberts et la secrétaire Miss Mai Roberts (6 Hill Street, Berkeley Square, London W. 1) Plusieurs celtistes réputés ont promis leur concours et annoncé des communications. On signale notamment que M. Macalister parlera des antiquités celtiques, M. Timothy Lewis de l'influence de la poésie galloise sur la poésie continentale, Miss O'Byrne de la position légale de la femme dans les Brehon Laws, etc. Il y aura une section de folklore, à laquelle contribueront notamment MM. Douglas Hyde et Gwynn Jones, une section artistique, une section économique, etc. On annonce enfin des manifestations musicales et des représentations dramatiques, auxquelles participeront la troupe irlandaise d'Abbey Theatre et la troupe galloise de Penmaenmawr.

XXXIV

Un Congrès arthurien international doit se tenir à Truro (Cornwall) en août 1930. Ce congrès nous a été annoncé à la date du 3 mars 1930 par la lettre suivante :

Sir,

Arthurian Romance, the fountain head of mediaeval and modern romantic fiction, in its historical, legendary and literary aspects, has in recent years claimed a good deal of attention from Scholars in Germany, France, Great Britain, Italy and America.

The time seems opportune for a gathering together of those concerned with Arthurian studies in order to discuss the many problems arising out of their work.

It is suggested that a conference of Arthurian scholars and enthusiasts shall be held in Cornwall at the end of August 1930.

The Council of the Royal Institution of Cornwall is willing to help in the matter and several distinguished scholars have promised to attend.

Those interested should communicate at the earliest opportunity with Dr J. Hambley Rowe, F. S. A., Bradford, Yorkshire, or with Dr E. Vinaver, 44, Chalfont Road, Oxford, who will also gratefully receive for the purposes of the conference any spare literature dealing with Arthurian subjects.

Depuis, nous avons reçu le programme détaillé qui suit :

PROGRAMME

SATURDAY, AUGUST 23RD.

10 a.m. Depart from the Imperial Hotel, Southampton Row, London by Char-à-banc (fare 15/-) for GLASTONBURY via SALISBURY, AMESBURY, STONEHENGE.

7 p.m. Visit to GLASTONBURY ABBEY.

Membres stay two nights at Chalice Well (inclusive charge £1).

SUNDAY, AUGUST 24TH.

Visits to THE WELL, THE TOR, ARTHUR'S MEAD AND BECCARY.

Short Session in the evening.

MONDAY, AUGUST 25TH.

Early Char-à-banc to Taunton for the 10 a.m. train to Truro, arriving 2.29.

3.30 p.m. Welcome bv the Learned Societies of Cornwall at the Museum of the Royal Institution of Cornwall.

4.30 p.m. Welcome by the Mayor and Corporation of Truro, and Tea, in the Council Chamber.

TUESDAY, AUGUST 26TH.

10.15 to 12.30. Session.

2.30 to 5. Session.

7. Short excursion (fare 1/6) to the WHITE PLAIN (ALBALANDA), NANCEAVALLON AND MALPAS FERRY.

WEDNESDAY, AUGUST 27TH.

Whole-day excursion (Char-à-banc fare 7/6) to

CHAPEL POINT, GORRAN. (Reputed site of Tristram's Leap.)

LANTYAN, ST. SAMPSON'S. (Reputed site of King Mark's Palace.)

CASTLE DORE INSCRIBED STONE. (Tristram's Memorial Stone ?)

CASTLE DORE EARTHWORK. (Carhurlas—Fort of Gorlois.)

CARDINHAM.(" ARTHI " (?) Cross, Caer Belli.)

CAMELFORD. (Slaughter Bridge.)

TINTAGEL. (Castle.)

KELLY ROUNDS, EGLOSHAYLE. (Celli Wic.)

CASTLE-AN-DINAS, ST. COLUMB. (Associated with Arthur by local tradition.)

DAMELIOCK, St. Dennis. (Hill Fort.)

Papers will be given *en route* by Messrs Henry Jenner and Charles Henderson.

THURSDAY, AUGUST 28TH.

10.15 to 12.30. Session.

2.30 to 3. Session.

FRIDAY, AUGUST 29TH.

9.30 to 11. Session.

Attendance at THE GORSEDD OF THE BARDS OF CORNWALL, which will be held at the Hurlers, near Liskeard, at 3 o'clock. Visit to DOZMARY POOL and DONIERT'S STONE.

Paper by Miss B. Spooner at the Pool. (Char-à-banc fare 5/-.)

SATURDAY, AUGUST 30TH.

Excursion to the Land's End (Char-à-banc fare 6/-), visiting—

ROSMODRESS. (The Heath of Modred.)

VELLANDRUCHAR. (Site of traditional battle of Arthur.)

BOSCAWEN. (House of Gawain ?)

MAYON. (Legendary meeting place of Kings.)

ST. MICHAEL'S MOUNT, if possible.

The Sessions will take place in the LECTURE HALL of the ROYAL INSTITUTION OF CORNWALL, which has been kindly lent for the purpose.

Congress Membership Subscription 10/6.

Participants in the Congress MUST inform

J. HAMBLEY ROWE, M.B., F.S.A.
88, HORTON GRANGE ROAD,
BRADFORD.

at their VERY EARLIEST OPPORTUNITY, of their intention to be present, in order that adequate arrangements can be made in regard to sleeping accommodation and excursions.

(Bed and Breakfast, Royal Hotel 10/-, Fletcher's Hotel 6/-.)

Hon. Secretaries { J. HAMBLEY ROWE.
E. VINAVER.

XXXV

Ouvrages nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement :

Acton GRISCOM. *The Historia Regum Britanniae of Geoffrey of Monmouth.* London, Longmans Green and Co., 1929, xiij-672 p. 8°. 42 sh.

Edmond FARAL. *La légende arthurienne*, 3 vol. iv-319 p., 463 p.

et 389 p. Paris, Champion, 1929. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, nos 255-257.)

Winifred Wulff. *Rosa Anglica*, an Early modern Irish translation of a section of the mediaeval medical text-book of John of Gaddesden. London, 1929, lviij-435 p. 8° (Irish Texts Society, vol. XXV), 25 sh.

Timothy Lewis. *Beirdd a bardd-rin Cymru fu.* Aberystwyth, Gwasg y Fwynant, 1929, xij-139 p. 8°.

Em. Jobbé-Duval. *Les idées primitives dans la Bretagne contemporaine*, t. II, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1930, 96 p. 8°, 12 fr.

Josef Weisweiler, *Busse*, Bedeutungsgeschichtliche Beiträge zur Kultur und Geistesgeschichte. Halle, Max Niemeyer, 1930, 296 p. 8°. 16 M.

Ifor Williams, *Pedeir Keinc y Mabinogi*, allan o Lyfr Gwyn Rhydderch. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1930, lvj-336 p. in-12. 8 sh. 6 d.

Tom Peete Cross and William A. Nitze, *Lancelot and Guenevere*, a Study on the Origins of courtly love. Chicago, The University Press, 1930, 104 p. 8°. $ 3.00.

J. Vendryes.

NÉCROLOGIE

JOHN GWENOGVRYN EVANS

Moins d'un an après sir John Morris Jones, John Gwenogvryn Evans entre à son tour dans l'éternel repos. Si ces deux bons Gallois se rencontrent aux Champs-Élysées, il faut espérer que leurs ombres, délivrées des passions terrestres, poursuivront dans le calme et la sérénité les discussions qu'ils menaient ici-bas si âprement. La violence qu'ils mettaient à se combattre, à se dénigrer, dépassait toute mesure. Comme le motif s'en ramenait toujours à l'interprétation d'un texte ou à la lecture d'un manuscrit, c'était pour tout spectateur impartial un sujet à la fois de tristesse et d'étonnement. Dans une polémique aussi excessive les torts étaient également partagés : on ne trouvait à qui donner raison. La postérité oubliera heureusement ces vaines disputes et ne retiendra d'eux que les bons services qu'ils ont, chacun dans leur genre, rendus à la philologie galloise.

John Evans était né le 20 mars 1852 à Ffynnon Velved, Llanybyther (Carmarthenshire), et fit son éducation première au Presbyterian College de Carmarthen. Entré de bonne heure dans le ministère sacerdotal, il fut quelque temps pasteur de l'Église unitarienne à Preston (Lancashire). Atteint de tuberculose pulmonaire, il dut cesser son service paroissial, et les médecins lui déclarèrent qu'un dénouement fatal ne pourrait être retardé — et seulement retardé — que s'il se décidait à partir pour l'Australie. Il s'y décida. Mais l'amélioration de sa santé lui parut trop lente à venir ; il quitta brusquement Melbourne le 6 février 1882 pour rentrer dans sa patrie et il débarqua à Gravesend le 25 mai suivant. Il se rendit alors à Oxford, brûlant de l'ardeur de l'étude ; il y retrouva son grand ami O.-M. Edwards, qui nous a laissé un portrait touchant de cet « invalide », pour lequel vingt minutes de lecture étaient alors une pénible épreuve. Mais cet invalide avait une énergie farouche ; il s'entêta si bien au travail qu'il eut

raison de sa mauvaise santé. A Oxford, dans l'entourage de sir John Rhys, il trouva des condisciples qui partageaient son ardeur et dont l'émulation l'excita. Il se proposa l'édition aussi exacte que possible des vieux textes gallois, si souvent maltraités dans les publications modernes, et il devint paléographe. C'est comme tel qu'il faut le juger pour apprécier tous ses mérites. Il publia successivement un facsimile autotype du Black Book of Carmarthen (*R. Celt.*, IX, 297) puis, avec la collaboration de sir John Rhys, l'édition diplomatique des Mabinogion et des Bruts d'après le Red Book of Hergest (*ibid.*, VIII, 192 ; IX, 290 ; XI, 504 ; XII, 294). Vint ensuite, toujours avec la collaboration de Rhys, l'édition du Book of Llandav (*ibid.*, XIV, 205). En 1894, il fut nommé inspecteur des documents en langue galloise, fonction qu'il occupa jusqu'en 1906. Prenant sa charge au sérieux, il entreprit la vaste enquête qui porta sur environ 900 manuscrits et aboutit au monumental *Report on Manuscripts in the Welsh Language*, en deux volumes (*ibid.*, XIX, 343 ; XXIV, 95 et XXXI, 533) : c'est son œuvre maîtresse ; elle est pour la philologie galloise d'une importance capitale.

Il avait épousé Edith Hunter, fille du principal du Presbyterian College de Carmarthen — elle mourut en 1923 — ; et il avait été s'installer dans le voisinage de Llanbedrog, en un lieu qu'il appela Tremvan. Sa maison était bâtie sur la hauteur dans un site merveilleux, dominant cette région si pittoresque du Carnarvonshire, ayant vue sur la mer de deux côtés et par un ciel clair permettant même, disait-il, de découvrir la côte d'Irlande. C'est là que tout en dirigeant attentivement l'exploitation de ses terres, il poursuivit sans relâche sa carrière d'éditeur de textes. Successivement parurent : les Mabinogion du White Book of Rhydderch (*ibid.*, XXXI, 106), le Book of Aneirin (*ibid*, XXXII, 209), le Book of Taliesin (*ibid.*, XXXVII, 137), les poésies du Red Book of Hergest et les lois du Book of Chirk. Il a publié dans la *Revue Celtique* (t. XL et XLI) le manuscrit le plus ancien des Gogynfeirdd. C'est à Tremvan que la mort est venue le frapper en plein travail, le 25 mars 1930.

Ses mérites comme paléographe étaient universellement reconnus ; ils lui valurent le doctorat honoris causa de l'Université d'Oxford (en 1903) et de l'Université de Galles. On peut regretter qu'ils n'aient pas suffi à son ambition. Les tentatives qu'il fit pour la critique et l'interprétation du Book of Aneirin et du Book of Taliesin furent des moins heureuses. Le meilleur service à rendre à sa mémoire est de n'en pas parler. Mais comme dernier

titre de gloire, il faut signaler la part qu'il prit à la création de la National Library of Wales à Aberystwyth. Dans une série d'articles publiés par le *Western Mail* en août 1928, il raconta lui-même comment son action personnelle auprès de sir John Williams fut définitive. Il écrivait avec esprit et sa conversation avait beaucoup de piquant. Tous ceux qui ont pu le connaitre de près conserveront le souvenir d'un travailleur enthousiaste et obligeant.

J. VENDRYES.

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXX

THE BAN-SHENCHUS

INTRODUCTION

The Ban-shenchus, = History of women, is a list of famous married women in Irish literature and history. It is in some versions prefaced by names from Hebrew and Greek sources. The mothers of saints, women saints and abbesses are recorded elsewhere. There are both metrical and prose versions and these vary in length and in matter. Copies are found today in the following MSS :

The Book of Leinster (LL)		beginning	p. 136[b] (facs).
»	Lecan (Lecan)	»	p. 385
»	Ui Maine (D. 2. 1)	»	p. 95
»	Ballymote (BB)	»	p. 282
N[r]. VII Kilbride Coll. (Edinb.)		»	fol. 4v
Brussels MS 2542		»	» 21[a]
.H. 3. 17.	T. C. D.	»	col. 734

The copy in LL is a metrical version composed by Gilla Mo Dutu (Ua Casaide) in Devenish monastery in 1147. The latest names given are of persons who died by 1030 at the latest .e.g. Gormlaith wife of Brian Boruma. Why did the author not carry it down to his own day? It looks as if he found a prose version ended a century earlier and set himself the task of versifying it but without bringing it up to date.

Lecan : there are two versions in this MS. One is in prose and one in verse. The latter is an expanded form of Gilla Mo Dutu's poem. The prose version is also much longer than

LL. The last actual entry is that of Mor who died 1137 but there are entered before her a Mor who died in 1167 and Dervorgilla who died 1193. I think it possible these ladies were entered in their lifetime and that Lecan was untouched after 1175 or thereabouts. My reason is, that in 1176 the daughter of the high-king was murdered and in 1187 the lady of Moylurg perished in a terrible fire. Two such tragedies in great families would surely have attracted the attention of any compiler of noble ladies' names. But, though both are given in the Annals, it is one of the curious features of the Ban-shenchus that it omits many women who were recorded in annals and elsewhere. I have not been able to find any name of later date than 1193 and it is certain no name of Norman origin is mentioned.

D. 2. 1. : There are two versions also in this MS ; one in prose and one in verse. The latter is on the same lines as that in Lecan. The prose version also resembles Lecan in length but varies greatly in the matter and in the order of it. The last actual entry is that of a Gormlaith who lived circa 1150-1160. Some late names peculiar to D. 2· 1. are : " Aife wife of the earl " (Strongbow), and the mother and sister of St. Lawrence O' Toole. The death of Aife's brother in 1170 is mentioned so the work was still in process of edition after that year. But there is no mention of the two tragedies in 1176 and 1187 any more than in Lecan. It is therefore permissible to conjecture that the versions in Lecan and D. 2. 1. were both ended by the same cause, the Norman invasion.

BB : there is a prose version in this MS which closely resembles that in Lecan. It is incomplete, breaking off in the middle of an entry " Dunlaith ingen Muircertaig ". Lecan and D. 2. 1. date Dunlaith circa 960-990. We have no evidence how much is lost.

Edinburgh : this contains a prose version which is incomplete and frequently illegible. The Hebrew and Greek names are omitted and it ends with a Derborgaill who died in 1098. It is not at all as full or detailed as Lecan or D. 2. 1.

Brussels : another prose version, commencing with " Tea ingean Luigdeach " and ending with " Corcair ingean Corg-

raidh " circa 1100. These names occur in Lecan but not in D. 2. 1.

H. 3. 17 : another prose version. It begins with " Scota ingen Fhoruinn " and ends with " Lathair ingean Nineine Eicais ". These last are eighth century names but before Lathair is " Aife mathair Diarmata " of the eleventh century. It is a short and bald version.

Of all these versions I have personally examined the MSS except that in Brussels. Thanks to the extreme kindness of M. Vernon Hull I have read Edinburgh in a photograph of the MS.

It is probable that LL represents the oldest form of the Banshenchus if based on a version ending circa 1030. It was the groundwork of the longer metrical version in Lecan and D. 2. 1. This was not copied from LL. It gives other readings and supplies certain omissions which are the result of carelessness in the scribe of LL. There must have been an older copy and the Lecan scribe was the better scholar. I have transcribed and translated LL and collated it with Lecan using this to emend the lacunae and supply better readings.

I have also transcribed the prose versions in Lecan and D. 2. 1. Owing to their nature I consider a translation unnecessary. They are works of reference not literature. Those likely to use them will have enough Irish to find out what they want. I have supplied all the dates I could find in the various Annals that referred to the persons, men and women, mentioned in the Ban-senchus.

It will be noticed that several versions begin with Eve and give a number of names, ending with Miriam, from the Bible and from apocryphal sources. There are also allusions to legends about these names. I have not been able to trace from what source Irish scholars got these names, etc, but there is a Jewish commentary on Genesis and Exodus called the " Book of Jubilees ". It also ends with Miriam and Moses. It was known as " the Book of Adam's Daughters ". A Syriac version was named " Names of the wives of the patriarchs ". It is true that the names given in the existing version of Jubilees do not correspond with any names in the Ban-shenchus but

the editor of " Book of Jubilees " shows that in the early MSS of this work the names were seldom the same. As an instance : Pib in the B. S. is Awan in Jubilees and also Aswa, Azrun, Kalemera, Luva. It is possible some version of " Jubilees " was known in Ireland before the eleventh century and supplied the names and legends which are certainly not in the Bible.

The Hebrew list is followed by Greek names. These are largely from the Iliad. None are from the Odyssey. The detailed list of Priam's harem is probably from the Bibliotheca of Apollodorus. There are no names from Roman history proper.

All Irish names given are drawn from literature, and from annals both public and private. There is no padding to fill in gaps as in the Leabar Gabala, where a list of fifty kings is made out betwem Eremon and Ugaine and over twenty between Ugaine and Conaire none of whom appear to have any real traditional authority. The Ban-senchus did not invent queens to match them. It represents the older tradition which treated Irish history in cycles without synchronizing or linking them together. It is not a complete record by any means of all names in annals or romance. The list of famous tales preserved in LL includes the following of whose heroines there is no mention in BS.

Tain Bo Fithir, Tain Bo Failin, Tain Bo Dairt, Tain Bo Creban.

Tocmarc Faefe, Tocmarc Feirbe, Tocmarc Finnine,
» Greine Finne, » Greine Duinne, » Saidbe ingene Sescind.

Aithed Aife i. Eogain re Mes Dead
» Naise re Neartach
» Mna Gaiar M. Deirg
» Muirne re Dubrais.

On the nature of these tales the Ban-shenchus throws no light. Yet, as the list was known at the same period, presumably the stories mentioned in it were extant and part of the Irish literature of the day. Some of the best known romance-names are in none of the versions at all : Fionnguala (Oidhe Chlainn Lir), Niamh Cinn-oir, Fand (Serglige Con Ch^{n}).

With regard to historical names, if the leading annals were not consulted there is evidence of private annals being used. There are three obvious extracts from such as follows :

Lecan, p. 390[b] ; an extract from the genealogy of the lords ofTethba. It gives their wives, both in a senior and a junior branch in the fifth and sixth centuries.

D. 2. 1. fol. 96; an extract from the Ui Earca Cein genealogies, beginning with Indeacht aud giving six names. Compare them with main genealogy as given in Senchus Sil hIr Z C P. XIV, pp. 88-106.

D. 2. 1. p. 96[b]; an extract from the genealogies of the Ui Dunlaing of Leinster. It also occurs in LL at p. 316[a]. The names given number thirteen. The differences in the texts show that one was not copied from the other but must have been taken from an older source. That in D. 2. 1. seems the most accurate. Some of the persons mentioned belong to the seventh and eighth centuries. Most of them are unknown.

If Gilla mo Dutu did not carry his poem down to his own day the compilers of Lecan and D. 2. 1. did so undoubtedly. These texts are very rich in names of the eleventh and twelfth centuries. Many of them are unknown to the annalists and for this reason the Ban-shenchus will be useful for the history of those centuries. It will also throw light on other problems, both literary and historical, and illustrates the extraordinary ingenuity of the Gaelic tongue in coining personal names before the use of surnames began. These begin in the Ban-shenchus about 910-1050 and at once the variety of personal names diminishes. As far as I can judge all names are of Gaelic origin except the following :

Mearcc Neaton in D. 2. 1. This was a Connaught name of the fifth century. Can it be a name of some pre-gaelic tongue which may have lingered in Connaught ?

Radnailt from the Norse.

Piblisc may be Pictish.

Pompa » »

Una, the name of a norsewoman and evidently not used commonly before twelfth century, as it only occurs once in the BS.

There is not a single name of Latin or Saxon origin. There are no mediaeval saints names; Katherine, Margaret, Ursula. There are no Marys, only a few Brigits. From the evidence of the BS the most usual names were: Sadb, Ethne, Mor, Cacht, Gormlaith, Orlaith, Aifi. It is curious that the name " Cacht = bondmaid, slave " should have been given to daughters of the aristocracy so frequently. Another curious name for a baby girl is " Cailleach = old woman, nun ". As all women in the BS are married they must have got the name when baptized.

To conclude : I have transcribed the texts as I found them. I have not corrected mistakes in spelling, and in D. 2. 1. have noted the frequent accents on i. Lecan has few accents. I have not attempted to give references to any character mentioned as, in such cases as Medb or Grainde, they would be too numerous and would require separate treatment. I desire again to thank M. Vernam Hull for his most kind and generous assistance in placing the photograph of Edinburgh MS at my disposal, as well as notes of his own and other papers. I intend to give a complete index of all names.

Maighréad ni C. Dobbs
Cushendall
Co. Antrim

BAN-SENCHUS
GILLA MO DUTU CECINIT

LL. facs. 136[b].

Adam oen-athair na ndoene, duine ro delb Dia na ndá*mh* iar ndenam na ndúl ro rígad[1] D'fhegad run. Ro silad slán.

1. rimad.

Iar cruthad Adaim aird úasail asna thucad asa thaibh.
De do gniad Eua fhíal ergna. Ros li*n* mad miad merda cen [main[1].

Síl Adaim is Eua ailli aisneidfet a mbantrocht becht
dia fhoglaim co rreíl[2] im ra*n*naib i cein dia clannaib co cert.
Innesat[3] uaiti don bantrocht si*n*-bairdni i *m*brecfaither nath d'asneís[4] da clannaib is dia ceilib im rannaib reidib co rrath.

Ni thalla[5] i llit*r*ib na llaídib na labarthaib co neím noís
t*ur*im[6] ban in betha buidnig no sretha[7] co sruibnib soís.
Mar nach derna nech riam romum rát*ar* rand do dreím nar [daer[8].
C*um*nigthi gérat na gábud. Gebat o ta[9] Adam oen-athair .A.

Adam, Seth, Sili caid, Cain : cét-chethror fer silta sluaig.
Eua, Olla, Pib is Pithib, [mna co mbrig[10]] sin bithin búain,
ro chlandsat[11] claind sír-fhind sochraigh ria ndilind dochraig iar núair.
Eua oenben Adaim adbail. Olla setig Seíth cen locht.
Píb ainm do mnai Cain chintaig si*n* ra si*n* nir i*m*gaib olc[12].
Pithib ben Shili na solud : gili na cobur a corp.

Catafolofia ro fhetar find-ben fos Cain claen-chend.
Impi i*n* éoit[13], luch*air* i*n* lennán : ba duthai*n* pennan[14] na [pell.

1. ro lin miad mearrda gach maen.
2. fognom co reid.
3. Indisfead.
4. d'fhaisneis.
5. ni tharla.
6. aen triar.
7. re srethad.
8. rothur rand don dreim nach daer.
9. fatha na ngabad o da.
10. from poem in Lecan. p. 395. All lines in [ ] from same source.
11. sa mbithib mbuain ro silsad.
12. isi nar imgaib in tolc.
13. ro neoid.
14. suthain pellan.

Bí Noeua don bili [1] barr-glass : ro fhig i*n*n abras cen fhell.

Ambia ingen Chain cholaig diar chuani [2] torathair thall.
P*er*coba ben Noe *co* nnaíri : cen choi, cen gári, ba gand [3].
Copa seí*m* ba co*m*sech ca cáe*m*-fhir : toirsech ca coiniud a [cland [4].

Olla setig Seím blaíth bíthi. Ben Chai*m* Oliuan o [5] hAís.
Commam Iafeth Oliuane : na tarat bari f*or* baís.
Marba oc tip*ra*taib fer g*ré*ni [6] si*n* m*ai*rt mna bat gléiri ar [gaís [7].

Ingen luchair Latin Belait ben Feiniusa Farsaid find.
Dóib ropo mac Nél na nóidi*n* [8] : Nél ba hathair Gaedil g*ri*nd.
Bás Bel*ba*iti ro fes feli, do thes na g*ré*ni si*n* glind.

(end of Biblical and classical names.
Traditional Irish names begin.)

Scotta, ingen Fhoraind bladmair, ben Niuil, mathair Gaedil [glais,
o ro gabsat sloind Gaeidil glana [9] oegid dar [10] moi*n*g mara [maiss :
7 Scoitt o Scotta sciamda. Ria lotta nir thia*m*da tais.

Cesair, ingen bulid Betha, ben Fhintain mic Bochra búain.
Bith is Ladru nir lucht legi*n*d [11] tucsat ucht i*n* [12] hEr*ind* uair;
co coicait ban, dírim daidbir, tan ria ndílind gailbig glúair.

1. Si Noeua don mil.
2. da cuaine.
3. Coba bean Nae cam nairi gan chai gan gairi maceand.
4. Pearcoba toirrseach a dliged toiseach cach cinig a cland.
5. Olia co.
6. marb i tibrataib fear feini.
7. mairt gerbo gleri ngais.
8. Niul fa nathair.
9. in margin.
10. aidig thar.
11. lebind,
12. re.

Bantrocht blaíth Partholoin cumnig [1] : Cichbun, Cermnat [2],
[Nerbgind nár,
Iafa, Edgnat, in tṡloíg ṡaidbir, dóib nirbo dadbir cen dál.
Atbath buiden na mbarr mbudi (137) sa cland sa curi do
[thám.
Tamlachta ó'n ta*m*gail rostectaig, 7 dia lechtaib ar lár [3].

Eua, Cera, Medar moltair, Macha min, ṡochraid ro seirc [4]
samuil ria sa*m*thuili ṅdemin banchuiri Nemid ind neirt [5].
Cera i crich Connacht na *cair*ddi is Eua i Tír Chairpri cheirt.

Liber, Libist, Cnucha chialla, coém Etar, Fuat, furend eím [6] :
coíc rigna Fer ṁBolg ṁbuidnech. A nordd ba cumnech i
[ceín.
Is o Chnucha in chairn is cubaid, a ainm ar in tulaig trein.
Fuat setig Sláne grib gasta, ra Gand Etar co mbríg buaín,
ra Sengand Libist nach lenaind, Cnucha commám Genaind
[glúair.
Liber, gel churaid in chom-oíl, ben Rudraige ro *m*oír rúaid.
Selb i*n* trén ar tui*n*d cen tacha dia glui*n*d feín [7] i*n* fatha fúair.

Mná delbda Tuathe D*e* D*anand* a ndermat [8] ni dlegar dím.
Eriu, Fotla is Banba bruthmar : droṅg amra, guth glan na
[ṅgním,
tri ingena finda Fiachrach mná gilla ṁbriathrach na mbríg.
Commám Cetair Eriu ṫhuilech, fer Fótla Detar nar thim,
ben Etair tria thogairm tarba ba é a com-ainm Banba bind.
[Grian is Coll is Cecht ro charsad o llecht ro lamsad re lind.]*
Cland Cermata, gnímrad gnímach, rigrad mac Mil*ed* ros mill.

1. buignig.
2. Crebnad.
3. tamlecht on tam ro clechtsad, 7 on leacht mad ar lar.
4. Macha ruad ba sochraid seirc.
5. samlaim re sam cuiri serig bancuiri nemig a nert.
6. Fuat feta fein.
7. tacha dia luing fein.
8. a nanmand.

* All lines in [ ] are from Lecan.

Nemain, Danand, [Bodb] is Macha, Morrígu nobered búaid,
Eta*in* co lui*m*ni is co lluathi, Be Chuilli na tuathi thúaid :
ban-tuathecha Tuathe De Danand, is me nos canand [1] co
[crúaid.

Etgen deg-ben Duach cen anacht athair cle*m*na Magmoír
[maill.
Ben Echach, ba hardiu sestan, Tailtiu carthescad in chaill,
[Uaithi Tailltiu taebach dath-glan na naenach rathmar can
[roind]
i Caillid Cùain*, sét dar sluagaib, mór cét co tuagaib ro thaill.

Pea dianand [2] Ethne ergna, Eithne ben Chéin treoraig thailc
mathair Loga in dag-fhir deínmig, ingen Balair bemnig bailc.
Balar mac Doid mic Neít nertmair fhir moír os méit Ectoir
[aitt.
[Uad chantar carn a nAith Fheindead ara ra baig aenfh*ear*
[*airt.*]

Ingen Moga Ruith mét [3] Tlachtga trenben mic Simoin na
[sét.
Uathi don mart*air* rosmudaig Tlachtga f*or* tulaig na trét.
Fuamnach Midir marb co hecain [4] : garb di 7 d'Etain a hét [5].

Englecc ingen erdairc Elcmair. Ogniad ingen Midir maith.
Brí Bruachbrecc a ingen aile n*ar* i*nd*led i *m*brai*n*i [6] braith.
Englecc loga nár loit labra mathair mic in Dagda daith.
[Mathair mic Lir ingen Oibne, Midir o Beind Oibne in raith.]
Echtgi Uathach urscail aṅgi ba ingen in Dagdai [7] duind.
Boand ben Nechtain co nithaib ros certaig i [8] crichaib Cuind.

1. ni me nach canand.
2. Feada dian-ainm cp. D. 2. 1. p. 9.
3. reil.
4. marb gan bregair.
5. garb lasan Edain a heg.
6. thindlead a mbruidin.
7. Eachtgi U. ingen Urscoith. Aingi ingen in D.
8. do clechtaig a.

* In margin .I. Caill Chuanach.

[Aibni do chi a mBreagmaig bladmair sa crich ergnaig adbail
[uill.]
Mac Labraid leir Lesbricc Nechtain fir threin tres-tricc lechtaig
luind.

Da Chaech ingen Ceochair clunid, Ceochuir glicc gel glún na
[gad [1].
Ingen Genaind mic T*r*iui*n* Tarbig Clidna chiuin na garg-traig
[gr*a*d.
Ainm uathi f*or* tuind na tarma dia sluind co calma iarna c*ra*d.

Mna mathi móra m*a*c Mil*ed* ras mill miad in betha bricc
uair is feidm c*ri*chid ra chluinid. Mithig a turim co tricc.
[Ceda chan in meanma min-glan mi*n*a tearna in gnimrad
[glicc.]

Scotta, Scéna, Fáis dur dulig, Delsairi, Tea nar thláith,
Fial ben Lugdach móir-mic Itha cián c*um*nech i crícha cáich;
Odba, Díl, da ingen Miled dia síl ros rimed do raith.

Herimon, Eber, Ir uasal, Amargin, Colptha, Dond dian,
Lugaid mac Itha mic Bregoin : ditha cen mebail a miád.
Is uathib, ni c*ra*nna [2] is c*am*an, clanna na curad cid cian.
[As cach tir a lin ro laiged. As dib sil Gaeideal na ngiall.]

Di shétig Her*imoin* adbail : Odba, Tea Temra—nar gand.
[Temair ba temur can tacha, an gle-dun ratha na rand.]
Tea mathair Iréil úair eoalaig in tślúaig dírim treoraig thall,
Irial Fáid ra uathaig Eber flaith fir-fhíal, fener nar bthand [3].
Tri meic Herimoin ra Odba : oen dib M*um*ni, mor a mes.
(137[b])
Is dias co cuibdi can cañgni Lugni 7 Lagni na les :
7 ainm o Odba [chubaich] chomlán ar in tulaig thond-bain
[tes.

1. Da C. ingen Chicail chluinich, Cicul gricar glum na ngad.
2. cranda in.
3. fa hIrial feindig nar fand.

Ingen Aeda Macha Moṅgruad, m*um*mi Ugaini nar nár [1],
ben Chimbáith chetaig mic Fhintain, co hécaib nir imgaib ág
Is lé Emain is Ard Macha garg glond a catha co gád.
Ocht ṁbliadna búi i rrigi rechtmair : cialla ros clái Rechtai
[rán [2]

Ingen rig Fhrainc Cesair Chruthach, commam Ugaini c
[náib [3]
atháir ingen Áni, is Pasi, Muresc cen tassi maith máin [4].
Ethni Amlabur cuirp chomthaig mathair Luirc is Chobtaig
[Cail [5]
Ben Labra*d* Loingsig línmair, láich ro loisc Chobthach cia
[chol
ingen rig Fer Morca, Moriath, diarb athair Scoriath na scor
Is ó Lágnib a láech Lagin. Nir maeth ar magin a *m*mod.

Cland Fhergusa Gnai, Maer, Medair : mná Etair béthecl
[marg [6]
Bethech ingen Chremthaind Chualand ro deg-thuill mór nua
[land nard
[Maer mathair meic Luchta, Eachach. Medair buime brethacl
[baird.
Mór-mac Ugaini feín Fergus co méin is co mer-gus garg.

Margo mór-ben Áis mic Etair, Áis ba hathaír Duind n
[ndúan
Áis athair cen t*acc*a tallmán [7] Elta don maig barr-glan búan.
O ro rad*ed* " Mag an Elta " tan do tham ṡlechta na sluag.

Ben Echach Aireman Étain. Ésa a ingen—olc a hord.

1. buimi Ugaine na nam.
2. no gu rusclai Reachtaig ran. Two lines inserted here in Lecan.
3. can air.
4. A triar ingen Aifi is Aine, Muireasc cen tlaisi maith maer.
5. After this three lines inserted in Lecan : « Cuirgias Chas-chaem clan
rig Breatan bean d'Ailill Aine nar thais, etc ».
6. beitheach min marg.
7. terca i talmain.

inm uathi f*or* uacht*ar* inaid, cairdes tria chinaid ra chorb.
Mes Buachalla ingen Esa, tria thi*n*drem bésa bad borb.

Mathair Conairi Móir moltair : Mes Buachalla maith in mind,
a d'a hathair, siur d'a mathair, uá d'Étáin fhathaig i*n*d fhind [1].
Bean Chonchobair moir mic Cathbaid : foir d'orchoraib [athluim ind.]

Lifi ingen Chanand Churchaig [2] : farrán air a furthain do lind.
Lifi ben Deltbunni dorchai, dálim Chonaire cen cheilg,
nac s*i*de Druchta in danair brúit, bruchtada os dabaig deirg.
so Liphi Life Lagen. Fúair fichi fa*n*d-fer a feirg.

Díl, ingen Lugmanrech latir [3], laech-ben Telchonn in drúad [dein,
ngen rig Fer Falga firth*air* [4] g*r*ib gellamda rintaig réil.
Rád in drúad, nar liach do liathad [5], ic Ath Chliach sciathach [co scéim.

Tuag ingen Chollomrach Conaill. Conaire ron alt glan-grés.
Fer ros tuc as in [6] Temraig. Gel hí 7 genmnaid a bés.
Cid trén a tairim ri Tuaig Inbir ainm fuair oń ingen roger [7].

Ruad rig-ingen Mane Milscoith mic Duind Desa—datta a lí—
ben d'Aed mic Labrada Lesbricc. Nir ban fala esglicc hí [8].

Ingen Echach Aireman, Tethba, tend-ben Noísen Nechtain [naír,
Ainm uaithi for thir threin Teathfa dochisrein deathfa na [dail]

1. d'Edain gnathaig in dind.
2. Lifi ingen C. C., ceili Deltaim moir gan meirg,
mac sidi Druchtada in danair bruid, bruchtmar os dabaig derg. O Lifi luaid Lifi Lagen. Fuair fichi faindear a feirg. Lecan.
3. loindsech.
4. findtaich.
5. Fatha in druad nach liath do liathaib.
6. Fear hI rus tuc is in.
7. ro ches.
8. two lines inserted in Lecan version « Bean meic Rogein etc ».

Nech ni thabrad frettech furri. Ettech ainm dia m*um*mi máir.
Úathi ainmnigth*er* Cend Ettig is cell isin chreti*m* [1] chaid.

(Tain period)
Cland Echach Ucht-lethain Croind [2], commam Echach Feidl*ig* [fois,
mathair Meidbi cróda Cruachna; glórda, fuachda, riacach froiss;
is mathair mór na Find Emna triallsat clod cle*m*na do chois.
[7 Clothra a siur ba seabrach do'n triur thochla or feargach [frois [3].]

Sessiur ingen Echach Feidlig : fintar a nanmand aroen.
Mugain, Medb colleithni is Lothra, Derbriu, Ethni is Chlo- [thru chaem.
A na*n*ma*n*d i scell cia chana*m* uadib is aba*n*d—ni saeb [4].

Secht Mani mór-meic Medba, meicni Aililla cen ét [5].
Triar aile diar delbus deg-nath ro Fergus selbach na sét. (138[a])
A nanmand Ciar, Corc is Conmac. Ba triar torc borr-balc—ní [bréc.
Mani Mingor, Mani Morgor, Mani Mathremail—nar mall,
Mani Athremail na néitecht is Mani Mo-epert and,
is Mani Mór congeib uile, Mani Andoe ruiri na rand.

Oén-mac Eithni fein rofetar : Furbaide Fer Mend na mbe*dg*.
Cland Chlothrand is na Find co fubaib dar lim is Lugaid Riab [nDerg.
Meic Echach thres ra dál dochur : Bres, Nár is Lothur na llerg.

Ingen Buirg Buredaig Érni o nainmnigth*er* in loch lir.

1. chell sin a creideam.
2. in margin « .1. Crochen Chróderg ingen Echach Ucht lethain a sídib. Cloand in Lecan.
3. At this point the Lecan version greatly enlarges the list of names and alters their order.
4. anmand muc is chellge chanam uaithib eas aband ni saeb.
5. is ur sluag.
Next two lines not in Lecan but three other lines substituted.

Is Cruachu o Chruachain chroderg : ruath*air* moir co mór [fheirg mir.
Cruachu inailt d'Étain adbail narb écain ar talmain tig [1].

Commam Aililla Find Flidais : Fergus in lennan ra lúaid.
Ma tánaid ra milled maccrad, ra ci*n*ned cnap-gal co cruaid.

Eochu Salbuide co srianaib, sóer-ingen dó Nes co nei*m*,
mathair Chonchobair mic Cathbaid i*n* borrthoraid rathmair réil.
Ní mac Fachtnai Fhathaig etir cia ros gnathaig gletin ṅgéir [2].

Mugain ben Choncobair chroda. Ra Conall Lennabair laind
ingen Eogain mic Duind Dur*thacht* : nir deolaid cumthacht ria [claind.
Feidelm Fholtlebor is Phasi [3] find-mna Loegaire co lór;
Fási thall nar t*air*ind catha cland d'Ailill mac Mátach mór.

Deictir ingen chialla Chathbad caem-mathair Con Cul*aind* [crúaid.
Ingen Fheidlimid ben Noisi D*er*driu na bóisi cen búaid [4].
Scelaigi is chruttiri cubaid Fedlimid in bunaid buain.

Niab ingen Cheltcair ra Corm*ac*, Cormac Condlo*n*n d*ar* lind.
Setanta, fer find-śleg forbaind, a ben ingen Fhorgaill Fhind :
Emer is Cu Ch*ulaind* cherdda co clú chu*m*ai*n*g Delga os i*n* [di*n*d [5].

Doruama is Findabair fhéta find-mna Celtchair ro clecht gail.
Bríg Brethach a thres ben bulid ro fes ar na th*urim* th*air* [6],
Dún da Lethglas, dún cíuin [7] Celtchair, dun i*n* t*ri*uir chert- [glain cen chair.

1. narb regnai for talmain tig. In margin « tig » LL.
2. iter ger gnathaig an gleidin ngeir.
3. Fuindchi » In margin LL « no Faifi ».
4. ingen Fh. is Eithne Deirdriu na breith ri co mbuaid.
5. Delga os lind.
6. bean bunaig adcheas iarna t*ui*ream thoir.
7. cain.

Ben Chethirn mic Fhintain fhuilig Findbec ingen Echach oíl.
Indel ra Uislind mac Durthacht cu cuslind cu*ma*chtach cóir,
a cland Noisi is Andle is Arddán : gaisi is gairbi garc-ár dóib [1].

Findigi fós ingen Echach ra Eogan mac [nDurrthacht nduib.
Findchaem ingen] cuanna Cathbath ben Amargin dath-glain [druind
is mór dodui*n*g ro derlaig athair Conaill Cernaig clái*n* [2].

Londchad cland Echach Echbeóil, Irial a mmac glunmar garg.
Buan ben Mes Gegra ciar di*m*buan na t*re*s nergna di*n*duar nard,
ingen ríg Ossairgi arnaid tuc Brosnaigi ar almaib alt.

Feidelm Nói-chruthach, nert curad, ri Cairp*ri* Nia Fer cu fí : [3]
laeches latar, nert a hachni [4], mathair Erca is Achli hí;
cland Chonchob*air*, *for*lind latha [5], co*m*lund ca*ch* catha na clí.

Achall ingen chunnail Chairpri, commam Glain mic Carbaid [chaeim
nó chommam Echach mic Carbaid : methach do marbaib n*ar* [máin [6].
Ainm uathi ar tulaig ac Temraig : cubaid i llebraib a lláid.

Caegmen Chonganchnes mac Dedaid a dí mnái Mes 7 Nem
cliamain caeir is Maireda [7] moltair caindelda f*or*tail in fer.
[O Misi Sliab Mis a Mumain riam nir dis bunaid in bean].
O Nim na fuath Ferta Ni*m*i : ra dlecta a lligi ra slen [8].

Ingen choir Chonchobair Blathnat blathach ben Chon Rui; [nó ráb

1. gairgi ar dergar doib.
2. mor ndathaig ndodaing ro dearrlaig mathair Conaill Chearnaig cluin.
3. Nia Fear r*us* fai.
4. lecad lathair nert a haithne.
5. forlond fatha.
6. nir maid.
7. chaid Muireada.
8. o Neim na fath Fearta Neimi o leacht a ligi rus lean.

ingen Fhidaig *Fathaig*, ben midaig nar gnathaig goé (138[b])
Ac cira [1] athlaig iar togail i cathraig codail ro boé.

Mora*n*d mor Mana*n*nach málla, mathair Chon Rúi rígda réil,
ingen mic Gunsigi in gascid fhir tundsidi in tastil tréin,
siur Echach diar ben Tear treorach, gér chrechach ceolach i [céin.

Oengus Ossairge, mac Crimthaind, Ci*n*dnit a mathair cen [meirg
ingen Dari Duind mic Dedaid : sund ba ri co ndebaid deirg.

Darera is Ruamail ríg Lagen, lanamain rigda co rrath,
ro alsat Lugaid Riab nDerg. Ba cían a com-fherg i cath.
No roalt in iathaib Ulad fo sciathaib nar dubad dath.

Crifang Montriduir, Derforgaill ; dias d'Albain is do Lochlaind [luind
da mnai Lugdech mer-mac Echach ó siltar síl Clethach cluind [2].
(end of Taín period)

Nar Thuathech [3] di thuathaib Cruithnech di chlaind Loíth [mic Dáiri deín
mathair Chrimthaind, inchind chlechtaig, is Feradaig ind [fhechtnaig fheíl.
No sí mathair Chrimthaind, Clothra; ataig im-thruim rom- [tha [4] reíl.

Ben Fhiachach Findolaid, Eithni ; Ethni Imgel—beoda a bág,
mathair Thuathail na ṅgnim ṅgargmar, ingen ríg Alban na nág.
Ingen Scáil Bailb, Báni, ban-fhlaith ben Tuathail Techtmair na [tor.
mathair rhind Fheidlimid fhollain na dind, nochor dimbaig dol.
Siur Fheidlimid Rechtaid rigdai, rigan rignaidi can raind,

1. aiciro.
2. o gairthear sil crechach Cuind.
3. Thuath-chaech do.
4. Clothra, fathaid im druim fromtha.

Feidlim Derg ra atlaig [1] tiachra, mathair tri meic Fiachna [Find,
aiti Thuathail Techtmair, Fiachra]; ro bechtaig [2] briathra co
[bind.

Fithir is Dárini datta, di dag-ingin Tuathail tall,
mná Echach mic Echach adblig. Brethach for Lagnib na lland.
Díb ra bói in Bóroma o Lagnib—tóro*m*a do [3] cha*in*gnib cland.

Ingen Oengusa Múisc Ethni : Ethni Sithbacc ben Chon Corbb
mathair Messin Cuirbb is Cáirpri : nir ṡesil [4] uird *air*gni a nord.

Mór mathair Thipraiti Thirig ca torchair Cond na cet cath [5]
ben Bresail mic Cirb na nechór cen merg cen methol [6] cen brath.
Mac Máil *car* toit Tuathal, Tuathal Tectmar co rath [7].

Tri m*ei*c Cuind na cet cath cróda : C*ri*nna, Condla 7 Art Oen.
Triar ingen, ni dalb lan-lac : Sadb 7 Sarnait 7 Moen.
Dib gairm " goibniṅdi cen bri*n*na " ainm cilli 7 Crinna coém.

Ro Saidb síl Aililla atchluintir, na Cairpri ri Sárait siár,
meic Imchada, ind ernmais fherda, na Ferguis merda ra Mái*n*:
[Duibdetach, Foiltlebor, fuaigim for loiscthech, luaidim am
[laid]
tria bríg bunaid, glacc na gona, Lugaid mac Moga ras maid.

Clanna Aililla aird Óluim is oenmac Mic Niad, Mac Con :
is é éin síl Saidbi saíri na caiṅgni caími cen chol.
Ingen Eogabail fogebim, Áni ben d'Ailill cen on.

Fiacha Mull*ethan* mac Eogain, Eogan mac d'Ailill na nard,
Moncha a mathair ingen T*re*tai*n* Ú Gregga tria brethaib bard :

1. ro tlathaig.
2. ro beartaig.
3. toruma for.
4. nirb eisil,
5. croda added in MS.
6. mic Feirb na neg*or* can merg can mebail.
7. ..rer thoit Tuathal Techtmar Tíbraidi rachtmar co rath.

no is ingen druad Díl Nardorcha slonnud mí*n* Moncha na [mbarc [1].

Sárnait ben Chonairi chetaig caem-mathair na Cairpri cián
ras tuc cen temel mar thaircim Nemed mac Srabcind na srián,
ci'argárib cliamain Cuind na ceilid [2] do láim luind Ne*m*id na [niám.

Eocho Cairpri richet ro-mór; ríg-Óengus ainm Cairpri Múisc;
Ailill Cairpri Baschain bladmar; mórda schoib da*m*rad ro duisc.
Cland Conaire maith-mic Moga mór raith bad roga ra ruisc.

Ethni Olla*m*da [3] cland Cathair commám Corm*i*c mic Airt.
Echtan [4] ainm da mathair medraig ro thlathaig in Temraig [thailc,
(139) ingen Oirc Áchai ibraig [5]: flathi dia hidnaib ciab airc [6].

Is in demin m*ai*cni Ethni, *no* i*n*ní Feidel, teist cen tnú [7],
mathair Chairpri in chumal Lagnech, *cum*an is caiṅgnech a clú:
no inní Ciarnath cun broin [8] borddaig; nirb fhoíl ra fhorbair [a brú.

Murni Munchaém, maith a monor, mathair Fhind fiannamail [fhlaith,
do shíl Taidc mic Nuadat nertmair, ingen ríg rechtmair in raith,
nucu chured forlond furri: is Bodball a mummi maith.

Smirnat, Moṅgfhind [9], Albi Gruadbrec, Badamair co mblaid nár briss,

1. na marg.
2. dogaed cliamain C. ce cheilig.
3. Thaeb-fhoda.
4. Etan.
5. ingen Uilc Ocha ſa hinmain.
6. hidnaib in airc.
7. as in demin im*orro* Eithni *ingen* Dunlaing data a clu.
8. si Ciarnait on broin.
9. Grainde.

is iat sin mná Find co fedaib : nar thi*m* ra cnedaib a cnis.
Ani ingen Fhind ben Echach, gaini-grind a retach riss.

Fuchi Fhind, ingen Naír miád mac Urmóra [1] d'Arbrib Cliach,
mathair na tri Fathaid fuiglech do śochor Muimnech na miách.
Nó is ingen Bénni Britt Funchi, glicc ceilli chaidchi i*n* ca*n*
[fhiad [2].

Callech Bérri búan bind bunaid [3], ben Fhathaid Chana*nd* na cét.
Tea [4] ingen Mic Niad na moth*ur* ba siur na Fothud adfét,
ben Fhind mic Regamain raignig : sega*m*ail sadbir a sét.

Sciath ingen Lugdech co llán méit mac Oengusa Fhind ro fes.
Ba mac Fergusa Dubdétaig ra chuir ra cetaib a chnes.
Ben cen mairg co méin ra smassig [5] Taidg mic Cheín Chassil
[cen chess.

Ingen Fhubdairi fhind Ailech [6] ardríg Alban, ni slicht saeb,
ben [7] Echach ra gnathaig glonna, mathair na tri Colla caém :
anmand funedach na fairend; Muridach, Cairell is Aed.

Uáthi [8] ingen Fhindchái*n* málla mathair Fhráich Fhir Fhor-
[tré*n* trell.
Macside Fergusa Foga, ar ergn*us* ba toga tend.
In a a*m*sir ra fedain fuilech Emain ra cuired dar cend.

Mná Echach mu*in*g maerdai; Moṅgti*n*d Ernach [9], gasta in géc,
siur Chremthaind, crúaid-gein ra gnathaig, fúair neim don
[brathair ro bréc.
Cairend Chasdub na mbríg masglan ingen ríg Saxan na sét.

1. Fuindchi find i. Nair niamda m. Fhirmora.
2. ceilli cuindchi in gach iath.
3. builig.
4. Teiti.
5. cen mein rosmaisig.
6. Upairi aird Oileach.
7. saeb uaithi ainm oilig fuil fatha no so oilocha ro fhaem bean.
8. Ucha.
9. eargnach.

Tri meic Echach [1] móir ra Moṅgfhind, Moṅgthind ingen [Fhidaig fheíl
Fiachra, Ailill, Brian a Bairind [2] is Niall ri Cairind co ceíl.
Mac Moṅgrhi*n*di iar fáth ba Sidaig [3] : guth gnath nar c*ri*chaib [o cheín.

Da Chonall, Cairpri, cas, Enna, Eogan úais, Loegaire laíth, maini na miad (ní da dignib) do Niall ri Rignaig [4] in raith, cland Meda mic Rosa ruanaid, Ros mac Trechim duanaib daith.

Commám Conaill ingen Echach ; Eocho murgeni, maith meín, Corp*re* co fuataib [5] ; ba fuilech, mathair Lugdech don daes [deín [6].

Inniu, I*n*necht, ba dias delbda, da ingen Lugdech in luirg :
Inniu ben Neill i*n* drui*n*g dag-dui*n*d, Innecht ben Chruind ba [druin*d* [7] buirb,
mathair mic Neíll Noigiallaig, Fiachach fein, caem fhial uird [8].
Cichurid mac Cruind Caelbod iar ṁbreith dabla ba leis in [Banba sa buirid [9].
Innecht a mathair cen chalad o fuil Glend *A*rad i*n* Ruit [10].

Ethni ergna [11] ingen Chonrach commám Dá Thi, miad nad [gand [12],
mac doíb Ailill Molt in milid : ba torc dar a thirib thall.
Ingen chóir Ch*air*p*ri* Daim Argait, Aṅgas, ben Nadfraich co fír.

1. Ceathrar Eachach.
2. Feargus, Fiachra Brian is Ailill.
3. « .1. Sidaig mac na Mongfhindi » in margin, LL.
   meic M. ar trath bad Sigaig co gnath ar etc, Lecan.
4. ac Niall re Raignaig.
5. Cairpthi co fathaib.
6. duind des dein.
7. draidi.
8. ..Fiachra fein caem fialach uird.
9. Mac Cruind Caelbad na mbreas mbladma fa leis in B. asa buird.
10. o mathair moir fhir na findelt istoig Gleand Indeacht a nuird.
11. Eamna.
12. nach inand.

Ingen Echach, Fhial Brí Éle, ben Da Thí co ṅgí*n* gní*m* [1]. (139[b])

Oengus mac Nadfraech, fer uallach, Aṅgas a mathair muith [mall;
no ingen ríg Bretan Mana*n*d, Focha*n*d, fír a tadall [2] tall.
Ingen Chremthaind Ethni Uathach, Enna a shen-athair cen [locht;
ben Oengusa mic Nadf*raí*ch, fr*á*ichaig, láich et*er* laichaib cen [locht [3].

Feradach, Feidlimid, Cathair, Cond, Art, Cairpri Liphi luirc,
Fiachraig, Muredach tend Temra, Crimthand cend cerna 7 [cuilt:
nucu slo*n*nend sencas sétchi na nerchas can eítchi chuirp.

Mor feissiur coica cen chretim cethri chét ro themi*us tra* [4]
co ceilib co clannaib coraib, im rannaib móraib nammá. Adam [5].
Bena*m* ra senchassaib saer-chland na saer-ban creitmech cen [chrád
uair is co bunad bríg b*er*mait cech ní is dír dlegmait do rad.

Aṅgias, ingen Tassaig threbair, Tassach mac Liathain cen locht,
locharn Loegaire. Ba hamra : aegaire Banba nar bocht.
[No is Angas ingen Bric Bresail, in bean tric co treasaib torc].

Ingen lond Loegaire Lasair, Lugaid ca lí [6] a céili cas.
Mathair Chuirc na naball nétlach [7], Bolga Manand, bretach [brass [8].
Core [9] do chlaind Loegaire is Lugdech aenaigeac buidnech [na mblas.

1. co ngeri ngnim.
2. firg a tagall.
3. interpollation here in Lecan.
4. coicer is cuic cet cen chreidim iar craebaib ro thuirmes tra.
5. thirty lines interpollated in Lecan have ended.
6. Cal.
7. nethrach.
8. Breatnach bras.
9. Corc.

M*ar*b ingen ríg Saxan srethach, súairc ben mic Néil caem [ciath-cheind [1],
mathair Muredaig mic Eogain fhir thuredaig treoraig the*in*d.
Mór-mac Muredaig mic Eogain, Eogan mac Neíl ro thend [tuaid,
Murch*er*tach mac Erca i*n* ro*air*m do shíl sherca Loairn luaith [2].

C*um*man Muni, mathair Thuathail, Tuathal Mael Garb na [ngním ng*ri*nd
mac do Charm*ei*c Caech mac Cairpri, borr-shlatt baeth na [bairddni bind,
ingen Dalbrónaig, siur Brigti, C*um*ma*n* in fhuilt thilti fhind.

Ben Fhergusa Cerrbéoil, Corbach, cland Mani Lagnig co laid,
Diarmait a *m*mac mór cen merbuill, danad [3] sód, mac Cerbaill [chaím,
úa do Chonull Chre*m*thaind chrechach, mac Neil mic Echach [co naíb [4].

Mugain ben Diarmata datta, deg-ingen Chonchraid mic Dúach :
a cland Colmaín is Áed na*r* fellad, cráeb chomlán do thennad [túath.
Díb cland Colmain [5] na rígrádi síl Aeda Sláni na slúag.
*No*co *m*bad mathair cheirt Cholmain [6] cland Brenaind Daill [cáid na crois
Erc, co comthaitnim na cluíni, do Chonm*ai*cnib Cúli atchlos.

Brea ingen chaem chlothach Colmáin, Colman m*ac* Ne*m*ai*n* [co neim,
mathair Cholmain Bic cen búani, ben glic o Dún Suani seim.
Aeda*m*mair Delgnach tren trebar T*ratrai*gech allata [eim]

1. Hindorb fhind ingen rig Saxan saer ban mic Neill Eogan find.
2. tsil Erca is Loairn luaith.
3. dianad.
4. ...cliarach mac Neill fa miadach co main.
   eleven lines in Lecan between this verse and next.
5. cland in MS. Colmain in Lecan.
6. chomslan.

oen-ben ra thothlaig [1] cuani caibni, mathair Guairi Aidni fheil.

Ben Mael Dúin mathair Chongail cland Nechtain Lassar ro lass.
Ben Duach Irlochra thall derbaim, Land ingen m*ic* [2] Cerbaill [chass.
Da mac M*uir*ch*er*taig mic Erca : Eochu Find, Domnall echt- [ard.
Ingen Duach a [3] mathair, cnuasach nir gnathaig in garg.
Cend Connacht Dui Teńgai Umai no thennad budai dob ard [4].

Sétna sétmar athair Ainmerech, Aed mac Ainmerech cen ail [5],
mathair Aeda Brigit brothach ingen do Chobtuch cen ch*air* [6].
Macside d'Ailill Aird Lad*ra*nd, cat*air* i*n* dis g*ra*fa*n*d gail [7].

Ingen fhind Fhiandamla Brigit, breith in bunaid trén ro threíc,
cland Echach, oen-al [8] co nallud, Aedan is Brandub cen bréic. [(140)
No is ingen Fheidlimid Fhindleith Feidlem a mathair cen mairg,
Feidlimid mac Cobthaig rí riath*ar*dh mic Dá Thi mic Fhia- [ch*ra*ch aird.

Eithni ingen in daill Brenaind, ben Aeda Sláni na sleg,
dia máith [9] Dunchad, Conall [10], Congal, Mael Odur dia fognad [fled
ís i sein a cland co cuibdi is b*ar*r et*er* buidni Breg.

Ronait ingen Aeda Sláni saer-chéli Cólmaín cen chol,
mathair do Mael Duin is d'Aeli*n*d, Aed Arui*n* nir thairind tor [11].

1. do gnathaig. This couplet 120 lines later in Lecan.
2. do.
3. ingen Duach Duasach a..
4. buidi dobard.
5. cen locht.
6. borrfaid ingen sin Chobthaig o cholt.
7. mac seig d'Ailill o Ard Ladrand gan thairind is car garb lond gort.
8. aen-fhal.
9. Diarmaid.
10. Conaing.
11. is d'Ailill aebda arui*n* nir thoirind tor.

Suithchern ingen Aeda B*en*nain, ben Lonain mic Indnig fhind [1],
ros fuc uad mac Cailchin Cuanach t*ri*a chailchend tuagach,
[nar thim.
Da gai chró-ciar [2] do, dán dochair, Lonan do rochair dia rind.

Ingen fhial Fheidlimid fheta fhind-mac Thigernaig nár thlaíth
Dámnat áeb na gréni agellám, ba ceili d'Aed Bennai*n* blaith.
Cland d'Aed ra Da*m*nait maith moltair : Mael Duin, Congal,
[C*um*mai*n* grind,
Mael Canaig ba fer co fir-neim, Mór Muman ben Fhingein
[thind.
Ingen Mal Tuili, Tolnat, ben Mael Duin na mborb-shlatt mbind.

Ronsech rigan *air*d*air*c Airgiall diarb ainm Mael Odar nar
[mall [3]
a ningen Mael Teglaich thoga, ben Fhergusa Choba na cla*n*d.
Fergus mac d'Aed mór-mic Móṅgan dorat for slúag tro*m*m-*ar*
[thall.
Ériu ingen do Mael Teglaig is don tren-fhir do Fhergus ro-an,
a fer Ailill Ard a Ciannacht garg an agillacht ro gab [4].

Bríg ingen Árcha mic Cairthind, commám Domnaill, bíthi in
[ben;
a *m*m*a*c Aed Uairidnach a llán búar, i*m*da dar farran fer [5].
Damnat deg-ingen mór moltair Murchada Luirc i*n*d*ar* lind [6]
ben ro gnathaig gaíni dligthig mathair Maele Fithrig fhind.

Garb ingen Eoganach nEllen niáb-mathair Fhiachna ro fes :
Fiachna fial ri Ulad adma do chrí churad, calma atchess.
Ingen Fhurudráin mic Bécce, ben Fhiachnai mic De*m*ma*n* deín,
do chlaind ríg Ua T*ur*t*ri* t*ur*mech, Cuman Dub, cumnech i
[ceín.

1. Bindig bind.
2. dia gai cro ger.
3. Roinseach ingen airdrig Airgiall diarb ainm M. nar fann.
4. garga na ngiall gart rogab.
5. a llan buairidnach iar farran fear.
6. ..mor mìadach Murchaid do lucht Luirg dar lind.

Ingen do Chumain Dublacha, lennán Moṅgáin, maith a cland
Colgo, Conall, ba lucht lathair. Caintigern a mathair mall
Ingen m*ic* De*m*mái*n* Dublacha na ṅgella*m* cen tacha thall.

Land ben Aeda aird-mic Ainmerech, ingen d'Aed Gu*air* na
[torc [2]
a cland Domnaill, roga ro rand, Mael Coba is Conall Cloc.
No is mathair mall do triur threorach Land a suír, nar cheo-
[lach cnocc [2]

Ben Domnaill direch Duansech. Dathnat ben Chellaig co cián
Ornath ben Gúairi mic Col*main* mic Cobthaig Colmai*n* [3] na
[clíar
Rap í sein Deoch Laidgnea*in* Li*n*gil ingen ard-gér [4] Fhingin
[fhial

Ben Diarmata rigda ruanaid rathmar Temair—thenm i*n* mai*n*—
ba ingen d'Aed Builg mac Fhingin : aéb chuirp don fhir-gi
[cen aír [5]
Ra rathaig is ra selbaig [6] sochair mathair Chernaig Sotail shaír.

Buach ben Chana moír-mic Gartnain, gle-gai*n* ingen Illaind
[fhéil :
grad Cana is Creidi co cuibdi, plág de di is a cumni i cein.
Gelgés ingen Gú*air* ben Chon Choṅgelt mer i*m*mo*r*d a lom-
[sherc reíl.

Ingen do Mael Duin mac Aeda ardríg Muman na sreth soírib
Guas, ceili Cuain mic Conaill, a nnúaill nirbo dodaing [7] doirb.
Flaith h*Ua* Fidgenti ger guasi ro len in*n* uasi [8] dia oilb.

1. Guairi na drod...
2. far ceolach cnoc.
   28 lines in Lecan between this and next triplet.
3. chomlain.
4. Laignen linmair ingen aird fhial.
5. aeib builc don fhir-gil co naib.
6. ro gnathaig re selbad.
7. a ndugdail nir dogaing.
8. fear guaisi ro lean an uaisi.

Cathal mac Finguine findaid find-rí Muman mór a meirg,
a ben can che*n*nach co culchair Cellach ingen Dunchaid deirg.
Cellach ardda úa (140[b]) Conaill [1] ceolach : garg sodai*n*g seo-
[lach a selg.

Murgel, Mugain, Be Bail chialla, Caintigern, cethror cen
[chleith [2],
is iatsin mna Cellaig Cualand fo b*en*naib buaball ic fleid.
Mac Dunchaid Fi*n*nachta Fledach fer Derforgaill, fáth fiss [3],
is d'ingen Chongail do Chonaind d'or-mái*n* ba cho*m*chói*m* [4]
[nir chliss.
Congal Cendfhota ba Ultach, tedaca [5] c*um*tach a chnis.

Ba sí ingen chétna Congail, Concha*n*d ropo chommám cháid,
ben mic Blaithmic blaith rig Ulad. Nir threíc a bunad na baig.
Ingen mic Maeł Choba Cellaig, Cacht, ropo chommam co ceíll,
ba ben Maele Dúin mic Fhergail mic Maili Duin ergnaid fheíl [6].

Ba ben Irgalaig mic Cinaid—curad cróda ro biath bran—
Mure*n*d ingen Cellaig Cualand et*er* dre*m*maib gualand ńgla*n*.

Cuan mac Amalgaid arnaid, Ornath a ingen i*n* dui*n*d,
ba ben fhir echrasaig mí*n*gil [7] Shechnasaig m*ic* Fhi*n*gi*n* uill.
Ingen Ernai*n* a Crích Conaill ceili Fergail ba flaith fial [8].
Fergal fi*n*-shlatt, aeb cen fh*ar*ran, a fir-mac Aed Allain riam [9].
Aed, Niall Frosach, Fergal, Feídim bat ríg ar hEr*end* iar Niall[10].

Domnall mac Murchada Midi mac Alpin ro imred ór.

1. Dunchaid ard o Conaill.
2. cen chneid.
3. nar dis.
4. ..do Choinchind d'or-main in a choin choim . . .
5. tend fhoga a.
6. bean M. D. mathair Feargail h Ui Mail Fithrig fheargnaid fheil.
7. mathair fhir eachrosaig mingil.
8. ..comain Feargail flatha fond.
9. .Aed Allan oll.
10. ..fad riga ar Erind iar noll.

Ba mathair mall Domnaill delbda cland Chomgaill do Delbn
[Moir
Niall Frossach co frossaib argait ard-mac Fergail calma ar creich
Athechda mathair Neíll nerthmair ingen Cheín chert-glain ce
[chleith

Albi*n*i ben Domnaill datta Dondchad a *m*mac, mór in flaith
ingen d'Ailill Ardda is d'Órind. Ni chelim i*n* mori*n*d [1] maith
Dunlaith deg-ingen mic Loṅgsech mic Fhlaithbertaig, ben Neíl
[na nia*m*
a mmac Aed Orddi*n*ti ergna aeb orcheilti [2] rherda fhíal.

Ingen Chathail Be Báil brigach ben Dondchaid mic Domnail
[deín
a cland ria cuanaib na cae*m*doss Mael Ruanaid is Oengus eím
Cathal ainm ríg Ulad amra, bríg is bunad Banba o chein.

Fogartach find flaith hUa Fiachrach fial-mac Mael Bresail cen
[brath
mac Cathail C*um*mascach cárna ardríg Airgiall calma a cath,
ingen d'Aed Ordan a mathair cen [3] chorbbad ro rathaig rath.

Fland flaith Breg, Niall Caille cliárach, cland Meidbi cen chaṅ-
[gi*n* cruin
d'ingin I*n*rechtaig ra urmais mac Muredaig Durluis duir [4].

Flaith Fer Cúl Cathal atchuala, Cathal mac Fiachrach co fír.
Ainm d'a ingin Aróc órda, ciár lán-óc fa glorda a gním;
mathair Mael Shechlaind co sluagaib, do chleth-chlaind [5] Mael
[Ruanaid ríg.
Mathair Aeda [fosaig] Findleith find Gormlaith, gellan [6] a llí,
ingen Dondcha*id* mic Domnaill : corrthara nir dodrai*n*g di [7].

1. moiri*n*d.
2. ..craeb fhoirgillti.
3. tria.
4. druin.
5. threb-chlaind.
6. gle glan.
7. dograing di.

Land, ingen Dungail mic Fhergail ardríg Ossairgi na nech,
áid ria mathair [1] maill cen merfaill Flaind mic Mael Shech-
[*laind* na sreth.
Cinaed mac Alpin uáis Alban ingen do Mael Muire maith,
mathair Domnaill mic Fhlaind léitmig is Neill Glúnduib déit-
[gil daith.

ngen Muredaig mic Echach oenríg Ulad, Gormlaith garg,
ı cland C*um*mascach ní chelim, Cummascach mac d'Eli*n*d [2]
[ard,
ba fial segnob saer na Macha riam, nochar daer-breatha bard].
Domnall mac Aeda fhéil Findleith : a chei*m* coi*m* thréith ni
[thard [3]. (141)
Derbail deg-ua Aeda Oirdnidi, óc-ben Lannacáin nar lond,
ngen do Mael Dúin *co n*dem*n*i d*ar* daer Cul Dre*m*ni [4] na
[ndro*ñ*g,
. cland Cellach is Mael Findna. Rapo theglach gilla ñglond.
Eithne ingen Aeda Findléith, a fir Flannacan is Fland [5];
. *m*meicc Mael Mithig na mid-ól, Mael Ruanaid na ti*n*ol tall [6].

Mathair Eochucain mic Aeda, Ablach ingen Domnaill gáeth,
Domnall mac Becci cen bi*n*i, slat chéti Li*n*i na llaech.
Eochocan lond, leth-ri Ulad, drech don bunad [7] nar baéth.
Muredach, Amalgaid uasal, Aed, Eochocan nar des,
ngen Maele Duin a mathair m*ic* Aeda co fathaib fis.

Cland d'ingin Atíd mic Laigne laech Aed mac [8] Loñgsig co llí.
Dunlaith ra Domnall mac Aeda, mathair Neill mic Aeda [9] hí :
Niall mac Aeda Ordan Ulad ; borb-gal na curad í c*ri* [10].

1. Raidni mathair.
2. d'Ailill.
3. co timcleith nir thard.
4. co demin diar daer Cuil Dremin...
5. ...Flandacan Flan*d* glic.
6. mathair Mael M. na mid ol is Mael R. na tinol tric.
7. dreich min do bunad...
8. ..Aidith mic Laidni laechda mac...
9. ..Neill is Aeda...
10. forgal na curad a cli.

Mathair Matudain mic Aeda ingen Lethlabair cen locht,
bíthi brígach in ben B*a*rrdub gel-gnímach cen adbur nolc.
Murchertach mac Neill, cend Casil, Cellach mac Becce cen bró
meic d'ingin Anbeith mic Aeda for Mag reid Moena na ṅglór [1]

Mathair Diarmata mic Cerbaill curad na n Ossairgech néi
is Taidc mic Conchobair chrichaig, aird olchonaig dithai
[déin [2]
ingen Mael Shechlaind dui*n*d duanaig do chleth-chlaind Mac
[Ruanaid reil

Gormlaith glan-gein Fhlaind mic Conaind ceile flatha gaedc
[grip [3]
a cland Dondchad mac Flaind línmair Gormlaid co rrai*n*d
[gním-raid glicc
Ingen Laind is Maela Muiri, maith in ben, Lígach f*ri* a li*n*d
a cland Congalach caem crichid is Aed mac Mael Mithig i
[mi*n*d

Cland Eithne ingine Fergail, Fergal mac Domnaill na ndám
Murchertach mac Néil com mathi*us*, nar leíc a fhlathius re lár
mac fir, ór bá ríg ce*n* dala [5], Congalaig aga na nár.
Mathair mic Congalaig Domnaill, Deicht*er* do Beollan bá cland
Beollan mac Ciarm*eic* cleth-chatha, ri Descirt Breg brath
[gall [6]

Cacht, cland Dondchaid móir mic Cellaig, caem-ríg Ossair
[co ntuind
mathair fhir fhorbaraig borrfaid Ú Chongalaig Dondchai
[duind

1. Mag reid fa gribda a glor.
2. aird on chonaig fhichmair fheil.
3. ..Conaill comaim Floind flaith gaeidel ngrib.
4. choraind... Two lines in Lecan between this line and next.
5. mac fir fhorbaraig cach dala...
6. Here Lecan for about 34 lines 5 different both in order of names and in versification.

hUa Congalaig, maith a mathair, Murchertach, mór ngliaid [ro-glé,
Ragnailt ingen Amlaib arnaid; t*ri* ag *air*b*air* nir garbaig gné.

Cland Congal*aig* mic Mael Mith*ig*, d*ar* m*ac* [1] Congalach ar cind,
Derbáil ra gnathaig dil daidbri [2] mathair ríg h*Ua* Falgi find.
Mathair Domnaill hÚ Neill nithaig niamda Gormlaith na [ńgnái ńgnáth
sil Culenain mic Mael Brigti, cusin shreíb chi*n*ti sech cách [3].
Cland ríg Conailli na corthar : is fhoraindi a mborrfad is a [mbág [4].

Ingen Matudain mic Aeda, Echrad, ba halaind a dath [5],
ruc M*ur*ch*er*tach mac dein Domnaill hUi Neill in chomlaind [sin cath [6].
Cres chu*m*al dumat d'Uib Mane [7] mathair Fhlaithbertaig na lles.
M*ur*ch*er*tach hUa Neill [8] nemnig no géill'na [9] gemlib atches.

Murgel mathair ardrig Ailig diar b'ainm Glúnralár, ba laech,
Murchaid hUa Lathbertaig [10], laidig rath-nertaig maínig nar [máeth.
Cland Taidc mic Conchobair chrechaig borrfadaig brethaig [nár báeth.

Ingen Aeda aird Ú Chellaig cind h*Ua* Mani mór—nar mer— [11]
(141[b])
mathair Thaidg mic Cathail Chruachna : i cathaib ba fuachda [in fer [12].

1. ..diarb ainm.
2. daime.
3. ..cusan aib cindti do chach.
4. ..so raindi a mborrfad sa mblath.
5. a lli.
6. co cli.
7. Creas cumal d'Ib maithi Maine.
8. Mac Muircertaig mic Neill...
9. nemnig geill in a.
10. is Ua Flaithbertaig ba laidig...
11. ..Maine maith in mal.
12. ..fuachda in fal.

Cland Taidg mic Cathail na caem-dúan, Derbáil bec d'ibith ra [blaiss [1]
mathair Aeda hUi Neill in naemnig. Caema a geill na gemil [glais [2].

Glun Iairn is Mael Sechlaind saidbir a saer-mathair Dunlaith [druin.
Murchertach mac Neill a hathair : i céim ra cathaib ra chuir.
Ingen Erchada ben bulid Bé Bind, mathair Briain na mbreth :
Erchad mac M*ur*chaid cen chorracht rí Descirt Connacht na [crech.

Cland Murchada mic Fhind Gormlaid, gasta gein ríg Lagen [leir [3],
a mmac mac Briain Dondchad deg-main, is Sitriuc mac [Amlaiph fhéil.
Callech ingen Dunlaiṅg dúanaig demin-mathair Bráin na [mbard.
Braen rí Lagen mac Mael Morda aeb na ndag-fhir ṅglorda [ṅgarg [4].

Da Baetan, Mael Coba, Conall, Colman, Congal, Blaithmac [blaith,
Suibni, Sechnasach, Mael Fithrig, Longsech, Flaithbertach, [Aed comsech cáich [5],
Conchobar, Cinaed, Cend Faelad, Fagartach faemad nar [thláith :
ni shloind senchas tre gním ngribda mna na rrig rigda do [ráith.
Guairi, Crimthand, Cuanu, Comgan, Cummain, Breccan; bec [a briathra cen báis,
cland chalma in curathaib díni co ndathaib aíbi o Náis.

1. ..don bith ro blais. These 2 lines occur 27 lines earlier in Lecan.
2. mathair hUi Neill Aeda menig geill chaema na gemil glais.
3. gein rig Laigen gasda ach cleir.
4. a column and a half extra names at this point in Lecan.
5. Suibne, Sechnasach, Aed, Loingseach, Mael Fithrig fa coimseach caith.

VII mbliadna XL córa ced is míli na ngím nglan
o gein Crist is cuibdius co ro thormius [1] buidni na mban.
XXVI Cetain i *cluiche*; nírb ecain [2] in tallan tan [3].
Gilla mo Dutu ro dluthaig in duain-sea, nucu sreth sáeb [4],
[tanic o Ard Brecan brigach tria Becan ni snimach saeb]
in Dam Inis na rad radmar 7 na ndán ndathglan naém,
[ro cumsig da sluaig nach easba tria eargna chruaid cheasta [chaem.]
Senchas ban nach baeth ar bádud ro gab leth o Adam oen [5].

TRANSLATION

Adam, sole father of mankind, a being whom the God of hosts fashioned after creating the elements, was made king. A mystery was seen. He was propagated complete. After the creation of stately noble Adam a rib was taken from his side. Hence was made generous wise Eve. She was full of vivid merit without meanness.

I will recount exactly the women folk of the seed of Adam and fair Eve by teaching them clearly in lengthy verses to their descendants correctly. I will recite from them to the womenfolk (That will be a bardic work in which poetry will be diversified) relating their children and husbands in easy quatrains with elegance.

It has never fitted in poetic letters or in voluminous orations that the list of women of the populous world should be poured forth in streams of poetry. As none ever did before me quatrains shall be recited to the free-born throng. Valour in adventure has been commemorated. It will begin at Adam the sole father.

1. ..is cuibdeas *cum*ni cor turmeas.
2. a sechtmad Cetain for callaind nir breg ain in...
3. extra quatrains here in Lecan.
4. in duansa co srethaib saer.
5. Sencus ban na beith ar bathad rogob i lleath Adam aen.

Adam, Seth, pious Sili[1] and Cain were the four first men who propagated multitudes. Eve, Olla, Pib and Pithib (women of power in the eternal world) bore the beautiful race : prosperous before the Flood and miserable afterwards. Eve was the only wife of mighty Adam. Olla[2] was spouse of blameless Seth. Pib[3] was the name of the wife of guilty Cain. She did not avoid evil*. Pithib[4] was wife of Sili of the profits. Whiter than foam was her body.

I know Catafolofia[5] the fair wife also of Cain Crook-head. She was a cause of jealousy. Bright was the paramour ; transient was the torment of the couch. Noeua[6] cut from the ancient green-topped tree and wove the thread without deceit.

Ambia[7] was daughter of wicked Cain from whom was yonder monstrous brood. Percoba[8] was wife of shame-faced Noah. She was poor without murmer or complaint. Though she was mild she had power with her gentle husband. Her children were weary with lamenting her.

Olla[9] was the blooming womanly spouse of Shem. Ham's wife was Olivan[10] from Asia. Jafeth's consort was Olivane[11] who did not conquer death. Her own husband* slew her at the wells : a worthless woman who was quick of wit.

1. Sili : not in Bible or in Bk. of Jubilees.
2. Olla : Oola is the Hebrew form. This Olla is not in Bible. In Jubilees Seth's wife is Azura.
3. Pip : not in Bible. Awan in Jubilees.
4. Pithib : not in Bible or in Jubilees.
5. Catafolofia : not in Bible or in Jubilees. Not in Lecan or D.2.1.
6. Noeua : Noëma daughter of Lamiach (Genesis IV. 22). The reference here is connected with that in D.2.1. See Nema.
7. Ambia : not in Bible or Jubilees. Not in Lecan.
8. Percoba : name not in Bible. Jubilees has Emzara.
9. Olla : name not in Bible. In Jubilees Sedeqetelebab.
10. Oliuan : name not in Bible. In Jubilees Neelatamauk : same as Hebrew Ooliba.
11. Olinane : same as Hebrew Olibema. Person not in Bible. In Jubilees Adataneses.

* Lecan reading followed.

Belait [1] was the brilliant daughter of Latin and wife of fair Fenias Farsaid. Nél of the infants was their son. He was father of pleasant Gaedel. The death of Belait from the sun's heat in the glen is known in poetry.

Scotta, daughter of famous Pharaoh, was wife of Nel and mother of Gaedel Glas from whom sprang the race of pure Gaels, guests from over the shapely crest of the sea, and the Scots from lovely Scotta. She was not timid or weak before her overthrow.

Cesair the blooming daughter of Beth was wife of long-lived Fintan son of Bochra. Bith and Ladru (who were no scholars) came into the heart of Ireland once with fifty women, a miserable company, before the tempestuous transparent Flood.

The gentle womenfolk of memorable Partholon were Cichbun, Cermnat, modest Nerbgind, Iafa and Edgnat the wealthy multitude. They were not poor without a portion. The yellow-haired band, their children and their company died of plague. Cemeteries were formed from the sleeping sickness and from their tombs in the midst.

Eva, Cera, laudable Medar, gentle Macha, a lovable company like to assured peaceful rest, were the womenkind of Nemed the strong. Cera was in Connaught of the covenant and Eva in righteous Tir Cairpre.

Liber, Libist, discreet Cnucha, fair Etar, Fuat (a prompt band) were five queens of the populous Fir Bolg. Their order was long remembered. From Cnucha is named the cairn (an appropriate name) on the strong mound. Fuat was the daring and acute spouse of Slane. Etar of enduring energy was with Gand. Libist (who followed not) was with Sengand, and Cnucha was consort of bright Genand. Liber, a bright champion of feasts, was wife of huge and ruddy Ru-

1. Belait: not in Lecan or D.2.1. In Edinburgh. MS.

draige. The giant got possession of a third of the perfect surface by his own exploits.

I may not forget the fair women of the Tuatha De Danand : Eriu, Fotla and ardent Banba, (a famous throng. Clear voice of achievement). Three fair daughters of Fiachra, bright women of spirited speech. Fierce Eriu was Cetar's consort. Fotla's husband, Detar, was no slacker. Etar's wife by his profitable proclamation was also named sweet Banba. [They loved Grian and Coll and Cecht because of the cairn they set above the pool]. Cermat's race were destroyed (a victorious deed) by the Milesian kings.

Nemain, Danand, Bodb and Macha, Morrigu who brings victory, impetuous and swift Etain, Be Chuilli of the north country, were the sorceresses of the Tuatha De. It is I who sing of them with severity.

Etgen [1] was the good wife of defenceless Dui, father-in-law of stately Magmoir. The wife of Eochu (loud was his shout) was Tailtiu who cut down the wood, [From her is named green-sloped Tailltiu of the prosperous united assemblies] in Caille Cuan. She cut over a hundred with axes : a road for armies.

[Feada was the real* name of] noble Ethne who was wife of strong stout Cian, aud mother of Lug the impetuous superman, and daughter of swift smiting Balor son of Dod son of mighty Net a greater man than pleasant Hector. [From him is famed the cairn at Ath Feindead because he fought a duel].

Tlachtga, daughter of fat Mog Ruith was the mighty wife of the son of Simon of the jewels. From her, because of the martyr she slew, is named the hill of the flocks. Midir slew Fuamnach with violence. Her jealousy was cruel to herself and Etain.

Englec was the renowned daughter of Elcmar. Ogniad

1. Etgen : not in Lecan or D.2.1,

* Lecan reading followed.

was daughter of good Midir. Bri Bruachbrec was his other daughter who did not prepare open treachery. Pleasant Englec who did not spoil eloquence, was mother of the swift son of the Dagda.

Echtgi the loathsome (it was a spiteful story) was daughter of the noble Dagda. Boand, whose wounds spouted forth in the lands of Conn, was wife of Nechtan. [Rivers are seen in famous mag Breg in the wise and wonderful and vast land]. Nechtain was son of busy Labrad Lesbric, a strong man, quick in battle heroic (?) and fierce.

Da Chaech was daughter of crooked (?) Ceochuir the cunning, of the white knee of the withes. The daughter of Genand son of Trian T. was gentle Clidna of the rough painful strand. Her name is on the roaring wave called boldly after her agony.

Honour destroyed the good and great wives of the Milesians of the chequered world, for it was a perfect action which was heard reported. It is right to enumerate them quickly : [sing first the chaste spirit without which the ingenious deeds were not performed] Scotta, Scéna, hard gloony Fas, Delsairi, Tea who was no weakling, Fial wife of Lugaid the great son of Ith ; all are long remembered in the land. Odba and Dil, two daughters of Mil are numbered among his seed first of all.

Herimon, Eber, noble Ir, Amargin, Colptha, stern Dond, Lugaid son of Ith son of Bregon : their honour is without the reproach of diminution. From them (no deformity and bend) are the race of the heroes however remote. [from every country their complement settled down, from them descend the Gaels of the hostages].

Mighty Erimon had two spouses : Odba and Tea of Tara who was liberal [Tara was the faultless eminence, the bright fort of the rath of divisions]. Tea was mother of cold Irial the wise one of yonder numerous strong host : Irial the prophet who loathed Eber, most generous prince, a noble who

was not weak. Erimon had three sons by Odba : one was Mummi, greatly respected, and two who agreed without dispute, Lugni and Lagni of the lis. The white-surfaced hillock to the south bears the name of perfect harmonious Odba.

Macha Red-mane, daughter of Aed, was nurse of Ugane of the combats, and wife of urbane Cimbaith son of Fintan: until death he never avoided a fight. It was for Emain and Ard Macha her perilous battles were fought, a rough exploit. She ruled uprightly for seven years. Noble Rechtaid overthrew her cleverly.

Cesair the shapely daughter of the Frankish king was consort of Ugaine of the arts, the father of daughters ; Ani and Pasi [1] and hard Muresc, a goodly treasure. Ethne [2] the Dumb of moulded body, was mother of Lorc and Cobthach Caol.

The wife of wealthy Labraid Loingsech (the champion who burnt Cobthach — a black crime —) was the king of Fer Morca's daughter, Moriath, whose father was Scoriath of the paddocks. She is of Leinster race from a Leinster champion. Her honour was great in the place.

The children of Fergus Gnai were Maer and Medair, wives of Etar (shameless woe). Bethech was daughter of Cremthand of Cuala who well deserved a great and high lament. [Maer was mother of Eochu mac Luchta, Medair was the nurse, judge of poets]. Fergus was the great son of Ugaine himself, of rude character and impetuosity.

Margo was the great wife of Ais son of Etar. Ais was father of Dond of the poems. Ais was father (with abundant land) of Elta of the level and eternal plain. Whence was said « Plain of Elta » when the plague slew the host.

Etain was wife of Eochu Aireman. Esa was her daughter, evil were her rites. Her name is given to a lofty spot, allied by her crimes to pollution. Mes Buachalla was Esa's daughter. By her methods manners were coarsened.

1. Ani is Pasi : Aife 7 Ailbe in Lecan and D. 2. 1.
2. Ethni A. : not in Lecan or D. 2. 1, in Edinburgh MS.

The mother of Conaire the Great is praised : Mes Buachulla, a goodly diadem ; her father's grandchild, her mother's sister, descendant of mighty and most fair Etain. [she was wife of great Concobar son of Cathbad : gold-twisted rim of an expert blade.] Lifi, daughter of Canand Curcach ; her land was raided to the pool.

Lifi was wife of dusky Deltband the steward of guileless Conaire, son of Drucht the brutish foreigner, vomited forth of the red cauldron. From Lifi is named Liffey of Leinster. Twenty weaklings incurred her wrath.

Dil, daughter of strong Lugmanrech, was the brave wife of Telchonn the stern druid. She shall be certified the daughter of the king of the men of Falga, quick of promise, brilliant in satire. The druid's rath (no grief to him to grow grey) was at the Ford of wicker-work hurdles of fair appearance.

Tuag, daughter of Conall Collomrach, was reared by Conaire in innocent wise. Fer [Hi] took her out of Tara. She was pure and of chaste behaviour. Though powerful be the roar of Tuag estuary it took it's name from the maiden who suffered*.

Ruad, the royal daughter of Mane Milscoith son of Dond Desa, (her complexion was beautiful) was wife of Aed son of Labrad Lesbrecc. She was no spiteful stupid woman.

Tethba, daughter of Eochu Aireman, was the steadfast wife of Noisi [son of] noble Nechtan, [her name was given to the strong land of Teathfa . . . . . .] one who did not repudiate her. Ettech was the name of her great nurse. From her is named Cend Ettig and the church of the holy faith.

Croind child of Eochu Broad-chest was the wanton (?) consort of Eochu Feidlech and mother of valiant Medb of Cruachan, (glorious, perverse, extravagant and liberal) and the great mother of the Find Emna who trod the fence of

* Lecan reading followed.

marriage underfoot, [and of Clothra their sister. She was wanton.....]

There were six daughters of Eochu Feidlech. Their names are found together : Mugain, Medb the hazel-kernel, and Lothra, Derbriu, Ethni and beauteous Clothru. Their names...

The seven Mane were Medb's great sons, the sons of Ailill who was not jealous. Three others (by whom good poetry was framed) were by Fergus, possessor of wealth. Their names were Ciar, Corc and Conmac. They were three mighty chiefs in truth. There was Mane Mingor, Mane Morgor, Mane Mathremail who was not slow, Mane Athremail of the lies, Mane Mo Epert, Mane Mor who kept all and Mane Andoe lord of the district.

I know the only son of Eithni herself: Furbaide Fer Mend of the leaps. The child of Clothru and of the sharp-weaponed Find is, methinks, Lugaid Riabnderg. The sons of active Eochu at the disastrous encounter were Bres, Nar and Lothur of the hill-side.

The daughter of Burg Buredach was Erni from whom is named the oceanlike lake. Cruachu is named from bloodred Cruachan (a great onset with sudden fury). She was handmaid of great Etain who was no senseless wanderer (?) on the solid earth.

Flidais was consort of Ailill Find. Fergus was the too active lover. Though slender she destroyed young men. She decreed hard close fighting (?).

The noble daughter of Eochu Salbuide of bridles was venomous Nes, mother of Concobar son of Cathbad, the noble offspring, gracious and brilliant. He was not the son of Fachtna Fathach though he used sharp javelins.

Mugain was wife of valiant Concobar. Bitter Lennabair daughter of Eogan was with Conall. Her children were of no

mean aspect. Long-haired Feidelm and Phasi [1] were the fair wives of wealthy Loegaire. Yon Fási who went not to battle was child of great Ailill son of Mata.

Deictir, the sensible daughter of Cathbad, was the fair mother of stern Cu Chulain. Derdriu of the disastrous folly was daughter of Feidlimid and wife of Noise. Fedlimid was a romancer and harmonious musician of the enduring stock.

Niab the daughter of Celtchar was with Cormac Condlonn over seas. The wife of Setanta (a man who was a white spear of extravagance) was the daughter of fair Forgall: Emer and skilled Cu Chulain famed for ability on the mount of Delga.

Doruama and comely Findabair were the fair wives of Celtchar expert in valour. His third blooming wife was Brig Brethach who is known in the record of disgrace. Dundalethglas was the peaceful fort of Celtchar, the fort of the three immaculate and faultless ones*.

The wife of bleeding Cethern son of Fintan was Findbec, daughter of drunken Eochu. Indel [2] was with Uslend son of Durthacht of the strong true pulse. Noisi and Andle and Ardán were her children. They were treacherously and cruelly slaughtered.

Now Findigi, daughter of Eochu, was with Eogan son of dark Durrthacht. Findchaem the comely daughter of Cathbad was wife of fresh-coloured round-backed Amargen. The father of crooked Conall Cernaig encountered (?) a great difficulty.

Londchad was child of Eochu Horse-mouth. Irial was her strong-kneed vigourous son. Buan was wife of swarthy and short-lived Mes Gegra of the third noble lofty eminence (?), and daughter of the cruel king of Ossory who took Brosnach on the pine-wooded glen.

1. Phasi: Faife in Lecan. Not in D.2.1.
2. Indel: Indleand in Lecan. Tindeall in D.2.1.

* Reference here is to Patrick, Brigit and Colmcille, buried at Downpatrick.

Fedelm Noichruthach (heroic strength) was with Cairpri Nia Fer for evil. She, with a heroine's disposition, the strength of her race, was mother of Erc and Acall; and child of Concobar the match of heroes, combat of every bodily struggle.

Achall, daughter of worthy Cairpri, was consort of handsome Glan son of Carbad, or of Eochu son of Carbad, a dastard to the corpses of the poor. Her name is on a hillock at Tara and her poem in books is harmonious.

The two wives of Caegmen Horn-skin son of Dedad, Mes and Nem, (a loving marriage bond) shall be praised, also Maired a brilliant hardy man. [From Mes is Slieve Mis in Munster ; the woman's origin was never low]. From Nem of the enmity is named Ferta Nimi. Her resting place is marked by a flag-stone.

Blathnat the honest daughter of Concobar was the blooming wife of Cu Roi. Or she was the daughter of Fidach Fathach, a noble woman who did not use deceit. She was combing the dotard's skin after she was taken to the stone fort.

Great Morand the stately Manx woman was mother of brilliant royal Cu Roi, daughter of the son of the champion Gunsige the crusher of the strong flax-hackler, and sister of Eochu whose wife was active Tear; keen, grasping, musical as long as alive. (?)

Oengus Ossory son of Cremthand, his mother was blameless Cindnit daughter of Daire Dond son of Dedad. There was a king of bloody struggles.

Darera and Ruamail king of Leinster, a royal prosperous couple, brought up Lugaid Riab nDerg. His wrath in battle was lasting. Or he was brought up in Ulster territory under shields undarkened by colour.

Crifang Montriduir and Derforgaill, a pair from Scotland and from fierce Norway, were two wives of Lugaid the brisk son of Eochu from whom sprang the famous race of Clettach.

Nar Thuathech, of the Pictish folk, of the family of Loth son of stern Daire, was mother of Cremthand (an experienced brain) and of generous Feradach the righteous. Or Clothra was Cremthand's mother. She swelled (?) ponderously, enormous and bright.

Ethne was wife of Fiachach Findolaid; whitest Ethne of vigourous strife, the mother of Tuathal of violent deeds, was daughter of the warlike king of Scotland. Bani, the princess, was daughter of Scal Balb and wife of Tuathal Techtmar of the tower, the fair mother of healthy Feidlimid of the hill: it was no snare of misfortune.

The sister of royal Feidlimid Rechtad, a queenly queen entirely, was Feidlem the Red who swore shrewdly, the mother of the three sons of Fiachna the Fair. Fiachna was guardian to Tuathal Techtmar who rounded words sweetly.

Pleasant Fithir and Darini were two fine daughters of that Tuathal, wives of Eochu son of terrible Eochu judging Leinster of the blades. The Boroma from Leinster arose from them : a service of the family tribute.

Ethne Sithbac, daughter of Oengus Musc, was wife of Cu Corb and mother of Messen Cuirb and Cairpri : it was no hammer-chisel prepared their rank.

Mor was mother of Tiprait Tirech when Cond of the hundred battles fell, and wife of Bresal son of Cerb of the muster without standard or squad or banner. The son of Mál by whom fell Tuathal, prosperous Tuathal Techtmar.

There were three sons of valiant Cond of a hundred battles: Crinna, Condla and solitary Art. There were three daughters (no feeble fiction) : Sadb and Sarnait and Moen. From them came the title, « Gobnind cen brinna » the name of a church, and delightful Crinna.

Ailill's race are reported to spring from Sadb; the Cairpres in the West from Sarait; the sons of Imchad (the manly) the lively Fergus', from Main. [Dubdetach and Foltlebor, I bind them for burning, I mention in my poem]. By his own

original vigour Lugaid son of Mog (a fistful of wounds) overthrew them.

The children of noble Ailill Olum and Mac Niad's only son, Mac Con, are the seed of free-born Sadb of the fair and faultless covenant. I find the daughter of Eogabal was Ani wife of stainless Ailill.

Fiacha Mullethan was son of Eogan son of Ailill of the heights. Moncha was his mother, daughter of Tretan U Gregga, a poet from his judgements. Or it was the daughter of the druid, Dil Nardorcha, who is called gentle Moncha of the boats.

Sarnait wife of Conaire the striker was the fair mother of the remote Cairbres. She took openly as I testify Nemed son of Srabcind of the bridles. Though I would guard Conn's son-in-law, brilliant Nemed is not hid from the hand of violence.

Eocho Cairpri had a mighty kingdom : royal Oengus was the name of Cairpri Musc : Ailill was famous Cairpri Bascain. Lofty ambition stirred the company. The children of Conaire son of Moga, their great luck would be a choice subject for rhetoric.

Ethni Ollamda child of Cathair was consort of Cormac son of Art. Echtan was the name of his joyous mother who yielded in strong Tara, daughter of Orc Acha of the yew-wood: her travail though difficult brought forth princes.

He is in truth Ethne's progeny, or the womb of Feidel the Leinster handmaid (an ungrudging testimony) mothered Cairpre. Her reputation is grievous and questionable. Or it was Ciarnait's womb overflowing with sorrow. Her belly was uneasy with power.

Murni Munchaem (good was her work) was mother of valiant Find the prince. She was of the race of powerful Tadc son of Nuadat, daughter of the righteous king the gracious one, till violence was done to her. Bodball was his good nurse.

Smirnat, Mongfhind, Albi Gruadbrec, Badamair of undamaged fame : these are the wives of Find of the woods who fainted not from wounds. Ani, Find's daughter, was wife of Eochu. Her career with him was small pleasure.

Fair Funchi, daughter of noble Nar son of Urmora of Arber Cliach, was mother of the three wordy Fathad, of Munster wealth in bushels. Or Funchi was daughter of Benne Brett, the wild wolf-cub always quick and wise.

Long-lived Callech Berri of a melodious race was wife of Fathad Canand the centurion. Tea, daughter of Mac Niad of the grove, was sister of the Fathad they say and the wife of Find son of Regaman of the ferns. Valuable and costly were her treasures.

Sciath is known, the daughter of enormous Lugaid son of fair Oengus. He was son of Fergus Dubdetach who exposed his skin to wounds. She was the happy wife, of... disposition, of Tadg son of Cian of cheerful Cashel.

Ailech was daughter of fair Fubdaire king of Scotland, no false race, and wife of Eochu trained in martial deeds, mother of the three handsome Collas. The final names of the party were Muredach, Cairell and Aed.

Uathi [1] daughter of stately Findchan was mother of noble Fraech Fer Fortren. Fergus Foga was his son. In nobility he was the decisive choice. In his time Emain was overthrown by a ferocious band.

The wives of Eochu of the splendid hair were: Mongfind of the Ernai (a cunning offshoot) sister of Cremthand. She was inured to painful child-bearing. She gave her brother poison with a lie. And Cairend Casdub of purest vigour daughter of the wealthy English king.

Great Eochu had three sons by Mongfind daughter of generous Fidach : Fiachra, Ailill and Brian of Burren. He

1. Uathi : Aucha in Lecan.

had Niall by Cairend as a mate. Sidach was a son of Mongfind afterwards: a common report in our land from of old.

The two Conalls, pleasantCairpri, Enna, noble Eogan, heroic Loegaire honourable Maine were born to Niall (no reproach to him) by Rignach the gracious one. She was child of Meda son of mighty Ros son of Trechem, prompt with poems.

Conall's consort was daughter of Eochu the sea-born — (good was his disposition), Corpre of the elopements. She was a fierce woman, mother of Lugaid of the stern folk.

Inniu and Innecht were a shapely pair, the two daughters of Lugaid the Dumb. Inniu was wife of Niall of the good brownhaired race. Innecht was wife of Crund who was shrewd and coarse. The mother of Niall Noigiallach's son, Fiacha himself, was handsome and generous of practice. The dread son of Crund, Caelbod, after seizing. . .Banba was his and her borders. Innecht was his gentle mother from whom Glen Arad* in the Route is named.

Noble Ethni, daughter of Conra, was Da Thi's consort full of honour. Ailill Molt the soldier, was their son. He was a king over his lands yonder. Angas, the upright daughter of Cairpri Dam Argait, was truly the wife of Nadfraich. Eocho's daughter, Fial of Bri Ele, was wife of Da Thi of sword-sharp deeds.

Oengus son of Nadfraech, a vainglorious man, his mother was languid stately Angas: or Fochand daughter of the king of the Britons of Man. Her visitation yonder is true. Ethni Uathach was daughter of Cremthand, Enna was her blameless grandfather. She was wife of Oengus son of fierce Nadfraech chief of all perfect heroes.

* From whom is Glenn Indecht and Glenn Arad Edinb. MS.

Feradach [1], Feidlimid [2], Cathair [3], Cond [4], Art [5], Cairpri [6] of the fierce Liffey, Fiachra [7], stout Muredach [8] of Tara, Cremthand [9] chief of dishes and quilts : there is no record of their wives of the true breed without carnal guilt.

Four hundred and fifty seven [10] pagans do I indeed enumerate of mates and of children accurately in stately quatrains. Let us select from the records the noble children of serene Christian ladies for we take from family matter all that is right and proper to say.

Angias [11], daughter of clever Tassach son of blameless Liathan, was the guiding light of Loegaire. He was famous : the shepherd of wealthy Banba. [Or Angas was daughter of Bresal Brec, the nimble woman of fierce conflicts].

Lasair was the fierce daughter of Loegaire. Resplendent Lugaid was her pleasant mate. The mother of Corc of the flying apples was Bolga of Man, a big fragment. Corc was of the family of Loegaire and Lugaid, frequenting crowded fairs of savours. (?)

Marb [12], the eloquent daughter, of the Saxon king, was the affable wife of Niall's handsome hard-headed son and mother of Muredach son of Eogan a column-like strong firm man. The great son of Muredach (son of Eogan son of Niall of the

1. Fearadach [F. Fechtnach] : his mother's name given, but not a wife's in Lecan and D.2.1.
2. Feidlimid [Rechtmar] : wife not given. Mother and sister given in Lecan and D. 2.1.
3. Cathair [Mor] : two wives'names in Lecan and D.2.1.
4. Cond [Cedcathach] : four wives'names in Lecan and D.2.1.
5. Art [Oenfir] : wife's name in Lecan and D.2.1.
6. Cairpre [Lifechar] : wife not given in Lecan and D.2.1.
7. Fiachra [Sraibhtine] : wife not given in Lecan and D.2.1.
8. Muiredach [Tireach]: wife and mother in Lecan.
9. Crimthand [m. Fidaig ?] : wife and mother in Lecan. Not in D.2.1. Crimthand [m. Enda C ?] : three wives given in D.2.1.
10. Only 418 names given up to this point.
11. First name of Christian period.
12. Marb : Indorb elsewhere.

steadfast North) was Murchertach, the mighty weapon, son of Erc of the loved race of swift Loarn.

Cumman Muni was mother of Tuathal Maelgarb of the keen exploits, son of Cormac Caech son of Cairpri, a proud and wanton scion of the melodious bardic art. Cumman of the fair plaits was daughter of Dallbronach and sister of Brigit*.

Fergus Cerrbeoil's wife was Corbach, child of Mane of Leinster of the spades. Dermot was her great son undoubtedly (it was a sad delivery), son of pleasant Cerball and grandson of raiding Conall Cremthaind son of Niall son of radiant Eochu.

Mugain wife of pleasant Diarmait was the excellent daughter of Concrad son of Dui. Colman and honest Aed were her children, a perfect branch which strengthens a country. Of them were the Clan Colmain of the royal line, the race of Aed Slane of the hosts. Or the true mother of Colman was the child of blind Brenand, the holy one of the Cross, Erc [1] of the Conmaicne of Cul, as is heard say to the satisfaction of flatterers.

Brea, the fair and famous daughter of Colman son of venomous Neman, was mother of inconstant Colman Bec : a clever woman from mild Dun Suani. Aedammair Delgnach a strong capable woman of the Tratraige (renowned and swift), the only woman who craved the muzzles of whelps, was mother of generous Guaire Aidne.

The wife of Mael Dun, mother of Congal, child of Nechtan was shining Lassar. I certify that yonder wife of Dui of Irluachair was curly-haired Land, daughter of Cerball's son. The two sons of Muircertach mac Erca were Eochu Find and tall Domnall. Duasach [2] daughter of Dui was their mother.

1. Erc : Eithne in Lecan.
2. Duinsech elsewhere.

* St. Brigit.

The harsh one was not avaricious. Dui Tengai Umai chief of Connaught strengthened...

Wealthy Setna was father of Ainmire. Aed was blameless Ainmire's son. His mother was fervent Brigit daughter of faultless Cobtuch who was son of Ailill of Ard Ladrand, the castle of the two competitors in valour.

Brigit, the fair daughter of Fianamail, forsook the child of the strong race. Aedan and Brandub were Eochu's children in very truth, one brood as heretofore. Or it was Feidlem daughter of Feidlimid Findleith was their cheerful mother : Feidlimid son of Cobtach (a violent king) son of Da Thi son of tall Fiachra.

Ethni, daughter of blind Brenand, was wife of Aed Slane of the spears. Diarmait, Dunchad, Conall, Congal, Mael Odar who held feasts; these were her united family and the chief of the bands of Breg.

Ronait, daughter of Aed Slane, was the noble wife of stainless Colman, mother of Mael Dun and Aelind ; a handsome ploughman* who never marked out a castle.

Suithchern, daughter of Aed Bennan, was wife of fair Lonan son of Indnech. Cuanach son of Cailchen took her from him by means of his axe-like spearhead. He was no coward. He had two blood-brown spears. Lonan fell by their points, an evil fate.

The generous daughter of comely Fedlimid, the fair son of unyielding Tigernach, was Damnat, the perfection of sunshine, wife of gentle Aed Bennan.

The children of Aed and good Damnat are praised : Mael Dun, Congal, pleasant Cumman, Mael Canaig a most brilliant man, and Mor of Munster wife of fair Fingin. Tolnat, daughter of Mael Tuili, was wife of Mael Dun the proud melodious scion.

* Lecan reading followed.

Ronsech was the famous queen of [the king of] Airgiall whose name was Mael Odar who was no sluggard. Their daughter was the elect Mael Teglaich wife of Fergus Coba of the clans. He was son of Aed, the great son of Mongan, who inflicted heavy slaughter on yon army. Eriu was daughter of Mael Teglaig and of the champion, brilliant Fergus. Her husband was tall Ailill from Ciannacht. He caused grievous torment.

Brig daughter of Archa son of Carthend, consort of Domnall, was a womanly woman. Her son was Aed Uaridnach rich in cattle, Often was he raiding men. Damnat, the good and great daughter of Murchad Lorc, is, we think, praised: a woman who practised ordained poverty, the mother of fair Mael Fithrig.

Garb, daughter of Ellen of the Eoganacht, the bright mother of Fiachna is known: generous Fiachna, the intelligent king of Ulster of heroic form. His bravery was seen. The daughter of Furudran son of Bec, wife of stern Fiachna son of Demman, was Cuman Dub of enduring memory, of the reckoned family of the king of Ui Turtri.

Cuman's daughter was Dublacha, Mongan's sweetheart. Her children were good. Colgo and Conall were men of energy. Caintigern was his stately mother. Dublacha of the promises without stint was daughter of Deman's son.

Land wife of Ated, the tall son of Ainmire, was daughter of Aed Guaire of the torc. Her children were: Domnall (divided choice) Mael Coba and Conall Cloc. Or the stately mother of the strong trio was her sister, Land, an unmusical obstacle. (?)

Duansech was wife of straight forward Domnall. Dathnat was Cellach's wife for a long while. Ornath was wife of Guaire son of Colman son of Cobtach (Colman of the clergy). It was she, Deoch, was [wife] of Laidgnain Lingil, the acute daughter of generous Fingin.

The wife of royal mighty Diarmait was gracious Temair,

(a dissolver of wealth). She was daughter of Aed Bolg son of Fingen. Bodily beauty had the bright one, chief of slaughter. The mother of noble Cernach Sotal guaranteed and took possession of wealth.

Buach, the wife of Cano the great son of Gartnan, was the bright-smiling daughter of generous Illand. The harmonious love of Cano and Cred was a torment to her and was long remembered. Gelges, daughter of Guaire, was wife of Cu Congelt. Her pure true love changed suddenly.

The daughter of Mael Dun son of Aed (king of Munster of prosperous swathes) was Guas wife of Cuan son of Conall. Their lamentation was not harsh or sullen. The keen adventurous prince of the Ui Fidgenti followed the noble one through her spells.

Cathal son of hairy Finguine was the fair king of Munster. Lofty was his standard. His wife (a profitable bargain. . .) was Cellach [1] daughter of red Dunchad: Dunchad of the Ards grandson of musical Conall. His hunting was rough and smooth sailing.

Murgel, Mugain, sensible Be Bail, Caintigern (a frank quartett) were the wives of Cellach of Cualu who feasted under the horns of oxen. Finachta Fledach son of Dunchad was husband of Derforgaill (cause of knowledge) and of the daughter of Congal, Conaind of the golden treasure (it was lovely) which failed not. Congal Cendfota was an Ulsterman. His skin had a stringy structure.

It was the same daughter of Congal, Conchand, who was a chaste consort and wife of Blathmac's son the flourishing king of Ulster. She did not forsake her race in her contest. Cacht, daughter of Mael Coba's son Cellach, was a prudent consort. She was wife of Mael Dun son of Fergal son of wise and generous Mael Dun.

The wife of Irgalach son of Cinaed (a valiant warrior who

1. Cellach: Cailleach elsewhere.

fed ravens) was Murend daughter of Cellach of Cualu among the white-shouldered throng.

Ornath the lovely was daughter of fierce Cuan son of Amalgad. She was wife of a man, Sechnasach son of mighty Fingen. The daughter of Ernan of Crich Conaill was wife of Fergal who was a generous prince. Fergal was a vine-branch, beauty without violence. Aed Allan was ever his true son. Aed, Niall Frosach, Fergal, Feid[l]im were kings of Ireland after Niall.

Domnall son of Murchad of Meath was son of Alpin who played with gold. The stately mother of shapely Domnall was child of Comgall of Delbna Mor. Niall Frossach of silver showers was the noble son of Fergal a valiant raider. Athechda the mother of powerful Niall was daughter of Cian pure and candid.

Albini was wife of pleasant Domnall. Dondchad was her son, a great prince. She was daughter of Ailill of the Ards and of Oiriu. I do not conceal the kindly fair one. Dunlaith the good daughter of the son of Longsech son of Flathbertach was wife of splendid Niall. Her son was wise Aed Ordinte ; a golden-haired beauty, manly and generous.

Powerful Be Bail, daughter of Cathal, was wife of Dondchad son of stern Domnall. Mael Ruanaid and prompt Oengus with the troops of beautiful trumpets were her children. Cathal was the name of the famous king of Ulster the strength and the foundation of Banba from of old.

Fair Fogartach prince of the Ui Fiachrach (the generous son of loyal Mael Bresail) and fleshly Cumascach (son of Cathal the king of Airgiall brave in battle): their mother was the spotless daughter [1] of Aed Ordan who prospered prosperity.

Fland prince of Breg and clerical Niall Caille were the sons

1. Land in Lecan.

of Medb (without an exact contract) daughter of capable Inrechtach son of Muredach ofgrim Durlus.

I heard that Cathal the veritable son of Fiachra was prince of the Fer Cul. The name of his daughter was golden Aroc. Though very young her achievement was remarkable. She was mother of Mael Sechlaind of the armies, of the main line of king Mael Ruanaid.

The mother of calm Aed Findleith was fair Gormlaith of the dazzling white complexion; danghter of Dondchad. Embroideries were no difficulty to her.

Land daughter of Dungal son of Fergal, king of Ossory of the steeds, was called the mother (no mistaken delay) of Fland son of Mael Sechlaind of the swathes.

Good Mael Muire was daughter of Cinaed son of Alpin, a Scotch noble, and mother of Domnall son of daring Fland, and of white-toothed active Niall Glundub.

The daughter of Muredach son of Eochu, sole king of Ulster, was harsh Gormlaith. I do not conceal her child, Cummascach son of tall Ailill, [the noble prior of Armagh was generous. There never was condemnation of poets] and Domnall son of generous Aed Findleith. His rank did not give a king's protection.

Derbail, the good grand-daughter of Aed Ordnidi, was the youthful wife of placid Lannacan. She was certainly daughter of Mael Dun who ruled servile Cul Dremni of the multitudes. Her children were Cellach and Mael Findna. It was a family of adventurous lads. The husbands of Eithne daughter of Aed Findleith were Flannacan and Fland. Her sons were Mael Mithig of the mead-feasts and Mael Ruanaid of yon assemblies.

The mother of Eochacan son of Aed was Ablach, daughter of wise Domnall son of inviolate Bec, ruler of the fair of Line of the champions. Fierce Eochacan, co-king of Ulster, had the visage of the family who were no fools. Muredach,

noble Amalgaid, Aed, disagreable Eochacan were sons of Mael Dun's daughter [1], sons of experienced Aed.

The child of the daughter [2] of Ated son of Laigne was the hero Aed, son of bright Longsech. Dunlaith, born of Domnall son of Aed, was mother of Niall son of Aed Ordan of Ulster. He was full of heroic rude courage

The mother of Matudan son of Aed, and daughter of blameless Lethlobar, was the feminine spirited woman, Barrdub, of pure conduct, without evil cause.

Murchertach son of Niall, chief of Cashel, and Cellach son of cheerful Bec were sons of the daughter [3] of Anbeith son of Aed who ruled the smooth plain of glorious Moen.

The mother of Diarmait son of Cerball, hero of the brilliant Ossorians, and of Tadg son of perfect Concobar (noble, wealthy, destructive and impetuous) was the daughter [4] of brown poetical Mael Sechlaind of the main-line of famous Mael Ruanaid.

Gormlaith, pure-born of Fland son of Conand, was wife of the prince of the active Gael. Her children were: Dondchad, son of wealthy Fland, and Gormlaid full of cunning deeds. Ligach, daughter of Land and Mael Muire, was a good woman in her time. Her children were: handsome perfect Congalach and Aed son of Mael Mithig the stutterer.

The child of Eithne daughter of Fergal (son of Domnall of the oxen) was Murchertach as worthy as any son of Niall. He did not let his kingdom decay. He was son of a man, (since whom were kings without dispute), Congalach the pillar of battles. Deichter, mother of Domnall, Congalach's son, was child of Beollan son of Ciarmac, a battle-chief and king of South Breg of treacherous foreigners.

1. Indearb in Lecan.
2. Cacht in Lecan.
3. Aillind in Lecan.
4. Ailbi in Lecan.

Cacht, child of Dondchad the great son of Cellach (the fair king of Ossory of the pastures), was mother of a distinguished haughty man, brown Dondchad U Congalaig. Congalach's grandson Murchertach (great and dazzling strife) had a good mother, Ragnailt, daughter of fierce Amlaib. Her countenance was unruffled by danger of reproach (?).

The child of Congalach son of Mael Mithig (whose son here after was Congalach) was Derbail who faithfully practised poverty, mother of the fair king of Ui Failge.

The mother of warlike Domnall U Neill was shining Gormlaith of affectionate ways, the progeny of Culenan son of Mael Brigte, (till then the most certain stream of all) child of the king of the Conaille of embroideries. Their anger and their contests are terrible.

Echrad, daughter of Matudan son of Aed, had a lovely colour. She bore Murchertach the impetuous son of Domnall Ua Neill, the fighter in the battle.

Cres, handmaid of the good (?) Ui Maine was mother of Flathbertach of the thighs, [son of]* venomous Murchertach ua Neill of the hostages who are seen in his fetters.

Murgel was mother of the king of Ailech named Glunralar, (he was a hero) and of Murchad Ua Lathbertaig who was full of ale, strongly fortified, wealthy and powerful. She was child of Tadg son of Concobar a plundering overbearing dictatorial and crafty man.

The daughter of tall Aed U Cellaig [1] chief of great Ui Mane (he was not mad) was mother of Tadg son of Cathal of Cruachan. The man was perverse in battles. The child of Tadg, son of Cathal of the beautiful poem, was little Derbail of the delicious drinks, mother of Aed Ua Neill the raven. Fair were his hostages in grey fetters.

The noble mother of Glun-iairn and rich Mael Sechlaind was

1. Sadb in Lecan.

* Lecan reading followed.

steadfast Dunlaith. Murchertach son of Niall was her father. He carried out a march with battalions.

The daughter of Erchad, a blooming woman, Be Bind, was mother of Brian of the verdicts. Erchad son of steady Murchad was king of South Connacht of the raids.

The child of Murchad son of Find was Gormlaid, the clever offspring of the king of all Leinster. Her sons were : Brian's son wealthy Dondchad, and Sitric son of generous Amlaip. Callech daughter of poetical Dunlaing was the true mother of Bran of the poets. Bran king of Leinster, son of Mael Morda, was the beauty of the boasting violent nobles.

The two Baetans [1], Mael Coba [2], Conall [3], Colman [4], Congal [5], gentle Blaithmach [6], Suibni [7], Sechnasach [8], Mael Fithrig [9], Longsech [10], Flaithbertach [11]; Aed [12] mightiest of all, Conchobar [13], Cinaed [14], Cend Faelad [15], Fagartach [16] who received with alacrity : history by reason of disturbances does not mention the wives of the royal kings for a space.

Guairi, Crimthand, Cuanu, Comgan, Cummain, Breccan [17]: few were their words without cause, a brave family of defensive heroism of beauteous colours from Naas.

Eleven hundred and forty seven years exactly of pure deeds

1. Da Baedan : Baedan m. Muircertaig, ob. 568. Two wives given in D. 2.1. : Pompa and Nindead. Baedan m. Nindeada ob. 585. His wife, Cacht, given Lecan.
2. Mael Coba : son of Aod m. Ainmerech. See Croinseach in Lecan
3. Conall : son of Mael Coba. Wife not known.
4. Colman Rimi : his wife Corbaich Lecan.
5. Congal : son of Aed Slaine. Wife not known.
6. Blathmac : son of Aed Slaine. Wife Eithne Lecan.
7. Suibne [Mend]: ob. 628. Wife Ronad Lecan.
8. Seachnasach : son of Blathmac. ob. 670. Wife Findelb Lecan.
9. Mael Fithrig : son of Aed Uairidnach. Wife Cacht Lecan.
10. Longsech : son of Aengus. Wife Muireand Lecan.
11. Flathbertach : son of Longsech. ob. 794. Wife not known.
12. Aed [Allan] : son of Fergal. ob. 743. Wife not known.
13. Concobar : son of Dondchad. ob. 831. Wife not known.
14. Cinaed : son of Irgalach. ob. 728. Wife not known.
15. Cend Faelad : son of Blathmac. ob. 674. Wife Orlaith Lecan, p. 27.
16. Fogartach : son of Niall. ob. 734. Wife not known.
17. I cannot identify these names.

from the most harmonious birth of Christ till I enumerated the band of women. I was twenty-six Wednesdays at the sport. The space of time was no weariness.

Gilla Mo Dutu composed this poem — it is no false arrangement — [It came from vigourous Ard Brecan through Becan. This is no false yarn], in Devenish of gracious words and pure holy songs. [He settled for living folk by hard wisdom a fine problem]. The Women's History, which is not folly to be suppressed, gives half the race from Adam the one man.

(*A suivre*). Maighréad ni C. Dobbs.

THE CELTIC GRAIL[1]

The problem of the origin of the Holy Grail in Arthurian literature has raised vehement passions among students of mediaeval romance. Is the miraculous Feeding Vessel rooted in the materials of Celtic romantic or folkloristic literature? Celticists will generally be inclined to answer this question in the affirmative. To them the atmosphere of the Grail legend is so closely akin to that well-known from the Irish tales that even without the existence of direct parallels they will not hesitate to declare it necessarily Celtic. On the other hand, scholars not having first-hand knowledge of the Celtic tongues, are usually reluctant to admit the Celtic roots of the luxuriant growth of legends centering about the Grail Castle. That king Arthur was a national hero of the Britons cannot be denied; but nowhere in Celtic legend or history his story is connected with any object recalling Crestien's grail. Then, why should this connection not have been brought about by the French poet himself, who simply desired to christianize the matter he was working upon by introducing a scene recalling certain rites of the church? Because there is no sufficient reason to detach this one trait from the rest of the story, Celticists will reply; Welsh and especially Irish literature abound with indirect evidence that justifies the assumption of a Celtic origin also for the Grail *motif* itself.

In the present study, which is intended as a further sup-

1. The conclusions of this article were communicated in a succinct form to the First International Arthurian Congress at Truro, August 1930.

port for the Celtic theory, it cannot be the writer's object to give an exhaustive survey of the opinions expressed by scholars on the Grail controversy. Besides, they have been discussed at length by the late professor Bruce in his well-known work on the *Evolution of Arthurian Romance*. Even those who, like the present writer, can in no way accept prof. Bruce's conclusions will readily admit their profound admiration for the impartiality with which he rendered his opponents' views. However, it seems necessary to sum up briefly the arguments of the most prominent champions on both sides, in order that it may be seen from the outset, which aspects of the problem require more light at the present stage of the discussion.

Among the advocates of the Celtic theory professor A. C. L. Brown ranks foremost [1]. He was the first to identify the Lance and Grail in Arthurian romance with the treasures of the Tuatha Dé Danann, known from Irish mythology, and the Grail quest with the search for a cup-of-plenty that has to be won or recovered, as is related in such Irish tales as the Lad of the Ferule or the Second Battle of Mag Tuired. These parallels may be said to be striking, but professor Brown contents himself with the equation of individual traits.

Professor W. A. Nitze, who also sides with the celticists, adopts a different method [2]. He sees the direct source of the Grail story in Celtic literature, as appears clearly, for instance, from his identification of Brons, the Fisher King, with Bran fab Llyr, the hero of the second branch of the Mabinogi (*Branwen ferch Llyr*); he justly points out that Bran, too, was in the possession of a « cauldron of regeneration ». However, in this direction a certain amount of work had been done before him by Alfred Nutt [3]. What is new in Nitze's theory

1. See, for instance, *The bleeding lance*, P M L A, 25, 1 sqq.; and *King Arthur and the Grail*, Medieval Studies in memory of Gertrude Schoepperle Loomis, 95 sqq. (Paris, 1927).

2. Of his writings may be mentioned *The Fisher King and the Grail Romances*, P M L A, 24, 365 sqq., and *The identity of Brons*, Medieval Studies etc., 135 sqq.

3. *Studies in the legend of the Holy Grail*, London, 1888.

is that he asks for the primitive meaning of the Grail and the other symbols belonging to it. He arrives at the conclusion that their origin lies in a prehistorical agrarian cult and its ritual, which must have existed among the Celts as among other people.

The theory of Celtic origin was altogether rejected by professor J. D. Bruce [1]. His view that the antiquity of the Tuatha Dé Danann treasures could not be proved from Irish tradition, was dismissed once for all by the sweeping criticism of Dr. Vernam Hull [2], so no more need be said about this. On the positive side, however, his opinion deserves our attention. He believes in a christian origin of the Grail *motif*, which was combined by the French poets with the Great Fool *motif* and the doubtless Celtic Arthurian setting of the whole.

A similar view-point is taken by professor W. Golther [3]. According to him the source of the Enchanted Castle, where the Grail appears, is a Breton tale, but the Lance and Grail were added by Crestien on purpose. With the French poet the Grail is only a sacramental chalice, as he knew it himself from the rites of the church. The reason for the connection of these two heterogeneous elements remains obscure.

It is manifest that against both theories objections may be raised. The Celtic theory allows no room for the christian element which is so conspicuous in the Grail legend. If the combination of Celtic folklore and christian spiritualism had been effected by Crestien or one of his immediate predecessors, there would necessarily remain traces of unsmoothness in their work. Besides, the parallels adduced from Celtic literature furnish an illustration of one or two traits in the continental romances, such as the Grail as a miraculous Feeding Vessel, or the quest that can only be accomplished by the chosen hero, but never yet was a Celtic story unearthed showing the principal elements of the Grail legend in due connection with one another. In fact, the evidence collected

1. *The evolution of Arthurian romance*, p. 269 sqq., Göttingen, 1923.
2. Zeitschr. für celt. Phil., 18, 73 sqq.
3. *Parzival in der deutschen Literatur*, p. 12 sqq., Berlin, 1929.

in the Celtic field is too fragmentary ever to convince strangers in Celtic literature. If celticists generally do believe in the Celtic origin of the Grail legend, they are rather prompted to this attitude by intuition than on account of the evidence laid before them.

On the other hand, the christian theory will hardly satisfy the modern critic. If it is assumed with Golther that the whole of mediaeval Arthurian romance has its roots in Crestien de Troyes' *Contes del graal*, then it seems impossible to accept for the Lance and Grail, which form part and parcel of the Grail scene, an origin and a source different from those of the Enchanted Castle and its other attributes : why should these particular *motifs* be separated from the rest with which they are so closely interwoven ? Of course, it would be an altogether different thing if the biblical frame of Robert de Boron's *Joseph* could be proved to be built upon materials independent from Crestien, for then the christian allusions in the *Contes del graal* would reflect a strong and well-developed tradition which, for some reason or other, Crestien withheld from us in its fullness, leaving it to Robert to reveal it to later generations of poets and students. This hypothesis, however, suffers from a strong inner improbability, as no earlier christian legend on Joseph of Arimathea and the Holy Grail is known to exist.

Along with the Celtic and the christian theories there is yet a third doctrine, which has found some very eloquent advocates, the so-called ritual theory. However, this should not be placed on a level with the two older theories, for, although in direct opposition to a christian origin of the Grail, it is in no way incompatible with a Celtic source for the Feeding Vessel of romantic poetry. This appears clearly from the opinion expressed by Nitze, which has been referred to already. If in the Grail ritual a reminiscence should be preserved of prehistoric agrarian mysteries, even then the direct source of the literary Grail legend may be seen in the Irish and Welsh tales as the reflections of those ancient cults. In this case the mythological problem does not affect in any degree the philological question of the literary sources of the

Grail legend. But it becomes altogether different when the demands of strict philology are passed by in silence, and mystery cults from Greece or the East are directly compared to certain scenes from the Arthurian romances. Then the literary link is missing, and we may even be requested to believe that some of those ancient rites survived until the Middle Ages and found their direct reflection in the literature of the time. We know, in fact, of agrarian or fertility rites that were observed by the country people in the Middle Ages, and are so even at the present day. But when their pagan character was still very prominent, the church used to object to them in a very severe manner. This does not render this theory particularly attractive to modern criticism; moreover, it is but seldom applied with that methodical exactness which is so desirable in literary research.

The ritual theory was exposed in an admirable way by Miss Jessie L. Weston [1]. She derives the mysteries of the Grail from the eastern Adonis cult, whereas Nitze compares the Eleusinian mysteries. More important, however, is another point where she differs from Nitze. She leaves the philological side of the question out of account and explains the Grail legend directly from the ritual itself. Thus it becomes impossible to make her views harmonize with the Celtic theory what can be easily done in the case of professor Nitze. But Celtic literature is there after all, and its many affinities to the Grail legend present themselves to the eye. They demand an explanation which the ritual theory does not afford.

Professor R. S. Loomis [2] goes even farther than Miss Weston in his identifications of elements of the Grail legend with Greek and Eastern myths and rites, but of these he also sees the reflection in our Irish and Welsh tales. In fact, his comparisons are more than anything else concerned with the remains of ancient Celtic literature. Still he considers the

1. *The legend of sir Perceval*, 2 vols., London 1906-09; *The quest of the Holy Grail*, London, 1913; *From ritual to romance*, Cambridge, 1920.

2. *Celtic myth and Arthurian romance*, New York, 1927. See my criticism of this book in English Studies (Amsterdam) 9, 155 sqq.

Grail legend in its many aspects as independent from the latter ; he contents himself with stating an imposing number of similarities, and explains these from the common stock of prehistorical mythology. But he gives no answer to the question, where the literary source of the Grail legend is to be sought. We are indebted to professor Loomis for throwing more light on the many affinities ·between the Celtic stories and mediaeval romance. Even if he did not intend to do so, his work has made the Celtic origin of the Grail legend more probable than it was before. But the direct source is still obscure. The objection raised against the Celtic theory that by searching for parallels it could illustrate individual elements and *motifs*, but never succeeded in presenting a Celtic story which, as a whole, corresponded to the Grail legend, still holds good. In this respect it matters little whether we accept the Eastern origin of much in both Celtic literature and mediaeval romance or not. Besides, the ritual theory leaves the christian element in the Grail legend out of account. Yet, as has been said already, this is no less characteristic for the story of the Holy Grail than the numerous folkloristic traits connected with it. The results of the investigations of the ritual school do not disengage Celtic scholars from the duty of pointing out the direct Celtic source of the Grail legend, or at least the nearest approach to it.

What we should like to find is a well-connected Celtic story, containing as many Grail elements as possible, and that in a christian setting. For, if the Grail legend sprang from a Celtic source, then folklore (or perhaps mythology) and christianity must have been blended together there as much as in later mediaeval romance. These two elements, so contrary in appearance, met and united long before Crestien, for with him not one trace of their original contradiction remains. Hence among the components required for the prototype of the Grail story the christian frame is absolutely necessary. Of course, it cannot be expected that any surviving Celtic tale should contain the various folkloristic and christian elements of the Grail legend in exactly the same order and the same connection. For this the methods of Celtic storytellers are

too well-known. They liked to play with their *motifs* and to vary the setting. All we may look for is a number of Grail elements collected into one frame which bears some likeness to that of the romances. Could such a story be discovered, then the lesson taught by it would, no doubt, bring the Grail problem nearer to its solution.

A very remarkable story, entitled *Altrom Tighi dá Medar* (the Fosterage of the House of the two Goblets), was published not long ago by Miss M. E. Dobbs from the Book of Fermoy [1]. No other version is known, but from the text it can be proved that what the Book of Fermoy provides is only a copy from some earlier manuscript [2]. Thus the modern character of the language cannot be used as a proof for a recent origin of the tale. The text suffers from corruptness and the interpretation is not always easy. The general trend of the story, however, is clear and may be summarized as follows.

Since the invasion of the Sons of Míl the Tuatha Dé Danann inhabit the hills and mounds of Ireland. Their chiefs are Manannan and Bodb Derg. Elcmar, who is settled in Brug na Bóinne and has Aengus 'Og, son of the Dagda, staying with him, prepares a feast, where he also invites Manannan. During the feast Aengus 'Og, stirred by Manannan's evil counsel, summons Elcmar to quit the Brug and thus becomes lord of the fairy palace. Then the Wedding-feast of the Brug is instituted, and when the time comes, Manannan's wife gives birth to a daughter, whose name is Curcóg. At the same time Eithne is born; she is the daughter of Dichu, the steward, and his wife, who are not of the Tuatha Dé Danann themselves. Eithne becomes one of Curcóg's handmaids and excels her mistress in beauty and chastity, her fame spreads all over Ireland. One day Aengus 'Og receives the visit of his brother Finnbarr Meada. Upon seeing the maidens he insults Eithne by using unbecoming language against her.

1. Zeitschr. für celt. Philologie, 18, 189 sqq.
2. Cf. p. 198 : *Isbert an laid* (7 *ligfamaid thorainn an laidh annso*).

Being deeply troubled, she shuns the intercourse of her comrades and refuses every sort of food. Henceforth she lives on the milk of Aengus' Dun Cow, which she drinks from a gold goblet ; she milks the cow herself. This cow was brought home by Aengus, together with the Speckled Cow of Manannan, from an expedition the two fairy lords made to India, the righteous land ; two silken spancels and two golden goblets came into their possession at the same time. These treasures were found in a house called the House of the two Goblets, so that the name of the story is *Oileamain tighi dá medar* ; it is a story of great power and renown.

Manannan, who has heard about Eithne's strange behaviour, invites the maidens to his mansion in Emain Ablach. Here also Eithne tastes no food except the milk of the Speckled Cow from the Gold Goblet. Now Manannan understands the reason of Eithne's preference for the milk of the miraculous cows. She does not belong to the race of the Tuatha Dé Danann, and when Finnbarr insulted her, the demon left her heart and an angel came in its place, sothat it is the Trinity she adores now. After a time Curcóg desires to return to the Brug and Eithne follows her. From that day till the time of Lóegaire mac Néill the maidens sojourn alternately with Aengus and with Manannan ; Eithne never partakes of any other food but the milk of the Dun and the Speckled Cows.

One day, after christianity has spread in Ireland, Curcóg and her maidens go to swim in the Boyne. When they leave the river in their magic mist, Eithne does not notice the departure of her comrades and remains alone. She puts on her garments and, while searching the banks of the river, she sees one of St. Patrick's clerics standing in the door of a church and reading his New Testament. She entreats the cleric to give her a lesson in reading, and from the outset she is able to read the book as if she had possessed this art all her life. The cleric is highly astonished at this, and his amazement still grows when, after having caught a salmon for himself, and letting down the rod once more, in order to provide food for the maiden, he catches a salmon of miraculous size, whose like was never seen. Thus Eithne remains in the cler-

ic's house for a long time. In the meantime Aengus and his followers are searching Ireland for her. At length they also come to the oratory on the Boyne, and the maiden, perceiving them, imparts her fear to the cleric that she will be taken away from him. She prays the Lord for comfort and succour, and suddenly St. Patrick appears from the other side of the house. A conversation between Aengus and St. Patrick ensues, which ends in the holy man desiring the fairy prince to shun vain gods henceforth and adore the Trinity. Then Aengus and his household depart, uttering a heart-rending wailing cry. The cry causes Eithne's heart to leap in her bosom and after a fortnight she dies, having commended her soul to God and Patrick.

After Eithne the oratory is called Ceall Eithne. The cleric Ceasán, the king of Scotland's son, leaves his house and settles down in Fid Gaible, where Cluain Ceasáin is named after him. St. Patrick imparts great power to the story and orders that no one shall talk or sleep when it is recited.

One of the outstanding characteristics of the above tale is the mixing together of christianity and heathen mythology. It was customary with the Irish storytellers to introduce christianity into the national literature, or at least to make the latter harmonize as much as possible with the former. In the Ulster Cycle, for instance, we learn that the indignation at the crucifixion of Christ was the indirect cause of king Conchobar's death ; this happened after the king had declared to believe in Christ, so that the blood he lost at the moment of his death was a baptism to him, and he was the first pagan in Ireland who went to Heaven [1]. For the Finn Cycle the connections with christianity are even stronger. This will appear clearly from a perusal of *Accallamh na Senórach* [2]. Here the fundamental conception itself, the colloquy of Patrick with

1. *The death tales of the Ulster heroes*, Dublin, 1906, p. 4 sqq. Of Cuchulainn it is also said : *et alii dicunt co ro chret Cuchulainn o sin*, Cormac's Glossary, p. 31. Oisín is also said to have been baptized in blood, cf. Béaloideas, 2, 259.

2. Stokes and Windisch, *Irische Texte* IV, 1, Leipzig, 1900.

a surviving hero of the Fiann, rests on the desire to establish a relation between christian and national tradition. But there is much in details also that points to the same tendency. Thus Patrick receives from two angels the order to note down the stories of the Fiann (l. 293 sqq.). Finn and his heroes believed in the Lord of Heaven and earth because He destroyed in one night the two hundred youths of Cormac mac Airt (l. 1455 sqq.). Not only did Finn believe in God, but he knew that Patrick and Ciarán would come to Ireland (l. 1835 sqq.). Cáilte requests Patrick to redeem his sister Rairiu from the torments of hell, and the saint does accordingly, implying also Cáilte's father and mother and Finn mac Cumhaill in his prayer to God (l. 4116 sqq.). Here everything has been done in order to make the inevitable paganism of the Fenian heroes as inoffensive as it could possibly be.

Even in the Cycle of the Tuatha Dé Danann, the pagan deities of ancient Ireland, there are manifest traces of christian influence. In one of the recensions of Lebor Gabála it is said of the Tuatha Dé Danann: *rofogloindset eólus 7 filidecht ar cach díamair dána 7 in cach léri legis, 7 cech amainsi eladan docuisin is do Thuathaib Dé Danann atberar atá bunad, ar cia tánic cretim, ni rodíchuirthe na dána sin ar at maithe, 7 ní derna deman maith etir. Is follus dano asa febaib 7 asa n-aidedaib nach do demnaib ná sídaigib do Thuathaib Dé Danann.* Perhaps the Irish belief in the inviolability of the arts was never better expressed. It is but natural that christian allusions should also intrude into the traditions about these pagan deities. One of the prominent characters in *Accallamh na Senórach* is Cascorach mac Cáincinde from Síd Buidb Deirg; he is an art student (*damna ollomun*) of the Tuatha Dé Danann. He visits Cáilte in order to learn the Fenian stories from him; but when he meets Patrick, who invites him to sing for him, he asks Heaven for his reward. Yet his *ceól sídhe* is by no means deprived of its original magic qualities, and sleep befalls the listening clerics (l. 3455 sqq.). From that moment Cascorach determines that his aim is to win Heaven (l. 4629). A little later, when Patrick is sojourning at the court of king Eochaid Leithderg of Leinster, he is approached by another

prince of the Tuatha Dé Danann, Donn son of Midir, who lays down his head in the bosom of the saint and gives him power over all the Tuatha Dé Danann. The scribe of the manuscript, edited by Windisch and Stokes, was so profoundly touched by this scene that he could not refrain from observing in a marginal note : *conid ann do chreidset Tuath dé Danann do Patraicc* [1].

No more instances of christian variations on national Irish themes will be required [2]. It is but natural that in *Altrom Tighi dá Medar* a similar combination should occur. In this respect the author of the story did not deviate from the practice of his fellow-craftsmen. But at the same time his work recalls the Grail romances, for which the interpenetration of christianity and pre-christian folklore is characteristic, too. However, before following up this idea, it will be necessary to analyze our story so that we may get a clear insight into its structure and the antiquity and meaning of its elements. A distinction must be made between the christian and the native matter, and then each must be criticized in itself. Let us begin with the non-christian elements, that is, with the traditions concerned with the Tuatha Dé Danann.

In the opening paragraph, which is partly illegible in the manuscript, the text of the original has been abridged. As we have it, it contains a succinct survey of the events that led to the confinement of the Tuatha Dé Danann to the hills and mounds of Ireland. It seems to be drawn up from different sources, perhaps partly from a failing memory. The three Tuatha Dé Danann kings, Mac Cecht, Mac Cuill and Mac Gréine, sons of Cermad Midbél, are said to be defeated by Erimon in a number of battles. Among these are named the battle of Tailltiu, which is known from all authorities dealing with the subject, and battles at Druim Lighean and Loch Febail. Perhaps these two names refer to one and the same battle,

1. Outside *Acc. na Sen.* the most typical instance of a Tuatha Dé Danann tale where christianity and paganism intermingle is *Oided Cloinne Lir*.

2. See C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, Oxford, 1910, I, cxxx sqq.

and the composer of the story was mistaken in that he represented it as a fight between Erimon and the sons of Cermad Midbél. For the only mention made of Druim Lighean in connection with a meeting of the Tuatha Dé Danann and the Góedels is in a tradition transmitted by Keating but marked by him as unreliable, that Ith son of Míl, who had preceded his brothers on the way to Ireland in order to explore the country, was slain by the sons of Cermad Midbél not on Mag Itha, as is the common view, but at Druim Lighean. Owing to a mistake this battle could take the place of the battle of Sliab Mis, which is recorded by Lebor Gabála [1] as the first victory of the sons of Míl over the Tuatha Dé Danann preceding the battle of Tailltiu.

After the defeats inflicted upon the sons of Cermad Midbél and their people, Erimon son of Míl shared she kingship of Ireland with his brother Emer, until the latter, stirred by the evil counsel of his wife, revolted against his elder brother, thus being the cause of the fierce battle of Geisill, where Emer was slain. This conflict between the two brothers is also recorded in Lebor Gabála (portion of the text not yet printed), where it is located at Bri Dam in Offaly, the name Geisill not being mentioned. The Four Masters, however, who also record a battle at Bri Dam, add : *as frisidhe asberar cath Geisille* [2]. The source of this addition seems to be a short poem on this event, preserved by Keating [3] (*Fuair*, sc. Eibhear, *i dtuath Ghéisille a ghoin*). Thus the same poem would be the source of this passage in our story, which conclusion is confirmed by the fact that it is the only other authority to state the cause of Emer's refractoriness, namely the evil counsel of his own wife :

do ráidh bean Eibhir na gcath
mun budh lé Druim caoin Clasach

1. R. A. S. Macalister and J. Mac Neill, *Leabhar Gabhála*, Dublin n. y., p. 268.

2. J. O' Donovan, *Annals of the kingdom of Ireland by the Four Masters*, I, 28.

3. Geoffrey Keating, *The History of Ireland*, ed. by P. S. Dinneen, London, 1908, II, 104.

Druim Beitheach, Druim Finghen finn,
nach beith aon-oidhche i nEirinn.

Thus she opening paragraph shows that our author draws rather from poetical than from historical or pseudo-historical sources, and, it would seem, sometimes from a defective memory, too.

Of an introductory character is also the second paragraph. After being defeated by the Sons of Míl, the Tuatha Dé Danann take the advice of Manannan, who tells them to scatter over the hills and plains of Ireland and to settle there in their magic dwellings. They do accordingly and make Bodb Derg and Manannan their rulers [1]. A list of the principal fairy princes and their mansions ensues, along with a few further particulars on the establishment of the Tuatha Dé Danann. It need hardly be remarked that this conception is not that of official Irish history. Lebor Gabála (p. 270) states that after the decisive battle of Tailltiu the Tuatha Dé Danann are routed to the sea, and according to the Four Masters (I, 26) those that were not slain in battle, are killed afterwards wherever they are seized. Keating (II, 94, 96) and O'Flaherty in *Ogygia* hold similar views. In romantic literature, on the other hand, they are supposed to live on until the present day and to dwell in their old fairy mounds. It suffices to refer to *Acallamh na Senorach*, where a great number of stories about the Tuatha Dé Danann is related and where they have intercourse with the heroes of the Fiann. In such romantic tales as *Tochmarc Etáine*, *Cath Finntrága*, etc., contact of the fairies with mortals of the heroic age is regarded as a most natural thing.

The contradiction between these two conceptions is not difficult to explain. The Tuatha Dé Danann are the spirits of the land, so that no possession of the soil could be acquired by the Góedels until they were completely extinguished [2].

1. A similar introduction, but less elaborate, occurs in *Oided Cloinne Lir*; here, however, Manannan is not mentioned.

2. Cf. *Acc na Sen.*, l. 377, where Ruide son of Lugaid and his brothers see no other way of acquiring land for themselves but by fasting against the Tuatha Dé Danann.

But at the same time they could still be represented as inhabiting the desert regions of the country, which were as yet no man's property. In historical literature, where the evolution of the earliest events is depicted as a sequence of conquests, the former notion is followed up to its utmost consequences, whereas the romances must necessarily adopt the latter. Of a third notion, which locates the Tuatha Dé Danann as divine beings in the Elysian Fields, Mag Meld or Tír Tairngire, manifest traces are also retained; there, in fact, is the residence of the powerful chief Manannan.

In our story Manannan is one of two supreme rulers of the Tuatha Dé Danann after the battle of Tailtiu. He takes a prominent position in Irish mythological literature. His residence is located outside Ireland, in Tír Tairngire (e. g. *Táin Bó Cuailgne*, ed. Windisch, l. 2587, *Acc. na Sen.*, l. 3788) or in Mag Meld (see, for instance, *Imram Brain* [1], §§ 35-50, where this fairy Elysium is identified with the sea), his palace is called Emain or Emna (*Imram Brain*, §§ 3, 10, 19, 60). In *Altrom Tighi dá Medar* he is also said to reside at Emain Ablach in Tír Tairngire [2]. But no other autority makes him rule over the Tuatha Dé Danann together with Bodb Derg, and this is only natural, since his dwelling-place is beyond the waves; in *Oided Cloinne Lir* [3] it is expressly stated that there is but one ruler, Bodb Derg. The author of our tale obviously placed Manannan in the same position as Bodb Derg on account of the prominent part he plays in the story.

Thus the lord of the fairies in the strict sense of the word is Bodb Derg. He is known as king of the fairies of Munster, where local legends about him were current [4], he is especially famous for being one of the principal characters in one of the *remscéula* of the Táin, *Do chophur in da muccado* [5]. His palace is

1. K. Meyer and A. Nutt, *The voyage of Bran son of Febal*, 2 vols., London 1895-97.

2. When he is also located in Inis Manainn or the Isle of Man (see § 9) this is the author's own interpretation.

3. *Oidhe Cloinne Lir*, 5th ed., Dublin, 1908, p. 1.

4. See O'Curry, *Manuscript Materials*, pp. 426, 632.

5. Edited by E. Windisch in Irische Texte, III, 1, Leipzig, 1891.

called Síd Boidb or Síd ar Femun [1], and he is said to have received the kingship of the Tuatha Dé Danann (*Acc. na Sen.*, 5072) [2]. In *Cath Finntrága* he also acts as the monarch who summons the fairy host in case of danger [3].

After the names of the two overlords there follows a list of the principal Tuatha Dé Danann chiefs and their dwelling places. A similar list occurs in the story how Aengus got Brug na Bóinne from his father, the Dagda, but the two lists are not identical or even related [4]; this is the more striking as the contents of the two stories seem to be variants of the same theme [5]. Most, though not all, of the fairy princes mentioned in *Altrom Tighi dá Medar* are known from other sources. Midir in Síd Truim is an outstanding character in *Tochmarc Etáine*; according to Lebor Gábála he is the son of Inndúi. Sighmall and his mansion at Síd Nennta are also known from the Dindsenchas (*Poet. Dinds.* 3, p. 8) and from the story called *Sluagad Nathi maic Fiachra*, of which we have at present no manuscript version but a summary in O'Curry's *Manuscript Materials* (p. 286, 591). His father's name is given in § 3 as Cairpre Crom, what is confirmed by Lebor Gabála (p. 170), his grandfather is Midir (*Cath Finntr.*, p. 15). Tadg Mór son of Nuadu occurs in *Acc. na Sen.* (l. 1672, 5119, 7530) as one of the Tuatha Dé Danann, and there his residence is located in Síd Almaine; when our story mentions Síd Droma Dean as his dwelling-place, this appears to be another name for the same locality, Síd Droma Dean being Fornocht near the Hill of Allen in Co. Kildare. According to the story of *Cath Cnucha* (LU 41 b) and the Dindsenchas (*Poet. Dinds.* 2, 27) Tadg Mór does not belong to the Tuatha Dé Danann, but is a druid; so here *Altrom Tighi dá Medar* sides with *Accallamh*

1. See, for instance, *Lebor Gabála*, p. 170, and E. Gwynn, *The metrical Dindsenchas*, vol. 3 (Dublin, 1913), p. 324.

2. See also *Acc. na Sen;* l. 388-390, 3350, 4093, 5115, 5133; *Oided Cloinne Lir*, p. 1.

3. See Kuno Meyer, *Cath Finntrága*, Oxford, 1885, p. 13.

4. Edited by Kuno Meyer in *Cath Finntrága*, p. xii sqq.

5. An altogether different list of Tuatha Dé Danann chiefs occurs in *Cath Finntrága* (p. 14 sq.) and in *Tórnigheacht Diarmuda 7 Gráinne* (ed. O'Duffy, Dublin, 1903), I, p. 50 sq.

na Senórach. Finnbarr Meada Siuil (Knock Maa, Co. Galway), who plays an important part in our story, is also named in *Cath Finntrága* (p. 15) and in *Acc. na Sen.* (5117, 5184), but not in the Dindsenchas or Lebor Gabála ; no other story about him is known to exist. Abartach son of Illathach [1] of Síd Buide is one of the heroes in *Cath Finntrága*, where he overcomes the Cat-Heads ; Abartach, father of Smirgat (*Acc. na Sen.* 3021), may and may not be a different person. Fogartach of Síd Finnabrach is unknown, unless he is identical with Faghartach " rí na hInnia " (*Cath Finntr.* p. 1) [2]. Ilbreac at Síd Aeda of Ess Ruaid is the hero of a story in *Acc. na Sen.* (l. 1623 sqq., 6901 sqq.), where he and his brother Aed are involved in a war against Lir of Síd Findachaid ; he also occurs in the prose Dindsenchas and in *Cath Finntrága* (p. xv), where he is called the son of Manannan. Lir of Síd Finnachaid is known from other tales besides, such as *Oided Cloinne Lir* and *Cath Finntrága*, where he assails the Dog-Heads [3]. Derg Diansgothach of Síd Cleitidh, who figures last in the list, was Oisín's grandfather according to *Acc. na Sen.* (l. 52) and one of the leaders in the war against Lir (*Acc. na Sen.*, l. 1569, 1622, 1776) ; he is not known from other sources.

So far the Tuatha Dé Danann in *Altrom Tigi dá Medar*. This portion was minutely scrutinized as it proves beyond all doubt that the author was reproducing genuine romantic traditions, partly obscured in our days, but evidently closely related to those preserved in *Accallamh na Senórach* and other texts. This applies also to the ensuing passage on the articles that make it possible for the Tuatha Dé Danann to subsist in Ireland after the occupation by the Sons of Míl, namely the Feth Fiada (a magic veil which renders them invisible), the feast of Goibniu, by means of which their lords escape age and

1. Miss Dobbs extends his name to *Illathar*, but cf. Acc. na Sen. 3831, 3851. The name stands for *Il-dathach* (Tór. Diarm. 7 Gr., I, p. 51).

2. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, 598, gives a few manuscript references to him.

3. Manannan is called the son of Lir in Lebor Gabála p. 169 ; usually he is the son of Elloth. O'Curry, Ms. Mat., p. 584 note, mentions a lost tale *Tre Cuairt Tigi Lir*. See also Bergin, *Béaloideas*, 2, 249.

decay, and Manannan's swine, whose flesh revives their killed warriors. As to the Feth Fiada, the name varies in our written sources, and as a magic object it would require a separate study; let it suffice to say here that it is of frequent occurrence in the Irish romances. In *Accallamh na Senórach* it is mentioned l. 7919 as a magic covering, and l. 5235 the Tuatha Dé Danann are said to have the *fia fiad* at their disposal in order to make themselves invisible. It recalls the covering garment Cuchulinn received at the hands of Manannan [1], and the cloak that is laid aside by the Tuatha Dé Danann when they want to show themselves to mortals [2]. In our story it re-occurs in § 10 and 11, where the power of making invisible appears to be inherent to the *feth fiar* : Eithne cannot find back her friends, after they have departed in the magic veil, whereas she herself is no longer able to escape the indiscretion of the mortal eye. In a christian sense the name (*Faeth fiada*) is used for St. Patrick's hymn [3], which transformed the saint and his followers into deer in the eyes of their enemies.

Of the two remaining treasures the feast of Goibniu (*fled Goibnenn*) is preserved by Bé Bind, daughter of Elcmar, wife of Aed of Ess Ruad, who dispenses it to the Tuatha Dé Danann (*Acc. na Sen.* 6806) : " *cach áen robói ac ól fleide Goibnind acaind* [sc. Tuatha Dé Danann]", *ar in ingen*, " *ní thic saeth na galur riu* " (*Acc. na. Sen.* 6402). The swine of Manannan are not mentioned in *Accallamh na Senórach*, but we hear about them in *Echtra Cormaic* [4] ; they are the food of the people of Tír Tairngire, and when they are being roasted, every fourth part of them will be ready at the

1. *Táin Bó Cuailgne*, ed. Windisch, l. 2586. See also Ch. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae* I, p. clxxix, n. 9.

2. *Rennes Dindsenchas*, Revue celtique, 16, 274. Cf. also the cloak in which Grainne is carried off by Aengus, *Tóruigheacht Diarmuda 7 Gráinne*, ed. O'Duffy, Dublin, 1903, I, p. 20. The fundamental notion is that of a mist, cf. the mist in which the Táin is revealed by Fergus, LL., p. 245.

3. See *Thesaurus Palaeohibernicus*, II, p. 354 sqq.

4. Transactions of the Ossianic Society, III, 220. The version in Irische Texte, III, 1, speaks of only one pig (p. 196).

telling of a true story; in the whole there are seven of them.

The Tuatha Dé Danann are rich in miraculous objects. The four treasures they brought from their original homes were referred to already on p. 342. Then there is Manannan's cloak, which keeps Cuchulainn and Fand separated for ever (*Serglige Conculaind*, § 48), and the cows of Manannan in Tír Tairngire (*Echtra Cormaic*, § 53), and many others. It is difficult to make out why *Altrom Tighi dá Medar* alludes to the three objects mentioned above only, except perhaps for the Feth Fiada, which plays a part in the story itself. At any rate the introduction is entirely built on well-known traditions of romantic literature. All its statements, though not derived from one single authority, are rooted in the ancient stock of Irish lore. It was doubtless composed for the sake of the ensuing tale of Eithne, but it is by no means fantastical. It strengthens our confidence in the genuineness of that story, even for such features as receive no support from any preserved text.

The three opening paragraphs of the Eithne story proper (§§ 3-5) relate how Aengus Óg, son of the Dagda, under the influence of Manannan's magic power, compels his fosterfather Elcmar to quit the fairy palace of Brug na Bóinne and to leave it to himself. A feast is prepared by Elcmar, which Manannan honours by his presence, and there Aengus is taught the spell that is to make him master of the Brug. A mistake in the editor's translation must needs render this passage obscure to those who do not consult the Irish text [1]. When Manannan has been invited, Elcmar sends his steward Dichu with other servants in order to provide fish, fowl and venison for the banquet. In the meantime the guests arrive and feast on other provisions, as long as the steward does not return. After three days and three nights the feast is interrupted: *i cinn an ceathrumadh la d'fulair Manannan an teach d'folmughadh gunar fagad mac mna iar blais beatha isin bruidhin sin acht Manannan 7 Aengus*. The translation "on the fourth day

1. Zeitschr. f. celt. Phil., 18, p. 196, l. 16.

Manannan *was obliged to clear the house*" spoils the meaning of the passage ; in fact, it does not yield any good sense [1]. What really happens is this : " at the end of the fourth day Manannan *ordered the house to be cleared* so that no mother's son with a living soul was left in this mansion except Manannan and Aengus ". Manannan is the acting character in the whole scene. He turns out the other guests in order to remain in the Brug with no one else with him but Aengus, whom he is going to stir against Elcmar. He knows that the supreme powers of the world will have Aengus lord of the Brug and from the outset he is preparing Elcmar's expulsion. He is acting according to a fixed plan, and it may even be asked whether the sending away of Dichu the steward forms a part of it. It is necessary that Dichu shall be absent from the Brug at the moment when Aengus pronounces the charm against Elcmar, for one day Dichu will be the father of Eithne, God's chosen maiden. Though it is not expressly stated that Manannan has a share in Dichu's being sent on errand, it seems only natural that this should be the case. For he is both the exponent and the agent of Providence [2].

Manannan's character in our story requires a closer study. Of course, more than anything else he is the Fairy Lord who resides in his wonderful palace at Emain Ablach in Tír Tairngire. When he feels himself neglected by Elcmar, who has been slow in the preparation of the feast, he resolves to banish him for ever from the Brugh and to give his place to Aengus. In order to achieve this, Mánannan avails himself of magic. He teaches Aengus a powerful charm (*sén 7 soladh*), which Elcmar cannot possibly resist. The *sèn 7 soladh* is a pagan element, which is well-known from *Accallamh na Senórach*. See, for instance, line 6218 sqq. : Ireland is being harassed by three demons and Cormac mac Airt summons the three sons of the king of Iruaith in order to drive them off by pronounc-

1. Cf. also p. 200, l. 9 sqq. : *tainig Manannan amach 7 tuc treas siubar, 7 do coired in brugh ag Ealcmar... 7 tainig* [*se*]... *gu na muintir isin sidh.* Evidently Manannan remains in the hall.

2. Cf. the sending away of the servant and his sons by Saint German at the burning of Benli's hall, *Irish Nennius*, § 16.

ing a *sén 7 soladh* against them (*Eirgid a nert in tshéin seo 7 in tsholaid, a tri náimhde tuathchaecha... do tshil Buadnaite ingine Irbuaith .i. ingen ind fhir ro gabustar 7 ro thidnaic in fír-Dia forórda 7 tigerna na n-uile dáine il-lámaib na nIubal n-amirsech* [1]. The charm as a means to rid oneself of foes or to subdue enemies is pagan in its origin and often applied by druids, magicians and poets. Tadg mac Nuadat, who according to our story is one of the Tuatha De Danann, used it against king Conn in order to recover his daughter when she was abducted by Cumall [2]. From paganism, however, it found its way into christianity, as the saints were obliged to attack the druids with their own weapons [3]. This double character of the charm is very conspicuous in our story. Manannan does not conceal that what he is exercising against Elcmar is sheer *draoidheacht*. At the same time his actions are dictated by the will of God : He alone has power over the Tuatha Dé Danann, He can condemn them if He likes, He banished the angels from Heaven, made the Fir Bolg yield to the Tuatha Dé Danann, and these to the Sons of Míl. If Elcmar is to be expelled from the Brugh, God has willed it, it is His *sén* (cf. p. 198, l. 9-12, 15-20).

In fact, this whole portion of *Altrom Tighi dá Medar* consists of two series of *motifs* blended. At the bottom there is a typical Irish pagan story, belonging to the type called *'Oeġidecht* : Manannan, supreme ruler of the Tuatha Dé Danann, is entitled to receive a feast from Elcmar of the Brugh ; Elcmar, however, is slow in preparing it and is therefore banished from the Brugh by means of a charm which Manannan induces Aengus to pronounce. The reason of Elcmar's expulsion, namely Manannan's discontent on

1. The reference to christianity is especially interesting. Cf. also *Acc. na Sen*. 6320, 6323, 6338. Manannan's exhortation to Aengus to drive Elcmar from the Brugh recalls his advice to Mongán to avenge his father in *Tucait Baile Mongáin* (*ní fes ca sen ar an dubhartus sin*, see The Voyage of Bran, I, p. 61).

2. *Poetical Dindsenchas*, ed. E. Gwynn, II, p. 74.

3. See Ch. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, I, p. cii sqq., clx, clxxvii, where charms used by poets, druids and saints are instanced.

account of the insufficient provisions for the feast, can only be understood at this stage. But a christian superstructure has been added : Elcmar must leave the Brugh because it is God's will that Aengus henceforth shall be lord of the radiant palace, and Manannan is only the agent of the divine power; as to Elcmar, no one but God himself knows where he goes after the fall, his fate recalls that of Lucifer [1]. Thus this portion of our story is characterized by a striking incongruity in the motivation. The theme is pagan but the interpretation is christian.

It is in no way suprising that a series of christian *motifs* was introduced into a tale which centers about Manannan. The christian elements are characteristic of the whole Manannan cycle, and at the bottom of it all there is the *rapprochement*, if not the identification, of Tír Tairngire (Terra Repromissionis) and Paradise [2]. In this respect the poem recited by Manannan in *Imram Brain* (§§ 33-60) is very instructive. There is no more eloquent picture of Manannan's land and every trait of it recalls Paradise : it is sinless and without decay or death. These traits are doubtless original, they were not borrowed from Christianity. Manannan, who displays numerous characteristics of a fertility deity, is the god of many love-affairs [3], in him love is deified and thus eternal youth belongs to him and his household by nature. Manannan's land is the pagan Elyseum. Since the notions of Tír Tairngire and Paradise intermingled, it is but natural that Manannan should also be endowed with divine qualities in the christian sense. In the poem quoted from *Imram Brain* he possesses knowledge of the divine scheme in the world : in §§ 45-47 the fall of Adam is recorded, and in § 48 the

1. Cf. p. 198, l. 21 sqq. : Elcmar is compared to the rebellious angels, whose presence in Heaven could no longer be tolerated by God ; therefore they were sent to the prisons of Hell. In the same way Elcmar was rebellious in keeping the Brugh from Aengus.

2. See on this Ch. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, I, clxxxii sqq.

3. Cf., for instance, *Serglige Conculaind*, *Compert Mongdin*. Aengus and Midir are also famous for their amorous adventures, see Poet. Dinds., 3, 42. 350. 386.

coming of Christ is prophesied. Similarly in *Altromh Tighi dá Medar* he knows everything about the fall of the angels (p. 198), and he understands that Eithne will not partake of the Tuatha Dé Danann's food because she adores the Trinity. Even the *sén 7 soladh* he uses against Elcmar is equated with God's curse of Lucifer. The only typically pagan feature of Manannan that was not christianized is his presiding at the Wedding-feast of the Brugh (*Banais an Brogha*, p. 202), the love-feast of the gods, which results in the birth of Manannan's daughter Curcóg and the number of maidens who are to serve her. Here he is the fertility god whose cult consists in a general courtship. The libertine character, which the scene doubtless had in a more primitive form, was mitigated by our author; the atmosphere from which it arose was evidently the same as that of the 'forked story' about Manannan (*Acc. na Sen.* 3649 sqq.): with mutual consent he gives over his wife to a young Tuatha Dé Danann chief, Aillén son of Eogabal, while himself he enjoys the love of 'Aine, Aillén's sister.

One question concerning the rôle of Manannan remains: is the part he plays in the expulsion of Elcmar original, or was it only assigned to him when the christian element was introduced and no one among the Tuatha Dé Danann seemed better qualified to act as God's agent than he? The latter view must be the correct one. That Elcmar is lord of the Brugh, is a common tradition, he is usually called 'Elcmar in Brogha'[1]. That he is deceived by Aengus, who takes the Brugh from him, is also told in other sources[2], though the circumstances are not the same. According to the introduction of *Tochmarc Etáine* Aengus obtains the Brugh from Elcmar by exacting it from him for a day and a night: there has never been a day without a night since the creation, so that Aengus becomes master of the Brugh for ever. The same *motif* occurs in one of the *remscéla* of the Táin[3], but here

1. See, for instance, *Lebor Gabála*, p. 152, *Acc. na Sen.*, l, 7528.
2. See *Tochmarc Etáine*, Zeitschr. f. celt. Phil., 5, 523.
3. Published by Kuno Meyer, *Cath Finntrágа*, Oxford, 1885, p. xii.

the Dagda, not Elcmar, is the deceived lord. Thus the version of *Tochmarc Etáine* agrees partially with that of this *remscél* of the Táin, partially with that of *Altromh Tighi dá Medar*. As there is no trace of dependence of one version upon the other the elements occurring in two of them must be considered as original, namely the rule of Elcmar over the Brugh and Aengus' trick [1]. Of these the former was eliminated in the *remscél*, the latter in *Altromh Tighi dá Medar*. Here Aengus does not win the Brugh by means of a witty play upon words, but by Manannan's *sén 7 soladh*. It would seem that this change was brought about by the desire to assign to Manannan a place in the story, and we are confirmed in this view by the observation that in both the *remscél* of the Táin and *Tochmarc Etáine* Midir figures as Aengus' counselor. Evidently *Altromh Tighi dá Medar* replaced Midir by Manannan on purpose, and Aengus' behaviour towards Elcmar had to be altered accordingly.

From the banishment of Elcmar onwards our story follows its own ways. When Elcmar has left the Brugh, the steward returns with his wife and his son Roc [2]; he learns what has

1. In his study of Cináed ua h-Artacáin's poem on Brug na Bóinne, *Eriu*, 7, p. 210 sqq., Lucius Gwynn arrived at the same conclusion on other grounds.

2. Roc (p. 196, l. 4) and his father Dichu did not spring from the phantasy of the author. They also occur in *Tòruigheacht Diarmuda 7 Gráinne* (II, p. 40), where a story is told about Roc that recalls that of Eithne and seems to have influenced it. Cróchnuit, daughter of Currach Life, bears a son to Donn O'Donnchudha; this is Diarmaid. After a time she has another son from Roc son of Dichu. Roc is the steward of Aengus. The two boys are fostered by Aengus, who loves them dearly. Donn grows jealous of the favor bestowed by all the inhabitants of the Brug upon the son of Roc, and kills the boy. Then Roc touches his dead son with a magic wand, thus transforming him into a boar. He prophesies that the boar will be the cause of Diarmaid's death. — There is more in this tale to interest us than the mere names of Roc and Dichu. As in *Altromh Tighi dá Medar* two children are born that win the love of all who see them, especially of Aengus himself. One of them is the steward's son. Aengus becomes their fosterfather. The son of the steward is even more beloved than the other boy; thus Eithne surpasses Curcóg in many respects. So

happened during his absence and, having escaped Manannan's charm, he remains at the Brugh, where his wife gives birth to a daughter, Eithne. At the same time the maidens that were conceived during the general Wedding-feast, are born, and amongst them Curcóg, Manannan's daughter, ranks foremost. She is given over, like the other maidens, to Aengus, who becomes their fosterfather, and Eithne is appointed as Curcóg's handmaid. When the maidens have grown up, Finnbarr of Meada comes to see them and his visit is the immediate cause of Eithne growing conscious of herself.

The maidens are brought before Finnbarr, he looks keenly at them, and upon perceiving Eithne, he pronounces a quatrain of a highly injurious character. The text of the quatrain is corrupt, and the editor's translation is not quite satisfactory. The following attempt at a restitution of the text cannot be much amiss:

Ingen ríg-rechtaire in Broga,
in géis co míne malach,
ís bean do chloinn etig duine
doní in suide salach [1].

far the two stories show a close resemblance that can hardly be accidental, although the further development is entirely different. Of course, priority belongs to the purely pagan story of the two boys, and the names of Roc and Dichu in *Altromh Tighi dá Medar* look like a reference to it. The author seems to have framed a christian and feminine counterpart to the older pagan tale.

1. The ms. has *Ingin righa in rachtaire Mumain / in géis min mhalla,/ is bean do cloinn etig duine / do rinne in suidhi sala.* The prosodical form is Dechnad Fota. In the first line *Mumain* gives no sense, Dichu is never connected with Munster, and on p. 202, l. 8, he is called *reachtaire an brogha*; thus *in Broga* must be substituted for *Mumain. Righa in reachtaire* yields four syllables in stead of tree; the designation *ri-reachtaire* being used for the steward on p. 194, l. 38, this seems to present the likeliest substitute. For the second and fourth lines a full rhyme is required. In the fourth line *sala* is a vox nihili, it is obviously a mistake for *salach.* Then *malach* as the concluding word of line 2 becomes very plausible, no other case of *mala* 'an eyebrow' would suit the exigencies of the rhyme, nor would any form of the adjective *mánla.* The genitive plural *malach* requires a preceding substantive, so that *min* must be changed into *co míne*, what at the same time furnishes the exact number of syllables for the line. The third line needs no corrections, but the interpretation of *duine* ('to us') pro-

" The daughter of the head-steward of the Brug, the swan with delicacy of eyebrows, is a woman of the disgusting race of man, who makes the dirty sitting". The offense is in the words *in suide salach*. For a moment they menace to destroy the brotherly love that prevails between Aengus and Finnbarr, but the latter makes amends and the feast is allowed to continue. Curcóg is seated between the two princes, and Eithne at the other side of Aengus. However, the saintly maiden remains distressed and refuses for seven days and nights every sort of food and drink. Later on the cause of her behaviour is revealed by Manannan: the insult has caused the guardian demon (*a deman comuidachta*) to leave the maiden's heart, and an angel came in his place.

Finnbarr's quatrain was intended as a poet's satire. The power of the poets to bring evil on those who were subject to their wrath, is too well-known to require further illustrations. Plummer [1] states that by their libels they could even raise actual blotches or blisters on the face of the person satirized. It is but natural that shame befalls Eithne and that she declines food and drink. But the christian application of the satire *motif* is remarkable and, as far as I know, unique: the lampoon of Finnbarr, who represents the evil powers of heathendom, is, of course, detructive in its effects, but to the evil powers themselves. Thus it becomes a help to the power of God, for which it has paved the way towards the maiden's heart. Finnbarr's outrageous words liberate Eithne from the shackles of paganism.

No less interesting are the words themselves used by Finn-

posed by Miss Dobbs, cannot be retained; there is a rhyme of *duine* with *suide* in the fourth line, what *dúin-ne* 'to us' does not afford. Of the seven syllables in the last line one must necessarily be expunged; this can only be done by changing *dorinne* into *doni*, which form is read by the editor in the prose paraphrase of the quatrain, p. 204, l. 24. The correction of *sala* into *salach* has been accounted for already. The translation 'the dirty mess' for *in suide salach* was probably chosen by the editor to suit the situation, but *suide* means 'a sitting' or 'a seat' and nothing else.

1. See *Vitae Sanctorum Hiberniae*, I, cii. Cf. also the shame that masters Gráinne when she is insulted by Finn's men (*Tór. Diarm. 7 Gr.*, II, p. 61).

barr to insult the maiden. When it is said of her that she ' makes the dirty sitting ', this can only mean that she has been sitting at a place where she does not belong, that her presence has reviled the seat she occupies among the inhabitants of the Brug. The sight of a human being sitting among the fairy lords is loathsome to Finnbarr, she must be the sooner the better removed through a poetical satire. This explains why it is expressly stated that after Finnbarr's apology the maiden is led towards the seat at Aengus' side : she has been sitting there before, but was thought unworthy of it by Finnbarr. It cannot be denied that this scene, though differently connected, resembles more closely that of the Siege Perilous, known among other authorities from the Didot Perceval [1], than any other parallel adduced until now. Professor Loomis [2] has collected a number of allusions to more or less miraculous seats from Celtic literature, such as the sage's seat at Nuadu's court, occupied by Lug according to the *Second Battle of Mag Tuired*, or the Lía Fáil which used to shriek under the king of Ireland. These, in fact, have nothing in common with the Siege Perilous except a few irrelevant features. What imports in the scene of the Siege Perilous, is that it is said by Arthur to be reserved for the best knight in the world, and that Perceval, at his first visit to Arthur's court, attempts in vain to sit in it, but is allowed to occupy it when he becomes a guardian of the Grail. In the Joseph d'Arimathie it is destined for the son of Hebron. In the scene of Finnbarr and Eithne there is the same christian setting: the seat at Aengus' side is destined for the heroïne, who is a christian saint. But before she sits down in it, Finnbarr has attempted to keep her from it by means of his satirical words, and she does not come to her right until the demon has left her heart. In the same way Arthur dissuades Perceval from sitting in the Siege Perilous, and when he disregards the king's warnings, this proves fatal for him. However, as soon as he has

1. Cf. J. L. Weston, *The legend of Sir Perceval*, II, 20 sqq. In Robert de Boron's Joseph d'Arimathie Moys, who attempts to sit in it, is swallowed by the earth.

2. See *Celtic myth and Arthurian romance*, p. 215 sqq.

redeemed the Fisher King and the Grail from their enchantment — that means, as soon as he has realized his christian mission to the full —, the Siege Perilous is his. The parallelism is striking, even the name *an suide salach* recalls the Siege Perilous. Of course, in the Didot Perceval there is a long interval from the hero's first attempt to his final triumph, while in the story of Eithne the two stages constitute but one scene, and besides, Arthur is guided by friendly intentions towards the hero, whereas Finnbarr is only prompted to the action he takes by malice. But the fundamental idea of the seat that can only be occupied by a christian hero after he has grown fully conscious himself, connects the two stories closely together and points to the same atmosphere that engendered them.

The three paragraphs following the scene of Finnbarr's insult contain the story of Eithne's miraculous feeding. Aengus offers her the milk of his Dun Cow from a golden goblet. She milks the cow herself and lives on its milk until the time when she is sent to Manannan, who is to make out the cause of the sudden change in her. In Manannan's palace she refuses all sorts of food except the milk of his Speckled Cow ; here, too, she does the milking herself, and drinks the milk from a gold goblet. Then Manannan, who never yet saw an illness he was not able to diagnose, reveals her secret : the demon has left her, and henceforth she harbours an angel in her heart. After a month and a fortnight Curcóg desires to leave Emain Ablach and to return to the Brugh, and Eithne has to follow her. From that time till the days of king Loegaire mac Néill the maidens sojourn alternately with Aengus and with Manannan, and Eithne never tastes any other food but the milk of the two cows. What strikes most in this passage is that Curcóg suddenly takes an active part in the development of events. Until now she has only been a figurant, Eithne's mistress, but outshone by her in virtue and saintliness. Here it is she who desires to return to the Brug and thus becomes the cause of the alternate dwelling of the maidens in Tír Tairngire and in Ireland. This must be an ancient and genuine trait. The natural tendency of the author would doubtless

have been to make Eithne no less prominent at this point of his story than elsewhere. Besides, Manannan puts his exhortation to his daughter not to leave him yet, in verse; it is contained in six *debide* couplets which picture the delights of Tír Tairngire, its music, its rolling waves, its flocks of birds. Curcóg's unexpected initiative cannot be due to mere accident or to carelessness of the author. It is a rest of the original pagan frame, which is mostly obscured by the christian superstructure, and obviously preserves the Irish version of the Proserpina myth. Curcóg is the god's daughter whose dwelling-place is alternately on earth and in the Other World, like Kore in Greek and Skadi in Scandinavian mythology [1]. The author was very felicitous in molding together this pagan myth and the christian *motif* of Eithne's miraculous feeling. The former accounts for the number of two cows and two goblets, which in itself is in no way required for the development of the story of Eithne. The latter claims our attention presently.

Aengus reveals the story of the two cows and the two goblets, the *Altromh Tighi dá Medar* proper. When, long ago, Manannan and Aengus went on an expedition to the eastern world, they came to the Golden Pillars and thence proceeded to India. There they found the two horn-twisted cows that are always in milk, the two many-shaped golden goblets and the two spancels of rare silk. They took these precious treasures with them to Ireland and shared them, so that Aengus became the possessor of the Dun Cow, and Mánannan of the Speckled Cow. The cows are never without milk, and it tastes of honey and intoxicating wine. In fact, there is nothing extraordinary in this story. It is only one of the numerous instances of miraculous feeding animals belonging to the Tuatha Dé Danann. Let it suffice to point Manannan's swine and his wife's seven cows whose milk is sufficient for the whole popu-

1. See R. S. Loomis, *Celtic myth and Arthurian romance*, p. 285 sqq., where however, not one instance from Celtic literature is adduced that shows a real affinity to the Greek myth. In *Altromh Tighi dá Medar*, p. 214, l. 23, it is even stated that Curcóg passes the summer in the Brug (*do bi Curcog gu na banntrocht ar faighthi Brogha na Boinne a n-aimsir hsamhraidh*)!

lation of Tír Tairngire [1]. The three cows of Echde gave enough milk to fill every day a cauldron of sixty sextarii [2]. Balor Balcbéimnech had a cow whose milk would fill twenty barrels if they were put under her [3]. Trostan a, Pictish druid, provided the Leinstermen with seven score hornless white cows, whose milk annihilated the effect of poisoned weapons [4]. Irish hagiography also abounds with instances of miraculous food. Nearest to Aengus' Dun Cow is the Odhar Ciaráin, the Dun Cow of St. Ciarán [5]. When St. Kevin was a child, a white cow came to nourish him, and nobody knew whence it came nor where it went [6]. Feeding vessels are no less common than feeding animals. The Tuatha Dé Danann have the Dagda's cauldron as one of their four treasures and, besides, a drinking-horn which turns water into mead, as well as a vat where spittle becomes wine [7]. In Tír-na-mban there are dishes where the food never vanishes [8]. St. Brendan of Clonfert arrives at a column where he finds a mass chalice, and neither he not his companions experience the want of food or drink owing to the delight they find in the column [9]. The only difference between *Altromh Tighe dá Medar* and the parallels just quoted is the occurring of the miraculous cow and the salutary vessel combined. This, in fact, is not necessary for the logic of the tale and compilation of *motifs* would seem to be responsible

1. See above p. 356, and Windisch, Irische Texte, 3, 196 sqq.

2. See R. S. Loomis, op. cit., p. 240 sq., where more instances are given. The origin of the belief in supernatural cattle lies in the more primitive form of cow-worship, such as that of the Norwegian king Ogvaldr, who worshipped a cow and thought it salutary to drink its milk (Olafs Saga Tryggv., c. 64).

3. See Larminie, *West-Irish Folktales*, p. 4. Cf. A. H. Krappe, *Balor with the Evil Eye*, p. 1 sqq.

4. See Irish *Nennius*, p. lxviii.

5. See Ch. Plummer, *Vitae Sanct. Hib.*, I, p. 205 : *ipsa enim copiam lactis maximam habebat incredibiliter hoc tempore, et lac eius cotidie inter scholam dividebatur et sufficiebat multis.*

6. See Ch. Plummer, *Irish lives of saints*, I, p. 126.

7. *Acc. na Sen.*, l. 418 sqq.

8. *The voyage of Bran*, c 62.

9. Ch. Plummer, *Irish lives of saints*, I, p. 71.

for it. Besides, a parallel may be seen in Iuchna's cows and his cauldron which is their calf[1] : thirty cows was the portion of the cauldron, and the full of it was milked from them as often as the birds were singing to them.

However, these parallels from Irish literature can never satisfy us entirely. They only prove that both feeding animals and feeding vessels were of common occurrence in mythological tales and in hagiography. The adversaries of a Celtic origin of the Grail were fully justified in objecting to the identification of the Grail with similar feeding vessels ; for the essential quality of the Grail, its christian character, is lacking from all these Irish parallels[2]. It is here that the importance of *Altromh Tighe dá Medar* lies. If it may be inferred from the title of our tale that originally the goblets were even more significant than the cows themselves, and that the introduction of the two miraculous cows is perhaps due to a comparatively recent compilation of *motifs*, then the feeding vessels of the House of the two Goblets provide the intermediate stage between the purely pagan vessels and the Holy Grail. Besides, this holds also good if the cows have been there from the beginning. The goblets of Manannan and Aengus are typical miraculous feeding vessels of the Tuatha Dé Danann, but at the same time the application of the *motif* is purely christian ; they furnish the only food Eithne can partake of from the moment the angel has come into her heart, and she lives on it until the day she meets the fishing cleric. Nowhere does Irish story take us so near to the Holy Grail as here.

It is interesting to note that this christian interpretation of a pagan *motif* has its roots in the religious, especially the ethic notions of paganism itself. In § 8 (p. 212, l. 2) Manannan, explaining the cause of the influence exercised by the Speckled Cow's milk on Eithne, remarks that the cow was brought home by him from a righteous land, that is from India (*a tír firén tugadh hí .i. a hIndia*). This trait, which fully accounts for the connection between the cow's milk and Eithne's grow-

1. *Bo hē* (sc. *in coiri*) *al-lōeg*. See *Aided Conróí maic Dáiri*, Eriu, 2, 20.
2. Except, of course, in the case of St. Brendan's chalice.

ing christian self-consciousness [1], is at the sama time representative for the ethical atmosphere of the Tuatha Dé Danann. It constitutes, in fact, the link between paganism and christianity in our story. It enabled the author to mold the two contrasting elements into a unity without offending his sense of probability. Among the ethical norms of Irish paganism, truth and righteousness seem to have ranked foremost. Righteousness prevails in the land of the Tuatha Dé Danann. This is stated by the fairy champion who hands the silver branch with golden apples to Cormac [2]. The pig of Manannan will not be roasted until a true story is told for every fourth part of it. His golden cup breaks into pieces when a lie is said in its presence [3]. It is but natural that paganism itself should attribute the powers of a miraculous feeding vessel to its origin from a righteous land. Through this it supplied the foundation for a christian interpretation. Irish paganism and christianity were not opposed to one another in every respect; in their ethical principles, especially in their reverence for truth and justice, they concurred. This is the bridge that connected the two sections of the road leading from a Celtic feeding vessel to the Holy Grail. Let it be remembered that the Grail Castle, too, is a place of truth and righteousness. No man, says Crestien, who is a coward, a traitor or a liar can remain alive in it for one hour [4]. Here is a striking proof of the close affinity of atmosphere that unites our simple story and the Grail romances.

The christian conclusion of the tale also contains a few remarkable and interesting features. A common *märchen-motif*

1. St. Patrick is also called *firén*, Poet. Dinds, I, 64. The fact that India is mentioned as the righteous country has no further significance. The inference that the frequent occurrence of wonder-cows in Indian stories (as, for instance, that of Viçvāmitra and Vasiṣṭha, Mahābhārata, I, 175; IX, 40, and Rāmāyaṇa, I, 52-65) was known in mediaeval Ireland, would be unfounded at the present state of our knowledge.

2. The branch comes *a tir nach bidh acht fir* : Irische Texte, 3, p. 193.

3. Irische Texte, 3, 196 sq.

4. Cf. R.S. Loomis, op. cit., p. 171.

is used as an introduction: One day, when the maidens are swimming in the Boyne, Eithne is left by her companions, who depart covered by the Féth Fiada [1]. This happens in the days of king Lóegaire mac Néill. Being now visible herself, she is received by a cleric in his cell; he is Ceasán, son of the king of Scotland. She abjures the Tuatha Dé Danann and becomes a christian. The divine power is revealed in her; she is able to read without ever having learned it, and an exceptionally large fish is supplied for her food. Then the story ends with a contention between St. Patrick and Aengus who both desire to keep the saintly maiden for themselves, and when Aengus, who is compelled to give her up, utters a heart-rending cry, this is the cause of her death. Her name survives in that of Cell Eithne, and Ceasán moves to Fid Gaible.

Ceasán and his cell at Feeguile in Leinster are also known from *Accallamh na Senórach* [2], the text which in so many other cases, too, appeared to be the source of important details in *Altromh Tighi dá Medar*. When Cáilte tells the story of the yellow nuts and the golden apples from Fid Gaible, St. Patrick remarks: *is annsin atá fer gráda dom muinnter se .i. Cessán mac ríg Alban, 7 sacart méisi damsa hé.* Probably he must be identified with *cruimther Cassán*, who is mentioned in the *Vita Tripartita* as one of the priests accompanying St. Patrick [3]; however, this Cassán is neither the son of the king of Scotland nor is his dwelling-place at Fid Gaible, so that once more our story appears to draw largely from the traditions of romantic literature. The most salient features in Eithne's intercourse with Ceasán are her ability to read without learning and the miraculous feeding fish. For both parallels can be adduced from Irish hagiography. Reading the

1. For swimming in romantic tales see, for instance, *Acc. na Sen.* l. 7228 sq.

2. See line 474, 487. Thus it would seem that Fid Gaible is Ceasán's historical seat. Our story located him on its own account at Cell Eithne during the first part of his life in order to make him the teacher of the heroïne.

3. See *Vita Tripartita*, ed. Stokes, p. 74, 107, 349, 305.

psalms, of course, is a necessity in becoming a christian, and of nearly all the Irish saints it is related how they receive in their youth the instruction required for the acquisition of this accomplishment. Eithne's teacher is Ceasán. It can scarcely be due to a mere accident that in the *Vita Tripartita* the boy Lonán mac Senaig, when his mother asks Patrick's blessing for him, is handed over by the saint to the same Casán in order to instruct him: during twelve days he is reading the psalms [1]. The suggestion does not seem too hasardous that Ceasán was chosen as the maiden's mentor on account of this passage in the *Vita Tripartita*. Of the boy Lonán mac Senaig, however, it is not expressly said that no teaching was needed to make him read. Perhaps this is a miraculous gift which in Irish hagiography was regarded as more natural for the female saints. St. Ite at least was able to preach the divine precepts from the inspiration of the Holy Ghost only [2]. Of the male saints, on the other hand, the names of their teachers are usually carefully recorded in their lives.

Miraculous fishing is one of the commonest features in Irish hagiography, and no particular written authority was needed to introduce it into the tale of Eithne and Ceasán. St. Kevin used to receive his salmon every day from a friendly otter, which only stopped its charity when one of the monks, Cellach, started coveting its hide [3]. When St. Ciarán of Saiger is sitting with bishop Germán by the side of a river, the saint learns that the next day he will receive the visit of the king of Cashel's son. "Take the fish that is passing by thee", he says to Germán, and the bishops does accordingly [4]. The miracle of St. Cainnech is even more striking. The saint orders his servants to beg fish from the fishermen. These, however, refuse to give anything to the saint of God. Then St. Cainnech tells his men to dip his staff into the weir, and by

1. See *Vita Tripartita*, ed. Stokes, p. 77 : *dobir Patraic airde na cruichi tar a giun, 7 aithnid occ Casan do legund. Dicitur quod psalmos per dies xii legit.* Cf. what is said of Fiacc (*Vita Trip.*, p. 190) : *légaid a salmu a n-oenló.*

2. Ch. Plummer, *Vitae Sanct. Hib.*, I, p. 117.

3. Ch. Plummer, *Irish Lives of Saints*, I, p. 29.

4. Ch. Plummer, *Irish Lives of Saints*, I, p. 109 sq.

this process they catch two salmon of marvelous size [1]. The author of *Altromh Tighe dá Medar* had not to look far in order to collect this typical illustration of the divine power in his heroïne. The salmon Ceasán caught for Eithne was so heavy that it cost him an effort to carry it from the river to the church. This trait connects our story manifestly with the whole body of Irish hagiography.

At the same time it constitutes another link of the tale of Eithne with the Grail romances. According to Crestien [2] Perceval, before reaching the Grail Castle, finds the king and one of his followers angling in a boat; hence his name the Fisher-King. Later on the Grail-King's fishing plays no part whatever in the narrative. The explanation that the king, who is maimed and wounded, can neither ride nor walk and has therefere taken up fishing as a pastime, is too childish to be original and obviously occupies the place of something older and more genuine. Robert de Boron, who retains a few doubtless ancient traits that were neglected even by Crestien, such as the Siege Perilous, gives a precious hint as to the direction where we have to look for the meaning of the fishing. In his *Joseph* he makes king Bron catch a fish at the direction of a heavenly voice and place it on the table opposite the Grail. Here the fish is meant as a miraculous food, no less than the Grail, and it comes to Bron as a divine gift. Obviously Bron is nourished with the fish he catches through the grace of God; thence his name the Rich Fisher. This explanation is not only a most natural and plausible one, but it is also supported by the numerous scenes of fishing saints in Irish hagiography. The king in Crestien's *Contes del Graal*, too, is doubtless occupied in fishing because, with the help of the divine power, he thus provides the food required for the inhabitants of the castle. Only the miraculous feeding on the fish has been somewhat obscured by that on the Holy Grail, so that the fishing lost much of its original significance, and was perhaps not even understood by the poet himself. With Robert

1. Ch. Plummer, *Vitae Sanct. Hib.*, I, p. 157.
2. Ed. Baist, l. 2956 sqq.

de Boron the trait has preserved more of its primitive meaning, though here, too, the combination with the Grail renders it less transparent. The conditions under which both the Fisher-King and Ceasán are fishing are identical, and the meaning of the fishing scene as a miraculous way of providing food, is the same in both cases. In the Irish tale the feeding on a miraculous fish and on a golden goblet with milk from divine cattle are kept separate, whereas in the Grail romances the fish and the Grail occur combined. Still in the former as in the latter the same hero or heroïne has the benefit from both. It was a felicitous idea of the Irish storyteller to use the double *motif* for establishing a climax. With him the milk and the goblet are symbolical for the preparation of Eithne's mission, the fish for its realisation.

Of the conclusion of our story little need be said. Aengus appears to claim his fosterdaughter, St. Patrick opposes him. Eithne's soul belongs to Jesus and, though her heart is filled with sorrow for the lost splendor of the Brugh, she declines to follow Aengus thither. The sadness that masters Eithne at this moment, engenders the elegiac tone characteristic of many Irish romances. The fairies have to stoop to the rising sun of christianity. Aengus' woeful cry breaks the maiden's heart [1]. Patrick's dispute with Aengus recalls his numerous contentions with the druids [2]; according to *Accallamh na Senórach* p. 42 he was sent to Ireland *do śílad chreitmhe 7 crábaid 7 do dhíchur deman 7 druadh a hEirinn... 7 do thairnemh idhul 7 arracht 7 ealadhan ndráidhechta*. However, Aengus never becomes the hateful druid, he remains the beautiful prince from fairy land who can do no wrong but for his refusal to adore the true God. The scene has a close affinity to that where MoChóemóg saves the Children of Lir from king Lairgnén of Connacht and, by touching their magic cloak, redeems them

1. Cf. the cry of Aengus at the death of Diarmuid O'Duibhne, *Tór. Diarm. 7 Gráinne*, II, p. 54.

2. See *Vita Tripartita*, pp. 44, 54-60, 92, 130, 138. For conflicts of other saints with druids, see Plummer, *Vitae Sanct. Hib.*, I, clvi sqq. and notes.

from enchantment [1]; here, as in our story, the objects of the conflict belong to the Tuatha Dé Danann but have already found their souls' satisfaction in christianity. Thus even in the purely christian portion, where no direct influence of any other known text can be traced, the Tale of the House of the two Goblets is nearer akin to romantic than hagiographic literature. The Children of Lir turn old and withered men when the magic of their race is taken from them; thus Eithne has to die upon hearing the parting lament of her former comrades. In the romances the voice of the heathen past was allowed to ring through.

The tale is concluded by an elegy for Eithne; it was pronounced by Patrick, who imparts supernatural power to the story and enumerates the cases where it will avail to recite it. It secures a safe passage on ships, a faithful wife and good children; it is a safeguard against rows in ale-houses and revolutions in palaces; it redeems from bondage and imprisonment and is a promise of victory. There can be little doubt that this idea of having a special power attached to the story by St. Patrick, was borrowed from the *Vita Tripartita* where the *Faed Fiada*, an incantation of the same saint, is exalted in a similar manner: *et in summo abinde inter Hibernos habetur pretio, quia creditur, et multa experientia probatur, pie recitantes ab imminentibus animae et corporis praeservare periculis* [2].

The object of the tale *Altromh Tighi dá Medar* is the glorification of Cell Eithne on the Boyne, a place that remains as yet unidentified. The tenor of the story must have been christian from the outset. But the ancient Irish did not shrink from using their pagan national traditions in extolling the christian faith and its saints, especially if the domicile of the latter had direct connections with the ancient beliefs. In shaping a legend about Eithne's cell on the Boyne it was but natural to establish a relation with Aengus and the Brug. The autor was not only a devote believer in the

1. The *Fate of the Children of Lir*, Dublin, 1908, § 63 sqq.
2. Vita Tripartita, ed. Stokes, p. 46.

power of the saintly maiden, but also thoroughly trained in the romantic literature of his country. He collected the elements for his story from various existing tales. Thence *Altromh Tighi dá Medar* cannot be one of the earliest representatives of its type. At the same time, however, it never departs from what is rooted in the traditions and beliefs of primitive christian Ireland. It is typical for the way paganism and christianity could get mixed up in those times. What makes the story particularly interesting is that it borrows its non-christian elements from the so-called mythological cycle, not from Fenian themes. Of this there are not many instances ; the best known of them is *Oided Cloinne Lir* where, however, there is not such a deep interpenetration of the two elements. This points to a later origin of *Altromh Tighi dá Medar*.

How was our story composed ? Eithne, the heroïne in her cell on the Boyne, not far from the Brug of Aengus, could be easily linked together with Curcóg, Manannan's daughter and the Irish Proserpina, who was said to sojourn in the Brug in summer-time. Thus the myth of Curcóg became the base of the whole structure. According to that myth Curcóg was conceived by Manannan during the Wedding-feast of the Brug, but was handed over to Aengus to foster her. From the time she was a grown-up maiden, she stayed alternately with her father in Tír Tairngire and with Aengus of the Brug, thus symbolizing the regular change of the seasons. It cannot be made out, whether at this stage the miraculous feeding cows and goblets formed part of the story ; the circumstance that at a later stage these are reserved for Eithne only, points in a different direction. At any rate the connection with both Manannan and Aengus was there from the very outset. This rendered the introduction of the christian element the more easy as there was a strong tendency to identify Manannan's Land of Promise with the christian Paradise. The ethical notions connected with both and the reverence as regards truth and righteousness in both Irish paganism and christianity contributed to the *rapprochement* of the two religious systems.

The idea of Curcóg's conception during the general Wedd-

ing-feast of the Brug, implies that a great number of maidens were born along with her ; these are her playmates and companions. Eithne, the future saintly maiden of the cell, became one of their number. She is Curcóg's christian counterpart. The story of the maidens' birth and their fostering at the Brug developed under the influence of the tale of Roc mac Dichon, the steward, and his son ; Eithne was likewise represented as the daughter of a steward, namely Dichu, father of Roc. This Dichu is not of the Tuatha Dé Danann race, what accounts for Eithne's innate inclination towards christianity.

The history of Eithne from the moment she is left by her companions is influenced by *Oided Cloinne Lir*. When she sees Ceasán, the cleric, standing in the door of his oratory she embraces christianity. This scene is elaborated through a series of *motifs* borrowed from Irish hagiography, especially the *Vita Tripartita*. The most outstanding among these are Eithne's ability to read the psalms without learning, the miraculously provided fish, the dispute of Patrick and Aengus, the supernatural power imparted to the story. But romantic features are not excluded, for such are the cry of Aengus and Ceasán's migration to Fid Gaible.

Of greater importance is the portion that precedes Eithne's parting with Curcóg and her damsels. Its structure can be best understood as a series of new motivations. If it should be asked how Eithne could be so readily accepted into God's special grace, the answer must be : because she had passed through a period of preparation. The notion of her being born on the same day as Curcóg and her subsisting until the time of St. Patrick, implied a miraculous feeding during the long centuries of her life. For by partaking of the magic food of the Tuatha Dé Danann, she could not be prepared for her christian mission. Thus the *motif* of the miraculous cows and the golden goblets was introduced ; there must be two of either, as Eithne had to migrate with Curcóg from the Brug to Tír Tairngire and vice versa. Her sojourn with Manannan was employed to make the latter reveal the secret of Eithne's miraculous feeding. The double character of the food, its serv-

ing a christian purpose and yet its being supplied by the Tuatha Dé Danann, was explained from its hailing from India, the righteous land. It remains doubtful whether in this portion the goblets are more primitive than the cows, as might be inferred from the title of the story ; compilation of *motifs* from the beginning is also possible. Both feeding animals and feeding vessels are common in romantic literature. Even their christian application is not new, as is testified to by many scenes in the saints' lives.

The next question would be : what made Eithne deviate from the practice of the Tuatha Dé Danann and require a special food for herself ? Finnbarr's insult, is the answer. He accused her of " making the dirty sitting ", for he recognised in her the being of different descent, the offspring of the race of man. Her only connection with the inhabitants of the Brug lies in her being the daughter of Dichu the steward.

An introduction as to how Aengus became master of the Brug was prefixed in order to illustrate the prominent position taken in our tale by Aengus and Manannan. The common version of this tradition was even altered, so that Manannan was represented as the principal actor in the whole scene. If any one should wonder that Dichu, the steward, should be present in the Brug after the expulsion of Elcmar, his lord, this objection is met by the intimation that Dichu had been sent off on errand at the moment when Manannan caused Aengus to pronounce the powerful *sén 7 soladh* against Elcmar. This implied a preceding feast, offered by Elcmar to Manannan, and the latter's dissatisfaction at the insufficient preparation of the feast. This is the cause of Manannan's proceeding severely against Elcmar, although at the same time his attitude is dictated by a vague vision of the things to come.

As in *Oided Cloinne Lir* a few notes are premised on the history of the Tuatha Dé Danann since the battle of Tailltiu. They are largely taken from romantic sources, such as *Accallamh na Senórach* and other Fenian tales. But everything has been done to make the character of Manannan as conspicuous

as possible. No other story connects Manannan so closely with the other Tuatha Dé Danann. This observation illustrates his importance as the link between paganism and christianity in our tale.

From the above the composition of *Altromh Tighi dá Medar* will be sufficiently clear. There is a mythical base with an elaborated christian superstructure and romantic adornments. The borrowings are taken mostly from romantic literature and, to a much smaller extent, from hagiography. What strikes us most, however, are the numerous features our story has in common with the Grail romances. It will be necessary to view these separately at present.

First there is the fundamental conception. The Grail hero is a simple youth who, through an arduous life, rises to the highest degree of christian chivalry. Thus Eithne, the steward's daughter, despised as she is by Finnbarr of Meada, ends as a saint of God. In both there is the manifestation of God's power ; from the beginning both are chosen heroes, whose career is the gradual realisation of the divine intention. The Grail hero reaches a preliminary stage that opens to him the road to higher perfection, at his first visit of the Grail Castle, when he is allowed to see the Grail and its knights. Eithne's first step on the way to sanctity is the moment when, surrounded by the Tuatha Dé Danann, she drinks the milk of the Dun Cow from the golden goblet. When afterwards she finds Ceasán in his cell and stays with him, the divine gift in her becomes apparent. Similarly Perceval grows fully conscious of himself during his second visit at the Grail Castle. In the Grail romances the two visits are directed towards the same place, as is required by the logic of the story, especially the *motif* of the Neglected Question ; this makes it necessary for the hero to return to the castle where he had failed to ask at a previous occasion. The Irish story, on the other hand, localises the two stages of the heroïne's self-realisation in different places, the Brug and Ceasán's cell. At the Brug she manifests herself partially, and Manannan is needed to explain the cause of her extraordinary behaviour ; that her christian vocation does

not reveal itself at once in full splendor is due to the pagan character of the population of the Brug and of Ireland generally at that time. Later, in Ceasán's cell, the grace of God in her breaks forth in its full glory. Perceval, on the other hand, receives the first token of his mission in the Grail castle, though he fails to understand it; later on it is in the same Grail castle that he awakes to complete self-consciousness. Hence in the romances the Grail castle displays some of the characteristics combined that in the story of Eithne belong either to the Brug of Aengus or to Ceasán's cell. The Grail castle is absolutely christian and the knights of the Holy Grail are a christian brotherhood: in this regard it corresponds with the cell of Ceasán. But at the same time it is a magnificent palace and serves as a residence for the most glorious knighthood of the world. Here it recalls the Brug and its radiant fairy princes. The combination of christian and pagan traits is responsible for the double character of the Grail Castle.

Nowhere does this double character appear more clearly than in the miraculous feeding of the Grail Castle. The king finds himself in possession of a feeding vessel, not unlike the goblets of Aengus and Manannan [1], but at the same time he is the Fisher-King and thus recalls Ceasán, the fishing cleric. The two *motifs*, both based on the notion of the chosen hero being fed miraculously, are obviously combined in the Grail romances, owing to the localisation of the two successive stages of the hero's self-realisation at the same place. This combination does not render the primitive identity of the two *motifs* in the two legends less obvious. It only makes the fish in the feeding scene appear superfluous. Another difference between the Irish tale and the Grail romances is that the Grail supplies spiritual food to all the knights of the Castle, whereas the goblet and the milk of the miraculous cows are

1. It should be noticed that to the goblets of Aengus and Manannan a quest is attached; they were brought from India, the righteous land. This means another point of agreement. However, the connection is altogether different, the Grail Quest being accomplished by the hero himself.

reserved for Eithne alone. This is a direct consequence of the christian nature of the Grail Castle and the pagan character of the palace of Aengus.

The two traditions have another feature in common, namely the Siege Perilous or *an suide salach*. After what has been observed on this already, nothing more need be said. The Siege Perilous is distinctive of the Grail Castle, the 'dirty sitting' of Eithne occurs in the Brug. Once more the Grail Castle shows one of the characteristics of a Celtic fairy palace.

Of course, in the strict philological sense of the word, the idea of any genetical relation existing between the Grail romances and *Altromh Tighi dá Medar* is precluded. All the evidence available points to a comparatively recent origin of the Irish tale, which is composed out of elements gathered from all sides. Moreover, notwithstanding the striking similarities, the differences are too important to be explained through a diverging evolution from a common origin. The fundamental notion, that of the hero who attains complete self-consciousness in two successive stages, is identical. This can also be said of some accessory elements, such as the fairy character of the Grail Castle and the Brug, the feeding vessel, the miraculous fish, the Siege Perilous. But here is the end of it. The trend of the narrative is entirely different in one case from the other, and the features where the two traditions agree de not constitute the frame of an organic story.

The impossibility to establish a genetical connection between the two legends renders the problem of their undeniable affinity even more fascinating. The common germ can only be seen in the identity of atmosphere. The story of Eithne centers about Cell Eithne and is based on the combination of Irish heathendom and christianity. Owing to this, typical pagan elements, originating from early Celtic mythology, could be applied in a christian sense. Thus an atmosphere was created where mythology, christianity and romance intermingle. When we attempted to picture the development of this atmosphere in the tale of Eithne, we tried more than anything else to realise how strange this evolution must appear to those not conversant with the inner problems of Celtic literature. To celticists it is of course quite natural.

It remains very doubtful whether the direct sources of the Grail romances will ever be known. However, since the story of Eithne was found, the Celtic origin of the Grail legend can hardly be denied any longer. Now at last we have an Irish tale that coïncides in a number of its most prominent elements with the Grail legend. The similarities are too strong to be accidental : the chosen hero, the Grail with its Quest, the Rich Fisher, the Siege Perilous. Yet no tie unites Eithne with the Grail. The legend of Perceval simply arose from the same atmosphere as that of Eithne. It probably also has early connections with a place of both christian devotion and pagan reminiscences, let us say Glastonbury. There a similar growth of ideas was possible as on the banks of the Boyne. For there, too, nothing was more natural than that a miraculous feeding vessel of the fairy host should acquire a christian meaning and help the hero in the accomplishment of his task. That host itself could easily assume christian characteristics, not unlike Manannan from Tír Tairngire, so that in the course of time it became the Knighthood of the Holy Grail. Christian associations furnished the Fisher-King, pagan beliefs the Siege Perilous. It is a strange coïncidence that exactly the same *motifs* should be linked together in the two legends under consideration. Obviously the circumstances were much alike. The primitive Celtic Grail story must have looked very much like that of the House of the two Goblets. Originally the identity of the constitutive elements doubtless appeared more clearly at the surface than under the cover of so many later accretions. Now that the Grail traditions in their primitive form are lost beyond repair, it is wise to learn the lesson taught by what remains in Ireland. Very often the comparison with Irish tales has induced scholars to proclaim the identity of *motifs* or traditions, where in reality only a superficial likeness could be established. This is altogether different in the case of *Altromh Tighi dá Medar* and the Grail legend. Here is a close agreement in a considerable number of marked features. It demands an explanation, also from those who still will reject the Celtic origin of the legend of the Holy Grail.

Utrecht. A. G. van Hamel.

PERSISTANCE DES INSTITUTIONS

ET

DE LA LANGUE DES BRITTONS DU NORD (ANCIEN ROYAUME DE STRATCLUT), AU XIIe SIÈCLE

Par Brittons du Nord j'entends les Brittons du royaume de *Stratclut*[1] ou *vallée de la Clyde*. La capitale était, en gallois, *Alclut* aujourd'hui Dumbarton qui représente le *Dūn-Brettan*, citadelle des Brittons, des Irlandais. *Alclut* est *Petra Clōthe* dans la vie de saint Columba, par Adamnan qui écrivait vers le début du VIIIe siècle; chez Bede on lit : urbem (*Hist. Eccl. gentis Anglorum*, I, c. 12) ; *Alcluith* quod lingua eorum significat *petram Cluith*. Dans les Annales de Tigernach et les Annales d'Ulster, c'est *Ail-Cluaithe*, au génitif *Alo-Cluathe* ; *Ail* a le sens de rocher; *Cluaithe* est l'évolution régulière de *Clōthe*, nominatif *Clōth* = *Cluath* = vieux celtique *Clouta*. Une poésie du Book of Taliesin signale un combat à *Ryt Alclut* le Gué d'Alclut(Skene, *Four ancient Books of Wales*, II, p. 163, 3). *Din Alclut*[2], la citadelle d'*Alclut*, est conservé chez des poètes du XIIe siècle.

La partie la plus considérable de ce royaume comprenait à l'époque romaine les populations qui s'échelonnaient depuis le formidable mur d'Hadrien construit en 122 de notre ère, s'étendant du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne, et le Mur d'Antonin construit en 142, beaucoup moins long et moins solide allant du golfe de la Clyde au Firth of Forth (Clōta-Bodotria). Le mur d'Antonin paraît avoir été

1. *Chronique anglo-saxonne* ; *Straecledwealas*, *Strecled Wealas* (Petrie, *Mon. hist. britan.*, p. 355, 382).
2. Myv. arch. 144, col. 1 (*Gwalchmai*).

vite abandonné. Il semble que les Romains se soient servis des Brittons de cette région comme d'un rempart contre les Pictes et Scots. Il est cependant douteux que ces alliés aient toujours été bien sûrs, car en 368 une invasion formidable de populations que les écrivains romains ne connaissent que sous le nom de Pictes et Scots, appelait en Bretagne le général Théodose, père de l'empereur du même nom, qui était obligé en débarquant de livrer bataille pour arriver jusqu'à Londres. Après avoir débarrassé la Bretagne romaine des envahisseurs, il promettait l'*impunité* à tous ceux qui avaient abandonné la cause romaine[1].

Après la chute de la domination romaine et le départ des troupes, les Brittons des deux côtés du Mur d'Hadrien, paraissent avoir formé un groupe compact dont on connaît la limite nord qui s'étendait de la Clyde au golfe du Forth, mais dont on ne peut fixer avec certitude les limites sud. Ils jouent un rôle important dans la lutte contre les Anglo-Saxons et tout particulièrement contre les Angles. Grâce à l'*Hist. Eccl.* de Bède, mort en 735 et qui était lui-même un Angle de Northumbrie, ainsi qu'aux Annales de Tigernach et aux Annales d'Ulster[2], aux Annales galloises connues sous le nom d'*Annales Cambriae*, nous connaissons certaines péripéties de la lutte. Les Angles ne paraissent avoir réussi à s'établir dans ce qui a formé leur royaume de Northumberland que vers le milieu du VIe siècle.

La lutte continua, acharnée, avec des alternatives de succès

1. Ammien Marcellin, livre XXV, III, 2. Il nous apprend que les *Areani*, sortes d'éclaireurs établis le long de la frontière pour annoncer les mouvements de l'ennemi étaient de connivence avec les Barbares. *Areani* est probablement pour *Ariani*, dérivé d'un vieux celt. **ario-* : irl. *aire*, féminin = ** ariā*, attention, garde (être sur ses gardes).

2. Les *Annales Cambriae* sont de simples éphémérides. Les auteurs avaient connaissance des *Annales irlandaises*, en particulier de celles de Tigernach, mais il y a parfois une différence au point de vue chronologique de deux ou trois années (cf. J. Loth, *Mabin.*, II, 2e éd., p. 372-375). Les *Annales irlandaises* donnent aux *Annales Cambriae* un supplément d'information, notamment pour les Brittons du Nord. A l'année 658, par exemple, les *Annales de Tigernach* nous signalent la mort d'un roi de Stratclut, autrement inconnu (*mors Gureit rex Alocluaithe*).

et de revers pendant une bonne partie du VIIe siècle. La puissance des Angles un moment abattue par les victoires du roi de Nord-Galles Catwallon (630-633), fut mise en grand péril de nouveau en 685 par la destruction de l'armée du roi de Northumbrie Aedilfird par les Pictes. D'après Bède (*H. E.*, IV, c. 26) l'évêque angle Trumwini fut obligé d'abandonner le monastère d'Aebercurnig (Abercorn, à l'embouchure du fleuve Caron) à l'extrémité du vallum d'Antonin, tandis qu'un grand nombre d'Angles étaient massacrés, d'autres réduits en esclavage. Depuis, constate Bède, le royaume des Angles fut en décadence.

En 642, le roi de Strat-Clut battait et tuait le roi des Scots (Gaëls ou Irlandais) du royaume de Dalriada. Strat-Clut était séparé de Dalriada par la Clyde. En 750 (*ann. Tig.* 760), les Brittons de Strat-Clut détruisaient une armée picte à Mocetauc d'après les Annales Cambriae, Mugdock en Stirlingshire.

Au VII-VIIIe siècle, le royaume de Stratclut s'étendait de la rivière Derwent en Cumberland jusqu'au golfe de la Clyde à l'Ouest et comprenait les comtés actuels de Cumberland et Westmoreland (à l'exception des baronnies d'Allerdale ou Copeland dans le premier et de Kendal dans le second), les comtés de Dumfries, Ayr, Renfrew et Peebles[1]. A l'Est, la grande forêt d'Ettrick les séparait des Angles, et l'ancien rempart de Catrail qui court de l'extrémité sud-est de Peebleshire à travers le comté de Selkirk jusqu'à Peel Hill, au côté sud de Liddesdale, marquait probablement la limite entre les deux peuples[2].

Il y avait dans le royaume de Stratclut un groupe de Pictes (*Picti Niduari* dans la vie de saint Cuthbert par Bède) entourés de toutes parts par les Brittons. Les comtés de Kircudbryht et de Wigton formaient leur domaine propre[3].

1. Skene, *Celtic Scotland*, I, p. 271, avance que les Angles se seraient emparès du territoire entre le golfe de Solway et la Derwent avec comme ville principale Carlisle, ainsi que du territoire picte en Galloway.

2. Cf. Skene, *Celtic Scotland*, I, p. 235-236.

3. Geoffroy Gaimar (L'*Estorie des Engles* ap. Petrie, *Mon. hist. Br.*, p. 776, 3) signale des *Picteis Westmaringiens*, c'est-à-dire en Westmoreland (Chron. anglo-sax. *Westmaringa-land*).

Au IX-Xe siècle, ils semblent avoir été submergés dans la masse des populations mixtes composées de Norvégiens et de Gaëls plus ou moins convertis aux mœurs scandinaves, désignées par les Gallois sous le nom de *Gal-wydyl* : *gal*, étranger, proprement scandinave, et *Gwyđel*, Gaël, et connues en irlandais, sous le nom équivalent de *Gall-Góidil*, au singulier *Gall-Góedel*, irlandais moderne *Gall-Ghaedheal*[1]. C'est de ces termes celtiques qu'est venu le nom de Galloway.

D'après l'*Historia Brittonum* de Nennius chap. 62, une fraction importante des Brittons du Nord aurait émigré 147 ans avant le règne de *Mailcun*, gallois moderne *Maelgwn*, le *Maglocunus* de Gildas, mort en 547, d'après les *Annales Cambriae*.

L'*Historia Brittonum* sur le fait de l'émigration paraît bien informée, son témoignage est confirmé par des *Généalogies galloises* d'une grande importance de la fin du Xe siècle. Brittons de l'Ouest et Brittons du Nord n'ont jamais cessé d'être en relations intimes jusqu'à la chute du royaume de Stratclut. Nous avons même parmi des Généalogies galloises une généalogie de rois de Stratclut partant de la fin du IXe siècle et remontant presque sans interruption d'une façon sûre, jusqu'au Ve-VIe siècle. Les Gallois prennent part aux luttes de leurs frères contre les Angles et y jouent un rôle important au cours du VIIe siècle. Le poème lyrico-épique connu sous le nom de Gododin, au IXe s. *Gwotodin*, vieux-celtique *Ṷotādini* (les *Ōtadēni* de Ptolémée), a pour théâtre la région qui s'étend au Nord jusqu'au Firth of Forth. Une deuxième émigration des Brittons du Nord, d'après une *Chronique des Princes* en gallois, a eu lieu en 890. Ne voulant pas vivre sous le

1. On désignait aussi sous ce nom les Gaëls mêlés aux Norvégiens des îles de l'Ouest de l'Écosse. Dans la Chronique de Mac Firbis à l'année 858, il est dit des Gallgheaoidhoil, que c'étaient des gens qui avaient renoncé à leur baptême et qui étaient appelés ordinairement Normands (*Normannigh*), car ils avaient les coutumes des Normands (*bés normannagh aca*) et ils avaient été élevés par eux, et quoique les Normands de souche fussent mauvais pour les églises ils étaient beaucoup plus mauvais en quelque partie d'Irlande qu'ils fussent.

Comme territoire, le seul qui portât leur nom mixte, fut le Galloway.

même gouvernement que les Saxons (Angles) dit la Chronique [1], ils acceptèrent l'invitation du roi du Pays de Galles du Nord, Anarawt, qui leur offrait les terres de son royaume dont les Saxons s'étaient emparés, à charge pour eux de les en expulser. Ils y réussirent. Les Saxons attaquèrent Anarawt mais furent vaincus dans une bataille générale, à Cymryd.

Ainsi, ajoute la Chronique, Gwyned (Nord-Galles) fut délivré des Saxons [2], par la vaillance des hommes du Nord.

Aussi les anciens poètes gallois sont-ils remarquablement renseignés sur les héros du Nord et sur la topographie de leurs pays.

Les Brittons du Nord sont connus des écrivains anglais et anglo-normands sous un nom qui est le nom national des Gallois de nos jours encore.

La Chronique d'Ethelwerd qui écrivait à la fin du xe siècle, à l'année 875 (Lib. IV) mentionne la guerre faite par les Barbares (les Scandinaves) Pehtis *Cumbrisque* [3].

Geffrei Gaimar distingue des autres peuples les *Combreis* : L'*Estorie des Engles*, vers 20 : *Li Gawaleis e li Combreis* ; vers 3524 : Adelstan (Aethelstan) à Brunanwerce (Brunasburg en 937) a le dessus :

sur les Escoz e sur COMBREIS
sur Gawaleis e sur Picteis

vers 4017 : *Les Waleis e les Cumbreis* [4].

La Chronique anglo-saxonne à l'an 945 appelle *Cumbraland* le royaume de Strat-Clut.

Cumbra- représente le vieux-celtique nom sg. **Com-brog-s*, génitif **Combrog-os*, compatriote, de *com-* avec, et *brog-* pays

1. Il y a plusieurs Chroniques connues sous le nom de Brut. Celle-ci va de l'an 660 à l'an 1196.

2. Il est probable que ce sont les invasions et dévastations des Scandinaves dans cette région et dans toute la Northumbrie qui, en réalité, furent la cause de cette émigration.

3. Cf. Florentii Wigorn. Chronicon à l'an 924 : *Cumbrorum* populis — *Simeonis Dunelm. Historia* à l'an 934 : regem Cumbrorum.

4. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 764, 808, 814.

(gallois, cornique, breton *bro*= **brogā*), *Combrog-s* est devenu en gallois *Cymbro* et *Cymro*, Gallois; pluriel *Cymry*, les Gallois (**Combrogīs*, ou *Combrogies*).

Ce nom pour les Gallois comme pour les Brittons du Nord est un nom de guerre, qui ne paraît pas bien ancien; on ne le trouve pas une seule fois dans le grand poème du Gododin qui a été composé au VIIe siècle mais nous est arrivé rajeuni, remanié et interpolé. *Cumbri* est un pluriel latinisé.

Les Brittons du Nord se soumirent comme les Scots au roi Aethelstan après sa victoire de Brunansburg.

Le roi d'Angleterre Edmund en 945 ravagea tout le Cumbra-land (Chronique anglo-saxonne) et le céda au roi d'Écosse Malcolm (Chronique anglo-saxonne).

Malcolm laissa la royauté de Stratclut subsister contre hommage sans doute, car d'après la *Pict. Chron.*, p. 9, il est fait mention de la mort de *Donevaldus rex Cumbrorum*, lorsque le roi d'Irlande Cormac fut tué, c'est-à-dire en 908. D'après la même Chronique, p. 116, saint Cadrôe arrivant dans la terre des Cumbri (terram Cumbrorum) fut reçu très amicalement par son roi Donevaldus qui le conduisit à Leeds (Loidis), cité qui était sur les confins des Scandinaves et des Brittons (confinium Normannorum atque Cumbrorum). On lit encore dans les Annales de Tigernach à l'année 997 : *Maelcolaim* (Malcolm) mac *Domnall ri Brelan Tuaiscert moritur* : Malcolm fils de Dyunwal, roi des Brittons du Nord meurt.

En 1018, le roi de Stratclut, appelé par Siméon de Durham Eugenius Calvus, et dans les *Annales Cambriae* Owin filius Dunawal [1], prit part avec le roi d'Écosse, Malcolm, dont il était le vassal à la grande bataille de Carham sur le Tweed à deux milles de Coldstream, où les Northumbriens furent complètement défaits et leur armée à peu près entièrement détruite : tout le district au Nord de la Tweed tomba au

1. Simeonis Dun. *Hist. regum* appelle Malcolm, fils de Cyneth et Tuogenis rex Lutinensium qu'il faut lire *Clutinensium*. — Pour la bataille de Carham, cf. Simeon. Dun. *Hist. Eccl.* cap. V (d'après Skene, *Celtic Scotl.*, I, 398).

pouvoir des Scots et la Tweed devint la limite sud du royaume d'Écosse.

Eugenius (*Ewein*, *Ywein*, *Owein*) fut tué quelque temps après [1].

Duncan, roi d'Écosse, petit-fils de Malcolm, qui régna de 1034 à 1040, est encore qualifié de *rex Cumbrorum* [2]. Il est donc certain qu'au XIe siècle encore les Brittons de Stratclut conservaient une véritable autonomie.

David, le plus jeune fils du roi d'Écosse, Malcolm, élevé à la cour de Henri Ier, marié à sa sœur Matilde, gouverna, en qualité de comte, de 1107 à 1124, tout le territoire écossais au Sud de la Clyde et du Firth of Forth, territoire s'étendant, à l'Est de la Tweed à la ligne de collines de Lammermoor, et à l'Ouest du golfe de Solway à la Clyde; son autorité s'étendait donc sur le territoire des Brittons du Nord.

Devenu roi d'Écosse en 1124, il s'est occupé de ses anciens sujets les Brittons et de ses nouveaux sujets, notamment ceux de langue gaëlique.

On trouve dans les actes du parlement d'Écosse un fragment de code attribué à David Ier (1124-1153), intitulé : *Leges inter* BRETTOS et SCOTOS [3]. Il est rédigé en trois langues, latin, français et anglais. En latin même les termes celtiques qui y figurent sont précédés de l'article français *le*. David Ier avait été élevé à la cour de Henri Ier avec les fils de barons normands et le français était la langue officielle. Il est remarquable qu'en gallois comme d'ailleurs en irlandais, le terme de Normands (ou *Northmin*) est à peu près inconnu. On dit, en gallois *Franc*, pluriel *Freinc*, Français.

Ce fragment de code reproduit, en ce qui concerne les termes celtiques et les coutumes qu'ils représentent, un certain nombre de paragraphes d'un code qui ne comprend pas moins des quatre livres intitulés *Regiam majestatem* [4]. Les paragraphes se trouvent dans le livre IV, p. 276.

Il manque dans les *Leges inter Brettos et Scotos* un important

1. Les *Ann. Camb.* le font tuer en 1096, erreur évidente.
2. *Celtic Scotland*, I, 394, note 18.
3. *Acts of the Parliament of Scotland*, tome I, p. 279.
4. *Acts of the Parliament of Scotland*, t. I, p. 233 à 276.

paragraphe de *Regiam majestatem* intitulé *De merchetis mulierum*.

Le code *Regiam majestatem* a été également rédigé sur l'ordre du roi David : il y est spécifié qu'il est rédigé : *ad mandatum regis David* [1].

Par *Brettos* il faut entendre les Brittons. En anglo-saxon, le terme ordinaire était *Brettas* ou *Bryttas*. Ces pluriels sont formés sur le nominatif singulier *Brittō*, connu en irlandais ancien sous la forme *Britt*, *Brit* (*Fergna Britt*, Fergna le Britton). En breton, *Breiz*, vannetais *Brec'h*, *Breh*, la Bretagne, est tiré de *Brittia*.

Scotos dans *Leges inter Brettos* et *Scotos* désigne spécialement les Ecossais de langue gaëlique.

Scotia avant le xe siècle, ne désigne que l'Irlande ; appliqué à l'Écosse, c'est un terme nouveau remplaçant l'ancien nom d'Albania : en irlandais, d'abord nominatif singulier *Alba*, génitif *Alban*, puis *Alban* même au nominatif.

Jusqu'au xiiie siècle, le nom de Scotia est limité aux districts situés entre le Firth of Forth, la Spey et Drumalban (Dorsum Albaniae) chaîne de montagnes s'étendant depuis le Dumbartonshire jusqu'à Ord of Caithness [2].

Avant le xvie siècle, *scotic* désigne le gaëlique ; *scotice* signifie en gaëlique. Au cours du xvie siècle, le langage des Highlands, le gaëlique, a commencé à être connu sous le nom d'*irish*, d'où *erse* (*ersh*). Au début même du xvie siècle, *scotch* s'applique à l'anglais des *Lowlands*.

Je prends comme texte le latin de *Regiam majestatem*. Le fragment *Leges inter Brettos et Scotos* y a été pris pour le latin ; la version française et la version anglaise ne sont que des traductions du latin. Je signale les variantes orthographiques du français et de l'anglais lorsqu'il y a lieu.

Il n'y a que cinq termes de droit celtique, dont trois purement brittoniques et deux gaëliques. Il n'y en a guère qu'un de traduit, mais on peut se rendre compte de leur sens par les conditions et la façon dont le droit ou la coutume qu'ils

1. *Acts of Parl.*, t. I, p. 233 : Incipit liber qui dicitur *Regiam majestatem*.
2. Skene, *Celtic Scotland*, I, p. 1 à 7.

représentent s'exerce. Ils suffisent à établir que le droit celtique en Écosse reposait comme en Irlande et en Galles, sur le système de la compensation pour tout crime, dommage ou délit, avec ce principe essentiel et caractéristique du droit celtique que la compensation comprenait toujours deux parties distinctes : 1° la compensation pour le dommage matériel résultant de tout crime ou délit ; 2°. la compensation pour l'honneur, l'atteinte faite par là même à l'honneur ou à la dignité de la personne ou de la famille, par exemple, en cas de meurtre.

La compensation dans les deux sens dépendait du rang et de la classe auxquels le plaignant ou sa famille appartenaient.

La compensation pour l'honneur chez les Irlandais portait le nom de *lógenech* ou *enechlóg* (moderne *lógh*), d'*enechlann*, mot à mot prix du visage, c'est-à-dire de l'honneur. Chez tous les Celtes, visage, face était synonyme d'honneur.

Chez les Gallois, l'outrage à l'honneur et la compensation qu'il exige s'appelle souvent *sarhaet*, plus récemment *saraad* outrage [1]. Maïs le terme général correspondant à *enechlóg* ou *eneclann* est *wyneb-werth*, prix du visage. Ferdinand Walter dans son important travail *Das Alte Wales*, p. 415, paraît le restreindre au cas d'infidélité du mari ou de la femme. C'est un terme général.

Les romans gallois connus sous le nom de *Mabinogion* (romans que l'apprenti barde, *mebinog*, devait savoir), ceux qui n'ont en rien subi l'influence de romans français de la Table Ronde, et nous transportent en pleine civilisation barbare, nous en offrent un exemple caractéristique.

Dans le roman très archaïque de Branwen fille de Llyr, Evnyssyen frère de Branwen et de Bendigeit Vran (Bran le béni), roi de toute l'île de Bretagne, furieux de n'avoir pas été consulté lorsque Bran accorda la main de sa sœur à l'Irlandais Matholwch, la nuit même des noces défigura et rendit inutilisables les chevaux de ce dernier, leur coupant les lèvres au ras des dents, les oreilles au ras de la tête, la queue au

1. *Sarhaed* pour *sœrahed* = vieux brittonique * *saragetu* ; cf. irl. *saraigim*, j'outrage.

ras du dos ; s'il ne trouvait pas prise sur les sourcils, il les rasait jusqu'à l'os. Matholwch se déclara outragé et voulut partir. Bran lui fit savoir qu'il lui donnerait un cheval en bon état pour chacun de ceux qu'on lui avait gâtés et qu'en *wynebwarth* [1] (prix de l'honneur) il lui donnerait en outre des verges d'argent aussi épaisses et aussi longues que lui, un plat d'or aussi large que son visage.

Dans les Lois, le portier de la cour doit en connaître tous les dignitaires et ne pas les retenir à la porte ; s'il le fait, il paie au roi un droit de *kamlwry*, pour erreur (fausse trace) et s'il s'agit d'un des principaux dignitaires, il lui paie son *wynebwerth* [2].

Les Bretons armoricains avaient un terme correspondant exactement au gallois *wynebwerth*, avec cette seule différence qu'au lieu de *wyneb*, dont la diphtongue initiale est encore inexpliquée, ils ont *enep* identique à l'irlandais *enech* = vieux-celtique * *enequo-* [3].

En vieux-breton, on a *enep-uuer(th)*, mais ce terme paraît avoir eu un sens beaucoup plus restreint. Il semble désigner proprement le prix de la virginité, le *Morgengabe* des Allemands. Par une charte de 875 du Cartulaire de Redon [4], Roiantken, femme du *machtiern* (prince, seigneur héréditaire) Deurhoiarn fait don aux moines de Redon de la terre d'Ae--thurec Milcondoes en Alcan (Augan, Morbihan), qu'elle a reçue de Riuual père de Deurhoiarn en *enepuuert(h)* en paiement de son honneur. Dans le Cartulaire de Laudevennec dans une charte du XII-XIIIe siècle on a une forme un peu

1. J. Loth, *Mabin.*, 2e éd., I, p. 125-128. Le texte porte *wynabwarth* pour *wynebwerth* : *-wart* (gwarth) signifie honte. La compensation offerte à Matholwch rappelle étrangement la compensation pour outrage fait au roi d'Aberfffraw roi de Nord-Galles (*anc. Laws*, I, p. 7) ; cf. *ibid*, p. 128, notes. Cf. un autre cas de *Wynebwerth* en réparation de propos attentatoires à l'honneur d'une jeune fille, dans le roman de Peredur (*ibid.*, II, p. 74).

2. Timothy Lewis, *A glossary of mediaeval Laws*, p. 182. Le texte porte *huynep guarth* ; l'orthographe varie : *huenepuuert*, *hwyneb werth*.

3. *qu* donne régulièrement entre deux voyelles *ch* en irlandais et *p* en brittonique.

4. Cart. Redon, p. 184.

plus récente *enep-gwerth* glosant *ditatione* qui doit être probablement corrigé en *dotatione* [1].

Le système de compensation, au IXe s., est le même chez les Bretons armoricains que chez les Gallois et les Irlandais [2]. *Enep-werth* est devenu en breton moderne *enebarz* avec le sens de douaire.

Les deux termes pour le cas de meurtre sont l'un gaëlique, l'autre brittonique. Le terme gaëlique est *crō* : *le cro*; le terme brittonique est *galnes* ou *galnys*, représentant une prononciation gaëlique ou anglaise du terme légal gallois : *galanas*.

Il ressort du contexte que *cro*, une fois *croo* dans la version anglaise, signifie meurtre et compensation pour le meurtre. *Cró* (et *crú*) en irlandais signifie proprement sang, mais aussi meurtre. Le mot correspondant en gallois moyen *creu*, aujourd'hui *crau* ; en cornique *crow* (vieux-brittonique *croṷo-*) n'a que le sens de *sang* qui est évidemment le sens primitif [3].

La grandeur du *cró*, de la compensation pour meurtre dépend de la personne ; elle est évaluée suivant l'usage irlandais et gallois en *vaches* ou en valeurs monétaires correspondantes :

Page 276, col. 2, § 55.

Quia sit le CRO quad anglice dicitur *Grant* befor the kyng. Statuit dominus rex quod le CRO domini regis Scocie est mille vacce vel tria millia orarum aurearum scilicet tres ore pro vacca. Item le CRO filii regis vel unius comitis scocie est septies viginti vacce vel tres ore pro vacca. Item le CRO filii *thani* est sexaginta sex vacce et due partes unius vacce. Item *le cro* filii unius comitis vel unius + *thani* est centum vacce. Item le

1. Cart. Landev, p. 44.

2. J. Loth, *L'émigration bretonne en Armorique, du Ve au VIIe s. de notre ère*, Paris, 1883, p. 223-225.

3. Sur les difficultés de la déclinaison de *crō*, *crū* en irlandais, cf. Holger Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 93, 97. Le cornique *crow* a aussi le sens de mort.

4. *Thane* est l'anglo-saxon *þegen*, serviteur, guerrier ; vieux norrois *þegn*, vassal libre (Falk-Torp, *Norw.-Dän. Etym. Wört.* à *tyende* et *Nachträge*). Les *thani* sont des *principes*, des *magnats* d'après Fordun. Le *thanage*, d'après lui, était une portion de la terre de la province, terre *ad feodo-firmam* : le thane était tenu au paiement annuel d'une *firma* ou *census*, en

CRO filii le CRO ne potisunius thani vel unius *ogthiern* [1] est quadraginta quatuor vacce et viginti unus denarius et duas partes unius denarii. Et omnes bassiores in parentela scilicet le CRO unius rustici est sexdecim vacce. Item le CRO unius femine virum habentis est minor per terciam partem quam le CRO viri sui et si non habeat virum tunc le CRO ipsius est adeo magnum sicut le CRO fratris sui si quem habet. Item le CRO et le GALNYS et les ENACH uniuscujusque hominis sunt pares scilicet in respectu de le ENACH feminarum suarum.

Le *galnes* gallois, est évidemment assimilé au *crō* et le législateur a jugé inutile d'en préciser la valeur suivant les personnes. Dans les *Lois galloises galanas* signifie meurtre et aussi la compensation pour le meurtre évalué en vaches ou en valeur monétaire.

La compensation pour l'honneur n'est qu'indiquée dans le code sous le terme d'*enach* (*enech*), honneur, au sens propre *visage*. *Enech* en irlandais, *wynep* en gallois et peut-être chez les Brittons du Nord *enep* [2], en dehors de tout composé sans aucun qualificatif, a le sens d'*honneur* et, en conséquence, de compensation pour atteinte à l'honneur.

remplacement du service militaire. Après la mort d'Alexandre III (1285) et les guerres de succession la plupart des *thonages* revinrent à la couronne et furent accordés à des barons normands en fief avec service militaire (Skene, *Celtic Scotl.*, III, p. 85-86, 245, 246 et suiv.).

1. *Ógthiern*, en irl. moyen *óc-thigernd* est traduit par Pedersen, *Vergl. Gr.*, I, p. 127, 453, par *Jungherr*, *Junker* ce qui est étymologiquement exact, *óc*, moderne *ōg* signifiant jeune et *tigerna* (vieil-irl. *tigerne*) : seigneur, maître. Mais *ōg-*, en composition, a parfois un sens diminutif, l'*ōg-aire* est de la classe la plus basse des *aire*, nobles, hommes libres. L'*ōg-aire* a une propriété mais paie une redevance.

2. Pour le gallois, cf. Skene, *Four ancient books of Wales*, II, 262, 3 et 246,2 ; J. Loth, *Mabinogion*, 2e éd., II, 193, note à la page 24 de la traduction ; T. Lewis, *a Glossary to the mediaeval Welsh Laws*, à *uynep*, sous *guy-*, *gnynepwarth*. Pour l'irlandais, cf. Windisch, *Irische Texte mit Wört.* (à *enech* 2). — *Anc. Laws of Ireland*, II, 36 ; (texte interpolé ; le commentaire assimile *enech* à *eneclann* et *log-enech*) ; v. 168, 11 ; 172, 17. 1. ; V. 174, 15., Pour *enech* employé au pluriel dans un sens équivalent, cf. V, 506, 13 ; 96, 5 ; II, 394, 17 ; 396, 18 ; 108, 25, 308, 19.

Enech a pris des sens variés dérivés du sens d'honneur, notamment celui de *protection*, *sauvegarde*. L'*honneur* commandait de ne pas manquer à la protection promise ou imposée par la situation du protecteur.

Le paragraphe concernant le *crō* se termine par une clause qui serait énigmatique si on ne savait que *enech* signifie à la fois honneur et compensation pour toute atteinte à l'honneur :

Item le CRO et le GALNYS et le ENACH *uninscujusque hominis sunt pares scilicet in respectu de le* ENACH *feminarum suarum.*

Les deux autres termes celtiques du code de David Ier sont brittoniques : ce sont MERCHETA et KELCHYN.

Le paragraphe concernant MERCHETA est intitulé :

De MERCHETIS *mulierum*[1] REGIAM MAJESTATEM. Lib. IV[2]. APPENDIX I.

De MERCHETIS mulierum, p. 276 LIV sciendum est quod secundum assisam terre Scocie quecumque mulier fuerit sive nobilis sive serva sive mercenaria MERCHETA sua erit una iuvenca vel tres solidi et rēctum servientis tres denarii. Et si filia liberi sit et non domini ville, MERCHETA sua erit una vacca vel sex solidi et rectum servientis sex denarii. Item *mercheta* filii thani vel *ochethiern* due vacce vel duodecim solidi et rectum servientis duodecim denarii. Item *mercheta filie comitis* et regine duodecim vacce et rectum servientis duo solidi.

Mercheta est le droit payé par un vassal à son seigneur ou un tenancier libre ou non libre à son propriétaire ou maître lors du mariage de sa fille[3].

Mercheta est dérivé du thème vieux-brittonique **mercet-* qui a donné le singulier *merch* = **merches* fille et le pluriel *merchet* = v. britton. *merchet-es* en gallois, cornique et breton ; le mot n'existe pas en gaëlique[4].

Le *mercheta* est évidemment féminin, mais c'est le *merchet* en français et en anglais. Il s'applique aux Scots aussi bien qu'aux Brittons. Il est de plus en plus lourd à proportion du rang de l'intéressé.

1. *Acts of the Parliament of Scotland*, I. *Regiam majestatem*, lib. IV. Appendix I, p. 276.

2. En anglais : *bludwyt* na zit *stokisdynt* na *mercket* na *herezelde.*

3. Ce droit, en gallois, est connu sous le nom d'*am-obr*, de **am* = *ambi-* (ἀμφί) et de *wobr*, gallois moderne *gobr* (breton *gobr*), salaire. Il a un sens plus étendu que le *mercheta* (*Anc. Laws and Inst. of Wales*, II, p. 95).

4. La racine est **merg-* qui apparaît dans le lituanien *mergà*, fillette.

Kelchyn.

Ce terme n'a pas été compris par Skene qui lui donne le même sens que *crō* : slaughter [1].

Le droit de *kelchyn* a été évidemment étendu à l'époque où il a été converti en un simple impôt. Le titre du paragraphe est significatif et suffit à prouver qu'il n'appartenait, à une époque antérieure à l'époque où il avait son véritable caractère, qu'au roi et aux grands d'Écosse.

De Kelchyn regis et dominorum Scocie.

Item le *kelchyn* domini regis est centum vacce. Item le *kelchyn* filii regis vel unius comitis est sexaginta sex vacce et due partes unius vacce. Item le *kelchyn* filii unius comitis vel unius *thani* est quadraginta quatuor vacce, viginti unus denarii et due partes unius oboli. Item le *kelchyn* filii thani [2] est minor per terciam partem quam patris sui scilicet pertinent sibi triginta novem vacce et undecim denarii et tercia pars unius oboli. Rusticus nihil habet de *kelchyn*. Item si uxor liberi hominis sit occisa vir suus habebit le *kelchyn* et parentes ejus habebunt le *cro* et le *galnes*. Item si uxor rustici sit occisa, dominus ipsius in cujus terra manet habebit le *kelchyn* et parentes ejus le *cro* et le *galnes*.

Ce terme n'est explicable [3] que par le gallois et l'institution galloise du *cylch*, circuit, singulatif *cylchyn*. *Cylch* signifie *cercle* et *circuit*. C'était en Galles, au XIIe siècle encore, pour le roi, la reine avec leur cour et pour les dignitaires ou officiers de diverses classes y compris les bardes, le droit de faire un tour, à époques déterminées par la loi, dans le

1. *Celtic. Scotl.*, III, p. 217.

2. *Leges inter Brettos et Scotos* (*Acts of Parl.*, I, 200) : Le *kelchyn* filii unius *thani* est minor per terciam partem quam patris sui et sunt viginti novem vacce et undecim denarii et tercia pars unius oboli.

3. Je n'ai trouvé rien de semblable ni en irlandais, ni en anglais, ni en français.

royaume ou la province ou le district, chez les vassaux avec droit à l'hospitalité et certaines redevances. Ce *circuit* avait aussi pour but le paiement de certaines redevances.

Cette charge, avec le temps, devint fort lourde. Quelques-uns de ces droits de *cylch* existaient encore du temps d'Élisabeth.

Parmi les privilèges des hommes d'Arvon, une des quatre divisions du Nord-Galles (**Are-monā*) le territoire en face de Mon, nom gallois d'Anglesey, mais qui a eu, semble-t-il, un sens plus étendu autrefois, et parmi les privilèges du Powys, un des trois principaux royaumes du Pays de Galles, figure l'exemption du *cylch* [1]. Les hommes d'Arvon l'ont obtenue en raison de la vaillance qu'ils ont déployée dans une expédition au Nord de l'île, jusque sur les bords de la rivière *Weryt*, c'est-à-dire le Forth, à une époque inconnue mais sûrement antérieure à la prise de possession définitive de la région du Firth of Forth par les Angles de Northumbrie. D'après une belle poésie de Cynddelw, un des principaux poètes gallois du XIIe siècle, cette exemption du *cylch*, les hommes de Powys l'auraient rapportée de Meigen [2] où ils prirent une grande part à l'éclatante victoire remportée en 630 par le roi de Nord-Galles Catwallon sur les Angles de Northumbrie [3].

Il existe sur le *cylch*, le voyage circulaire avec hospitalité, deux poèmes, l'un du XIIe, l'autre du XIIIe siècle, fort curieux et qui prouvent que les rois ou chefs gallois exerçaient ce droit effectivement dans toute sa rigueur. Un d'eux est consacré au *cylch* du chef de Powys, Ywein (ou Owein) Kyfeiliawc, que nous voyons en lutte avec d'autres princes gallois vers 1167. C'est sa *famille* qui le célèbre [4]. Le second décrit

1. Cf. Aneurin Owen, *Anc. Laws and Institutes of Wales*, I, p. 16, 196, 359; II, p. 746. — Pour les *Privilèges de Powys*, cf. *Myv. Arch.*, p. 186,1.

2. C'est la bataille de Haethfelth de Bède, *Hist. Eccl.*, II, c. 200, livrée d'après lui en 633.

3. *Myn. Arch.*, p. 185, col. 1-2.

4. *Myv. Arch.*, p. 192 : *Englynyon a gant Teulu Ywein Kyveiliauc y cylchiau Kymry* « couplets que chanta la famille d'Ywein Kyfeiliawc pour faire le circuit de Kymry ».

le *cylch* du roi de Galles Llywelyn ab Iorwerth, qui après une guerre avec Henri III fit la paix avec lui en 1228 [1].

Le poème du *cylch* d'Ywein est particulièrement instructif. La plupart des couplets débutent par : *Dos was*, va serviteur ou *dygychwyn gennad*, pars messager : suit l'indication de la localité. La mission est pénible. En tête d'un couplet le serviteur est qualifié de *messager de peine* [2].

Le ton est impérieux : « Va, serviteur, de ma part et ne salue personne si ce n'est ma maîtresse [3]. »

En Écosse très clairement *kelchyn* est un simple impôt, et qui décroît, comme nous l'avons vu, avec le rang de celui qui y a droit. Le *kelchyn* du roi est de cent vaches ; celui de son fils ou d'un comte de 66 vaches. Le *vilain* n'a pas de *kelchyn* [4].

Ce qui suit est en contradiction apparente avec cette clause concernant le *rusticus* : si *uxor rustici sit occisa*, dominus *ipsius in cujus terra manet* habebit le *kelchyn* et *parentes ejus* le CRŌ et le GALNES. Il me paraît probable qu'il s'agit d'un droit de circuit dans un certain rayon pour collecte. En effet, si c'est la femme d'un homme libre qui a été tuée, c'est son mari qui a le *kelchyn* et ses parents le *crō* et le *galnes*.

Silvans Evans dans son *Welsh Dictionary* traduit le *cylch* légal par : *un droit coutumier annuel de provision ou d'autres choses payé aux officiers ou serviteurs du roi par ceux qui tenaient terre sous lui*. Cette traduction est incomplète.

Le *cylch greorion* (gardiens, éleveurs des troupeaux de chevaux de la couronne) est traduit ainsi par Wotton : *vectigal a vassallis annuatim pensitandum ad sustemtandos horum gregum custodes, quod in libro ceusuali arvonensi saepius memoratur* [5].

1. *Myv. Arch.*, p. 175, col. 1.

2. *Dos was o Benwedic boenovit-gennad* « Va serviteur de Penwedic, messager, artisan de peine ».

3. *Dos was y genyf ac nac annerch-nep*
Ony byt uyg gorterch.

Dans ce poème, *t* = la spirante dentale douce, et *d*, l'occlusive sonore.

4. Rusticus nihil habet de *kelchyn*.

5. Je cite d'après le *Dict. gallois* de Thomas Richards, 3e éd., 1815. Il a utilisé les travaux de ses devanciers, Davies, *Llwyd* et le *Wotton's Glossary*.

Cet impôt, les *greorion* allaient le faire payer aux vassaux de résidence en résidence; c'était un *circuit* pour collecte avec hospitalisation. Les Lois galloises indiquent les époques où le *cylch* se faisait [1].

La rédaction de ce fragment de code laisse d'ailleurs beaucoup à désirer. Il laisse aux Brittons et aux Scots le soin d'y démêler ce qui peut les y intéresser. Il est clair, par exemple, que les parents dans les deux cas qui viennent d'être cités, ne pouvaient toucher *cro* et *galnes* : *cro* est gaëlique; *galnes*, brittonique, et ils désignent une seule et même chose.

En comparant le titre réservant le *kelchyn* au roi et aux seigneurs de l'Écosse, au contexte qui l'étend à tout homme libre dont la femme a été tuée, il devient évident que le *kelchyn* au XIIe siècle a complètement changé de caractère.

Dans *Leges inter Brettos et Scotos*, les versions française et anglaise, traductions du latin, offrent peu d'intérêt.

Le passage suivant concernant le *kelchyn* doit cependant être cité : *si femme a vileyn seit ocis, le seygnur del fe v le vilein meint auera le* KELCHIN 7 le vilein auera le *turhochret* a sa femme del *kelchyn* 7 le parens [le *cro*] et le *galnes*.

Turhochret doit être corrigé en *turhochrec* ce qui est gaëlique [2] et est traduit par O'Donovan (*Suppl.* à O'Reilly) par *relieving wages* (*turfochraic* qui se prononçait *turhochraic*, *turhochrec* avec *c* palatal.).

Dans la version française, on trouve au début du paragraphe concernant le *kelchyn*, *gelchach* et *gelchac*, partout ailleurs, ainsi que dans les versions latines et anglaises : *kelchyn*, *kelchin*.

Le *cylch* britton avait pour équivalent le *cuart* irlandais, comme il ressort de certains textes et de passages d'épopées [3].

1. Il y avait un *cylch* pour les préposés à la meute, pour les fauconniers, pour les préposés aux *loutres* (*cylch dyfyrgwn* ; *dyrfgi* mot à mot *chien d'eau* ; breton *dourgi*).

2. Cf. Windisch, *Wört.* variantes : *terochraicci* au pluriel, glose *munera* (*Mil. Gl.*, 36e); *terfochraic(ón)* gl. munerum oblatione (*Mil. Gl.*, 14^a).

3. Cf. Whitley Stokes, *The Rennes Dindshenchas* (*Revue Celtique*, XV, p. 331, note à *Bringu*). Cf. Joyce, *A soc. hist. of Ireland*, II, p. 168; I, p. 56.

Mais son rôle et ses conditions n'apparaissent pas clairement dans les Lois.

Il y a trace aussi de cette coutume chez les Anglo-Saxons du temps de Bède [1].

Les coutumes dont il vient d'être question avaient déjà été abolies, pour la plupart, semble-t-il, dans les quatre bourgs francs de Berwick, Roxburg, Edinburg et Strivelin. On lit dans le code intitulé *Leges quatuor burgorum* : sciendum est quod infra burgum non debet exaudiri *blodewit* [2], nec styngisdynt nec *merchet* nec *herieth* nec aliquid de consimilibus.

Les us et coutumes des Brittons et des Scots furent définitivement abolis par une ordonnance du roi d'Angleterre Édouard Ier, lorsqu'il devint maître de l'Ecosse, vers la fin du XIIIe siècle [3].

Si les institutions des Brittons du Nord ont disparu à cette époque, aucun texte ne nous apprend quand leur langue s'est éteinte complètement. Seule une étude approfondie des noms de lieux de l'ancien royaume de Stratclut, jointe à l'étude des chartes et des cartulaires, pourrait nous donner quelque lumière à ce sujet. C'est ainsi que dans le *Chart.* de Lennox nous trouvons l'équivalent en gaëlique de l'anglais *bludwytys* :

Bludewytys que dicitur scotice *fuilreth* [4]. Le moyen irlandais *fulred*, aujourd'hui *folradh*, *fuilreadh*, *fulradh*, signifie bien *effusion de sang* [5].

J. Loth.

1. *Hist. Eccl. gentis Anglorum*, lib. II, c. 16.

2. *Bladewit*, ailleurs *bludwytys* signifie *effusion de sang*. Dans *Leges inter Brettos et Scotos*, il est synonyme de *crō*.

3. *Acts of Parl.*, t. I, p. 1 à 7.

4. Skene, *Celtic Scotl.*, III, p. 217 et note 15.

5. Pedersen, *Vergl. Gr.*, II, 53 traduit *fulred* par *Blut*. Dans le Dictionnaire de Dinneen *folradh* est traduit par l'anglais *gore*, *corruption*. O'Reilly l'interprète par *ful-shruth*, ce qui est conforme au sens.

L'ORIGINE IRLANDAISE
D'UN
ÉPISODE DE LA *HÁLFS SAGA*

Le prélude de la *Hálfs Saga*, document islandais du XIIIe siècle, raconte entre autres l'épisode suivant.

Deux pêcheurs norvégiens ont capturé un nix (*marmennill*) dont ils font présent au roi Hjorleif. Un jour, à l'occasion d'une rixe entre deux porteurs de cierges, l'une des deux femmes du roi profite de l'obscurité pour asséner un coup à sa rivale. Indigné, le monarque la frappe, mais elle en attribue la faute au chien paisiblement couché sur le plancher. Alors le roi frappe le chien, et le *marmennill* de rire. Quand on lui en demande le motif, il répond : « Tu es devenu fou, puisque tu frappes celui qui te sauvera la vie. » Plus tard, le roi le fait remettre dans son élément, et il annonce une prophétie politique. A la fin, un des hommes lui demande : « Hvat er manni bezt ? » c'est-à-dire, « Qu'est-il le mieux pour l'homme ? » Et le *marmennill* de répondre :

Kalt vatn augum,
en kvett tonnum,
lérept líki.
Lát mik aptr í sjó,
dregr mik engi
í degi sí an
maðr upp í skip
af mararbotnum,

c'est-à-dire :

De l'eau froide pour les yeux, de la chair de baleine (?) pour les dents, du lin pour le corps. Laisse-moi retourner à la mer,

personne ne me tirera plus au jour du fond de la mer dans un bateau [1].

L'épisode du *marmennill* n'est pas indispensable pour le récit de la saga, et M. Andrews a probablement raison quand il suggère que l'on l'y a inséré parce qu'on aimait les prophéties dans les sagas [2].

La connexion qu'il faut supposer entre cet épisode et la saga de Merlin, soupçonnée d'une provenance celtique, a été remarquée à plusieurs reprises [3]. Il est à noter pourtant que l'histoire bien connue des rires mystérieux du prophète ne nous est parvenue dans aucun texte norrois. D'ailleurs, les divergences entre les textes continentaux et anglais d'un côté et le chapitre VII de la *Hálfs Saga* de l'autre sont par trop grandes pour qu'on puisse admettre que ce dernier ait été calqué sur un des premiers. Tout au plus pourrait-on penser à des influences plus subtiles, je veux dire à la migration d'un motif folklorique.

Ce qui est plus frappant encore c'est le caractère de la devinette « Hvat er manni bezt ? » et la série de platitudes débitées par le prisonnier. Discutons d'abord la question qu'on lui fait. Elle n'est certes pas nouvelle. Dans la vieille légende de Midas et Silène qui nous a été conservée dans le traité de Plutarque *De consolatione ad Apollonium* [4], d'après un récit perdu d'Aristote, le roi Midas a dû poser à son interlocuteur une question analogue. Du moins la réponse de Silène ne laisse-t-elle pas le moindre doute qu'il en était ainsi en effet [5]. La tradition à la base du récit est d'ailleurs beaucoup plus ancienne, et la question « Qu'est-il le mieux pour l'homme ? » se trouve

1. *Hálfs Saga ok Hálfsrekka*, éd. A. Le Roy Andrews, Halle, 1909, p. 82 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 12.

3. Moltke Moe, dans *Norges Land og Folk*, XX (1906), partie II, p. 628 et suiv., et mon étude *Le rire du Prophète* dans *Studies in English Philology. A Miscellany in Honor of Frederick Klaeber*, Minneapolis, 1929, p. 340-61.

4. Chap. 47 ; cf. E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1914, p. 219, Roscher, *Lexique*, IV, c. 505.

5. Trad. Amyot : . . . Le meilleur à tous et à toutes seroit, n'avoir jamais esté : mais ce qui suyt après, et le premier de ce qui se peult faire, bien qn'il soit en ordre le second, c'est mourir incontinent aprés que lon est né.

déjà dans un ancien livre de colportage grec appartenant à la période pré-attique. Là c'est Hésiode qui la pose à Homère, et la réponse est identique à celle de Silène [1]. Elle se retrouve dans la 2e *Olympique* de Pindare [2]. On ne peut donc guère mettre en doute le fait essentiel que la question mystérieuse et très profonde relevée dans la saga islandaise provient de l'antiquité classique, encore qu'il soit malaisé d'indiquer dès à présent la route qu'a prise le motif pour arriver des bords Egéens jusqu'à l'île solitaire située presque en dehors du monde connu. La réponse donnée par le *marmennill* va, je l'espère, y répandre un jour plus clair.

Cette réponse, une énumération de choses utiles, assez banales d'ailleurs, n'a point de parallèle dans l'antiquité grecque et romaine. Par contre, il existe tout un genre de cette espèce de questions et de réponses dans l'ancienne littérature irlandaise. Je fais allusion aux *tecosca* ou instructions données par des princes à leurs héritiers, par des tuteurs à leurs pupilles ou par des pères nourriciers à leurs fils adoptifs [3]. Dans les *Tecosca Cormaic* datant de la première moitié du IXe siècle [4], par exemple, on trouve des questions comme celles-ci :

1. cid as dech do rig?	Qu'est-il le mieux pour un roi [5] ?]
3. cid as dech do less túathe?	Qu'est-il le mieux pour une tribu [6] ?
11. cid as dech dam?	Qu'est-il le mieux pour moi [7] ?
12. cid as fó dam?	Qu'est-ce qui est bon pour moi [8] ?

1. Voir U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Reden und Vorträge*, Berlin, 1925, I, 95.
2. V. 21 et suiv.
3. Voir Kuno Meyer, *The Instructions of King Cormac mac Airt* (*Royal Irish Academy Todd Lecture Series*, vol. XV), Dublin, 1909, p. v et suiv.
4. *Ibid.*, p. xi.
5. *Ibid.*, p. 2.
6. *Ibid.*, p. 6.
7. *Ibid.*, p. 18.
8. *Ibid.*, p 20.

21. cid as messam do chorp duini ? Qu'est-il de pis pour le corps humain [1] ?

Pour les réponses, toutes très curieuses et non sans intérêt pour l'historien de la vieille civilisation irlandaise, je me contente d'en citer la 21e, puisque la question est pour ainsi dire de la même catégorie que celle qu'on fait au *marmennill* islandais :

Rosuide, rolige,
airissem fota,
tócbála tromma,
fedmanna ós niurt,
élud elta,
roretha, roléimenna,
tuitmenna mince,
coss tar crann siúil,
éirimm grib,
silliud fri grís,
dallchéimmenna, etc.,

c'est-à-dire :

Etre assis trop longtemps,
être couché trop longtemps,
être debout trop longtemps,
soulever des poids trop lourds,
se surmener au-dessus de ses forces,...
courir trop,
sauter trop (ou trop loin),
des chutes fréquentes,
dormir avec une jambe sur la balustrade du lit,
courir trop vite,
regarder des braises,
marcher dans les ténèbres, etc.

On s'aperçevra que non seulement l'énumération de platitudes est du même genre que celle de la saga, mais aussi la forme métrique des poèmes gnomiques irlandais est-elle identique ou à peu près aux vers cités par le *marmnenill*.

La conclusion est donc légitime, je pense, que l'épisode de

1. *Ibid.*, p. 38.

la *Hálfs Saga* provient directement d'un *tecosc* irlandais perdu qui mit son enseignement dans la forme d'un dialogue entre le démon capturé et son capteur. Peut-être le mot *kvett* si énigmatique s'explique-t-il tout simplement par quelque méprise du traducteur norrois embarrassé par quelque expression irlandaise dont il ne comprit pas le sens. C'est ainsi que tout éditeur moderne de ces *tecosca* se trouve plus d'une fois en présence d'une tournure de phrase tout aussi obscure.

Paris ALEXANDRE HAGGERTY KRAPPE.

UN POÈME
DE
GWILYM DDU O ARFON

Un des caractères les plus frappants de la poésie galloise du moyen âge est l'absence des outils grammaticaux servant à marquer le rapport des mots entre eux. Les poètes évitent de parti pris l'emploi des diverses particules usitées en prose pour lier les mots et en indiquer le rôle dans la phrase. Si d'aventure ces particules figurent dans le texte, elles ne comptent pas dans la mesure du vers, et on a tout lieu de croire qu'elles ont été ajoutées après coup.

Il n'y a pas lieu de rechercher ici l'origine d'un genre de poésie aussi singulier. M. Loth en a traité dans un article de la *Revue Celtique*, t. XXXI, p. 164-176 (cf. *Métr. Gall.*, II, 2e partie, p. 119 et ss.). On trouvera une étude sur la question dans la Zaharoff Lecture de 1930, *La poésie galloise des XIIe-XIIIe s. dans ses rapports avec la langue*, complétée par un article du *Miscellany Jespersen*, « Sur un caractère traditionnel de la poésie celtique » (pp. 405-412). Le fait important est en effet qu'il s'agit là d'un caractère traditionnel. On peut l'expliquer par la conservation d'un type poétique, qui ne répondait plus à un état morphologique périmé. Alors que la langue courante remédiait par l'emploi d'outils variés à la situation résultant de la disparition des finales, la poésie continuait à vivre sur des formes archaïques traditionnelles. Cela donne à cette poésie une imprécision, qui, bien loin d'avoir été évitée par les poètes, semble au contraire avoir été appréciée et recherchée par eux. Il est vrai qu'ils avaient le talent de compenser le vague de la pensée par un raffinement extrême de la forme.

Le poème qui suit a été choisi entre beaucoup comme illustrant de façon parfaite les considérations qni précèdent. C'est un modèle de la poésie galloise au premier quart du XIVe siècle (v. plus loin). Il ne laisse rien à désirer, si l'on veut connaître les caractères propres à cette poésie. Sur un fond des plus banals, le poète a su broder avec un rare bonheur un développement poétique fort riche. Il se joue avec aisance des difficultés de la forme : sa métrique est impeccable ; sa langue offre de nombreux et frappants exemples de cette ambiguïté de sens qui résulte de l'absence d'outils grammaticaux. Les mots sont juxtaposés, sans heurt choquant, mais de façon à laisser beaucoup à ajouter au lecteur.

Le sujet du poème est clairement exposé par T. Stephens dans sa *Literature of the Kymry*, 2e éd., p. 445 (trad. en allemand par San Marte, *Geschichte der wälschen Literatur*, Halle, 1864, p. 378 et ss.). Syr Gruffydd Llwyd, fils de Rhys ab Gruffydd ap Ednyved Fychan, avait été le premier à porter au roi Edouard Ier la nouvelle que la reine était accouchée d'un fils, le futur Edouard II. L'accouchement s'était produit au château de Carnarvon, et le roi Edouard Ier tenait alors un parlement à Rhuddlan. En reconnaissance, Syr Gruffydd fut créé chevalier par le roi. Mais dans la suite il perdit la faveur royale en s'opposant à l'oppression que Sir Roger Mortimer, Lord of Chirk et Juge du Nord de Galles, faisait peser sur les habitants du pays. Sous le règne du roi Edouard II, il noua des intrigues avec Sir Robert Bruce, en vue d'une attaque en commun contre les Anglais. La négociation ayant échoué, il se résolut à agir lui-même et souleva le Nord de Galles. Mais sa rébellion fut vite étouffée. Ses partisans se dispersèrent et lui-même fut arrêté et emprisonné à Rhuddlan. Cet événement eut lieu en 1322. C'est pendant la captivité de Syr Gruffudd que le poète Gwilym Ddu o Arfon composa le poème qui suit, intitulé bizarrement *Odlau y Misoedd* « Odes des Mois ». Seuls, les mois de mai et de juin y sont évoqués. C'est la saison du renouveau de la nature, souvent chantée par les poètes. Gwilym Ddu trouvait à rajeunir un vieux thème en y introduisant par contraste l'expression de ses sentiments de deuil. Peut-être était-ce à la fin du mois de mai de

l'année précédente que Syr Gruffud avait été emprisonné (v. vers 61 du poème). Le poète, en même temps que le renouveau, célébrait donc un douloureux anniversaire. La littérature poétique de Galles renferme des séries de poèmes sur les mois, depuis les englynion attribués à Aneirin et publiés dans la *Myfyrian Archaeology*, 2e éd., p. 21-22, jusqu'à l'œuvre contemporaine du poète Eifion Wynn (cf. *R. Celt.*, XLV, 441).

Le poème de Gwilym Ddu comprend deux parties, distinguées par la rime. La première (v. 1-32), qui rime en *-edd*, est placée sous le signe du mois de mai ; la seconde (v. 33-62), sous le signe du mois de juin, rime en *-yd*. La versification est des plus soignées. Le vers est en principe de neuf syllabes, avec coupe après la cinquième et rime intérieure. Mais le vers peut comporter un *gair cyrch* ; il compte alors dix syllabes (avec coupe après la cinquième) et le gair cyrch rime avec le premier hémistiche du vers suivant. L'usage du *gair cyrch* est pratiqué avec beaucoup d'art : le balancement des vers de neuf et dix syllabes produit un effet des plus heureux. L'allitération et la *cynghanedd* jouent naturellement un grand rôle dans le morceau et contribuent à l'harmonie de l'ensemble. Tous les vers de la première partie commencent par *neut* (ou *neur*), sauf les vers qui suivent un vers à *gair cyrch*, qui peuvent commencer par un mot différent. Dans la seconde partie, le poète s'est astreint à ne placer au début de ses vers que *neut*, *nat* ou *meu* (une fois *mal*) ; pour les vers qui suivent un vers à *gair cyrch*, il s'est réservé la même liberté que dans la première partie. Cf. J. Loth, *Métr. Gall.*, II, 1, pp. 267 et 335.

Le texte du poème a été publié dans la *Myfyrian Archaeology*, 2e éd., p. 275-276 ; et c'est sur ce texte qu'a été faite la traduction, très libre et souvent très inexacte, publiée par T. Stephens dans sa *Literature of the Kymry*. Le poème figure dans le *Red Book of Hergest*, col. 1227-1228 (p. 64 de l'édition de J. G. Evans). Bien que la Myfyrian Archaeology indique comme source le texte du Red Book, elle offre un texte qui en diffère par endroits ; peut-être a-t-il été tiré du MS. Panton n° 53, qui contient au f° 41 le poème de Gwilym Ddu et où le premier vers, d'après J. Gwenogfryn Evans (*Report*, II, 3,

p. 860), est justement, comme dans la Myfyrian, *neud cyn nechreu mai mau anrhydedd.* C'est l'orthographe du Red Book qui a été adoptée ci-dessous (le *t* y a la valeur de *d*, et le *d* de *dd*). Quant au texte, il a été établi après collation de *M.A.* et du *R. B.*, les variantes étant, s'il y a lieu, indiquées en note. Dans un passage seulement (vers 49) une correction a été tentée ; elle a été signalée par l'emploi d'italiques.

TEXTE GALLOIS

Neut kynnechreu Mei, meu anhuned ;
neut aeth yssy waeth a maeth a med ;
neut kynhebic dic, dygyn adrossed trist
yr pan delit Crist, wedw athrist wed.
Neut cur a lauur ym wyloued ; 5
neut keryd Douyd nat ryd rud gled ;
neut cof sy ynof, ys anwed y ueint,
neut kywala heint, hynt diryued.
Neut kaeth ym dilit llit llawered ;
neut keith beird kyfyeith am eu kyued ; 10
neut keithiwet ket nat ryd kytwed Nud,
kadyrwalch Ruffud brud breidin tachwed.
Neut kwyn beird trylwyn medw ankwyn med,
neut kawd ym anawd menestyr kanwled,
neut carchar anwar enwired Eingyldut 15
aerdreic Llann Rystut vynut voned.
Neut nam dyhud bud bum ar y gled,
neut nam dilit llit lliaws blyned ;
neut nam dawr, Duw mawr, maranned nef glyw
neut nat ryd vy llyw, llew Tref Garned. 20
Neut trwm oe eisseu deu digyued,
neur wyr beird kanwlat nat rat reuued ;
neut ef arwyd gwir, neut ouered gwyr,
wrth welet vy eryr yn y vawred.
Neut truan ym gwan gwaew lletvryded, 25
neut trwydet galet ym amgeled,
neut trymvryt Gwyned gwander dyed braw,

neut hwy eu treissyaw am eu trossed.
Neut trahir gohir gloew babir gled,
neut trablwng echwng Echel dewred, 30
neut trei kwbyl or Mei, mawred allwynin,
neut mis Meheuin wedw orllin wed.

Neut mis Meheuin, meu heuyt gystud;
neut nat ryd Gruffud, waew rud yn ryt;
neut rywan ym gwan gwaew cryt engiryawl, 35
neut am dreic urdawl didawl ym dyt.
Neut erwyr om gwyr ym gweryt Crist ner;
neut aruer ouer beird niuer byt;
neut arwyd nam llwyd lletvryt ym callon,
neut eres nat tonn honn ar y hyt. 40
Meu ynof mawrgof am ergyt goual,
am attal aryal Uryen yng gryt,
mal cofein kywrein Kywryt vard Dunawt;
meu ym dreic priawt gwawt ny bo gwyt;
meu gwawt gan Auan uuyduryt frwythlawn 45
o gof Katwallawn brenhindawn bryt.
Ny wnn, walch gwaewdwnn, gwawt dihewyt clot,
a thi heb dyuot, pa da bot byt.
Neur wyr pawb yn llwyr ll*eue*rwryt gynnal
nat hylithyr eur mal mal y wrthyt, 50
nat oes nerth matuerth ymyd oth eisseu,
gwledeu na byrdeu, na beird yg klyt,
nat oes lys ysbys esbyt neut dibeirch,
nat oes ueirch na seirch na serch hyvryt,
nat oes wed na moes massw yn yt yw'n gwlat, 55
nat oes rat na mat, eithyr gwat a gwyt.
Neut gwaged trossed traws gedernyt Mon,
neut gweigyon Aruon is Reon ryt.
Neut gwann Gwyned vann ven yd ergyt cur,
neut gwael am vodur eglur oglyt. 60
Neut blwydyn y dyn diovryt a gar,
neut blaengar karchar grym aerbar gryt.

Variantes. — Vers 1, *anrhydedd* M. A. — Vers 2, *neut kaeth* R. B., *ysgwaeth* M. A. — Vers 3, *net* et *tist* R. B., simples fautes pour *neut* et

trist. — Vers 5, *neum cur o lauur ym aeloned* R. B. — Vers 7, *net* pour *neut*, R. B.

Vers 18, *dilyd* M. A., *diit* R. B. — Vers 19, *naf* R. B. — Vers 21, *neur wnr* R. B. — Vers 27, *Gwynd* R. B. — Vers 28, *neut trwy* R. B.

Vers 30, *oed trablwng* M. A. — Vers 33, *cystut* R. B. (seul exemple dans ce texte où *t* = *dd*). — Vers 35 *neut erwan* R. B., *neum rhywan* M. A. — Vers 37, *neum erwyr* M. A. — Vers 42, *ariel* M. A.

Vers 47, *waith* M. A. — Vers 49, *llyyrvryt* R. B., *lleyrfryd* M. A., *lleueruryt* scripsi.— Vers 50, *mel y urthyt* R. B. — Vers 59, *gwann Wyned* M. A.

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Vers 1. « Voici le début de mai, insomnie pour moi ». La leçon *anhuned* du Livre Rouge paraît préférable à celle de la Myfyrian, *anrhydedd* « honneur, respect ». Les mots *anhun*, *anhunedd* sont souvent associés à l'idée de la peine et du souci : Cynddelw, *M. A.* 154 a 19 : *Kyd bydei fau fed anhun* « quand même serait mienne l'insomnie de la tombe » ; 158 a 21 : *yn anhun anhed kyd rysporthwyf* « le trouble dans l'insomnie, quoique je l'aie supporté » ; etc.

Vers 2. « Voici que s'en est allé, ce qui est pire, et nourriture et hydromel ». Le poète a perdu le sommeil, et il n'a plus à boire ni à manger, parce que son protecteur est en prison. Bien qu'il ne faille pas chercher toujours une suite logique dans les compositions des bardes gallois, ce second vers justifie la leçon *anhuned* dans le premier. Le verbe *aeth* au sens de « s'en est allé, a disparu » est d'un emploi courant (cf. *oy fyned* 147 b 11, 2e p., etc.). La leçon *kaeth* du Livre Rouge ne se justifie pas. L'expression *yssy waeth* équivaut à « hélas ! » ou « malheureusement » ; cf. 254 b 2, 225 a 11 d.b., 281 b 3, 2e p., etc. ; on lit *ysowaeth* dans un *Kowyd Merch* de Dafydd ab Edmwnd, éd. Th. Roberts, p. 22, pièce XIII, vers 1.

Vers 3-4. « Voici qu'est naturel le courroux, d'un crime triste et cruel, depuis que le Christ a été pris, aspect très triste de veuf ». Le mot *dig*, qu'on traduit généralement par colère, désigne fréquemment la violence de l'émotion causée par un malheur ou un chagrin; cf. 264 a 2 (2e p.) *dic ym oe*

dwyn gwyn gyfle « je suis révolté de sa perte » (m. à m. courroux à moi à cause de son enlever au bénit séjour [au paradis]) ; cf. 251 b d. l., 253 a 29 (2e p.), 290 b 5 d. b., 295 b 11 d. b., 301 a 42, etc. Le mot *adrossed* paraît un composé de *trossedd* « transgression, faute, crime », comme le suppose Silvan Evans. Il faut comprendre que depuis l'arrestation du Christ (*yr pan delit Crist*) on n'avait pas vu de crime aussi rude (*dygn*) et aussi triste. Les trois mots qui terminent le quatrième vers sont assez difficiles à rattacher au contexte : *gwedd* peut être traduit par « forme, apparence, manière », sens des plus vagues qui convient à un centon. Le poète veut sans doute appliquer ces mots à lui-même : l'emprisonnement de son chef le laisse à l'abandon, fait de lui une manière de veuf. Cf. plus loin, vers 32.

Vers 5. « Voici souci et peine dans ma lamentation ». On pourrait lire *cur o lafur* « souci de peine » suivant le texte du Livre Rouge. Le dernier mot est écrit *aeloned* dans le Livre Rouge : c'est évidemment une mauvaise lecture de *aeloued*, dérivé de *aelaw* « douleur, chagrin » (M. A. 256 a 33, 269 a 5 d.b., 296 a 15 2e p., 306 a 7 d. b.) ; *aelofedd* convient ici aussi bien que *wylofedd*.

Vers 6. « Voici le châtiment de Dieu, que l'épée rouge n'est pas libre ». L'emprisonnement de Syr Gruffydd est un châtiment de Dieu. La forme *nat* de la négation implique dépendance « que n'est pas ». On peut traduire « que n'est plus », les langues celtiques n'indiquant pas la différence relative des temps (cf. *R. Celt.*, XXVIII, 10-11 et plus loin, vers 17, 18, etc.). Syr Gruffydd est simplement désigné par *rud gled*, suivant un usage fréquent dans la poésie galloise ; les deux mots juxtaposés valent un composé possessif, « l'homme à l'épée rouge ».

Vers 7-8. « Voici que le souvenir qui est en moi, dont la quantité est immense, voici qu'il [ce souvenir] est équivalent à une maladie, voie naturelle ». On remarquera ici la reprise de *neut* au début du vers 8 ; le mot est inutile à la construction et rompt la suite logique de la phrase. Ce souvenir si abondant, c'est-à-dire le souvenir de tous les biens dont le poète a joui auprès de son maître, est maintenant pour lui

une cause de souffrance. Cela rappelle les vers fameux suivant lesquels

il n'est pire misère
qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur.
(Alfred de Musset, *Souvenir*).

La proposition *ys anwed y ueint* dépend du mot *cof* et forme une proposition relative dont le relatif est à un cas oblique : *anwed* a un sens très fort, « extraordinaire, monstrueux ». Pour l'adjectif *cywala* « équivalent, égal », cf. 223 b 9 (2e p.) *llaw hir ni welir ei gywalha* « l'homme à la main longue, on ne voit pas son égal » (cf. *R. Celt.*, XXXI, 314). Les deux mots *hynt diryued* doivent être pris pour une sorte d'ablatif de manière, « suivant une voie qui n'a rien d'étonnant ». Il est naturel en effet que cêt afflux de souvenirs dans l'esprit cause une torture au cœur. Pour l'adjectif *diryfedd*, cf. 295 a 25, 336 a 21, etc.

Vers 9. « Voici que m'accompagne de près la colère de la multitude. ». Il y a peut-être ici une allusion à quelque fait que nous ignorons. Le sens reste obscur. L'adjectif *caeth* peut être pris, suivant la traduction précédente, comme signifiant « serré, étroit » ; ce serait un adverbe qualifiant le verbe *dilit*. L'expression *dilit lit* revient plus loin, vers 18, avec un sens parfaitement clair. Pour le mot *llid*, voir ce qui est dit à ce passage.

Vers 10. « Voici que sont captifs les bardes de même langue autour de leur festin ». Les plaisirs de la table excitent la verve des bardes. Mais ceux-ci maintenant sont captifs, c'est-à-dire subissent les conséquences de la captivité de leur chef : il faut sans doute prendre *keith* (pluriel de *caeth*) au sens figuré. Pour *cyfieith*, cf. M. A. 158 b 21.

Vers 11-12. « Voici la captivité du présent, puisque n'est pas libre l'égal de Nudd, le vaillant faucon Gruffydd, sage dans le sacrifice du bétail ». L'emploi figuré de *keithiwet* justifie les remarques précédentes sur le sens de *kaeth*. Les présents ne viennent plus, sont captifs, puisque Gruffydd est prisonnier. L'expression *kytwed Nud* fait partie de cette rhé-

torique banale, où les chefs sont comparés aux grands héros traditionnels d'autrefois : *defawd Ul Kessar* (210 b 12 d.b.), *defodau Drystan* (251 a 26), *defawd Einawn Yrth* (251 b 19), *kedernyd Eneas* (212 b 14), *greddf Echdor* (221 a 5 d.b.), *llit Gereint*, etc. La générosité de Nudd était proverbiale; aussi les comparaisons où il est mentionné ne manquent-elles pas: *haelaf no Nut* (169 b 6 d. b.), *un eurglod wyd a Nut* (238 b 14), *yn deddyfeu mawrdec Nut a Mordaf* (253 a 24, 2e p.), etc. (cf. 205 a 2 d. b., 208 a 28, 281 a 7, 327 a 11 d.b., 330 a 6). Le mot *cydwedd* signifie « associé, compagnon » ; il peut être rattaché à *gwedd* « forme » aussi bien qu'à *gwedd* « joug ». L'épithète de faucon appliquée à un chef est une des plus banales du vocabulaire poétique des gogynfeirdd. La traduction des trois derniers mots *brud breidin tachwed* n'est pas sûre. Par *preiddin*, on désigne généralement le butin, mais aussi le bétail (Loth, *Mots latins*, s. u. *praidd*) et parfois le gibier, c'est-à-dire le produit de la chasse, la venaison (170 a 12, 207 b 21, 208 a 2 d. b.) ; *tachwedd*, nom du mois de novembre, est parfois traduit par « meurtre, extermination, sacrifice » (cf. Ifor Williams, *Y Beirniad*, II, 173 et T. Gwynn Jones, *Welsh Folklore*, p. 146); de sorte que les trois mots, apposition à Gruffydd, pourraient s'appliquer à la sagesse (*prudd*) suivant laquelle, après l'abatage du bétail (ou du gibier), il en distribuait les parts autour de lui. Mais on pourrait traduire aussi « Gruffydd le sage, homme qui sacrifiait le bétail ». Si l'on admet une forte coupe après les cinq premières syllabes du vers, cette traduction s'impose : *kadyrwalch* ne compte naturellement que pour deux syllabes. Toutefois, M. J. Loth serait d'avis de conserver à *tachwedd* son sens de novembre, et de traduire *prudd* par « triste, sombre » (ce qui est le sens usuel aujourd'hui) ; soit pour les trois mots : « sombre novembre aux festins » (*preiddin* désignant la viande des festins). Ce serait une conséquence de la captivité de Syr Gruffydd.

Vers 13. « Voici le chagrin des bardes ardents, ivres d'hydromel apéritif ». Le mot intéressant de ce vers est *ancwyn* attesté encore M. A., 192 a 31, 258 b 41, et B.An. 102.14, 104. 27); il n'a pas été compris de Silvan Evans, qui pourtant y a bien vu le mot *cwyn* « repas ». En fait, c'est un emprunt au

bas latin *antecēna* ou *antecēnium* (les deux formes sont données par Ducange), désignant le breuvage que l'on prend avant le repas (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXI, 156-157). L'usage de prendre avant le repas des boissons spiritueuses accompagnées de pâtisseries et friandises est bien connu dans l'Europe orientale et septentrionale d'aujourd'hui. Il devait être pratiqué dans l'Occident au moyen âge. En traduisant *ancwyn* par « apéritif », on en rend à peu près le sens. Les bardes avaient l'habitude d'un apéritif qui les enivrait; ils en sont privés, par l'emprisonnement de Gruffydd; de là leur chagrin (*cwyn*). L'épithète *trylwyn*, appliquée aux bardes, se rapporte au « brillant » de l'intelligence et des pensées; cf. *trylwyn bwylladeu* 231 a 6, 2e p. (*Rev. Celt.*, XXXIX, 61), *trylwyn vrondor* « très brillante armure (couvrant la poitrine) » 162 b 14.

Vers 14. « Voici une offense pour moi, pénible, échanson de cent banquets ». La forme *anawd* est mise pour *anhawdd*, qu'il faut rapporter à *cawdd* : le coup que reçoit le poète est difficile à supporter. Le mot *menestyr* « échanson » est fréquent dans cette poésie ; cf. B.B C. 6.18 = 13.2 Ev., 59.26 = 106.8 Ev., L.R. 253.16 = 1033.33 Ev., An. 96.26 = 28.2 Ev., M.A. 191 a et b, 192 a, etc. Le mot est un emprunt au vieux français *menestre* (Loth, *Mots Latins*, p. 186; Rhys, *Celtic Folklore*, I, 383).

Vers 15-16. « Voici prison sauvage, injustice du peuple anglais, du dragon de carnage de Llann Rystudd, de distinguée noblesse ». L'adjectif *anwar* est bien connu (M. A. 162 b 26, 189 a 11, 197 b 2, 252 a 2, 261 a 3, 264 a 7, etc.); il s'applique particulièrement à la colère (*anwar vy llucbvar onym llochir*, 159 a 10; *llid anwar llew gwrtuar gwyth* 261 b 5 d. b.), et signifie « violent, rude, sauvage ». Les mots *enwired Eingyldut* forment une apposition à l'idée contenue dans *carchar* : l'emprisonnement de Syr Gruffydd est une iniquité de la part des Anglais. Naturellement *Eingyldut* ne vaut que deux syllabes, le *y* représentant une voyelle irrationnelle. Les mots *vynut voned* forment aussi une sorte d'apposition à *aerdreic*, qui désigne ici Gruffydd. L'adjectif *mynud*, *munud* est un emprunt au latin *minutus* (Loth, *Mots latins*, p. 188); il signifie « fin, distingué, poli », et le dérivé

mynudrwydd (233 a 7) désigne la politesse, les bonnes manières.

Vers 17. « Voici que ne me couvre plus la victoire, à la gauche de laquelle je fus ». Le mot *budd* « victoire, profit, succès » est mis ici pour désigner une personne, suivant un usage fréquent en poésie. C'est le héros victorieux, Gruffydd, qui couvrait le poète de sa protection et l'honorait de ses faveurs. Pour la traduction « ne me couvre plus », v. ci-dessus, vers 6. Le texte dit simplement « ne me couvre pas ». Les mots *bum ar y gledd* fournissent un bel exemple d'absence d'éléments grammaticaux ; il manque une particule relative devant *bum*. Le poète était placé à la gauche de son seigneur ; c'était une place d'honneur. Cf. dans les Lois, *ar gled y kyghellawr yd eisted yghyfedwch* « à la gauche du chancelier s'asseoit (le fauconnier) au banquet » (Wade Evans, *Welsh medieval Law*, p. 17, 23), *dylyet y penkerd yw eisted ar gled yr etling* « le penkerdd (chef du chant) a le droit de s'asseoir à la gauche du prince héritier » (id., *ibid.*, p. 33, 14) ; cf. *penn a borthaf ar vygkled* (R. B. 268.7 Sk. = 1039.30 Ev.).

Vers 18. « Voici que ne m'accompagne plus l'ardeur de beaucoup d'années ». Le texte comme précédemment dit simplement « ne m'accompagne pas ». Le mot *lit* a déjà été rencontré, vers 9 ; il a ici une valeur personnelle et représente Gruffydd. Comme l'a exposé M. J. Loth (*R. Celt.*, XL, 358), le mot *llid*, dans la poésie du moyen âge, ne désigne pas seulement la « colère », mais aussi l'ardeur de la passion, la vigueur du tempérament (cf. *llidiawg wrth frwydr* « ardent pour la guerre » M. A. 336 a 26) ; il peut donc être pris en bonne part, et c'est le cas ici. Pendant de longues années (*lliaws blyned* est une sorte de cas marquant le temps), le poète a été soutenu par la force puissante de son chef ; ce temps-là est passé. Toutefois, l'irlandais *lúth*, qui correspond à gall. *llid*, signifie aussi « joie, plaisir » : *lecsit luth co n-aine* « ils abandonnèrent joie avec splendeur » (Félire d'Oengus, 8 octobre, ap. Windisch, *Wtb.*), *luth seirce* « plaisir d'amour » (*Fl. Bricrend*, § 24, dans L. U. 102 b, l. 8328), *rob lúth leo san sin* « ceci leur plut » (*Z. f. Celt. Phil.*, XIII, 197). Il est possible que *llid* ait eu le même sens en gallois ; ce sens conviendrait assez bien ici.

Vers 19. « Voici que ne m'intéresse pas, grand Dieu, d'entendre les troupes du ciel ». Le sens du mot *marannedd* n'est pas sûr. Dans le Red Book (278.2 Sk. = 1043.27 Ev.), un poème attribué à Llywarch Hen contient le vers *maranned wedy mordwy* qui est traduit dans Skene « the multitude, after passing the water ». On lit dans un poème de Cynddelw (M. A. 152 a 3 d.b.) : *o'i fawrwlad morad maraned*. O. Pughe rend *marannedd* par « holme, strand, multitude ». Dans le dictionnaire de Spurrell-Anwyl, le mot est traduit par « provisions, victuals ». Mais M. J. Loth lui donne le sens de « troupes » : *maranned nef*, ce sont les « troupes du ciel, les légions célestes ». Le texte du Livre Rouge porte *naf*, proprement « moyeu », bien connu au sens figuré de « chef » (*B.B.C.* 41.28 Sk. = 79.10 Ev.); mais la leçon *nef* ici convient mieux. Quant au mot *glyw*, c'est apparemment ici, comme M. J. Loth me le suggère, une mutation de *clyw* « fait d'entendre ». Le sens serait donc : « Maintenant que mon chef est prisonnier, je ne tiens plus, ô grand Dieu, à entendre les troupes célestes, c'est-à-dire à goûter aux joies du paradis ». Les poètes gallois du moyen âge se laissent aller parfois à des imprécations contre Dieu (cf. M.A. 193 a 8 d.b., 219 b 14 2e p., 233 b 4 d.b., 268 b 12 d.b., etc.); il faut avouer que celle-ci est un peu forte. Mais il n'y a rien à tirer de *glyw* au sens de « chef » (mot et sens fréquents), et la traduction proposée paraît s'imposer.

Vers 20. « Voici que n'est plus libre mon pilote, le lion de Tref Garnedd ». Le texte dit simplement « n'est pas » (cf. vers 6 et 17). Les mots *llyw* et *llew* sont constamment appliqués à un chef.

Vers 21. « Voici que sont accablés, par son absence, deux hommes sans festin ». Allusion à quelque fait inconnu ; nous ne savons qui sont ces deux personnes privées de festin. Les mots *oe eisseu* « par son besoin, faute de lui », se rapportent évidemment à Syr Gruffydd. La variante *neur wur* du Livre Rouge tient sans doute à une erreur du scribe, qui a fait une confusion avec les deux premiers mots du vers suivant.

Vers 22. « Voici que les bardes de cent pays savent que la richesse n'est pas (ou n'est plus) une faveur ». On remar-

quera la forme *neur wyr* qui se retrouve au vers 45 (d'après le Livre Rouge) et rappelle l'usage du préverbe *ro* avec le verbe *fitir* en irlandais (cf. ma *Grammaire*, p. 242, et Thurneysen, *K.Z.*, XXXVII, 88 et *Handbuch*, p. 328) : (*neu*)*r wyr* est l'équivalent de *ro fitir*. Pour le mot *reufedd*, très fréquent dans la poésie du moyen âge, cf. M.A. 177 b 28, 259 a 11 et 23 (ex corr.), 295 a 19, 298 b 16 d.b.; il est souvent écrit *rened* (cf. Ifor Williams, *Pedeir Keinc o Mabinogi*, p. 284) : 152 b 34, 198 a 7 d.b., 207 b 32, 217 a 9 (2e p.), 226 a 1. Le sens est « richesse, prospérité »; v. *R. Celt.*, XXXVII, 33.

Vers 23-24. « Voici un vrai signe de la vanité humaine que le spectacle de mon aigle dans sa splendeur ». Le mot *neut* est répété deux fois, comme aux vers 8, 28, etc., pour renforcer l'idée ; on pourrait traduire : « C'est là vraiment, c'est là un signe... ». Syr Gruffydd, désigné ici comme souvent par la métaphore de *eryr* « aigle », s'est montré dans sa splendeur ; il est maintenant captif : le poète tire de là une preuve de la vanité des choses humaines. A noter que le possessif *fy* ne compte pas dans la mesure du vers.

Vers 25. « Voici qu'est douloureux pour moi le coup de lance du souci ». On pourrait traduire, dans la langue de Victor Hugo, « le coup de la lance souci ». En effet le souci, *lledfrydedd*, est ici comparé à une lance qui perce (*gwan*) le cœur. Ce mot est un dérivé de *lledfryd*, également attesté (ci-dessous, vers 39, et *M.A.*, 197 a 7, 2e p., 209 b 2, 209 b 13 d.b., 242 b 8, 245 a 10 d.b.); cf. *dyfryd* et *dyfrydedd* (*R. Celt.*, XLVI, 314). L'adjectif *truan* « malheureux, souffrant » se dit ordinairement des personnes. Quant à l'emploi figuré de *gwaew*, cf. M.A. 335 a 6 d.b.: *gwant vi 'n druan gwaew nwyf buan* « m'a percé rudement le trait d'une passion durable ».

Vers 26. « Voici une dure épreuve pour celui qui était mon secours ». Le texte dit simplement « pour mon secours », le mot *amgeledd*, comme plus haut les mots *budd*, *llid*, etc., étant employé pour désigner une personne. Procédé constant en poésie. Le substantif féminin *trwydedd* signifie proprement « passage, traversée », d'où « épreuve » et « moment à passer ».

Vers 27. « Voici l'affliction de Gwynedd, faiblesse, guerre effroyable ». Il est difficile de préciser le rapport qu'ont ces mots entre eux. On pourrait comprendre : « la faiblesse qui résulte pour Gwynedd de cette guerre effroyable est un sujet d'affliction ». Mais il faudrait une mutation initiale des mots *Gwyned* et *gwander*. L'adjectif *braw* « effrayant » est bien connu (cf. Silvan Evans). Quant au mot *dyed*, ce doit être une graphie de *dy-hedd* « absence de paix, trouble, guerre » [1] ; on rencontre *dyed* ailleurs (M.A. 295 a 10, 338 b 2 d.b.). Cf. *dieu* pour *diheu* « sûr, certain », *rywyr* pour *ryhwyr* « trop tard » (Mab. R. B. 255, 21), etc.

Vers 28. « Voici qu'est plus longue leur oppression à cause de leurs fautes ». Il s'agit des habitants de Gwynedd, impliqués dans le vers précédent. Les malheurs qui affligent les humains sont souvent présentés dans la poésie galloise du moyen âge comme un châtiment mérité du ciel. Mais peut-être y a-t-il ici une allusion à quelque fait précis inconnu de nous. Une autre interprétation est toutefois possible. Le texte du Red Book porte *trwy* au lieu de *hwy* de M.A. Il faut avouer que *hwy* « plus long » ne fournit qu'un sens assez gauche. Si l'on acceptait la leçon *trwy*, il faudrait considérer les vers 27-28 comme ne formant qu'une seule phrase et le second *neut* comme répété sans nécessité, ainsi qu'on l'a observé déjà aux vers 8 et 23. Le sens serait alors : « Voici l'affliction de Gwynedd, etc..., par leur oppression (des gens de Gwynedd) à cause de leur faute ». Mais somme toute la leçon *hwy* semble préférable.

Vers 29. « Voici un très long arrêt des lumineuses torches de l'épée ». La comparaison de l'épée à une torche vient de ce qu'elle jette des feux dans le combat. C'est ici de l'épée de Syr Gruffydd qu'il s'agit : elle subit un très long arrêt du fait de sa captivité. Peut-être toutefois y a-t-il une allusion plus précise soit à l'épée flamboyante de l'ange exterminateur, soit à la lance armée d'un pennon de feu bien connue par les

1. Ce mot *dyhedd* est à distinguer de *di-hedd* « même sens » ; il comprend le préfixe privatif ou péjoratif *dy-* (équivalent à irl. *do-*) ; cf. J. Loth, *Arch. f. Celt. Lexic.*, I, 442 et ss.

romans arthuriens. Les armes magiques de Finn projetaient aussi des éclairs et des globes de feu (cf. *Cath Finntraga*, éd. K. Meyer, ll. 577, 580, 868).

Vers 30. « Voici le très sombre éloignement de la vaillance d'Achille ». Il faut entendre, comme plus haut, « de celui qui a la vaillance d'Achille » ; l'expression *Echel dewred* désigne Syr Gruffydd. L'adjectif *blwng* signifie « triste, morose, sombre » ; le mot *echwng* est à la fois nom et verbe : *eurged beirt neud echwg* « le présent doré des bardes, voici qu'il s'est éloigné, qu'il a disparu » (157 b 18, 2e p.), *gwn nad echwg* « je sais qu'il n'est pas parti » (266 a 2 d. b.) ; cf. J. Loth, *R. Celt.*, XL, 353.

Vers 31. « Voici le reflux complet du mois de Mai, grandeur de tristesse ». Cela semble indiquer que la captivité de Syr Gruffydd a eu lieu à la fin de mai. Le poète a composé son œuvre au début de juin et se reporte en esprit aux événements du mois précédent. Le mot *kwbyl* est naturellement monosyllabe.

Vers 32. « Voici le mois de juin, façon de veuf de haut lignage ». Comme plus haut, le rapport des trois derniers mots entre eux est peu clair. Il est étrange que le mois de juin puisse être comparé à un veuf. Au vers 4, le mot *gweddw* se rapportait visiblement au poète ; il ne pourrait à tout le moins se rapporter ici qu'à Syr Gruffydd. Pour *gorllin* « lignée ou race supérieure » cf. M.A. 217 a d. l.

Vers 33. « Voici le mois de juin, pour moi aussi affliction ». On pourrait comprendre « pour moi encore », c'est-à-dire comme au mois de Mai. Mais le poète oppose plutôt son affliction personnelle à la désolation générale.

Vers 34. « Voici que n'est pas libre Gruffydd, à l'épieu rouge au gué ». C'est apparemment à un gué que s'était livré le combat où Gruffydd fut fait prisonnier ; ou bien le poète fait allusion à quelque épisode de la carrière militaire de son prince. Comme M. J. Loth me le rappelle, le gué apparaît d'ailleurs souvent pour désigner le lieu d'une rencontre, d'un combat, d'un duel ; cf. Mab. R.B. 3, 17 = W.B. 4, 17.

Vers 35. « Voici un trop grand coup pour moi, choc de lance à l'agitation terrible ». On a déjà signalé la comparaison

de la douleur à une lance (vers 25). Ici, la comparaison n'est qu'indiquée. Au lieu de *neut erwan* du Livre Rouge, le texte de M. A. porte *neum rhywan*. La forme *neum* ne se comprend pas à côté de *ym* ; elle ne pourrait d'ailleurs être suivie que d'un verbe. On peut admettre la leçon *neut rywan* en traduisant ce dernier mot par « trop grand coup, excès de coup » ; d'ailleurs *rywan* et *erwan* ont à peu près le même sens ; cf. *erwan* M.A. 181 a 7 (=R.B. 1172.22), 209 a 22, 218 a 14 d.b.

Vers 36. « Voici qu'au sujet du dragon ordonné il me fait dépourvu ». Le dragon ordonné, c'est Syr Gruffydd (pour des expressions analogues, cf. M. A. 166 a 21, 200 b 13 ; R. B. Mab., 42.12, 197.23, 199.21, 212.19, 233.11). Le mot *dyt* doit être la 3e pers. du singulier du présent du verbe *dodi*. Le sujet serait le même que dans le vers précédent, c'est-à-dire *erwan* ou *rywan* : ce coup me laisse sans ressource, dépourvu, désemparé au sujet de mon maître.

Vers 37. « Voici la pente ; de mon erreur me protège le Christ souverain ». Traduction douteuse. Le mot embarrassant est *erwyr*, et comme ce mot rime avec *gwyr*, la façon dont on l'interprète entraîne l'interprétation de ce dernier mot. On peut en effet lire *erŵyr* ou *erwŷr* et conséquemment *gŵyr* ou *gwŷr*. Si on lit *erŵyr*, pluriel de *arwr* « guerrier », le mot *gŵyr* est le pluriel de *gwr*. Cela n'offre guère la possibilité de construire la phrase. O. Pughe considère *erwŷr* « en pente, penché » comme un composé de *gwŷr* « oblique, défectueux, fautif » (cf. *ar wyr* « de travers » M. A. 188 a 26) ; on pourrait alors voir dans *gweryd* le 3e pers. sg. du verbe *gwared* « protéger » plutôt que le substantif signifiant « tombe ». Tout cela reste conjectural. Quant au mot *ner* « souverain, maître », il est d'usage constant dans la poésie bardique, et s'applique aussi à Dieu (153 b d. l., 203 a 44, 208 b 15, 2e p., 210 b 5, 217 b 8, 233 b 2 et 3; 241 a 9, etc.).

Vers 38. « Voici qu'est inutile le métier des bardes de la troupe du monde ». Plus exactement : « Voici qu'est un vain métier le métier des bardes ». On pourrait aussi considérer *nifer byd* comme un vocatif, « ô gens du monde ». Les bardes n'ont plus rien à faire ni à espérer, puisque Syr Gruffydd est

en prison : le poète prend le monde à témoin de cette triste situation. Cf. un appel aux « gens du monde » (*tud bydawl*) dans un poème de Iolo Goch (*Cywyddau Iolo Goch ac eraill*, n° XXXVIII, v. 37).

Vers 39. « Voici un étendard qui ne me sert de rien, souci dans mon cœur ». Le mot *arwydd*, rencontré plus haut au sens de « signe, preuve manifeste » (vers 23), a aussi en gallois le sens de « drapeau, étendard ». C'est apparemment ce sens qu'il a ici. La 3e pers. sg. *llwydd* paraît tirée du verbe *llwyddio* « profiter, prospérer » ; on peut songer aussi au verbe *llwyddo* « rassembler des troupes, conduire au combat » (Mab. W. B. col. 86.21 = R. B. 63.1). Le sens serait : « L'étendard de mon chef ne me conduit plus au combat, et de cela j'ai chagrin dans le cœur ». Les mots *lletvryt ym callon* seraient en apposition à la proposition précédente. La forme verbale *llwydd* apparaît encore 209 a 14 et 268 b 16 d.b. Sur *lledfryd*, voir ci-dessus, vers 25.

Vers 40. « Voici qu'il est étrange que ce (cœur) ne soit pas brisé tout du long ». Le démonstratif féminin *honn* se rapporte à *callon* du vers précédent. Pour l'idée du cœur brisé, souvent exprimée dans la poésie du moyen âge, cf. M. A., 205 a 6 *cant callonn yn donn yn doll* ; 207 a 29 *klywaf uyg callon tonn nal tande* ; 294 b 6 (2e p.) *oer fydd calon donn dan lledfrydedd*.

Vers 41-43. « J'ai en moi un grand souvenir, à cause d'un coup de chagrin, à cause qu'est retenu (en captivité) celui qui avait au combat la vigueur d'Uryen, comme le souvenir attentif de Kywryd barde de Dunawd ». L'expression *aryal Uryen yng gryt* représente Syr Gruffydd (cf. ci-dessus, vers 17). Cywryd est un nom d'homme, connu par ailleurs (cf. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, p. 191, n. 1 et II, p. 307, n. 2). Quant à Dunawd, c'est probablement le fils de Pabo, mort en 595 (cf. id., *ibid.*, II, 244, n. 3) ; ce Dunawd fut en guerre avec Uryen et les fils d'Uryen. Ainsi le vers se rattacherait au précédent par une liaison plus ou moins historique.

Vers 44-46. « J'ai pour mon dragon personnel un poème qui ne sera pas faute, j'ai un poème (semblable à celui) d'Avan à l'esprit docile et fécond en mémoire de Cadwallawn dont l'esprit était pourvu de qualités royales ». Après s'être com-

paré à Cywryd, barde de Dunawd ab Pabo, le poète se compare à Avan, barde de Cadwallawn ab Cadvan. Sur cet Avan, surnommé Berddic (le petit barde), voir J. Loth, *Mab.*, 2e éd., II, 267. Les mots *ny bo gwyd* forment une simple cheville. Au point de vue de la syntaxe, les mots *meu gwawt gan Auan* doivent être compris « à moi est un poème du genre d'Afan ». On peut toutefois considérer *gwawtgan* comme un seul mot composé : « à moi est le poème de louange d'Afan » (*gwawd* qui ne signifie plus aujourd'hui que « satire, moquerie » s'appliquait jadis aussi à la louange). Si nous connaissions les poésies d'Avan, l'allusion qu'y fait Gwilym Ddu serait sans doute claire pour nous ; et le vers aurait tout son sens.

Vers 47-48. « Je ne connais pas, faucon à la lance brisée, de poème, désir de gloire, et si tu ne reviens pas, quel bien y a-t-il au monde ? » La leçon *waith* de M. A. est certainement fautive : elle résulte de ce que le *t* et le *c* se confondent souvent, surtout devant *h*. Les mots *dihewyt clot* sont en apposition à *gwawt* : le poème répond à un désir de gloire ; *dihewyt* exprime l'inclination, l'affection, la dévotion (cf. 220 b 1 *ef rhoddai i Dduw ei ddihewyd* « il donnait à Dieu sa dévotion »). Le vers 48 complète le précédent : « Je me demande, si tu ne reviens pas, quel bien offre le monde ». Le tour *a thi heb dynot* rentre dans un type bien connu de la syntaxe celtique ; l'irlandais en fait un usage constant. La question qui suit *pa da bot byt* peut dépendre de *ny wnn*, mais l'infinitif après *pa* peut sembler étrange. On attendrait en outre une préposition devant *byt*.

Vers 49-56. « Chacun sait clairement, ayant l'esprit lucide, que l'or monnayé ne coule de personne comme de toi, qu'il n'y a pas de force bonne et belle au monde en ton absence, festins ni tables, ni bardes à l'abri, qu'il n'y a pas de cour ouverte — les hôtes sont maintenant sans respect —, qu'il n'y a pas de chevaux ni de harnachements ni d'affection sincère, qu'il n'y a pas de manières ni de mœurs douces dans ce qui est notre pays, qu'il n'y a ni faveur ni bien, mais seulement du refus et du vice ». Le poète répond ainsi à la question posée au vers 48. Sur *neur wyr*, v. la remarque faite au vers 22 ; l'adjectif *llwyr* « diligent » et « visible » s'applique cou-

ramment, dans le second de ses sens, à l'idée de la connaissance (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXIX, 68-69). Les deux mots qui terminent le vers 49 font difficulté ; le texte de M. A. porte *lleyrfryd gynnal* ; celui du Livre Rouge *llyyruryt gynnal*. Il n'y a pas de mot *lleyrfryd* malgré Owen Pughe, qui enregistre cette forme et l'interprète par « a lively imagination » en l'analysant *llaer* + *bryd*. Cette hypothèse ne donne rien, car il n'existe pas de mot *llaer* avec le sens supposé par O. Pughe. Une remarque essentielle est que *lleyrfryd* doit former trois syllabes. Dans ce poème en effet, dont la métrique est très régulière et très stricte, les vers à gair cyrch ont toujours dix syllabes et sont coupés 5 + 5. Une correction s'impose donc. On peut songer à un composé *lleuer-uryd* « intelligence éclairée », ayant pour premier terme *lleuer* ou *lleufer*[1] (cf. le surnom *Lleufermawr* « grande lumière », Loth, *Mab.*, 2e éd., I, 119 et II, 309, *yn lle leuuer* M. A. 167 a 46 et *kyfleuer* M. A. 157 b d.l. ; pour la forme *lleuer* ou *lleufer*, v. Ifor Williams, *Pedeir Keinc*, p. 283). Ce serait l'inverse de *lluc-fryd* « sombre pensée, tristesse, désespoir » (*M.A.* 179 a 39, 211 b 21, 231 a 20, 2e p. ; cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXIX, 72). L'expression *lleueruryd gynnal* se rapportant à *pawb* voudrait dire « capable de garder une intelligence éclairée », en un mot « quiconque est intelligent ou a du talent parmi les poètes ». — L'adjectif *hylithyr* « coulant, glissant » se rencontre encore *M.A.* 205 a 5 d.b., 219 a 37, 254 b 9, 2e p., 300 b 27. Il est appliqué ici à l'or monnayé, *eur mal*, souvent célébré par les poètes, dont il payait les louanges (cf. *M.A.* 177 a 27, 205 a 10, 230 b 11, 283 a 14, 2e p.). — Au vers 53, l'adjectif *ysbys* (ou *hysbys*) « clair, évident, visible » a été traduit par « ouvert » ; *esbyt* pluriel de *ysp* « hôte » peut en dépendre : une « cour visible aux hôtes » est bien une cour ouverte à eux. Mais *neut dibeirch* paraît se rattacher à *esbyt* ; c'est comme s'il y avait *neut dibeirch esbyt* « voici que sont sans respect les hôtes », sans respect pour une cour qui leur est fermée, où ils n'ont plus rien à attendre, depuis que le maître l'a quittée.

1. Cf. la forme *llefyr* au lieu de *lleufer* dans le manuscrit Llanstephan 6, éd. Stanton Roberts, p. 32, pièce XXI, vers 14.

— Au vers 54, les mots *meirch* et *seirch* fournissent une assonance facile, ailleurs encore utilisée par les poètes (M.A. 141 a 13 *dyphortynt i seirch meirch rygyngawc*, 242 a 3 *rhoddi seirch a meirch marchogaeth*). — Au vers 55, les derniers mots sont compris comme *yn yd yu an gwlad* « là où est notre pays ». Au vers 56, *eithyr* est un monosyllabe. Quant au mot *gwad*, comme ailleurs le mot *nac* (M.A. 163 a d.l., 209 b 14 d.b.), il flétrit ici l'avarice qui « refuse » de donner des cadeaux.

Vers 57-58. « Voici qu'est réduite à rien l'oppression violente de la force de Mon ; voici les gens d'Arvon anéantis au-dessous du gué de Reon ». L'ordre des mots dans le vers 57 n'est pas clair : *gwaged* veut dire « vanité », et le sens doit être que la force de Mon est anéantie. Mais le rapport exact des mots *trossed* « oppression » et *traws* « violence » et « violent » est peu net. Au vers 58, *gweigyon*, pluriel de *gwag*, « vain, vide », se rapporte à *Arvon*, comme au vers 28 *hwy* reprenait le mot *Gwyned*. On ne sait ce que signifie l'allusion au gué de Reon : s'agit-il du même gué qu'au vers 34 ?

Vers 59-60. « Voici qu'est faible le petit pays de Gwynedd là où le souci frappe ; voici qu'il est malheureux à cause du chef, fameux protecteur ». Dans *Gwyned fann*, faut-il voir *mann* « petit, mince » ou bien *bann* « pointe, sommet » ; ce serait alors *Gwyned-fann* « la pointe de Gwynedd ». En tout cas, *ven yd ergyt cur* paraît pour *men yd ergyt cur*, et *ergyt* est la 3e pers. sg. du verbe signifiant « frapper ». Au vers 60, le sens de *(g)oglyd* est conjectural.

Vers 61-62. « Voici une année pour un homme à renoncer à ce qu'il aime, voici le champion du premier rang dans une prison solide, lui la lance de la guerre ». On pourrait conclure du vers 61 que Syr Gruffydd n'était emprisonné que pour un an ; ou bien que sa prison durait au contraire au début de juin depuis un an déjà. Cette seconde hypothèse est plus vraisemblable. Le verbe *diovryt* « renoncer à » se construit avec un régime direct (cf. *M.A.* 193 a 5, 220 a 9, 220 a 8 d. b., 232 a 10). Le mot *dyn* peut avoir une valeur générale, comme une sorte de pronom indéfini, « pour qui que ce soit, pour tout le monde ». Au vers 62, *blaen-gar* désigne propre-

ment le guerrier qui aime à combattre au premier rang. A noter la concision des derniers mots, qui terminent dignement le poème : *karchar grym* « prison solide » n'est rattaché par rien au mot précédent ; *aer-bar* « lance de carnage » et *gryt* « cri de combat », d'où « combat » ramènent le lecteur à l'idée des exploits de Syr Gruffydd, dont la lance semait le carnage sur le champ de bataille.

J. Vendryes.

LA DIVINITÉ AQUATIQUE *TELO*
ET
L'HYDRONYMIE DE LA GAULE

Telo, génie d'une source, nous est connu par une série d'inscriptions gallo-romaines retrouvées dans les environs de Périgueux. Tantôt on le rencontre seul, comme dans l'inscription NVMINIBUS AVGVSTORVM ET DEO TELONI [1]; tantôt — et c'est le cas le plus fréquent — il est mentionné en même temps que la *dea Stanna* : ainsi en est-il dans trois inscriptions presque identiques, provenant de Périgueux, qui commencent par les paroles DEO TELONI ET DEÆ STANNÆ... [2].

Comme l'a reconnu tout d'abord de Gourgues [3], et comme l'ont admis par la suite Espérandieu [4], Roscher [5] et Maver [6] entre autres, ce nom de *Telo* a été conservé par la source du *Toulon*, près de Périgueux : ou, plus exactement, c'est le village qui s'élève à côté de la source qui est appelé aujourd'hui encore *Le Toulon* alors que la source elle-même, d'après de

1. *CIL* XIII, n° 948, p. 124.

2. *CIL* XIII, n°s 950-954, p. 125. Sur ces inscriptions, cf. en outre Espérandieu, *Musée de Périgueux : inscriptions antiques*, Périgueux, 1893, n° 23 et tabl. V, 2, et n°s 18 sqq., tabl. III, 2 ; IV, 1 et 2 ; cf. également Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1791.

3. De Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris 1873, p. 324.

4. Espérandieu, *op. cit.*, p. 42.

5. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, fasc. 73, col. 348.

6. A. Maver, *Einfluss der vorkristlichen Kulte auf die Toponomastik Frankreichs*, Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse, 175. Bd., 2. Abh., Wien 1914, p. 17.

Gourgues, porte le nom de *Fontaine du Cluseau* ou *de l'Abime.* Les mentions de cet endroit, dans les documents du moyen âge, ne remontent pas très haut : le *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* ne cite qu'une forme de 1313, *Tolon,* comme étant la plus ancienne.

Avec beaucoup de raison, par ailleurs, M. Maver remarque que ce non de *Toulon* revient fréquemment dans la toponymie de la Gaule. Il signale, cela va sans dire, le nom de *Toulon* (Var), auquel Holder aurait voulu trouver plutôt une origine grecque [1], Tĕlo chez Lucain et Silius Italicus, *Telo Martius* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, *Tolonense(pago)* dans le testament d'Atto, document de l'année 739. Il y ajoute encore les noms de *Toulon-sur-Arroux* (Saône-et-Loire), *Telonno* dans la *Table de Peutinger*, et *Telonnum,* nom donné par l'*Itinéraire d'Antonin* à la localité actuelle de Lipostey, dans le département des Landes. Il est vrai que M. Maver finit par dire que « man wird kaum annehmen wollen, dass alle diese fünf [2] Namen, auf den Namen des wichtigen Hafens *Telo(n)* zurückgehen... Man darf nun nicht umgekehrt alle Ortsnamen, welche *Toulon* (oder *Tholon*) heissen auf *Telóne* zurückführen. Es handelt sich bei den meisten um einen Stamm *tul-*, der auch ohne Suffix im Ortsnamen *Tullum* (bei Cäsar) jetzt *Toul* vorkommt. So in : *Tholon* Flussname Dep. Yonne, *Toulon* Ortsname Dep. Marne, Ain, Charente-Inférieure, Meurthe-et-Moselle, usw. » [3].

Je ne sais si ce n'est pas au moins en partie à tort que M. Maver s'est effrayé de cette généralisation, vers laquelle, semble-t-il, il se sentait porté malgré tout. Il remarque lui-même, quant à l'assimilation e-o > *ou-o* qui se rencontre dans Telo(n) > *Toulon,* que « dass überall das vortonige *e* > *ou* geworden ist, ist gegenüber der sonst gewöhnlichen Dissimilation *o -ó* > *e -ó* auffällig, erklärt sich aber aus der dunklen Farbe des südfranzösischen *l.* » Que cette assimilation sorte un peu des règles habituelles de l'assimilation, cela

1. Holder, *op. cit.*, t. II, col. 1792.

2. Il doit y avoir ici une erreur : M. Maver, en effet, n'a mentionné que quatre noms de ce genre.

3. Maver, *op. cit.*, p. 17, note 5.

n'a pas d'importance, puisqu'il est un fait certain, et qui montre bien que c'est cette assimilation anormale qui s'est produite : que *Toulon* (Var) est le nom qui a pris la succession du *Telo Martius*, à l'accusatif *Telonem*, de l'antiquité. Il y a même un autre fait qu'on peut considérer comme certain aussi : c'est que l'endroit *le Toulon* près de Périgueux doit son nom au génie des eaux Telo, -onem. Et ces deux *Toulon* montrent que, sur deux points fort éloignés l'un de l'autre, l'assimilation e-o > *ou -o* s'est produite : ce qui porte à supposer que ce phénomène a pu avoir lieu ailleurs encore.

On ne saurait, dès lors, voir d'inconvénient phonétique à ce que, outre le *Tholon* affluent de l'Yonne, *Tolonum* d'après Holder [1], qui ne cite pas sa source, tous les noms de lieu *Toulon* mentionnés par M. Maver remontent à un radical Tel-. Du point de vue sémantique non plus, il ne peut y avoir de difficulté à attribuer à ces hydronymes, et aussi à ces toponymes, une semblable origine. S'il n'y a eu que la région de Périgueux à nous conserver des inscriptions portant le nom du dieu *Telo*, il n'est point impossible que ce génie aquatique ait été connu sur un territoire beaucoup plus considérable. Et de même que tant de sources, de fontaines, de ruisseaux et de fleuves nous ont conservé le nom de divinités gauloises, *Telo* a pu donner son nom à des cours d'eau lui aussi, ou mieux, il a pu s'identifier avec des cours d'eau lui aussi ; et s'il se trouve que des noms de lieu s'appellent *Toulon*, cela s'explique par le simple fait que l'endroit habité a tiré son nom de celui d'un cours d'eau ou d'une source, habitat jadis du génie *Telo*, mais qui, au cours des siècles, a pu perdre cette dénomination, qui n'a été conservée au contraire que par telle localité qui s'élevait là.

Bien plus : le nombre des hydronymes qu'il faut sans doute faire remonter à Tel- est beaucoup plus considérable que ne le dit — et avec quelles restrictions ! — M. Maver. Mistral en effet [2], citant un mot *Touloun*, *Touroun* (Var), *Touron* (Périgord), dit que c'est là un « nom com-

1. Holder, *op. cit.*, t. II, col. 1875.
2. Mistral, *Dictionnaire provençal-français*, t. II, p. 1004.

mun à plusieurs fontaines et cours d'eau, dans les localités de Martigues, Bargème, Callians, Grasse, Le Tholonet, etc. » ; il y joint encore, avec beaucoup de raison, les noms du *Toulon*, affluent de la Touloubre, et du *Toulou*, affluent de la Braune.

Du fait que la forme *Touroun* voisine avec *Touloun* et s'identifie avec elle, du fait par exemple que la forme locale de *Toulon* (Var), selon Mistral, est précisément *Touloun*, *Touroun*, il s'ensuit que l'on peut ajouter à la série des noms de lieu ou de cours d'eau ayant Telo comme base des noms comme *Touron*. Il est inutile même d'ajouter que, phonétiquement, le passage de *Toulon* à *Touron* s'explique aisément. Dès lors, le nombre des dérivés de Telo dans le Midi de la Gaule augmente : et l'on constate que, dans le Périgord en particulier, ce génie a laissé son nom à un nombre imposant de sources et de ruisseaux. Le *Dictionnaire topographique de la Dordogne*, en effet [1], ne signale pas moins de trente et un *Touron*, sources, ruisseaux ou lieux-dits tirant leur nom d'une source ou d'un ruisseau y prenant naissance ou y coulant. Parmi les plus intéressants de ces *Touron* de la Dordogne, qu'il me suffise de citer le *Touron*, source jaillissant du rocher auprès du bourg de Font-Roque ; le *Touron*, lieu-dit de la commune de Maurens, d'où sort un ruisseau qui se jette dans celui de Maurens ; le *Touron* appelé *la Fontaine* ou *Touron de Choret*, sur le bord de la Dordogne, à la Taulière ; le *Touron*, lieu-dit de la commune de Montagnac, où se trouve la source d'un ruisseau affluent du Caudau ; le *Touron*, source jaillissante, au territoire de Ribagnac ; le *Touron*, source jaillissant du rocher au bourg de Rouffignac ; le *Touron*, source jaillissant du rocher aussi à la Rouquète-d'Eymet ; le *Touron*, source jaillissant du rocher encore au Saumayne, commune de Saint Aubin-d'Eymet ; le *Touron*, source jaillissante à Saint-Sulpice-d'Eymet.

Faut-il ramener à cette même origine les hydronymes et les toponymes *Théron*, que l'on retrouve plus au sud, dans les départements de l'Hérault et de l'Aude en particulier ? Pho-

1. De Gourgues, *op. cit.*, p. 326.

nétiquement, cela serait facile à expliquer aussi : l'assimilation e-o > *ou* -*o* ne se serait pas produite, et le passage du -*l*- de Telone à -*r*-, je le répète, ne présente aucune difficulté. Je serais d'autant plus tenté de voir un Telo dans cette nouvelle catégorie de noms, que la dénomination de *Théron*, dans l'Aude en tout cas est celle de plusieurs ruisseaux : et l'un d'eux s'appelle *Théron*, ou *Thoron*. Nous avons en effet le *Théron*, ruisseau qui coule dans la commune de Bize ; le *Théron*, ou *Thoron*, ruisseau, affluent de l'Aude près de Cavagnac, « ... in rio *Torumno* » en 882, la *Théronde* en 1624, la *Thouronde* en patois, d'après l'abbé Sabarthès ; le *Théron*, ruisseau de la commune de Montirat ; le *Thérondel*, ruisseau de Miraval-Cabardès, *Thérondelh* en 1503 [1]. Doit-on ajouter ici les noms de quatre *Théron*, nom porté par quatre fermes des communes de La Louvière, de Moux, de Névian et de Saint-Benoît, dans ce même département de l'Aude ? Il n'y a là rien d'impossible : on pourrait en ce cas y adjoindre encore six autres *Théron*, noms de fermes de l'Hérault, pour lesquels Thomas, dont le dictionnaire topographique est fort incomplet, ne dit pas s'il y a ou non des sources ou des ruisseaux homonymes dans les environs : mais — et c'est là déjà un indice — il mentionne une *Fontaine-de-Théron*, ferme de la commune de Clermont [2].

Les dérivés de Telo, en un mot, paraissent être fréquents dans la toponymie de toute la moitié sud de la Gaule, du Var (*Telo Martius*) aux Landes (*Telonno* de l'*Itinéraire d'Antonin*), et de l'Aude au Périgord, où ils sont tout particulièrement nombreux. Mais ce n'est pas seulement dans le lexique toponymique que le nom s'est conservé : Mistral donne effectivement le mot *touroun* avec le sens de « fontaine, source », dans le Var [3], et avec aussi la signification de « billon, tronçon de bois scié en travers ; auge creusée dans un tronc d'arbre, tenant lieu de bassin de fontaine » — le premier sens

1. Sabarthès, *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*, Paris, 1912, p. 444.

2. Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, Paris, 1865, p. 210.

3. Mistral, *op. cit.*, t. II, p. 1012.

« billon » étant sans doute dérivé du dernier, « tronc d'arbre tenant lieu de bassin de fontaine », dérivé lui-même du sens « fontaine, source » —, qu'il n'a malheureusement pas localisé. Le mot se rencontre en tout cas aussi à Fours, dans les Hautes-Alpes : on y a *touroun*, s.m., « source, fontaine [1] ». Le castrais, d'après Azaïs [2], connaît *teroun*, s.m., « source, fontaine, tuyau ». Par ailleurs, un texte fortement italianisé, relatif à Saint-Étienne de Tinée (Alpes-Maritimes), règlement municipal datant de 1630 « inhibisce ad ogni un, de qual si voglio grat et qualitat sio, de non lavar alcunos immoditios al *toron*, sotto peno d'un escut » [3]. Et l'ancien provençal avait *toron*, *teron* « source » : Levy donne quatre exemples du premier, et huit du second [4]. Il avait un verbe encore, qu'il est difficile de séparer de *toron* — nous y reviendrons dans un instant — *torondir*, que Levy traduit par « quellen » [5].

Mais ces *touloun*, *touroun* du provençal moderne, ces *toron*, *teron* de l'ancien provençal, doivent-ils vraiment être considérés comme des accusatifs de Telo, -onem ? En mentionnant le substantif *toron*, *teron*, Levy remarque très justement qu'il est « mit festem *n* », c'est-à-dire que le *n* final ne tombe en aucun cas. Il ne peut s'agir, par conséquent, d'un ancien -n, suivi autrefois d'une voyelle : il faut admettre au contraire que l'étymon de *toron*, *teron* a dû se terminer par un n suivi d'une autre consonne. Cette consonne, à une époque donnée, a-t-elle pu être un *-d* ? Ce qui appuierait cette hypothèse, c'est précisément l'existence du verbe *torondir*, ainsi que celle, signalée par Mistral, du mot *Touroundéu*, soit *Tourondel*, « nom porté par des fontaines, en Périgord », qu'il rapproche très justement de *Touroun*, *Thouron* [6], et celle du

1. F. Arnaud et G. Morin, *Le langage de la vallée de Barcelonette*, Paris, 1920, p. 142.
2. G. Azaïs, *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France*, t. III, Montpellier, 1877, p. 549.
3. P. Meyer, *Documents linguistiques du midi de la France*, Paris, 1909, p. 600.
4. E. Levy, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch*, t. VII, pp. 310-311.
5. E. Levy, *op. cit.*, t. VII, p. 312.
6. Mistral, *op. cit.*, t. II, p. 1012.

Thérondel — qui, entre parenthèses, confirmerait encore l'hypothèse que les *Théron* de l'Aude doivent bien être ramenés à Telo —, ruisseau de la commune de Miraval-Cabardès, dans l'Aude, *Therondelh* en 1503 [1], à laquelle on peut ajouter le *Torondel*, lieu-dit — tirant sans doute son nom d'une source — près de Nabinos, dans l'arrondissement de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), et *Thérondels*, localité de l'Aveyron, *Terondéu* en dialecte [2]. Et nous avons vu encore que l'un des ruisseaux appelés *Théron*, dans le département de l'Aude, est appelé la *Téronde* en 1624, et que dans le langage local il porte le nom de la *Thouronde*, d'après Sabarthès.

Nous sommes par conséquent amenés à admettre qu'une bonne partie tout au moins des *Théron*, *Touron*, *Toulon* et autres du Midi de la Gaule représentent, non point des accusatifs de Telo, mais des dérivés de ce même nom. Il est difficile, certes, de savoir quels parmi ces hydronymes représentent Telonem, et quels autres le dérivé : ce qui est certain, c'est que tous les *Théron* et noms du même genre qui se trouvent dans la partie du domaine provençal où *-n* final est tombé, doivent représenter des dérivés de Telo.

Comme antécédent des *Théron* de l'Aude, entre autres, il faut donc supposer un * Telond-. Mais une forme ancienne du nom du *Théron* ou *Thoron* de Cavagnac et de Villefloure, soit la forme « rio *Torumno* » de 882, permet d'aller plus loin, et d'admettre que la finale est -mno, plus rarement -mna, qu'on retrouve, on le sait, dans un certain nombre de noms de cours d'eau de la Gaule, finale à laquelle d'Arbois de Jubainville a donné des origines ligures [3] ; et qu'en tout cas, dans notre Torumno comme dans Garumna, la finale a été traitée comme dans columna > *couroundo*, forme provençale vieillie, d'après Mistral [4], et qui a été remplacée par *coulouno*, *coulono*, *courono*, *courano* [5], mais dont la vitalité ancienne est

1. Sabarthès, *op. cit.*, p. 444.
2. Mistral, *op. cit.*, t. II, p. 978.
3. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, Paris, 1894, p. 183 sqq.
4. Mistral, *op. cit.*, t. I, p. 646.
5. Mistral, *op. cit.*, t. I, p. 607.

démontrée par la série des dérivés *couroundage*, *couroundat*, *courondéu*, *couroundoun*, et par l'existence, presque plus usuelle semble-t-il, de *coronda* à côté de *colompna* en ancien provençal [1].

Une constatation s'ensuit. C'est qu'en hésitant à ramener purement et simplement le nom de *Toulon-sur-Arroux*, *Telonno* d'après la *Table de Peutinger*, et celui de *Telonnum*, aujourd'hui Lipostey, de l'*Itinéraire d'Antonin*, à Telo(n) qui est à la base de *Toulon* (Var), M. Maver n'avait pas complètement tort. Tant le *Telonno* que le *Telonnum*, en effet, doivent s'expliquer eux aussi par un Telumno, où la finale -mno est devenue par la suite, et assez tôt peut-être, -onno, de même que la *Garonne* est déjà appelée *Garonna* par Ausone — il est vrai que des manuscrits ont *Garunna* ; et la même hésitation entre *Garunna* et *Garonna* se retrouve dans des manuscrits des *Epistolae* de Sidoine Apollinaire —, par Fortunat en tout cas, par Grégoire de Tours et par beaucoup d'autres auteurs postérieurs.

Les hydronymes, dérivés ou non, de Telo sont donc assez nombreux dans le sud de la Gaule. Dans la moitié nord, au contraire, ils paraissent être plus rares, bien qu'ils n'y soient point inexistants, ainsi qu'en témoignent le *Toulon-sur-Arroux* du département de Saône-et-Loire et d'autres *Toulon* mentionnés par M. Maver, auxquels on peut vraisemblablement ajouter *Toulon-sur-Allier* (Allier) ainsi que, sans doute, le nom du *Tholon*, affluent de l'Yonne.

Il n'est pas impossible qu'il faille attribuer la même origine à une série de noms de cours d'eau de la Suisse romande, les *Thièle-Talent*, *Theilaz*, *Teylaz*, *Toile* et d'autres encore, qui coulent presque tous sur territoire vaudois.

La *Thièle* tout d'abord, appelée plus rarement *Toile*, est formée par la réunion de l'Orbe et du Talent, au sud d'Yverdon. Elle va se jeter dans le lac de Neuchâtel près d'Yverdon et, sortant du lac à son extrémité nord, elle le relie au lac de

1. Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 440, ne donne qu'un exemple de *coronda* et deux de *colompna*, *columpna*, mais E. Levy, *op. cit.*, t. I, p. 373, en donne à son tour deux de *coronda* et deux de *corona*, *coronna*.

Bienne. Les plus anciennes formes du nom sont, d'après M. Muret [1], *Tela* en 1090-1125, « pratum unum apud *Telam* quod vulgo dicitur *Cile* » — forme allemande — en 1212-1220. Par la suite, tous les documents anciens donnent *Tela* ou *Thela*. M. Muret ajoute : « la forme francisée *Toile*, quelquefois employée dans le canton de Vaud, correspond aux anciennes graphies et à toutes les variétés de la prononciation dans les patois vaudois et neuchâtelois. La forme *Thièle*, qui apparaît à la fin du moyen âge dans les documents neuchâtelois... est inexpliquée ».

Bonnard déjà [2] avait conjecturé que le nom d'une des branches mères de la Thièle, soit le *Talent*, n'était que l'accusatif en -anem, d'après la déclination en -a, anem d'origine germanique, du premier nom. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que l'ancien monastère de *Montheron* — je reviendrai tantôt sur ce nom —, situé au nord de Lausanne, sur le *Talent*, est toujours appelé *Tela* au moyen âge [3], et que sur le *Talent*, à très peu de distance du village de Cugy, se trouve un lieu-dit *Champs de Tailaz* (*Atlas topographique Siegfried*, carte n° 306). — Au nord de Lausanne, il existait également, d'après un texte de 1471, un « loco dicto *en la Telaz*, prope challetum Jacobi de Cojonay [4] », et M. Muret lui-même, sous la rubrique *Talent* [5], signale une mention « in fluvium *Thele* » de 1147.

Un autre ruisseau de la région du Jorat, la Mauguettaz, aurait porté parfois, paraît-il, ce même nom de *Thela* [6]. Ce qu'il y a de plus certain, et qui a déjà été mis en lumière par

1. E. Muret, in E. Mottaz, *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, t. II, Lausanne, 1921, p. 684.

2. J. Bonnard, *Thièle et Talent*, Revue historique vaudoise, t. II (1894), p. 93.

3. Cf. par exemple le *Cartulaire de Montheron*, Mémoires et Documents p.p. la Société d'histoire de la Suisse romande, t. XII, 3e partie, Lausanne, 1854, p. 1142 (vidimus de 1285) : « conventus de *Thela* ».

4. Archives de la ville de Lausanne, Comptes pour 1471, vol. D 218, non folioté.

5. E. Muret, in E. Mottaz, *op. cit.*, t. II, p. 676.

6. *Cartulaire de Montheron*, p. 103.

Jaccard [1], c'est que dans la plaine du Rhône qui s'étend de Bex à Villeneuve, on trouve une *Theilaz*, ancien bras du Rhône à Chessel, une *Toile*, ruisseau coulant près de Roche, appelé aujourd'hui *Grand Fossé*, une *Teylaz* à Vouvry (Valais), d'après un plan du commencement du XVIIIe siècle, la *Teylaz*, source à Collombey (Valais); et non loin de là, un texte de 1345, reproduisant un document de 1293, parle de la « piscationem in aqua que *Tela* dicitur » [2], qui devait couler près de Vionnaz. Si je comprends bien Jaccard, toutes ces mentions se rapporteraient à un même cours d'eau, « qui naît sur le territoire de Collombey, et allait jadis se jeter dans le Rhône sous Vouvry ». Le même auteur signale enfin un ruisseau du même nom, la *Tièle*, sous-affluent de la Birse à Delémont (Jura bernois), mais, comme M. Muret a bien voulu me le faire savoir, c'est là une erreur : le canal en question s'appelle en réalité le *Ticle*.

Il n'est pas impossible non plus qu'il faille expliquer comme étant un composé de Telo ou de Tela un autre nom, celui de *Montheron*, petit monastère appelé d'habitude, nous l'avons vu, *Tela* ou *Thela* dans les textes du moyen âge. Mais l'on trouve néanmoins, au XIIe siècle en particulier, diverses variantes graphiques intéressantes. En voici quelques-unes :

1142 terram de *Montanun* (*Cartulaire de Montheron*, p. 4). Il ne subsiste de cet acte qu'un vïdimus de 1285.
» usque ad terram de *Montenum* (*Id.*, p. 4).
» decimarum de Sageles et de *Montunum* (*Id.*, p. 8).
1154 in territorio de *Montenum* (*Id.*, pp. 17 et 18).
1177 grangiam de *Montunum* (*Id.*, p. 36).
1182 grangia de *Montenon* (*Id.*, p. 39).
1314 advoeriam de Tela seu de *Montyron* (*Id.*, p. 74).

La forme actuelle provient donc, par suite d'une dissimilation r-n < *n -n*, d'une forme plus ancienne écrite *Montanum*, *Montenum*, *Montunum*, *Montenon*. Il est probable que

1. H. Jaccard, *Essai de toponymie*, Mémoires et Documents..., 2e série, t. VI, Lausanne, 1906, p. 450.
2. J. Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, t. IV, Mémoires et Documents..., t. XXXII, Lausanne, 1880, p. 406.

la première partie du mot est monte[1]; et la seconde peut s'expliquer comme étant un Telo, -onem, qui par assimilation serait devenu **Tenone*. Les différentes graphies *-ta-*, *-te-*, *-tu-* dans les formes de 1142, et *-ty-* dans celle de 1314, doivent s'expliquer, plutôt que par des fautes ou des inconséquences de copistes, par la difficulté dans laquelle on se trouvait quand il s'agissait de noter le *-ə-* auquel avait abouti le *-e-* de Telone.

Un autre nom de cours d'eau vaudois remonte peut-être lui aussi à Telo : c'est le nom du *Toleure*, *Tollouroz* aux environs de 1350, *talạ̄ɔru* en patois local, dans lequel M. Muret[2] a très justement reconnu un nom en -durum, nom « qui aurait été d'abord celui d'une localité située sur les bords du ruisseau et qui aurait été par la suite transféré à ce dernier ». Quant au radical du nom, M. Muret ajoute que l'*Altceltischer Sprachschatz* offre diverses possibilités d'explication, entre lesquelles il est embarrassé de choisir. « Les radicaux Tol- et Tul(l)- ne sont point rares dans l'onomastique des pays jadis occupés par les Gaulois. De talos, « front », il semble qu'on ait pu tirer la dénomination d'un ouvrage fortifié; des noms d'hommes Talorix, Argiotalos Dubnotalos et d'autres semblables, un hypocoristique *Talos. Ernodurum, aujourd'hui Saint-Ambroix, sur l'Arnon, affluent du Cher, suggère une hypothèse qui ne manque pas de piquant. La Béthune (Seine-Inférieure) était jadis la Telle (*Tella*), éponyme du pays de Talou, plusieurs cours d'eau suisses s'ap-

1. Il est vrai que le Montheron actuel est dans un creux, le long du Talent, mais il n'est pas impossible que le nom ait pu être porté tout d'abord par la colline qui se dresse au-dessus du hameau actuel. C'est par un changement analogue que s'explique, pour ne citer que ce cas, le nom de Hauterive (Fribourg), ancienne abbaye cistercienne, située sur la rive gauche de la Sarine, rive qui descend en pente douce, alors que la rive droite — celle qui a donné son nom au couvent — se dresse, comme un mur, à quatre-vingts mètres au-dessus de la rivière. N'oublions pas, du reste, que le couvent de Montheron s'est appelé d'abord Tela : cela rend d'autant plus possible l'hypothèse que le nom de Montheron a été celui, tout d'abord, d'une colline avoisinante ou peut-être de toute cette partie du Jorat.

2. E. Muret, *Lugnorre*, *Champtauroz*, *Toleure*, *Limmat*, Revue celtique, vol. XLIII (1926), pp. 347-348.

pellent *Tela*, *Teylaz*, *Thièle* ou *Toile* et *Talent*. Est-ce que le Toleure, comme la Limmat, nous aurait conservé, sous le nom qu'il a pris par droit de conquête, celui qu'il portait auparavant par droit de naissance [1] ? » Cette dernière supposition de M. Muret est plus que vraisemblable. Le ruisseau en question, à une époque ancienne, a dû s'appeler Tela, ou plus probablement Telo, et a dû être considéré comme étant la manifestation visible de cette divinité aquatique si populaire dans le Midi de la Gaule ; l'endroit fortifié situé sur les bords de ce cours d'eau aura été dénommé *Telodurum, et le cours d'eau lui-même, ayant perdu son nom primitif, aura pris celui de cette place fortifiée, qui a elle-même disparu au cours des siècles. La forme patoise, par ailleurs, représente une forme dissimilée par rapport à la graphie officielle *Toleure* ou à la graphie de 1350 environ *Tollouroz* ; ces deux formes, à leur tour, ont participé à l'assimilation *o-ou* qui s'est produite, on l'a vu, dans la majeure partie du Sud de la France, tandis que les *Teylaz*, *Theilaz* ont mieux gardé le vocalisme primitif.

Tous ces noms sont, comme l'a vu M. Muret, des correspondants patois d'une forme qui en français serait *Toile*, ou mieux pourrait être *Toile*, qui supposerait un étymon Tēla ou Tila, ainsi que l'a dit encore M. Muret [2]. Mais c'est là que le problème se complique. C'est que Lucain, en effet, donne le vers (3, 592) :

Dirigit huc puppim miseri quoque dextra Telonis

et Silius Italicus a, à son tour (14, 443) :

Neptunicolae transverberat ora Telonis.

Or, dans ces deux cas, le -e- initial de *Telonis* est bref. Par ailleurs, les nombreux cours d'eau du Sud de la France qui remontent à Telo ou à un dérivé ne peuvent nous être d'aucun secours, puisqu'ils ont presque tous participé à l'assi-

1. E. Muret, *art. cit.*, pp. 348-349.
2. E. Muret, in E. Mottaz, *op. cit*, t. II, p. 684.

milation de la première voyelle ; et que même là où ce phénomène ne s'est pas produit, dans le cas des *Théron* de l'Aude par exemple, nous n'en savons rien de plus, puisqu'alors le *-e-* est à l'initiale. Se pourrait-il que la quantité attribuée à cet *e* par Silius et par Lucain soit arbitraire, ou que les Latins, étant donné le voisinage de Massilia et d'Antipolis, aient imaginé que *Telo* était un nom d'origine grecque, et qu'ils aient cru que la voyelle initiale était brève, comme dans quantité de mots latins d'origine grecque commençant par *Te-*, comme *Telamones*, *teleta*, *telius*, *teloneum ?* C'eût été d'autant plus facile que, sauf *tela* et *telum* et leurs dérivés, tous les mots latins en *tel-* étaient des emprunts au grec et avaient un ĕ.

Mais c'est là une hypothèse inutile : il n'est aucunement besoin de récuser le témoignage de Silius et de Lucain, pour expliquer les *Teylaz*, *Toile*, de la Suisse romande. M. Gauchat déjà [1] a remarqué que les patois franco-provençaux de la Suisse romande ont identifié presque toujours les résultats de *ę* libre et de *ę* libre, d'une part, et de *ǫ* libre et de *ǫ* libre de l'autre, et que sous ce rapport ces dialectes occupent une position spéciale dans le domaine des langues romanes. A Dompierre, par exemple, *ę* et *ę* libres et accentués aboutissent au même résultat lorsqu'ils sont suivis d'une dentale, d'une labiale ou d'un *v* : mais devant *r*, le résultat est différent. Devant *l*, par contre, *ę* libre et *ę* libre aboutissent tous deux à *ā*ᵉ : ainsi a-t-on d'une part fel > *fāᵉ*, mel > *māᵉ*, et d'autre part pilu > *pāᵉ*, tela > *tāᵉla*, *stela > *ebāᵉla*, candela > *tsādāᵉla*. Un *Teylaz*, dès lors, peut parfaitement remonter à Tĕla, et s'expliquer par conséquent par le même nom — sauf la terminaison — que les *Toulon*, *Théron* du Sud de la France. Lorsqu'on a voulu franciser ce nom de rivière, on avait par conséquent deux possibilités : le faire remonter, ou à Tĕla, ou à Tēla. Dans le premier cas, on a abouti à *Thièle* — ç'a été la solution neuchâteloise — ; dans le second cas, on a eu *Toile* : nom qui a été employé parfois dans le canton de

1. L. Gauchat, *Le patois de Dompierre*, Zeitschrift für romanische Philologie, t. XIV (1900), pp. 418-419, § 25 (cf. aussi les §§ 26, 27, 28, 33 et 44), et thèse de Zurich, 1890.

Vaud pour désigner la *Thièle*, et pour désigner aussi ces ruisseaux de la plaine du Rhône dont il a été question.

Quant au fait que Tela est féminin, alors que Telo est masculin, il ne saurait faire difficulté : l'onomastique des noms de rivière connaît quantité de variations analogues. La divinité Telo, qui était un génie dans le Sud de la Gaule, a pu se muer, dans la région du Léman, en une nymphe : mais, génie ou nymphe, il s'agissait toujours d'une divinité aquatique. L'existence du *Toleure*, par ailleurs, qui s'explique vraisemblablement par un Telodurum, laisserait croire que le masculin n'était pas inconnu en Helvétie — peut-être peut-on citer encore le témoignage de *Montheron* < Monte Telone — : peut-être la féminisation du nom, due sans doute à la féminisation du mythe, est-elle, et particulière à l'Helvétie, et assez récente en cette contrée.

Ainsi, ce nom de Telo [1], divinité de sources et de petits cours d'eau, a servi à désigner un nombre assez considérable de rivières et de sources, et aussi de localités, de l'Aquitaine au Léman et du Var au Périgord, sans compter quelques points situés plus au nord, en ordre dispersé. Mais c'est, nous l'avons vu, dans le centre sud de la Gaule qu'il a surtout fait fortune : les fontaines qui portaient son nom y étaient si nombreuses que Telo, dans cette région, est devenu nom

1. Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1906, p. 618, donne, avec un point d'interrogation d'ailleurs, un mot *telo*, *-onis*, « wahrscheinlich « Brunnenstange » oder « Wasserheber » qu'il tire d'Isidore de Séville. Ce dernier, en effet, au lib. XX, cap. XV de ses *Etymologiae* (Migne, *Patr. lat.*, t. 82, col. 727), dit que « *Telonem* hortulani vocant, lignum longum, quo hauriunt aquas. Et dictus telon a longitudine, τέλον enim graece dicitur quidquid *longum* est... » Mais l'éditeur remarque très justement, à la note b, que « itam scripsisse Isidorum arguit etymologia, sed *Tollenonem* dixisse debuit. Festus : *Tolleno* genus machinae, qua trahitur aqua, alteram partem praegravante pondere, dictus a tollendo ». Utuntur hac voce Livius, Plin. Vegetius ». Il s'agit donc, ou d'une faute de scribe très ancienne dans la tradition manuscrite d'Isidore de Séville, ou d'un barbarisme de cet auteur. Il est peu probable, par ailleurs, que *tolleno* soit devenu chez lui telo, sous l'influence d'un *Telo* gaulois, qui alors déjà aurait dû avoir le sens de « cigogne », d'« élévateur d'eau », et non plus de « source » seulement.

commun avec le sens précisément de « source jaillissante », puis de « source, fontaine » — pour aboutir même, à Castres, à « tuyau ». Tel, un peu, ce Priape devenu bâton, dont Hérédia parle dans l'un de ses sonnets.

Paul Aebischer.

SUR LA RACINE
DE
L'IRLANDAIS *NIGIM* « JE LAVE »

Comme l'a rappelé M. J. Loth (*R. Celt.*, XLIII, 132 et suiv.), l'usage de laver les corps des morts, répandu chez beaucoup de peuples et notamment bien attesté dans l'antiquité grecque (Homère, Σ 350, ω 44), était également pratiqué par les Celtes, à la fois en Irlande et en Grande Bretagne. Pour désigner ce rite funéraire, on employait en celtique le nom ordinaire du « bain », substantif tiré de la racine **neig-* « laver », précédée de divers préverbes : *tonach* en irlandais (*L. U.*, 119 b 14 et 20; *R. Celt.*, XXIII, 437), *enneint* en gallois (*M. A.*, 123 a 27). Le mot irlandais remonte à **to-nig-o-* (ou **to-nig-ā-*) ; le mot gallois à **an-nig-antio-*; l'un et l'autre ont étendu leur sens et s'appliquent en général à l'ensemble de tous les soins donnés au cadavre avant l'ensevelissement (J. Loth, *l. cit.*).

Or, le verbe qui désigne la toilette mortuaire est en latin *pollingō*, *pollinxī*, *pollinctum*; il est attesté depuis Plaute jusqu'à la Vulgate et a près de lui un substantif *pollinctor* (ou *pollictor*, Nonius 157. 22), qui signifie le « croque-mort », synonyme de *uespillō* ou de *libitīnārius*.

Pl. *Poen.* prol. 65 :

Quia mihi pollinctor dixit qui eum pollinxerat.

Aucune étymologie satisfaisante n'a été donnée de ce verbe (cf. Walde, 2e éd., p. 597). Il paraît difficile d'écarter l'idée d'un primitif **por-ningō* qui serait devenu **por-lingō* par dissimilation, d'où ultérieurement *pollingō* (cf. *polliceor*, *pollūceō*, *pollnō*). On notera que le préverbe *por-* se présente en parti-

culier dans des verbes archaïques de la langue juridique ou religieuse (*portendō*, *polliceor*, *polluō*, *poriciō*). Comme dans les langues celtiques, le verbe désignant à l'origine le lavage des morts s'est dit ensuite en latin de toutes les cérémonies rituelles funéraires.

Le rattachement du latin *pollingō* à la famille de l'irlandais *nigim* « je lave » dont aucun représentant n'avait été jusqu'ici signalé en italique, n'a pas seulement l'intérêt d'établir un fait de civilisation commun aux deux langues. Ce rapprochement rend compte d'une difficulté phonétique qui a beaucoup embarrassé les celtistes. Si l'on part de la racine **neig^{w}-* que supposent à la fois le sanskrit et le grec (cf. Boisacq, p. 670 ; Walde-Pokorny, II, p. 322), le présent *nigim* s'explique mal : il faudrait partir d'une racine **neig-* (ou **neigh-*). Osthoff avait supposé jadis en indo-européen un doublet **neigh-* à côté de la forme ordinaire **neig^{w}-*. Mais cette hypothèse ayant été repoussée par divers linguistes, comme Zupitza (*die germ. Gutt.*, 92) et Brugmann (*Grdr.* 2e éd., I, 606), il y avait renoncé lui-même. Depuis, on s'est ingénié à supposer une délabialisation de *g^{w}* devant *y* et à expliquer *nigim* par **nig-y^{e}/$_{o}$-*. Cette explication provient de M. Thurneysen (*Hdb.*, p. 135) ; Osthoff l'a reprise pour son compte (*I. F.*, XXVII, 176 et ss.). Le type de présent **nig^{w} -y-^{e}/$_{o}$-* devenu **nig- y^{e}/$_{o}$-* aurait entraîné l'extension de *g* au lieu de *g^{w}* dans toutes les formations de la même racine. Mais cette hypothèse est difficilement acceptable ; car les formations où le suffixe commençait par un autre phonème que *y* ne manquaient pas en celtique ; et en brittonique notamment, où le verbe en **-y^{e}/$_{o}$-* n'est pas attesté, une formation comme *enneint* ne peut supposer qu'une gutturale *g*, et non une labio-vélaire. En présence de cette difficulté, M. Pedersen était conduit à admettre qu'en celtique commun la gutturale labio-vélaire perdait son appendice *^{w}*, non seulement devant *y*, mais encore à l'intérieur en toute position, à l'intervocalique comme devant consonne (*Vgl. Gr.*, I, p. 108).

C'est une solution que le latin *pollingō* rend inutile. On pourrait sans doute admettre aussi que **pollingnō* fût devenu *pollingō* sous l'influence de *pollinxī*, *pollinctum* (cf. *ungnō*,

unxī, unctum). Mais il est plus simple de croire qu'en italique comme en celtique la racine signifiant « laver » était de forme **neig-* et non pas **neig^{w}-*, quelle que soit d'ailleurs l'origine de ce doublet.

On serait tenter de préciser davantage en faisant état du grec νίσσω. Ce verbe est donné par certains grammairiens comme la forme éolienne de νίζω. Or, νίσσω peut sortir de **nigh-y^{e}/o-*. Mais étant donné qu'à partir d'une certaine époque dans plusieurs régions du monde grec, on confondait ζ et σσ (cf. hom. et trag. σφάζω en regard de σφάττω dans la langue comique ; σταλάζω ou σαλπίζω à côté de σταλάσσω ou σαλπίσσω, etc. ; et les notations latines *ss* pour ζ dans *massa* ou *-issāre*), il est douteux qu'on soit autorisé à considérer comme ancien le prétendu verbe éolien νίσσω. Si cependant on voulait en tenir compte, il faudrait revenir à l'hypothèse première d'Osthoff d'un doublet **neigh-* (à côté de **neig^{w}-*), qui se trouverait ainsi attesté en italique, en celtique et même partiellement en grec.

J. Vendryes.

CHRONIQUE

Sommaire. I. M. Edward J. Gwynn docteur de l'Université d'Oxford. — II. Conférence Zaharoff de 1930. — III. Mélanges Frederick Klaeber. — IV. Mélanges Samuel Singer. — V. Mélanges Otto Jespersen. — VI. Mélanges Friedrich Panzer. — VII. Travaux du cercle linguistique de Prague. — VIII. Les tendances actuelles de la linguistique, par M. Mathesius. — IX. La même question traitée par M. Terracini. — X. La nature et l'art dans le langage, par M. Jespersen. — XI. Études toponomastiques de M. Zachrisson. — XII. Troisième édition de l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, par M. Meillet. — XIII. Nouvelle édition du *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* de Walde, par M. Hofmann. — XIV. Gustav Neckel, *Germanen und Kelten*. — XV. Publications diverses de M. Linckenheld. — XVI. *Guide des campagnes de César en Gaule*, par M. Constans. — XVII. Étymologies de M. Antoine Thomas. XVIII. Deux articles de M. et Mme Loomis. — XIX. Traduction anglaise de l'*Agallamh bheag*, par M. Walter Pennington. — XX. T. O' Donoghue, *Fion Gearmánach*. — XXI. L'Irlande d'aujourd'hui, d'après Mlle M.-L. Sjœstedt. — XXII. M. Gwynn Jones sur la question du bilinguisme. — XXIII. Suite de la collection des saints comiques du Rev. Gilbert H. Doble. — XXIV. Ouvrages nouveaux.

I

Le 25 juin 1930 avait lieu à Oxford, dans la salle du Sheldonian Theater, la cérémonie des « honorary degrees ». Parmi les nouveaux docteurs figurait, au titre des Lettres, M. Edward John Gwynn, Provost de Trinity College, à Dublin. Il fut salué par le Vice-Chancellor de l'Université dans les termes suivants : *Vir litteralissime, Collegii doctissimi et nobis carissimi Praeposile, linguarum Celticarum indagator celeberrime !* Tous les Celtistes applaudiront à ces paroles et se réjouiront de l'honneur qui est fait au savant éditeur du *Metrical Dindshenchas*. La philologie celtique ne pouvait

être honorée en la personne d'un représentant plus digne et plus éminent.

II

Le comité des Zaharoff Lectures avait fait au secrétaire de la *Revue Celtique* l'honneur de le choisir comme conférencier pour 1930. La conférence a eu lieu à Oxford le 12 mai 1930 sur le sujet suivant : *La poésie galloise des XIIe-XIIIe siècles dans ses rapports avec la langue.* Elle forme une brochure de 31 pages in-8°, mise en vente à la Clarendon Press au prix de 2 sh.

Le conférencier s'est proposé d'illustrer d'un exemple particulièrement frappant l'étude des rapports d'une langue poétique et de la langue courante. Une langue poétique dépend avant tout de la structure de la langue courante dont elle n'est que la spécialisation. Mais une fois créée, elle suit un développement propre ; d'une part, elle s'enrichit de tous les artifices que leur virtuosité suggère aux poètes ; d'autre part, elle conserve des caractères archaïques aussi longtemps que les circonstances sociales favorisent le maintien de la tradition dont elle est sortie. Aux XIIe-XIIIe siècles, le Pays de Galles possédait une langue poétique d'une rare perfection, celle qu'ont utilisée les poètes connus sous le nom de *gogynfeirdd.* Cette langue est absolument différente de la langue de la prose. En plus des raffinements techniques qu'elle comporte (mètres compliqués, allitération, rime, cynghanedd, etc.), elle présente dans le vocabulaire et dans la syntaxe des particularités notables. Quelques-unes lui sont communes avec la vieille poésie des peuples germaniques (notamment des Anglo-Saxons et des Scandinaves), par exemple l'emploi de ce qu'on appelle en islandais le *heiti* et la *kenning.* Mais elle a surtout des rapports frappants avec la poésie irlandaise, et on peut croire qu'elle représente la continuation d'une tradition poétique, établie en brittonique à une époque où les finales existaient encore et où les mots étaient fléchis. Conservant ses formules, ses clichés, ses métaphores traditionnelles, cette langue ne s'est adaptée qu'en partie et dans la mesure strictement nécessaire à la structure nouvelle qu'avait prise la langue courante ; elle est demeurée en retard sur celle-ci. Les conditions sociales où vivaient les poètes expliquent que cette poésie ait pu si longtemps se maintenir, esclave d'une tradition rigide qui l'enfermait dans le lyrisme, à l'exclusion de tout genre narratif ou descriptif, de tout développement oratoire ou didactique.

III

Dans les Mélanges offerts à M. Frederick Klaeber [1], M. Robert Eugen Zachrisson, de l'Université d'Upsal, a publié un intéressant article intitulé « The early English loan-words in Welsh and the chronology of the English sound-shift » (pp. 288-308). La prononciation des voyelles anglaises a subi aux cours des âges une transformation considérable, dont la chronologie reste encore pour maint détail à établir. Il est curieux qu'on n'ait pas songé à utiliser pour cela le témoignage des mots anglais empruntés par le gallois. Ces mots sont surtout nombreux à partir du XVIe siècle. Mais on en rencontre bien avant ; les poésies de Dafydd ab Gwilym, de Iolo Goch, de Lewis Glyn Cothi, sans parler des textes en prose, en renferment déjà un bon nombre. Les emprunts gallois à l'anglais ayant été commodément réunis et classés par M. T. H. Parry-Williams (*the English Element in Welsh*, London, 1923), il est maintenant relativement aisé d'en tirer parti pour dater certains changements dans le vocalisme anglais. C'est la tâche que s'est proposée M. Zachrisson [2], en ce qui concerne du moins le changement de *ē* en *i* (*fee*) et de *o* en *u* (*to do*), la diphtongaison de *ī* (*bible*) et de *ū* (*house*).

Les exemples gallois qu'il cite sont :

clir, *cler*, *clyr* (Daf.ab Gw.) pour m. angl. *cler* « clear » ; *dis* (id.) pour m. angl. *des* « dice » ; *sir* (id.) pour m. angl. *chere* « cheer » ; *bir* (Daf. ab Edm.) pour m. angl. *ber* « beer » ; *fis* (L. Gl. Cothi) pour m. angl. *fes* « fees » ; *ssis* (Ieuan Deulwyn) pour m. angl. *sege* « siege » et *ystil* (L. Gl. Cothi) pour m. angl. *stele* « steel » ;

hwr (R. B. poet. col. 1359, 19) pour m. angl. *hor* « whore » ; *dwm* (M. A. 75, 1) pour m. angl. *dom* « doom » (« jugement ») ;

teil (Daf. ab Gw.) pour angl. *tile* ; *veitti* (Daf. ab Edm.) pour lat. *uitae* ;

owtil (L. Gl. Cothi) pour angl. *out-isle* ; *growndwal* (id.) pour angl. *groundwall* ; *rhawt* (Daf. ab Gw.) pour angl. *rout*.

1. *Studies in English Philology, a Miscellany in honor of Frederik* KLAEBER, edited by Kemp Malone and Martin B. Ruud, and published by the University of Minnesota Press, Minneapolis, Minn.

2. M. Zachrisson est un spécialiste de la phonétique anglaise. Entre autres ouvrages, il a publié en 1913 à Göteborg *Pronunciation of English vowels, 1400-1700* et en 1927 à Upsal et Leipzig *The English Pronunciation at Shakespeare's time.*

De ces exemples on peut conclure que les divers changements considérés étaient accomplis en anglais dès le début du xve s. Même le changement de *ē* en *i* paraît devoir être fixé au moins à la seconde moitié du xive s., puisque Dafydd ab Gwilym en atteste l'existence. Il devrait être fixé plus tôt encore si l'on tient compte de la forme *ystryt* pour m. angl. *strete* « street ». Cette forme est dans le roman de Gereint ab Erbyn, et M. Zachrisson la cite [1] d'après le texte du White Book (Peniarth 4, col. 431, 25), qu'il date de 1325 [2] (p. 298). Mais on la trouve déjà dans le Manuscrit Peniarth 6, qui est de 1275 (cf. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, p. 18) : *na wnn . . . namyn yr ystryt vawr a gyrchwys ef. Troi pennau y meirch a orugant yr ystryt* (J. G. Evans, *White Book*, p. 216, l. 12). Il faudrait donc reporter au milieu du xiiie s. le changement de *e* en *i* ! Mais *ystryt* n'est pas **ystrit*, et on ne saurait se tirer d'affaire en supposant un flottement dans la graphie. Le mot paraît soulever des questions spéciales. Peut-être a-t-il subi l'influence de quelque mot indigène ; cf. *ystred* « rangée, série » que M. Pedersen rattache, avec doute il est vrai, au même prototype que l'irlandais *sreth*, soit un primitif **strtā-* (*Vgl. Gr.* II, 627 ; cf. Parry-Williams, *op. cit.*, pp. 27 et 127).

Pour le changement de *o* en *u*, un exemple ancien est la forme *trwn* « throne » dans le *Ffordd y brawd Odrig* (ci-dessus, p. 235), dont le manuscrit est de la seconde moitié du xve siècle. Il est vrai qu'on ne connaît pas dans ce passage la quantité de l'*w* et que plus tard le mot *trwn* est employé en vers avec un *w* bref (cf. Parry-Williams, *op. cit.*, p. 184). La forme n'en est pas moins intéressante. Dans ces questions de prononciation et de graphie relatives à des mots d'emprunt, chaque mot doit être examiné pour lui-même d'après son histoire propre. C'est une conclusion qui ressort de l'article de M. Zachrisson. Une autre conclusion à en tirer est que la chronologie des changements phonétiques de l'anglais peut gagner beaucoup par l'étude des mots passés en gallois. L'article de

1. La citation (p. 294) est d'ailleurs assez fautive. Il faut la rétablir ainsi: *Na vn heb ynteu namyn yr ystryt uawr a gerdawd. Troi pennau*, etc. En d'autres passages encore, le gallois est fâcheusement estropié. P. 296, dans le premier vers cité de Dafydd ab Gwilym, il faut lire *ysgared Gwen*, et non *Gewen*. Il eût été bon en outre d'expliquer le sens de *dalcen dis* dans ce même vers. — A propos de la graphie *Dinoot* dans le texte de Bède, il fallait citer la forme galloise qui est *Dunawt* (*F. A. B.*, II, 267, 6 et Triades, du Red Book of Hergest, éd. Rhys-Evans, pp. 301, 9 et 304, 10), du latin *Dōnātus*.

2. Cette date paraît trop basse ; cf. J. Loth, *Mab.*, 2e éd., I, p. 17.

M. Zachrisson n'est qu'une ébauche qui devrait inciter quelqu'un à traiter la question complètement.

IV

Un volumes de Mélanges a été offert le 12 juillet 1930 au Professeur Samuel Singer, qui fêtait ce jour-là son soixante-dixième anniversaire [1]. Le volume traite surtout de germanistique, mais deux articles au moins doivent en être signalés à nos lecteurs : celui de M. Gustav Keller (Die Persönlichkeit des Dichters und die Form der Kenning), qui pourrait être illustré d'exemples empruntés à la poésie galloise médiévale (v. ci-dessus, p. 446), et celui de M. Karl Jaberg (Spiel und Scherz in der Sprache), qui touche à un point important de linguistique générale. Le rôle de la plaisanterie et du jeu est considérable dans le langage et se manifeste notamment par les déformations que subissent certains mots, dont la structure phonique est instable. Mais les conditions dans lesquelles ces déformations se produisent ne sont pas déterminées avec exactitude : le linguiste se trouve souvent en présence de faits capricieux qui déroutent toute prévision. M. Jaberg tente de mettre un peu d'ordre dans ce chaos en utilisant les données de son *Sprachatlas Italiens und der Südschweiz*. Il montre que le sens et la forme des mots sont à considérer, aussi bien que le caractère de ceux qui parlent et les circonstances de l'emploi des mots. Une place à part est à faire aux mots empruntés, plus exposés que les autres aux altérations, et en général à tous les mots qui, n'appartenant pas à une famille étymologique nettement définie, prêtent aux fantaisies de l'étymologie populaire. Toutes les langues où l'élément populaire domine — et c'est le cas des langues celtiques — offrent dans leur vocabulaire des exemples nombreux à joindre à ceux qu'a réunis M. Jaberg.

V

A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, qui tombait le 16 juillet 1930, M. Otto Jespersen a reçu de ses collègues et

1. *Festgabe für Samuel* Singer, herausgegeben von Harry Maync, unter Mitwirkung von Gustav Keller und Marta Marti. Tübingen, J. C. B. Mohr. 1930. vij-217 p. gr. 8°. 15 M.

amis un beau volume de Mélanges [1]. Quarante-trois auteurs y ont collaboré, venus des divers pays européens, et même du Japon. La plupart des articles sont écrits en anglais ; il y en a cependant quatre en danois, quatre en allemand, huit en français et un en italien, sans parler d'un article en novial par M. Siegfried Auerbach [2]. Ils touchent en majorité à l'histoire de l'anglais, mais aussi à la linguistique générale et à la phonétique, qui sont les domaines sur lesquels s'est illustré M. Jespersen.

Les celtistes trouveront à glaner dans l'article de M. Pedersen, consacré au mot vieil-anglais *fǣmne* « jeune femme, jeune fille » (p. 55-68). Après avoir discuté une hypothèse de J. Schmidt relative à ce mot, M. Pedersen propose de le considérer comme le féminin correspondant au masculin grec ποιμήν « berger », lit. *pëmŭ* « id. ». Il rappelle à ce propos le breton *bugel* qui du sens de « berger » (gall. *bugail*, gr. βουκόλος) est passé à celui de « jeune garçon ». L'article présente des vues fort intéressantes sur les mots désignant là « jeune femme » dans les langues indo-européennes.

Il convient de signaler aussi l'article de M. Eilert Ekwall, intitulé « how long did the Scandinavian language survive in England ? » (p. 17-30). Les établissements scandinaves en Angleterre ont commencé dans le dernier quart du IXe siècle ; certains durèrent un siècle, et même davantage, et on sait quelle influence le danois notamment a exercée sur l'anglais. Mais il n'est pas aisé de fixer la date à laquelle les langues scandinaves ont cessé d'être parlées en Angleterre. L'anglais et le danois étaient alors assez voisins pour que le second ait pu se fondre dans le premier par une disparition insensible. Les conditions linguistiques de la persistance du scandinave en Irlande ou en Normandie sont assez différentes. Néanmoins M. Ekwall utilise le témoignage des mots scandinaves restés en anglais et notamment des noms propres pour établir dans certains districts la survivance du scandinave jusqu'au XIIe siècle.

Enfin c'est au celtique qu'est consacré l'article signé J. Vendryes « sur un caractère traditionnel de la poésie celtique » (p. 405-412). Cet article fournit un complément à l'étude qui a fait l'objet

1. *A Grammatical Miscellany* offered to Otto Jespersen on his seventieth birthday. Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1930. 464 p. gr. 8° (avec un portrait-frontispice, reproduction d'une peinture de Julius Paulsen à la galerie nationale du château de Frederiksborg).

2. Sur le *novial*, création de M. Jespersen, voir l'ouvrage de ce dernier, *An international language*, London, Allen and Unwin, 1928, 196 p. in-12.

de la Zaharoff Lecture en mai 1930 (ci-dessus, p. 446). Il met en évidence l'usage qu'avaient les Celtes de réserver la poésie aux effusions lyriques et d'employer la prose pour tout ce qui est narratif ou didactique. Ainsi la *Buile Suibhne* ou le *Betha Colmáin* sont remplis de poèmes, plus anciens que la prose qui les encadre et qui seraient sans cette prose le plus souvent inintelligibles. Certains poèmes des vieux recueils gallois, dépourvus d'un texte en prose qui les explique, présentent les plus grandes difficultés d'interprétation. Il a fallu la connaissance approfondie qu'a M. J. Loth de la légende de Tristan pour interpréter ici même (t. XXXIII, p. 403) deux petits poèmes que contient le Black Book of Carmarthen. Dans le *Miscellany Kuno Meyer*, p. 345, M. O. Bergin a émis l'hypothèse que les poèmes conservés sous le nom de Gormlaith auraient été détachés d'un récit *Serc Gormlaithe do Niall* (mentionné L. L. 190 a 49 ; cf. O' Curry, *Mss. Mater.* p. 592), dont ils seraient le seul reste. C'est comme si nous n'avions plus de la *Buile Suibhne* que les morceaux en vers. Le caractère lyrique de la poésie celtique est lié à la nature de la versification et de la langue poétique. Il représente une vieille tradition, que l'on peut faire remonter à la civilisation indo-européenne, puisque Oldenberg pour le védique et M. Meillet pour l'iranien ont signalé des faits comparables. Sur l'existence d'une langue poétique en indo-européen, M. Hirt (*Indogerm. Gramm.*, I, p. 126 et ss.) fournit les indications essentielles [1].

VI

L'année 1930 a vu paraître également sous le titre *Deutschkundliches* un volume de Mélanges offert au Professeur Friedrich Panzer

1. Au cours de cet article, p. 407, se trouve citée une glose du Leabhar Breacc au texte de l'hymne à saint Patrice, d'après la *Vita Tripartita*, p. 400, l. 12. M. Edward Gwynn nous écrit pour contester l'exactitude de la glose telle que Whitley Stokes l'a corrigée : *immun* au lieu de *inand* (il faut naturellement *isindimmun*). Atkinson dans son édition du *Liber Hymnorum* lisait simplement *and*. M. Gwynn propose de lire *inandus* en renvoyant à ses *Metr. Dindsh.* III, 180, 168, *cen inandus 'na n-aistib* « without sameness in their metrics ». Le sens de la glose *hi fil inandus sine sensu* serait donc « wherein there is meaningless tautology ». Cette correction ne changerait d'ailleurs rien à l'utilisation qui est faite de cette phrase dans l'article des Mélanges Jespersen.

par ses collègues de l'Université de Heidelberg à l'occasion du 60e anniversaire de sa naissance [1].

M. Hermann Güntert a contribué à ce volume par un important article « zur Frage nach der Urheimat der Indogermanen » (33 pages). M. Güntert est le linguiste allemand qui a donné de la « Lautverschiebung » du germanique l'explication à la fois la plus cohérente et la plus sage (dans la revue *Wörter und Sachen*, X, p. 1 et ss.; voir ci-dessous, p. 483). La question de l'habitat primitif des Indo-Européens lui paraît liée à celle de l'origine de la « Lautverschiebung ». Si on attribue cette dernière, comme il le fait, à l'influence d'un substrat, il faut que les Germains soient venus d'ailleurs dans le bassin de la Baltique, et par suite le berceau des Indo-Européens doit être cherché assez loin de là. M. Güntert le place résolument en Asie, et appuie son hypothèse d'arguments assez nouveaux pour être rapportés ici.

Le principal, qu'il doit au sinologue A. Conrady, est tiré de certaines correspondances de vocabulaire entre l'indo-européen et les langues d'Extrême-Orient : chinois *küan* « chien » (cf. gr. κύων), chinois *gan* « oie » japonais *gan* « id. » (cf. v. h. a. *gans*), vieux-chinois (*u*)*gū* « bœuf » (ce dernier pourrait être, comme le nom indo-européen **g^wōus*, un emprunt au sumérien), chinois-annamite-siamois *ma* « cheval » (cf. **mar-ko-* en celtique et en germanique, avec un suffixe **-ko-*, sur lequel on peut consulter Th. Baader, *Die identifizierende Funktion der Ich-deixis*, 1929), mongol *üɣer* « vache » (cf. skr. *ukṣā́*), mandchou *buka* « mouton » (cf. v. isl. *bukkr*, v. h. a. *boc*), mongol *ub*(*u*)*li* « chouette » (cf. v. h. a. *ūwila*), mongol *kure* « corbeau » mandchou *keru* « id. » (cf. lat. *coruus*). Suivant M. Güntert, ces correspondances supposent que durant un certain temps les Indo-Européens ont été en Asie centrale les voisins de populations mongoles. Il y ajoute le fait que plusieurs termes se rapportant à des armes ou à des outils sont communs à l'indo-européen et aux langues d'Extrême-Orient : v. h. a. *sahs* « couteau » lat. *saxum* (cf. mongol *ssuka* « hache » etc.), skr. *takṣaṇī* zd *taša-* « hache » (cf. mongol *tokši-gür* « marteau »), skr. *kṛtiḥ*, *kártariḥ* « couteau » lit. *kìrvis* « hache » (cf. tongouse *kirō* « scie », japonais *kiri* « couper »), gr. τυπάς « massue » etc. (cf. samoyède *tubka* « hache »), lat. *cūpa* (cf. mongol *kup* « tonneau »).

1. Ce volume forme le tome XVI de la nouvelle série des *Beiträge zur neueren Literaturgeschichte* dirigés par M. von Waldberg et publiés chez l'éditeur C. Winter à Heidelberg. Il est vendu 10 Mark.

Un autre argument est tiré d'une prétendue parenté entre le coréen et l'indo-européen. Cette parenté a été récemment soutenue par M. Koppelmann (*Anthropos*, 1928, t. XXIII, p. 199 et ss.), dont M. Güntert accepte et résume la doctrine. Des faits de phonétique, de morphologie, de vocabulaire la justifieraient amplement malgré les transformations considérables qui font du coréen une langue à part. Mais les rapports du coréen et de l'indo-européen remonteraient à une époque où ce dernier ne connaissait encore ni la flexion verbale, ni le genre grammatical et où les mots n'étaient guère que des noms-racines. A cette période primitive, l'indo-européen ne peut avoir été parlé qu'en Asie centrale ; il avait là pour voisins au nord-est le mongol, au nord-ouest le finno-ougrien, au sud-est le turc, et enfin plus loin au sud-ouest le suméro-babylonien. C'est de cette région que les Indo-Européens, antérieurement à l'an 2000 avant J.-C., seraient partis en migrations successives vers l'Ouest, c'est-à-dire vers l'Europe. Telle est la conclusion de M. Güntert ; cette conclusion serait d'accord avec certaines données de l'archéologie préhistorique. Elle sera certainement discutée. Sur bien des points de détail, elle est en effet discutable[1]. Et même dans l'ensemble elle ne paraît pas cadrer avec la répartition des lignes d'isoglosse établies sur le domaine indo-européen. Mais venant d'un savant comme M. Güntert, cette hypothèse neuve et hardie mérite en tout cas l'attention.

VII

En octobre 1926, sur l'initiative du professeur Vilém Mathesius, il s'est constitué à Prague parmi les linguistes de cette ville un cercle dont les membres se réunissent pour des communications et des comptes rendus suivis de discussion. Les séances, mensuelles au début, devinrent bientôt bimensuelles. La ville de Prague est actuellement pour les études linguistiques un centre des plus actifs. Il y a de cette activité un témoignage dont tous les linguistes apprécieront la valeur. Le Cercle linguistique de Prague publie des *Travaux*, dont le premier volume a paru en 1929 sous forme de *Mélanges linguistiques dédiés au premier congrès des philo-*

1. Au nominatif singulier en *-i* du coréen (*mari* « le cheval ») est comparé, entre autres exemples, le *-i* du latin *quī quae* (v. lat. *quo-i*, osque *pu-i*) : mais cet *-i* n'est-il pas l'indice relatif *-ī* qui se retrouve en germanique (got. *sa-ei*) et en celtique (irl. *int-i*) ?

logues slaves, qui se tenait cette année même à Prague (Praha, Smetanovo Nám., Universita Karlova, Fakulta Filosofická). Bien que le volume [1] ne contienne aucun article qui touche au celtique, il mérite d'être signalé à nos lecteurs, car les problèmes qui y sont traités ont tous une portée générale. Ce sont en somme les plus graves problèmes qui sollicitent actuellement l'attention des linguistes : distinction de la diachronie et de la synchronie et établissement de la linguistique synchronique, valeur de la phonologie en tant que système de signes, géographie linguistique, esthétique du langage. L'école linguistique de Prague a pour les linguistes occidentaux cet avantage qu'elle fait plus que les autres entrer en discussion les langues slaves, dont l'étude est si riche d'enseignements variés. Mais elle se recommande par la pénétration de l'analyse, par la vigueur de la pensée philosophique, par la hardiesse et l'originalité des solutions proposées. Les noms de V. Mathesius, B. Trnka, N. S. Troubetzkoy, S. Karcevskij, F. Slotty, B. Havránek, J. Mukařovský, M. Weingart, P. N. Savickij ne doivent pas rester inconnus des celtistes.

VIII

Dès 1927 l'école linguistique de Prague avait manifesté son existence par la publication d'un volume de Mélanges, offert à son maître et doyen, M. Zubatý [2]. Il n'est sans doute pas trop tard pour mentionner ce volume, qui contient un bon article de M. Vilém Mathesius, « New Currents and tendencies in linguistic research » (pp. 188-203). On y trouve clairement exposé le conflit des principales doctrines qui ont dirigé les recherches linguistiques depuis un siècle pour aboutir à l'état actuel. La méthode historico-comparative inaugurée par Bopp s'opposait à la méthode analytico-comparative que représentait Wilhelm von Humboldt ; de même que les Junggrammatiker, qui continuaient Bopp, soulevaient les objections et les réserves de Schuchardt. Ce dernier protestait contre le caractère tout mécanique des lois du langage codifiées par l'école de Brugmann ; il défendait les droits d'une linguistique plus souple, plus largement adaptée aux circonstances variées

1. Ce volume de 245 p. 8° est en vente au prix de 48 couronnes tchèques (= 6 Reichsmark ou 36 francs).

2. Μνῆμα, *Sbornik vydaný na počest Prof. Josefa* ZUBATÉHO. Praha. 1927.

de la vie. Puis Ferdinand de Saussure est venu contester la prédominance accordée au point de vue historique, en revendiquant une place équivalente pour le point de vue synchronique ou statique. On sait combien ses disciples, MM. Bally et Sechehaye, ont poursuivi l'œuvre de leur maître en faisant valoir l'importance des facteurs affectifs et psycohlogiques. En même temps, sous l'impulsion de M. Vossler et avec le concours de M. Spitzer, se développait en Allemagne une nouvelle école, qui appliquait à l'étude du langage les principes esthétiques de Benedetto Croce. M. Mathesius donne une juste idée des tendances qui partagent aujourd'hui les diverses écoles de linguistes d'Europe. Il est bon que de temps à autre des maîtres éminents dressent ainsi le bilan de chaque science pour instruire les jeunes recrues et exciter leur émulation.

IX

C'est un bilan de même genre qu'a établi M. Benvenuto Terracini dans les *Atti della società Italiana per il progresso delle scienze* (t. VIII, Pavia, 1930, 16 p.) sous le titre « Correnti vecchie e nuove nella linguistica storica contemporanea ». Il est instructif de comparer ce travail à celui de M. Mathesius. Tous deux reposent sur les mêmes constatations et manifestent les mêmes tendances. Mais l'article de M. Terracini a l'intérêt de faire une place à part à l'école italienne, née de l'activité de G. Ascoli (cf. ci-dessus, p. 275) et qui introduit avec une pénétration si subtile dans l'étude historique des langues les conceptions de la linguistique générale.

X

On sait avec quelle ténacité, M. O. Jespersen, qui a montré dans l'étude de la vie du langage un sens très juste de la réalité, poursuit son rêve de bâtir une langue idéale. Dans la revue *American Speechs* de décembre 1929 (vol. V, pp. 89-103), il a publié un pénétrant article, où sous le titre « Nature and art in Language », il montre qu'il n'y a pas de langues vivantes où l'on ne puisse relever des créations artificielles et qu'inversement les langues dites artificielles peuvent être bâties sur des principes inspirés de la nature et de la vie. Ce qu'il dit en faveur des langues artificielles reste en dehors du cadre de notre revue. Mais sur le caractère

artificiel de nombreux procédés linguistiques, notamment en matière de création de mots, l'exposé de M. Jespersen peut suggérer des réflexions utiles à ceux notamment qui se préoccupent d'enrichir le vocabulaire de leur langue. La nécessité d'accroître les ressources en mots s'impose lors de la constitution de toute langue littéraire, et en général toutes les fois qu'une langue commune doit servir aux besoins et aux progrès d'une large civilisation.

XI

Nous avons reçu de M. R. E. Zachrisson, professeur à Upsal (v. ci-dessus, p. 447) une collection de brochures qui témoignent de l'activité de ce savant sur le vaste champ de l'onomastique.

Ce sont d'abord des tirages à part des *Studia Neophilologica*, une revue récemment fondée à Upsal (A. B. Lundequitska Bokhandeln ; 6 couronnes suédoises le volume annuel) et dont M. Zachrisson est le directeur. Le premier volume, publié en 1929, contient deux articles du directeur : « Germani, the name and its early history » (pp. 18-33) et « Two Anglo-keltic place names » (pp. 109-113). Dans le premier l'auteur présente une hypothèse nouvelle sur la question de l'origine du nom des Germains, qui a soulevé déjà tant de controverses (voir notamment *R. Celtique*, t. XXXVIII, p. 319). Il considère *Germani* comme un nom de peuple celtique, tiré du nom d'une rivière, *Germana* (cf. *Sequani* de *Sequana* ou *Garunni* de *Garunna*) ; ce nom de rivière, qui a laissé des traces dans le *Germanieux* (affluent du Flumet, Isère), le *Germe* (affluent du Furon, ibid.), la *Germaine* (Lot, Dordogne) et la *Germane* (Hérault, Drôme), serait dérivé d'un radical **gherm-* (tiré lui-même d'une racine **gher-* « faire du bruit ») suivi du suffixe *-ana*. La rivière dont lès *Germani* ont tiré leur nom serait à chercher au sud du massif alpestre de l'Europe Centrale ; c'est peut-être celle qui est dénommée aujourd'hui *Germanasca* en Italie. Ce seraient donc des Celtes portant le nom de Germani qui auraient pris part avec les Insubres à la bataille de Clastidium où ils furent battus par les Romains. A la suite de cette défaite sans doute, ces Germani refoulés vers le Nord auraient envahi et conquis la Belgique, où ils se trouvaient encore à l'époque de César. Il est inutile de souligner tout ce qu'il y a d'hypothétique dans cette ingénieuse construction. — Les noms de lieu anglais d'origine celtique, étudiés dans le second article, sont *Sunt* et *Sompting* en Sussex (rattachés à une

racine **sūn* « soleil » ; cf. v. irl. *forsunnud* « illumination ») ; M. Zachrisson y joint l'étude du nom ancien de l'Ems (*Amisia*) et de celui de la Weser (*Visurgis*) qui seraient tous deux des noms celtiques de rivière.

Au second volume du même périodique (pp. 56-66), M. Zachrisson a donné un article sur des « noms de rivière en Suffolk et en North-Devonshire ». Ce sont en partie des additions et corrections au livre de M. Ekwall dont la *Revue Celtique* a parlé, t. XLVI p. 336, et à un livre de M. Blomé, *The Place Names of North Devonshire*, Uppsala, 1929.

Aux mélanges F. Jónsson (*Festskrift til Finnur Jónsson*, Copenhague, 1928, Levin et Munksgaard), M. Zachrisson a donné un article sur « O. Scandin. *Hariso* and the so-called (*I*)*s*-suffix in Germanic personal names » (pp. 316-327); aux *Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar* pour les années 1925-1927 une étude sur « some Yorkshire place-names, Ilkley, Gilling, Ingetlingum » (pp. 35-53) ; et enfin à la *Zeitschrift für Ortsnamenforschung* (t. VI, 1930, pp. 38-47) un article « on the so-called *t*-suffix in Germanic personal names ». Mais le travail le plus important de M. Zachrisson, paru à Upsal en 1927, a pour titre *Romans, Kelts and Saxons in ancient Britain* (95 p. 8°). Il en sera rendu compte ultérieurement.

XII

M. Meillet vient de publier une troisième édition de son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (Paris, Hachette, 1930, xvj-326 p. 8°). Suivant ses habitudes, il a fait subir à son livre une refonte complète ; non seulement il a ajouté des chapitres nouveaux, mais il en a modifié presque chaque page par des corrections et des additions, représentant autant d'idées neuves qui précisent la doctrine et l'enrichissent à la fois.

C'est à plusieurs égards un livre nouveau. Il n'y aurait pas lieu d'en parler ici, si M. Meillet, débordant le cadre, pourtant si vaste, de l'histoire de la langue grecque, n'avait exprimé en maint endroit des idées générales dont toutes les disciplines linguistiques peuvent faire leur profit.

Une langue relève avant tout de l'esprit ; c'est-à-dire qu'elle a la valeur de l'esprit de ceux qui la parlent. Dans la vie, le succès appartient aux plus forts, aux plus hardis, aux plus persévérants. Νοῦς βασιλεύς ! Les grandes langues sont celles des aristocraties

intellectuelles. La Grèce ancienne nous présente une foule de parlers qui dans l'histoire ont joué des rôles fort différents. Certains parlers arriérés comme l'arcadien, le locrien, le laconien, n'ont contribué en rien au progrès de la civilisation ; ils ne se sont acquis aucun prestige. D'autres, l'ionien d'Asie, l'éolien de Lesbos, l'attique, ont servi à exprimer les plus belles pensées ; ils ont jeté un éclat qui n'est pas terni après tant de siècles. C'est ainsi qu'entre les enfants d'une même famille, les uns par leur génie s'élèvent aux destinées les plus hautes, tandis que les autres, moins bien doués, végètent dans des emplois subalternes. Mais en matière de langue, le génie dépend des hommes qui parlent.

Les besoins intellectuels d'une plèbe composite, urbaine ou rurale, ne sont pas ceux des classes dirigeantes unifiées par l'éducation. La façon de parler des illettrés ou des demi-lettrés, qui sont la majorité, n'est pas celle des hommes de culture supérieure, dont la qualité compense le petit nombre. Suivant les temps ou les lieux, suivant les circonstances aussi, c'est la langue de la plèbe ou celle des dirigeants, la langue des illettrés ou celle des hommes cultivés qui prend le dessus. Et les fluctuations de l'histoire des langues reflètent ainsi les mouvements de la civilisation. Ceux qui ont reçu l'héritage d'une grande langue de civilisation doivent avoir à cœur d'en maintenir, d'en défendre la tradition.

Cette conception assurément n'a rien de l'impérialisme. Elle ne repose pas sur la force brutale, mais sur la valeur de l'intelligence. La démocratie athénienne a imposé sa langue à tout le monde grec, malgré le peu de durée de sa puissance militaire, malgré les terribles revers de sa politique. C'est qu'elle représentait intellectuellement une aristocratie. Or une aristocratie intellectuelle devient naturellement internationale : elle ne tarde pas à s'élever au-dessus des limites étroites du territoire où elle est née et à s'étendre alentour sur un domaine plus vaste, qu'elle domine (cf. Meillet, p. 117, p. 133). La domination intellectuelle des Grecs se justifie par la qualité de leur pensée et de leur langue et par un parfait accord entre les deux. Une œuvre littéraire grecque, dit encore M. Meillet (p. 148), n'est pas un thème sur lequel on improvise ; ce n'est pas une matière qui s'adapte aux goûts de publics changeants ; c'est une construction minutieusement calculée par un homme de l'art et où l'on ne peut rien altérer de notable sans en détruire l'équilibre et l'harmonie.

XIII

Le précieux *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* d'Alois Walde étant de nouveau épuisé, M. J. B. Hofmann a été chargé d'en faire une troisième édition. On a eu l'occasion déjà de dire ici même les mérites de cet ouvrage, qui fournit à tous les comparatistes un répertoire étymologique d'une incomparable richesse. Le nom de M. Hofmann garantit que l'édition nouvelle sera faite avec tout le soin et avec toute la compétence désirables. Un premier fascicule a paru en 1930 (à Heidelberg, chez l'éditeur Winter), au prix de 1 M. 50 ; il compte 80 pages et comprend les mots de *ā* à *ane*.

XIV

Il peut être piquant de mêler dans un ouvrage les lieux et les époques et par exemple d'introduire dans un cadre exotique ou ancien des idées empruntées à l'actualité. C'est une fiction littéraire, qui a produit des chefs-d'œuvre, à commencer par les *Lettres Persanes*, dans lesquelles Montesquieu sous prétexte de décrire des mœurs asiatiques fait la leçon aux Français de son temps. Mais il est dangereux pour un savant de céder à la tendance inverse, c'est-à-dire d'aborder l'étude de faits lointains avec les préoccupations du milieu où il vit et de trancher les problèmes qui s'y rapportent suivant les préjugés du moment. Cette aventure vient d'arriver à M. Gustav Neckel, professeur à l'Université de Berlin. Sous le titre *Germanen und Kelten*, il a publié un ouvrage qui n'est pas un exposé scientifique, mais une brochure de polémique, un pamphlet. La première phrase du prospectus est tout un programme : « Dies Buch behandelt vorgeschichtliche Fragen in engster Verbindung mit dem Geistesleben und den Zuständen der Gegenwart ». C'est un programme inquiétant, et qui n'est que trop bien rempli.

M. Neckel s'en prend à M. Meillet et au livre intitulé *Caractères généraux des langues germaniques* (cf. *R. Celt.*, XLIII, 467). Il suppose — tout gratuitement — que ce livre a été inspiré par les événements de 1914 et que M. Meillet l'a écrit sous la menace des canons allemands, comme Fichte composait ses fameuses *Reden* dans l'ambiance de l'occupation française. Il oppose M. Meillet à Fichte ; il fait de lui un Anti-Fichte. Cela donne à sourire quand on sait que les idées rédigées par M. Meillet dans son livre étaient depuis

vingt ans exposées couramment par lui dans ses leçons, qu'il y avait d'ailleurs fait mainte allusion dans de précédents écrits, et enfin qu'elles lui sont communes avec plusieurs linguistes étrangers, dont quelques-uns sont Allemands.

Mais il y a plus grave. Que M. Neckel soit fier d'appartenir à une nation germanique, nul ne peut l'en blâmer. Qu'il s'irrite qu'on traite Brennus de héros et Arminius de bandit, il a raison. Qu'il proteste quand on considère les Gaulois comme des civilisés et les Germains comme des barbares, c'est fort juste : les uns et les autres devaient au fond se valoir, et s'il fallait choisir entre les deux, un habitant de Sirius pourrait à bon droit hésiter. Mais ce qui est inconcevable, c'est qu'on puisse traiter des questions aussi peu actuelles que celles de l'habitat primitif, des migrations et des rapports dialectaux des peuples indo-européens dans l'esprit partial et agressif du nationalisme le plus étroit.

Il est permis à tout le monde de discuter les idées de M. Meillet, et même de ne pas les approuver. M. Meillet croit — avec bien d'autres — que les langues germaniques ont subi l'influence d'un substrat non indo-européen. Or, M. Neckel est l'ennemi du substrat. Il consent, il est vrai, à l'admettre pour le grec et le sanskrit, sans doute aussi pour le latin et plus encore pour les langues celtiques. Mais les Germains, surtout les Germains du Nord, sont à ses yeux de vrais Indo-Européens, dont jamais aucun substrat n'a pu souiller la pureté. Si leur langue présente des traits tout à fait caractéristiques, par lesquels elle s'oppose à toutes les autres, dans la phonétique, la morphologie, le vocabulaire, c'est le résultat de la force créatrice que les Germains avaient en eux. Avancer le contraire n'est pas seulement la preuve d'une ignorance crasse, c'est le fait d'un esprit infirme et borné, d'un sophiste, d'un mécréant, d'un matérialiste, et, pour tout dire, d'un Welche. Il est affligeant de constater dans un livre daté de 1929 le pire esprit de 1914! On voit du reste où conduirait cet esprit, si par malheur il se développait. Un linguiste ne pourrait plus écrire que le celtique a perdu le *p* indo-européen ou le grec moderne l'infinitif sans parler de l'optatif ou du parfait, sans que les représentants actuels de ces langues ne prennent cela pour un reproche et ne s'en fâchent comme d'une insulte personnelle.

XV

La production de notre collaborateur M. Emile Linckenheld,

conservateur du musée de Sarrebourg (Moselle), a été fort abondante au cours des années 1929 et 1930. Voici la liste de ses derniers travaux, qu'il a bien voulu nous communiquer :

Dans les *Cahiers d'archéologie d'Alsace* (1928-1929, pp. 128-137) « Une sépulture gauloise à enclos du Heidenschloss, près de Beimbach (Dabo) », avec d'intéressantes reproductions photographiques.

Dans l'*Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie lorraine* (1929, 26 pages), « Études de mythologie celtique en Lorraine » : I. Le cavalier au géant, nouvelles contributions à son interprétation ; II. Icoranda et Icovellauna, sur le sens de ces deux mots (le sens de « eau » pour le premier terme serait établi par les noms *Ica*, source en Istrie, *Icara*, ancien nom de l'Indre, *Icarus*, nom d'un affluent du Rhône, auj. l'Aygues, *Icauna*, nom de l'Yonne, l'*Ic* rivière de la côte bretonne ; *Ico-uellauna* signifierait la bonne source, ce serait le nom d'une nymphe bienfaisante) ; III. Les deae Alounae en Lorraine, une inscription oubliée de Cadenbronn (portant *T. Alun.* rapprochée des noms celtiques *Alauna*, *Alaunos*, *Alaunius*, *Alaunium*) ; IV. La déesse mère du Ballerstein, observations sur les terres cuites déposées dans les tombes gallo-romaines.

Dans la *Revue de l'histoire des religions* (1929, n° 1, pp. 40-92), « Sucellus et Nanto-svelta ». Ces deux divinités, assimilées suivant les lieux à diverses divinités romaines (Sucellus par exemple tantôt à Hercule, tantôt à Silvain, tantôt à Dispater) seraient à la fois des divinités domestiques, chtoniennes, infernales et sidérales ; mais ces quatre numina loin de se contredire se compléteraient mutuellement dans une unité qui fait du couple divin le dieu suprême des Celtes et sa compagne.

Dans la *Revue anthropologique* (40e année, 1930 ; 10 pages), « Les dépôts de l'âge du bronze en Lorraine (Moselle) ». Énumération de ces dépôts, avec une carte qui en indique l'emplacement.

Dans l'*Almanach lorrain* (1930), « Ueber lothringische Fluss- und Bachnamen, eine psychologische-antiquarische Plauderei » (exposé de vulgarisation sur l'origine de quelques noms de cours d'eau lorrains).

Dans les éditions du pays lorrain (Nancy, 1930, 7 pages), « Etudes sur le folklore lorrain, Les *petits mois* ou *Loostage* ». Ces Loostage, comprenant les six derniers jours de décembre et les six premiers de janvier, symbolisent les douze mois de l'année suivante et annoncent le temps qu'il fera dans chacun d'eux. Ce sont les *gourdeziou* du breton (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXII, 310 et XXVI, 122) ; on en trouve l'équivalent en pays germanique (all.

heilige Zwölften ou *heilige Nächte*) et dans l'Inde. L'usage en est donc antérieur aux Celtes et remonte à l'indo-européen (page 3, lire skr. *átati* au lieu de *citati*).

Dans *Elsassland*, *Lothringer Heimat* (10e année, 1930, pp. 333-339), « Zwei Mithreen, Saarburg und Königshofen ». Description et étude de deux monuments consacrés à Mithra, trouvés l'un à Sarrebourg en 1895, l'autre à Königshofen en 1911 (avec deux reproductions). Le premier contenait un squelette dans une position singulière (les bras ramenés sous les cuisses) et peut-être primitivement entouré d'une chaîne de fer (cf. *R. Celt.*, XLIII, 225); le second contenait un crâne. On peut penser à des sacrifices rituels, comme il y en a d'attestés en pays celtique (cf. *R. Celt.*, XLV, 166).

Enfin, une brochure de 18 pages, publiée à Nancy (Société d'impressions typographiques, 1930) sous le titre « Un sanctuaire de frontière des Médiomatriques et des Leuques, N.-D. de Délivrance au pied du Donon ». Cette chapelle Notre-Dame de Délivrance se trouve sur le territoire de Saint-Quirin (Moselle) au pied du Donon ; M. Linckenheld y voit un nouvel exemple d'*Icoranda* (comme dans *la Délivrande*, Calvados) et suppose qu'à cet endroit passait la frontière des deux peuples celtiques, les *Mediomatrici* et les *Leuci* (c'est à ces derniers que le Donon lui-même appartenait) ; il y avait là chaque année un marché de frontière, qui a persisté jusqu'à la fin du moyen âge.

XVI

Les Commentaires de César font de la conquête romaine en Gaule un récit passionnant, plein de détails précis sur l'état de notre pays il y a vingt siècles. Sans doute le tableau n'est pas complet ; les préoccupations qu'avait César en l'exécutant le rendent sur plus d'un point tendancieux et par conséquent suspect. Néanmoins il a pour tous les Français un intérêt national. On peut s'étonner que jusqu'ici personne n'ait songé à tirer du texte des Commentaires un manuel commode permettant aux touristes de suivre sur place les péripéties d'une conquête qui devait fixer les destinées de la France. C'est chose faite aujourd'hui. M. L. A. Constans, bien connu comme historien et comme philologue et qui a donné à la collection Guillaume Budé une édition de *De bello gallico*, vient de publier un *Guide illustré des campagnes de César en Gaule* (Paris, Les belles lettres, 1929, 133 p. 8°. 15 fr.). Sous une forme claire

et succincte, il expose chronologiquement en suivant le texte de César les campagnes des années 58 à 51, depuis la bataille de Montmort où les Helvètes furent écrasés, jusqu'aux sièges d'Alesia et d'Uxellodunum, qui consommèrent la ruine de l'indépendance gauloise. Dans l'intervalle eurent lieu notamment les batailles d'Alsace (au Nord de Sélestat), de l'Aisne (au-dessus de Berry-au-bac) et de la Sambre (au Sud de Maubeuge), l'expédition navale contre les Vénètes, les sièges d'Avaricum et de Gergovie, la bataille de Lutèce. M. Constans indique l'itinéraire des légions, l'emplacement des combats : de nombreuses cartes illustrent l'ouvrage. Il s'est naturellement inspiré des maîtres de l'histoire de la Gaule, Rice Holmes et Camille Jullian ; mais sur quelques points il se sépare d'eux et appuie son opinion personnelle sur des arguments nouveaux. En même temps qu'il permet de suivre les campagnes de César et son œuvre de colonisation, l'ouvrage fournit l'explication des vestiges archéologiques qu'a livrés l'ancien sol gaulois. Huit planches le terminent, où sont reproduites des photographies des principaux monuments romains en France. Une seconde édition, qui ne peut manquer d'être prochaine, devra contenir un index des noms propres cités.

XVII

Il s'est constitué en 1924 pour l'étude du latin médiéval une Union académique internationale, qui publie un *Archivum latinitatis medii aeui*, autrement dit *Bulletin du Cange*.

Dans le tome III de ce périodique (1927, pp. 49-58), M. Antoine Thomas étudie le mot *crassantus*, qui figure au vers 17 de l'épigramme de la poétesse Eucheria :

auratam crassantus amet, saxatilis anguem.

Certains manuscrits donnent le même mot sous la forme *craxantus* ; on le traduit par « crapaud ». Or il y a dans le *Lexique roman* de Raynouard (t. III, p. 499) un mot *graissan* ou *graixant* « crapaud » attesté ailleurs sous la forme *graichanz*. Il existe d'autre part un nom de lieu *Graixantarias* ou *Graissenteria*, conservé peut-être dans *Grasentières* (commune de Fontiès-Cabardès, canton de Saissac, Aude); c'est l'équivalent de noms de lieu comme *la Crapaudière* ou *la Crapotière* dans le Nord de la France. Il existe enfin un lieu dit *Canto-greissan*, francisé en *Cantegraissan*, près de Bernis (Gard). La *Faune populaire* de Rolland mentionne dans le départe-

ment du Gard *grazan* comme nom du « crapaud » ; et le même mot est conservé en catalan.

Otto Keller voyait dans *crassantus* une déformation populaire de χρύσανθος sous l'influence de *crassus* « gros ». Mais les formes romanes précitées montrent qu'on doit partir de *craxantus*. Or, on trouve *Craxsantus* comme nom d'homme sur une inscription provenant de Sanct Veit, en Carinthie (*Corp. Inscr. Lat.*, III, 4815) et *Craxanti* sur une inscription provenant du Peu-Berland, commune de Mauvières, Indre (*ibid.*, XIII, 1318 ; cf. *R. Celt.*, XVII, 35). L'onomastique celtique connaît d'autre part des noms comme *Craxa*, *Craxanius*, *Craxanus*, *Craxanco*, *Craxxillus*, *Craxxius*. En conséquence, M. A. Thomas considère *craxantus* « crapaud » comme d'origine celtique ; il en retrouve le súffixe dans le nom du « goujon » en latin de Gaule, *trucantius* (cf. *trucanti* dans l'*Epistula de obseruatione ciborum* d'Anthimus) ; ce nom est conservé en vieux provençal sous la forme *tregan* et dans des patois modernes.

Dans le tome IV du *Bulletin du Cange* (1928, pp. 93-103), M. A. Thomas étudie le mot *galoxina* « jointée » ; sous la forme dérivée **galoxinata*, ce mot est abondamment représenté en ancien français ; mais l'origine en est obscure. Le germanique ne fournit rien. En celtique, on a bien le mot irlandais *glacc* « main » ; mais l'hypothèse d'un prototype **glaksinā-* permet-elle d'expliquer *galoxina* ? C'est bien douteux. On sait qu'il existe pour désigner la « jointée » dans plusieurs langues romanes un mot d'origine sûrement celtique, sous la forme *ambosta* (cf. J. Loth, *R. Celt.*, XXXVII, 311).

XVIII

M. Roger Sherman Loomis et sa femme, Mme Laura Hibbard Loomis, ont donné à la Revue PMLA (*Publications of the Modern Language Association of America*) de juin 1930 (t. XLV, n° 2) deux articles qui touchent au moyen âge celtique.

L'article de Mme Loomis (pp. 400-414) a pour objet « Geoffrey of Monmouth and Stonehenge ». L'auteur de l'*Historia Regum Britanniae* (VIII, 9-12) fait au sujet de Stonehenge un récit légendaire, suivant lequel ce fameux monument mégalithique aurait servi de tombeau à des centaines de nobles Bretons victimes de la trahison d'Hengist et des Saxons. Ce récit à passé dans les chroniques et a joui dans les siècles suivants d'une grande popularité. Mais les critiques modernes, le considérant comme une invention

de Geoffrey, n'en n'ont jamais tenu compte. Or, Mme Loomis présente quelques arguments qui tendent à prouver que Geoffrey n'a fait que suivre de vieilles traditions, où le folk-lore celtique se mêlait à des faits historiques. Les éléments essentiels du récit de Geoffrey se ramènent à quatre : Stonehenge était un vaste cercle de pierres qu'on appelait « la Danse des géants » ; il servit de monument funéraire sans avoir été construit pour cela ; les pierres dont il était fait étaient des pierres sacrées, *mystici lapides* ; il avait certains rapports avec d'autres cercles de pierre existant en Irlande et en Afrique. Ce sont là des données que la science moderne ne contredit point. Stonehenge est bien en effet un ancien cercle de pierres (malgré E. A. Stone, *The stones of Stonehenge*, London, 1924, p. 34) ; il mérite le nom de *Chorea gigantum*, comme ceux qu'on appelle suivant les lieux the Dawns Men (en Cornwall), les Piper'sDance ou Stones (en Irlande), la Steintanz (en Allemagne), les « Demoiselles de Langon » (en France, Ille-et-Vilaine), etc. Le massacre, accompli par trahison, de centaines de chefs bretons est imputé à Hengist et aux Saxons par Nennius (*Hist. Brit.*, chapitre 45) : ce devait être une tradition soigneusement entretenue chez les Bretons. Il est peu probable que Geoffrey ait inventé la légende suivant laquelle Stonehenge serait la tombe des victimes d'Hengist ; les mégalithes étant généralement considérés comme des monuments funéraires, il était naturel d'associer un ensemble mégalithique aussi imposant que Stonehenge à un massacre aussi sensationnel que celui des 460 chefs Bretons. D'autre part, les mégalithes sont par tradition aussi des pierres sacrées, auxquelles en maint pays on rendait ou rend même encore un culte de caractère païen. Enfin, la mention que le cercle de pierres de Stonehenge a des analogues en Irlande et en Afrique est d'une importance qui n'a pas besoin d'être soulignée. C'est un fait patent, abondamment attesté. Mme Loomis conclut du récit de Geoffrey que Stonehenge doit peut-être sa légende à des influences irlandaises. Les relations entre l'Irlande et la Grande-Bretagne ont été assez nombreuses et assez suivies (voir par exemple l'expédition des Dési) pour que des visiteurs de Stonehenge y aient reconnu la disposition de certains cercles de pierre existant en Irlande, et peut-être tout simplement du fameux *Cromm Cruaich*. Dans la légende de Stonehenge que rapporte Geoffrey, il y aurait donc un vieux fonds de traditions celtiques, en partie même irlandaises [1].

1. Sur la date de l'*Acallamh na Senorach*, pour laquelle Mme Loomis ren-

L'article de M. Loomis (pp. 416-443) est intitulé « Some names in Arthurian Romance ». Notre savant collaborateur y reprend plusieurs des identifications de noms qu'il a proposées dans son ouvrage *Celtic Myth and Arthurian Romance* (cf. *R. Celt.*, XLVI, 339) pour établir l'origine celtique des récits arthuriens. Laissant de côté l'identification phonétique, généralement illusoire, il ramène à cinq les preuves d'identification dans la transmission des noms d'un pays ou d'un auteur à un autre (sans que d'ailleurs on puisse exiger plus de deux preuves pour le même nom) :

1. A demonstrated channel of transmission ;
2. A detailed or sustained similitary in nature or activities ;
3. A correspondence in relationships to identifiable characters ;
4. Intermediate forms between the two names ;
5. An explanation of the peculiar development of the name.

C'est d'après ces principes qu'il justifie l'identification de trois noms du portail de Modène, *Winlogee*, *Mardoc* et *Carrado* et des noms celtiques de *Gwenhwyfar*, *Modred* et *Cúroi mac Dáire*. Il étudie en outre les noms de *Lionel* (dans le *Conte del Graal* du pseudo-Wauchier), de *Niniane* (ou *Viviane*, la fée des romans arthuriens) et de *Ventres* (ou *Nentres*), qu'il identifie respectivement à *Llew Llaw Gyffes*, le fils de Gwydion et de sa sœur Arianrhod, à *Rhiannon* et à *Urien*. Mais il ne faut pas oublier que le premier est anciennement non pas *Llew*, mais *Lleu*, ce qui exclut le sens de « lion » (cf. J. Loth, *Mabin.*, 2e éd., I, p. 195). Quant au troisième, M. Loomis suppose une altération par voie écrite : *Urien reis de Garlot* serait devenu *Uenreis de Garlot* (d'où *Uentreis* avec un *t* épenthétique), le signe abréviatif de la syllabe *ri* ayant été négligé au-dessus de *U*. Si l'identification est exacte, ce serait un curieux cas à joindre à ceux de ces erreurs de lecture qui ont entraîné parfois la création de mots nouveaux [1].

voie à M. Thurneysen (*Irische Helden- und Königsage*, p. 48), voir aussi *R. Celt.*, XXXVIII, 36, n. 3.

1. On connaît le cas de *Ioua* devenant *Iona*, l'île de la « Colombe » (Reeves, *Adamnani Vita Columbae*, 258) et celui des *Ebudae* (Ἐβουδαι chez Ptolémée, *Hebudae* chez Pline) qui sont aujourd'hui les *Hébrides*. Montesquieu (*Esprit des Lois*, XXX, 18) enseigne que les Normands nommèrent *comtes* ceux que les Anglo-Saxons appelaient *coples* ; ce mot vient d'une mauvaise lecture du pluriel *eorlas* (d'après l'écriture anglo-saxonne). Dans le roman de Florimond (que l'auteur se vante d'être allé chercher à Byzance ou plutôt à Philippopoli), le mot grec οὗτος se trouve reproduit sous la forme *Utoc* ; c'est le sigma semi-lunaire qui a été pris pour un *c*. On

XIX

Les lecteurs de la *Revue Celtique* n'ont pas oublié l'article du tome XXXVIII, p. 289, dans lequel M. Douglas Hyde étudiait le texte de l'*Acallamh na Senórach* contenu dans un Reeves MS. Depuis, M. Hyde a publié ce texte dans *Lia Fáil*, t. I, p. 79-107, sous le titre *An Agallamh bheag* (cf. *R. Celt.*, XLIV, 483). M. Arthur C. L. Brown a pris ce texte comme sujet d'étude à son cours d'irlandais à l'Université d'Evanston (Ill.), et voici qu'un de ses élèves, M. Walter Pennington en publie une traduction anglaise dans le *Philological Quarterly* (vol. IX, april 1930, pp. 97-110).

Le récit n'est en somme qu'un fragment, où deux épisodes se trouvent assez gauchement réunis. Le premier raconte comment les débris des fianna furent en butte aux maléfices chrétiens de saint Patrice et durent se disperser. Dans le second il est question des courses errantes que fit Cailte avec ses gens à la recherche d'un abri, et notamment de leurs aventures auprès du roi Irgal Mac Muradhaigh. Il n'est rien de plus triste que le sort d'Oisin ou de Cailte, fuyant devant la fumée que soulève contre eux saint Patrice. Il s'agit évidemment ici d'une lutte d'influences magiques, comme celle qui met aux prises saint David et Boia (*R. Celt.*, XLV, p. 155 et ss.). Mais Oisin n'essaie même pas de résister. Il cède à la fatalité de son destin avec une résignation peu digne du glorieux passé des *fianna*. Ses compagnons Findchad et Cailte se consolent avec cette constatation pessimiste que « les générations sont de pire en pire », *mesa sa mesa cacha dine* (*Lia Fáil*, I, p. 98), en irlandais moderne *measa gach glún daoine 'ná an ghlún roimpi* (*ib.*, p. 99).

Le traducteur s'est borné en général à suivre le texte du Reeves MS., sans discuter la tradition manuscrite. Deux ou trois remarques critiques peuvent être faites. P. 103, v. 7 « the little poets from Port Guaire », traduit la version en irlandais moderne de M. Douglas Hyde, *fili (?) beaga a Phort Ghuaire*; mais le texte

explique le terme *unciales* (appliqué à un certain genre de lettres) comme résultant d'une mauvaise lecture de *initiales*. Dans les textes littéraires, certaines lectures fautives ont fait fortune et même ont passé pour des beautés, jusqu'au jour où elles ont été rectifiées : ainsi dans les *Pensées* de Pascal (I, 1) le *raccourci d'abîme* (pour *raccourci d'atome*) et dans les *Iambes* d'André Chénier (III, à St Lazare) *pauvres chiens et moutons* (pour *pâtre, chiens et moutons*), etc. La liste de ces erreurs pourrait être aisément allongée.

de Lismore porte *aindri beca a Portt Ghuaire* et celui du ms. Reeves *annra bheacca a mboith Ghuaire*, c'est-à-dire que dans les deux le premier mot du vers est le pluriel du mot féminin *ander*, *ainner* « femme » (K. Meyer, *Contrib.*, p. 97). Saint Patrice est toujours désigné par le surnom de *Tálceann* (« asciciput », *Lib. Hymn.*, éd. Bernard-Atkinson, t. II, p. 181) ; et ce mot au pluriel est appliqué aux disciples du saint. La forme du Reeves MS. est *Táilgheann*. On la retrouve ailleurs, et par exemple dans les poésies de David O' Bruadair (éd. Mac Erlean, t. I, p. 9 n.). Mais la forme ancienne est *Tálcend* (*Thes. Pal.*, II, 314, l. 11) ou *Táilcend*, *Táilcind* (*Vit. Trip.*, t. I, p. 34, 5 et 10 ; 220, 19 et 240, 6 ; t. II, 448, 21 et 482, 4), dans la prophétie bien connue (*Irische Texte*, I, p. 20) sur laquelle on consultera Bury, *Life of St. Patrick*, pp. 79 et 299.

XX

Sous le titre *Fion Gearmánach* « Vin d'Allemagne », M. Tadhg O'Donoghue, professeur à l'University College de Cork, vient de publier un recueil de poésies allemandes traduites en vers irlandais par lui-même [1]. On sait que M. O' Donoghue a déjà fait connaître et apprécier son nom bardique de Torna par la publication d'un certain nombre de poésies (cf. *R. Celt.*, XXXVII, 398). Sur la couverture du présent recueil il a réuni ses deux noms pour marquer sans doute que le philologue et le poète ont eu part tous deux à sa préparation.

Une courte préface indique l'objet de l'ouvrage. Il ne s'agit pas d'une chrestomathie, où auraient pris place les chefs-d'œuvre de la poésie allemande. L'ouvrage a été composé au jour le jour, suivant le hasard des lectures de l'auteur, qui s'amusait à traduire en vers les morceaux qui lui plaisaient. Mais un autre motif l'a décidé à publier ces traductions, un motif de reconnaissance. Les savants allemands ont fait beaucoup, comme chacun sait, pour l'étude de la langue et de la littérature irlandaises : M. O' Donoghue considère comme une honte que les Irlandais s'intéressent si peu à la littérature allemande. Il a voulu faire connaître à ses compatriotes quelques morceaux de poésie allemande sous la forme la mieux

1. *Fion Gearmánach, iarrachtai aistriúcháin ón Ghearmainis, Tadhg O'Donnchadha (Tórna) d'aistrigh*, [Vin d'Allemagne, essais de traduction de l'allemand, par Tadhg O' Donoghue (Torna)]. 1930, xj-81 p. in-12. 1 sh. 6 d.

faite pour leur plaire, et il a dédié son livre à la mémoire de Kuno Meyer.

Les morceaux sont des plus variés et prouvent l'étendue des connaissances et des curiosités de l'auteur. Trente-neuf poètes allemands sont représentés dans le recueil, mais de façon assez inégale. De beaucoup d'entre eux, un ou deux morceaux seulement sont donnés. Schiller n'a fourni que trois pièces, et Gœthe que sept. En revanche il y a vingt-sept pièces de Heine et dix-sept d'Adolph Schirmer. La majorité des poètes sont modernes, quelques-uns tout à fait contemporains, Detlev von Liliencron, Richard Dehmel, Frank Wedekind, Fritz Lienhard, Max Dauthendey. On s'étonnera de l'absence de Lenau, dont le lyrisme semble pourtant de nature à toucher l'âme irlandaise.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de traduire un poète : ce qui fait le charme de l'original tient généralement à des qualités intrinsèques à sa langue. Si l'irlandais prête à la poésie, ce n'est pas pour les mêmes motifs et de la même façon que l'allemand. M. O' Donoghue ne s'est pas astreint à une traduction littérale ; il s'est borné à rendre l'esprit, la couleur, l'harmonie de ses modèles par une habile transposition. Dans beaucoup de cas il indique d'ailleurs que sa traduction est faite « d'après » (*nach*) l'original.

Voici par exemple le début de sa traduction des « deux Grenadiers » de Heine :

Ag filleadh ar an bhFraingc do bhi beirt ghreanadúir'
do gabhadh insan bhFionnruis fé airm,
's ar bheith dhóibh i dtaisteal thar n'ais tríd an bPrúis
do thuit ortha an chumha agus an mhairg.
San áit sin do chualadar tuairisg an léin :
an Fhraingc d' fhulaing éigin na bhfleasgach
An t-ár ar a sluagh, cé gur bhuacach a réim,
's an timpire féinig fé ghlasaibh.

Et, d'autre part, voici quelques vers de la traduction du *Deutschland über alles*, le fameux poème d'Hoffmann von Fallersleben, dont vraisemblablement M. O' Donoghue a tiré le titre de son recueil :

Ár nGearmáinne choiche i n-áirde
choiche i n-áirde i radharc an tsaoghail,
Sgoth a bnion le linn an ghátair
iad 'na mbráithre dilse cléibh...

Bantracht caoin is dilseacht páirte
fíon gan cháim is dán le séis,
Mairfid siad ag Firghearmánaigh,
Mar ba ghnáth, 's a gcáil gan bhéim;
spreagfaid siad chun gníomh le tábhacht sinn,
oidhche is lá go deire ár ré.
Bantracht caoin is dilseacht páirte,
fíon Gearmáine is dán le séis.

Comme on le voit par ces citations, Tórna se sert d'une orthographe simplifiée, mais de façon assez inconséquente (*buion*, *an ghátair*, à côté de *radharc* et *an tsaoghail*). Il écrit *druiocht* pour *draoidheacht* (p. 20), *cinniúint* pour *cinneamhaint* (p. 48), *bruion* pour *bruighean* (p. 58), *combnui* pour *combnuidhe* (p. 64), *aibiú* pour *aibiughadh* et *lastios* pour *leath 'stíos* (p. 65), etc. Mais à côté de ces formes, débarrassées de lettres inutiles, combien d'autres où l'orthographe traditionnelle est respectée ! Cela n'est pas fait pour faciliter la lecture et l'intelligence de son texte.

XXI

Sur « l'Irlande d'aujourd'hui », la *Revue des Deux Mondes* a récemment publié deux excellents articles signés M. L. Sjœstedt. D'une plume élégante et alerte, l'auteur y reproduit les impressions qu'elle a rapportées de son dernier séjour en Irlande aux mois de septembre et d'octobre 1929. Les deux articles s'opposent d'ailleurs par le sujet comme par le ton et forment les volets fort différents d'un même diptyque. Le premier (15 juin 1930, pp. 839-864) est consacré aux gens de la terre et de la côte dans l'extrémité occidentale du Kerry et jusqu'aux îles Blasket ; il est tout imprégné de poésie. Mlle Sjoestedt décrit avec un rare bonheur les habitants de cette région, si austères d'aspect, si graves de mœurs, si dénués des biens qui comptent aux yeux du monde, si riches de trésors spirituels ; elle montre ce qu'il y a en eux de simplicité affectueuse, de pessimisme tendre, de fatalisme résigné ; elle fait comprendre que dès le premier contact ils suscitent dans l'âme des visiteurs une sympathie si attachante. L'autre article (1er juillet, pp. 158-191) traite de Dublin et résume avec beaucoup d'exactitude et de clarté les aspects si complexes de la situation politique et économique de l'Irlande actuelle. Mlle Sjœstedt a pu s'entretenir avec des personnalités aussi diverses que M. Hayes, président de la Dáil

Eireann, Mrs. Maud Gonne, M. Blythe, ministre des finances, M. de Valera, chef des Fianna Fáil et leader de l'opposition. Elle sait voir d'un œil juste et bien rendre ce qu'elle a vu. Ses jugements, aussi fermes dans le fond que modérés dans la forme, seront pour les historiens de l'avenir un document de premier ordre.

XXII

Sous le titre « Dialects and Bilingualism » M. T. Gwynn-Jones expose dans les *Aberystwyth Studies*, vol. XI, p. 43-48, les résultats d'une enquête qu'il a faite sur la prononciation de trois enfants Gallois. Ces enfants n'ont parlé ni entendu que le gallois jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Puis, les deux premiers ont appris un peu de français et c'est après seulement qu'ils étudièrent l'anglais, comme une langue étrangère ; quand ils se remirent au français, quatre ans plus tard, on constata qu'ils avaient pratiquement oublié ce qu'ils avaient appris jadis, mais qu'ils n'éprouvaient aucune difficulté à émettre les sons du français ; ils manifestaient ainsi une supériorité sur le troisième enfant, qui, n'ayant jamais appris le français dans son enfance, n'arrivait pas à le prononcer avec autant d'aisance et de sûreté.

La prononciation du gallois chez les trois enfants présente des particularités intéressantes. On peut laisser de côté les métathèses, les assimilations, les dissimilations, les suppressions de phonèmes, communes dans l'apprentissage de toutes les langues chez tous les enfants. Ce qui mérite d'être relevé, c'est l'influence des prononciations dialectales de l'entourage. Les parents, originaires du Powys, prononçaient les voyelles à la façon de ce pays. La nourrice du premier enfant parlait le dialecte de Gwynedd. Une des principales différences entre les deux dialectes est que les finales atones *-ae*, *-ai*, *-au* sont prononcées *-e* dans le premier (Powys) et *-a* dans le second (Gwynedd). On observa de très bonne heure que l'enfant prononçait comme la nourrice et non comme ses parents. Même il substituait *a* à *e* dans des monosyllabes accentués. Le second enfant manifestait la même tendance. Bien mieux, on observa que des mots, inconnus de la nourrice, prononcés devant l'enfant avec le vocalisme de Powys, étaient ramenés invariablement par lui à la prononciation de Gwynedd.

M. Gwynn Jones conclut de ses expériences que les enfants imitent plutôt la prononciation des jeunes que des adultes (on pourrait dire plus exactement qu'ils imitent davantage la pronon-

ciation des personnes avec lesquelles ils sont le plus en contact, ce qui n'est que trop naturel) ; et aussi que lorsque les organes sont accoutumés à certains mouvements ils les accomplissent automatiquement en transposant les résultats de l'audition. En d'autres termes il existe en phonétique un système analogique comme en morphologie. Une fois ce système établi, on ne répète pas exactement ce qu'on entend, mais on adapte sa prononciation au système. Cela explique la persistance de certaines particularités dialectales.

XXIII

La collection de « Saints Corniques », publiée par le Révérend Gilbert H. Doble, Wendron Vicarage, Helston (Cornwall), s'est enrichie en ces derniers mois de fascicules nouveaux. Les précédents ont été annoncés dans le tome XLVI de la *Revue Celtique*, p. 393. Les derniers parus sont consacrés à saint Cybi (n° 22), saint Tudy (n° 23), saint Clether (n° 24), saints Nectan et Keyne (n° 25).

De saint Cybi, nous possédons deux Vies en latin, dont l'une a été publiée par Rees dans ses *Lives of Cambro-british saints*, pp. 183 et 495, et l'autre par Baring-Gould et Fisher en appendice au tome IV de leurs *Lives of the British Saints*. On trouvera les deux dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes (Nouembr., t. III, pp. 824-829). La valeur historique en est des plus contestables. Saint Cybi, en latin *Kepius* ou *Kebius*, était originaire du Cornwall, où il sert de patron aujourd'hui encore aux paroisses de Duloc et de Tregony. Il existe d'autre part en terre galloise trois *Llangybi* (Monmouthshire, Cardiganshire, Carnarvonshire) et un *Caergybi* (Anglesey), plus connu sous son nom anglais de Holyhead. D'après les généalogies des saints gallois (Rees, *op. cit.*, p. 265-271), saint Cybi serait fils de *Selyf* (Salomon), fils lui-même de Geraint ab Erbin. Selyf était également un saint, honoré en Cornwall sous le nom de *Selevan*, d'où saint Levan ; il avait, semble-t-il, trois frères, *Custennyn Gornen* (Constantin de Cornwall), *Yestin* (Justinus) et *Cyngar*. Les deux derniers, ainsi que Salomon, sont bien connus en Bretagne (cf. *R. Celt.*, XXIX, 247 et 307 ; XXX, 293 et 308) : le nom de Yestin se retrouve dans *Plestin* (anc. Ploe-Iestin), celui de Cyngar dans *Langongar* (en Plouzané, Finistère) ; Selyf est représenté par *Salaun* et est honoré à Seglien (Morb.) sous le nom de saint *Selõn*, à Guern (*ibid.*), sous le nom de saint *Selaẅen* (cf. le *Selevan* du Cornwall). Le nom de saint Cybi ne

paraît pas se retrouver dans la toponomastique bretonne. En revanche, saint Cybi est connu en Irlande, où la tradition mentionne son activité dans le comté de Meath et jusque dans l'île d'Aran. La *Vita Kebii* est d'ailleurs remplie de détails et d'épisodes, qui révèlent une forte influence de l'hagiographie irlandaise. Le saint aurait fondé près de Coolock (Co. Dublin) une église, qui fut appelée d'après lui Kilmore de Mochop ; s'étant trouvé en contestation avec *Crubthir Fintam* il aurait été contraint de se retirer à Vobvun (ou *Vobinn*). Suivant une suggestion du P. Grosjean, ce dernier nom serait à lire *Ua Briain* et désignerait les Ui Briain Chualand, dans la baronie de Rathdown (Co. Dublin). Quant à Crubthir Fintam, c'est un « prêtre » (irl. *cruimther* de *prebiter* pour *presbiter*), dont le nom gallois est *Gwyndaf*, éponyme de deux paroisses en Pembrokeshire et en Carnarvonshire. Les détails topographiques sur l'Irlande donnés dans la *Vita Kebii* sont d'une parfaite exactitude. On a tout lieu de croire que certaines parties au moins de la *Vita* ont été écrites en Irlande, à l'aide de documents irlandais. Parmi les documents utilisés se trouvait sans doute la Vie de saint Enda. Le Rév. Doble suppose que l'idée du voyage de saint Cybi à Aran est née d'une confusion avec le nom de *Pupius* ou *Pubeus*, porté par un saint personnage de l'île (cf. *Pupu* dans la *R. Celt.*, XLII, 121, n. 1), dont il est question dans la *Vita sancti Endei* (Plummer, *V.S.H.*, II, 69-71). Mais les rapports entre les noms *Kepius* et *Pupius* restent obscurs et contestables.

Il n'existe pas de vie de saint Tudy ; mais le culte de ce saint est répandu en Bretagne : il y a une chapelle Saint-Tudy en Ploezal (canton de Pontrieux, C.-du-N.) et une autre de Saint-Udy en Plessala (canton de Plouguenast, *id.*), sans parler de la commune de Loctudy en Finistère (pour d'autres lieux de culte, cf. *R. Celt.*, XXX, p. 304). Saint Tudy est d'ailleurs mentionné dans la vie de saint Corentin, et surtout dans celle de saint Maudez, auquel la tradition l'a jusqu'à nos jours étroitement associé. Saint Maudez est représenté en Cornwall sous le nom de *Mauze* ou *Moze* (cf. *R. Celt.*, *ibid.*, p. 142) ; il y a aussi en Cornwall plusieurs lieux de culte consacrés à saint Tudy.

Saint Clether est bien connu en Bretagne, sous le nom de *Cleder*, porté encore aujourd'hui par une commune du Finistère, canton de Plouzévédé (cf. *R. Celt.*, XXIX, 245). Dans la *Vita Bernaci* (Rees, *Lives of the Cambro-british saints*, pp. 5 et 289), figure un pieux seigneur nommé *Clechre*, que l'abrégé de John de Tynemouth transforme en *Cletherus*. C'est probablement la forme exacte, le *t* et le *c* étant exposés à se confondre dans l'écriture,

surtout devant *h* [1]. Le Rev. Doble retrouve le même nom sous la forme *Clutorus* sur l'inscription bilingue découverte à Nevern en 1906 : *Maglocuni fili Clutari* en caractères latins, *Maglicunas maqi Clutari* en caractères ogamiques (v. les *Ancient Monuments of Wales*, publiés par la « Royal Commission on the Ancient and historical monuments », vol. VII, *Pembrokeshire*, p. 263).

Quand il visita le Cornwall en 1478, William de Worcester s'intéressa spécialement au martyrologe et à l'hagiographie du pays. Il mentionne dans sa relation un ancien roi gallois du nom de Brychan, lequel eut de sa femme Gladewys vingt-quatre enfants, garçons et filles, qui furent tous des saints, martyrs, confesseurs, ermites, en Cornwall et en Devon. Ce Brychan (*Brekannus*, *Broccanus* ou *Brochannus*) dont le comté de Brecknock tire son nom, était d'origine irlandaise (cf. *R. Celt.*, XLIV, 497). Les traditions galloises sur son compte ne sont pas d'accord avec les traditions corniques. Son fils aîné est appelé en Galles *Cynog* (Kynawc), en Cornwall *Nechtan* (saint Nighton). Ce dernier nom se retrouve en Bretagne sous la forme *Neizan* (*R. Celt.*, XXX, 150), d'où *Lanneizan(t)* et *Kerneizan* en Ploneour-Lanvern et *Kerneizan* en Loctudy. Il est évident que *Nechtan* ne saurait être une forme brittonique : c'est une forme gaélique. En Ecosse existe un nom de lieu *Nechtansmere*, où le roi de Northumbrie Ecgfrith fut battu et tué par les Pictes en 685. Le nom de Nectan est d'ailleurs connu en Irlande. En Cornwall, sont honorés encore plusieurs des enfants de saint Brychan : *Endelient*, *Menfrede*, *Tedda*, *Yse*, *Maben*, *Marwenna*, *Morwenna*, *Cleder* (v. ci-dessus), *Kery*, *Adwen*. Ces noms apparaissent clairement dans l'onomastique du pays. D'autres sont plus malaisés à découvrir : *Dilit* ou *Dilic* (peut-être dans la chapelle de Saint-Illick), *Wencu* (peut-être dans la paroisse de Saint-Kew, anc. *Lan-docco*), *Wensent* (peut-être sous la forme de saint Sant, éponyme de Lezant, anc. Lansant). Le Rév. Doble ne se dissimule pas ce que ces identifications, et quelques autres, ont de conjectural.

XXIV

Ouvrages nouveaux dont il sera rendu compte ultérieurement :
T. Parry. *Theater du Mond* (Gorsedd y byd) gan Rhosier Smyth.

1. Page 5, le Rév. Doble considère le vieux mot gallois *clairch* « vieillard décrépit » comme un emprunt au latin *clēricus* ; il ne dit rien pour justifier cette explication, qui paraît impossible, malgré l'autorité de Silvan Evans.

Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1930, xxvij-224 p. in-12, 7 sh. 6 d.

Syr John Ballinger. *Carwr y Cymry* (1631), adargraffiad gyda rhagymadrodd [réimpression avec introduction]. Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1930, xxiv-122 p. in-12. 5 sh. 3 d.

Syr John Ballinger. *Yr Ymarfer o dduwioldeb* [La pratique de la religion] gan Lewis Bayly (1630). Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1930, xvj-xxvij-447 p. in-12. 10 sh. 6 d.

Karl Miethlich. *Bezeichnungen von Getreide- und Heuhaufen im galloromanischen* (Zürcher Dissertation). Aarau, 1930, 140 p. 8°.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

I. Béaloideas. — II. Wörter und Sachen. — III. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — IV. American Journal of Philology. — V. Revue des Études Anciennes. — VI. Revue des Études Latines. — VII. Analecta Bollandiana. — VIII. Annales de Bretagne. — IX. Language. — X. Zeitschrift für celtische Philologie. — XI. Norsk Tidskrift for Sprogvidenskap. — XII. Bulletin of the Board of Celtic Studies.

I

Il a été rendu compte ici (*R. C.*, XLV, 401 sq.) des deux premiers fascicules de *Béaloideas*, *The Journal of the Folklore of Ireland Society*. L'activité de cette société ne s'est pas relâchée depuis lors et quatre nouveaux fascicules (III et IV du Tome I et I et II du Tome II) ont suivi.

Ces fascicules sont conçus sur le même plan que les précédents, comprenant presque exclusivement des recueils de textes et croyances populaires. Il faut cependant signaler l'article de M. John Mac Néill sur la mythologie de Lough Neagh (II, p. 115). A la fin du premier tome un éditorial signé de M. S. Ó Duilearga définit la tâche qui incombe à la Société et à ses collaborateurs, et la définit de la façon la plus large, insistant sur la nécessité de recueillir, non seulement les faits de *folklore* proprement dits, mais aussi bien et par la même occasion les faits de dialectes et de toponomastique. Il est certain qu'à défaut d'une société spécialement constituée en vue de ces recherches plus linguistiques que de folklore, *The folk-lore of Ireland Society* pourrait rendre de grands services en étendant dans ce sens l'activité de ses enquêteurs, et il faut lui souhaiter pour cette double tâche des collaborateurs aussi compétents que nombreux.

Un certain nombre des textes publiés se rattachent au cycle

ossianique : *An Craoibhin* (I, p. 219) publie un court récit sur Oisín à *Tir na n-Óg* ; Pilib de Bháldraithe (I, p. 329) une version de l'histoire de Céatach et Londubh (cf. *Béaloideas*, I, p. 141 sq.); Énrí Ó Muirgheasa (I, p. 405) un épisode des enfances de Finn (Cf. *Mac-Gnimartha Finn Mac Cumaill*, *Oss. Soc. Trans.*, IV, 281); Domhnall Ó Ceocháin (II, p. 26) l'histoire de Crónán Mac Imilit ; *An Seabhac* (II, p. 65), l'histoire d'Oisín et de la gouvernante de saint Patrick ; *An Craoibhin* (II, p. 140), une version populaire de « La poursuite de Sadhbh, fils de Eoghan Óg » ; *An Seabhac* (II, 221), l'anecdote de Finn et le géant.

Quelques autres *märchen* rentrent dans le cadre de l'hagiographie ou du folklore chrétien. Il s'agit pour la plupart de légendes locales se rattachant à un lieu de pèlerinage, etc. : I. p. 253, traditions concernant saint Conall Caol, et se rattachant à *Inis Caol*, publiées par Énrí Ó Muirgheasa ; II, p. 56, légende concernant *Tobar Oilbhe*, publiée par Fionán Mac Coluim ; II, p. 58, *Réamonn an Úrla*, publié par *An Craoibhin*, légende concernant l'église de Killcummin ; autres anecdotes édifiantes ou légendes évangéliques : II, p. 81, p. 88 (« origine du cochon »), p. 156 (« coutumes de la Sainte-Brigitte »), p. 210 (« origine du chat »).

La plupart des contributions sont cependant des contes romanesques (*sagen*) ou des anecdotes plus courtes (*märchen*), qui ne sont pas propres au folklore irlandais. L'éditeur renvoie de temps à autre, mais non pas chaque fois qu'il y a lieu, au très commode *Verzeichniss* de Aarne, revu récemment par M. Thompson, ce qui facilitera d'autant la tâche aux travailleurs qui désireraient étudier le folklore irlandais du point de vue comparatiste. On ne peut citer ici que les textes les plus importants.

Bladhman mac an Ubhaill, I, p. 22 (Séamas Ó Duilearga) : cf. Curtin, *Hero-Tales of Ireland*, p. 373 ; *Seán Mac Airt agus an Cat*, I, p. 239, seule version irlandaise connue du Chat Botté (Micheál O Tiománaidhe) ; « La fille du Géant », I, p. 270 (L. Ó Muireadhaigh) ; « Le glaive de lumière », I, p. 276 (Domhnall Ó Ceocháin) ; autre version de « La reconnaissance du mort », I, p. 283 (Próinnsias Ó Raghalla) ; *Liam Donn*, I, p. 290, conte du type « Persée et Andromède » (Peadar Ó Gríobhthah) ; *Aodh agus Donncha Mach a Bhurdáin*, I, p. 309, conte sur le thème des « deux frères » (*An Seabhac*) ; « Les trois baguettes », I, p. 345, sur le thème de « *The taming of the shrew* » (Éamonn Ó Tuathail) ; *Gunóg*, I, p. 349, conte de « la belle-fille persécutée » (Micheál Ó Tiománaidhe) ; *Maonus na luinge luaithe*, I, p. 357 (Seán Ó Dubhda) ; « La

dame et le monstre », I, p. 366 (*An Craoibhin*) ; « Les trois fils du Roi d'Irlande », I, p. 378 (Mícheál Ó Domhnaill) ; « Histoire des géants », I, p. 388, autre variante du thème de Persée et Andromède (Lil Nic Dhonnchadha) ; parmi les historiettes recueillies par S. Ó Duilearga, notez « Les trois rires de la sirène », I, p. 402, version irlandaise du thème du rire mystérieux ; *Laoiman Laghman*, II, p. 3 (*An Seabhac*); *Mac Ri Chruachdin*, II, p. 35 (Edmond Curtis), conte dont une autre version a été traduite par Dottin, *Contes irlandais*, p. 190 ; « Les trois conseils », II, p. 47 (Liam Ó Coisdealbha); II, p. 97 : courts récits de l'Ile Blasket (Robin Flower), parmi lesquels deux *märchen* très répandus (Aarne, n° 403 et Grimm, *Der Gevatter Tod*); « Séarlus, fils du roi de France », II, p. 122, où l'on retrouve le thème du « sombre chevalier sans rire » (*An Seabhac*); *Ashy Pet*, II, p. 148, à rapprocher du type Aarne n° 650 (Éamonn Ó Tuathail) ; « Le lévrier blanc de la montagne », II, p. 157, conte sur le motif de « L'Amour et Psyché » (Mícheál Ó Tiománaidhe); « Diarmuid aux moustaches rouges » II, p. 172, d'un type étudié par M. Reidar Th. Christiansen, *Béaloideas*, I, p. 107, et cf. Aarne, n° 313 (Séamus Ó Duilearga); « Les quatre fils du roi », II, p. 191, du type Aarne, N° 653 (Énrí Ó Muirgheasa) ; « Les trois questions », II, p. 196, cf. Aarne, N° 922 (Eibhlín de Piondargás) ; II, p. 199, parmi les historiettes de l'Ile Blasket, recueillies par M. Robin Flower, noter celle concernant la Saint-Martin, et le curieux épisode de la Mort personnifiée. Parmi les contes de la baronnie de Corcaguiney, recueillis par *An Seabhac*, il est curieux de comparer le conte des « surnoms », p. 220 (Aarne, N° 1940) avec la version publiée II, p. 94 du même conte, mais situé en Amérique et farci de dialogue anglais ; on y saisit sur le fait l'influence de la mode et des préoccupations journalières sur un thème traditionnel de folklore, et particulièrement sur la localisation de ce thème.

Un grand nombre de contributions concernent les faits et gestes des *sidhe*, ce peuple féerique qui aujourd'hui encore est si intimement mêlé à la vie quotidienne du paysan irlandais, ainsi que les coutumes et superstitions de divers comtés : I, p. 207, « Menus faits de folklore de Kerry (*An Seabhac*) ; I, p. 223 « Traditions concernant les animaux domestiques » (Falkner C. Mason) ; on trouvera aussi des coutumes et croyances concernant les animaux dans les faits recueillis en Wicklow par M. Tomás O Cléirigh, I, p. 245 (en anglais) ; cf. également les récits publiés par M. S. Ó Duilearga, I, p. 301 sq. (vache marine, phoques) ; du même, II,

p. 71, « Histoires de fées » (aussi une anecdote sur le lièvre magique), II, p. 90, « Trois histoires sur le renard » (Seán Mac Giollarnáth); II, p. 146, autre anecdote sur le lièvre magique (*An Seabhac*); les « Mélanges de folklore de West Carlow », I, p. 316 (Edward O'Toole) présentent, ainsi que l'article sur le folklore de Wicklow, cité plus haut, et le recueil de contes de Co. Kilkenny, publié par M. Tobias Kavanagh (II, p. 10), cet intérêt de provenir de régions de langue anglaise et d'attester le fait que, le folklore survivant là même où la langue qui en fut le premier véhicule disparaît, l'unité de culture populaire est peut-être plus grande qu'il ne semble et la scission moins nette qu'il n'apparaîtrait, du point de vue linguistique, entre les régions de l'Irlande qui parlent anglais et celles où le gaélique s'est conservé.

M. L. Sjoestedt.

II

La revue Wörter und Sachen, dont ont a jadis ici même signalé l'importance, a continué depuis vingt-deux ans la plus brillante carrière. Elle le doit surtout à l'activité de son fondateur, M. Meringer, qui a été l'initiateur des recherches auxquelles la revue se consacrait (v. *R. Celt.*, XXXIV, 228). M. Meringer a atteint l'âge de 70 ans le 9 mars 1929. Ses élèves, ses collaborateurs et ses amis ont décidé de lui dédier le XIIe volume de la Revue, qui devait paraître en 1929.

Ce présent jubilaire forme un volume de 414 pages in-4° auquel trente-deux linguistes, dont deux Français, ont collaboré. Il a le mérite d'illustrer fort bien la doctrine du maître sur la nécessité de ne pas séparer les mots des objets qu'ils désignent et de replacer les faits linguistiques, considérés comme le reflet des mœurs, dans la civilisation qui les a produits. Cette méthode réaliste et vivante a fait ses preuves ; elle est aujourd'hui reconnue et pratiquée partout. Comme il est dit dans le compliment par lequel débute le volume, « die Saat ist aufgegangen und trägt reiche Frucht ». Le volume est le meilleur témoignage de l'importance et de l'utilité de l'œuvre de M. Meringer.

Un seul article est consacré au celtique ; il est signé J. Vendryes et traite des « noms de la peau en celtique » (pp. 241-245). Mais le celtique est touché à plusieurs reprises, par M. H. Reichelt dans un article « Zur Sippe von lat. *agere* » (p. 112-114) et par M. R. Much dans un article sur « Ulixes in Germanien » (pp. 342-

361). Ce dernier parle, p. 353, du lat. *burgus*, pour confirmer une hypothèse présentée jadis par lui, suivant laquelle ce mot avec son dérivé *burgarius* (C. I. L. III, 13795, de l'an 138 et 13706 de l'an 140) serait un emprunt au grec πύργος, et non au germanique (got. *baúrgs*, etc.). Dans un ouvrage publié en 1902, sous le titre *De Hibernicis uocabulis quae a Latina lingua originem duxerunt*, il avait été déjà signalé, p. 117, que deux mots, *burgus*, différents par le genre, existaient en latin : l'un, masculin, emprunté du grec πύργος (cf. *hunc burgum* Corp. Inscr. Lat. III, 3653, l. 7), l'autre, féminin, emprunté du germanique (cf. *burgum tuam...meam feci*, Sidoine Apollinaire, *Carm.* 22, 3). Dans les langues celtiques on rencontre, comme emprunts au latin, un mot irlandais *borc* (*borcc*, *borg*), masculin, et un mot brittonique gall. *bwrch*, bret. *borc'h*, féminin.

M. J. Pokorny étudie (pp. 303-315) la mutation consonantique (Lautverschiebung) du germanique dans ses origines par comparaison avec les autres langues de l'Europe et de l'Asie. C'est une question à l'ordre du jour (cf. *R. Celt.*, XLIII, 434). Après avoir relevé dans les travaux de ses devanciers, et notamment dans celui de M. S. Feist, « Germanen und Kelten », certaines erreurs de fait et d'interprétation, il présente une hypothèse personnelle. Son idée est qu'il faut attribuer le phénomène à des causes physiques, à un changement brusque de climat survenu dans l'Europe septentrionale, vers 500 av. J.-C. suivant M. Sernander (Eberts, *Reallexikon der Vorgeschichte*, s. uu. « Eichenzeit » et « Klimaverschlechterung »), ou vers 850 av. J.-C. suivant d'autres. Un bouleversement aurait transformé le climat sec et chaud qui régnait jusque là dans le Nord de l'Europe en un climat humide et froid. De là des conséquences à la fois physiologiques et psychologiques sur la « parole » des populations de cette région : pour se protéger de l'air froid et humide, on n'avait d'autre ressource que de fermer la bouche plus étroitement, ce qui entraînait renforcement de l'expiration et resserrement du passage de l'air (p. 306). Alors *p* est devenu **ph* d'où *pf* et *f*, et *bh* est devenu **bw* d'où *w* (*b̄*) ; le changement de *b* en *p* serait plus tardif, mais s'expliquerait de la même façon. Psychologiquement, la catastrophe en question, entraînant un climat plus rude, aurait fortifié chez les Germains leur énergie, leur subjectivité naturelle (p. 312). Dès lors, pas besoin de faire intervenir l'influence d'un substrat non-indoeuropéen comme plusieurs linguistes l'ont proposé. Les Germains sont de purs Indo-Européens : le vocabulaire germanique a une unité, que ne présente aucune langue du domaine indo-européen ; il est faux de dire qu'il

contienne plus de mots inexpliqués que ceux des autres langues ; quant à la morphologie, le système n'en serait pas plus gravement disloqué qu'ailleurs ; toutes affirmations qui sont discutables. Bien plus, le germanique aurait plus fortement que les autres langues conservé et même développé la « subjektive Sprachauffassung » de l'indo-européen. La structure intime de la langue serait donc un argument contre toute influence d'un substrat. Ceci posé, il y aurait des analogues. En cottique (rameau de l'ostiak de l'Iénisséi) il s'est produit aussi une mutation consonantique. Le peuple qui la parlait a donc passé d'un climat chaud et sec au climat froid et humide de la Sibérie. Mêmes conditions climatiques auraient entraîné la même transformation.

Il va sans dire que certaines objections viennent à l'esprit à mesure qu'on lit ce travail. L'auteur ne les dissimule pas, mais il les écarte par des affirmations péremptoires. Il est tenté de nier toute analogie entre la mutation consonantique du germanique commun et les mutations ultérieures. Ainsi celle du haut-allemand serait due principalement à des influences étrangères, c'est-à-dire en l'espèce à l'influence des Celtes ; c'était l'idée de M. Heinertz ; v. *R. Celt.*, XLIII, 434. Il lui faut aussi écarter toute analogie entre la mutation consonantique du germanique et celle de l'arménien ; sans doute aussi celle du bantou, dont il ne parle pas. En effet on ne saurait faire intervenir pour les peuples qui parlent ces langues l'influence d'une catastrophe météorologique. Et enfin, il lui faut expliquer pourquoi seuls les Germains auraient été si sensibles à l'action de la catastrophe, qui a bien dû toucher aussi d'autres peuples. C'est ici que se montre le mieux l'arbitraire de l'auteur dans la défense de ses thèses. Après avoir tiré de la mutation du cottique un argument en faveur de sa théorie (« wir dürfen also *a priori* ähnliche Veränderungen wie im germanischen erwarten », p. 309), il explique l'absence de la mutation dans des dialectes où on serait en droit de l'attendre par cette simple phrase : « überdies reagirt jedes Volk auf äussere Eindrücke in verschiedener Weise » (p. 315). C'est se tirer d'affaire à bon compte et par des finesses d'avocat.

Dans les volumes précédents de la même revue, il convient de signaler une bibliographie de la question de l'ordre des mots en indo-européen [1], dressée par M. Ernst Schwenter (t. VIII, p. 179 ;

1. Il y manque les langues celtiques, malgré l'existence d'une étude sur la place du verbe en celtique, parue dans les *Mém. de la Soc. de Linguistique*, t. XVII, p. 337 et ss.

t. IX, p. 194) ; et d'importantes considérations de M. Bertoldi sur le nom de l'« if », *eburos*, dans la toponomastique et dans le vocabulaire celtique (t. XI, p. 146). A noter que l'if, comme le thuya et le cyprès, est un arbre funéraire, une plantation de cimetière, en Bretagne comme en Irlande et en Écosse (p. 150). On en retrouve le nom dans *Dinefwr* (équivalant à *Eburodūnom*), nom d'un ancien royaume comprenant la partie sud du Pays de Galles et dans *Eboracum*, nom de la ville d'York (p. 149).

Le même tome XI contient deux articles où le rapport du nom du « genou » et de la racine **genə-* est envisagé ; l'un de M. Meringer (p. 118-124), l'autre de M. Güntert (p. 125 et ss.) ; cf. ci-dessous, p. 484.

L'article le plus important du t. XI est celui où M. S. Feist étudie « die Ausbreitung des indogermanischen Sprachstammes über Nordeuropa in vorgeschichtlicher Zeit » (pp. 29-53). L'auteur s'étend en particulier sur les rapports des Vénètes et des Germains ; il assimile les *Veneti* de Tacite (dont les Allemands ont tiré le nom qu'ils ont donné aux Slaves, v. h. a. *Winida*, v. angl. *Winedas*, v. isl. *Vindr*) avec les Vénètes de l'Adriatique ; ce serait une ancienne population illyrienne qui se serait répandue d'un côté en direction de la Baltique et de l'autre en direction de l'Océan Atlantique où elle aurait été celticisée (les *Vénètes* de la péninsule armoricaine, auj. *Gwened* « Vannes »). Il reconnaît le nom des Vénètes non seulement dans l'ancien nom du lac de Constance, *Lacus Venetus*, mais dans celui de la mer Baltique, Οὐενεδικὸς κόλπος (Ptolémée). Pline connaît les *Venedi* sur la Vistule (*ad Vistulam*, cf. *Nat. Hist.*, IV, 97). C'est aux Germains que les Finnois auraient pris le nom dont ils désignent la Russie, *Venäjä*. Le nom de *Njemicŭ* donné aux Allemands en vieux-slave (russ. *nemec*, pol. *niemiec*, serb. *nemski*, d'où magyar *német*, roum. *nemțesc*, alb. *neme*) ne viendrait pas de v. sl. *njemŭ* « muet », mais correspondrait au nom des *Nemetae*, porté par une population de la rive gauche du Rhin dont la capitale était Spire. Enfin, l'auteur croit à l'existence de populations celtiques à l'Est de l'Allemagne et jusque dans l'actuelle Pologne ; c'est-à-dire qu'il prend à son compte la théorie de Chakhmatov (*Arch. für sl. Phil.*, XXXIII, 51, *Izvěstija... Akademii Nauk*, Saint-Pétersbourg, 1911, p. 704, 791 et *Rocznik slawistyczny*, VI, 172, rem. 1) et de Bremer (*Ethnographie der germanischen Stämme*, Paul's Grundriss, 2e éd , III, p. 776). On sait que cette théorie a trouvé des incrédules et des opposants, notamment K. Buga, *Kann man Keltenspuren auf baltischem Gebiet nachweisen ?* dans *Rocznik slawistyczny*, VI, 1 et ss.

Buga n'admettait qu'un nom vraisemblablement celtique dans ce domaine : c'est *Wisla*, *Wīstla*, *Vīstula* « la Vistule ». Quant à Vasmer, il ne reconnaît qu'un seul mot celtique en slave, *sluga* « valet » (*Kritisches und Antikritisches zur neueren slavischen Etymologie*, *ibid.*, p. 172 et 195), Cf. *Rev. Celt.*, XXXV, 256-258.

M. Feist donne à la page 46 un tableau de l'extension de la langue indo-européenne au Nord de l'Europe dans les temps préhistoriques : ce sont les Vénéto-Illyriens qui auraient apporté leur langue indo-européenne au Nord de l'Europe pour la transmettre à la race nord-européenne dont la langue transparaît encore dans le vocabulaire germanique (cf. l'auteur, *Indogermanen und Germanen*, 3° éd., p. 88 ; il a été contredit sur ce point par E. Prokosch, *The Germanic Review*, I, 51 et ss.). La domination illyrienne se serait étendue de l'Adriatique à la Baltique, couvrant les Alpes Orientales, l'Autriche, la Moravie, la Hongrie, la Bohême, l'Allemagne Orientale, la Posnanie. C'est à cette domination qu'il faudrait rapporter les découvertes d'objets de la civilisation dite de Hallstatt ou de Lusace, et les nombreux noms de ville illyriens. C'est par cette domination que s'expliqueraient les rapports linguistiques du germanique, du latin et du celtique, car Italo-Celtes et Illyriens- Vénètes venaient d'un habitat primitif commun, sans doute la basse plaine du Danube. Les Celtes n'auraient donc été en contact avec les Germains que comme successeurs des Illyriens-Vénètes et après que les Germains auraient été indo-européanisés par ces derniers. A cette hypothèse se heurte le fait que des mots celtiques ont été empruntés par les Germains avant la mutation consonantique. M. Feist écarte ces mots par des raisons dont M. Pokorny a montré la fragilité dans l'article du tome XII de *W. u. S.*, mentionné plus haut.

Cet article de M. Pokorny a principalement pour objet de combattre la doctrine de M. Sigmund Feist. Ce dernier croit que l'indo-européen apporté chez les Germains s'est développé sur un substrat que constituait une race différente. M. Pokorny voit dans les Germains les plus purs représentants de la race indo-européenne. Il est fâcheux, comme on l'a dit plus haut (p. 459) que dans des questions de ce genre des préoccupations nationales puissent s'introduire et fausser la liberté de l'appréciation.

On trouve plus d'indépendance avec une complète objectivité dans l'article que M. Güntert, un des codirecteurs de la revue, a publié au tome X de *Wörter und Sachen*, p. 1-22, « Ueber die Ursache der germanischen Lautverschiebung ». C'est l'exposé le plus impartial de l'état de la question avec l analyse la plus judi-

cieuse des faits. M. Güntert insiste avec raison sur les ressemblances de la mutation consonantique du germanique et du traitement des occlusives intervocaliques en celtique ; également sur certains caractères de la phonétique du hongrois et de l'étrusque. En hongrois l'ancien *p* est devenu *f* et l'ancien *k*, *h* et, à l'intervocalique au moins, les anciens *b* et *g* sont représentés par *v* et *yod*. En étrusque, *p*, *t* et *k* dans les mots empruntés du grec sont représentés par *f*, *ṗ* et *ch*. Tous ces faits supposent suivant M. Güntert la présence ancienne dans le nord de l'Europe d'une population non-indoeuropéenne qui aurait agi sur la langue des Indoeuropéens dans le sens de la mutation consonantique. C'est-à-dire qu'il pose dans toute son ampleur le problème du substrat : die Völkermischung, dit-il, ist der tiefere, eigentliche Grund aller dieser Lautumbildungen (p. 19). Cette opinion paraît la plus sage ; et on peut s'en tenir à la conclusion de l'article : die Lautverschiebung ist ein geradezu typisches Beispiel der grundlegenden Bedeutung von Völkermischung für die Sprachentwicklung (p. 22). On sait qu'en France, Michel Bréal et M. Meillet ont depuis longtemps soutenu, dans le cas du germanique, l'existence d'un substrat étranger.

III

La question de la reconnaissance légale des enfants par leur père et de l'origine du nom du « genou » a fait l'objet en ces derniers temps de nombreux travaux que connaissent les lecteurs de la *Revue Celtique* (v. J. Loth, *R. Celt.*, XXXVII, 66 et XL, 143 ; en outre cf. *R. Celt.*. XL, 495 ; XLII, 236 ; XLIII, 168 ; XLIV, 259 ; et ci-dessus, p. 482).

M. J. Loth, qui avait été l'un des initiateurs de cette enquête, était parti du double sens de l'irlandais *glún* « genou » et « génération » ; il y rattachait l'expression *glúndalta* « nourrisson du genou », qui figure dans la plus récente version de la *Táin bó Cuailnge*.

Dans la Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. LVII, p. 69 et ss., M. Thurneysen émet des doutes sur l'interprétation donnée par M. Loth à *glún-dalta* et sur les conclusions qu'il en tire. Il fait observer que l'expression *ré glun-dalta Conchobhair* a pris dans la version la plus récente la place qu'occupe le mot *dalta* tout court dans les versions plus anciennes (*T.B.C.*, éd. Strachan O'Keeffe, l. 2145 ; éd. Windisch l. 2859). Et il sup-

pose que cette expression vient tout simplement d'un passage précédent de la *Táin*, où il est dit de Cuchullin : *ocus suidid* (l. *saidid*) *fo glun Conchobair iarum*, *ocus bá si sin a lebaid dogres iar sin* (éd. Strachan-O'Keeffe, l. 728) « et il se place ensuite sous le (au-dessous du) genou de Conchobar, et ce fut là son lit toujours désormais ». Or dans ce passage, le mot *glún* doit s'entendre, au propre, de la place qu'occupe le jeune enfant à table. Les Celtes comme les Romains s'étendaient sur des lits pour manger. Le roi Conchobar installe le jeune Cuchullin sur son lit à la hauteur de son genou, *fo glun* [1]. L'expression inverse est *for gualaind* « sur l'épaule » qui indique la place accordée à quelqu'un qu'on veut particulièrement honorer : *do fesid for gualaind Conchobair* « (Bricriu) se plaça à la hauteur de l'épaule de Conchobar » (*Fled Bricrend*, § 5). M. Thurneysen ajoute qu'il ne faut sans doute pas comprendre au propre l'expression *to-ruceba*, *-turceba* « élève » appliquée à un père en parlant d'un enfant ; cela n'impliquerait pas un geste rituel de reconnaissance, car le verbe s'emploie aussi d'une mère (*Z.C.P.*, VIII, 310, 32 ; cf. X, 422). De même l'expression *i n-ucht* « dans le sein » ou le « giron » (*R. Celt.*, XIII, 460, § 59 ; XXV, 20, § 2, 34, § 2) avec le verbe *gabim* ne signifierait pas « adopter, reconnaître (un enfant) », mais devrait être entendue au propre, comme le prouve le passage *Z. C. P.*, XII, 273, où un enfant passe d'un giron à un autre, sans que Cairpre, qui est son père, sache que l'enfant est bien son fils. En un mot, M. Thurneysen ne croit pas que les témoignages invoqués suffisent à établir l'existence en Irlande d'actes symboliques ou de gestes rituels pour la reconnaissance des enfants. Mais les rapprochements qu'a faits M. Loth entre le nom du « genou » et les formules de reconnaissance en d'autres langues n'en subsistent pas moins ; et l'expression *glún-dalta*, même si le rédacteur du passage a pu avoir souvenir d'un autre usage, n'en reste pas moins curieuse. Il est possible que de bonne heure on ait cessé de la comprendre.

Dans le même tome LVII, sous le titre v. irl. *fecht n-oen* « une fois », M. Thurneysen publie pp. 72-75 de fines remarques sur le développement de l'article. Le cornique et le breton se sont créé un article indéfini en employant comme tel le nom de nombre « un »; il n'est pas douteux qu'ils ont tous deux sur ce point subi

1. M. J. Loth avait lui-même pris soin de distinguer l'emploi du mot *glún-dalta* qu'il rattache à une conception primitive et celui de l'expression *discere sub genu alterius*, née simplement de la position du disciple (*R. Celt.*, XL, 148, n.).

respectivement l'influence de l'anglais et du français. Le gallois et l'irlandais n'ont pas d'article indéfini. Toutefois, en irlandais on peut en reconnaître l'amorce. L'expression *fecht n-oen* « une fois » s'emploie d'abord après *in fecht n-aile* « l'autre fois » pour marquer enfin l'apparition de la bonne fois, de celle qui compte pour l'événement dont on parle ; mais elle a fini par devenir l'équivalent du français « une fois ». Cela tient essentiellement à ce que le nom de nombre avait l'habitude de figurer avec le mot *fecht* au sens de « une, deux, trois fois » (cf. *a fecht sa* « cette fois »). Le sens propre du mot (qui est proprement « voyage, expédition ») s'est affaibli, en même temps que la valeur de l'unité dans l'expression *fecht n-oen*. Cette expression a fait créer *laa n-oen* « un jour ». En irlandais moderne, un article indéfini tend à s'établir par l'emploi de *eigin* (v. irl. *écen* « nécessité, certitude ») dans *rud eigin* « quelque chose » (gael. d'Écosse *uair-eiginn* « parfois, jadis »), ou bien par l'emploi de *áirighthe* dans *fear áirighthe* « un homme » sous l'influence de l'anglais « a certain ». D'autres expressions encore sont en train de se créer (*aon-uair amhain* « une fois », *air aon-chor* « comme cela », *aoin-neach* « quelqu'un, un », *aoinnidh* « quelque chose »).

La formation et l'emploi de l'article dans chaque langue posent des problèmes particuliers. M. Thurneysen rappelle que l'irlandais emploie régulièrement l'article défini là où nous mettrions un article indéfini. Quand on doit raconter quelque chose de quelqu'un, on l'introduit dans le récit au moyen de l'article défini : *con acca* in *scáilfer mór ina dochum* « il vit venir vers lui *un* grand gaillard » (*F. Br.*, § 37) ; *da n-arraid in Morrigan i ndeilb* na *sentuindi cailligi 7 si caech-losc* « sur lequel se jeta la Morrigan sous forme d'*une* vieille femme, borgne et boiteuse » (*T.B.C.*, éd. Strachan-O'Keeffe, l. 1748). Les exemples sont innombrables ; cf. encore : *con facca si* in *fiach oc ól na fola forsin tšnechtu* « elle vit *un* corbeau buvant le sang sur la neige » (*Ir. Texte*, I, 71, l. 16), *co n-acca* in *soillsi móir fair isin tech* « il vit *une* grande lumière sur lui dans la maison » (*Érin*, II, 204, l. 5), *co n-accai ara chiunn* in *fer*, *ocus leth a chinn fair*, *ocus leth fir aili for a muin* « il vit venir à lui *un* homme, portant la moitié de sa tête et la moitié d'un autre homme sur son dos » (L.U. 59 b d.l.), etc. Le substantif accompagné de l'article défini est souvent annoncé par un *ní* précédent : *co n-accatar ní*, in *less mbilech* « ils virent quelque chose, une cour plantée d'arbres » (L.U., 134 b 21), etc. M. Pokorny (*a historical Reader of Old Irish*, p. 35), adoptant une suggestion de M. Michael O'Briain, semble admettre qu'en pareil cas l'article défini repré-

senterait le numéral *óen*, affaibli en position proclitique. C'est de tout point impossible. Il faut sans aucun doute partir du démonstratif **sindo-*, dont nous avons ici un emploi particulier, et ancien. Peut-être cet emploi tient-il tout simplement au caractère traditionnel des récits épiques, dont tous les épisodes et les personnages étaient connus d'avance et attendus des auditeurs. Ainsi quand on raconte aux enfants le *Petit chaperon rouge*, on leur dit : « Tout à coup il aperçut le loup... » et non pas « un loup ».

Dans le même volume, p. 182-183, M. E. Fränkel, traitant de la conjonction concessive, enseigne que l'emploi de irl. *cia* « quoique » au sens de « que » viendrait des cas où la phrase principale est négative : *na ba thoirsech cia béosa hi carcair* « ne sois pas triste quoique (d'où « que ») je sois en prison », Wb. 29 d 19, ou *nirbo mebul less mo chartrad ciarpsa cimbid* « il n'eut pas honte de mon amitié quoique je fusse prisonnier », Wb. 30 a 6. D'où *is huisse ce rusamaltar fri crist* (Wb. 34 a 4), *is-toich cia dorattid-si ni* (Wb. 16 c 11), etc. Cf. ma *Grammaire du vieil-irlandais*, p. 366 et *R. Celt.*, XLII, p. 228-229. Cette doctrine de M. Fränkel vient de M. Thurneysen (*Handbuch*, p. 513). Mais M. Fränkel y apporte une confirmation tirée de l'usage du germanique (v. angl. *nis hit man wundar þeah þu sy god and ic yfel* « ce n'est pas étrange que tu puisses être bon et moi mauvais », *ne reces du dah we deade sie* « ne t'afflige pas que nous soyons morts ») et aussi du slave.

IV

Dans The American Journal of Philology, t. L, p. 370-372, M. Louis H. Gray a publié « three etymologies in early Celtic ». La première porte sur le gaulois *exacum*, nom d'une variété de centaurée chez Pline (*H. N.*, XXV, 68), employée en médecine pour ses propriétés cathartiques ; ce nom serait à expliquer non par **ex-āco-* « qui a perdu son acuité » (cf. m. bret. *eaug*, bret. mod. *éog*, *éok*, « mûr, roui ») comme l'ont proposé divers savants (W. Stokes, *U. S.*, p. 26 ; Henry, *Lexique*, p. 115 ; Holder, *Sprachsch.*, I, 1487), mais par *ex-āgo-*, en alternance avec lat. *ex-igus*, cf. m. lat. *exagium* « purgation », gr. ἐξαγωγή « évacuation » ; le *c* de *exacum* aurait la valeur d'un *g*.

Les deux autres étymologies sont d'ordre géographique. Le nom de l'île de Man est donné sous deux formes par Nennius (*H. Br*, 8) : *Eubonia* et *Manau*. M. Gray suppose ingénieusement que, l'île se trouvant située entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, le

premier de ces noms est brittonique et le second irlandais. Il y a une autre forme *Abonia* que donne la version irlandaise de Nennius (éd. J. H. Todd, chap. 3), et l'on trouve en gaulois *Ebonius* à côté de *Eubona*. M. Gray pense que *Eubonia* est à corriger en **Ebonia*, et il y voit le nom celtique du cheval (conservé dans l'irlandais *ech* et le breton *ebeul* « poulain »). Quant à *Manau*, équivalent de l'irlandais *Mann* (irl. moyen *Mana*, gén. *Manann*, dat. *Manainn*). M. Gray l'apparente à la famille du latin *mannus* qui est celle du basque *mando* « mule », probablement non indo-européen. Le nom de l'île signifierait donc « île du cheval ».

Dans le troisième cas, il s'agit du nom des Andelys, anc. *Andeleius*, que M. Gray explique par **Andelēkios* et qu'il rattache à irl. *lia* gén. *liacc* « pierre » ; ce serait la ville de la « Grande Pierre » (*ande-* préfixe augmentatif).

V

Dans la Revue des Études Anciennes, t. XXX, p. 115 et ss., M. le Dr Peyneau a réuni des exemples du nom propre *Eyre* qui s'emploie avec divers dérivés ou composés en de nombreux points du midi de la France pour désigner soit des cours d'eau soit des lieux habités. La liste est abondante et comprend même plusieurs noms de lieu du Nord de la France, qui n'ont sans doute rien à faire ici, à commencer par Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais), Airon-Notre-Dame (*ibid.*) et La Laire (Mayenne, Sarthe, Seine-et-Oise) ou Les Laires (Marne, Sarthe). M. Peyneau suppose que le nom propre *Eyre* (d'où *Eyragues*, *Eyrieux*, etc.) est un ancien nom commun signifiant « cours d'eau ». Mais on aimerait savoir de quel radical est sorti ce mot et à quelle langue il appartenait.

Au volume XXXI du même périodique M. L. Davillé a donné un article sur « le mot celtique *cambo-* et ses dérivés en toponymie » (pp. 42-50). L'existence d'un mot celtique **cambo-* a été établie depuis longtemps par les linguistes (v. notamment Wh. Stokes, *U. S.*, 78) et depuis longtemps aussi on y a rattaché les noms de lieu tels que *Cambodūnum* auj. *Kempten*, « forteresse située à un coude de rivière » (traduction déjà proposée par Glück, cf. *R. Celt.*, XLIV, 323), **Camborandā-* (*R. Celt.*, XL, 475), *Camboritum* « le gué de la courbe » (Holder, I, 715), etc. M. Davillé a fait un relevé des noms de lieu tirés de formes celtiques en *cambo-* ou qui paraissent y remonter et il a constaté sur la carte que beaucoup étaient situés près de la courbe d'une

rivière, tantôt à l'intérieur tantôt à l'extérieur de la boucle. Le fait est intéressant, mais n'apporte rien d'imprévu. Il est possible d'ailleurs que l'adjectif *cambo-* se soit appliqué en toponymie celtique à d'autre courbure qu'à celle d'un cours d'eau, et par exemple à la courbe d'un vallon ou à la silhouette d'une montagne. L'adjectif *camm* dans les langues celtiques modernes signifie « courbe, tordu » dans les sens les plus variés. Reprenant une théorie de Kurth et de Feller, M. Davillé entreprend ensuite de prouver que les nombreux noms de lieu du type *Ham* ou *Han* dans le Nord de la France et notamment en pays flamand remontent aussi au celtique *cambo-*. Cela est fort possible pour quelques-uns d'entre eux. Mais il n'est pas exclu cependant que d'autres remontent à un radical germanique, ainsi que Longnon l'enseignait [1].

Le même volume contient deux intéressants articles de nos collaborateurs MM. E. Linckenheld (p. 161-173 : Une déesse-mère provenant du grand Ballerstein) et P. Aebischer (p. 237-252 : Quelques traces du culte des *Matres* en toponymie, particulièrement en Suisse romande). A propos d'une déesse-mère en terre cuite trouvée dans une stèle-maisou au Grand-Ballerstein (montagne du Pays de Dabo, Moselle), M. Linckenheld reprend et discute la question du caractère et de la destination des figurines en terre-cuite trouvées dans les tombes de la Gaule. Deux sortes de représentations s'y rencontrent : des animaux et des divinités féminines. Mais les animaux sont uniquement des coqs, des colombes, des canards ou autres oiseaux. Suivant M. Linckenheld, ce sont des jouets d'enfant qu'on déposait dans la tombe. Quant aux déesses, ce sont uniquement des Vénus ou des déesses-mères. La représentation aurait également une destination funéraire : on voulait symboliser dans la tombe le foyer domestique, où le mort continuait à vivre, et on mettait ce foyer sous la protection des divinités tutélaires, habituellement représentées dans les maisons. Il ne s'agit pas là de simples imitations d'une coutume romaine ou gallo-romaine. Les Gaulois pratiquaient par eux-mêmes le rite de la symbolisation du foyer dans la tombe.

Partant de l'idée que les fleuves et les sources ont été adorés comme des divinités, M. Aebischer cherche à expliquer par un ancien culte des « Matres » les noms de fleuves tels que *Meyronne* ou de lieux tels que *Mayronnes*, *Maironne*, noms qui remontent à *Matrona* ou *Matronna*. Or, le suffixe *-ona*, *-onna*, est répandu dans

1. P. 44 et p. 48, lire gotique *hamfs* (et non *hampf*). Cet adjectif gotique signifie d'ailleurs « infirme, boiteux ».

des noms de cours d'eau ; il aurait été joint ici au nom des *Matres*, les déesses-mères. En d'autres parties de la Gaule, des fleuves s'appellent *Maire* ou *Mère*, nom qui dérive directement de *Matra*. Les aires des deux dénominations sont assez distinctes. En Helvétie au contraire on trouve à la fois les deux noms. Six des sept faucilles votives d'Allmendingen portent une dédicace aux Matres (*Matribus*), la septième aux Matrones (*Matronis*). Or, la toponymie fluviale de la Suisse renferme à la fois un *torrens de Matre* (près de Martigny, Valais ; document de 1281), une *Maraigue* (*Matrem aquam* dans un acte de 1429, auj. *la Grande-Eau*, vallée des Ormonts, à l'ouest d'Aigle), une *Marivue* (de *Matra aqua*[1], torrent fribourgeois non loin d'Albeuve), et à côté de cela un pâturage dénommé *Marnèche* (soit *Matronisca*), au-dessus de la *Maraigue* dont on vient de parler, un autre dénommé *Marnex* (soit *Matronasco-*), au-dessus du torrent du Plan, et enfin une localité de *Marnand* qui peut remonter à **Matronanem*, dans le district de Payerne (Vaud). M. Aebischer croit encore retrouver le nom des déesses-mères dans une partie des noms *Mortaigue*, *Mortivue*, *Morteau*, *Mortruz* des cantons de Fribourg, Vaud et Neuchâtel.

Le même volume contient enfin, outre la continuation des « notes gallo-romaines » et de la si riche « Chronique gallo-romaine » de M. C. Jullian, une nouvelle série de « Notes sur les routes de la Gaule romaine » par M. Besnier (p. 334-338 : étude de nouveaux milliaires découverts en Armorique [Mespaul, Finistère], en Poitou [Cenon, Vienne] et en Limousin [Donzeil, Creuse]), et deux notes de M. G. Drioux : l'une sur le « dieu à la roue chez les Lingons », à propos d'un bas-relief inédit (p. 353-358), l'autre sur le nom d'*Aqueranda* porté par une ancienne localité du diocèse de Troyes entre Fouchères et Belleville-de-Fouchères (p. 358); c'est évidemment une corruption de *Equoranda* (cf. en dernier lieu *R. Celt.*, XLII, 219), et il est important de noter que cette localité était située sur la limite des Lingons et des Tricasses.

VI

Dans la Revue des Études latines, t. VIII, p. 230-241, les celtistes liront avec intérêt l'article de M. K. van der Heyde sur « l'ablatif de comparaison en latin ». Le comparatif latin admet

1. Lat. *aqua* donne *i(v)wè* en patois d'Albeuve.

deux constructions, avec l'ablatif et avec *quam*. Mais M. Löfstedt (dans ses *Syntactica*, I, p. 236) a récemment montré que le tour *filius patre maior* manque à peu près totalement dans les plus anciens textes latins, qu'il est encore assez rare à l'époque de Cicéron et ne devient courant que chez certains auteurs comme Ovide et Horace. L'ablatif n'est employé par les anciens auteurs que dans quelques cas bien définis, dont les deux principaux sont ce que M. van der Heyde appelle les expressions proverbiales (*melle dulcī dulcius* Truc . 371) et le type *opīniōne melius* (Cas. 338, Aul. 544, Amp. 545, Mil. 1238). Il tire de ce fait certaines conclusions sur la valeur ancienne de l'ablatif avec le comparatif : il croit que c'est un « cas à valeur sociative », une sorte d'instrumental.

En réalité, la différence des deux constructions doit être cherchée dans la double valeur du comparatif. Tantôt le comparatif ne sert qu'à marquer un haut degré (*plus noir qu'un corbeau*, *plus sourd qu'un pot*, *plus entêté qu'une mule*) ; la comparaison consiste à évoquer l'image d'un être ou d'une chose qui possède la qualité au plus haut degré. Alors on emploie l'ablatif (*tu es lapide silice stultior*, Poen. 891). Tantôt, la comparaison établit une différence de degré entre deux personnes ou entre deux choses (*Pierre est plus grand que Paul*, c'est-à-dire *plus grand que Paul n'est*). Alors la construction avec *quam* est naturelle. M. van der Heyde signale que chez Plaute cette construction s'étend aux dépens de l'autre (*homō lenior quam plūma*, Men. 488). Tout dépend de savoir si l'on peut faire du régime du comparatif le sujet d'un verbe (*lenior quam plūma est*) [1].

L'irlandais ancien connaît aussi deux constructions du comparatif. Il emploie le datif dans *as dulin linn cech indiub* « qui m'est plus cher que tout profit » (Ml. 45 a 4), *messa ancreitmech* « pire qu'un mécréant » (Wb. 28 d 23), ou *binni luaidib* « plus doux que des chants » (*Ériu*, II, 16), mais il emploie la conjonction *ol* suivie du verbe substantif quand il s'agit de marquer une différence de degré : *is socbruidiu láam oldósa* « la main est plus belle que moi (= que je suis) » (Wb. 12 a 21), *bid ferr oldai* « il sera meilleur que toi (= que tu es) » (Wb. 1 d 21).

M. van der Heyde a bien vu que le comparatif, dans le premier emploi signalé, est tout voisin d'un équatif (*melle dulcior* « aussi doux que le miel »). L'irlandais a comme on sait, une forme spéciale pour l'équatif, et il la construit avec l'accusatif : *sonartaidir*

1. Ainsi, dans l'exemple *nunc perlūcet ea quam crībrum crebrius* (Rud. 102), l'emploi de *quam* semble justifié : il faut comprendre *quam crībrum perlūcet*.

slebe « aussi fort que les montagnes », *médither sliab* « aussi gros qu'une montagne » (*Z.C.P.*, I, 327), *glasidir buga* « aussi bleu que la jacinthe » (*L. U.*, 90 b 2). *duibithir fiach* « aussi noir qu'un corbeau » (*Ériu*, V, 122, 37), *móir beolu midchuaich* « aussi grand que les bords d'une coupe d'hydromel » (*L. U.*, 59 a 39), *lir bonmanna ega* « aussi nombreux que des morceaux de glace » (*L.L.*, 102 a in *T.B.C.*, l. 5949), etc. Mais l'équatif irlandais admet aussi la construction avec *amal*, qui marque exactement l'égalité du degré. C'est ce genre d'équatif que Plaute exprime dans la phrase souvent citée : *homō mē miserior nūllust aequē* (Merc. 335).

Quant au tour *opīniōne melius*, que M. van der Heyde considère comme « une de ces formules, nées du hasard de l'analogie et qui n'ont jamais eu la force de s'imposer » (p. 239), on le rencontre aussi en irlandais : *erdarcu epirt* « plus clair que le dire » (= qui va sans dire); *lia turim* « plus nombreux que compte » (= innombrable) ; *móu alib* « plus grand que paroles » (= indicible) ap. Wh. Stokes, *Corm. tr.*, p. 110 (cf. O'Dav. Gloss. 631 in *A.C.L.*, II, 298). On peut comparer encore le *ni messo Conchobar do charait* du *Scél mucci Mic dá thó*, § 2 (*Irische Texte* I, 97). C'est un vrai « ablatif » de comparaison, qui d'ailleurs se trouve aussi en grec : μείζων τῆς ἐλπίδος (Schwab, *Historische Syntax der gr. Comparation* II, 8).

VII

Le P. Paul Grosjean continue aux Analecta Bollandiana sa collaboration de celtiste. Le tome XLVIII contient de lui, pp. 99-123, l'édition d'une vie latine de saint Brendan.

Comme l'a exposé Charles Plummer (*Vitae Sanct. Hib.*, I, p. ix et ss.), il existe en latin trois collections de vies de saints irlandais. La première, qui est la plus ancienne, est contenue dans le Codex Salmanticensis, aujourd'hui à Bruxelles. La plus récente se trouve dans deux manuscrits d'Oxford, Rawlinson B 485 et 505. Enfin, la recension intermédiaire est conservée dans deux manuscrits de Dublin, sur lesquels on pourra consulter un précédent article du P. Grosjean dans les *Analecta Bollandiana* (t. XLVI, pp. 98-100, 109-111). Comme le Codex Salmanticensis avait été publié intégralement par les PP. de Smedt et de Backer, Charles Plummer consacra ses soins à l'édition des deux autres recensions. Encore voulut-il éviter les doubles emplois et les répétitions inutiles. Ainsi, pour la vie latine de saint Brendan, il se contenta de publier

dans ses *V.S.H.* le texte des manuscrits d'Oxford, vu que le texte des manuscrits de Dublin avait été utilisé par le cardinal Moran dans ses *Acta sancti Brendani* (Dublin, 1873, p. 1-26). Mais l'édition de Moran laisse beaucoup à désirer. Il existe d'ailleurs de la recension des manuscrits de Dublin une troisième copie, dans un manuscrit de Maynooth, que Charles Plummer ne connut que plus tard (cf. C. Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, p. 178, et P. Grosjean, *Anal. Boll.*, XLVI, p. 116-118). Pour ces différentes raisons, le P. Paul Grosjean, disciple de Charles Plummer, et qui met un zèle pieux à compléter l'œuvre de son maître, a cru bon de publier à nouveau cette seconde recension, d'après le manuscrit de la Marsh Library (f° 56 et ss.). Ce manuscrit offre un intérêt particulier pour l'étude de la légende de saint Brendan. Tandis qu'ailleurs la *Vita Brendani* est plus ou moins combinée avec la fameuse *Nauigatio Brendani*, ici les deux textes sont distincts, intercalés l'un dans l'autre sans se mêler. Le P. Grosjean s'est borné à éditer la *Vita*, dont on lui devra ainsi de posséder le texte exact, sous une de ses formes les plus anciennes [1].

VIII

Le 4e fascicule du tome XXXVIII des Annales de Bretagne contient, pp. 627-674, un article posthume du regretté Largillière, faisant suite à celui dont la *Revue Celtique* a parlé (t. XLIV, p. 493). Il s'agit de la fameuse « prophétie de Gwenc'hlan », telle qu'elle a été publiée par Le Pelletier en 1619, à la suite de son dictionnaire. Largillière en avait préparé une édition reproduisant le texte breton et la traduction française mise en regard par Le Pelletier. C'est un dialogue de 247 vers, entre Arthur et Guinclaff, dont la copie utilisée par Le Pelletier portait la date de 1619. Le dialogue lui-même aurait été composé en 1450. Le Pelletier, dans son avertissement (republié aussi par Largillière), met le lecteur en garde contre cette date, qui lui paraît trop ancienne ; les prophéties prêtées à Guinclaff auraient été « anti-datées et faites après coup ». Mais il n'est

1. On notera dans ce texte, outre une allusion fort nette à l'enfer glacé (p. 118, n. 2 ; cf. *R. Celt.*, XLVI, 134), des traces d'hibernismes en latin, par exemple l'emploi de *alius* au sens de *quidam* (p. 115), et surtout de nombreux exemples du nominatif absolu (pp. 105 n. 2, 107 n. 1, 109 n. 1 et 116 n. 3). L'influence de leur langue maternelle sur le latin des clercs d'Irlande a été déjà souvent signalée ; v. par ex. *R. Celt.*, XXXVIII, 345 n.

pas exclu que le texte puisse remonter au milieu du xve s. (cf. E. Ernault, *R. Celt.*, XIV, pp. 221-224). L'édition de Largillière fournirait donc un des textes suivis les plus anciens du moyen-breton [1]. M. E. Ernault, qui s'est chargé de la revoir avant l'impression, y a joint de précieuses notes critiques.

Dans le volume suivant (t. XXXIX), M. J. Tourneur-Aumont et M. Emile Ernault reviennent à leur tour sur le prophète Guinclaff.

Le premier (pp. 1-17) commente en historien le texte prophétique et l'interprète à la fois par un rapprochement des chroniques versifiées (genre « chant royal ») fort à la mode au xve siècle et par l'examen des événements historiques auxquels la Bretagne était intéressée au temps du duc François Ier (1442-1450). Il estime que le clerc contemporain du duc François Ier qui imagina le Guinclaff ami d'Arthur devait être un rimeur politicien au service du roi de France Charles VII. Ce dernier menait une politique de coopération franco-bretonne fort habile dans laquelle il était aidé par Arthur de Bretagne, connétable de Richemont. La prétendue prophétie de Guinclaff porte la marque de ce temps ; elle a dû naître dans quelque centre d'action politique commune, tel qu'était alors la ville de Tours, où il ne manquait pas de clercs bretonnants.

De son côté, M. Ernault s'est proposé une série de recherches philologiques relatives à la prophétie de Guinclaff. Pour commencer, il étudie ici (pp. 18-30) la transformation du personnage de Guinclaff, devenu Gwenc'hlan dans le *Barzaz-Breiz* et le nom même de Gwinclaff, dont il maintient l'explication par **guin-galaff* variante de *guenngoloff*, *guenngolo* « paille blanche, septembre » (cf. *R. Celt.* XIV, 224).

Enfin, le tome XXXIX contient dans son second fascicule (p. 165-186) une longue étude par M. J. Loth des deux ouvrages de M. W. J. Gruffydd sur la littérature galloise dont la *Revue Celtique* a rendu compte en leur temps (t. XL, 193 et XLIII, 186).

IX

Miss Edith Frances Claflin, dont nous avons précédemment signalé une étude sur les formes verbales en *-r* (cf. *R. Celt.*, XLV, 411), poursuit le même ordre de recherches dans un article de

1. On sait qu'il existe en moyen breton un Credo en vers du milieu du xve s. (*R. Celt.*, XX, 184) sans parler des textes d'Ivonet Omnes, des environs de 1350 (*R. Celt.*, XXXIV, 241 et XXXV, 129).

LANGUAGE (t. V, p. 232-250), intitulé « The hypothesis of the italo-celtic impersonal passive in *-r* ». C'est un article de critique, où elle expose pour en montrer les faiblesses, toutes les explications tentées jusqu'ici de l'impersonnel passif latin, « croix de la morphologie latine », « énigme mystérieuse comme celles du sphinx ».

L'idée de Miss E. F. Claflin est que l'impersonnel latin est sorti du déponent. Elle l'appuie sur le fait que le tokharien et le hittite qui ont tous deux des formes médio-passives en *-r* ne présentent aucune trace de l'impersonnel. Comment croire après cela que le breton moderne, quand il dit *gweler* « on voit » ou *karer* « on aime », conserve un archaïsme vieux de plusieurs millénaires! Pareille idée « is one that decidedly lacks verisimilitude » (p. 234)! Mais cette brève condamnation ne tranche pas la question. Les faits sont beaucoup moins simples que l'auteur ne les présente ; et les inconséquences qu'elle se plaît à relever dans les doctrines de ses devanciers sont plus apparentes que réelles. La vraie méthode consiste à marquer sur chaque point du domaine les étapes du développement, Or, un fait paraît certain : c'est que l'italique et le celtique possédaient un impersonnel en *-r* nettement distinct du déponent. La comparaison des formes gaéliques (irl. *berir*, *no-m-berar*) ou brittoniques et des précieuses formes osco-ombriennes (ombr. *ferar*, *ier*, osq. *loufir*) ne permet guère de douter que le latin *fertur* résulte d'une innovation. C'est la même innovation qui explique la 3e pers. pl. *bertir* en irlandais. On passe aisément en effet de l'impersonnel au passif personnel. En italique et en celtique, ce passage a été favorisé par l'existence du prétérit, ancien adjectif verbal (*amātus est*, *amātī sunt* à côté de *uentum est* ; cf. *R. Celt.*, XXVIII, 347-348). D'ailleurs, si bien attesté que soit l'impersonnel en italique et en celtique (en dehors même des formes en *-r*), on sait que ces langues participent à la tendance générale qui porte à y substituer des formes personnelles (cf. *paeniteō*, *doleō* remplaçant *mē paenitet*, *mihi dolet*, etc.). Ce sont là des faits auxquels la comparaison du tokharien ou du hittite ne peut rien changer (cf. d'ailleurs *R. Celt.*, XXXIV, 133). Il convient de maintenir la doctrine suivant laquelle le celtique et l'italique présentent trois types différents de désinences en *-r* : celles de l'impersonnel, celles du déponent et celles de la 3e pers. du pluriel du prétérit. L'hypothèse que ces trois types pourraient se ramener à un seul (qui serait alors peut-être de 3e pers. du pluriel) est une hypothèse supplémentaire, qui se place à la date de l'indo-européen commun. Elle est évidemment hasardée ; et si les faits hittites la contredisent ou même seulement répugnent à l'appuyer, on peut

l'abandonner sans ruiner pour cela l'ensemble de faits que la comparaison de l'italique et du celtique, associés même au tokharien, permet d'édifier. Il n'y a pas de raisons pour que le système verbal de l'italo-celtique remonte directement à l'état révélé par le hittite.

Dans le même tome de *Language*, M. Louis H. Gray étudie, pp. 251-253 « *the Ogham genitive singular in -AIS* ». Ces génitifs sont attestés dans des formes comme *Gebbais*, *Tanais* ou *Rottais* à côté desquelles on a des formes en *-ai*, comme *Carricai*, *Eraqetai*, *Mogai*, *Qerai*, *Qetai*, *Senai*, *Veqoanai*. M. Eoin Mac Neill, considérant le génitif en *-ai* comme le véritable génitif des thèmes en **-yo-* montrait certaine défiance à l'égard des formes en *-ais*, qui seraient ou bien des fautes, ou bien de pseudo-archaïsmes. Mais M. Louis H. Gray entreprend de les défendre. Il explique *-ais* comme un ancien **-ois* et voit dans cette désinence un génitif singulier de thème en **-i-* indo-européen : cf. got. *anstais* « de la faveur », de **-ois*, à côté de osque *aeteis* « de la part », ombr. *oirer* « de la citadelle », peut-être aussi pamphylien Νεγοπολεις, de **-eis* ; les formes skr. *agnéḥ* « du feu », lit. *naktiẽs* « de nuit », v. sl. *kosti* « de l'os » laissent le choix entre **-ois* et **-eis*. Il joint à ces rapprochements deux remarques intéressantes. La première est qu'en osco-ombrien la désinence *-eis* (*-er*) des thèmes en **-i-* s'est étendue aux thèmes en **-yo-*. La seconde est que la désinence **-ois* paraît se retrouver en messapien, combinée avec une autre désinence *-i*, dans des formes comme *hidazimaihi*, *korahiaihi*, où *-aihi* représenterait **-ois-i*, c'est-à-dire un double génitif.

Enfin, p. 147-154, M. Francis R. Preveden publie des « Etymological Miscellanies », parmi lesquels une note sur les mots celtiques v. irl. *dorn* « poing », gall. *dwrn* « poing », bret. *dourn* « main ». G. Meyer avait jadis rapproché ces mots de l'albanais *dorɛ* « main » tandis que Wh. Stokes (*U. S.* 148), V. Henry (*Lex. étym. bret.*, 106) et Macbain (*Gael. Etym. Dict.*, p. 140) les rattachaient à la racine **der-* « déchirer, fendre, écorcher ». M. Preveden préfère partir de la racine **dher-* « tenir, supporter » (skr. *dhārayati* « il tient » *dharma-* « ordre établi », etc.). Mais les mots celtiques en question désignent la main beaucoup plutôt en tant qu'elle « frappe », cf. gall. *dyrnawd* « coup (de poing) » d'où « coup » en général. Cela n'est guère favorable à son hypothèse.

X

Le tome XVIII de la Zeitschrift für celtische Philologie contient, suivant l'habitude, un certain nombre de publications de textes.

M. A. O. Anderson fait pp. 1-56 une édition critique de la Prophétie de Berchan, d'après les quatre manuscrits qui la contiennent (R. I. A., 23 G 4 p. 449, 23 H 22 p. 97, 23 N12 p. 169, 23 E 16 p. 252). Aucun d'eux n'est antérieur au XVIIIe siècle, mais ils semblent tous remonter à une copie faite par Michel O'Clery en 1627. Le texte lui-même est beaucoup plus ancien. Il s'agit d'un poème en 204 quatrains en *debide*, dont trois quatrains (les nos 7, 9 et 8) se trouvent dans le Book of Leinster (p. 309 du facsimile). Ce poème est fort composite et a pu être augmenté à plusieurs reprises. Il comprend la mention de séries d'événements se rapportant les uns à l'Irlande, les autres à l'Écosse : aussi Skene a-t-il publié déjà les quatrains 102-204 dans ses *Chronicles of the Picts and Scots*, pp. 79-105. La prétendue date de composition serait l'an 461 de notre ère, d'après les quatrains 79 et 102. Mais cette date est évidemment fantaisiste. D'après des allusions précises et topiques à certains règnes, on pourrait croire que le poème a été composé entre 845 et 879 (règne de Flann mac Maolechlainn meic Maolruana, quatrains 10-11) ou entre 903 et 913 (règne de Maelmithid Mac Flannucain, quatrains 47-49) ; mais des allusions au règne de Malcolm III (quatrains 194-197) pourraient faire supposer que le poème a été, sinon composé, du moins remanié et augmenté entre 1074 et 1093. Le texte a été très altéré par les copistes qui nous l'ont transmis. M. Anderson s'est efforcé de le rétablir en proposant une série de corrections et d'interprétations dans les notes. Sur Berchan lui-même. v. *R. Celt.*, XLV, p. 97-98 ; il s'agit de Berchan fils de Muiredach.

M. Vernam Hull édite, pp. 64-69, le récit de la satire lancée par Coirpre mac Etaine contre Bres mac Elathain (cf. *R. Celt.*, XXXIV, 95). Ce récit est emprunté au ms. du XVIe s. H. 3. 17 (auj. 1336) de Trinity College et au Yellow Book of Lecan (pp. 137-138 du facsimile). Le quatrain dont se compose la satire est partiellement cité dans le commentaire à l'*Amra Choluimb Chille* (*L. U.* 8 a 24) et dans le Glossaire de Cormac (sous les mots *riss* et *cernine*). C'est dire qu'il est antérieur à la fin du Xe siècle. Le récit tout entier peut remonter à la fin de la période du vieil-irlandais. Mais M. Vernam Hull ne semble pas s'être proposé d'en restituer la forme ancienne. Il a pris comme base le texte du ms. H. 3. 17, rejetant en note les variantes du Yellow Book, dont quelques-unes sont visiblement plus archaïques[1]. Et son édition appelle encore plus d'une correction.

1. Pour ne citer que deux exemples, dès le début du récit, YBL porte

De M. Vernam Hull encore, p. 72, un court texte sur l'aune changé en pommier par Cormac, d'après le Yellow Book of Lecan (p. 420 du facsimile) ; p. 73-89, l'édition des « Quatre trésors des Tuatha Dé Danann » et p. 90-99, deux anecdotes concernant saint Moling. Le texte des Quatre trésors est donné d'après le Yellow Book of Lecan, p. 190 (col. 907), mais avec des variantes du Book of Ballymote et du Ms. Egerton 105. C'est un texte assez court, comprenant un petit morceau de prose et un poème de 14 quatrains. Mais le contenu en est fort important, comme le montre M. Vernam Hull dans l'étude qu'il en fait. Les quatre trésors des Tuatha Dé Danann sont une épée, une pierre (la pierre de Fáil), un chaudron (le chaudron de Dagda) et une lance (la lance de Nuadu). Or M. Arthur C. L. Brown a signalé l'identité de ces talismans et de ceux qui figurent dans la procession du Graal de Chrestien de Troyes, le Graal lui-même, la lance et l'épée. On a ainsi une preuve péremptoire que les éléments essentiels de la légende du Graal sont celtiques (cf. ci-dessus p. 382), et qu'ils se trouvaient déjà réunis dans la tradition irlandaise à une date antérieure à Chrestien de Troyes. Outre le texte édité ici, on trouve mentionnés les quatre trésors dans la seconde Bataille de Moytura (*R. Celt.*, XII, 56-58), dans le *Leabhar Gabhála* (éd. Macalister-Mac Neill, p. 142 et ss.) et dans l'*Acallamh na Senórach* (éd. Stokes, pp. 190-195 et 255-258). Or, le récit de la seconde Bataille de Moytura était certainement connu de l'évêque-lexicographe Cormac (mort en 908); cf. R. Flower, *Catalogue of Irish Mss. in Br. Mus.*, II, 319.— Les deux anecdotes concernant saint Moling sont tirées l'une du Book of Leinster seul (284 a 11), l'autre du Book of Leinster (284 b 51) et de deux manuscrits de Bruxelles (3324-40, f° 65 a et 5100-4, p. 2), datant du XVIIe s.

Le même M. Vernam Hull publie encore quatre textes :

p. 293-298, d'après le Book of Leinster (f° 185 verso b 7), le *Fochond loingse Fergusa meic Roig* « Motif de l'exil de Fergus mac Roig ». Ce n'est malheureusement qu'un fragment, comprenant le seul début du récit. Mais ce fragment est important, pour la langue, d'après laquelle il paraît remonter au IXe s., et pour le fond, qui prête à des comparaisons avec d'autres récits, irlandais (Second battle of Moytura, *R. Celt.*, XII, 74-78) ou gallois (Mabinogi de Math, *R.B.*, p. 60 ; récit de Kulhwch et Olwen, *ibid.*, p. 103.15); cf. O'Curry, *Manners and Customs*, III, p. 42.

adchi au lieu de *atcid*, *adacht na trenfhirn* au lieu de *roacht na trénfhir* (cf. *adachtatar in crich hi tenid*, L. U. 65 a = T. B. C. l. 867), etc.

p. 303, d'après le Yellow Book of Lecan (facs. col. 330 a), un court morceau sur la mort de Fergus.

p. 409-419, une version incomplète de l'*Imram Brain* et quatre récits concernant Mongan, le tout tiré du ms. H. 4.22 (auj. 1363) de Trinity College. Lorsque K. Meyer édita l'*Imram Brain* et les récits en question, il ne connaissait pas ce manuscrit. L'édition de M. Vernam Hull servira à une comparaison d'autant plus utile que le texte qu'il publie porte la marque d'une haute antiquité par les nombreux archaïsmes qu'il renferme.

p. 420-421, une courte anecdote sur Conall Corc et le royaume de Cashel, d'après le Book of Lecan (f° 167 recto b 44).

p. 422-424, autre anecdote, tirée du Yellow Book of Lecan (facs. col. 330 a), sur la façon dont Finn établit la paix entre Sodelb et Glangressach.

P. 160-188, M. Vlad Bănăţeanu, déjà connu de nos lecteurs (cf. *R. Celt.*, XLVI, 321), publie le texte de la légende de Nathí d'après les trois manuscrits qui le contiennent, le Lebor na hUidre (p. 38 a), le Yellow Book of Lecan (p. 191 b 13) et le Book of Ballymote (p. 248 a 41). Il porte dans le premier le titre de *Aided Nathi 7 á adnacol inso*, dans le second celui de *Suidigud Tellaig na Cruachna so* et dans le troisième celui de *Oided Dathi annso sis*. Il a été question de ce récit dans un article des *Mélanges Ferdinand Lot* mentionné *R. Celt.*, XLIII, 214. Mais une édition en était utile. Il eût mieux valu toutefois que les variantes des trois manuscrits fussent présentées ensemble de façon à permettre au lecteur la comparaison nécessaire à l'établissement du texte.

Miss Margaret Dobbs publie pp. 189-230 le texte de l'*Altromh tighi da medar* « The fosterage of the house of the two goblets », d'après le Book of Fermoy (f° 111 ; la copie n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVIe s.). C'est un curieux récit, dont le contenu ne répond guère au titre, et qui comprend deux épisodes du cycle mythologique : l'un traite de l'expulsion d'Ealcmar hors du Brugh na Boinne par Aengus Og ; l'autre des aventures d'Ethne, fille de Dichu, et de son amie Curcog, fille de Manannan mac Lir. Ce dernier joue d'ailleurs un grand rôle dans le récit. Le texte est accompagné d'une traduction anglaise.

Les pages 249-285, sous la signature Winifred Wulff, contiennent l'édition d'un texte médical tiré du ms. 23. N. 16 de la Royal Irish Academy (début du XVIIe s.). C'est une traduction irlandaise de trois chapitres et demi de la *Chirurgia Magna* de Lanfranc. Celui-ci, un des plus célèbres chirurgiens du moyen âge, professeur à l'Université de Bologne de 1269 à 1275, alla ensuite

à Vérone d'où il fut exilé et à Lyon, où il commença sa *Chirurgia Major* (1295) ; il la termina l'année suivante à Paris, où il devint chirurgien de Philippe le Bel et mourut vers 1306. L'ouvrage de Lanfranc fut traduit en anglais (vers 1380), en français (en 1490), en allemand (en 1566). La traduction irlandaise est de 1606. Elle est importante surtout au point de vue lexicographique, comme on peut le voir au glossaire qui termine l'édition.

Enfin, le P. Paul Grosjean publie p. 299-303 deux poèmes religieux tirés du ms. A 9 du Couvent des Franciscains de Dublin. L'un est la déclaration d'une âme du purgatoire, portant témoignage du soulagement que les prières lui ont valu. L'autre énumère les règles de vie qui conviennent à un clerc ; il avait été déjà publié deux fois dans *the Irish Eclesiastical Record* (XXVIII, 475 et XXIX, 289) d'après le Leabhar Breac (260 b) et d'après le ms. H. 3. 17 (col. 837) ; mais le manuscrit des Franciscains présente des variantes qui permettent d'établir le texte plus exactement.

Au gallois se rapporte l'article où M. Th. M. Chotzen étudie les sources de la vie galloise de sainte Catherine (pp. 57-62). Il y montre que cette vie ne remonte pas à la Légende dorée comme la *Buhez* bretonne (*R. Celt.*, VIII, 76), mais qu'elle a les rapports les plus étroits avec un poème anglais consacré à la sainte (cf. Halliwell, *Contributions to Early English Literature*, 1849 ; et Carl Horstmann, *Altenglische Legenden*, Heilbronn, 1881, p. 260). La comparaison des deux textes l'a conduit à une découverte curieuse : dans un passage l'auteur gallois a introduit un certain Yolkyn, avec Theruagawnt et Apolin, parmi les divinités païennes qu'il convient de réprouver. L'auteur anglais ne parle que de Mahomet. Ce *Yolkyn* serait, suivant M. Chotzen, une déformation du flamand *Hellequin* (cf. la *Mesnie Hellequin* dans le *Jeu de la Feuillée*), qui dans plusieurs textes désigne Satan. Ce serait une trace de l'influence flamande exercée par les colons du Pembrokeshire.

Deux articles sont consacrés à la grammaire irlandaise. L'un est un travail posthume de Kuno Meyer, comprenant des additions au « Verbalverzeichniss » de la Vergleichende Grammatik de M. Pedersen (pp. 305-352) ; il est publié par M. James Pender. L'autre est la première partie d'une importante étude de M. Rudolf Hertz sur « la syntaxe des propositions explicatives en irlandais » (pp. 121-158). Ce sont celles qui commencent par *air* quand elles sont principales, par *airindi*, *dég*, *fobith*, *fobithin*, *ó*, *ol* et *naire* quand elles sont subordonnées. M. Hertz étudie successivement la place des propositions explicatives principales, l'emploi qui en est fait sans verbe (sous forme de phrases nominales), ou avec valeur

interrogative, etc. ; puis il passe en revue les propositions subordonnées, notamment celles qui commencent par *ó* « du moment que », et il étudie divers cas particuliers. Son étude porte essentiellement sur le vieil-irlandais.

Dans le même volume, Thurneysen publie quelques notes grammaticales sous le titre « Allerlei Keltisches » (pp. 100-110). Il y étudie les mots suivants : *toich* préverbe, comprenant *to* + *ch* (« et », latin *-que* [1], cf. *Z. C. P.*, XIII, 299), serait à lire dans des passages des Ancient Laws (*to-ch nglen* « et s'attache à lui », *to-ch boing* « et recueille » lieu de *toich fo nglen*, *toich doboing* dans le manuscrit) ; *nadmen* pluriel de *naidm* « obligation » en v. irlandais prouve que, dans la flexion des neutres en *-n-*, le suffixe avait la forme *-en-* (issue de *n̥* ou de *en* anciens), tandis qu'en brittonique c'est la forme *-an-* (issue de *n̥*) qui a été généralisée ; *dithchus* « appartenance » attesté dans un passage des Lois ; m. irl. *melle*, génitif d'un mot *mell* qui apparaît dans le composé *mell-chainnen* et désigne un tubercule ou un oignon comestible ; gall. *proest*, nom d'une certaine strophe, serait un emprunt au latin *praestō* (cf. *Groeg* de *Graeca*, *bloesg* de *blaesus* et pour le sens irl. *dian* « rapide » qui désigne un genre de poésie, l'« impromptu » français) ; *i ngiull* au datif est anciennement aussi correct et aussi usité que *i ngiall* à l'accusatif, suivant que le verbe implique ou non absence de mouvement, mais l'accusatif l'a emporté dans l'usage ; *Medb*, épouse mythique du géant Fergus, représenterait une ancienne divinité, devenue la personnification de la souveraineté de l'Irlande ; son nom (« la femme ivre » ou « l'intoxiquée ») se rapporterait à certaines pratiques rituelles, la puissance royale s'obtenant par une union mystique avec la déesse.

P. 425-426, M. Thurneysen publie une note sur les sources de la *Togail Troi*, et pp. 427-428, une observation intéressante sur la particule *edón* au sens de « c'est-à-dire » ; il remarque que dans cet emploi *ed-ón* est une simple traduction du latin *id*, qui dans le Book of Armagh s'emploie fréquemment avec la même valeur que *id est*.

M. Pokorny explique p. 71 les mots irl. *cró* « enclos, étable », gall. *cran* « toit à porcs » par un primitif **krāvos*, en rapprochant tchèque *krov* « toit », etc. P. 158, il considère *cet* « permission » comme une abréviation non pas du latin *licet*, mais du latin *licitum*, devenu par emprunt *lecet*, d'où *cet* par une mauvaise interprétation (préposition *le* + subst. *cet*).

1. M. Thurneysen p. 102 fournit deux nouveaux exemples de cette particule *-ch*, dont *sí-ch* avec le sens de *ocus sí* « et elle ».

M. Vernam Hull, p. 71 et p. 286, étudie l'expression *lám déoraid* m. à m. « main d'ennemi », d'où « assassinat, destruction » et semble-t-il aussi « assassin » (J. Strachan et O. Bergin, *Stories from the Táin*, p. 17; E. Hogan, *Cath Ruis na Rig*, p. 104). Il y compare l'expression *lám latraind* « main de brigand », dans la *Togail Trói* (éd. Stokes, Calcutta, p. 17, l. 651). On y pourrait comparer aussi le mot gallois *llofrudd*, m. à m. « main rouge », qui désigne couramment un « meurtrier », un « assassin » (M. A. 176 a 10 2e p., 183 b 3, 184 b 2 d. b., 186 b 5 d. b., 281 a 8, etc.) ou le mot gallois *creulaw* « main sanglante » (M. A. 154 b 18).

Enfin, le volume contient la suite de la vaste enquête de M. Pokorny sur le substrat non-indoeuropéen en irlandais (pp. 233-248) et celle aussi des études sur le droit irlandais de M. Thurneysen (pp. 353-408) : Ve partie. 7. Gúbretha Caratniad ; 8. L'étendue primitive du Senchus Már; 9. L'étymologie de irl. *ráth* f. « caution » (influencé par un bas latin *rata*) et le recueil des Canons irlandais ; 10. Remarques complémentaires sur la caution.

Il faut signaler à part, comme une curiosité, un article où M. Allin Collins tente de démontrer que le cornique n'est pas mort (pp. 287-292) ; cf. *R. Celt.*, XLV, 398 et ci-dessus, p. 250.

XI

La Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap continue avec succès sa brillante carrière. C'est un des périodiques linguistiques les plus riches ; il fait grand honneur aux maîtres de l'école d'Oslo, qui le dirigent.

Le volume II (1929) débute par trois articles qui traitent de la morphologie du verbe germanique. Dans l'un (pp. 5-96), M. Sverdrup étudie le prétérit faible à dentale, comme il a étudié précédemment le prétérit fort (cf. *R. Celt.*, XLV, 108), c'est-à-dire en reprenant la question d'ensemble et en la soumettant à une critique pénétrante. Dans un autre (pp. 99-106), M. Marstrander présente, à propos du gotique *lais* « je sais », des considérations fort suggestives ; écartant l'idée de M. Meillet qui, en l'absence d'un présent **leis-a-n*, faisait de *lais* un prétérit nouveau, créé en gotique sur le modèle de *wait*, il croit au contraire qu'il s'agit d'une vieille forme de prétérit correspondant à un présent **liz-nō-n* (à côté du causatif **lais-ya-n*), de même que les prétérits **wais*, **raut*, **stark*, **skarp*, **swaig* ont à côté d'eux des présents v. isl. *uisna*, *rotna*

(caus. *reyta*), *storkna*, *skorpna*, *suigna* (caus. *sueigia*). La racine de *lais* se retrouverait peut-être, moins l'élargissement *-s-*, dans le verbe irlandais *lenaid* « il suit », qui a un prétérit redoublé *ro-lil*, *ro-leldar*.

Un des plus longs articles du volume est dû à M. Alf Sommerfelt. Sous le titre « South Armagh Irish » (pp. 107-191), c'est une de ces pénétrantes études de phonétique descriptive, dont le savant linguiste a donné déjà plusieurs modèles. Il repose sur l'observation d'un sujet venu des confins d'Armagh et de Louth, Aindrias O'Marcaigh. Celui-ci, né à Annagassan (Ath na g-Casán, Co. Louth), vers 1845, fut élevé à Ballsmile (Baile na g-Cléireach, Co. Armagh) ou aux environs, dans un milieu où l'irlandais était la seule langue en usage. Il ne commença à entendre quelques mots d'anglais qu'à l'âge de 14 ans, où il vint à Dundalk. C'est là qu'il passa sa vie, et il devait y mourir en 1926. M. Sommerfelt eut l'occasion d'étudier l'irlandais de ce native speaker en 1923 à Dublin. Il s'agit d'une variété de l'irlandais du Nord, que M. Sommerfelt, comme on le sait, a étudié jadis en Donegal dans la région de Torr (cf. *R. Celt.*, XLII, 173) et qui a fait l'objet aussi d'une étude du regretté Quiggin dans la région des Glenties (cf. *ibid.*, XXVIII, 89). Mais au lieu de se borner à marquer les différences entre l'irlandais d'Aindrias O'Marcaigh et celui qu'on parle à Torr ou dans les Glenties, M. Sommerfelt a tenu à exposer d'ensemble le système phonétique de son sujet. C'est une décision qu'on doit approuver du point de vue pratique comme du point de vue théorique. Elle a l'avantage de faire nettement apparaître l'unité du système, les rapports qui unissent les parties et les conditions dans lesquelles se sont produites les particularités du dialecte. La description phonétique est suivie d'un court texte recueilli de la bouche du sujet et d'un vocabulaire.

On savait qu'il existait certains rapports linguistiques entre le celtique et le phrygien. M. Marstrander en signale un nouveau dans un article « sur la formule d'imprécation phrygienne » (pp. 290-305). Cette formule, qui revient dans plusieurs inscriptions, contient un participe passé *eti-tetikmenos* ayant le sens de κατηράμενος « maudit ». M. Marstrander rattache le verbe composé phrygien *eti-tik* à la racine de l'irlandais *tongim* « je jure », gall. *tyngu*. Il éclaire ce rapprochement de considérations lumineuses. Aux verbes celtiques précités répondent des substantifs d'un type **tego-* : v. irl. *freitech* « renuntiatio » (Ml. 65 d 3), *dithech* « refus » (gén. *dithig* L. L. 133 b 10), *cotach* « pacte effectué par serment » (L. U. 74 a 16), *fortach* « affirmation par serment », *aurthach* « garantie

sur serment, caution », *imthach* « serment », *éthech* « faux serment », de **e(p)i-tego-* (cf. gr. ἐπίορκον ; avec le préfixe *ē-*, de **e(p)i-*, qui apparaît encore dans *iadaim* « je ferme », cf. skr. *api-dhā-* « fermer » et gr. ἐπιτίθ·ημι Hom. Ξ 169). La racine **teg-* forme en celtique comme en phrygien un parfait redoublé **tetog- *teteg-*, irl. *doruthethaig* (Thes. Pal., I, 485, 24) ; quant au préverbe *eti-* du phrygien, il est également attesté en irlandais dans *ettech* (auj. *eiteach*) « refus », de tout point identique au phrygien **eti-tik-*. Voilà une série de concordances vraiment frappantes. M. Marstrander y joint une fine remarque sur le verbe irlandais *bongim* « je romps, moissonne, recueille » qui a aussi près de lui un substantif de type **bhego-* (cf. *do boing*, infin. *dibech*) ; la racine est celle de l'arménien *bekanem* « je romps » et *bekor* « fragment », et le phrygien βεκός « pain » en est certainement sorti aussi. Voilà comment le celtique et le phrygien, langue d'Asie Mineure, dont nous savons d'ailleurs peu de chose, arrivent à s'éclairer l'un l'autre. La démonstration de M. Marstrander est un régal pour l'esprit.

Le volume III du même périodique, également daté de 1929, est en partie rempli par des articles de M. Marstrander sur les inscriptions runiques (gotiques et scandinaves). On y trouve aussi une courte note de M. Bertoldi (p. 239-240) sur le suffixe *-tīno-* en gaulois, à propos du travail de M. Marstrander mentionné *R. Celt.*, XLII, 178. Au cas de *rumpotīnus*, il joint celui de gall. *cerddin* « sorbier » (corn. *cerden*, bret. *kerzin*), qu'il tire de **cāro-tīno-*. Mais l'*ā* fait difficulté.

Le volume contient une importante série de comptes rendus critiques. On y trouvera en outre une rubrique nouvelle, *Diskusjon*, sous laquelle, comme le titre l'indique, sont présentées et soumises à la discussion des idées et hypothèses nouvelles. Sous cette rubrique, figure notamment une note dans laquelle M. Sommerfelt, p. 259-263, répond aux critiques que lui a adressées M. Pokorny (*Z. C. P.*, XVII, 261) sur son hypothèse relative aux noms de nombre irlandais trouvés au Pays de Galles (cf. *R. Celt.*, XLII, 449). Sous la même rubrique, M. Marstrander reprend d'ensemble le vaste problème de l'unité italo-celtique (pp. 241-259) pour présenter à ce sujet des vues personnelles. Les conclusions de l'éminent linguiste aboutissent à repousser l'idée d'une telle unité (cf. ci-dessus, p. 244). Ces conclusions, appuyées sur une documentation très minutieuse, sont d'une portée trop vaste pour être discutées ici. Nous y reviendrons.

XII

Le fascicule 4 du volume IV du BULLETIN OF THE BOARD OF CELTIC STUDIES débute par un article dialectologique de M. W. Beynon Davies, un lexique des mots populaires du bas-district de Dyffryn Aeron (pp. 287-304).

Il continue par un certain nombre de publications de textes.

M. Evan J. Jones (pp. 305-310) termine l'édition de la vie de saint Martin (*Buchedd Sant Martin*) commencée dans le fascicule précédent (cf. *R. Celt.*, XLVI, 399).

M. Henry Lewis (pp. 310-325) publie les *Ymrysonau Dafydd Llwyd a Llywelyn ap Gutun*. C'est une discussion poursuivie entre deux poètes du XVIe s. ; elle comprend six poèmes qui se rapportent en réalité à deux objets différents. Les deux premiers roulent sur un message dont Dafydd Llwyd chargeait Llywelyn pour une jeune fille,

Gweirful, ferch ragorol fain
Hywel Fychan, haul Fechain.

Cette commission excita le mécontentement de Llywelyn ap Gutun, qui y répondit vertement. Dans les quatre poèmes suivants, les deux poètes se reprochent mutuellement leurs défauts de caractère et leurs torts professionnels. M. W. J. Gruffydd (*Lleuydd. Cymru o 1450 hyd 1607*, 40-42) prenait au sérieux cette dispute. M. Henry Lewis croit au contraire que ce n'est qu'un exercice littéraire sur un motif supposé. Ces poèmes eurent en tout cas un certain succès ; on les trouve dans 27 manuscrits, dont 6, utilisés par M. Henry Lewis, les contiennent intégralement.

M. D. Gwenallt Jones (pp. 325-339) publie une Vie de Marie Madeleine (*Buchedd Mair Fadlen*) en prose d'après le ms. Peniarth 225, avec un supplément tiré du ms. Peniarth 217. C'est une traduction galloise du texte *De Sancta Maria Magdalena* de la Légende dorée de Jacques de Voragine (éd. Graesse, chap. xcvj, 407-417). On connaît le succès de la Légende Dorée au moyen âge. Écrite vers 1255, elle fut rapidement traduite en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en tchèque, etc. Sir Hugh Pennant la fit connaître aux Gallois sous le titre de *Llithion euraid o vuchedd y saint* (Pen. 182, 142). M. Gwenallt Jones a fait précéder l'édition du texte en prose de celle d'un poème de 78 vers, *Cywydd Mair Fadlen*, composé par Gutyn Gyriog (ou Ceiriog). Ce poème que

dix manuscrits nous ont conservé est plutôt une sorte de complainte comme on en peut juger par les vers suivants :

Pan weles Mair yr Jesu,
ofn y farn arni a fu ;
du law hallt a wylai hon
o'i golwg uwch y galon.
Wylo ar ei draed alwyn
a wnai'r Fair wen er ei fwyn.

M. Ifor Williams a donné à ce fascicule (pp. 339-344) des « Lexicographical notes » qui se rapportent aux mots suivants : *hennydd* (B. Tal. 127. 8 et 16, 129. 4 et 17 Sk. = 16. 12, 16. 18, 18. 8, 18. 18, etc. Ev. ; B. An. 65.25 Sk. = 3. 22 Ev.), à expliquer comme « compagnon, camarade » et aussi « adversaire », répondrait à bret. *hentez* « voisin, prochain » (Ernault, *Closs.*, 317), corn. *hynse* « proches » (J. Loth, *R. Celt.*, XXVI, 229) et sortirait de **sent-yo-*, cf. irl. *sétig* « épouse » (Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 89 et 215), — *madws* « bon moment, temps favorable », rapproché de irl. *mithis* (O'Clery, *R. Celt.*, V, 24) ou *methas* (O'Davoren, *A.C.L.*, II, 420 et 422) « temps favorable », *mithig* « convenable », *mithid* « bon moment », tout mots qu'on peut rapprocher de irl. *maith*, gall. *mad* « bon », le gallois *mad* pouvant sortir de **matn-* (cf. Holder, *Altc. Spr.*, II, 460, 462, 479), — *eryr, yr eryri* (cf. *B.B.C.S.*, IV, 140) est également en gallois moderne le nom d'une maladie de peau, l'*herpes miliaris*, dénommée en anglais *shingles*, — *bas*, pl. *beis*, « fond, base » (dans *ar feis*, Elucid. p. 167, *y ueis* Mab. W. B. 25 b 17 et 26 a 21, R. B. poetry 78 a 26), avec les composés *dineis*, qui se dit de la neige où l'on n'a pas posé le pied (*ibid.*, 78 a 18), *dyfnfeis* (B. Tal. 201.6 = 69. 19) et *dwfynneis* (B. Tal. 111. 1 = 4.22), au sens de « qui a une base profonde », serait un mot de la même origine que le grec βάσις [explication de tout point impossible, à moins de supposer un emprunt par l'intermédiaire du latin *basis*]. — Le même mot aurait fourni les composés *beiston* « bande de terre le long d'une rivière ou de la mer » dans certains parlers gallois, et *beiscawn* (*yn y ueiscawn*, Mab. R. B. 111) « herbe foulée aux pieds, pressée, the bottom of the rick ». — M. Henry Lewis signalant un nouvel exemple de *balch Noe* (cf. *R. Celt.*, XLIV, 68 et XLVI, 401) dans les Englynion y sul (R. B. poetry, 1220. 26 = M. A. 307 a 32), M. Ifor Williams explique *balch* comme une corruption de **barch*, de bas-latin *barca* (passé d'ailleurs en irlandais sous la forme *barcc*), en comparant *alch*, autre forme de *arch*, empr. du lat. *arca* (v. plus loin, p. 512).

Les deux premiers fascicules du volume V ont paru en novembre 1929 et mai 1930. M. Ifor Williams y publie un article sur « les gloses d'Oxford » (pp. 1-8), c'est-à-dire les gloses tirées des manuscrits Oxoniensis I et Oxoniensis II (cf. J. Loth, *Vocab. Vieux-breton*, p. vij), qu'il a revues sur place et pour lesquelles il propose plusieurs corrections, notamment des interprétations. Les principales corrections portent sur les mots suivants : *anguoconam* traduirait non pas *uigilo*, mais *lacto* et signifierait « je suis plein (de lait) », de *an-* préfixe augmentatif et *guoconam* (serait en gall. mod. *gogonaf*, cf. *digonaf*, *gogoned*, *gogoniant*) ; *baranres* se rapporte à *furia* et non à *linea*, ce qui est conforme au sens du mot dans la littérature poétique (M. A. 160 a 7, 162 a 23, 202 a 51 ; dans BBC 59. 23 = 106. 6-7, Ev., *baranres mor* est à traduire « la fureur de la mer, la mer en furie ») ; *becel* gl. *bulla* est la vraie leçon (et non *betel*), à comparer à bret. *begel* « nombril », gall. mod. *bogel* et *bogelyn* « ampoule », etc. ; *cemecid* gl. *lapidaria*, à comparer au verbe *cyfogi* usité aujourd'hui encore dans la langue des meuniers pour dire « aiguiser ou polir les pierres meulières » ; *didannud* gl. *elicio*, composé du préverbe *di-* « hors de » et d'un radical *dan-* (doublet de *den-* dans *denu* « attirer »), attesté dans *diddann* « distraire », cf. irl. *dodonaimm* gl. *solor*, *didnad* « consolation » ; *dibel* gl. *deses*, à interpréter soit par *di-ail* « sans pair » (*dēses* ayant été compris comme « différent », rattaché à *dissideō*), soit par *di-el* « sans mouvement », cf. la rac. *el-* « aller » [aucune de ces deux hypothèses n'est satisfaisante ; on pourrait songer à *hel*, cf. *helynt* « course, mouvement, affaire »] ; *grudou* (et non *trudou*) gl. *ocellos*, à interpréter comme *gruddiau* « joues », le glossateur ayant pensé aux « joues », devant le texte *lacrimis corrumpis ocellos* (!) ; *gue. g* (et non *gweig*) gl. *textrix*, à lire *gue. gureic*, auj. *gwe-wraig ; laur* gl. *solus* adjectif (et non *solum* substantif), le sens de « solitaire » d'où « unique, sans pareil » étant attesté pour l'adjectif *llawr* dans de nombreux exemples de la vieille poésie (*B. B. C.*, 14, 17 et 39. 25. Sk. = 41. 11 et 75. 10 Ev. ; M. A. 142 a 4 [où l'on serait tenté plutôt de traduire « pour mon roi terrestre » par opposition au roi du ciel mentionné au vers 2], 143 a 29, 145 b 3 d. b., 148 b 6 d. b., 163 b 2 d. b. [lire *llawr yg glewyt* suivant R. B. p. 150 a 6], 173 b 10, 191 a 12 d. b., etc.) et par l'emploi comme nom propre (*Llaur llu ouit* B. B. C. 31. 3 Sk. = 66. 1 Ev., comparé à *Unic glew Yscwyd* Mab. R. B. 30), le même sens se retrouverait dans le verbe *llawrio* [mais dans l'exemple cité, B. B. C. 7. 26 Sk. = 19. 11 Ev., *dy lauriaw o vet* paraît signifier « ton enterrement dans la tombe », c'est un dérivé de *llawr* « sol, terre »] ; *lito-laidou* (et

non *oitolaidou*, lu *cenitolaidou*) gl. *natalia*, à comprendre comme *llidolaethau*, cf. irl. *lith* « fête », bret. *lid* « solennité », etc. ; *teg guis* gl. *aureus*, à comprendre comme une abréviation de *teg*[*irn*]-*guis*, auj. *teyrn-wisg* « vêtement de chef », *gwis* étant une autre forme de *gwisg*, cf. *prys* et *prysg* [mais il n'est guère possible de justifier pas plus la conservation du *g* intervocalique dans *tegirn*, que la disparition du *g* final de *gwisg*].

Dans le même volume V sont édités les textes suivants :

Par M. D. Gwenallt Jones (pp. 8-14), un épisode de la vie de saint Michel, d'après le ms. Peniarth 182[1] ; c'est le miracle accompli sur le mont Gargan, à la suite duquel une église fut bâtie et consacrée au saint. Ce miracle a été célébré en vers par Lewis Glyn Cothi dans un cywydd que M. Jones reproduit également. On sait qu'il est question de saint Michel dans les poésies des gogynfeirdd, et notamment de la lutte de l'archange contre le « serpent « (M. A., 231 b 9 d. b., 275 a 2 d. b., 275 b 4. 7. 18).

Par M. Henry Lewis (pp. 14-18), les *Englynion i'r offeren*, d'après le ms. Peniarth 32. Le manuscrit est du milieu du xve s., mais le texte est certainement plus ancien, car il conserve quelques traces d'une orthographe archaïque (*geffredyn* pour *gyffredin*, *enat* pour *ynad*, etc.). D'autre part, il faut noter que l'article ne compte généralement pas dans la mesure du vers : *treul ny wena 'r heul*, *hwyl pelydyr* (v. 21), *drwy 'r bed kyfau*, *mab ran rat* (v. 29), *bwyt eurabwyt yw 'r aberth* (v. 65), etc. Au vers 12, on doit sans doute lire *heb dim gwyt y gwirnerth* ; il s'agit de Marie immaculée, « dont la vraie force est sans aucun péché » ; au vers 64, *efferen yw 'n gwirnerth* « notre vraie force est la messe », le mot *gwirnerth* se rapporte au contraire à l'humanité.

Par M. Ifor Williams (p. 19-24), les « Noms et merveilles de l'Ile de Bretagne » (*Enwau ac anryfeddodau ynys Prydain*), d'après le Red Book of Hergest, col. 600-604. La liste des noms a été publiée déjà à la suite des Mabinogion du Red Book par Rhys et Evans, p. 309. M. Ifor Williams en fait une étude critique, par comparaison notamment avec Nennius (éd. Mommsen, *M.G.H.*, *Chron. Min.*, III, 210-212). Les « Merveilles de Bretagne » se retrouvent dans un bon nombre de manuscrits gallois, mentionnés

1. On notera que, dans tout le récit en prose, le démonstratif *hwn*, *hon* est couramment employé pour introduire une proposition relative (cf. J. Morris Jones, *a Welsh Grammar*, p. 298, § 164, IV, 3), : *yn y mynydd hwn a elwid Gargano*, *y gwr hwn a ddywetpwyd uchod*, *ar ogo hon oedd ar ben y mynydd*.

ici au bas de la page 21 ; le texte latin en a été publié par Mommsen (*loc. cit.*, 213-219). Cf. aussi le poème latin en vers octosyllabes qui figure sous le titre *De Cambria siue Wallia* dans le *Polychronicon* Ranulphii Higden monachi Cestrensis (éd. Churchill Babington, t. I, pp. 394-430, dans les *Rerum Britannicarum medii aeui scriptores*). Le copiste du Red Book annonce ici 34 merveilles, mais en fait il n'en décrit que 27.

Par M. Thomas Parry (pp. 25-33), le *Statud Gruffudd ap Cynan*. La copie la plus ancienne de ce texte fameux est dans le ms. Peniarth 194, œuvre de Gruffudd Hiraethog (*Reports* I, 1021), vers 1545-1546. On en possède d'autres qui sont de la fin du XVIe s. Parmi celles-ci, la plus complète et la plus détaillée est dans le ms. Peniarth 270 (p. 280-285), œuvre de Siôn Dafydd Rhys, le grammairien et métricien bien connu (cf. J. Loth, *Métrique galloise*, t. I, p. 6 et ss.). Sur le statut lui-même, on consultera l'article de M. T. Gwynn Jones, *Bardism and Romance*, dans les *Trans. of the Cymmrodorion*, 1913-1914.

Par M. T. Gwynn Jones (pp. 100-112), *Ysbryd Gwido a'r prior*, traduction galloise du *Spiritus Guidonis* (cf. *R. Celt.*, XLIV, 484 pour une édition de la traduction irlandaise du même texte). Il n'existe pas moins de neuf copies du texte gallois, la plus ancienne dans le ms. Llanstephan 3, du XVe s. M. Gwynn Jones fait de ce texte une édition critique, en prenant comme base le ms. Llanstephan 200 (vers 1450), complété par le ms. Peniarth 191.

Par M. Ifor Williams (p. 115-129 et 130-134), *Trystan ac Esyllt* et *Darnau o ganu Taliesin*. Le premier morceau est l'épisode de l'histoire de Tristan, dont M. J. Loth a entretenu jadis nos lecteurs (*R. Celt.*, XXXIV, 365) et qui a été publié et traduit par M. Tom Peete Cross (cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 80). M. Ifor Williams en donne une édition critique, d'après les cinq manuscrits connus, auxquels il a joint le texte publié dans la *Myfyrian Archaeology*, 2e éd., p. 132 b. Le principal intérêt de ce texte est de nous conserver un poème encadré dans la prose qui le prépare et qui l'explique (cf. ci-dessus, p. 451). M. Ifor Williams présente quelques corrections et interprétations nouvelles, notamment sur les mots *abrwysgl* « sanglant » (6e triplet), *cochwydd* « sanglant » (9e triplet ; on pourrait lire *cythrudd* avec l'un des manuscrits, si le triplet est du genre proest), *bygylu* « avoir peur » (15e triplet), *gorwlychyd* (3e pers. sg.) *kafod kan tra* ou *gwlychid kafod kan tyrfa* (19e triplet), etc.[1]. — Les fragments édités à

1. Sur l'interprétation de *i geisio naill ai gwad ai iawn* (pour laquelle

la suite sont tirés du manuscrit Pen. 113 (de 1640) ; ce sont de prétendus poèmes de Taliesin, malheureusement en assez mauvais état. A noter le mot *gwylain* « goélands » appliqué à des jeunes filles, à des servantes comme dans un fameux poème de Cynddelw (M. A. 158 a 10).

Enfin, par M. Thomas Parry (pp. 138-140) des *Gorcheston* « questions «, tirées du manuscrit Havod 16 (copié vers 1400). La plupart sont relatives à l'ancien Testament (*Pwy gyntaf a blannawd gwinllan gwedy dilyw ? Noe* « qui fut le premier à planter la vigne après le déluge ? Noé »). Quelques-unes sont des devinettes, presque des énigmes (*Pwy a fu farw ac ny anet ? Adaf* « qui es-ce qui mourut sans être né ? Adam ». *Pwy a rodes llaeth ac nys kymerth ? Efa* « qui est-ce qui donna du lait sans en prendre ? Eve »). La liste se termine par des questions plutôt saugrenues : « Pourquoi les savants ont-ils des enfants idiots ? » ou « Pourquoi les poissons ne sont-ils pas salés, bien qu'ils vivent dans l'eau salée ? », ou encore « Pourquoi les femelles d'animaux n'éprouvent-elles plus de désirs sexuels après qu'elles ont conçu, contrairement à ce qui arrive aux femmes ? ».

C'est une question d'histoire littéraire que traite M. Evan J. Jones (pp. 33-40) à propos de l'auteur de la vie de saint Martin en gallois (*Buchedd Sant Martin*). Ce texte est donné sous le nom de Sion Trefor. Mais il y a deux personnages de ce nom ; l'un est Sion Trefor Hen, l'autre l'évêque de Saint-Asaph Sion Trefor, mort en 1410, auquel Iolo Goch adressa un célèbre cywydd (*Iolo Goch ac eraill*, p. 91) et qui, suivant M. Jones, aurait composé un *Tractatus de armis* sous le nom de « Johannes de Bado aureo ». C'est à ce même évêque de Saint-Asaph que M. Jones attribue la Vie de saint Martin. M. Ifor Williams ajoute quelques remarques à cet article (pp. 40-44) pour en mettre en doute les conslusions. Il promet d'ailleurs d'y revenir.

M. Henry Lewis a donné au même volume un article de linguistique sur les nombres de 11 à 19 en brittonique (pp. 93-96) et un article de métrique (pp. 96-100). Il cherche à démêler la confusion que présente la formation de ces noms de nombre, surtout des ordinaux, dans l'histoire desquels se manifestent des actions analogiques variées. La plus ancienne est dans le fait que l'ancien suffixe *-*eto*- est devenu *-*meto*- (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 135), d'où *petrudecameto* en gaulois. Mais il y en a d'autres et

M. Ifor Williams, p. 116 n., renvoie à Mab. R. B. 235.30 : *un o'r deu ae adef ae wadu*), cf. *R. Celt.*, XXXVIII, 82.

par exemple dans l'extension du suffixe *-zec* en breton, *trizec*, *pevarzek*, *pemzek* (d'où les ordinaux *trizecuet*, *penarzecuet*, *pemzecuet* en moyen-breton). Un fait intéressant est la concurrence en gallois des formes *undec* « onze », *undecuet* « onzième » et *un ar dec*, *unvet ar dec*, etc. Les deux formes se rencontrent suivant les manuscrits dans les mêmes poèmes du moyen âge. Ce sont les formes périphrastiques qui ont prévalu. Les formes du type *deuddeg*, *pymtheg*, etc., *deuddegfed*, *pymthegfed* sont évidemment les plus anciennes; *deuddeg* et *pymtheg* remontent même au celtique commun, qui les avait héritées de l'indo-européen.

L'article de métrique est consacré au type dit *cyhydedd hir*, qui est normalement constitué d'un *toddaid* à *gair cyrch* de dix syllabes, suivi d'un vers de neuf syllabes (cf. J. Loth, *Métr. gall.*, II, 245). Les dix-neuf syllabes du *toddaid* sont le plus souvent coupées 5 + 5 + 5 + 4. Mais on rencontre aussi des exemples où le premier vers du *toddaid* est plus long ou plus court d'une syllabe, c'est-à-dire qu'il en comprend onze ou neuf.

Fréquemment, quand il a onze syllabes, le second vers est réduit à huit syllabes, de sorte que le total de dix-neuf syllabes reste intact.

Gwalchmai M. A. 144 a 12 :

endeweis(y) eryr ar y ginyaw—dynyn
dyreith gwynet gwyar itaw.

Mais souvent aussi, le second vers est réduit à huit syllabes quand le premier n'a que les dix habituelles.

Dafydd Benfras M. A. 222 b 52 :

o eiseu Dafydd neud is—yw meddwl
ac neud af(y)rddwl oi orddewis.

M. Henry Lewis cite d'assez nombreux exemples de cet usage dans les poèmes des gogynfeirdd [1].

A la fin de cet article (pp. 99-100), M. Henry Lewis remarque que dans le vers de M. A. 227 b 12, un mot a été sauté : il faut

1. Toutefois l'exemple de Gwilym ddu o Arfon (*MA* 276a 38 = R.B. 1225. 35) doit être rayé. Outre que la métrique de ce poète est en général des plus strictes, le vers en question *caer galchdew glew glyw ddadannudd* a certainement perdu un mot d'une syllabe à l'initiale, comme le prouve l'édition du Red Book, où une lacune est signalée devant *caer*; c'était peut-être un mot commençant par *rh*.

lire *divanu pressent dlid presuyl gynhi* (R.B., p. 1146.34 porte *di vanw pressent dilyt*). Ce mot *dlid* se trouve ailleurs, M. A. 204 a 1 2e p., 204 b 3 (sous la forme *dilid*, à lire *dlid*) ; il aurait le sens de « mérite, droit de possession ou jouissance ». On peut alors le rattacher à la même racine que *dylyu*, *dylyaf*, *dylyed* (*dyled*) ; ce serait le représentant d'une forme **dl̥g-ĭto-* ou **dl̥g-ēto-* à côté de **dl̥g-ĭto-* (*dylyed*).

Le même volume contient quelques notes étymologiques et lexicographiques. M. Ifor Williams étudie (p. 134-137) les noms propres féminins composés du type *Anawfedd*, *Blodeuwedd* ; il montre que le second élément, écrit *-fedd* ou *-wedd* (suivant une orthographe qui remonte au vieux-gallois ; cf. l'usage du Black Book of Carmarthen), sort d'un primitif *-med* ; ainsi dans le Liber Landauensis, *Anaumed*, *Tecmed*, *Haiarnmed*, plus tard *Anawfedd*, *Tegfedd* ou *Tegwedd*, *Haiarnwedd*, et dans d'autres vieux textes *Banadlmet*, *Elmedh* ou *Elmeth* (écrits à tort *Banadlinet*, *Elinedh* ou *Elineth*). plus tard *Banadylfedd* ou *Banadlwedd*, *Elwedd*. Il faut donc renoncer à l'étymologie *Blodeu-gwedd* « face de fleurs », contredite d'ailleurs par la cynghanedd dans un poème de Dafydd ab Gwilym (183, 20) :

Blodeyvedd wrth gyvedd gynt.

Ce nom contient le même suffixe *-fedd* que les précédents. Quant au suffixe, M. Ifor Williams le rattache à la racine de *meddu* « posséder » *meddiant* « possession » ; le sens serait « qui possède, maître de, riche en » ou « possession, richesse » (*Tegfedd* « qui a une belle richesse »). Les noms ainsi formés sont généralement des noms de femme ; on a des noms d'homme correspondants avec le suffixe *-og* (ancien *-awc*), dans *Anawog*, *Elog* (*Elioc*) en face de *Anawfedd*, *Elfedd* (cf. bret. *Banadloc*, *Bannalec* en face de *Banadlfedd*). Toutefois, *Eirinned* pourrait être un nom d'homme (F.A. B. 291. 3 = R. B. p., 1048. 38). Le suffixe *-med* semble avoir été latinisé en *-mede* dans les noms *Huilmede*, *Gloiumede*, *Dimmede* du *Liber Landauensis* (cf. éd. J. G. Evans, p. xlvij), si l'on compare les formes du même texte *Hancarate* (*Angharad*), *Ourceine* (*Eurgein*) et *Sulcene*.

P. 138, M. T. Gwynn Jones fournit un nouvel exemple de *balchnoe* « arche de Noé » (cf. ci-dessus, p. 506) ; c'est dans le ms. Peniarth 5, xxixb, sous la forme *malch noe*.

A signaler aussi une liste de mots dialectaux relevés par M. W. R. Jones dans la région de Llanerfyl, Montgomeryshire (pp. 112-114) ; et un lexique des termes grammaticaux établi par le Board of Celtic Studies et en usage dans l'enseignement uni-

versitaire donné en gallois (p. 140-141). Nous avons dit déjà combien en pareille matière le nationalisme linguistique était fâcheux. Ce n'est un profit pour personne que de traduire « phonétique » par *seineg*, « voyelle » par *llafariad*, « diminutif » par *bachigyn*, « pronom » par *rhagenw*, « participe » par *rhangymeriad*, « indicatif », « impératif », subjonctif », « optatif » par *mynegol*, *gorchmynnol*, *dibynnol*, *dymuniadol*, etc. ; et ce sera une gêne pour beaucoup. Il y a d'ailleurs dans ce vocabulaire des erreurs singulières : traduire « aoriste » par le mot *gorffennol* qui signifie « achevé, terminé, passé » est en contradiction avec la valeur propre de l'aoriste. Il eût mieux valu conserver le mot grec, comme on le fait en anglais, en allemand, en italien et en français.

Enfin il y a dans les trois fascicules une partie historique et archéologique abondante et variée. A signaler notamment les tableaux de mensuration humaine établis par M. Fleure (vol. IV, p. 361 et ss., vol. V, p. 75 et 157) et une liste de marques de potiers provenant de l'antique Venta Silurum (Monmouthshire), publiée par M. Nash-Williams (vol. V, p. 166). D'autre part chaque fascicule contient une précieuse chronique, *Current Work in Welsh Archaeology*, à laquelle collaborent notamment MM. Cyril Fox, W. F. Grimes et I. C. Peate.

J. Vendryes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XLVII

ARTICLES DE FOND

Les formes celtiques du nom des Calédoniens, par J. Loth..... 1
Étude de la concordance du calendrier de Coligny, par J. Cuillandre..... 10
Fithal and Flann Fina, par Roland M. Smith..... 30
The head in the Grail, par R.S. Loomis..... 39
Un Aventicum fribourgeois, par P. Aebischer..... 63
Le breton de Gilles de Kerampuil (fin), par Émile Ernault..... 72
Notes étymologiques et lexicographiques (suite), par J. Loth..... 160
Une généalogie des rois de Stratclut, par J. Loth..... 176
Gallico **cabrostos* « ligustro », par Vittorio Bertoldi..... 184
« Éirigh, a ingen an rígh », par Seán O'Faóláin..... 197
Variétés, par J. Vendryes..... 200
The Ban-Shenchus, par Margaret C. Dobbs..... 283
The Celtic Grail, par A. G. van Hamel..... 340
Persistance des institutions et de la langue des Brittons du Nord, par J. Loth..... 383
L'origine irlandaise d'un épisode de la Halfs Saga, par A. Haggerty Krappe..... 401
Un poème de Gwilym Ddu o Arfon, par J. Vendryes..... 406
La divinité aquatique Telo et l'hydronymie de la Gaule, par P. Aebischer..... 427
Sur la racine de l'irlandais *nigim* « je lave », par J. Vendryes..... 442

NÉCROLOGIE

John Gwenogfryn Evans (J. Vendryes)..... 280

BIBLIOGRAPHIE

Best (R.I.) et Bergin (Osborn), Lebor na h-Uidre (J. V.)..... 215
De Blacam (Aodh), Gaelic Literature surveyed (J. V.)..... 217

Goblet (J. M.), La géographie politique de l'Irlande au XVIIe siècle (J. V.) 238
Goblet (J. M.), Les noms de lieu irlandais dans l'œuvre géographique de Sir W. Petty (J. V.) 240
Gwynn Jones (T.), Welsh Folklore and Folk custom (J. V.) 226
Hull (Eleanor), Folklore of the British Isles (J. V.) 224
Keen (J. J.), The Place-names of the Isle of Man (J. V.) 235
Mac Kenna (L.), Dán Dé (M. L. Sjoestedt) 209
Macleod (Donald James), Donnchadh Ban Mac an t-Saoir (M. L. Sjoestedt) 214
Meissner (John L. Gough), The Celtic Church in England after the Synod of Whitby (J. V.) 220
Ní Ógain (Róis), Duanaire Gaedhilge (J. V.) 228
O'Criomhthain (Tomás), An t-oileánach, Allagar na h-Inise (M. L. Sjoestedt) 211
Parry (T.), Peniarth 49 (J. V.) 230
Silloge Linguistica G. I. Ascoli (J. V.) 242
Williams (Stephen J.), Ffordd y brawd Odrig (J. V.) 233

CHRONIQUE

Allin Collins (R. St. V.), ses publications sur la langue cornique. 250
Archivio Glottologico Italiano (reprise de l') 275
Cercle linguistique de Prague (travaux du) 453
Congrès arthurien de Truro (août 1930) 277
Congrès celtique de Londres (juillet 1930) 276
Constans (L.), *Guide des campagnes de César en Gaule* 462
Couissin (Paul), La nudité guerrière des Gaulois 257
Czarnowski (St.), Les biens féminins en droit celtique 263
Dauzat (A.), La langue bretonne en Armorique 249
Davies (W. Ll.), nommé bibliothécaire à Aberystwyth 248
Doble (Rev. Gilbert H.), suite de la Collection des saints corniques. 472
Edwards (Goronwy), Les lois d'Howel Dda 270
Ernault (Em.), Causeries linguistiques d'un Haut-Breton 275
Esposito (Mario), Travaux sur la littérature latine médiévale 265
Flower (Robin), L'Irlande et l'Europe médiévale 264
Gwynn (Edw. J.), Nommé docteur honoris causa de l'Université d'Oxford 445
Gwynn Jones (T.), La vie sociale en Galles d'après les lois de Howel Dda 272
Gwynn Jones (T.), Le problème du bilinguisme 471
Harris (Julian), Son édition de lais de Marie de France 269
Higgins (Le juge), Mécène Irlandais 255
Hull (Vernam E.), Two middle Irish religious anecdotes 266
Ibsen en Galles 274

JESPERSEN (Otto), La nature et l'art dans le langage..... 455
JONVAL (Michel), *Chansons mythologiques lettones*..... 262
KARSTEN (T. E.), *Die Germanen*..... 257
KNEEN (J. J.), Master of Arts de l'Université de Liverpool..... 248
Langue bretonne (la prédication et le catéchisme en)..... 249
Langue cornique (tentatives d'une renaissance de la)..... 250
Langue gaélique dans l'île de Man (État de la)..... 248
LINCKENHELD (Emile), Diverses publications archéologiques..... 461
LOOMIS (R. S.), Some names in Arthurian Romance..... 466
LOOMIS (Mrs. Laura Hibbard), Arthur's Round Table..... 268
LOOMIS (Mrs. Laura Hibbard), Geoffrey of Monmouth and Stonehenge..... 464
LOTH (Joseph), Nommé correspondant de la société portugaise d'anthropologie..... 247
LOTH (Joseph), Saint Doccus et l'hagio-onomastique..... 259
MARSHALL (D. W. Hunter), *The Sudreys in Early Viking times*..... 261
MASTRANDER (C.), Ses enquêtes linguistiques dans l'île de Man..... 248
MATHESIUS (V.), Les tendances actuelles en linguistique..... 454
MEILLET (A.), 3e édition de l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*..... 457
Mélanges FÖRSTER..... 251
Mélanges JESPERSEN..... 450
Mélanges JÓNSSON..... 457
Mélanges KLAEBER..... 447
Mélanges MERINGER..... 479
Mélanges PANZER..... 451
Mélanges SCHRIJNEN..... 253
Mélanges SINGER..... 449
Mélanges WECHSSLER..... 254
Mélanges ZUBATY..... 454
MONTANDON (Raoul), *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques*..... 258
MORRIS JONES (succession de sir John)..... 247
MURET (Ernest), *Les noms de lieu dans les langues romanes*..... 260
NECKEL (G.), *Germanen und Kelten*..... 459
O'BRIAIN (Liam), *Géograif don Ghaedheal Óg*..... 274
O'DONOGHUE (T.), *Fion Gearmánach*..... 468
Ouvrages nouveaux..... 278, 474
PENNINGTON (Walter), traduction anglaise de l'*Agallamh Bheag*.... 467
PRZYLUSKI (J.), La numération vigésimale..... 256
SJŒSTEDT (Marie-Louise), Sa nomination à l'École Pratique des Hautes-Études..... 246
SJŒSTEDT (Marie-Louise), L'Irlande d'aujourd'hui..... 470
SMIRNOF (Alex.), *Irlandskie Sagi*..... 267
TERRACINI (B.), Les tendances actuelles en linguistique..... 455
THOMAS (Ant.), Étymologies..... 463

VENDRYES (J.), *La poésie galloise des XIIe-XIIIe siècles dans ses rapports avec la langue* 446
WALDE (Alois), 3e édition du *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch.* 459
ZACHRISSON (R.E.), Publications de toponomastique 456

PÉRIODIQUES

American Journal of Philology (The), t. L 487
Analecta Bollandiana, t. XLVIII 492
Annales de Bretagne, t. XXXVIII-XXXIX 493
Béaloideas, I, 3-4 et II, 1-2 476
Bulletin of the Board of the Celtic Studies (The), t. IV, 4 et V, 1-2. 505
Language, t. V 495
Norsk Tidskrift for Sprogvidenskap, t. II et III 502
Revue des Études Anciennes, t. XXX-XXXI 488
Revue des Études Latines, t. VIII 490
Wörter und Sachen, t. VIII-XII 479
Zeitschrift für Celtische Philologie, t. XVIII 496
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. LVII 484

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXI

TABLE
DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS
AU TOME XLVII
DE LA *REVUE CELTIQUE* [1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique.

(Voir pp. 12-29, 188, 195, 201, 204, 205, 244, 245, 254, 255, 452.)

-acum, 70.
-ai, gén., 496.
-ais, gén., 496.
Alauna, 461.
Alaunium, 461.
Alaunius, 461.
Alaunos, 461.
Alounae (deae), 461.
Ambariacus, 204, 205.
Ambarrius, 205.
ambi-, 194, 464.
Amisia ?, 457.
anigan(tios), septembre, 10.
anagdios, 17.
ande-, 488.
Andeleius, 488.
Areani, 384.
Argiotalos, 437.
atenoux, 11.
Autricum, 65.
Autura, Eure, 65.
Avara, 65.
Avaricum, 65.
Aventia, 65-70.
Aventicum, 63, 65, 66, 69, 70.
Avicantus, 185.

Brittia, 390.
Britto, 390.
brūcus, bruyère, 244.
Cabria, 185.
Cabricantium, 185.
Cabrilius, 185.
Cabrillus, 185.
Cabriolus, 185.
Cabrogilo villa, 185,
Calēdō, 2, 3.
Calēdonii, 1, 2.
Calēdonius saltus, 1, 2.
Caletes, 3.
cambo-, courbe, 486, 489.
Cambodunum, forteresse située à un coude de rivière, 488.
Camboritum, le gué de la courbe, 488.
canecosedlon, siège couvert de duvet, 200, 201.
-cant-, 185, 186.
Cantadunus, 186.
Cantigi, 186.
Cantismerta, 186.
Cantion, 186.
cantlos, mai, 11.
Cantogilum, 185, 186.
carricai, 496.
Cassanogilo, 185.
Cataracos, 6.
Caticantus, 185.
ciallos, 11.
Clouta, Clota, 383.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

Clutari, 474.
Craxa, 464.
Craxanius, 464.
Craxanti, 464.
craxantus, crapaud, 463, 464.
Craxanus, 464.
Craxauco, 464.
Craxsantus, 464.
Craxxillus, 464.
Craxxius, 464.
cutios, novembre, 10.

divirtomu, 16, 18, 19.
divortomu, 21.
Dubnotalos, 437.
dumann(ios), juillet, 10.
-durum, 437.

Ebonius, 488.
Eboracum, 482.
Ἔβουδαι, Hebudae, 466.
eburo-, if, 482.
Eburodunum, 482.
edrin(ios), avril, 11.
elembivios, mars, 11.
Equoranda, 489.
equos, février, 10.
ERAQETAI, 496.
Ernodurum, 437.
Eubona, 488.
exacum, variété de centaurée, 487.

Gabrila, 185.
Gabrillus, 185.
Gabromagus, champ des chèvres, 186.
Gabrosentum, chemin des chèvres, 186.
Garonna, Garunna, 434, 456.
Garumna, 433.
Garunni, 456.
GEBBAIS, 496.
Germani ?, 456.
-get, 14.
giamon(ios), décembre, 10.
-gilo, 185.
glastum, guède, 194.

Ica, 461.
Icara, 461.
Icarus, 461.
Icauna, 461.
-ici, 65.
Icoranda, 461, 462.
Icouellauna, 461.
-icum, 65, 71.
Ioua, 466.
iupikellos, génévrier, 245.

Laebaetes, 116.
lagit, 14.
lemo-, orme, 185.
Leuci, 462.
Lima, 65.
Limici, 65.
Liricantus, 186.
Lossa, 2, 7, 8, 9.
Lossia, 2, 7, 8, 9.
Lossio, 2, 7, 8, 9.
Lossius, 7.
Λόξα ποταμοῦ, 9.
Lugudunon, mons lucidus ?, 168.

MAGLICUNAS, 474.
Maglocunus, 386, 474.
MAQI, du fils, 474.
Matrabus, 263.
Matrona, 489, 490.
Mediocantus, 186.
Mediomatrici, 462.
Medocio (Marti), 2, 8.
mid, 11.
mid samon, juin, 10.
-mna, 433.
-mno, 433.
MOGAI, 496.

Namausicae (Matres), 263.
Nantogilo, 185.
Nantosvelta, 461.
Nemetae, 482.
-nt-, 69.

ogron(ios), octobre, 10.
Ollototae (Matres), 263.
-ona, -onna, 489.

petrudecameto, quatorzième, 510.
prin, 13.

QERAI, 496.
QETAI, 496.

ratis, fougère, 244.
riurios, août, 10.
rixri, 12.
-ros, 12.

ROTTAIS, 496.
-randa, 488, 490.
rumpotinus, arbuste servant de tuteur à la vigne, 245, 254, 504.
rumpus, pousse de vigne, 254.

Sabrina, 242.
Scoti, 390.
Scotia, 390.
-sedlon, siège, 200.
SENAI, 496.
Sequana, 456.
Sequani, 456.
Sirona, Dirona, 242.
simivis, 24.
simivisonn..., janvier, 10.
Sucellus, 481.
Suleuiae (Matres), 263.

talo-, front, 437.
Talorix, 437.
TANAIS, 496.
Telo, 427-432, 437-440.
Telonnum, 428, 431, 434.
-teno-, 254, 504.
tiocobrext, 28, 29.
trucantius, goujon, 464.
Tullum, 428.

Veda, 2, 5, 8.
-uellauna, 461.
Venedi, 482.
Veneti, 482.
Venetus, 482.
Vepogeni, 2, 4, 5, 7.
VEQOANAI, 496.
verna, aune, 244, 245.
Vindilius, 255.
Vindius, 255.
vindo-, blanc, 255.
Vindobona, 255.
Vindolana, 255.
Vindomagos, 255.
Vindonius, 255.
Vistula ?, 483.
Visurgis ?, 457.

II. Irlandais.

(Voir pp. 35, 36, 38, 170, 197-199, 205, 206, 209-214, 216, 218-220, 229, 230, 252, 262, 264, 266, 267, 285-339, 363, 364, 370, 404, 451, 469, 470, 477-479, 492, 497-500, 503.)

Abartach, 355.
Acallamh na Senórach, 207, 219, 348, 349, 352, 465, 467.
Adamnan, 269.
Aed, g. Aido, 6, 61, 162.
Aengus, 162, 346-348, 354, 357-359, 362, 365, 367, 374, 380, 499.
Ai Emnach, double procès, 33.
Aidan, 221-223.
Aife, 284, 285, 288.
ail, g. alo, rocher, pierre, 180, 182, 383.
Ailill, g. Ailello, 7.
Aillén, 381.
Áine, 361.
aire, noble, homme libre, 394.
aire, attention, garde, 384.
áirighthe ; fear —, un (certain) homme, 486.
airmitiu, respect, 171, 172.
Alba, Alban, Écosse, 390.
Alcluith, Ail-Cluaithe, 178, 179, 383, 384.
Altrom Tighi dá Medar, 346, 350, 369, 371, 382, 499.
amal, (aussi...) que, 492.
Ambia, 316.
an te, [pour] qui (le comprendrait), 219.
ander, ainnir, femme, 468.
Angias, 329.
Aodh agus Donncha Mach a Bhurdáin, 477.
aon-uair amhain, une fois ; air aonchor, comme cela ; aoin-neach, quelqu'un ; aoinnídh, quelque chose, 486.
athfher, lâche, homme de rien, 171
Audacht Moraind, 35.
aue, haue, gl. nepos, 69.

aurthach, garantie sur serment, caution, 504.

Baile na hinse, Valencia, 241.
Baile Ui Thomulteigh, Ballyhamilton, 241.
Balor Balcbéimnech, 368.
Bán-shenchus, 283-339.
barcc, barque, 506.
Béaloideas, 476, 477.
Belait, 317.
Berchan, 497.
berir, il est porté, 495.
bertir, ils sont portés, 495.
Betha Colmáin, 451.
Bile, Beli, 178.
binni luaidib, plus doux que des chants, 491.
Bladhman mac an Ubhaill, 477.
Blocc, 207.
Bluigne, 207.
Bodb Derg, 346, 353.
bongim, je romps, moissonne, recueille, 504.
borc, borcc, borg m. bourg, 480.
boss, paume de la main, 194, 464.
brec, mensonge, 225.
Breide, Bruide, 5.
Brendan, 492, 493.
Bres mac Elathain, 497.
Bretha Nemed, 35, 38.
Briathra Flainn Fína, 32.
Britt, Brit, Britton, 390.
Brug, Brugh, 361, 362, 367, 381.
Buile Suibhne, 451.
bun, racine, 193.
bunsach, branche, 193.

Cacht, esclave, 288.
Cailleach, vieille femme, 288, 333.
Cáilte, 349, 467.
cair, f., faute, blâme, 31.
Cairpre Crom, 354.
calad, caladh, dur, 3.
canach, coton, duvet, 200.
Cascorach, 349.
Cataíolofia, 316.
Cath Finntrága, 354.
Ceall Eithne, 348.
Céatach, 477.
céir, cíar, cire ; rayon de miel, alvéole à miel, 164, 165 ; céir bheach, cire d'abeille ; miel de rayon ; choisi, parfait, 164.
Cellach, 333.
Cernad Midbél, 350, 351.
Cessán, Ceasán, 348, 371, 372, 377.
cet, permission, 501.
cia, quoique, que, 487.
Ciarán, 162, 349, 368.
Kilsennel, Kilsennell, 242.
clár-ainech, face-plate, 267.
Clóth, Cluath, Clyde, 180, 383.
Cluain Ceasáin, 348.
cnap, cnapán, cnapóg, monticule, 236.
cnoc, colline, 236.
Knockillow, Corykillow, 242.
cobir, cabhair, cobhair, secours, 160, 162.
Cobran, 16.
cobrith, secours, 160.
Coirpre mac Etaine, 497.
coll, coudrier, 245.
Colman, 221, 222.
Comhairle Fithail, 30.
Conaire, 286.
Conall Caol, 477.
Conall Corc, 499.
Conchobar, 269, 348.
con iccim, je peux ; ni cumcim, cumcu, je ne peux pas, 244.
corbaim, je corromps, détruis, 163.
Corcair, 284.
Cormac, 33, 349, 358, 468.
cosc, avis, 38.
cotach, pacte effectué par serment, 503.
cró, crú, sang ; meurtre ; compensation pour meurtre, 393.
cró, enclos, étable, 501.
Crom Cruaich, 269, 465.
Crónán mac Imilit, 477.
Crubthir Fintam, 473.
cruimther, prêtre, 473.
cuaranfadh, cyclone, 274, 275.
cuart, droit de circuit avec hospitalité, 399.
Cúchulainn, 61, 348, 356, 357.
Cumall, 359.
Curcóg, 346, 347, 361, 367, 499.
Cúroi mac Dáire, 466.
curthach, qui gronde, 31.

dabach, cuve, 55.

Dagan, 222.
Dagda 61, 354, 362, 368, 498.
Dánta Grádha, 265.
Derborgaill, 284.
Dési, 240, 465.
dess-cert, au sud, 254.
dian, rapide ; impromptu, 501.
dibech, rompre, 504.
Dichu, 346, 357, 362, 377, 499.
dídnad, consolation, 507.
dithchus, appartenance, 501.
dithech, g. díthig, refus, 503.
do-, péjoratif, 419.
dodonaimm, gl. solor, 507.
Doidin mac Nine, 38.
Domnall Brecc, 6, 179.
domoiniur, domuinur, je crois, 164.
Donn, 350, 362.
Donnchadh Mór Ó Dálaigh, 210, 229.
dorn, doron, poing, 214, 496.
doruthethaig, il a perdu, 504.
driss, gl. vepres, 193.
dristen, buisson, 193.
dristenach, gl. dumetum, 193.
Druim Lighean, 350, 351.
Dún-Brettan, 383.
Dunlaith, 284.

é-, préf., 504.
écen, nécessité ; certitude, 486.
ech, cheval, 488 ; g. eich, 242.
Echde, 368.
Echtra Airt, 55.
Echtra Cormaic, 54, 55.
edón, c'est-à-dire, 501.
Eibhlín a rún, 229.
eigin : rud —, quelque chose, 486.
Eithne, 346-348, 356, 357, 362-364, 367, 374, 375, 381, 382, 499.
Elcmar, Ealcmar, 346, 357, 359, 360, 499.
Emain, Emna, 353.
Emer, 351.
Enda, 473.
enech, visage ; honneur ; protection, sauvegarde, 391, 392, 394.
enechlóg, eneclann, prix du visage, de l'honneur, 391.
engne, ingnae, connaissance, 175.
Eocha, 7.
Eochaid Finn, 61.
Eochaid Leithderg, 349.
erdarcu epirt « plus clair que le dire », qui va sans dire, 492.
Eremon, Erimon, 286, 350, 351.
Étain, 227.
Etgen, 316.
èthech, faux serment, 504.
Ethne, 288.
ettech, eiteach, refus, 504.

Faed, Fiada, 375.
Fáil, 498.
faoi le, marie-toi avec, 230.
fecht, voyage, expédition ; fecht a sa, cette fois ; fecht n-oen, une fois ; in fecht n-aile, l'autre fois, 485, 486.
feda, fiadu, g. fédot, fiadat, seigneur, 8.
Feradach, Ferdach, 5.
Fergus, 7, 498, 499, 501.
Feth Fiada, voile magique qui rend invisible, 355, 356.
fíad, bienvenue, honneur fait à quelqu'un, à un hôte, 171, 172.
fíadugod, bienvenue, recevoir avec courtoisie, 171.
fiann, milice, 228, 467, 471.
Findchad, 467.
Finn 51, 266, 348, 349, 420, 499.
Finnbarr, 341, 347, 355, 363, 364.
Finnsruth Fithail, 33, 34, 36, 38.
Finn-uisce, Phœnix, 241.
Fíon Gearmánach, 468.
Fir Bolg, 359.
Fithal, 30, 33.
Flann Fína, 32, 33.
Fochond loingse Fergusa meic Roig, 498.
Fogartach, 355.
forsunnud, illumination, 457.
fortach, affirmation par serment, 503.
Fortrenn, 179.
fota, fada, long, 242.
freitech « renuntiatio », 503.
fulred, fuilreadh, folradh, effusion de sang, 400.

gabim, je prends, 485.
gabor, gabhar, chèvre, 184.
Gall-Góedel, Gall-Ghaedheal, 366.
Geisill, 351.
gelfine, famille, 273.

géograif, géographie, 274.
Gilla Mo Dutu, 283.
glacc, main, 464.
glass, vert, 194.
glún, genoux ; génération, 484, 485.
glúndalta « nourrisson du genou », 484, 485.
Goibniu, 54, 355, 356.
Gormlaith, 283, 288, 451.
Gráinne, 356, 364.
guala, épaule, 485.
Gunóg, 477.

Hoan, Auin, 179.
huinnius, frêne, 193.

iadaim, je ferme, 504.
Ilbreac, 355.
Imram Brain, 353, 360, 499.
imthach, serment, 504.
in, le, un, 486.
in-, adj. : aptitude à, possibilité ; intensif, 174, 175.
i ngiall, i ngiull, en otage, 501.
ingalair, malade, 175.
Inis Fáil, 207.
inis Manainn, 353.
intí, celui-ci, 453.
Iodàil, Iodàin, Italie, 205.
ithir thuiltrighe, sol d'alluvions, 275.
-ithir, -idir, -aidir, -ither, aussi (fort que), 491, 492.
Iuchna, 369.

laa n-oen, un jour, 486.
Labraid, 55.
lám déoraid « main d'ennemi », assassinat, destruction ; assassin ?, 502.
lám latraind, main de brigand, 502.
laobh, qui est de biais, tors, oblique, 116.
laoch, héros, 166, 167.
Laoiman, Laghman, 478.
Lathair, 285.
Lathcen, 266.
le, pour, 501.
lenaid, il suit, prét. rolil, roleldar, 503.
lia, g. liacc, pierre, 488.
Lia Fáil, 207, 208, 365.
lia turim, (plus nombreux que compte), innombrable, 492.
Líam Donn, 477.
Liban, 61.
lir, aussi nombreux (que), 492.
Lir, 355, 374-377.
lith, fête, 508.
Loch Febail, 350.
Loegaire, 366.
lógenech, lógh, prix du visage, de l'honneur, 391.
Lonàn mac Senaig, 392.
lug, g. loga, lynx, 166, 167.
Lug, 166, 168, 365.
Lugaid Noes, 269.
Lugbe, 180.
lugláimnech, lynx sautant, 166.
luib, herbe, 193.
luss, herbe, 193.
lúth, joie, plaisir, 416.

Mac Ri Chruacháin, 478.
Maelcolaim, 388.
Mael Muire, 215, 216.
Mag Itha, 351.
Mag Meld, 353.
maith, bon, 506.
mala, sourcil, 364.
Manannán mac Lir, 54, 55, 57, 346, 347, 352, 353, 355, 358, 359, 367, 382, 499.
Manu, Mana, 488.
maol, sans cornes, 230.
Maonus na luinge luaithe, 477.
marbnad, chant funèbre, élégie, 173, 174.
Mearcc Neaton, 287.
Medb, la femme ivre, l'intoxiquée, 501.
mell, tubercule ou oignon comestible, 501.
Midir, 354, 360, 362.
midiur, je juge, 8.
Midlethan, 51.
mithid, bon moment, 506.
mithig, convenable, 506.
mithis, methas, temps favorable, 506.
mó sa mhó, de plus en plus, 230.
Móchop, 473.
Mochta, 265.
móir, aussi grand (que), 492.
Mongan, 499.

Mor, 284, 288.
móu alib, (plus grand que paroles), indicible, 492.
muin, affection, désir, 164.
muinighin, confiance, 164.

nadmen, obligations, 501.
nath, mètre, mode, genre de poème ; élégie, chant funèbre, 173.
Nathí, 499.
Nechtan, 179, 474.
nem, nuage, 172, 173.
ní, quelque chose, 486.
Niall, 240.
nigim, je lave, 442, 443.
Noeua, 316.
Normannigh, Normands, 386.
Nuadu, 365, 498.

ó, du moment que, 500.
Ó Crio(mh)thain, 211, 214.
óc, óg, jeune, 394, 395.
ócthigernd, ógthiern, jeune seigneur ?, 394, 395.
óg- dim. : ógaire, noble de la classe la plus basse, 394, 395.
Odhar Ciaráin, 368.
óen, un, 485-487.
Oengus 7, voir Aengus.
Oided Cloinne Lir, 350.
Oileamain tighi dá medar, 347.
Oisín, 348, 355, 467, 477.
ointam, célibataire, 96.
oldai, (meilleur) que toi, 491.
Oliuan, 316.
Oliuane, 316.
Olla, 316.
Orlaith, 288.

Percoba, 316.
Piblisc, 287.
Pithib, 316.
Pompa, 287.
púca, lutin, elfe, kobold, 242.
Pupu, 473.

-r, impers., 495.
Radnailt, 287.
ráth, caution, 502.
Réamonn an Úrla, 477.
rind, pointe, pointe de lance, 169.
Roc, 362.
Roderc, 180.
rofitir, il sait, 418.
Róisín Dubh, 229.

Sabrann, 242.
Sadb, Sadhbh, 288, 477.
salach, sale, 363, 364.
sam, été, 254.
saraigim, j'outrage, 391.
Scota, 285.
Seán mac Airt agus an Cat, 477.
seilg, seilig, chasse, 214.
sén agus soladh, charme magique, 358.
Senbriathra Fithail, 30.
Senchus Mór, 38.
Serglige Conculaind, 55, 61.
sétig, épouse, 506.
sích, et elle, 501.
Síd Droma Dean, 354.
sidhe, êtres féeriques, 478.
Sighmall, 354.
Sili, 316.
Sliab Mis, 351.
Sluagad Nathi maic Fiachra, 354.
sneidiad, lancer, 166.
Sodelb, 499.
soláthar, sláthar, contribution, 214.
sreth, série, 448.
suide, siège, 363-366, 381.
suil, œil, 202.

Tadg, 354, 359.
Tailltiu, 241, 350-352, 378.
Táin Bó Cuailnge, 353.
Tálcend, Táilcend, Táilcind « asciciput », 468.
Tea, 284.
tecosc, instruction, 30, 32-34, 38, 403, 405.
ten, n., feu, 244.
tene, f., feu, 244.
terfochraic (ón —) « munerum oblatione », 169, 399.
Teudar, 178.
tigerne, -na, seigneur, maître, 394.
Tír-na-mban, 368.
Tír Tairngire, Terra Repromissionis, 54, 353, 356, 360, 367, 368, 382.
tiugradus, négligence, 35.
Tobar Oilbhe, 477.
Tochmar Etáine, 352.
Togail Tróí, 501.
toich, toch, et, 501.

tonach, bain, lavage des morts, 442.
tongim, je jure, 503.
tosnú, tosanú, commencer, 214.
Tóthail, 180.
tuaith, bon ; gauche, 254.
tuas, au sud, 253, 254.
tuas-cert, le nord, au nord, 253, 254.
Tuatha Dé Danann, 54, 207, 242, 341, 342, 346, 349-357, 370, 498.
Tuirtri, gén., 7.

uar, froid, 174.
uas, en haut, 254.
Uathi, 327.
ucht, sein, giron, 485.
Ugaine, 286.
Ui Briain Chualand, 473.
Una, 288.

III. Gaélique d'Écosse.

Aidan, 6.

cró, meurtre ; compensation pour le meurtre, 393, 394.

Donnchadh Bàn mac an t-Saoir, 214.
Dunkailden, 3.

eiginn : uair —, parfois, jadis, 486.

fuilradh, fuilreth, effusion de sang, 169, 400.

Nechtan, 474.

turhochret, turfochraic, présent, don gracieux, 168, 169.

IV. Mannois.

(Voir pp. 237, 238, 248.)

aah, gué, 237.
aittin, ashin, ajonc, 236.
ard, haut, 237.

billey, arbre, 237.
booa, bœuf, 237.

cass, pied, 237.
Kirkby, 237.
cnappan, crappan, crammah, monticule, 236.
Knock, Cronk, 236.
Knock ashin, Cronk aittin, colline d'ajonc, 236.
Knockbreck, Cronbreck, belle colline, 236.
Cronk ny Mucaillyn, colline des truies, 236, 237.
Crosby, 237.

Focronk, 236.

Mac Aleyn, 237.
Mac Huigin, Quiggin, 237.
Mac Raghnaill, Crennell, 237.

nab, nappin, monticule, 236.

Scacafell, Sky Hill, 236.
Skibrick, Skybright, 236.

V. Picte.

(Voir pp. 4, 5, 7, 177-179.)

VI. Gallois.

(Voir pp. 177, 181, 182, 230-232, 234, 235, 274, 408-426, 446-448, 471, 505, 506, 508-511, 513.)

a thi heb dyuot, si tu ne reviens pas, 423.
Aberffraw, 392.
aberth, sacrifice de la messe ; hostie, 165.
abrwysgl, sanglant, 509.
ad-, re- ; changement en mal, 171.
adfudd, dommage, 171.
adfyd, adversité, 171.
adwr, lâche, homme de rien, 171.
adyn, lâche, homme de rien, 171.
aelaw, douleur, chagrin, 412.
aerbar, lance de carnage, 426.
aeth, s'en est allé, a disparu, 411.
-af, moi, 88.
Alclut, 180, 182, 383.
alltudyon, étrangers, 273.
amgeledd, secours ; personne secourable, 418.
amobr, redevance au chef de tribu où l'on prend femme ; droit payé par un vassal lors du mariage de sa fille, 273, 395.
an-, augmentatif, 507.
Anarawt, 387.
Anaumed, Anawfedd, 512.
Anawog, 512.
ancwyn, apéritif, 414, 415.
Aneirin, 408.
anguoconam, je suis plein (de lait), 507.
anhun, -edd, insomnie ; peine, souci, 411.
Annwn, 59, 60.
anwed, extraordinaire, monstrueux, 413.
anwybot, manque de courtoisie, mauvais accueil, 172, 173.
Apolin, 500.
arch, alch, arche, 506.
Arfon, 397.
armes, divination, 90.
arnaf, sur moi, 88.
Arthgal, 177.
Arthur, 39, 42, 43, 56, 59, 60, 62, 253, 268, 269, 276, 340, 341, 365, 366, 466.
arwr, guerrier, 421.
arwydd, signe, preuve manifeste ; drapeau, étendard, 422.
Avan, 422, 423.
-awc, -og, 512.
Awdl y Breuddwyd, 251.

bachigyn, diminutif, 513.
balch Noe, malch Noe, arche de Noé, 506, 512.
Banadlmet, Banadylfedd, Banadlwedd, 512.
bann, pointe, sommet, 425.
baranres mor, les fureurs de la mer, la mer en fureur, 507.
bardd, barde, 90.
bas, pl. beis, fond, base, 506.
becel, gl. bulla, 507.
beiss, beiscawn, herbe foulée aux pieds, pressée, 506.
beiston, bande de terre le long d'une rivière ou de la mer, 506.
Berddic, le petit barde, 423.
bir, bière, 447.
blaengar, celui qui aime (à combattre au) premier rang, 425, 426.
blino, fatiguer, lasser ; être fatigué, 166.
Blodeuwedd, 512.
bloesg, qui zézaye, 501.
blwng, triste, morose, sombre, 420.
bogel, yn, ampoule, 507.
boneddigion kynhwynawl, citoyens, 273.
braint, privilège, 273.
Bran, 44, 45, 48, 52, 54, 56-59, 341, 391, 392.

branos, petits corbeaux, 193.
Branwen, 391.
bras, pl. breissyon, breisson, gros, gras, 235.
braw, effrayant, 410.
breuddwyd, songe, 252.
breyryeit, nobles, 273.
bro, pays, 388.
budd, victoire, profit, succès ; héros victorieux, 416.
bugail, berger, 450.
bwrch, bourg, 480.
byd, monde, 421, 422.
bygylu, avoir peur, 509.

Cadoc, 260.
Caergybi, 472.
Caer Siddi, la forteresse des fées, 59.
caeth, serré, étroit, keith, captifs, 413 ; caethyon, esclaves, 273.
caled, dur, 3.
callon, cœur, 422.
cant, cercle, 170.
Catvan, 6.
Catwallon, 397.
keithiwet, captivité, 413.
kelchyn, impôt, sorte de droit de circuit, 396-399.
Celyddon, 1-3.
cemecid, gl. lapidaria, 507.
cerddin, sorbier, 504.
Ceretic, 181, 182.
Kessar, César, 414.
ceu, creux, 170.
ceugant : yn g., complètement ; sûrement, certainement, 170.
chwardd, rire, 171.
cig, viande, 167.
cigwein, croc, fourchette à viande, griffe ; lance ou javelot, 167.
kiliaw, se retirer, 230.
Cinloipiauc, 181.
Cinuit, Cynwyd, 181.
clairch, vieillard décrépit, 474.
cledd, gauche, 416.
Clether, 473.
clir, cler, clyr, clair, 447.
Clut, 182.
Clydno, 181.
clyw, le fait d'entendre, 417.
cochwydd, sanglant, 509.
conin, roseau, 228.
coll, coudrier, 245.
korf, voûte, sorte d'arche divisant la salle en partie basse et partie haute, 273.
corn, corne, 56.
crau, toit à porcs, 501.
creu, crau, sang, 393.
creulaw, main sanglante, 502.
criafol, sorbier, 245.
Kulhwch, 55, 498.
Curic, 178.
Custennyn Gorneu, 472.
cusyl, cyssyl, conseil, 108.
kwbyl, complet, 420.
cwyn, repas, 414.
cwyn, chagrin, 415.
cwyr, cire ; rayon de miel, alvéole à miel, 164, 165 ; cwyr gwenyn, cire d'abeilles, 164 ; cwyr aberth, cire du sacrifice, de la messe, 165.
cwyraidd, ingénieux, accompli ; artificieux, 164.
cydwedd, associé, compagnon, 414.
cyfieith, de même langue, 413.
cyfogi, aiguiser ou polir les pierres meulières, 507.
cylch, -yn, cercle, circuit, voyage circulaire avec droit à l'hospitalité, 396-398, 400.
cynnal, tenir, demeurer, 235.
Cymbro, Cymro, pl. Cymry, Gallois, 388.
cymryt, prendre, 160.
Kynawc, Cynog, 474.
Cyngar, 472.
Cynloyp, 181.
cyntaf, premier, 97.
kyntedd, sorte de porche ou de vestibule ouvert sur la grande salle, 273.
cywala, équivalent, égal, 413.
Cywryd, 422.

Dafydd ab Gwilym, 231.
danwared, imitation, 171.
darfod, arriver, 235.
dedwyt, sage, qui sait ; heureux, 175.
denu, attirer, 507.
deuddeg, douze, 511.
deuddegfed, douzième, 511.
Dewi wynn, 260.
di-, hors de, 507.

dibynnol, subjectif, 513.
didanuud, gl. elicio, 507.
diddanu, distraire, 507.
dig, colère ; violente émotion douloureuse, 411.
digonaf, je suffis, 507.
diguolouichetic, gl. proditus, 268.
dihedd, absence de paix, trouble; guerre, 419.
dihel, gl. deses, 507.
diheu, dieu, sûr, certain, 419.
dihewyt, désir, inclination, dévotion, 423.
Dimmede, 512.
Din Alclut, 383.
Dinefwr, 482.
diovryt, renoncer à, 425.
dirnad, plainte, 174.
dirnad, discernement, action de discerner, 175.
dirnadau, soulèvements, soubresauts, 175.
dis, dés, 447.
diueis, (neige) où l'on n'a pas posé le pied, 506.
Diwrnach, 55, 56.
dlid, dilid, mérite, droit de possession ou jouissance, 512.
Doccus, 259, 260.
Dochou, 260.
Docmael, 260.
Docuenni, 260.
Donevald, 388.
Dumnagual, Dyfnwal, 178, 180.
Dunawt, 422, 448.
dwm, jugement, 447.
dwrn, poing, 496.
dy-, péjoratif, 419.
dyddiau, jours, 227.
dyfnfeis, qui a une base profonde, 506.
dyfrgi (chien d'eau), loutre, 399.
dyf(y)nwal vrych, Dyunwall, 179, 388.
dyhedd, dyed, absence de paix, trouble, guerre, 419.
dylyed, obligation, 512.
dymuniadol, optatif, 513.
dyn, (pour) qui que ce soit, tout le monde, 425.
dyrnawd, coup de poing, coup, 496.
Dyrnog Gawr, 55, 56.
dysgl, plat, 56, 57, 60.
dyt, il fait, rend (dépourvu), 421.
dyweddi, mariage, 158.
dywedut, dire, 235.

Echdor, Hector, 414.
Echel dewred, celui qui a la vaillance d'Achille, 420.
echwng, éloignement ; il s'éloigne, 420.
Eifion Wynn, 408.
eilltyon, vilains, 273.
Eirinued, 512.
eithyr, mais, 425.
Elmedh, Elmeth, Elwedd, 512.
Elog, Elioc, 512.
elont (quand, toutes les fois qu') ils vont, 234.
Eneas, Enée, 414.
enneint, bain ; lavage des morts, 442, 443.
erwan, trop grand coup, 421.
erwŷr, en pente, penché ?, 421.
eryr, aigle, chef, 418.
eryr, yr eryri, maladie de la peau, *herpes miliaris*, 506.
esbyt, hôtes, 424.
Eugein, Ougen, Ewein, Ywein, Owein, Owin, Owen, 7, 177, 179, 388, 389.
eunt, juste, 66.
eur mal, or monnayé, 424.
ewythr, oncle, 69.

ffelt, feutre, 235.
ffrwyth, fruit, 104.
ffrwythgell, fruitier, 105.
Fontaun, Finnaun, fontaine, 181.
Franc, pl. Freinc, Français, 389.
fy, mon, 418.

gadael, gadu i, permettre à, 235.
gal, Scandinave, étranger, 386.
galanas, galnes, meurtre ; compensation pour meurtre, 273, 393, 394.
Galwyddyl, 386.
geldrych, coquin, 252.
Gloiumede, 512.
gofwyo, visiter, 235.
gogoned, glorieux, 507.
gogwtta, assez court, 235.
gollwng, lâcher, 100.
gonest, honnête, 253.

gorcheston, questions, 510.
gorllin, lignée ou race supérieure, 420.
govuned, désir, 163.
Grassi, 61.
greorion, gardiens, éleveurs de troupeaux de chevaux, 398, 399.
Groeg, Grèce, 501.
grote sorte de monnaie, 235.
grudou, gruddiau, joues, 507.
gryd, cri de combat ; combat, 426.
gue. g(ureic), gl. textrix, 507.
Guotodin, Gododin, 3, 386.
gwad, refus, 425.
gwaew, lance, 418, 421.
gwag, vain, vide, 425.
gwaged, vanité, 425.
gwan, il perce, frappe, 167, 418.
gwaradwydd, gwradwydd, outrage, honte, 171.
gwarae, jeu, 171.
gwarandaw, gwrandaw, écouter, 171.
gwarth, honte, 392.
gwawd, satire, moquerie, 423.
gwawtgan, poème de louange, 423.
gwedd, forme, apparence, manière, 412, 414.
gwedd, joug, 414.
gweddw, veuf, 420.
gwely, lit, famille ; tir gwebyawc, propriété familiale, 273.
Gwenhwyfar, 466.
gwerth, valeur, 273.
gweryd, il protège ?, 421.
Gwilym Ddu o Arfon, 406, 407.
gwisg, vêtement, 508.
gwrid, rougeur, 171.
gwrthod y fyd, renier sa foi, 235.
gwybot, savoir ; courtoisie, savoir-vivre (avec un hôte), 172 ; gwybydd, sache, 235.
Gwyddel, Gaël, 386.
gwylain, goélands ; jeunes filles, 510.
Gwyndaf, 473.
gwynn, bienheureux, 200.
gwŷr, oblique, défectueux, fautif, 421.
gwyrda, nobles, 273.
gyllyngu, lâcher, 100.

Habren, Hafren, 242.
Haiarnmed, Haiarnwedd, 512.
Hancarate (Angharad), 512.
helynt, course, mouvement, affaire, 507.
hennydd, compagnon, camarade ; adversaire, 506.
Huilmede, 512.
hwn, hon, lequel, laquelle, 508.
hwr, prostituée, 447.
hwyad, canard, 69.
hynt diryued, suivant une voie qui n'a rien d'étonnant, 413.
hylithyr, coulant, glissant, 424.
Hywel dda, 270-273.

Iolo Goch, 231.

laur, gl. solus ; llawr, solitaire ; unique, sans pareil, 507.
lewynawc, llwynog, renard, 167, 168.
lit, llid, colère, ardeur de la passion, vigueur du tempérament, 416.
Litau, continent, Gaule, Italle, 182.
lito-laidou, gl. natalia, 507, 508.
llafariad, voyelle, 513.
Llanddogwel, 260.
Llandocha, 260.
Llangbyi, 472.
Llaur, 507.
llawr, sol, terre, 507.
lledfryd, souci, 418, 422.
lledfrydedd, souci, 422.
Lleu, 466.
Lleueruryd, intelligence éclairée ?, 424.
Lleufermawr « grande lumière », 424.
llew, lion, chef, 417.
Llew Llaw Gyffes, 466.
lliaws blyned, pendant de longues années, 416.
llidiawg, ardent, 416.
Lloegyr, Angleterre, 49.
lloergant, -gann, pleine lune, 170.
llofrudd, main rouge, meurtrier, assassin, 502.
llucfryd, sombre pensée, tristesse, désespoir, 424.
llwgyr, dommage, atteinte, 235.
llwyddio, profiter, prospérer, 422.
llwyddo, rassembler des troupes, conduire au combat, 422.

llwyn, buisson, fourré, 168.
llwynein, renardeaux ?, 167, 168.
llwyr, diligent ; visible ; (savoir) clairement, 423, 424.
Llyr, 391.
llys, château, 44.
llyw, pilote, chef, 417.
llywychu, briller, 168.

mabinog, apprenti barde, 391.
Mabinogion, 391.
mad, bon, 506.
Madog Benfras, 231.
madws, bon moment, temps favorable, 506.
Mailcun, Maelgwn, 386.
Manawyd, 54-59.
mann, petit, mince, 425.
marannedd, troupes ?, 417.
marsiawndaeth, marchandise, 235.
marwnad, chant funèbre, élégie ; cri, tapage, 173, 174.
Math, 498.
Matholwch, 391, 392.
Mawndfil, Mandeville, 233.
-med, -fedd, qui possède, 512.
meddu, posséder, 8, 512.
meddwl, penser, 8.
Meigen, 397.
mel cwyraid, miel pris au rayon, 164.
menestyr, échanson, 415.
merch, fille, 395
Modred, 466.
molestu, molester, 235.
Mon, Anglesey, 397.
mor medon, la mer Méditerranée ?, 182.
morwyn, jeune fille, 50.
mynawc, généreux, aimable, de bon vouloir, 163.
mynegol, indicatif, 513.
Mynogan, 163.
mynud, munud, fin, distingué, poli, 415.
mynudrwydd, politesse, bonnes manières, 416.
mynych, (fais comme) tu voudras, 234.

nac, refus, 425.
nad, clameur ; poème, 173-175.
naf, moyeu ; chef, 417.
naid, saut, bond, 175.
ner, souverain, maître, Dieu, 421.
neuadd, grande salle, 273.
neur wyr, il sait, 418, 423.
neut, voici, 418, 419.
newid teg, bon marché, 235.
nifer, tribu, gens, 421.
Nudd, 413, 414.
nyfel, nuage, 172.

Odlau y Misoedd, odes des mois, 407.
Odrig, Oderic, 233.
oer, froid, 174.
oernad, lamentation, 174.
ohonaf, de moi, 88.
-ol -aid- ou, 507, 508.
Ourceine, Eurgein, 512.

pair, chaudron, 55, 60.
palis, palais, 235.
partrissod, des perdrix, 235.
pendefig, prince, 96, 97.
penkenedl, chef de tribu, 273.
penkerdd, chanteur en chef, 273.
penn, tête, chef, 58, 60.
Peredur, 39, 41, 42, 44, 53, 59-62.
pobyl... a wanagassant, les gens (de ce pays) racontèrent, 234, 235.
Powys, 397.
Preiddeu Annwfn, 55.
preiddin, butin ; bétail, gibier, venaison, 414.
pressureu, pressoirs, 165, 166.
proest, certaine strophe, 501.
prudd, sagesse ; triste, sombre, 414.
Pryderi, 57-59.
prysg, prys, broussailles, 508.
prysur, diligent, pressé ; actif, appliqué, 165.
prysurdeb, hâte, empressement, activité, 165.
prysuro, faire hâte, diligence, 165.
pwca, lutin, 242.
Pwyll, 60.
pymtheg, quinze, 511.
pymthegfed, quinzième, 511.

reufedd, richesse, prospérité, 418.
rhagenw, pronom, 513.
rhangymeriad, participe, 513.
rhawt, déroute, 447.
Rhiannon, 466.

Rhys Meigen, 231.
Riderch, Rhydderch, 56, 177, 180.
rol, roly, vase, bassin, 252.
Rongoruchèl « lance très haute », 169.
Rongymyniat « la lance qui coupe », 169.
ronn, lance, 169.
rud gled, l'homme à l'épée rouge, 412.
Run, 177, 178.
ryhwyr, rywyr, trop tard, 419.
ryt, gué, 420, 425.
Ryt Alclut, 383.
rywan, trop grand coup, 421.

sarhaet, sarhaed, saraed, outrage (à l'honneur) ; prix de l'honneur, 273, 391.
seineg, phonétique, 513.
Selyf, 472.
serten o amser, un certain temps, 235.
Sion Trefor, 510.
sir, chère, 447.
Statut Gruffudd ap Cynan, 509.
Stratclut, 176, 177, 383, 385, 390.
Sulcene, 512.

tachwedd, novembre ; meurtre, extermination, sacrifice, 228, 414.
taeogyon, vilains, 273.
Taliesin, 59, 227.
tarren, rocher, butte rocheuse, 235.
Tecmed, Tegfedd, Tegwedd, « qui a une belle richesse », 512.
teg[irn]- guis, teyrn-wisg, vêtement de chef ?, 508.
teil, tuile, 447.
Teudubr, Tewdwr, 178.
Theruagawnt, 500.
traws, violence ; violent, 425.
trilwyn, très brillant, 415.
tröedigaeth, tour, conversion, 89.
trossedd, transgression, faute, crime, 412.
truan, malheureux, souffrant ; douloureux, 418.
trwn, trône, 235, 448.
trwydedd, passage, traversée ; épreuve, moment à passer, 418.
Trystan ac Esyllt, 509.
Tutagual, Tutwal, 180, 181.
Ty Gwyn, 272.
tyngu, jurer, 503.

uchelwyr, nobles, 273.
un ar dec, onze, 511.
undec, onze, 511.
undecuet, onzième, 511.
unvet ar dec, onzième, 511.
Unwet, 7.
Urbagen, Urbgen, Uryen, Urien, 183, 422, 466.

Weryt, Forth, 397.
wobr, gobr, salaire, 395.
Wrgust, Gwrwst, 7.
wyneb, visage, honneur; composition pour atteinte à l'honneur, 391, 392, 394.
wynebwerth, -warth, prix du visage, de l'honneur, 391, 392, 394.
-wynt, 3e pl. fut., 110.
wyr, petit-fils, 6.

y, le, 234.
Yestin, 472.
y maent llysoed, il y a des cours, 234.
ymleas, se tuer, 235.
ymoralw, implorer, 235.
yngnad, ynad, juge légal, officiel ; homme qui a du jugement, 174.
Yolkyn, 500.
yr hwnn, pl. y rei, lequel, 234.
ys, il est, 138.
ysbys, clair, évident, visible ; (cour) ouverte, 423, 424.
yssy waeth, hélas !, 411.
ystil, acier, 447.
ystred, rangée, série, 448.
ystryt, rue, 448.
ystwytho, faire fléchir, 80.

VII. Cornique.

(Voir pp. 250, 502.)

Adwen, 474.
a hanaf, de moi, 88.
anotho de lui, 88.

bro, pays, 388.
Brychan, 474.

cerden, sorbier, 504.
chefals, gl. artus, 162.
chetva, gl. cœtus, 162.
Clether, 472, 473.
cor, cire, 164.
crow, sang, mort, 393.
Cybi, Kepius, 472, 473.

Dawns Men, 465.
Dilit ou Dílic, 474.
domethy, se marier, 158.

eatag, dix-huit, 97.
Endelient, 474.
euitor, oncle, 69.

gauar, chèvre, 184.
guern, mât, 245.

hoet, hos, canard, 69.
huibren, ebron, ebrén, ybbern, ebbarnn, ciel, atmosphère, 161.
hynse, proches, 506.

Kery, 474.
Keverne, Chebran, 161, 162.
Keyne, 472.

Landoho, 260.
Lann-Achebran, 162.
lavaraff, -ra, je dis, 158.

Maben, 474.
Marwenna, 474.
Mauze, Moze, 473.
Menfrede, 474.
Morwenna, 474.

Nechtan, 472, 474.

onnen, frêne, 193.

pendeuic, prince, 96.

seitag, dix-sept, 97.
Selevan, 472.

Tedda, 474.
Tudy, 472.

un, un, 485.

warnaf, sur moi, 88.
Wencu, 474.
Wensent, 474.

yntredhouch, ynterdhoch, entre vous, 114.
Yse, 474.

VIII. Breton Armoricain.

(Voir pp. 163, 249.)

a, de, 134, 144.
a, qui, 151.
à, part. verbale, 87, 88 ; az graff, je fais, 121.
a, à, ha, (dans) ton ; de ton, 108 ; hac en a vezo, et tu auras, 135.
abondançz, abondance, 74.
acc acecc, bien assez, 84.
admiration, qualité admirable, 74, 75.
admonetifu, prévenir, 74, 75.
aduertissafu, avertir, 74, 75.
aduocades, avocate, 148.
-aeomp, -comp, ind. pr., 1re pers. pl., 80.
-aff, -a superl., 129.

-aff, -a, ind. pr. 1re pers. sg., 158.
affæçzouni, façonner, 77.
-afu, -a-fu, inf., 76.
-afu ?, -añ, moi, 88.
ahanañ, de moi, 88.
aleget, allégé, 84, 85.
alhuezou, -zyou, clefs, 112.
aliancz, alliance, 84, 85.
aman, ama, ici, 129.
-amant, adv. 82, 83 ; -emant, 78, 80.
ampoend, point, moment précis, 79.
ampoësouni, empoisonner, 98.
an, en, enn, le, 132, 140, 141, 146, 153, 154, 158 ; am bras, le grand, 145.
Anaumonoc, 163.
anauu-, inspiration, 163.
Anauuan, 163.
Anauuanoc, 163.
ancofua, ancoa, ancoéha, añcouñha, añcouña, añcounec'ha, oubli, 82.
ancounachaën, oubliance, 82.
a nezafu, de lui, 134 ; anezaff, à Nezaff, de lui ; (ne) le (saluez pas), 116, 117.
anezof, anehoñ, anehou, de lui, 88, 138.
añgistra, enregistrer, 78.
añgistramand, enregistrement, 78.
anregistret, enregistré, inscrit, 78.
antieremant, entièrement, 80.
antren, (donner) entrée, 114.
aquisit, (il acquiert), 82, 83.
aral, autre, 141.
arc'h, arac'h, coffre, 154.
arnañ, sur moi, 88.
asez, il est assis, 131.
assurance : dre —, avec certitude, assurément, 132.
augmanter, il est augmenté, 78, 79.
aüstic, rossignol, 270.
Aue Maria, Ave Maria, 130.
auis, avis, 106, 107.
a-walc'h, a-walac'h, assez, 154.

Banadloc, Bannalec, 512.
baradoes, paradis, 133.
begel, nombril, 507.
Bernard, 156.
birvik birviken, jamais, au grand jamais, 84.
bisclavret « à culotte courte », 270.
bleçadur, action de blesser, 90, 91.
Botsorhel, Botsorser, 89.
brassafu, le plus grand, 87, 88.
breig, trouble, mal, 88.
Breiz, Brec'h, Breh, Bretagne, 390.
brisfauta, fêler, 88.
briz-résoun, espèce de raison, raison frivole, 75.
bro, pays, 388.
bugaleerez, enfance, 138.
bugalez, -le, enfants, 138.
bugaligou, bou-, bugaligo, bugaleygaou, petits enfants, 138.
bugel, berger ; jeune garçon, 450.

cals, beaucoup, 138.
camm, courbe, tordu, 489.
Caorant, Caourant, 161.
cardinalet, (vertus) cardinales, 104.
Cathell, Katell, Kathell, Catherine, 143, 500.
catholic, catolic, catholique, 76, 77.
celest, céleste, 78, 108.
chatouillus, chatouilleux, 114, 115.
chommel, chemel, chomm, chommein, rester, 151.
c'huecded, -der, douceur, 95.
cleau, il écoute, 112.
Clede(n)pochær, 122.
Cleder, 473, 474.
clefuet, maladie, 149, 158.
cloarec, clerc, 90, 91.
cobrant-, secours, 160, 161.
Kobrantgen, Courantgen, 160, 161.
Cobrantmonoc, Cour-, 160, 161.
coer, coar, cire, 164.
cofaen, commémoration, 82.
coffa, songer, 82.
commançamant, commencement, 86.
Communion, communion, 78, 79.
comoditez, commodité. 86.
compaër, -pëer, -paire, compère, 152, pl. comparzyen, -paëryen, -pairion, -pëeryon, -yan, 153.
compaëraich, compérage, 152.
compainunez, compagnie, 158.
Comper, déversoir d'une rivière dans un étang, 160.
compérereah, compérage, 152.
compret, prendre, 160.
conducteur, maître, 115.
conduour, conducteur, 115.

confessaat, confesser, 78, 79, ind. pr. confes, 86, 87 ; confesseomp, -ssaomp, 80 ; imp. confesseomp, 132.
conniuafu, conniver, 98.
consolator, consolateur, 112, 113.
consoler, consolateur, 113.
continuacion, continuation, 76, 77.
continuançz, continuation, 76.
continuel, -nual, continuel, 76, 77.
continuèr, continuateur, 76.
continui, -uein, continuer, 76, 77.
contraign, contraiute, 98.
cooperomp, nous coopérons, 94.
coucant : int —, entièrement ; cougant, cogant, certainement, parfaitement, 170.
couezo, tomber, 80.
couffaus, qul se souvient, 82.
couffha, le souvenir, 82.
coufflhaydiguez, remembrance, 82.
Courant, Cowrant, 161.
Courantdreh, 160.
Couranton, 161.
Courentin, Caourintin, Chourentinus, Corentin, 161.
courrauter ?, entremetteur, 134.
credifu, croire, 114.
crescoint, accroîtront, 110.
crim : ez —, criminellement, 94.
criminal, -nel, criminel, adj. et n., f. criminalès, 94.
cundu, conduite, 77.
cunduer, sergent, 115.
cundui, -ueiñ, conduire, 77.
cunduour, conducteur, 77.
cusul, f. (et m.), conseil, 108.

da, à, 143 ; de, par, 152 ; d'e, à son, 137 ; d'o, à leur, 154 ; pour les (adorer), 133 ; d'on, à notre ; à nous (couvrir), 129, 132-134 ; dan fin... n'a, afin que... ne, 134.
da vez, aie, 140.
daouzourn, daouarn, mains, 92.
-ded, n. abstr., 95.
deffaulto, qu'il défaille ; deffaut, défaillir, 112, 113.
delch, delech, il tient, 154.
demeza, je me marie, 158.
demfauta, fêler, 88.
dem-résoun, espèce de raison, raison frivole, 75.
depand, il dépend, inf. depandout, depanta, 94.
depandanç, dépendance, 94.
depandant, dépendant, 94.
depos, dépôt, 116, 117.
deposi, déposer, 117.
dépositère, dépositaire, 117.
deposition, déposition, 117.
-der, n. abstr., 95.
desertz, (le) désert, 110, 111.
detestifu, détester, 84.
deues : nendeues, il n'a ; hodeues, ils ont ; he, hez deues, elle a, 138.
deuot, devot, dévot, 145, 156.
dez meurz, mardi, 141.
dezuez, journée, 149.
dibunis, -niz, impunité ; impuni ; impunément, 95.
difautein, excuser, corriger, redresser, 113.
difrouëz, sans fruit, stérile, 105.
difrouëzus, stérile, 105.
digasstimantt, impunité, 95.
digastiz, impuni, 95.
dignamant, dignement, 82, 83.
digoust, impunité ; impuni ; impunément, 95.
dilaes, laisse !, 129.
dimiziff, se marier, 158.
diougan, diongan, il promet, 158.
diouguen, apporter, part. -guet, ind. 1re pl. -gomp, 90, 91.
diquemer, reçois, 140.
discol, indocile, 116.
discuntinuacion, discontinuation, interruption, 77.
discuntinui, -ueiñ, discontinuer, interrompre, 77.
disepandançz, indépendance, 94.
disepandant, indépendant, 94.
disepant, indépendant, ez-, indépendamment, 94.
disere, diere, délié, 112.
diseren, dieren, diereiñ, diari, diariein, délier, part. disereet, 112.
disoulaich, sans soulagement, 103.
disoulaichus, -lajus, hors d'état de donner du soulagement, 103.
dispancer, -pensser, on dépense, 138.
dispartyhint, qu'ils partent, 84, 85.
dispositer, -tour, dépositaire, 117.
dissolit, celui qui fuit l'école, 116.

distribu, distribution, 74.
distribuer, -uour, distributeur; -uerès, (justice) distributive, 74.
distribui, distribuer, 74.
distro, verso, 120, 121.
ditest ditestabl, tout à fait détestable, 84.
divina, -nout, dihuinout, -nein, dihuëneiñ, duvunañ, deviner, 90.
divinadell, dihuinadeel, devinaille, 90.
divinadur, -ez, divination, 90.
diviner, -nour, diüinour, devinour, devin, f. divinères, -nourès, 90.
divinérez, -noureh, -nereah, dihuinereah, divination, 90.
divinus, qui devine souvent, 90.
diuision, contestation, discussion, 136.
diuoe, certes, 149.
dizouguen, part. -guet, apporter, 91.
dlé, il doit, 88.
dodocetic, gl. inlatam, 92.
doe, doue, doué, Dieu, 81, 86-88, 90, 149.
donet, venir, venue, 114.
douçder, douçtér, dousstérr, douceur, 95.
doucz, doux, 149.
douczdet, douceur, 94, 95.
douçzôni, douceur, 95.
dourgi, chien d'eau, loutre, 399.
dourn, main, 496.
dre, dré, par, 86-88, 144, 152 ; dre en, par le, 136 ; dren, dre'n, d'ren, 129, 131, 147.
dreizé, par eux, 74, 75.
drin : oh ! drin, drin, drin !, onomatopée des verres choqués, 100.
droucqdistribu, prodigalité, 74.
droucqdistribuer, un prodigue, 74.
droucq-distribui, prodiguer, 74.
drougou, maux, 102, 120, 121.
duvunétes, devinette, 90.

e, é, son, 87, 88, 134, 148.
eaug, éog, éok, mûr, roui, 487.
ebeul, poulain, 488.
edêc, champ de blé, 113.
edenn, ydenn, eiden, grain de blé, 112, 113.
ediffication, èdification, 76.
eeun, droit, 66.
ef : cret ef, crois-le ; na credet et quet, ne le croyez pas, 110, 111.
efficacz, efficacité, 82, 83.
Efflam, 227.
eguidafu ?, pour moi, 88.
eguile, equile, l'autre, 157.
eguit, pour, 141 ; eguit... a, eguit... maz, pour que, 76 ; eguit... da chom, quoique..., reste, 80.
eintaff, intañ(v), intaoñ, veuf, f. intañves, pl. eintaueset, 96, 107.
eizdec, eih-decq, dix-huit, 97.
-el, inf., 151.
empoysonerez, ampoësounerez, -onnereh, empoisonnement, 98.
en, e, dans, 128, 130 ; e, 135, 136, 158 ; en, dans le, 152 ; en vn lauaret, en disant, 87, 88.
en deuez, (s')il a, (qu')il ait, 81.
enebarz, douaire, 158, 393.
enep, visage, 392.
enepuuer(th), enepgwerth, prix de l'honneur, 158, 392, 393.
entent, -aff, -tiff, antant, comprendre, 120.
entrez, entre ; entrezo, entre eux, etrezomp, entromp, entre nous, 81 ; entrezouch, eñtrezoc'h, etre zoch, etre doch, entroch, entre vous, 114.
-eomp, imp. 1re pl., 132 ; voir -aeomp.
eontr, oncle, 69.
-er, impers. passif, prés., 495.
-er, -eur, pl. yen, yon, yan, n. d'agent, 115.
erderh, gl. euidentis, 180.
esclauet, esclaves, 114.
especzou, espèces, 80.
et, eth, eet, ed, net, id, eit, blé ; eit-du, blé noir, 112, 113.
-et, plur., 115.
eternel, éternel, 141.
eu, eo, si, il est, 86.
eux si, il y a, 86 ; am eux, j'ai, 86, 87.
euez, soin, 149.
euezhat, faire attention, 135, 149.
excommu(niet), excommunié, 156.
exercitamantou, exercices, 76.
extrem, extrême, 92, 93.
ez, e, partic. verb., 121 ; es, 145 ; ez

eu dalchet, il est tenu, 144 ; ez ma, il est, 144 ; ez hær, ec'h aer, on va, 88.
ez vezo, tu auras, 158.
-ez, -e, pl., 138.

façc, facc, recto, 120, 121.
faeczon, façon, 133 ; fœçon, 86 ; fæçzoun, -çzon, pl. -czonyou, -çonieu, 76, 77.
fæczouni, -çonnein, façonner, 77.
fæçzounyus, -çonnus, façonnier, cérémonieux, grimacier, 77.
faussonyerez, (un) faux, 90, 91.
faut, faute, 87, 88.
faut, faout, fëut, fente, 88.
fauta, faouta, fendre, 88.
fautadecg, fenderie, 88.
fautadur, fëut-, fêlure ; action de fendre, 88.
fauter, fëutour, fendeur, 88.
fautérez, fenderie ; action de fendre ; fëutereh, feutereah, action de fendre, 88.
feu(n)teunyou ?, sources, 104.
feut, (mauvais) caractère ; (par) malheur ?, 88.
feutiff, feutein, fendre, 88.
-ffez, cond. 3e sg., voir hoarffez, 81.
fin, fin, 134, 152.
flerihy, tu sentiras mauvais, 110.
follen, f. feuillet, 120, 121.
foul, faoul, foule, 96.
foula, -leiñ, fouler, 96.
fouladur, action de fouler, d'opprimer ; foulure (d'un nerf), 96.
foulancz, oppression ; foulans, foule, 96.
froez, -you, frouëzou, froeh, freh, vreus, frouézennou, fruits, sg. frouëzen, froëhen, frehen, frouez, 104, 105.
froeza, freuza, rompre, 105.
froueza, porter du fruit, fructifier, 105.
frouëzennicq, petit fruit, 105.

gabr, chèvre, 184.
geo, si, il est, 86.
geus si, il y a, 86.
gistr, registre, 78.
glaz, vert, 194.
goappa, il raille, 92, 93.
goappaeryen, goapârien, railleurs, 114.
gobr, salaire, 97.
gorroidiguez, élévation (de l'âme) ; action de hausser ; Assomption, 89.
gortosidiguez, attente, attente désirée, 107.
goudese, après cela, ensuite, 143.
gourdeziou, les 12 premiers jours de janvier, qui font prévoir le temps de chaque mois, 227, 461.
gourmandiz, -antiz, gormantisse, gourmandise, pl. gourmandisou, 98, 99.
gourmant, gormantt, gourmand, 99.
gousomp, nous savons, -sont, savent ; gouzout, tu sais, 157.
gouvizyedeguez, science, 107.
goydiguez, fermentation, 89.
graçc, græsse, f. grâce, 72, 74, 87, 88, gracz, 148.
graet, groet, faites, 112.
graguez, groaguez, groaguë, femmes, sg. grecg, groëcg, grouïcg, 154, grouec, 88.
gres : e —, auprès de, 121, 122.
greuussafu, le plus grièvement, 92, 93.
güeaich, voyage, 78.
guellafu : eguit an —, de son mieux, 134.
Guened, Vannes, 482.
guenngoloff, -lo, paille blanche, septembre, 494.
gueneomp, guenomp, ganeomp, guenemp, guenamp, avec nous, 80, 157 ; guenez, avec toi, 149.
guennuedic, guinuidic, -uizic, bienheureux, 97, 107.
guerches, vierge, 86-88, 150.
guez, fois, 78, pl. you, 76, 77.
guillir, illir, on peut, 94.
Guinclaff, 493, 494.
guinuizidiguezou, guinuidiguezou, béatitudes, 106, 107.
guyridic, gwiridik, gueridic, gori dik, sensible, douillet, 89, 97.
guiryonez, -ne, vérité, 80, 138.
guomonim, gl. polliceor, 163.

gweler, ou voit, 495.

ha, hac, et, 100, 101, 132, 158 ; han, et le, 131 ; h'an, 131. 134, 147.
hadintañ, deux fois veuf, 96.
Hailcobrant, Haelcobrant, Haelcourant, 160, 161.
hauu : XII an — se, 12e de ce nom, 145.
he quen bras, une si grande (misère), 140.
henoraff, j'honore, 158.
hentez, voisin, prochain, 506.
heny bras, hiny b., un grand, 86.
heriteryen, héritiers, 78.
heuliy, -ly, tu suivras, 110.
Heuryou, Heures, 127.
hicqus chatouilleux, 115.
hillic, chatouillement, 115.
hilligat, chatouiller, 115.
hilligus, herliqus, chatouilleux, 114, 115.
-hint, fut. 3e pl., 109.
hirbacianded, hirre-batiantætt, longanimité, 107.
ho, (je) vous (prie), 98, 99, 114, 115.
hoarffez, qu'il arrive, 81.
hol, tout, 150.
hollgalloudec, tout-puissant, 87, 88, 132.
hon, notre, 87, 88.
honestamant, honnêtement, 86.
-hont, -ont, fut. 3e pl., 109.
houad, canard, 69.

-i, -(i)y, -(i)hy, fut. 2e sg., 110.
Ian, Iean, Jean, 112, 114.
-idic, -izic, adj., 89, 97.
-idigaez, -guez, n. abstr., 89, 107.
-ien, -yen, -yon, -yan, pl., 114, 115.
-ifu, -i-fu, inf., 76.
igouridigaez, ouverture, 89.
igueriff, ouvrir, 89.
Ilys, église, 139.
imitacion, imitation, 76.
imitapl, imitable, 76.
imitator, imitateur, 76.
immitafu, imita, imiter, 76.
imolet, immolé, 82.
impetret, obtenu, 148.
impunité, impunité, 94, 95.
incontinancz, incontinence, 86.
insinuet, (être) admis (dans sa grâce), 135.
institutionou, institutions, 76.
-int, -ynt, fut. 3e pl., 109.
intanhuiguiah, veuvage, 96.
intañvaëlez, veuvage, viduité, 96.
intañvaich, veuvage, 96.
intañvi, devenir veuf ou veuve, 96.
invantein, invénti, inventer, 77.
invantor, invéntor, invantoëre, inventaire, 77.
invantorya, invéntoriza, inventorier, 77.
invéntadurez, facilité d'inventer, 77.
inuention, invention, 77.
invéntor, inventeur, 77.
invéntus, inventif, 77.
-iou, -you, pl. 75.
-ir, impers. passif, ind. prés., 93.
iteret, réitéré, 82, 83, 86.
iuez, aussi, 84.
ioaz, yoaff, joie, pl. ioazou, ioezou, 106.
ioenctafu, joindre, 80.
Ionas, Jonas, 112, 113.
jouiçzer, jouissant, 93.
icuissa, jouïçza, joissein, jov-, jéu-, jouir, 93.
iouissancz, jéuissance, jouissance, 92, 93.
Iudaic, (loi) judaïque, 82.
iustamant, justement, 90, 91.

karer, on aime, 495.
kemer, komer, prendre, 160.
Kemper, confluent, 160.
Kerneizan, 474.
kerzin, sorbier, 504.
kev-, kef-, avec, 161.
Kevranoc, qui participe à, 161.
kizidik, sensible, 97.
koeren, sournois, hypocrite, 164.

Langongar, 472.
Lanneizan(t), 474.
lausquet, leu-, lâché, 88.
lauaro-int, lauarhint, lauarynt, lauarhont, lauaront, ils diront, 108, 109 ; leueront, disent, 109.

lavon : gwavon ha lavon, lait pur, 84.
lequeomp, nous mettons, 80 ; mettons, 132.
lesquidic, losqedic, brûlant, 89.
lid, solennité, 508.
liessouch, plus souvent, 82 : lyes guezyou, lyès guëach, plusieurs fois, 76, 77.
liguiannus, chatouilleux, 115.
linker, glissant ?, 100.
loafus, (paroles) flatteuses, 116.
Loctudy, 473.
longanimité, longanimité, 106.
losquidigaez, lesquidiguez, action de brûler, 89.
lubric, lubrique, 86.
lubricité, lubricité, 86.
lyammou, liens, 129.

mab, fils, 147.
machtiern, prince, seigneur héréditaire, 392.
mæstr, meastr, maître, pl. mæstry, mistry, meistr, mistr, mestr, 114, 115.
mam, mère, 144.
man : an tutman, ces personnes, 157.
mar deuy, s'il viendra ?, 116, 117 ; mardeus, s'il y a, 157.
marv, mort, 158.
maruint, maruhynt, marvhont, mourront, 109.
Maudez, 473.
mazeo, mazeu, qu'il est, 158.
Meaux, Meaux, 78, 79.
medecinerez, pl. ou, médecine, remède, 74.
médecinourr, médecin, 74.
melgabr, gl. ligustra, 186, 195.
menell, rester, 151.
merch, fille, 395.
meschanseté, méchanceté, 118.
meudesin, médecine, remède, 74.
meur a dra(ou), beaucoup de choses, 77.
mezuentyou, ivresses, 98, 99.
midicin, f. ès, médecin, 74.
midicina, exercer la médecine ; (se) droguer, 74.
midicinérez, (la) médecine ; potion, remède, 74.
mil-fæçzoun, cérémonieux, 77.
miserabl, misérable, 86, 87.
misericordius, miséricordieux, 106, 107.
misteryou, mystères, 74, 75.
mistic, mystique, 80.
monoc-, 163, 164.
Monocan, 163.
morailh, pl. ou, éü, mouraillou, verrou, pivot, 104.
mouraïlha, mouraillein, verrouiller, 104.
-muuoc, 163.
muyha-fu, le plus, 76.

na, nac, ni, 154 ; n'ac, 116, 117, 133, 135 ; nac eu, il n'est pas, 86.
n'a, que ne, 134 ; na gra, qui ne fait, 138 ; na deux, il n'y a, 74, 75 ; n'en, ne le (laisse pas) ; n'en deux, il n'y a, 140 ; n'endeu, il n'est pas, 156 ; n'o, ne les (croit pas), 130 ; no, 134 ; n'o deueux, ils n'ont, 154 ; n'on, ne nous (laisse pas), 129 ; n'on bezet, n'ayons, 136, 137.
næuez, nouveau, 82.
naufrage, ofrage, naufrage, 82, 83.
nauntec, naoñtek, na(ñ)ndek, dix-neuf, 97.
ne, ne pas, 154.
necesserhafu, le plus nécessaire, 78.
nedelec, noël, 142, 143.
Neizan, 474.
nemetto en deuez, à moins qu'ils n'aient, 81.
nep, quiconque, 74, 75, 144.
noæsein, quereller, 98.
noës, pl. you, noasou, noeseu, noæsieu, querelle, 98.
noësereah, querelle, 98.
noésour, querelleur, 98.
noésus, qui aime à quereller, 98.

-o, inf., 80, 118, 119.
obseruemp, que nous observions, 133.
oeufryou, œuvres, 137.
-of, lui, 88.
officzou, offices, 84, 85.
-o-int, -oint, -ouint, fut. 3e pl., 108-110.

omission, omission, 87, 88.
-ont, 3e pl. ind. prés. : leueront, ils disent ; fut. : lauaront, diront, 109.
opressifu, oppresser, 152.
oreson, orésoun f., oraison, pl. oresonou, 156.
orphelinet, orphelins, 97.
-ou, -you, pl. 75.
ouz vezaff, ayant (payé), 131.

pas, pan, quand, 155.
paëa, paeaff, paezaff, pezaff, payer, 81.
paraclet, Paraclet, 112, 113.
pardonifu, pardonner, 130.
patantemant, ouvertement, 96.
pe à lech ez graer penaux, d'où il se fait que, 82 ; pé dré heny, par lequel, 84, 85 ; pe [en] heny, dans lequel, 78, 79.
peb, chaque, 146 ; pep dez, pemdez, pendez, pempdez, bemdez, bemdeiz, chaque jour, 141.
pechezr, pécheur, f. es, 86-88, 148.
pellhat, s'éloigner, 90, 91 ; pellha, pellaa, évite, 116 ; pellay a, s'éloignera de, 136.
pemzecuet, quinzième, 511.
pemzek, quinze, 511.
pénigènnreah, pénitencerie, 89.
pénigènnourr, pénitencier, 89.
penitancérez, -ciry, pénitencerie, 89.
penitancier, -cèr, -cér, pénitencier, 88, 89.
permuyhafu, la plupart, 76.
peur-, tout à fait, 76.
peut-résoun, espèce de raison, raison frivole, 75.
peuarzecuet, quatorzième, 511.
pevarzek, quatorze, 511.
pinigaff, faire pénitence, 89.
pinuidic, pl. -dien, riche, 97.
pirch[i]rinyen, pèlerins, 156.
plenyer, (rémission) plénière, 78.
Ploe-Iestin, Plestin, 472.
plong, il plonge, 94.
poænntadurr, pointage, pointillage, 79.
poænntereah, ag er houil, pointure, 79.
poënd, poënt, poænnte, point ; moment précis, pl. pointcou, poënchou, poënteu, poænndeu, 78, 79.
poënta, -teiñ, pointer, 79.
policet, (raison) ordonnée, légitime, 140.
popl, peuple, 82.
presantament, présentement, 92.
presantícq, a bresanticq, présentement, 92.
présantt, e presant, présentement, 92.
presid, il préside, 110.
pressoer, pressoir, 166
pret, repas, 102.
prifu, il prive, 92, 93.
prim, prime, 142.
primad, primat, 112.
primadaich, primatie, 112.
primat, primatie, 112.
prisafu, priser, estimer, 72, 73.
profito, profiter, 118.
prophan, profane, 74, 75.
prouoquation, provocation, 98.
psalm, psaume, 143.
pussunereah, empoisonnement, 98.

qarell, pl. éu, querellou, querelle, 98, 99.
qarelleiñ, quereller, 99.
qarellour, querelleur, 99.
qarellus, querelleux, 99.
quargou, charges, 84, 85.
quen... quen ; quen... ha, tant... que, 116.
quentaff, -tafu, premier ; d'abord, 96, 155.

ræsonyou, -nieu, résounyou, raisounou, pl. de résoun, raison ; résoun eo, c'est raisonnable, 74, 75.
re, il donne, 132.
reallemant, réellement, 80.
recour, -ein, recouvrer, obtenir, 92, 93.
recourereah, recouvrement, 93.
recours, recours, 93.
registr, registre, 78.
reiteret, réitéré, 86.
religiusamant, religieusement, 108.
remed, remætt, remède, 74.
remedi, remædein, remédier, 74.

remission, rémission, 78.
remonstranczou, remontrances, 92, 93.
Resmunuc, 163.
résounamand, raisonnement, 75.
résounapl, raisonnable, 75.
résounèr, raisonneur, 75.
résouni, raisonner, 75.
résounicg, espèce de raison, raison frivole, 75.
Rethmonoc, 163.
reusedigues, (une) misérable, 86, 87.
Rismonoc, 163.
roeanes, reine, 149.
roeantelez, m.?, royaume, 118, 119.
roet, donné, proclamé, 107.
Roiantken, 392.
roïdiguez, livraison, 89.
ruynaff (rime o), ruiner, 119.

Sacramant, sacrement, 78, 79.
sadournn, sadornn, samedi, 142, 145.
Saint-Dogmel, 260.
Saint-Doha, 260.
Salamon, Salomon, Salomon, 108.
Salaun, Seloñu, Selaüen, 472.
sal-ho-kras, sauf votre grâce, pardon, 74.
saluet, sauvé, 110, 111.
Samaritan, Samaritain, 74.
seductoryen, séducteurs, 114.
segrétt, secret, pl. segredeu, secretou, 74, 75.
seizdec, dix-sept, 97.
solem, solen, solennel, 75.
solennel, solamnæle, solennel, 75.
solicitet, sollicité, 76.
solit, sollicitation, 76.
solita, -tein, solliciter, 76.
solitamand, -temand, sollicitation. 76.
soliter, inventeur, celui qui controuve, 76.
solitour, solliciteur, 76.
sorcér, sorcier, 88, 89.
sorçerez, sorcellerie, 88, 89.
souhit, il suffit, 82, 83.
soulagifu, -gi, -laichi, soulager, 102, 103.
soulaich, soulagement, 103.
soulaichus, -lajus, qui donne du soulagement, 103.
sourcius, soigneux, 94, 95.
spirituellemant, spirituellement, 78.
stouezo dan dou glin, se mettre à genoux, 80.
stourm, combattre, 132.
strink, cristal, 100.
strinka, part. strinquet, jeté, 100.
strinkë, strinkë, strinkomp ! trinquons !, 100.
subuertisset, perverti, 116, 117.
suffisancz, efficacité, 84, 85.

taulen, planche, 82, 83.
taulidiguez, teulidigaez, action de jeter, 88.
terridik, qui brise, fatigue, 89.
terridiguez, rupture, 89.
terrifu, rompre, 89.
teurel, part. taulet, ind. teul, lancer, 88.
teyr, trois f., 157.
torridiguez, rupture, 102 ; t. à vœu, rupture d'un vœu, 88, 89.
transubstantiet, transsubstancié, 80.
tric'houec'h, dix-huit, 97.
trizecuet, treizième, 511.
trizek, treize, 511.
trompleryen, trompeurs, 110.
trompio, trompera, 110, 114.
troydiguez, traduction, version, 89.
Tudy, 473.

vhelafu, le plus haut, 150.
vn, un, 104, 114, 132, 135, 144, 145, 152 ; un, 485 ; vn doue guytibunan, un dieu tous ensemble, 131 ; vn-ré, ure, eûré, quelques uns, 116, 117.
vnan, un, 131, 140, 150.
vnction, onction, 72, 73.
vnnec, vn nec, onze, 143, 145.
var, sur, 149.
veag, beag, fois, 78.
vefu, il nourrit, 129.
vengeancz, vengeance, 84, 85.
vertuz, vertu, 141 ; force, propriété, 74, pl. you, 104.
vertugus, (remède) efficace, 74.
ves, ues, de, 100, 151 ; ues a, 136;

vez, 137, 138, 141 ; vez a, 137, 138.
vessel, vase, 74.
vez, il est, 156 ; ma véz, pa vé, s'il était, 81, fut. 1re p. vizifu, 148 ; 2e vizy, 135-137, 140 ; 3e vezo, 130, 151, pl. vizhint, vezhont, vezont, 109.
-uez, pres. et cond., 81.
virginitez, virginité, 152.
vision : doue an —, Dieu qui voit tout, 133.
viuiffiet, vivifié, 131.
voe, il fut, 147, 148.
volontaer, volontaire, 152.
volontez, volonté, 136.

Uurmonoc, 163.
Uurmunuc, 163.

ya, oui ; et (même), 92.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXXI

BINDING DEPT. JAN 15 1959

687345

P
LaCelt
R

Revue Celtique.
t. 47(1930)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

HANDBOUND
AT THE